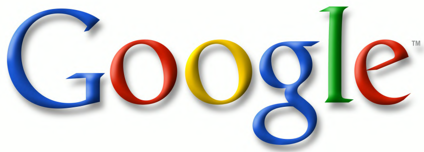
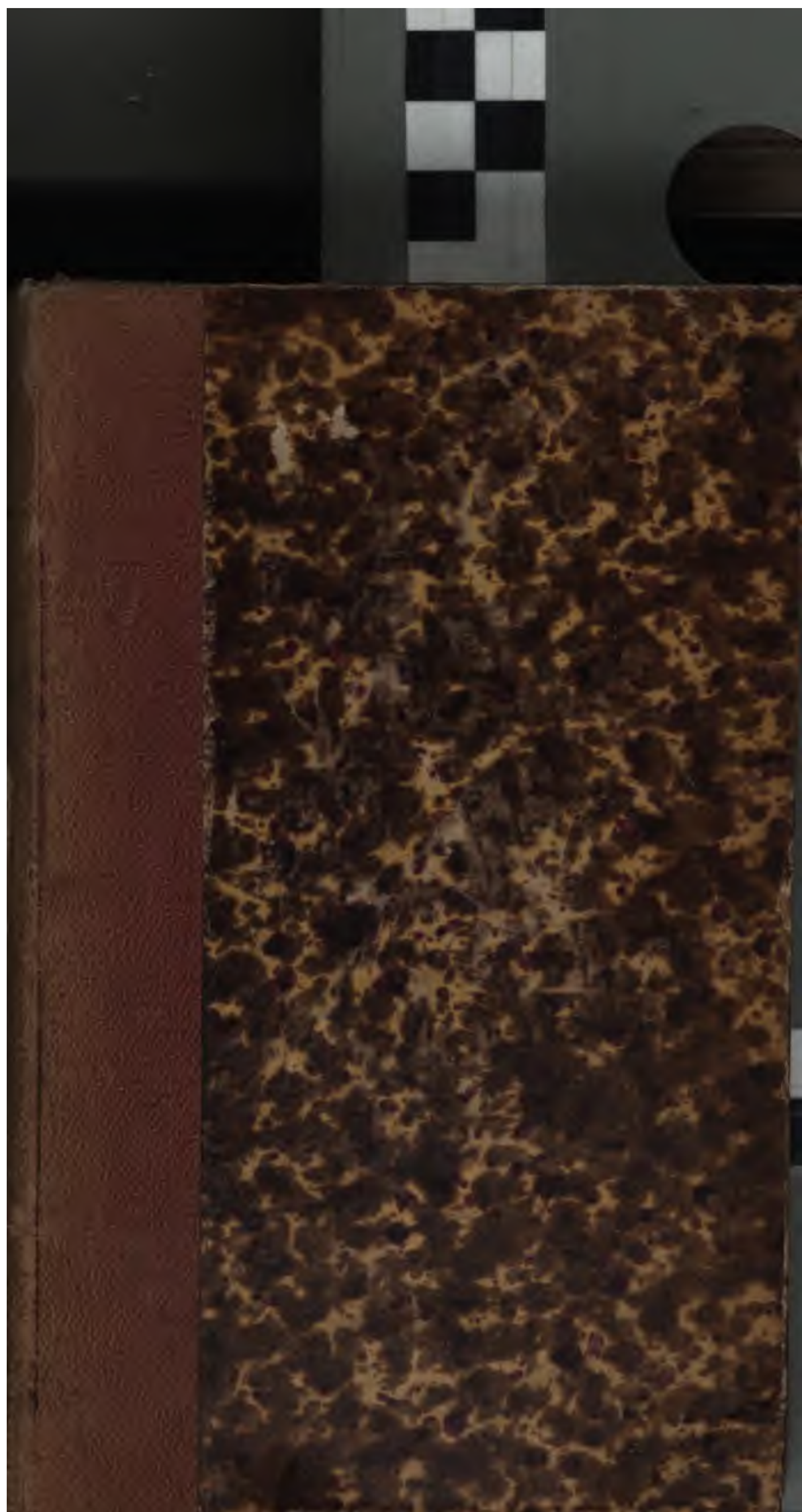





SE TAIRE ET FAIRE

# HISTOIRE
## GÉNÉRALE
# DES VOYAGES
## DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES.

## Bibliothèque-Charpentier.

### OUVRAGES PUBLIÉS.

# HISTOIRE

GÉNÉRALE

# DES VOYAGES

DE

## DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

**Par W. Desborough Cooley.**

Traduite de l'anglais par Ad. Joanne et Old-Nick.

---

PREMIÈRE SÉRIE.

PARIS.

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

—

1840.

TYPOGRAPHIE DE LACRAMPE ET COMP.,
Rue Damiette, 2.

HISTOIRE GÉNÉRALE

# DES VOYAGES

DE

## DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

---

## LIVRE I.

### GÉOGRAPHIE DES ANCIENS.

---

## CHAPITRE I.

(LES HÉBREUX ET LES PHÉNICIENS.)

De l'origine et des premiers progrès de la géographie. — Époque à laquelle commence son histoire. — Les Hébreux. — Moïse et la Genèse. — Simplicité de la cosmologie primitive. — Les Phéniciens. — Antiquité et obscurité de leurs voyages maritimes.

Si l'origine de la géographie, cette science qui a pour objet la connaissance et la description de la terre, est aussi ancienne que celle du monde, ses premiers progrès datent seulement de l'époque où l'espèce humaine, s'étant considérablement augmentée, se répandit sur une plus grande étendue de la surface du globe, et où, chez des nations déjà sorties de l'état sauvage, naquirent les deux arts si importants du commerce et de la navigation. Toutefois son histoire ne peut commencer pour nous qu'à une autre époque bien postérieure ; car, d'une part, nous manquons des documents nécessaires, indispensables pour la faire remonter, sinon jusqu'au jour de son origine, du moins jusqu'à celui de son dévelop-

pement; et, d'autre part, n'oublions pas de le remarquer avec Malte-Brun : « Alors même qu'elle exista, de nouveaux nuages offusquèrent ses clartés naissantes; elle devint, comme l'histoire, le dépôt commun de toutes les fables et de toutes les traditions populaires, jusqu'à ce que l'esprit de la science, qui n'est autre que l'esprit de doute, soumit à une sévère analyse les grossiers matériaux ramassés par des siècles plus crédules. »

La *Bible*, tel est le plus ancien ouvrage géographique que nous ait légué l'antiquité. Selon toute probabilité, les Hébreux, peuple continental et pastoral, eurent peu de relations directes avec les contrées éloignées de celle qu'ils habitaient ; et peut-être durent-ils principalement aux Phéniciens et aux Egyptiens leur connaissance du commerce et des peuples avec lesquels le commerce les mit en rapport. Mais les renseignements précieux que Moïse nous a laissés concernant les premiers pères ou fondateurs de l'humanité, et les nations qui en descendirent, ont été, sans aucun doute, puisés à des sources spéciales et particulières.

Moïse ramène aux trois familles de Sem, Cham et Japhet tous les peuples du monde ancien qui furent connus de lui; puis il nous donne la liste des nombreux enfants de ces vénérables patriarches, et chacun de ces enfants lui paraît être le fondateur et le père d'une nation; mais bien qu'on ne puisse, dans ces époques reculées, attribuer avec certitude, à quelque contrée que ce soit, un nom qui, en réalité, appartient à une tribu errante, le chapitre x de la Genèse n'en est pas moins pour nous un monument précieux des progrès que la dispersion de l'espèce humaine fit faire à la science de la géographie.

La famille de Sem engendra les peuples pasteurs répandus sur les plaines qui séparent l'Euphrate des côtes de la Méditerranée, depuis l'Ararat jusqu'à l'Arabie. Les Hébreux faisaient partie de ces peuples, et la ressemblance de leur langage avec l'araméen ou l'ancien syriaque, et avec l'arabe, démontre suffisamment l'identité de race de toutes ces nations désignées sous le nom général de Sémitiques. Il est même facile d'indiquer la contrée où s'établit chacun des fils de Sem. Elam fonda le royaume d'Elymaïs, Assur celui d'Assy-

rie, et Aram celui de Syrie ou d'Aramée, nom qui s'est conservé sans altération dans celui d'Arménie. D'Arphaxad descendirent les Hébreux ainsi que les diverses tribus de l'Arabie, et cette communauté d'origine fut toujours prouvée par le langage et par les rapports intimes de ces deux nations. Quelques-uns des noms que Moïse a donnés aux enfants de Sem s'appliquent aujourd'hui même à certaines contrées de l'Arabie ; ainsi, par exemple, on retrouve dans ce pays un district appelé *Havilah*, et le nom d'*Uzal* y est encore employé pour désigner Sana, comme au temps de l'historien sacré.

Les nations les plus civilisées et les plus industrieuses de l'ère mosaïque eurent pour fondateurs les descendants de Cham. Les fils de ce patriarche s'appelaient Kusch, Mizraïm, Phut et Canaan. Ce nom de Ham est sans aucun doute le même que celui de *Cham* ou *Chamia*, donné à l'Égypte par ses habitants à toutes les époques de son histoire ; et aujourd'hui encore les Turcs et les Arabes appellent cette contrée, ou plus particulièrement le Delta, *Mizr* ou *Mizraïm*, du nom d'un autre fils de Ham. Le pays de *Phut* paraît signifier la Libye en général ; et, bien qu'employé souvent d'une manière vague et indéterminée, le nom de *Kusch* s'applique évidemment aux parties méridionale et orientale de l'Arabie. Enfin, les noms de *Saba*, de *Sabtah*, de *Raamah* et de *Sheba*, enfants de Kusch, se conservèrent long-temps dans la géographie de l'Arabie. Quant à la postérité de Canaan, ses brillants succès dans les arts et dans les sciences la rendirent la rivale de celle de Mizraïm. Quoique les Cananéens proprement dits et les Phéniciens fussent séparés par le mont Carmel, cependant ces deux peuples, qu'animait le même esprit industriel, peuvent, sous un point de vue général, être considérés comme ne formant qu'un seul et même peuple. Les Phéniciens possédaient toutes les connaissances des Égyptiens ; et, de plus, ils n'éprouvaient pas leur répugnance superstitieuse à s'aventurer sur les flots de la mer. La situation de leurs établissements principaux les engagea naturellement dans des entreprises commerciales ; « et les limites des Cananéens furent depuis Sidon, quand on vient vers Gérara jusqu'à Gaza, en tirant vers Sodome et Gomorrhe, Adama et Tseboïm jusqu'à Lesa. » (Genèse, cha-

pitre X, vers. 19.) Tyr et Sidon, leurs capitales, avaient atteint au plus haut degré de la prospérité commerciale, lorsque la première aurore de la civilisation commençait seulement à poindre sur la Grèce. Damas, l'une des plus anciennes villes du monde, demeure encore debout comme un monument impérissable du nombre et de la richesse de ses premiers habitants. L'immense supériorité que les peuples établis le long de ces côtes avaient sur les Hébreux au temps de Moïse se trouve clairement démontrée par le langage même des livres saints. Quand Josué et les autres chefs dont il était accompagné revinrent de la terre de Canaan, que le prophète les avait chargés d'aller reconnaître, quelle réponse lui firent-ils? « Nous arrivons du pays où tu nous envoyas, et véritablement il déborde de miel et de lait. Toutefois le peuple qui habite ce pays est robuste, et ses cités sont fortifiées et très-grandes. » Enfin, ils terminent leur rapport en ces termes : « Nous ne saurions nous élever contre ce peuple-là, car il est très-fort. » (Nombres, chap. XIII, vers. 28, 29 et 32.) Tandis que les Cananéens habitaient des villes fortifiées et populeuses, les Hébreux demeuraient dans des tentes, ainsi que les frères de Joseph, qui déclarèrent à Pharaon : « Tes serviteurs sont des bergers comme l'ont été nos pères. » (Genèse, chap. XLVII, vers. 3.)

Les descendants belliqueux de Japhet, le *Japetus* des Grecs, ont peuplé et possédé une plus grande étendue de pays que ceux de Cham et de Sem. Toutes les nations indo-teutoniques répandues sans aucune lacune depuis l'extrémité de l'Europe orientale dans la péninsule de l'Inde jusqu'à l'île de Ceylan, peuvent être considérées comme issues de cet aïeul commun. Les Turcs qui occupent les contrées les plus élevées de l'Asie centrale s'attribuent aussi la même origine. En cela du moins leurs propres traditions sont d'accord avec l'histoire mosaïque, et, il faut le reconnaître, les nombreuses ressemblances de langage, si frappantes encore aujourd'hui parmi toutes les nations de la famille japétienne, confirment pleinement les assertions de l'écrivain sacré. Le sens que le nom de Japhet (*Yapati*, seigneur de la terre) a dans le sanscrit serait au besoin une preuve nouvelle du nombre et de la supériorité de ses descendants.

L'aîné des fils de Japhet, Gomer, fut, selon Josèphe, le père des Celtes. On doit se borner à supposer que Magog devint le fondateur de quelque nation scythique. Quant à Madaï, il peut passer pour l'ancêtre des Mèdes. La postérité de Javan, de Tubal, de Meshech et de Thiras se répandit de l'Ararat, toujours appelé *Masis* par ses habitants, d'abord dans la Phrygie et ensuite dans l'Europe. Tubal et Meshech laissèrent leurs noms aux *Tibareni* et aux *Moschi*, tribus arméniennes dont les migrations primitives paraissent avoir dépassé les frontières de la Mésie. Enfin les Thraces durent peut-être leur origine à Thiras.

Ashkenaz, le fils de Gomer, est, d'après quelques écrivains, cet Ascanius si fréquemment cité dans l'ancienne topographie de la Phrygie, et qui, selon toute probabilité, donna son nom au Pont-Euxin, appelé d'abord la mer *Axine*. Dans Togarmah, nous retrouvons le véritable ancêtre des nations arméniennes, et on l'a souvent affirmé, celui des Turcs.

Javan fut l'Ion des Grecs, le père des Ioniens. Les noms de ses fils sont autant de preuves du mérite incontestable de l'histoire mosaïque. D'Elishah dérive évidemment le mot Elide ou Hellas. Tarshish, à en croire certaines suppositions peu fondées, serait le père des Ciliciens, dont Tarsus était la ville principale. Kittim et Dodanim ou Rodanim donnèrent leurs noms aux îles de Chypre et de Rhodes. « De ceux-là furent divisées les îles des gentils dans leurs terres. » (Genèse, ch. x, vers. 5.) Il est impossible de lire cet essai ethnographique de l'historien sacré qui remonte jusqu'à la source primitive de l'humanité, sans s'étonner de le trouver si parfaitement exact et surtout si complet.

On ne saurait déterminer avec précision les limites orientales de la géographie de Moïse : « Les demeures des fils de Joctan, dit-il, étaient depuis *Mesha* quand on vient en *Sephar*, montagne de l'Orient. » (Genèse, chap. x, vers 3.) Par *Sephar* Moïse veut probablement désigner la première chaîne des montagnes neigeuses de *Paropamisus*, que les anciens appelaient aussi *Sepyrrus*. Mais ces mots qu'il ajoute : « Montagne de l'Orient, » et qui ne sont en effet que la signification du mot *Sephar*, prouvent que ses notions positives ne s'étendaient pas jusqu'aux frontières de l'Inde

*Sephar* s'applique en général à l'Orient, tandis qu'*Ophir* sert, au contraire, à désigner l'Occident ou l'Afrique.

Les institutions civiles et politiques des Hébreux avaient nécessairement pour but et pour résultat de leur interdire toute espèce de relations avec les peuples étrangers. Les brillantes entreprises commerciales dans lesquelles s'engagea Salomon ne furent pas continuées par ses successeurs, et c'étaient même les esclaves du roi de Tyr qui servaient de pilotes aux bâtiments de la flotte de ce prince. Un peuple qui n'a pour ainsi dire aucun rapport avec ses voisins ne peut pas étendre ou rectifier ses connaissances géographiques; aussi ne trouve-t-on dans les écrits des prophètes aucune indication que ne contiennent déjà ceux de Moïse. Quelques savants, il est vrai, se sont imaginé que l'*Ophir* de l'Écriture désignait le *Perou;* et le *Tarshish*, d'où revenaient de trois ans en trois ans les flottes de Salomon, chargées d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons, a produit d'innombrables dissertations scientifiques. Ce Tarshish ne saurait être le Tarsus de la Cilicie, qui, pour le rappeler en passant, n'était pas un port de mer, ni le Tartessus de l'Espagne, car les navires de Salomon mettaient à la voile à Éziongeber sur la mer Rouge, et l'ivoire, les singes et les paons sont évidemment des produits et des animaux indiens. Quelques savants ont supposé que le mot *Tarshish* était un mot phénicien ajouté en général à la mer comme épithète; mais bien que cette supposition puisse servir à expliquer l'expression « vaisseaux de Tarshish, » elle augmente, au contraire, la difficulté à l'égard du *voyage de trois années*. D'autres géographes ont supposé qu'il existait deux pays du même nom, l'un dans l'Orient et l'autre dans l'Occident. Toutefois, la plus ingénieuse de toutes les conjectures qui se proposent de résoudre ce problème est celle dont il nous reste à parler. D'après ce dernier système, *Tarshish* serait tout simplement une épithète dérivée du sanscrit, langue dans laquelle le mot *Tar-Désa* signifie le pays d'argent. Par une conséquence inévitable du commerce étendu et de la civilisation des peuples qui les parlèrent, les langues de l'Inde ont enrichi d'un grand nombre de mots ou de locutions les dialectes arabes et hébreux; et, comme les légendes indiennes font souvent mention d'un pays d'argent situé au-

delà de la mer, il est très-probable que les Arabes leur empruntèrent cette désignation vague. Ainsi donc, pour les Phéniciens, auxquels les Arabes transmirent le langage et les produits de l'Orient, Tarshish fut une expression d'une généralité extrême, pouvant s'appliquer avec une égale exactitude aux points les plus opposés du globe.

Du côté du nord, les connaissances géographiques des Hébreux ne dépassèrent jamais le Caucase, et au nord-est elles furent resserrées dans des limites non moins étroites. Les Chaldéens, qui paraissent descendus des bords les plus reculés de la mer Caspienne, venaient, à en croire le prophète Jérémie, « des extrémités du nord et des côtés de la terre. » Quant à l'Égypte et à l'Arabie, les anciens Hébreux les connaissaient parfaitement; mais, du côté de l'occident, ils soupçonnaient à peine l'existence de la Grèce, dont ils avaient cependant dû découvrir les rivages.

Les idées cosmologiques disséminées çà et là dans les livres saints sont en très-petit nombre et d'une extrême simplicité. On croyait alors que le *ciel* ou la montagne du Seigneur était dans le nord. Quant à la terre, on la considérait comme une vaste plaine entourée peut-être par l'Océan, qui était à son tour enfermé dans les nuages du ciel. Telle est l'opinion de Job : « Il a entouré les eaux avec des limites, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lumières ni ténèbres. » (Chap. XXVI, vers. 10.) Et plus loin il ajoute : « Où étais-tu quand je fondais la terre? dis-le moi, si tu as de l'intelligence. Qui est-ce qui en a réglé les mesures? le sais-tu? Ou qui est-ce qui a appliqué le niveau sur elle? Sur quoi reposent ses fondations? ou qui est-ce qui a posé la pierre angulaire pour la soutenir? qui est-ce qui a renfermé la mer dans ses portes... Quand je mis la nuée pour sa couverture et l'obscurité pour ses portes... et que j'établis sur elle mon ordonnance et lui mis des barrières et des portes? » (Chap. XXXVIII.)

Telles sont, pour les résumer aussi succinctement que possible, les principales notions géographiques contenues dans la Genèse et dans les autres livres sacrés. Bien que plus de neuf siècles séparent ces deux grands hommes, de Moïse nous allons être contraints de passer à Homère. Sans doute,

durant ces neuf siècles, les Phéniciens, le premier peuple maritime de l'antiquité, firent d'importantes découvertes et surtout des progrès remarquables dans tous les arts qui concernent la navigation. Est-il besoin de le rappeler? ils servaient de pilotes aux vaisseaux des flottes de Salomon ; ils composaient à eux seuls tous les équipages des navires égyptiens ; à cette époque brillante où florissait la ville de Thèbes aux cent portes, ils alimentaient tous les marchés de l'Égypte des produits des contrées et des nations étrangères ; enfin les nombreuses colonies qu'ils fondèrent dix siècles avant l'ère chrétienne sur les côtes du Pont-Euxin, de la Méditerranée et de l'Atlantique, au-delà du détroit de Gibraltar, attestent l'importance de leurs premières expéditions, peut-être même allèrent-ils quelquefois jusque dans l'Inde par la mer Rouge. Malheureusement les Phéniciens, personne ne l'ignore, ne nous ont transmis aucun monument écrit de quelque nature que ce soit. Seules, les écritures sacrées et diverses notices des auteurs grecs ou latins nous font connaître leurs entreprises et leurs découvertes. Pour remplir cette lacune ou du moins pour continuer la tâche que nous avons entreprise, nous devons donc franchir neuf siècles tout entiers, et de la géographie de Moïse ou des Hébreux passer à celle des Grecs ou d'Homère.

---

## CHAPITRE II.

(LES GRECS. — AGE HOMÉRIQUE.)

Les premiers navigateurs sont des pirates. — Trafic des esclaves dans l'antiquité. — La Grèce connue d'Homère. — Les Scythes. — L'Égypte et les Éthiopiens. — Les vaisseaux de l'âge homérique. — Les contrées mythiques de l'Occident. — Du voyage d'Ulysse. — Les cyclopes. — Iles de Circé et d'Éole. — Les limites de l'Océan et la terre des ténèbres. — Les îles flottantes. — Scylla, Charyrde et les sirènes. — Les Sicules et les Sicaniens. — La Trinacrie. — Ignorance d'Homère sur l'Occident. — Hésiode. — Le roi Latinus. — L'Éridan. — Expédition des Argonautes. — Son authenticité. — Le Pont-Euxin anciennement connu des Pélasges. — La toison d'or. — Traditions diverses sur le retour de Jason. — Le faux Orphée. — Mention d'Ierne. — Les Cimmériens de l'Occident. — Explication de la mythologie. — L'Elysée et les îles fortunées de l'Occident. — Conclusion.

Le commerce étendu des Phéniciens dut nécessairement les mettre bientôt en rapport avec les Grecs, disséminés çà et là sur les îles et les côtes de la mer Ægée. Ils vinrent

échanger contre les productions naturelles du sol et plus fréquemment peut-être contre des esclaves ces marchandises sorties de leurs manufactures, qui excitaient au plus haut degré l'admiration de ce peuple, encore à demi-sauvage. Ainsi, par exemple, le prophète Ezéchiel (chap. XXVII) parle du bleu et de la pourpre des îles d'Elisha, et il ajoute en même temps : « Javan, Tubal et Meshech furent tes marchands; ils firent dans ton marché le commerce des hommes et des vases d'airain. » (Chap. XXVII, verset 13). Quant à la nature des motifs qui donnèrent naissance aux plus anciennes entreprises maritimes des Grecs, Hérodote nous l'indique suffisamment dans le premier paragraphe de son histoire, où il attribue à une suite non interrompue d'enlèvements piratiques l'origine de leurs premières guerres avec les Barbares. En effet, Io, la fille du roi d'Argos, fut enlevée par les Phéniciens; Europe se vit arrachée de Tyr par les Crétois; Jason ravit Médée à son père, le roi de la Colchide, et lorsque ce malheureux père demanda au moins une indemnité, on la lui refusa, dit l'historien, parce que les plaintes d'Inachus, le père d'Io, n'avaient pas été écoutées par les ravisseurs de sa fille. Plus tard enfin, Hercule enlève Hésione, et Pâris s'enfuit avec Hélène.

La guerre, tel est donc le seul art que cultivent les peuples sauvages; des prisonniers, tels sont les seules marchandises dont ils trafiquent. Sans aucun doute, les Phéniciens fomentèrent les querelles qui devaient avoir pour résultat de faire prospérer leur commerce et d'approvisionner abondamment leurs marchés. La moralité des moyens qu'ils employèrent égala celle du but qu'ils se proposaient. La passion du gain n'a jamais été très-scrupuleuse, et on peut affirmer en toute sûreté que les marchands de Sidon trompèrent les Grecs de la même manière que, tant de siècles après, les peuples chrétiens abusèrent de la simplicité des habitants ingénus du Nouveau-Monde. Aussi, Homère, qui célèbre si souvent la supériorité des artistes sidoniens, reproche-t-il avec une certaine amertume à la nation entière son avidité insatiable et sa vile improbité, et nous dépeint-il les habitants de Sidon comme les ennemis du genre humain, « faisant tout le mal possible aux hommes. »

Cependant, la connaissance de l'alphabet, que les Phéniciens transmirent aux Grecs, compensera probablement, dans l'opinion de la postérité, toutes les injustices qui peuvent avoir été commises durant les premiers rapports de ces deux nations. Les Grecs possédaient une curiosité ardente, une audace et une force d'intelligence parfaitement propres à découvrir tous les secrets, à s'ouvrir tous les chemins d'un monde jusqu'alors inexploré et inconnu. Égaux aux autres peuples de l'antiquité par la vivacité de leur imagination, ils les surpassaient de beaucoup par leur esprit d'observation philosophique. Si, jaloux des connaissances qu'ils avaient acquises, les Phéniciens cherchaient à s'en réserver le monopole exclusif, les Grecs étaient aussi communicatifs qu'ils étaient avides de savoir, et ils préféraient la gloire aux profits d'une politique basse et sordide.

Les premiers éléments de la géographie des Grecs se retrouvent dans deux poèmes nationaux et en quelque sorte sacrés, pour nous servir des propres paroles de Malte-Brun, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le plus grand poète de son époque en était aussi le savant le plus distingué et le plus complet, qu'on nous permette cette expression. Toutes les connaissances qu'avait amassées l'humanité depuis le commencement du monde, Homère les possédait à lui seul, et il a eu le soin de les résumer dans ses deux poèmes, qui devinrent ainsi, non-seulement une œuvre d'art et d'imagination, une histoire du peuple grec, une peinture des mœurs contemporaines, mais encore une véritable encyclopédie, un traité de l'état actuel de toutes les sciences. Essayons donc de rechercher dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* quelles étaient les limites du monde connu à l'époque si justement appelée homérique.

Le bouclier d'Achille, forgé par Vulcain et décrit dans le dix-huitième livre de l'*Iliade* (la plus ancienne de toutes les cartes que nous possédions), va d'abord nous donner une idée de la cosmographie d'Homère. La terre y est représentée comme un disque environné de tous les côtés par le *Fleuve-Océan*, « qui roule ses fortes vagues sur les bords du riche bouclier. » Est-il besoin de rappeler ici qu'au-dessus du rond de cette terre, de l'*orbis terrarum*, Homère place une voûte

solide, un firmament sous lequel les astres du jour et de la nuit roulaient sur des chars portés par les nuages, et au-dessous une seconde voûte correspondant à la première, et nommée le *Tartarus*. Un écrivain postérieur à Homère d'un siècle a même déterminé la hauteur de l'une de ces voûtes et la profondeur de l'autre (Hésiode, *Théog.*, 722). Une enclume, disait-il, serait neuf jours à tomber des cieux à la terre, et autant pour descendre de la terre au fond du Tartare. (1)

Le rond de cette terre homérique était partagé par le Pont-Euxin, la mer Ægée et la Méditerranée en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale, auxquelles, plus tard, Anaximandre donna les noms d'*Europe* et d'*Asie*. Le continent et les îles de la Grèce, qui, à cette époque, n'avaient pas encore de nom général, occupaient le milieu de ce disque. Le centre de la Grèce passait par conséquent pour être celui du monde entier ; dans le système d'Homère, c'était le mont Olympe en Thessalie ; mais les prêtres du célèbre temple d'Apollon, à Delphes, connu alors sous le nom de *Pytho*, surent bientôt accréditer une tradition selon laquelle ce lieu sacré fut regardé comme le vrai milieu de la terre habitable.

Lorsque, dans le chant second de l'*Iliade*, Homère entreprend l'énumération de toutes les troupes alliées réunies devant les murs de Troie, il nomme avec une précision bien remarquable tous les états de la Grèce. Ainsi qu'on peut s'en convaincre en relisant ce curieux passage, *Thèbes*, *Athènes*, *Corynthe* et *Lacédémone*, jouissaient déjà d'une assez grande réputation. Il appelle les contrées du nord, comprises plus tard sous la dénomination générale de Thessalie, la Plaine des Pélasges, *Argos Pelasgicum*. A l'occident, les limites qu'il donne à la Grèce sont l'Étolie, qui porte alors le nom de *Calydon*, sa ville principale, et le royaume d'Ulysse, composé des îles de Same, Ithaque et Zacynthe. Parmi les îles de l'Archipel, il connaît, en allant du nord au sud, Samothrace, avec sa haute montagne ; Lemnos, Ténédos, Lesbos aux belles femmes ; Eubée, habitée par les Abantes ; Delos, Chios, Samos, Rhodes, et quelques autres.

Personne n'ignore avec quelle exactitude parfaite Homère

(1) d'après $e = \frac{1}{2}gt^2$ cela serait 1,475,000 lieues de 4 k.

a décrit les lieux qui servirent de théâtre aux combats des Grecs et des Troyens, la ville d'*Ilion*, assise, ainsi que sa citadelle *Pergame*, sur un des gradins inférieurs du mont *Ida*, à l'extrémité supérieure d'une belle plaine que baignent le *Simoïs*, venu des parties centrales de l'Ida, et le *Scamandre* ou *Xanthus*, né sous les murs de la ville, de deux sources, l'une chaude, l'autre froide. Les Troyens avaient pour alliés les *tribus des Pélasges*, les *Mæoniens*, les *Cariens*, qui parlaient un étrange langage ; les *Lyciens* et les *Solymi*, au midi des Cariens ; puis les *Arimi* ou les *Aramæi*, qui s'étendaient de la Cilicie dans la Syrie ; les *Phrygiens*, venus de l'Ascanie, contrée continentale. Des bords de la mer Noire accoururent au secours du vieux Priam les *Paphlagoniens*, qui habitaient les rives du *Parthénius*, et les *Halizoniens* « d'Alyba, pays éloigné où la terre produit de l'argent. » Ce dernier peuple était les Chalybes, habitant les montagnes voisines de Trébizonde, et dont les richesses minérales n'ont pas encore été épuisées. Le *Sesamus*, le *Cromna* et le *Cytorus* d'Homère furent ensuite enclavés dans le territoire d'*Amastris*, la moderne Amasia, et les collines de *Cytoro*, couvertes de superbes forêts, fournissaient de bois de construction les chantiers de Sinope.

Sur la côte occidentale de la mer Noire, Homère connaissait les *Thraces*, les *Mœsiens* et les *Hippomolgi*, les plus justes de tous les hommes, qui se nourrissaient du lait de cavales, et qui, exempts de soucis, vivaient long-temps. Ces peuples habitaient les contrées que possédèrent par la suite les Sarmates. Ils avaient évidemment des habitudes nomades, et c'est un fait digne d'être remarqué que le plus ancien de tous les poètes grecs ait attribué aux Scythes (nom général sous lequel on désignait d'une manière vague les peuplades errantes le long des rives du Pont-Euxin) cette même réputation de justice et de vertu que leur firent, d'un accord commun, presque tous les écrivains postérieurs. Enfin, au nord de la Grèce, Homère désigne les fleuves *Axius* et *Strymon*, mais il ne nomme point l'*Hébrus* ; il n'a aucune idée du Danube, indiqué, un siècle plus tard par Hésiode, sous le nom d'*Ister*.

L'antique renommée de l'Égypte offre au poète grec un su-

jet non moins brillant que fertile. Il célèbre la richesse de Thèbes ; il vante ses cent portes, par chacune desquelles peuvent sortir vingt mille hommes armés. Il parle aussi, mais plus simplement, de la fertilité du sol, du caractère aromatique de la végétation, de l'habileté avec laquelle le peuple fait usage de drogues et du *népenthès*, probablement l'opium, dont il se sert pour guérir même les maladies de l'âme. Au sortir de l'Égypte, il nous conduit dans la Lybie et dans le pays des *Erembi*, nom que portent les Arabes de l'Orient. « Dans la Lybie, dit-il, aucun homme ne connaît le besoin, ni le roi, ni les bergers ; les brebis mettent bas trois fois chaque année, et les agneaux naissent avec des cornes. » Ces derniers faits sont exacts et confirmés par d'autres témoignages, ainsi que la coutume des peuples africains, qui leur valut leur nom de *Lotophages*, ou mangeurs de lotus. Quoique Homère ne connût pas même l'Inde de nom, il semble cependant avoir su qu'à l'est de cette partie de la terre qu'il connaissait existaient des hommes de couleur noire. « Neptune, dit-il, visita les Éthiopiens, les peuples les plus rapprochés des extrémités de la terre, et qui sont divisés en deux fractions, dont l'une sous le soleil levant et l'autre sous le soleil couchant. » Lorsque, durant le cours de son voyage, il conduit Ménélas chez les *Sidoniens*, les *Libyens* et les *Erembi*, il paraît ne pas savoir que l'isthme de Suez sépare la Méditerranée de la mer Rouge et que le Nil a sept embouchures. Son ignorance sur ces deux points ne fut jamais contestée par ses plus grands admirateurs de l'antiquité.

En racontant, dans l'*Odyssée*, l'histoire de ses voyages, Ménélas vante souvent les richesses qu'il a acquises par ses pirateries. La piraterie était donc à cette époque une profession généralement répandue et peut-être même honorable. Quant à la guerre maritime, elle fut également connue des Grecs, car Homère fait mention des piques d'abordage : cependant leurs vaisseaux, ceux du moins que construisit Ulysse à l'île de Circé, n'étaient que de grands bateaux avec un mât, une voile et un petit pont à l'avant, qui servait à nouer le câble, et sur lequel ou sous lequel le capitaine du bâtiment se reposait lorsque les circonstances mettaient obstacle à son débarquement. Ces petits vaisseaux étaient peints en rouge avec

du *minium* que l'on tirait probablement de Sinope. Homère parait avoir regardé un voyage maritime de la Crète à l'Égypte comme une entreprise singulièrement hardie et périlleuse. « Il n'y avait, dit-il, que des pirates qui y allassent au péril de leur vie. » Qu'on ne l'oublie pas, Ménélas employa huit ans à visiter l'île de Chypre, la Phénicie, l'Égypte et la Libye.

Bien que les dieux d'Homère et des autres anciens poètes grecs se rendissent souvent en Éthiopie pour y célébrer leurs fêtes, cependant nous ne devons pas, dans la géographie primitive des Grecs, considérer le midi et l'orient comme les pays des merveilles et des fables. En effet, si nous tournons notre attention du côté de l'occident ou du côté du nord, nous trouverons un bien plus grand nombre de traditions mythiques mêlées aux très-rares et très-vagues documents positifs parvenus jusqu'à nous. Le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile est le vestibule par lequel Homère pénètre dans les régions de la fable. Au-delà de ce vestibule, tout devient merveilleux, et c'est même dans cette seule partie du monde qu'il n'y a absolument rien de réel et de vrai. Toutefois, Homère possédait quelques notions vagues et imparfaites sur la Sicile : d'une part, il y place deux peuples vraiment historiques, les *Sicaniens* et les *Sicules*, et d'autre part, le portrait qu'il trace des cyclopes est une peinture trop vraie de la vie sauvage pour que nous puissions la considérer comme un simple caprice de son imagination.

De la Sicile, Homère conduit Ulysse aux îles du roi Éole, qui l'accueille avec amitié, et qui lui donne une outre, dépouille du plus fort et du plus énorme taureau, dans laquelle il a emprisonné les vents. L'outre est attachée au fond du navire par d'éclatantes chaînes d'argent pour qu'aucun des vents ne trouble l'air de sa plus légère haleine. Éole n'a laissé en liberté que celui qui part de l'occident, lui ordonnant de s'élever et de guider Ulysse dans sa patrie. Après neuf jours de navigation, on aperçoit Ithaque ; déjà même on découvre les feux allumés sur le rivage. Accablé de fatigue, Ulysse se laisse vaincre par le sommeil ; ses compagnons, convaincus que l'outre renferme des trésors, s'empressent de l'ouvrir. Aussitôt tous les vents déchaînés se précipitent dans les airs,

et la tempête emporte le navire jusqu'à l'île d'Éole. En vain le malheureux Ulysse supplie le roi des vents de lui donner une seconde fois le moyen de retourner dans sa patrie. Il est forcé de fuir, et le septième jour il arrive devant les murs de la ville des *Lestrigons*, race de cannibales qu'Homère, c'est un point historique important à constater, place dans le pays des merveilles. De là il se rend à l'île d'*Æœa*, où régnait Circé, déesse puissante qui séduit les mortels par sa beauté et par les accents mélodieux de sa voix, et qui lui conseille de traverser l'Océan pour se rendre aux rivages de Proserpine, où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx et le Phlégeton enflammé se rencontrant et confondant leurs eaux, tombent éternellement dans l'Achéron avec un tumulte épouvantable. Homère fait voyager son héros dans un monde entièrement créé par son imagination. Un jour de navigation suffit à Ulysse pour atteindre l'extrémité de la profonde mer, qu'habitent les Cimmériens au milieu d'épaisses ténèbres, car ils ne voient jamais le soleil, et une nuit éternelle les enveloppe de ses voiles funèbres. Après avoir visité les enfers, Ulysse se rembarque, et au lever de l'aurore son navire est déjà en vue de l'île de Circé. Continuant sa route, il passe devant les *Planctæ* ou Rochers Flottants, échappe aux sirènes, traverse sans accident les dangereux écueils de Charybde et Scylla, et rentre ainsi dans un monde plus probable, plus réel et mieux connu.

En vain les commentateurs et les scholiastes se sont efforcés de donner quelque précision à la géographie d'Homère concernant ce monde oriental ; en vain ils ont essayé de retrouver tour à tour l'île de Circé dans le promontoire de Circéi, près des Marais-Pontins ; le Styx et la descente de l'Averne non loin de l'île de Circé, la Cimmérie dans l'Italie, le royaume d'Éole dans l'île de Lipari, et dans Strongyle les Rochers Flottants. Il n'en reste pas moins certain que toutes les indications géographiques contenues dans le voyage d'Ulysse ne reposent sur aucun fait positif, et ne sont même pas le produit d'une imagination trop poétique, mais qu'elles dérivent entièrement de mythes très-anciens et très-répandus, ainsi que nous le prouverons d'une manière évidente lorsque nous traiterons de la géographie des Hindous.

Parmi les nations étrangères qu'Ulysse visita dans ses voyages, les *Phéaciens* méritent d'abord d'attirer notre attention. Ce peuple, qui était, à ce qu'il paraît, beaucoup plus civilisé et plus industrieux que les Grecs, plus avancé dans les arts, plus habile navigateur, plus généralement adonné au commerce, habitait l'île de *Scheria* (Corcyre) depuis qu'il avait été chassé de l'*Hypereia*, sa première patrie, par le voisinage importun des cyclopes. Ce mouvement rétrograde de l'occident à l'orient d'une nation plus civilisée que les Grecs, est un fait très-remarquable à cette époque reculée. Homère mentionne également, ainsi que nous l'avons déjà dit, les noms historiques des *Sicules* et des *Sicaniens*; mais cependant sa *Trinacria* est plutôt une contrée fabuleuse que véritable, car c'est dans cette île, peuplée de merveilles, qu'il nous montre les troupeaux du soleil errant au milieu d'une charmante solitude, sous la garde des nymphes, les cyclopes qui n'avaient qu'un œil et les Lestrigons anthropophages. Remarquons aussi qu'il l'appelle *Thrinakia*, preuve évidente que ce mot ne lui était pas familier, et dérivait d'une langue étrangère; il est probable, en effet, que la Sicile dut son nom de *Trinacria*, ou *des Trois-Pointes*, à quelque idée superstitieuse plutôt qu'à sa forme réelle, qui ne pouvait pas être parfaitement connue à une époque où l'art de la navigation ne faisait pour ainsi dire que de naître.

A l'occident, les connaissances géographiques d'Homère dépassaient à peine les limites de la Grèce; mais Hésiode, qui vécut peut-être un siècle après lui (750 ans avant J.-C.), nous parle, à notre grande surprise, du roi *Latinus*, souverain de tous les *Tyrseni*. Il paraît même avoir connu à l'occident des contrées situées au-delà de l'Italie; car, outre les *Scythes* et les *Ethiopiens*, il mentionne les *Lyguriens*, qui, à cette époque, occupaient probablement toutes les côtes comprises entre l'Espagne et les Alpes. Hésiode parle aussi de l'*Ister* ou Danube, du *Phasis* et de l'*Eridan*; cependant ce dernier mot est employé d'une manière si vague par les premiers écrivains de la Grèce, qu'on aurait peut-être tort de supposer qu'Hésiode s'en servit effectivement pour désigner le fleuve du Pô. Le Nil, qu'Homère appelle *Ægyptus*,

reçoit son nom véritable d'Hésiode, qui décrit fidèlement ses sept embouchures.

Ulysse ne se vante jamais d'avoir découvert l'Océan occidental ; mais, à l'en croire, il échappa, le premier de tous les navigateurs, aux dangers des *Planctæ*, à l'exception toutefois de Jason, qui, grâce au secours que lui prêta Junon, parvint à diriger la flotte des Argonautes entre ces terribles rochers. Cette mention du chef des Argonautes par le père des poètes grecs fait vivement regretter qu'il ne nous soit resté que des relations imparfaites d'une expédition si importante dans l'histoire de la géographie primitive. Plusieurs savants distingués ont, il est vrai, partagé l'opinion de Gesner, que le poème des Argonautes connu sous le nom d'Orphée remonte au moins au temps d'Homère ; mais cet ouvrage porte en lui-même la preuve irrécusable qu'il appartient à une époque bien postérieure. On doit cependant le regarder comme une compilation faite avec de vieilles traditions alors en vigueur, et il peut, sous ce rapport, servir à jeter de nouvelles lumières sur la géographie primitive des Grecs. Nous allons donc consacrer quelques pages à son examen et à son analyse.

D'abord, empressons-nous de le reconnaître, la réalité de l'expédition des Argonautes est un fait aussi incontestable qu'il est incontesté. Comme cela arrive pour tous les événements qui remontent à une époque si reculée, la plupart des détails en sont certainement fabuleux ; mais, considérée en elle-même, l'entreprise n'a rien d'improbable. Les anciens écrivains s'accordent tous sur ce point principal, que Jason construisit un vaisseau d'une grandeur extraordinaire, y embarqua avec lui les plus braves guerriers de la Grèce, et se dirigea vers la Colchide, dans le Pont-Euxin. La date qu'on assigne ordinairement à cette expédition est l'an 1263 avant Jésus-Christ. A en croire les traditions parvenues jusqu'à nous, Jason n'était pas le premier Grec qui tentât cette expédition maritime. On suppose que Sinope eut pour fondateurs quelques-uns des compagnons de cet Apis ou Épaphus d'Argos qui émigra en Égypte l'an 1866 avant Jésus-Christ ; Phryxus et Helli, dont l'histoire est presque entièrement fabuleuse, vivaient environ un siècle avant Jason ; Cytorus,

que mentionne Homère, fut fondée par le fils de Phryxus ; et le temple que ce même Phryxus construisit à *Athènes*, à l'est de Trébisonde, aurait, selon Pausanias, servi de modèle aux *Dioscuri* pour celui qu'ils fondèrent après leur retour dans leur patrie. La tradition de l'expédition des Argonautes se conserva dans la Colchide et dans l'Arménie, où Jason bâtit, dit-on, plusieurs villes ; on prétendit même qu'il avait pénétré dans la Médie. Le nom de *Parthenia*, rivière qui se jette dans le Pont-Euxin, et celui de *Halizones*, peuple qui habitait les rivages de cette mer intérieure, se retrouvent également dans la Béotie et à Samos. Enfin, pour prouver à quelle époque reculée les Grecs connurent le Pont-Euxin, il suffira de faire remarquer que les colonies fondées par eux sur ses bords, colonies qui ont quelque importance historique, précédèrent de plus de deux siècles les colonies de la Sicile et des autres parties occidentales de l'Europe.

Les traditions locales qui concernent Jason, et les traces de son voyage le long des côtes du Pont-Euxin, sont trop nombreuses et trop positives, dans l'antiquité, pour laisser le moindre doute sur l'existence de ce héros. Tous les auteurs le conduisent à la cité d'Æetès. Qu'il y enlève la fille du roi : rien de plus conforme aux mœurs du temps ; que le but de son entreprise soit ou paraisse être une fable, on doit également en être convaincu ; mais un certain mélange de fictions, dans une tradition de cette nature, devient une preuve évidente d'authenticité. Cependant, comme la plupart des fables du monde antique n'ont dû leur existence qu'à des ambiguités de langage, il faut accorder quelque attention à cette conjecture ingénieuse à l'aide de laquelle on explique l'histoire de la toison d'or au moyen d'un contre-sens ou d'un jeu de mots. En effet, *malon*, qui, dans la langue phénicienne, signifie trésor ou richesse, a beaucoup de ressemblance avec *mallon*, qui, en grec, signifie toison. Les Phéniciens faisaient probablement partie de l'entreprise, et l'on prétend que le pilote Ancæus était un marin de cette nation.

Il n'existe, sur le retour de Jason, ni traditions locales, ni monuments d'une nature plus durable ; et tous les récits qui nous restent de son expédition lui sont postérieurs d'un grand nombre de siècles. Aussi, semblable en cela à l'Ulysse

d'Homère, le héros des Argonautes est-il créé tout exprès pour explorer toutes les merveilles d'un monde poétique, et la relation de ses voyages n'est-elle, qu'on nous permette cette expression, qu'une sorte de canevas ou de prétexte dont se sert le narrateur afin de dérouler, aux yeux de ses contemporains et de la postérité, toutes ses connaissances géographiques.

Les anciens croyaient, comme on peut s'en convaincre en lisant Mimnermus, que le Pont-Euxin faisait partie de l'Océan; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'Homère ne connaissait ni ses rives septentrionales ni ses rives orientales. En conséquence, ceux qui, les premiers, célébrèrent les aventures de Jason, conduisirent naturellement leur héros dans des lieux où l'ignorance du temps laissait un champ libre à la fiction; et ils apprirent aux siècles suivants que les Argonautes étaient retournés en Grèce, non par l'Hellespont, mais par l'Océan. Cependant, lorsque les progrès de la géographie eurent démontré peu à peu l'impossibilité d'un tel voyage, on inventa de nouvelles fictions de détail pour donner une vie nouvelle à la fable principale; mais les absurdités entassées ainsi durant le cours des siècles par le génie capricieux des poètes ne détruisent en aucune manière l'authenticité de cette expédition.

L'auteur du poème intitulé *les Orphiques* semble n'avoir eu qu'une connaissance bien imparfaite des nations qui avoisinent le Pont-Euxin. Conduisant son héros au nord de la Colchide, il mentionne les *Tauri*, les *Nomads*, les *Lælii* et la nation *caspienne*; il trouve dans le Palus-Mæotide les *Scythes*, les *Mæotiens*, les *Sauromates*, les *Gètes*, les *Gymnes* et les *Arimaspes*, peuple aussi difforme que les cyclopes, mais riche en troupeaux. La partie fabuleuse du voyage commence nécessairement au moment où Jason arrive à l'extrémité de cette mer intérieure, car c'était là que s'arrêtaient les connaissances positives du poète. Après avoir traversé le Palus-Mæotide, les Argonautes entrent dans un grand golfe aboutissant à la mer *Cronienne*. Ils rament sans relâche pendant neuf jours et neuf nuits, et pénètrent enfin dans cette mer Cronienne, en laissant derrière eux les monts Riphées. Pour échapper aux dangers qui les menacent, ils débarquent,

d'après l'avis d'Ancæus, et traînent, à l'aide d'une corde, leur navire le long du rivage. Au bout de six jours, ils traversent successivement les pays des *Macrobiens* (ainsi nommés à cause de leur longévité), du peuple des *Songes* et des *Cimmériens;* puis ils arrivent aux bords de l'Achéron et à *Hermione*, où demeurent les plus justes des hommes, à une très-courte distance de l'entrée des enfers. S'éloignant de ces contrées, ils s'embarquent sur l'Océan occidental, favorisés d'une brise du Zéphyr ; mais bientôt le navire Argo, prononçant un discours prophétique, leur prédit la punition de leurs crimes. Ils doublent avec difficulté l'*Iernis* ou les *Iernides* (car le poète emploie tantôt le singulier et tantôt le pluriel), et sont assaillis par une tempête qui, pendant onze jours, les promène sur l'immense Océan, sans qu'ils puissent savoir de quel côté ils se dirigent. Enfin, Ancæus signale l'île de Cérès, que lui font reconnaître ses gigantesques sapins; mais on ne peut y aborder, et le pilote se trouve obligé de gagner l'île de Circé, à laquelle ils arrivent après trois jours de navigation. De là, ils vont toucher au rivage de Tartessus et aux colonnes d'Hercule, traversent les mers Sardonienne et Toscane, et sont fort à propos secourus par Thétis au moment où ils allaient devenir victimes d'une éruption de l'Etna.

La mention des Caspiens, des Gètes, de l'Iernis (Hibernie), que nous trouvons dans ce poème, prouve que son auteur était parvenu à recueillir une grande quantité de renseignements vagues sur les diverses contrées où il conduit son héros ; et même l'idée de faire par mer le tour de l'Europe en partant du Pont-Euxin, par la mer Cronienne et la terre des Cimmériens, est une idée très-importante à signaler dans l'histoire des progrès de la géographie. Du reste, *les Orphiques*, ainsi s'appelle ce poème, ne renferment pas plus de documents exacts que de beautés poétiques. On conçoit les erreurs géographiques des anciens poètes, qui devaient toutes leurs connaissances à des traditions orales ; ce qui étonne, c'est que des critiques modernes, ne tenant aucun compte de l'ignorance de l'époque à laquelle ils vécurent, et de la nature même de leurs ouvrages, s'efforcent vainement de donner à toutes leurs idées une précision littérale. Si le dé-

sir de combler les lacunes de la science fit commettre de nombreuses et graves erreurs aux écrivains de l'antiquite, aujourd'hui encore il détermine leurs plus savants commentateurs à rejeter impitoyablement, comme apocryphes, toutes les expressions qui ne peuvent plus être comprises et expliquées d'une manière satisfaisante dans l'état actuel des connaissances humaines. L'auteur des *Orphiques* prend le Tanaïs et le Phasis pour des bras de l'Araxis : cette erreur grossière prouve qu'il ne connaissait nullement les régions qu'il décrivait; cependant, ces noms sont des termes généraux qui, dans l'origine, servaient à désigner toute espèce de rivières, et dont l'application a dû changer fréquemment. Homère fait habiter aux Cimmériens l'extrémité de l'Océan; l'auteur des *Orphiques* les place, au contraire, entre l'Océan occidental et la mer Cronienne; le père des poètes parle en termes vagues du ciel obscur du pays des Cimmériens, qui étaient à jamais privés de la lumière du jour; le chantre des Argonautes tâche d'en expliquer la cause, et fournit ainsi aux savants l'occasion de rechercher où était située alors la Cimmérie des anciens. Mais comment parvenir à déterminer la position d'un pays que privaient des rayons du soleil, à l'est Calpe et les monts Riphées, au sud Phlegra, et à l'ouest les Alpes ? De telles erreurs de distances et de positions ne peuvent servir qu'à montrer que l'auteur des Argonautes ne connaissait pour ainsi dire que les noms des divers pays dont il nous a laissé la description.

Mais peut-être se demandera-t-on : Qu'étaient donc les Cimmériens ? A cette question, on peut seulement répondre qu'ils étaient les habitants de la Cimmérie; car ils ne jouent pas un grand rôle dans les poèmes où nous trouvons leurs noms : ils y apparaissent seulement comme les possesseurs de la *Cimmeria*, la Terre des ténèbres, qui forme le véritable sujet du mythe. Mais cette contrée fabuleuse et ses tristes habitants disparaissent bientôt de la poésie grecque, fait qui semblerait prouver que leur existence n'était pas admise par la mythologie nationale. Du reste, la langue phénicienne nous donne l'explication de l'origine de cette légende : le mot *cimrire*, qui signifie obscurité profonde, se retrouve dans Job, III, 5 : « Qu'il soit caché par l'obscurité et l'ombre de la

mort ; qu'un épais nuage pèse sur lui, que les ténèbres du soir l'épouvantent. » Mais, demandera-t-on encore, pourquoi les Phéniciens supposaient-ils à l'ouest une terre de ténèbres ? Ce problème n'admet qu'une solution conjecturale : c'est parce que, probablement, une ressemblance de mots leur a fait confondre ensemble diverses légendes. Ils avaient sans doute appris des Indiens, avec lesquels ils étaient en relations commerciales, que la déesse *Caumâri* règne dans l'occident, ou peut-être que l'occident est la contrée de la lune, en arabe *camar*. Mais peut-être aussi la Cimmérie mythique a-t-elle une autre origine : dans Job, XXXVIII, 9, nous voyons « qu'une épaisse obscurité formait la ceinture de l'Océan. » Quelle que soit la cause qui lui ait donné naissance, il est certain que les Arabes partageaient encore cette opinion au moyen-âge, et les navigateurs de cette nation qui osaient s'avancer au-delà des limites connues de l'Océan atlantique étaient bientôt, à ce qu'ils disaient à leur retour, forcés de rebrousser chemin par les ténèbres profondes dont l'occident était perpétuellement couvert (1).

Quelques écrivains distingués, reconnaissant que les Cimmériens de l'ouest étaient des êtres fabuleux, ont considéré comme également imaginaires les peuples du Pont-Euxin qui portaient un nom semblable. Mais ces derniers appartiennent à l'histoire authentique ; ils ont laissé après eux des monuments qui prouvent leur existence, et que leur antiquité et leur situation locale rendent doublement intéressants pour la science.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur du poème des *Orphiques* a placé près des bords de l'Achéron une ville nommée *Hermione* : l'obscurité de ce passage disparaît lorsqu'on réfléchit qu'Hermione, dans l'Argolide, renfermait un temple dédié à la triple Hécate, c'est-à-dire, dans l'opinion du vulgaire, à Junon, Proserpine et Cérès. A en croire la tradition, près de ce temple se trouvait un chemin qui descendait aux enfers.

Le voyage de Jason, de la Colchide à l'Océan, ayant

(1) Iba el Vardi. Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi.

toujours été considéré comme une partie essentielle de son histoire, on ne doit pas s'étonner que divers écrivains se soient imaginé qu'il avait remonté le Tanaïs, dont les sources étaient alors inconnues. Pindare va même jusqu'à transporter les Argonautes dans l'Océan Erythréen, ou mer du Sud; et, comme il ne connaissait probablement pas le golfe Arabique, il les fait arriver à la Méditerranée après avoir traîné pendant douze jours leur vaisseau au travers des plaines de la Libye. Hécatæus crut donner une force nouvelle à cette opinion en supposant que Jason se rendit par mer du Phasis dans l'Océan, et de l'Océan dans le Nil; mais ses erreurs n'eurent d'autre résultat que de prouver son ignorance. La croyance générale qu'une communication souterraine existait entre les sources des rivières et l'Océan atteste que les philosophes n'avaient pas la plus faible notion des premiers principes de la géographie physique. Lorsque, à une époque postérieure, les colonies d'Athènes et de Milet, fondées dans le Pont-Euxin, eurent entièrement exploré ses rivages sans pouvoir trouver d'issue vers l'Océan, les poètes qui chantèrent les aventures de Jason furent obligés de faire remonter à leur héros le Danube et la Save, et de le conduire par terre à l'Adriatique; et tous les efforts de leur art tendirent à embellir et mêler ensemble les diverses traditions de l'antiquité.

Ce voyage d'un seul jour qui suffit à Ulysse pour atteindre les limites de l'Océan; la navigation autour de l'Europe, si pleine de difficultés, que Jason effectue en moins d'un mois, bien qu'il fût retardé par de violentes tempêtes; la manœuvre des Argonautes, obligés de traîner avec une corde leur navire le long du rivage, pour éviter les périls de la mer; le récit que nous a laissé Pindare de leur marche de douze jours à travers le continent de la Lybie, tout concourt à montrer quelles fausses idées les anciens Grecs s'étaient formées sur l'étendue de la surface de la terre et de l'Océan.

Ainsi donc, pour nous résumer, au temps d'Homère et dans les siècles suivants, les Grecs ne connaissaient guère avec quelque certitude d'autres pays que la Grèce, l'Égypte et l'Asie-Mineure, et les îles. Au-delà de ces limites, le monde ne leur apparaît qu'au travers du prisme brillant du merveilleux : il n'y a plus que des monstres, des nations fabuleu-

ses, et des séjours de délices. C'étaient surtout les contrées occidentales, ou plutôt celles qui occupent les parties nord-ouest de l'hémisphère, que leur imagination avait peuplées de ces êtres fantastiques. Ainsi tous les anciens écrivains de la Grèce croient à l'existence de certaines régions de l'occident situées au-delà des limites de leurs connaissances, et qu'ils nous indiquent d'une manière trop générale et trop vague pour qu'il soit toujours possible de leur donner une place dans l'histoire de la géographie positive et authentique. Homère décrit à l'extrémité de l'Océan les Champs-Élysées, où, « sous un ciel toujours pur, les élus de Jupiter, exempts des soucis qui tourmentent les mortels, jouissent d'une félicité éternelle. » De même, Hésiode place au-delà du profond Océan les îles Fortunées, séjour des héros après leur mort. L'Hespérie des Grecs fuyait donc constamment devant eux à mesure que s'étendait le cercle de leurs connaissances, et ils voyaient toujours leur paradis terrestre s'évanouir et disparaître à l'occident.

---

## CHAPITRE III.

(LES GRECS. — AGE HISTORIQUE.)

Systèmes des premiers philosophes grecs. — Hérodote. — Son ardeur et ses succès littéraires. — Ses voyages. — Sa description de la Scythie. — Détails qu'il nous donne sur les Arimaspes et les Griffons. — Ses recherches infructueuses des Hyperboréens. — Effet du climat sur la croissance des cornes. — Étendue des connaissances d'Hérodote sur les Scythes. — Les Cimmériens du Bosphore. — Leur origine probable. — La mer Caspienne. — Les Indiens et les Bactriens connus d'Hérodote. — Les Éthiopiens de l'est. — Les grandes fourmis de l'Inde qui gardent l'or. — L'Égypte. — Les Automoles, ou exilés. — Voyage aux sources du Nil et à Bornou. — Voyage des Nasamones au Niger. — Prétendue circum-navigation de l'Afrique sous le roi Néchos. — Voyage de Sataspes. — Ignorance d'Hérodote en ce qui touche l'Occident. — L'Éridan et les monts Riphées. — Entreprise commerciale des Grecs. — Conclusion.

Tandis que les poètes de la Grèce immortalisaient dans leurs chamts les régions fortunées de l'Occident où régnaient sans cesse, à ce qu'ils supposaient, l'innocence la plus pure et le bonheur le plus parfait, les philosophes s'occupaient à inventer des systèmes cosmologiques tout aussi éloignés de la réalité, et tirés pour la plupart de la féconde mythologie des

Indiens. Si de brillantes fictions et des hypothèses hardies n'annoncent et ne précèdent pas toujours des recherches couronnées de succès, elles servent du moins à éveiller la curiosité; et dans les pays où l'esprit humain n'est pas arrêté dans son libre essor par les artifices intéressés des prêtres, ses plus grands écarts et ses plus folles extravagances lui font toujours faire quelques progrès vers la découverte de la vérité.

Thalès (600 ans av. J.-C.) enseignait que la terre était une sphère. Anaximandre, son disciple, la comparait au contraire à un cylindre; Leucippe lui donnait la forme d'un tambour; Héraclide, celle d'un bateau; d'autres, celle d'un cube; d'autres enfin, disciples de Xénophane et d'Anaximène, regardaient la terre comme une montagne très-élevée dont la base avait une immense étendue, et que les étoiles éclairaient en circulant autour de son sommet. Ces doctrines sont simplement celles de différentes sectes indiennes qui donnent à la terre la forme ou plutôt les formes du mont *Méru* et du mystérieux vaisseau *Arghe*. Il faut pardonner aux Grecs d'avoir ajouté foi à des absurdités enseignées avec tant de solennité et entourées de tout l'appareil de la science; les esprits intelligents sont toujours crédules, parce qu'ils sont avides d'apprendre; mais, une fois approvisionnés d'idées, ils savent toujours se former un jugement indépendant. La première carte du monde fut, dit-on, dressée par Anaximandre; car les cartes de Sésostris et celles que les Colchiens, instruits par leur vainqueur, gravaient, dit-on, sur la pierre, n'ont certainement jamais existé.

Mais, à l'époque où ces savants s'occupaient ainsi à réunir et à préciser les diverses connaissances géographiques amassées surtout dans des expéditions commerciales, surgit tout-à-coup du sein de la Grèce un de ces hommes extraordinaires qui, tout en obéissant peut-être à l'impulsion que leur donne leur siècle, semblent s'être créés eux-mêmes les fondateurs d'un nouvel ordre de choses. L'an 445 avant J.-C., Hérodote lut devant le sénat d'Athènes ses livres, dont les titres sont empruntés aux muses, et qui aujourd'hui encore seraient relus avec plaisir et avec profit. On ne saurait trop admirer *le père de l'histoire*, que l'on considère le zèle

infatigable avec lequel il s'efforça d'acquérir des renseignements nouveaux, le succès qui couronna ses efforts, ou l'élégance du style dont il s'est servi pour transmettre à la postérité les brillants résultats de ses travaux.

A mesure que s'augmentèrent et s'étendirent par la suite les connaissances géographiques, les faits avancés par Hérodote reçurent une éclatante confirmation. Les histoires fabuleuses qu'il avait racontées d'après d'autres récits devinrent autant de preuves de sa véracité ; et, si sa crédulité est quelquefois poussée à l'excès, elle sera certainement comprise et excusée par tous ceux qui savent quelle valeur il faut attacher même aux fictions dans les premiers âges de l'histoire positive.

Hérodote était natif d'Halicarnasse, petite ville commerciale de la Carie. Il descendait, à ce qu'il paraît, d'une famille distinguée, et l'amour de la science lui fut sans doute inspiré par son oncle Panyasis, poète épique célèbre, que les critiques de l'antiquité plaçaient immédiatement après Homère. Son rang et peut-être quelques entreprises commerciales lui donnèrent la facilité d'entretenir des relations avec les différents peuples qu'il visita dans ses voyages. Est-il nécessaire de le rappeler ici, Hérodote a exploré toutes les parties du monde connu. A l'occident, il pénétra jusqu'à la *Pæonie* (la Servie moderne), visita les colonies grecques du Pont-Euxin et traversa presque toute la Russie méridionale. A l'est il alla jusqu'à Suse et Babylone, et séjourna même à Tyr pendant quelque temps. Mais l'Égypte, qui était alors le foyer des arts et des sciences, occupa surtout son attention d'une manière toute particulière, et la description si parfaitement complète qu'il en donne nous prouve qu'il y résida plusieurs années. Les colonies grecques de Cyrène reçurent aussi sa visite; la peinture animée qu'il fait des plaines de la Thessalie et des défilés des Thermopyles, indique qu'il connaissait dans ses plus petits détails la péninsule grecque. Hérodote lut d'abord ses ouvrages aux jeux olympiques, où il reçut les applaudissements unanimes de ses compatriotes. Douze ans après, il les lut (probablement augmentés et corrigés) devant le sénat d'Athènes; mais des applaudissements ne furent pas les seules preuves de reconnaissance

que lui donnèrent les Athéniens ; ils lui votèrent en outre un présent de dix talents. Cependant il ne fixa pas sa résidence dans la cité des Muses, et préféra suivre une colonie athénienne qui, quelques années après, s'établit à Thurium, à peu de distance de Sybaris, dans l'Italie méridionale. Ce fut là qu'il termina ses jours, dans un âge fort avancé.

Hérodote fit faire de grands progrès à la géographie de l'Europe orientale. L'Ister (Danube), dit-il, prend sa source dans la contrée des Celtes, non loin d'un pays appelé *Pyrène*. Il reçoit six rivières venant du nord, et dix venant du sud. Parmi ces affluents se distingue le Théiss, qui arrose les grandes plaines de la Hongrie. Les anciens paraissent avoir longtemps considéré la Save comme un des bras les plus importants du Danube ; le Pyrène, auprès duquel Hérodote prétend que ce fleuve prend sa source, est un nom général dont les Celtes se servent pour désigner les hautes montagnes ; du reste, ce nom s'est conservé avec une légère modification dans les Alpes *Brennoises*, qui donnent naissance à la Save. Les Scythes, peuple répandu sur les contrées comprises entre le Don et le Tanaïs, ont occupé d'une manière toute particulière l'attention d'Hérodote. Il les divise en trois grandes hordes : les Scythes royaux, qui habitaient les bords du Tanaïs ; les Scythes nomades ou errants, qui déployaient leurs tentes dans les déserts immenses du nord de la Crimée ; et les Scythes agriculteurs, dont les possessions s'étendaient le long des rives fertiles du Bog et du Dnieper. Les Scythes, nous dit-il, étaient d'abord relégués vers la côte orientale de la mer Caspienne. Dans leur émigration vers l'Occident, ils traversèrent le grand fleuve Araxès, et, arrivés dans le voisinage du Palus-Mæotide, ils chassèrent les Cimmériens des contrées qu'ils y possédaient. Suivant la tradition des Scythes, cet événement arriva précisément mille années avant Darius, et quinze cents ans avant l'ère chrétienne.

Les vastes contrées situées au-delà de l'Ister étaient, si l'on en croit les renseignements qu'Hérodote avait pu se procurer, habitées par les *Sigynes*, qui, de l'autre côté, s'étendaient jusqu'aux Vénètes de l'Adriatique. Les chevaux de ce peuple portaient de longues crinières, et étaient si petits, qu'on ne pouvait pas les monter ; mais ils traînaient les chars avec une

agilité surprenante. Cette description s'applique parfaitement aux chevaux suédois, qu'on trouve encore à l'état sauvage dans les forêts de la *Gothie;* une race semblable existe aussi dans les îles du golfe de Venise. Du reste, chez les peuples voisins, le mot *sigynes* s'employait comme synonyme de marchand.

Hérodote dépeint les *Gètes* comme les plus braves et les plus vertueux des Thraces. Ils prétendent être immortels, nous dit-il, et lorsque l'un d'eux vient à mourir, ils croient fermement que le défunt est aussitôt admis en la présence de leur dieu Zamolxis. Chaque homme a plusieurs femmes, qui, à sa mort, se disputent le bonheur et la gloire de se sacrifier sur sa tombe. Au nord-est des Scythes se trouvaient les *Argippœi*, qui avaient l'habitude de raser leurs têtes. Ils passaient leur vie à l'ombre des arbres et ils ne portaient jamais d'arme ; mais les nations voisines, les regardant comme des êtres sacrés, ne leur faisaient aucun mal. Ils ne se nourrissaient que de laitage et de légumes ; ils ne connaissaient qu'une seule boisson appelée aschy ou asky. N'est-ce pas là le portrait d'un fakir indien ? A l'est des *Argyppœi*, habitaient les *Issedones*, parmi lesquels les femmes jouissaient d'une considération extraordinaire. C'est chez ce peuple que le poète Aristée avait recueilli quelques renseignements relatifs à ces Arimaspes et à ces Griffons qu'Hérodote désirait si ardemment rencontrer. Les Griffons, à ce qu'il apprit, possédaient de riches trésors, qu'ils étaient constamment occupés à défendre contre les Arimaspes. Pendant long-temps les *Hyperboréens* semblèrent aussi fuir devant Hérodote, qui les poursuivait en vain de tous côtés. Enfin il sut que leur pays était situé au nord de celui des *Argyppœi*, et qu'il s'étendait jusqu'à la mer. Les principales nations qui bordaient la Scythie au nord étaient les *Androphagi*, les *Melanchleni*, ou le *peuple aux manteaux noirs*, qui seul passait pour cannibale. Quant à la rivière *Yrgis*, elle a probablement reçu son nom d'un peuple appelé par Hérodote *Jyrcéens*, et qu'il place au nord du Tanaïs.

Hérodote était trop éclairé pour traiter les Scythes de barbares ; il vante, au contraire, leur droiture et leur civilisation, quoique, comme il le fait remarquer avec tant de raison, il

n'y ait parmi eux aucun homme de génie ou d'un savoir éminent. Lorsque, poursuivant partout les Hyperboréens, il atteignit les dernières limites de ses connaissances authentiques, il affirma positivement que le nord de l'Europe renfermait une foule de merveilles et une prodigieuse quantité d'or. Doit-on donc s'en étonner? Il avait entendu parler des longues nuits du nord; mais il ne pouvait croire que le peuple qui habitait les pays situés au-delà des Massagètes dormît six mois de l'année; le froid, dit-il, est si vif dans les contrées du nord du Pont-Euxin, que les Scythes peuvent traverser en hiver le Bosphore cimmérien avec leurs chariots pesamment chargés pour se rendre au pays des *Indiens*. Ici, par *Indiens* il entend désigner le peuple que Strabon appelle *Sindi*, et qui occupait anciennement les plaines situées à l'embouchure du Cuban. Hérodote avait lu dans Homère que les agneaux de la Libye naissaient avec des cornes; voyant en Scythie des brebis sans cornes, il en conclut qu'un climat chaud est favorable à la croissance des cornes; c'était une erreur causée par une expérience trop bornée. S'il avait vu les brebis de la Baltique à quatre et à six cornes, sa frêle théorie eût été sur-le-champ renversée. Il remarque encore dans un autre passage que les chevaux résistent bien mieux que les ânes aux rigueurs des climats du nord; cette dernière observation est pleine de justesse.

On ne peut déterminer avec une précision parfaite quelles étaient les régions qu'occupaient les différentes nations énumérées par Hérodote, et les géographes qui ont entrepris ce travail font si bon marché du texte, que leurs explications, si ingénieuses qu'elles soient, ne méritent aucune confiance. Dans l'état de société primitive, les nations se divisent, ordinairement, en une foule de tribus; aussi les nomenclatures géographiques obtenues d'un peuple nomade, s'étendent rarement jusqu'à une grande distance; de plus, ces communautés si simples n'ont entre elles que des rapports très-peu intimes et très-peu fréquents, si elles ne descendent pas de la même souche commune, ou si elles ne parlent pas la même langue. Comment donc croire que les *Issedones*, les derniers peuples qu'Hérodote connaît du côté de l'orient, fussent les habitants de la Tartarie chinoise? n'est-il pas beaucoup plus probable

qu'ils étaient les *Asi* ou *Asiani* (peut-être *Asitani*), qui, quelques siècles plus tard, vinrent des vallées septentrionales du Beluor détruire le royaume grec de Bactriane, et qui sont évidemment les *Issedones* de Ptolémée? La civilisation des *Asi* et leur respect envers les femmes furent remarqués par les anciens historiens chinois, dans les mêmes termes qu'emploie Hérodote en parlant des *Issedones*. Les débris de la nombreuse nation des Asi dispersés sur le Caucase conservent encore chez les Russes le nom d'Ossetinzi. Il n'est pas étonnant que les Scythes, émigrés eux-mêmes des plaines de l'Asie centrale, aient conservé quelques rapports avec une nation qui appartenait à la même grande famille du genre humain.

Mais, demandera-t-on, qu'étaient donc les Scythes? est-il possible d'expliquer aujourd'hui, à l'aide d'un langage connu, les mots scythes rapportés par Hérodote *Arimasp*, qui n'a qu'un œil; *Oiarpata*, tueur d'hommes ou Amazones? Cependant ce témoignage positif de l'historien grec, que les Scythes avaient la même origine que les *Sauromates*, suffit pour détruire la force de cette objection et pour prouver qu'ils appartenaient à la race indo-teutonique.

Mais les Cimmériens du Bosphore, cet ancien peuple dont quelques monuments existaient encore au temps d'Hérodote, et qui ont imposé leur nom au pays qu'ils habitaient (différents en cela des Cimmériens de l'ouest), au lieu de lui en emprunter un, qui pourrait indiquer leur race et leur origine? Pour résoudre ce problème à l'aide des principes tirés des résultats généraux de l'histoire et de la philosophie des langues, il faut d'abord se demander dans quelle langue le mot cimmérien signifie un homme; car la plupart des nations primitives portèrent, dans l'origine, le nom d'un homme ou d'une tribu. Dans la langue géorgienne, *kmari* veut dire *homme*, et, quant au son, ce mot a beaucoup d'analogie avec le *kimmerioi* des Grecs. Les Cimmériens seraient donc, peut-être, une branche de la nation géorgienne, qui, de même que les autres tribus caucasiennes, s'avança jusqu'aux bords du Tanaïs, et en fut ensuite chassée. On pourrait aussi supposer que *Cimmeris*, déesse des Thraces, était la divinité tutélaire de cette nation; mais ces conjectures ne doivent pas

être adoptées d'une manière implicite. Les *Comari* ou *Comani* (car ces noms sont constamment pris l'un pour l'autre) occupaient un rang distingué parmi les tribus turbulentes et guerrières du Caucase indien. On les appelait aussi *Sacæ*, et ils ont vraisemblablement précédé les Scythes Gêtes d'Hérodote dans leur émigration vers le Tanaïs, comme un flot avancé de cet immense débordement. Les *Caumara* et *Caumari*, le jeune homme et la jeune fille, ou, en d'autres termes, le Mars et la Bellone de la mythologie indienne, se retrouvent dans la langue et dans les superstitions de plusieurs peuples; et des noms aussi remarquables, adoptés comme des désignations nationales, doivent nous faire supposer de certains rapports d'affinité qui cependant n'ont jamais existé. Mais, pour apprécier sainement les mérites de la première de nos conjectures, rappelons-nous d'abord que les Cimmériens, chassés par les Scythes de leurs possessions du Bosphore, au lieu de passer en Europe, traversèrent le Pont-Euxin et pénétrèrent dans le Pont, d'où ils inondèrent ensuite les contrées environnantes. N'oublions pas surtout que le culte de Comana (variante de Comara), espèce de Bellone, toujours entourée par six mille prêtres, paraît avoir pris naissance dans le Pont; et qu'enfin le pays des Géorgiens a toujours été appelé *Comania* par les Orientaux.

Hérodote parvint à recueillir des renseignements très-exacts sur la mer Caspienne: « La mer où naviguent les Grecs, dit-il (la Méditerranée), celle qui est au-delà des colonnes d'Hercule (l'Atlantique) et celle des Érythréens, sont regardées comme des parties du même Océan; mais la mer Caspienne est une mer distincte et bien différente; elle a une longueur telle, qu'un vaisseau conduit par des rameurs peut aller d'une extrémité à l'autre en quinze jours; le même navire mettrait huit jours pour la traverser dans sa plus grande largeur. » Ces mesures sont d'une exactitude parfaite. Les géographes postérieurs à Hérodote, Strabon entre autres, qui dressaient leurs cartes du monde d'après des hypothèses erronées, rejetèrent l'autorité d'Hérodote, et firent communiquer la mer Caspienne avec l'Océan du nord, au moyen d'un long canal d'un quart de lieue de large. Ptolémée, dont le système n'admet pas non plus les mesures d'Hérodote, rejeta à son

tour cette géographie inventée par l'imagination de Strabon; et ce fut seulement au dix-huitième siècle que la mer Caspienne reprit dans nos cartes sa forme oblongue si exactement indiquée par le père de l'histoire.

Hérodote n'avait de l'Asie qu'une connaissance très-bornée, bien qu'elle fut plus étendue et surtout plus exacte que celles de tous ses contemporains. Les vastes territoires compris entre la mer Érythrée ou mer du Sud et le Pont-Euxin étaient occupés par quatre nations : les *Perses*, les *Mèdes*, les *Sapires* (*Serpars*, dont le nom subsiste encore), et les *Colchiens;* « les contrées situées au-delà sont bornées, dit-il, à l'est par la mer *Érythrée*, et au nord par la mer Caspienne et l'Araxès, dont le cours se dirige vers l'ouest. L'Asie est peuplée jusqu'à l'Inde; mais plus à l'est, cette limite franchie, s'étendent d'immenses déserts que personne ne connait. » Hérodote se trompe sur la grandeur réelle des péninsules de l'Asie-Mineure et de l'Arabie; il les fait trop étroites; erreur partagée plus tard par Pline, qui compare la péninsule arabique à celle de l'Italie. Au nombre des tributaires de l'empire des Perses, Hérodote compte les *Parthes*, les *Chorasmiens*, les *Utiens* (Uzes) et les *Sogdiens*. Il mentionne aussi les *Bactriens*, le dernier peuple qu'il connaisse de ce côté, et à l'est de la mer Caspienne, les *Messagètes*, qui dévoraient leurs parents accablés par l'âge et les infirmités.

La découverte de l'Inde était encore fort récente au temps d'Hérodote, aussi ne connaissait-il que très-imparfaitement ce pays, et seulement jusqu'à l'Indus. « L'Asie, nous dit-il, a été presqu'en totalité découverte par Darius. Ce prince, voulant savoir dans quelle partie de la mer se jette l'Indus (qui, après le Nil, est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles), chargea des hommes intelligents d'en explorer le cours. Ceux-ci descendirent le fleuve d'abord vers l'est, puis se dirigèrent ensuite vers l'ouest, et arrivèrent enfin, deux ans et demi après leur départ, dans le port où s'étaient embarqués autrefois les Phéniciens, par l'ordre de Sésostris, pour faire le tour de la Libye. » Lorsqu'Hérodote parle de l'Indus qui coule vers l'orient, il est évident qu'il ne connaissait pas le cours de ce fleuve au-delà des frontières du

pays de Cachemire ; mais il a recueilli sur les Indiens une foule de particularités intéressantes. D'abord il nous apprend que les Éthiopiens servaient avec les Indiens dans les armées de la Perse ; ces Éthiopiens, c'est-à-dire les races noires ou Meckran, bien distinctes des Hindous pur-sang, différaient des Éthiopiens de l'Afrique par la qualité de leurs cheveux non crépus. Cette distinction entre les *Éthiopiens* orientaux et occidentaux, dont on retrouve même la trace dans Homère, s'est maintenue jusqu'à une époque comparativement toute récente.

Hérodote remarqua aussi que l'Inde était la contrée la plus peuplée du monde connu. Ses habitants portaient des vêtements de coton et fabriquaient leurs arcs et leurs flèches avec des roseaux, c'est-à-dire des bambous. Quelques tribus se nourrissaient de poissons, et construisaient des bateaux avec des roseaux. Dans les armées de la Perse, les Indiens portaient en guise de casques des têtes de chevaux ornées encore de leurs oreilles et de leurs crinières. Ces Indiens sont évidemment les *Asva-muchas* ou les *hommes à têtes de chevaux*, dont parlent leurs anciens historiens. Hérodote avait aussi remarqué l'horreur des Hindous pour la chair des animaux, et les débauches et les cruautés auxquelles les entraînaient leurs superstitions lascives. On l'accusa d'ignorance et de crédulité, parce qu'il rapporte que dans l'Inde le soleil parvient au milieu de l'horizon avant midi ; mais, si on l'examine sans prévention, ce passage tant de fois critiqué devient au contraire une nouvelle preuve de l'intelligence et du soin avec lesquels il faisait toutes ses recherches. « Les Indiens, dit-il, diffèrent surtout des autres peuples en ce que chez eux la plus grande chaleur du jour ne se fait pas sentir à midi, mais le matin ; ils ont la chaleur d'un soleil vertical à l'heure où nous nous retirons de la place publique. » N'a-t-il pas dû évidemment ce renseignement aux habitants des côtes, qui souffrent beaucoup plus de la chaleur pendant la matinée qu'à toute autre heure du jour, jusqu'au moment où dans l'après-midi les brises de la mer viennent rafraîchir leur atmosphère embrasée.

Aucune contrée de la terre ne possède un plus grand nombre de légendes et de traditions que l'Orient, et la richesse de l'Inde y forme le sujet d'une foule de fictions bizarres.

Hérodote est le premier auteur ancien qui nous ait parlé de ces énormes fourmis grosses comme des renards qui se terraient dans les sables d'or. « Les peuples de cette contrée de l'Inde, dit-il, vont, avec leurs chameaux les plus rapides, à la recherche de ces trésors ; mais, si les fourmis les surprennent, il est difficile d'échapper à leur vengeance. » Ce conte, que tous les voyageurs grecs ont répété, est probablement une légende populaire de la Perse. Les Arabes des onze et douzième siècles le racontèrent à leur tour, et même au seizième siècle, Busbéquius, qui résida plusieurs années à la cour de Soliman-le-Grand, énumère, parmi les présents envoyés au sultan par le roi de Perse, les peaux de certaines fourmis qui sont, dit-on, aussi grosses que des chiens. « En comparant tous les témoignages qui nous restent à cet égard, il semble, dit Malte-Brun, que c'est une espèce de hyène ou de chacal, fréquente sur le plateau de Tartarie, qui a donné naissance à un conte aussi absurde. Cet animal, dont le nom indien aura eu quelque ressemblance avec le nom grec qui désignait une fourmi, a, prétend-on, l'habitude de faire des tas de sable, dans lequels il place sa tannière. Or, les sables du plateau de Tartarie sont généralement chargés d'or. »

Hérodote connaissait mieux l'Afrique que toutes les autres contrées de la terre, et même, il faut l'avouer, les notions qu'il nous a laissées sur le cours du Nil égalent, si elles ne les dépassent pas, celles que nous possédons aujourd'hui. Il fit de l'Égypte une étude particulière ; il la visita avec soin dans toute son étendue jusqu'aux cataractes du Nil, et corrigea même l'erreur commise par ses compatriotes, qui ne comprenaient que le Delta sous le nom d'Égypte. Bien qu'il paraisse considérer l'Égypte comme une partie du continent de l'Afrique, il a soin cependant de distinguer toujours les Africains des Égyptiens. Il serait assez difficile de déterminer d'une manière positive quels étaient les traits physiques qui caractérisaient ce dernier peuple. Les Colchiens ressemblaient, à ce qu'il paraît, aux Égyptiens par leur teint noir et leurs cheveux frisés ; mais ils n'étaient pas des nègres, et la preuve la plus concluante qu'on en puisse donner, c'est qu'Hérodote se sert constamment pour désigner ce dernier peuple du nom d'*Éthiopiens*.

Hérodote décrit longuement toutes les curiosités que renferme l'Égypte, et nous raconte avec les plus grands détails le voyage dans lequel il a mis quatre mois à remonter le Nil. « Le courant, dit-il, est si rapide au-dessus d'*Elephantina*, qu'il faut traîner avec des cordes le bateau de chaque côté du fleuve ; après avoir navigué quatre jours de cette manière, on arrive dans une grande plaine où le fleuve, se divisant en deux branches, y forme une île appelée *Tachompso*. Les Éthiopiens occupent une moitié de cette île, et les Égyptiens l'autre moitié. Derrière cette île est un grand lac, sur les bords duquel habitent les Éthiopiens nomades. Quand vous l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil qui s'y jette ; de là, quittant le bateau, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve ; car, dans tout cet espace, le Nil est plein de gros rocs pointus qui rendent la navigation impraticable. Après avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous vous rembarquez dans un autre bateau où vous naviguez douze jours ; puis vous arrivez à une grande ville appelée Méroé, la capitale des Éthiopiens. De cette ville, vous allez au pays des *Automoles* en autant de jours de navigation que vous en avez mis à venir d'*Elephantina*. Ces *Automoles* s'appellent *Asmach;* ils descendent de deux cent quarante mille Égyptiens, tous gens de guerre, qui passèrent du côté des Éthiopiens sous le règne de Psammétique, et qui, abandonnant leurs garnisons, vinrent s'établir en Éthiopie. »

Il est évident qu'Hérodote a voulu parler du véritable Nil ou *Bahr el Abiad* qui descend du sud-ouest. On croit généralement que *Méroé* devait être située au confluent du Tacazze et de la rivière Bleue ou Nil d'Abyssinie ; ce fut là que Bruce vit en effet des ruines dont l'étendue correspondait à la grandeur présumée de l'ancienne capitale de l'Éthiopie. Des voyageurs modernes ont poussé plus loin leurs recherches, en remontant le cours du fleuve, dans l'espoir de découvrir quelques traces des *Automoles*, et ils ont trouvé, au lieu même qu'indique Hérodote, un peuple parlant une langue à part, fidèle à l'usage de la circoncision, livré à des pratiques superstitieuses, s'appelant lui-même *les exilés*, et qui est, suivant toute probabilité, une colonie égyptienne

quoiqu'il se regarde comme descendu des Juifs. Plus au sud-ouest nous ne connaissons le cours du Nil que par de vagues rapports.

Parmi les nations qui habitaient les côtes de la *Libye* jusqu'à la petite *Syrte*, la curiosité d'Hérodote trouva plus d'une occasion de se satisfaire. Les *Adyrmachides* faisaient cuire leurs aliments dans le sable échauffé par les rayons du soleil. Les *Nasamones*, alors qu'ils voulaient s'engager par serment, buvaient de l'eau dans la main l'un de l'autre ; coutume encore observée par les Algériens dans leurs cérémonies de mariage, et prostituaient les nouvelles mariées à tous les convives de la noce. Les *Psylles* possédaient le secret de charmer ou d'instruire les serpents, art qui a survécu à l'extinction de ce peuple dont on ne peut plus retrouver de traces. Les villes grecques de *Cyrène* et de *Barce* étaient situées sur la côte fertile et riante du pays des Nasamones et des Giligammes ; les *Macæ*, à l'ouest de la grande Syrte, habitaient une contrée bien arrosée, où le blé donnait trois cents pour un, et où la petite rivière *Cinyps* baignait la colline dite des *Grâces*. Les *Lotophages* ne se nourrissaient que des fruits du lotus comme au temps d'Homère. Du côté de l'ouest, Hérodote connaît assez bien l'Afrique jusqu'au territoire de Tripoli ; mais, au-delà de ce point, nous n'avons de lui, pour compléter la description des contrées qui s'étendent jusqu'à l'Atlantique, que quelque vague mention de *Carthage*, du *mont Atlas*, des *colonnes d'Hercule* et du *cap Solœis*.

Quant à la route qui conduisait dans l'intérieur des terres, l'historien grec recueillit quelques particularités intéressantes des prêtres égyptiens. Le temple de Jupiter-Ammon était situé au milieu d'une oasis, à dix jours de marche à l'ouest de Thèbes, dans la Haute-Égypte. A une égale distance au-delà du temple d'Ammon se trouvait *Augila*, autre oasis qui abondait en sources et en datiers. Après dix autres jours de marche, le voyageur arrivait au pays des Garamantes qui, montés sur leurs chars, donnaient sans relâche la chasse aux malheureux Éthiopiens, et où les bœufs, en paissant, marchaient à reculons à cause de leurs cornes énormes recourbées en avant.

L'oasis d'*Augila* a conservé jusqu'à nos jours son nom et sa

fertilité que tant de siècles n'ont pas changés, et se trouve être, maintenant encore, la principale station des caravanes qui se rendent à *Bornou*, où un corps considérable de cavalerie est constamment employé par le sultan du pays à capturer des esclaves pour les marchés de l'Égypte. A dix jours de marche du pays des Garamantes, Hérodote place les *Atarantes*, le seul peuple de l'univers, remarque-t-il, qui ne connaisse pas l'usage des noms propres: on peut encore faire aujourd'hui cette curieuse observation dans l'intérieur de l'Afrique. Les Atarantes, que tourmentait une chaleur excessive, saluaient le soleil levant par des imprécations. Un nouveau voyage de dix jours amène notre auteur aux pieds du mont Atlas, au-delà duquel il nous avoue naïvement qu'il ne connaît le nom d'aucun peuple ; « mais, ajoute-t-il, je sais que le désert de sable s'étend depuis Thèbes jusqu'aux colonnes d'Hercule et qu'à dix jours de marche (on ne peut pas préciser de quel point) se trouve une mine de sel d'où les gens du pays tirent des matériaux pour bâtir leurs maisons. »

Afin de prouver que le Nil descend de l'ouest, Hérodote raconte une anecdocte qui n'a d'autre intérêt que de se rapporter au plus difficile à résoudre de tous les problèmes géographiques. Cinq jeunes *Nasamones*, voyageant dans l'intérieur des terres, parcoururent d'abord une contrée peuplée d'animaux sauvages; puis, s'étant dirigés à l'ouest, ils atteignirent, après avoir traversé d'immenses déserts, une plaine fertile dans laquelle ils étaient occupés à cueillir des fruits, quand une troupe d'hommes noirs, petits de taille, sortit d'une embuscade où elle se tenait cachée, se précipita sur eux et les emmena par force. On les conduisit au travers d'un pays marécageux, et ils arrivèrent enfin dans une grande ville habitée par des noirs, au milieu de laquelle coulait de l'ouest à l'est un grand fleuve qui nourrissait des crocodiles. Il n'y a nulle raison de douter que ce fleuve fût le *Niger*; mais qui pourrait supposer, avec le major Rennel et d'autres voyageurs, que la grande ville dans laquelle les Nasamones se virent conduits était la ville de Tambouctou ? Qui voudrait croire qu'un amas de cabanes de boue, habitées par un peuple qui n'a fait que fort peu de progrès dans les arts

de la vie sociale, puisse se vanter d'une antiquité de deux mille ans.

Hérodote rapporte que les Carthaginois trafiquaient avec un peuple de l'Afrique, au-delà du détroit de Gibraltar, sans avoir pour cela aucune communication personnelle avec lui. Arrivés sur un lieu désigné à l'avance, ils faisaient de leurs marchandises un certain nombre de petits tas et se retiraient aussitôt; alors s'avançaient les naturels, qui plaçaient à côté de chacun de ces tas les objets qu'ils étaient disposés à donner en échange et qui se retiraient à leur tour; si les Carthaginois se trouvaient satisfaits, ils s'emparaient de ces objets, et s'en retournaient dans leur pays en laissant leurs marchandises; dans le cas contraire, ils emportaient leurs marchandises, et toutes les négociations étaient rompues. Chose fort remarquable, cette histoire singulière a été répétée par presque tous les géographes arabes; seulement, au lieu d'en placer la scène sur la côte, ils la relèguent au fond des pays les plus reculés de l'intérieur des terres. De nos jours, les Maures qui trafiquent dans le désert répètent encore le même récit; et quand on réfléchit qu'on a observé, pendant des siècles, un commerce de la même nature sur la frontière de la Chine, on ne doit pas repousser le fait rapporté par Hérodote comme ne méritant aucune croyance.

Parlant ensuite de la partie méridionale du continent de l'Afrique, Hérodote nous apprend que les Éthiopiens, habitant les extrémités de la terre, sont les *Macrobiens*, (c'est-à-dire à la longue vie) qui ont de l'or en si grande abondance que c'est avec ce métal précieux qu'ils fabriquent les chaînes dont ils chargent leurs captifs. Il ne semble pas avoir cru que l'Afrique s'étendît au midi aussi loin que l'Arabie, et il déclare en termes explicites qu'elle est entourée par l'Océan de tous côtés excepté vers l'isthme de Suez. Cette conviction était fondée sur un voyage de circum-navigation de l'Afrique exécuté, disait-on, par les ordres de Néchos, roi d'Égypte, deux siècles auparavant. Quand ce roi eut terminé le canal destiné à joindre le Nil au golfe Arabique, il y fit embarquer quelques Phéniciens avec l'ordre de revenir en Égypte par les colonnes d'Hercule et la mer Méditerranée. « En conséquence, continue notre auteur, les Phéniciens, s'é-

tant embarqués sur la mer Érythrée, naviguèrent dans le grand Océan du sud. Quand l'automne fut venu, ils prirent terre dans cette partie de la Libye dont ils étaient le plus rapprochés, et y semèrent du blé; puis, la moisson récoltée ils se remirent en mer. Ils continuèrent leur voyage de la sorte pendant deux ans; la troisième année ils doublèrent les colonnes d'Hercule et abordèrent en Égypte. De retour de leur voyage ils racontèrent que, tandis qu'ils tournaient la pointe de la Libye, ils avaient le soleil à leur droite. Ce fait ne me semble guère croyable, mais peut-être le paraîtra-t-il à d'autres. « Comme ses connaissances géographiques s'étendaient bien au-delà de Syène sur le Nil, c'est-à-dire sous les tropiques, Hérodote devait savoir que le soleil pouvait se montrer pendant une saison de l'année au nord ou à la droite d'une personne qui regarderait l'occident; mais il n'était pas préparé à croire qu'il pût en être de même durant toute l'année, *tandis qu'on tournait la pointe de la Libye*. La science n'avait pas encore fait assez de progrès en Grèce pour mettre les savants en état de deviner le phénomène que les cieux pouvaient présenter au-delà de la ligne.

Les géographes les plus distingués des temps modernes, après avoir pesé et examiné avec un soin minutieux toutes les particularités de ce récit, ont rejeté comme complètement fabuleuse cette circum-navigation de l'Afrique; et certes, nous devons admettre qu'une relation aussi stérile, aussi dépouillée de tous détails intéressants sur la grande découverte dont elle prétend conserver le souvenir, mérite d'être mise au nombre des fables, tant elle paraît improbable. Quant à la fausse apparence de vraisemblance que lui donne la description de la marche du soleil au nord ou à la droite du voyageur, il est évident que ce phénomène ne peut manquer d'être familier à tous ceux qui vivent sous les tropiques; et, en outre, on doit se souvenir que, dans toutes les relations authentiques qui nous restent des navigateurs anciens, on rencontre à chaque pas des inventions de cette nature; les espérances des voyageurs étant presque toujours prises pour des réalités.

Sous le règne de Xerxès, un autre navigateur, un noble Persan en disgrâce, nommé Sataspes, entreprit aussi de faire

le tour de l'Afrique ; mais, après avoir dépassé les colonnes d'Hercule et navigué pendant plusieurs mois vers le midi sans entrevoir le terme probable de son voyage, son courage l'abandonna, il renonça à son projet et revint dans sa patrie.

Sur l'Europe occidentale, Hérodote n'avait que des notions très-imparfaites et très-vagues. « Les *Phocéens*, dit-il, découvrirent l'*Adriatique* (1), la *Tyrrhénie*, l'*Ibérie* et *Tartessus*. Les *Cynètes* (probablement les Cantabriens) vivaient à l'extrémité de la terre au-delà des *Celtes*.» Il savait que l'étain et l'ambre venaient des contrées les plus éloignées de l'Europe ; mais il ne pouvait préciser la situation locale des pays qui les produisaient. Il doutait de l'existence d'une rivière appelée *Eridanus*, et qui se jetait dans la mer du Nord, et il n'était non plus porté à admettre l'opinion, généralement reçue à cette époque, que l'Europe a l'Océan pour limites au nord et à l'ouest. Un fait digne de remarque, c'est qu'*Hecatæus*, un demi-siècle avant Hérodote, avait parlé dans ses écrits d'une grande île située vis-à-vis de la Gaule, et d'un grand fleuve, *Paropamisus*, qui se jetait dans l'Océan septentrional. Le nom d'*Eridanus* est l'une de ces dénominations générales qui, ne s'appliquant à aucun fleuve d'une manière certaine et positive, causent aux géographes des difficultés insurmontables. Le mot *Duna* était le nom dont se servaient les *Mèdes* pour désigner une *rivière ;* les tribus descendues de l'Asie centrale l'avaient apporté en Europe ; il est encore employé par les *Ossètes*, nation du Caucase, qui sont les débris des Alains et qui appartiennent à la grande famille des nations germaniques, et on le retrouve dans les noms du *Tan-ais* ou *Don*, du *D'ni-eper* et *D'ni-ester* (rivière supérieure et inférieure), du *Dan-ube*, du *Rha-danus*, du *Rho-danus* et de l'*Eri-danus* (probablement rivière lointaine), depuis les rivages du Pont-Euxin jusqu'au pays des Celtes. Hésiode parle d'un Éridanus sans

(1) Le nom de l'Adria ou mer Adriatique semble dérivé du mot *adreh*, *eau* ou *mer*, apporté sans doute par les *Vénètes*. Ce mot appartient à la grande famille des langues appelée *Japhétienne* (*udra* signifiant *eau* en sanscrit), et il est encore employé de nos jours par un peuple caucasien, les *Abazes*.

lui assigner une position déterminée. Eschyle place une rivière de ce nom dans l'*Ibérie* et la *Gaule*. Euripide la place au contraire en Italie, où les géographes grecs l'employèrent définitivement pour désigner le Pô. Quant à Hérodote, le nom d'*Eridanus* lui semblait d'une origine si évidemment grecque, qu'il ne pouvait se persuader que ce fleuve insaisissable eût jamais existé ailleurs que dans l'imagination des poètes.

Chaque fois que des dénominations générales se rencontraient dans la géographie ancienne, des écrivains incapables d'en comprendre le sens leur attribuaient toujours plus tard une origine fabuleuse. Quand un pays est connu dans toutes ses parties, les noms généraux disparaissent pour faire place aux désignations particulières. Les émigrations si fréquentes dans les temps anciens durent nécessairement jeter une grande confusion dans le langage topographique. Les monts *Riphéens* méritent d'être placés en première ligne au nombre de ces lieux incertains et vagabonds qui furent toujours regardés comme fabuleux. Situés d'abord dans la Thrace, à l'ouest de l'*Hémus*, ils sont plus tard transportés au nord de la chaîne des monts Ourals, et finissent enfin par être relégués parmi les chimères qui n'ont jamais existé. Mais le mot *Ripha* signifiait une *montagne* en général, et son emploi simultané dans la Thrace et la Scythie semblerait prouver que des peuples qui habitaient ces deux contrées (1) avaient entre eux certains rapports d'origine et de langage.

Hérodote cite à peine *Massilia* ou Marseille, colonie de Phocéens fondée un siècle et demi environ avant l'époque où il vivait; et le nom de Rome, dont la fortune naissante croissait obscurément et sans bruit depuis trois cents ans, ne se rencontre pas même une seule fois dans ses ouvrages. Sa description de l'Italie se borne à la partie méridionale de la péninsule de la *Grande Grèce*, et c'est sans aucun fondement

(1) *Parva* ou *parvat* en sanscrit signifie une montagne. Les noms esclavons de *horvat*, *hrivat*, *carpat* et *crapatsk*, sont peut-être moins des corruptions que des formes anciennes et contemporaines du même mot. D'*aima* (neige, en sanscrit), les Grecs ont formé leur *hemus*, et *imaüs* (himâlaya) ou régions neigeuses. De *parva* et *aima* combinés on a tiré le nom du *Paropamisus*, ou monts neigeux du Coosh hindou.

que quelques auteurs ont pensé qu'il avait fait une mention incidente de *Cortone*.

L'histoire d'Hérodote est l'ouvrage le plus précieux qu'aient jamais produit la littérature et la philosophie d'aucun peuple durant les premiers siècles de son développement. Elle renferme une masse immense de renseignements historiques et un très-grand nombre d'observations précieuses sur les mœurs et sur les objets naturels ; elle est écrite avec une vivacité et avec une candeur tout-à-fait particulières ; enfin, elle nous donne des renseignements précis et puisés à des sources diverses sur toutes les nations que connaissaient alors les Grecs. L'enthousiasme expansif du père de l'histoire n'était refroidi par aucun doute sceptique : il léguait sans hésitation et sans crainte, au jugement de la postérité, ces documents qu'à force de recherches et de travaux il était parvenu à compiler et à réunir ; et si quelquefois il rapporte avec trop de gravité des faits que le sens commun se refuse à croire, on doit se souvenir que l'audace de la crédulité est la qualité qui convient le mieux au pionnier chargé de défricher le chemin de la science, et que la prudence timide de l'analyse critique ne peut marcher que dans un sentier battu (1).

On s'étonnera sans doute qu'un écrivain dont les connaissances s'étendaient jusqu'au cœur de la Russie, aux monts Ourals, à la mer d'Aral, aux confins de la Tartarie et de l'Inde, aux peuples nègres habitant les bords du Nil et même jusqu'à cette rivière mystérieuse qui arrose un pays presque inconnu, au-delà du grand désert, on s'étonnera, disons-

(1) Hérodote (liv. I, ch. 5) s'efforce de prouver que les Pélasges étaient des barbares, c'est-à-dire qu'ils ne parlaient pas le grec. Car, soutient-il, « les Crestoniates (d'autres ont voulu lire Cortoniates) et les Placéens, débris de cette nation, bien qu'ils parlent tous les deux la même langue, ne peuvent se faire comprendre de ceux qui vivent autour d'eux. » Ne doit-on donc pas en conclure que les peuples qui vivaient autour d'eux étaient des Grecs et non des Etrusques ? On a le droit de s'étonner que Niébuhr (Histoire rom., I, 29), qui prétend que, par le mot *Chreston*, Hérodote entendait parler de *Cortone*, et Müller (Die Etrusker, I, 95), qui soutient l'opinion contraire, aient tous deux passé si légèrement sur l'argument d'Hérodote et perdu en conséquence toute la force concluante du passage contesté.

nous, que cet écrivain ait à peine possédé quelques notions vagues et imparfaites sur les peuples de l'Europe occidentale, et qu'il ait parlé en termes plus obscurs de la péninsule si rapprochée de l'Italie que de la péninsule bien plus éloignée de l'Arabie. Mais, si on réfléchit que la civilisation s'avançait toujours de l'orient à l'occident, on comprendra facilement que c'était derrière elle qu'elle laissait le sillon de lumière que traçait sa marche; et que les Grecs durent naturellement tourner leurs regards vers cette partie du globe où les progrès de la civilisation et les monuments surprenants de la puissance et de l'intelligence humaines offraient à leur curiosité une source intarissable de plaisirs.

Dès le temps d'Hérodote l'esprit commercial de ses compatriotes avait déjà atteint à un haut degré de développement. Les Grecs s'étaient établis sur toutes les côtes du Pont-Euxin; ils avaient même pénétré dans le pays des *Budini*, et fondé à quelque cent milles au-delà de l'embouchure du Tanaïs, au milieu de tribus nomades, une ville considérable bâtie en bois; ils entretenaient de temps à autre des relations avec les peuples des bords de la mer Caspienne, et traversaient le territoire de tant de nations diverses dans ces excursions commerciales, qu'ils étaient obligés, nous dit-on, d'employer jusqu'à sept interprètes dans le cours de leur voyage. Xerxès, au retour de ses guerres, avait établi en Perse une colonie de Grecs qu'il regardait avec joie comme le seul fruit de son expédition. Dans la Basse-Égypte, les Grecs s'étaient répandus en grand nombre depuis les temps les plus reculés. Ainsi l'esprit actif et entreprenant de ses compatriotes offrait à Hérodote les plus grandes ressources pour l'aider à poursuivre ses recherches dans les diverses parties du globe; probablement c'étaient eux qui lui servaient d'interprètes, et le manque absolu d'un semblable secours peut seul expliquer son silence complet au sujet de Jérusalem, et l'insuffisance de ses renseignements sur Tyr et Carthage. Le caractère intolérant de la religion juive, les prétentions jalouses du monopole commercial et les difficultés d'une langue étrangère durent nécessairement détourner son attention d'objets et de lieux aussi dignes de l'attirer.

On comprend sans peine qu'un homme qui recherchait

avec tant de zèle et tant d'ardeur les faits positifs se soit méfié au plus haut point de toute hypothèse arbitraire. Hérodote a révoqué en doute mainte opinion depuis long-temps accréditée. Il ne niait pas que la terre ne fût une sphère, ainsi que ses commentateurs l'ont faussement imaginé ; mais il se moqua des géographes contemporains, qui la représentaient comme un disque circulaire enveloppé par l'Océan. Il était convaincu que la terre n'était pas un cercle, et, quant à l'existence des *débordements* de l'Océan, l'autorité des poètes ne le satisfaisait pas. Il regardait comme entièrement dénuée de raison la division du globe en trois continents, et pensait que l'Europe (à laquelle il ne pouvait, il est vrai, préciser aucune limite à l'est) était plus grande que les deux autres continents pris ensemble, parce qu'elle leur était égale en longueur et qu'elle les dépassait de beaucoup en largeur. On lui a souvent reproché cette opinion, mais c'est à tort, car ses erreurs elles-mêmes ne servent qu'à prouver la justesse et l'indépendance de son esprit. N'était-il pas naturel qu'il donnât d'immenses proportions à ces contrées, dont il ne possédait qu'une connaissance vague et confuse. Ne doit-on pas lui savoir gré d'avoir cru qu'on pouvait faire par mer le tour de l'Afrique, opinion dont la conséquence nécessaire était de diminuer à ses yeux l'étendue de ce continent, et d'avoir refusé d'admettre, sur les limites de l'Europe, des idées entièrement systématiques ? Bien qu'il tombe lui-même dans des erreurs graves, lorsqu'il se laisse emporter trop loin par son imagination, les théories d'autres savants l'égarèrent rarement dans une fausse voie, et non-seulement il transmit en mourant à ses compatriotes la collection de faits la plus précieuse que le monde eût possédée jusqu'alors, mais il leur légua en même temps les moyens de se servir utilement de cet important trésor, il leur apprit aussi à douter et à discuter.

# CHAPITRE IV.

(LES GRECS, suite.)

**Rareté des livres dans l'antiquité. — Les découvertes des Carthaginois inconnues d'Hérodote. — Voyage d'Hannon dans la Nigritie. — Il aperçoit des crocodiles et des hippopotames. — Feux nocturnes. — Gorilles ou orang-outangs. — Navigation d'Himilcon dans les mers du nord. — Sa découverte des Iles d'Étain. — Albion et Ierne. — Scylax de Caryanda, le premier Grec qui parle de Rome. — Pythéas de Marseille. — Il visite la Grande-Bretagne. — Découvre Thulé. — Décrit la côte d'Ambre dans la mer Baltique. — Ses observations pleines de sagacité. — Xénophon et la retraite des dix mille. — Les Kurdes. — Les montagnards de l'Arménie. — Ctésias. — Son séjour en Perse. — Il mêle des fables orientales à ses récits. — Hommes à têtes et à queues de chien. — La fontaine magique de Silas. — Ctésias parle des kermès ou cochenilles. — Les philosophes grecs. — Aristote. — Sa mention des monts Hercyniens ou du Hartz. — Les Iles britanniques et Taprobane. — De la possibilité d'un voyage de la Grèce aux Indes par l'occident.**

Les progrès de la géographie dépendent bien plus des rapports généraux qui existent entre les nations que des recherches et des efforts individuels de quelques voyageurs isolés. Or, les peuples de l'antiquité avaient entre eux des relations si rares et si imparfaites, et le nombre des livres était si borné (les plus grands écrivains ignoraient souvent les travaux de leurs contemporains), que la géographie grecque n'atteignit pas à ce degré de perfection qu'eût pu faire espérer la civilisation d'un peuple aussi curieux, aussi avide de voir et d'apprendre, et aussi répandu. Ainsi, par exemple, bien qu'ils fussent de beaucoup antérieurs à son siècle, Hérodote n'eut aucune connaissance des voyages des généraux carthaginois, Hannon et Himilcon, dans l'Océan Occidental, sur les côtes de l'Afrique et de l'Europe, et pourtant de tous les premiers voyages de découvertes maritimes dont il nous reste des relations authentiques, ce sont évidemment les plus importants.

Hannon fut chargé par le sénat de Carthage d'aller fonder quelques colonies sur les côtes occidentales de l'Afrique. Il commandait soixante gros vaisseaux qui portaient trente mille personnes des deux sexes. Après deux jours de navigation au delà des colonnes d'Hercule, cette flotte mouilla devant une grande plaine où Hannon fonda une colonie et bâtit une ville nommée *Thymatérion*. Puis, reprenant sa course vers l'ouest,

il ne tarda pas à arriver au promontoire de *Soloé* (peut-être le cap Cantin), couvert alors de forêts épaisses. Il le doubla, fonda cinq autres villes au bord de la mer et à peu de distance l'une de l'autre, remit à la voile en se dirigeant toujours vers le sud, et atteignit enfin l'embouchure du *Lixus*, grand fleuve qui prend sa source dans la Libye, et dont quelques tribus de bergers nomades habitaient les rives. Au-delà des frontières de cette peuplade, dans l'intérieur des terres, s'étendait un pays montagneux, infesté d'Ethiopiens ou nègres sauvages et de bêtes féroces. Les Carthaginois, emmenant avec eux quelques *lixites* en qualité d'interprètes, continuèrent leur voyage au midi, le long d'une côte aride et déserte. Deux jours après, la flotte s'engagea dans une anse au fond de laquelle se trouvait une île d'environ cinq stades de circonférence, à laquelle on donna le nom de *Cerne*. Les chefs de l'expédition, consultant leur journal et faisant les calculs du chemin qu'ils avaient déjà parcouru, reconnurent que *Cerne* était à la même distance des colonnes d'Hercule que les colonnes d'Hercule de Carthage. Le premier objet remarquable qu'ils découvrirent ensuite fut un vaste fleuve, le *Chrétès*, qu'ils remontèrent. A son embouchure, ce fleuve formait une large baie contenant plusieurs îles assez grandes ; les montagnes voisines étaient le repaire de nègres sauvages vêtus de peaux de bêtes qui chassèrent nos voyageurs avec des pierres et d'autres projectiles; et non loin de là coulait un autre grand fleuve rempli de crocodiles et d'hippopotames. Douze jours après avoir quitté *Cerne*, continuant de naviguer au sud, les Carthaginois aperçurent une contrée montagneuse couverte d'un grand nombre d'arbres et de plantes balsamiques. Les *Ethiopiens* ou les nègres habitants de ces côtes étaient une race d'hommes timides qui s'enfuirent à la vue des étrangers, et dont le langage fut inintelligible pour les interprètes du Lyxus. Sept jours de navigation conduisirent ensuite la flotte dans un vaste golfe qu'on appela la Corne de l'Occident. Ce golfe renfermait une île où les Carthaginois abordèrent pour se remettre des fatigues de la mer. Pendant le jour ils n'aperçurent que des forêts, et rien ne troubla leur repos ; mais, la nuit venue, de singuliers phénomènes se manifestèrent ; les montagnes parurent s'enflammer tout-à-coup, et le son des

flûtes, des tambours et des cymbales se mêla dans l'incendie à des hurlements sauvages et à des cris perçants. « Epouvantés de ce bruit et de ce spectacle, dit Hannon dans son Périple, nous prîmes aussitôt la fuite. Tandis que nous poursuivions notre route vers le midi, la brise nous apportait les parfums d'une végétation embaumée ; mais des colonnes de feu embrasaient encore le ciel pendant la nuit, et le sol était si brûlant qu'on ne pouvait y poser le pied jusqu'à une assez grande distance. Au milieu de ces feux il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres ; il semblait atteindre jusqu'aux astres ; mais durant le jour on ne distinguait qu'une haute montagne appelée *Thëôn Ochema*, le char des dieux.» Longeant cette côte pendant sept jours, les Carthaginois arrivèrent à une baie qu'ils nommèrent la Corne du Sud ; ils y trouvèrent une île qui renfermait un lac, et dans ce lac était une seconde île peuplée de sauvages d'une nature toute particulière : sans doute quelque race d'orang-outangs. Les femelles avaient le corps couvert de poils, et les interprètes leur donnaient le nom de *gorilles*. Les mâles s'enfuirent à travers les précipices et se défendirent avec acharnement à coups de pierres. On ne put prendre que trois femelles qui rompirent leurs liens et engagèrent des dents et des ongles un combat si furieux qu'il fallut les tuer ; on les empailla pour les rapporter à Carthage. Ce fut alors que le manque des provisions empêcha nos voyageurs de s'avancer plus loin vers le sud.

Il est impossible de lire le récit de l'expédition d'Hannon sans en être frappé, tant il est simple, tant il paraît fidèle, et sans s'étonner aussi de ce que les peuples barbares conservent éternellement les mêmes habitudes. Car, depuis vingt-cinq siècles, rien n'a changé sur les côtes d'Afrique, ni l'inertie des indigènes pendant les plus fortes chaleurs du jour, ni leurs feux nocturnes, ni leurs concerts instrumentaux, ni leurs fêtes sauvages au milieu des ténèbres d'une fraîche nuit d'été. La relation si imparfaite, surtout en ce qui touche le temps employé et les distances parcourues, que les Grecs nous ont transmise de ce voyage ne nous permet pas de déterminer avec précision les limites qu'il atteignit. Les nègres barbares, les gorilles velues, les grandes rivières rem-

plies de crocodiles, les forêts odorantes, tout semble désigner la Sénégambie comme le point où finit l'expédition. Pourtant des hommes dont le nom fait autorité dans la science l'ont conduite jusqu'à la Guinée, tandis que d'autres l'arrêtent au cap Non, sur la frontière méridionale de l'empire de Maroc. La plupart de ces géographes se sont trompés dans leurs calculs, pour avoir mal interprété le mot Κερας ou Corne, que les Grecs appliquent aux anses plutôt qu'aux promontoires. Ceux qui bornent le voyage d'Hannon à la côte nord du Sénégal s'appuient surtout, pour soutenir leur opinion, sur l'invraisemblance qu'il y aurait à supposer qu'un navigateur eût doublé des caps aussi remarquables que le cap Blanc et le cap Vert, sans les signaler. On peut leur répondre que nous ne possédons pas le récit original du Carthaginois, mais seulement un extrait, ouvrage de quelque Grec sans doute très-postérieur à l'expédition; et que les erreurs ou les omissions de cet extrait ne doivent pas être opposées aux indications positives et authentiques qu'il renferme.

Tandis qu'Hannon explorait les côtes méridionales de l'Afrique, Himilcon faisait voile dans une direction opposée. Malheureusement il ne nous reste que quelques détails épars de ses découvertes. Il reconnut d'abord sur les côtes de l'Espagne les *Ostrymniens*, peuple qui donnait son nom à un promontoire du continent, à une baie et à quelques îles adjacentes riches en mines d'étain. On suppose que ce sont les îles *Cassitérides*. Comme les Ostrymniens étaient opulents et industrieux, il est probable que le commerce de l'étain existait sur ces plages occidentales long-temps avant qu'elles fussent visitées par les Carthaginois. Himilcon fit aussi mention des îles Britanniques (*Al-Fionn*) et de *Jerne*, l'île sainte. Remarquons toutefois que l'Irlande n'a jamais été mentionnée par les anciens sous un nom indigène : celui de *Ier-Nye*, c'est-à-dire île occidentale, tiré de sa position, est évidemment emprunté aux Celtes de la Gaule ou de la Bretagne.

Scylax de Caryanda, postérieur de quelques années seulement à Hérodote, fut le premier écrivain qui publia en Grèce les découvertes des Carthaginois. L'ouvrage qui nous reste de lui décrit les côtes du Pont-Euxin et de la Méditerranée, et de l'Afrique occidentale jusqu'à l'île de Cerne.

Scylax est aussi le premier des écrivains grecs qui cite le nom encore obscur de Rome. Il connaissait bien mieux qu'Hérodote les côtes occidentales de la Méditerranée ; car il y compte beaucoup de villes, entre autres Massilia, la moderne Marseille, déjà célèbre par ses richesses et son commerce.

Cette colonie grecque dut surtout, à cause de sa situation, être instruite de bonne heure des expéditions maritimes des Carthaginois ; et peut-être un certain esprit de jalousie et de rivalité n'excita pas moins ses habitants à s'élancer à leur tour dans la carrière des découvertes, que leur caractère aventureux incessamment développé par des entreprises commerciales. *Pythéas* de Marseille, homme de résolution et de science, était éminemment doué de toutes les qualités nécessaires pour ouvrir de nouvelles voies au commerce sur des mers inconnues et pour étendre le cercle des connaissances géographiques. Il est impossible de préciser la date de son voyage, mais on sait d'une manière positive que ses ouvrages furent connus en Grèce sous Alexandre; et comme la circulation des livres n'était pas rapide chez les anciens, on peut en induire qu'ils appartenaient au siècle précédent. Louvoyant le long des côtes de l'Espagne et de la Gaule, Pythéas atteignit la Grande-Bretagne, que ses habitants appelaient *Albion* ou *Al-Fionn*, c'est-à-dire la *Terre-Blanche*. Selon toute apparence, il longea les côtes méridionales et occidentales de ce pays, et leur étendue lui servit de mesure pour calculer la circonférence de l'île, qu'il évalue à 40,000 stades. Il ne fait aucune mention de l'Irlande, mais il raconte qu'en naviguant au nord de la Bretagne, il arriva en six jours à *Thulé*, dont les plages inhospitalières étaient couvertes de brouillards éternels, et présentaient l'image d'un chaos où se confondaient, dans un désordre affreux, la terre, l'air et l'onde. Peu de problèmes géographiques ont plus embarrassé les savants que celui de la position de Thulé. Les uns supposent que le navigateur grec désigna par ce mot le Jutland, dont une province s'appelle maintenant *Thy-Land*, autrefois *Thiu-Land;* d'autres pensent qu'il atteignit les côtes de la Norwége, encore aujourd'hui connues sous le nom de *Thelemark*, et que les sagas islandaises appellent *Thulemark*. Une telle diversité d'opinions nous autorise à conclure que

*Thulé*, mot d'origine scandinave, désigna successivement plusieurs pays. Il est même assez vraisemblable qu'il fut primitivement le synonyme de l'épithète *Ultima*, qu'on y a depuis attachée.

Pythéas rapporte, dit-on, qu'à *Thulé*, pendant le solstice d'été, le soleil reste vingt-quatre heures sans se coucher. Toutefois, comme un pareil fait ne peut se constater dans aucun pays situé au-delà du cercle polaire arctique, nous avons peut-être le droit de supposer que le navigateur de Marseille recueillit sur les côtes de la Bretagne quelques renseignements concernant les contrées boréales, et qu'il n'hésita pas à placer dans ces contrées certains phénomènes dont l'expérience lui avait appris qu'il serait sans aucun doute témoin lorsqu'il s'approcherait du pôle. Au reste, les nuits d'été si pures et si brillantes dans le nord ont dû tout naturellement donner naissance à une semblable exagération, ainsi que le prouve cette phrase de Tacite, qui disait quelques siècles plus tard : « Aux confins de la Bretagne les nuits sont si claires que l'on ne peut dire à quel moment finit ou commence le jour ; et si le ciel n'est pas obscurci de nuages, on aperçoit pendant toute la nuit la lumière du soleil, qui ne se lève et ne se couche point, mais ne fait que tourner sur lui-même. »

Ainsi que son prédécesseur Himilcon, Pythéas remarqua le calme et la pesanteur apparente des mers du Nord, de ces mers dont la proue des navires pouvait à peine fendre les ondes. Ces assertions étranges furent ensuite répétées par tous les géographes de l'antiquité. Peut-être les nombreuses et violentes marées de ces parages, qui rendent si difficile la navigation des côtes péniblement contournées, donnèrent-elles quelque crédit à ces préjugés basés sur des légendes fabuleuses.

Il ne nous reste qu'un fragment du voyage de Pythéas dans la mer Baltique ; mais ce fragment est une preuve frappante de sa véracité. Il raconte que sur les rives d'une certaine baie qu'il appelle *Mentonomon*, vivait un peuple connu sous le nom de *Guttones*; une journée suffisait pour aller du pays habité par ce peuple à l'île d'*Abalus*, ou, suivant d'autres, *Baltia*, sur les côtes de laquelle la mer jetait

une grande quantité d'ambre. Les indigènes l'employaient au lieu de bois pour faire du feu, et le vendaient à leurs voisins, les *Teutones*. Quand Pythéas nous apprend que l'ambre servait de combustible, il confond sans doute cet objet précieux avec le jais, et prend pour du jais le bois fossile; mais, cette erreur relevée, son récit se trouve d'une exactitude remarquable. La baie à laquelle il fait allusion est le *Frisch* et *Curisch-Haaf;* et son nom de Montonomon dérive probablement du mot *Mendaniemi*, c'est-à-dire le *promontoire des Sapins*. Les provinces Nadrauen et Schalavonia (Esclavonie) conservent encore, dans le dialecte lithuanien, le nom de *Gudda*, et leurs habitants celui de *Guddai*. La partie du *Samland* la plus riche en ambre s'appelait autrefois *Wittland*, en lithuanien *Baltikke*, de *Baltos*, blanc.

Pythéas n'était pas seulement un marin hardi et entreprenant, il était aussi un savant et un observateur. Il détermina la latitude de *Massilia*, sa patrie, avec une exactitude appréciée depuis par les astronomes modernes. Le phénomène de la marée attira son attention d'une manière très-particulière, et il fut, à ce qu'il paraît, le premier qui l'attribua aux influences lunaires; mais on ignore les raisons qu'il donnait à l'appui de sa théorie. Il reconnut également que l'étoile polaire, placée à la queue de la Petite-Ourse, ne marquait pas exactement la place du pôle. En un mot, la science doit regretter vivement la perte de ses ouvrages. Sa description des peuples du nord, faite à une époque si reculée, ne pouvait manquer d'intérêt; et ce qui prouve qu'il avait eu des rapports avec ces peuples, c'est qu'il parle de leur boisson favorite, l'hydromel, et de quelques autres particularités de la vie des Goths.

A l'époque de Pythéas, ou peu de temps après, vers l'an 400 avant J.-C., vivait un philosophe athénien qui s'est immortalisé par ses talents militaires et par ses écrits, et qui, s'il n'a peut-être pas étendu les limites de la géographie, a du moins enrichi cette science de quelques faits précieux : Xénophon, ainsi se nommait ce grand homme, dirigeant la fameuse retraite des dix mille depuis Cyanaxa jusque sur les bords de l'Euphrate, traversa des pays inconnus et sauvages. Les *Carduchii* harcelèrent l'armée fugitive dans les mon-

tagnes qu'occupent aujourd'hui les *Kurdes*. Les *Taochi*, pressés par les Grecs, se précipitèrent du haut de leurs rochers avec leurs enfants et leurs femmes, plutôt que de se soumettre à la captivité qui les menaçait.

Les mœurs des peuples qui habitent les régions élevées de l'Arménie n'ont subi aucun changement depuis le siècle de Xénophon jusqu'à nos jours. Quand il décrit leurs demeures, on croirait lire le récit d'un voyageur moderne : « Leurs maisons, dit-il, sont enfouies sous terre ; et l'entrée ressemble à la bouche d'un puits. Il y a un passage creusé pour les bestiaux, mais les habitants descendent avec des échelles. Ces maisons renferment des chèvres, des brebis, des vaches, des volailles, qui vivent tous pêle-mêle sous le même toit que la famille. » Les Grecs eurent beaucoup à souffrir des rigueurs du climat et des attaques incessantes de ces barbares et farouches montagnards. Ils arrivèrent enfin au pays des *Scythini*, tribu nomade (sans doute comme les Turcomans d'aujourd'hui) ; et parvenus sur le mont *Théchès*, nommé maintenant Teke, ils eurent enfin le bonheur de découvrir la mer. Après une halte de quelques jours à *Trapezus* (Trébizonde) chez une nation amie, ils continuèrent leur voyage en se dirigeant vers *Cotyora*, et rencontrèrent sur leur chemin les *Mosynœci*, sauvages tatoués de la tête aux pieds, qui vivaient de glands, qui ne portaient aucun vêtement, et qui faisaient en public tout ce que la pudeur ordonne de dérober aux yeux d'autrui ; puis les *Tibareni*, chez lesquels les vieillards infirmes étaient précipités dans la mer, et l'époux, après les couches de sa femme, se mettait au lit comme un malade et se faisait servir par elle ; mœurs qui rappellent celles des tribus les plus féroces de l'Amérique du nord, et qui prouvent combien à cette époque la civilisation était peu avancée même en Asie.

Un contemporain de Xénophon, nommé Ctésias, se mit au service du roi de Perse, et visita l'Inde. Mais il mêla tant de fables aux renseignements qu'il transmit à la Grèce sur cette riche contrée, qu'on ne tint même pas compte du peu de vérité contenue dans ses récits. Néanmoins, tout en reconnaissant que les premiers voyageurs grecs avaient des dispositions extraordinaires à l'exagération, un critique sincère

leur pardonnera sans peine les fictions poétiques dont ils parsèment comme à plaisir leurs descriptions de l'Orient. C'est un fait remarquable que les auteurs anciens, en général si sobres de mensonges, et si véridiques quand ils parlent des nations de l'occident, peuplent de merveilles et de monstres de toutes espèces la partie opposée du globe. Les fables relatives à l'Occident étaient pour la plupart des traditions mythologiques empreintes d'un certain caractère d'antiquité; celles de l'Orient, au contraire, ne sont que des rêves, des caprices plus bizarres les uns que les autres de l'imagination orientale. Nous pouvons en conclure que les Grecs n'inventèrent pas ces fictions extravagantes ; ils se bornèrent simplement à répéter ce qu'ils avaient appris des indigènes, avec moins de circonspection et de discernement, il est vrai, qu'on doit en attendre du goût et des sentiments d'un peuple plus civilisé.

Ainsi donc, les récits de Ctésias, si on les interprète aussi largement que ceux des Hindous, fournissent plus d'un document historique important. Par exemple, Ctésias, parlant des habitants du Budtan, nous apprend qu'ils sont nègres et qu'ils ont des têtes, des griffes et des queues de chien. Or, les Hindous les appellent encore *Calystiri*, c'est-à-dire *hommes à face de chien*. Quant à la queue, elle est sans doute un ornement grec : « Ce peuple, continue Ctésias, vit de chair séchée au soleil et ne se baigne jamais, mais il se frotte le corps avec de l'huile. » Les mêmes habitudes se retrouvent aujourd'hui dans le Thibet; seulement, ce n'est plus l'huile, mais le beurre, qui sert d'onguent. Ctésias étendit le cercle de ses connaissances jusqu'au Népaul, qu'il appelle le nord, *Ottoracora.* Parmi les merveilles qu'il décrit, la fontaine de *Sides* ou *Silas*, où de l'or liquide jaillissait d'un rocher en fer pur, mérite d'être distinguée des fictions vulgaires des griffons et des pygmées. L'or de la fontaine n'était pas aussi précieux que le fer qui lui servait de bassin; car une épée faite de ce métal et plantée en terre avait la propriété d'écarter la foudre. Sur la foi de cette fable quelques savants ont fait honneur aux Persans de la découverte de l'électricité. Ctésias nous a laissé d'excellentes descriptions des singes, des perroquets et des riches étoffes de l'Inde ; et ce qui est plus re-

marquable, il paraît avoir connu et avoir confondu ensemble la laque et les insectes kermès, car il nous parle d'un insecte qui habite l'ambre venu sur les arbres (probablement la gomme laque), et qui donne une riche couleur écarlate dont on se sert pour teindre les châles magnifiques offerts en présent au roi de Perse.

L'élégante relation qu'écrivit Xénophon de la retraite des dix mille, retraite qu'il dirigea lui-même vers la fin, et les écrits de son célèbre contemporain Hippocrate, qui parcourut la Scythie, la Colchide, l'Asie-Mineure, peut-être même l'Égypte, pour étudier les différences des climats, enrichirent de faits nouveaux et d'observations intéressantes les sciences physiques et morales. Cet accroissement de connaissances développa le caractère spéculatif des philosophes grecs. Ephorus de Cumes, qui vivait environ 350 ans avant l'ère chrétienne, fut, à ce qu'il paraît, le premier écrivain qui eut l'idée de diviser l'espèce humaine en races distinctes. D'après son système, les *Grecs* occupaient le centre de la terre; autour d'eux étaient rangés, dans les quatre parties du monde, les *Indiens*, les *Ethiopiens*, les *Celtes* et les *Scythes*. Au reste, les premiers géographes de plusieurs nations éloignées avaient cru, comme Ephorus, que leur pays était placé au centre du globe terrestre; car le *Midyama* des Indiens, le *Midgard* des Scandinaves et le *Chung-quo* des Chinois, mots qui signifient tous trois le royaume du milieu, ont dû leur origine à la même opinion.

Mais les progrès que firent faire à la science les efforts et les travaux des philosophes ne se bornèrent pas à la conception de quelques vagues systèmes. Les observations et les découvertes d'Hérodote, de Scylax, de Pythéas et d'Hippocrate, furent examinées et jugées par une de ces intelligences supérieures auxquelles la nature semble réserver le privilége d'inventer des théories, d'un de ces hommes extraordinaires qui, par la puissance et l'universalité de leur génie, sont destinés à être les architectes bien plus encore que les constructeurs du temple de la science : cet homme était Aristote; la hardiesse et la variété de ses idées devaient nécessairement plaire à l'esprit si fin et si pénétrant des Arabes, qui le firent connaître pour la première fois à l'Europe moderne. Mais, de même que les

traits d'un héros mis au rang des dieux sont toujours altérés dans l'idole que façonnent ses grossiers adorateurs, ainsi la réputation d'Aristote s'est à peine remise jusqu'à nos jours des altérations multipliées que l'ignorance des siècles passés a fait subir à ses ouvrages.

Aristote possédait de vastes connaissances géographiques. Il affirma que la terre était ronde, et lui donna 400,000 stades de circonférence; calcul exact peut-être, mais dont l'ignorance où nous sommes de la mesure qu'il employait ne nous permet pas d'apprécier le mérite. Raisonnant d'après l'hypothèse que la terre est une sphère, il paraît avoir, dix-huit siècles avant Colomb, conçu le premier l'idée d'un voyage à travers l'Atlantique; car il remarque que les côtes d'Espagne ne peuvent être fort éloignées des côtes de l'Inde. Cette pensée, d'une témérité si heureuse, est son bien propre; les erreurs de ses calculs appartiennent à son époque. Dans un autre ouvrage, il représente la terre habitable comme une grande île de forme presque ovale, longue de 70,000 stades et large de 40,000, environnée de la mer Atlantique ou de l'Océan. Sa mappemonde avait pour limites, à l'est, le golfe de la Gaule; à l'ouest, la mer des Indes; au nord, les monts Riphéens, et au sud, le grand fleuve Crémetès, dont il place la source dans la même montagne que celle du Nil et l'embouchure dans l'Océan occidental : ce fleuve doit être le Sénégal. Aristote ne connaissait qu'imparfaitement le nord de l'Europe. Il fut cependant le premier qui parla des monts *Hercyniens*; dénomination qui s'appliquait sans doute aux immenses chaînes de montagnes situées au nord et à l'ouest de la Bohême, mais qui ne sert plus maintenant qu'à désigner les montagnes isolées du *Hartz*. L'illustre philosophe grec mentionne aussi de la manière la plus précise deux grandes îles, *Albion* et *Jerne*, au nord de la *Celtique;* et il est de plus le premier écrivain qui leur ait donné le nom collectif d'îles Britanniques. Il ajoute qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi vastes que celles de *Taprobane* et de *Phébol*, placées, l'une au-delà de l'Inde, l'autre dans la mer d'Arabie. « Ici, a dit Malte-Brun, la critique moderne s'étonne de voir Aristote nommer Taprobane long-temps avant le siècle des Ptolémées, et indiquer même l'île de Madagascar

nommée *Phanbalon* par les Arabes, quoique peut-être le nom indien de *Saibala*, que portait aussi *Phebol*, dût la faire chercher plus à l'est.

Aristote forma plusieurs disciples qui se consacrèrent aux études géographiques, et quelques-uns même de ces disciples, comme Dicéarque et Théophraste, s'illustrèrent par leurs écrits. Mais il eut le singulier honneur d'avoir inspiré l'amour de la science au futur conquérant de l'Asie. L'esprit du royal élève était capable de comprendre la supériorité intellectuelle de son illustre maître; aussi, de tous les grands événements de l'antiquité, aucun ne produisit-il, et cela avec une intention plus réfléchie et plus profonde qu'on n'est généralement porté à le croire, une révolution plus importante dans la science de la géographie, que l'expédition d'Alexandre, dont le chapitre suivant renfermera l'analyse.

---

## CHAPITRE V.

(LES GRECS, suite.)

Expédition d'Alexandre. — Politique de ce conquérant. — Son entrée dans l'Inde. — Il se détermine à explorer le golfe Persique. — Les Grecs se dirigent vers l'embouchure de l'Indus. — Néarque met à la voile. — Désastres éprouvés par sa flotte. — Il s'imagine être sous l'équateur. — Effroi des Grecs à la vue d'une baleine. — Famine au milieu d'une grande abondance de tortues. — Heureuse issue du voyage. — Préparatifs d'une expédition vers les côtes de l'Arabie, arrêtée par la mort d'Alexandre. — Grands projets que méditait ce prince. — Observations des Macédoniens dans l'Inde. — Division du peuple en castes. — Miel fait sans abeilles. — Les éléphants. — Usage des parasols. — Les bananiers. — Les faquirs se précipitent volontairement dans les flammes. — Cité de Palibathra. — Sa situation. — Fables des Indiens. — Leur vénération pour les singes. — Les Grecs défigurent les noms étrangers. — Voyage de Jambolo à Ceylan. — Ses observations sur les habitants. — Descriptions diverses de Taprobane ou Ceylan. — Récits des anciens conciliés entre eux. — Les noms de cette île. — Commerce entre l'Égypte et le Levant. — État florissant de la géographie dans la cité commerçante d'Alexandrie. — Mention de Thinœ par Eratosthènes. — Agatharchides. — Sa description de l'Abyssinie. — Richesses des Sabéens. — Eudoxus de Cyzicus. — Il s'embarque pour l'Inde. — Il est jeté sur les côtes d'Afrique. — Il rencontre des débris qu'il suppose être ceux d'un navire de Gades. — Il est banni de l'Egypte. — Il entreprend d'aller dans l'Inde par l'Océan. — Il s'embarque à Gades. — Mauvais succès de son expédition. — Sa nouvelle tentative. — Sa destinée et son caractère.

Tandis qu'il s'avançait en triomphateur au travers de l'Inde épouvantée, Alexandre ne signalait pas sa marche par ces ravages affreux dont se rendirent coupables la plupart des

conquérants de l'Asie. Son but n'était pas seulement de soumettre à sa domination l'univers entier; il voulait encore fonder un empire durable, et il cherchait en conséquence à gagner l'affection de tous les nouveaux sujets qu'il venait de conquérir. Le succès qui couronna toutes ses entreprises fut dû en partie à la sagesse et à la profondeur de ses calculs politiques. Ayant appris par l'expérience à apprécier le pouvoir que donne la science, il eut constamment à sa suite des savants chargés de recueillir toutes les particularités dignes d'attention de chaque contrée vaincue et subjuguée.

Quand la fuite de Darius eut ôté à la Perse la dernière chance de salut qui pouvait lui rester encore, Alexandre conduisit son armée dans la Bactriane et dans le pays de l'Oxus, c'est-à-dire à l'extrémité orientale du monde connu des Grecs; mais il n'aspirait pas uniquement à la vaine gloire de soumettre des nations barbares. La curiosité et l'ambition l'attiraient dans l'Inde, cette contrée qu'Hérodote avait proclamée la plus riche et la plus populeuse de l'univers. Aussi à peine a-t-il rétabli le gouvernement de la Perse, qu'il s'avance dans le Candahar par cette même route que suivirent depuis les armées conquérantes de Tamerlan et de Nadir Shah, et qu'avaient long-temps parcourue les hordes barbares des Indo-Scythes, cette vaillante tribu des montagnes limitrophes de l'Inde. Traversant ensuite l'Indus à *Taxila* (cité des Tacs), que l'on suppose être la moderne Attock, il entre bientôt dans le pays de *Penj-Ab* (cinq rivières), ainsi appelé à cause des *cinq rivières* qui le traversent pour porter leurs eaux à l'Indus. Ce fut sur les bords de la première de ces rivières (l'Hydaspes) que Porus, prince indien, tenta de lui disputer le passage. Le véritable nom de ce chef, *Puar* ou *Powar*, conservé jusqu'à ce jour parmi les nobles rajpats, est l'un de ces noms nobles qui ont survécu aux révolutions de l'Inde. Les Macédoniens remportèrent la victoire et continuèrent leur marche à travers l'une des plus riches contrées de l'univers. Cependant le Penj-Ab est inférieur en fertilité et en richesse aux pays situés sur les bords du Gange. La renommée de cette fameuse rivière était probablement parvenue jusqu'à Alexandre, qui voulait sans doute la comprendre dans son vaste empire. Mais lorsqu'il eut atteint les

bords de l'Hyphasis, et avant d'avoir traversé complètement le Penj-Ab, le mécontentement des troupes éclata si hautement, qu'il se vit obligé de renoncer à continuer sa marche. Qu'on se souvienne en effet qu'Alexandre entra dans l'Inde au milieu de la saison des pluies, et l'on comprendra facilement quelles souffrances durent rebuter le courage et provoquer la désobéissance des braves Macédoniens. Cette faute grave d'Alexandre suffirait seule pour nous montrer à quel point l'Inde était peu connue des Grecs; mais on raconte aussi que lorsqu'Alexandre vit pour la première fois des crocodiles dans l'Indus, il s'imagina qu'une communication existait entre le Nil et ce fleuve, et qu'en se laissant aller à son cours, on arriverait infailliblement en Égypte. Quoique répétée fréquemment, cette anecdote est peu digne de foi, car Hérodote avait, long-temps auparavant, déclaré d'une manière positive que l'Indus et le Nil sont les seuls fleuves qui renferment des crocodiles; et les plans généraux d'Alexandre en Égypte et dans l'Inde révèlent des connaissances géographiques totalement inconciliables avec une erreur aussi grossière.

On a quelque raison de supposer qu'Alexandre nourrissait dès l'origine le projet d'établir des relations commerciales entre l'Égypte et l'Inde : l'étude qu'il fit faire de la navigation du golfe Persique et de l'Indus; les villes qu'il fonda sur les différents bras de ce fleuve, toutes dans des situations importantes; la position si bien choisie d'Alexandrie, qui demeura pendant des siècles le point central du commerce des Indes; l'assurance avec laquelle il se vantait que sa flotte ferait le tour de l'Afrique, toutes ces circonstances réunies nous laissent soupçonner l'existence de plans gigantesques; mais, quels qu'aient été les véritables projets du conquérant macédonien, toujours est-il que, de l'époque de son expédition en Asie, date le premier développement de ce commerce des Indes, qui enrichit pendant tant de siècles ses successeurs en Égypte, et dont l'importance est encore si grande aujourd'hui pour les nations européennes.

L'exploration de l'Indus et celle des côtes occidentales de la Perse une fois résolue, Alexandre fit équipper une flotte de huit cents vaisseaux, dont il confia le commandement à

Néarque. *Nicœa*, ville située sur l'Hydaspes, à huit cents milles environ dans l'intérieur des terres, fut assignée comme point de départ à l'expédition. L'armée, divisée en deux corps destinés à protéger la flotte, suivait de chaque côté sur les bords du fleuve. Cette marche ressemblait bien plus à une procession triomphale qu'à une invasion en pays ennemi. Les Macédoniens entrèrent d'abord dans la contrée des *Malli* (Moultan), et reçurent ensuite la soumission des *Oxydracœ* (peuple d'Outche), remarquables alors comme aujourd'hui par la division de leur territoire en provinces; en effet, le système féodal est encore en vigueur sur les frontières de l'Inde. En arrivant à l'embouchure de l'Indus, Alexandre, qui donnait toujours l'exemple à ses soldats dans les occasions difficiles, voulut reconnaître lui-même la partie orientale du Delta; et, cédant à un mouvement de vanité, il navigua même à quelque distance de la terre, afin de pouvoir se vanter d'avoir été le premier *au-delà des Indes*. Dans cette excursion la flotte eut beaucoup à souffrir de la barre de flot, dont les Grecs n'avaient jamais ressenti les effets, bien qu'ils connussent déjà ceux des marées ordinaires; ce phénomène, commun du reste aux embouchures de tous les grands fleuves, se reproduit dans celle de l'Indus avec une violence extraordinaire. Quatre mois avaient été employés à la descente du fleuve, six ou sept autres furent consacrés à explorer le Delta et à compléter les préparatifs de l'expédition maritime projetée le long de la côte. Enfin, lorsque tout fut terminé, Alexandre, à la tête de son armée, marcha vers le pays des *Arabitœ*, et Néarque, sortant du fleuve avec sa flotte, se dirigea vers l'occident.

Loin de nous paraître ridicules, les cérémonies pompeuses qui précédèrent ce voyage et les préparatifs si disproportionnés qu'il occasionna doivent au contraire en relever le mérite à nos yeux, car ils nous prouvent l'importance qu'on attachait à une expédition alors réputée si périlleuse, et le courage avec lequel les Macédoniens l'entreprirent; ce fut vraiment la première expédition maritime tentée de manière à donner des résultats aussi utiles que durables.

Néarque mit à la voile en octobre, époque à laquelle les vents alisés soufflent du nord est. Il savait que les *vents été-*

*siens* (c'est ainsi qu'il nomme les moussons) ne règnent pas sur les côtes de l'Inde comme dans la Méditerranée; mais, bien qu'il fût instruit aussi des périodes de ces vents, comme il n'avait pas encore appris à connaître par sa propre expérience leurs variations diverses, il partit un mois avant le temps où la mousson d'hiver commence à souffler d'une manière constante. Cette erreur ralentit singulièrement sa marche, car, dans les quarante premiers jours de son voyage, à peine avait-il fait quatre-vingts milles. Pendant tout ce temps il lui fallut longer la côte des *Arabitæ*, aujourd'hui les *Belootches*, peuple féroce et adonné au brigandage. Les Macédoniens se trouvèrent alors réduits à la plus affreuse détresse, manquant d'eau et de provisions, et n'ayant pour toute nourriture que les coquillages qu'ils recueillaient sur le rivage. Cependant, lorsque la mousson d'orient se fut enfin régularisée, ils eurent la satisfaction d'avancer plus rapidement le long de la côte des *Oritæ*, dont le nom se retrouve encore aujourd'hui dans celui de *Haur*, capitale moderne de cette province.

Néarque raconte que dans cette partie du voyage, où il navigua en pleine mer à une distance considérable vers le sud, le soleil était vertical et ne projetait aucune ombre; cette assertion est certainement une erreur ou un mensonge, car Néarque resta toujours éloigné de plus de vingt-cinq degrés de l'équateur. Mais toujours est-il constant que les navigateurs grecs ont décrit avec exactitude le phénomène céleste le plus frappant des contrées arctiques et équatoriales, longtemps avant de les avoir vues; et, de même que les fables de Pythéas, cette erreur de Néarque sert à nous prouver que des théories conjecturales peuvent quelquefois devancer l'expérience dans la découverte de la vérité.

Continuant leur voyage, les Grecs côtoyèrent ensuite le pays des *Icthophagi* ou *mangeurs de poissons*, les plus misérables de tous les sauvages. La pêche était leur seule ressource; ils se vêtissaient avec des peaux de poissons, et se bâtissaient, avec des os de poissons, des cabanes recouvertes de grands coquillages; c'était avec du poisson pilé qu'ils faisaient leur pain, et même leurs bestiaux n'avaient point d'autre nourriture. La stérilité du sol et la *fertilité* de la mer,

qu'on nous permette cette expression, s'opposent en même temps sur cette côte aux progrès de l'industrie; aussi le peuple qui l'habite est-il resté jusqu'à nos jours aussi peu civilisé qu'il l'était autrefois. Voyant les naturels ramer dans leurs canots avec leurs larges avirons, les Macédoniens s'imaginèrent qu'ils creusaient les flots avec des bêches; mais leur orgueil fut singulièrement humilié par un accident qui arriva dans cette partie du voyage. Ils aperçurent tout-à-coup un jet d'eau qui s'élevait au-dessus de la mer, à quelque distance du navire, et le pilote, interrogé sur la cause de ce phénomène, l'attribua à la présence d'une baleine. La pensée seule de la rencontre possible d'un monstre si formidable répandit aussitôt la plus grande consternation dans toute la flotte, et les alarmes des conquérants de l'Inde ne cessèrent entièrement que lorsque la baleine elle-même, effrayée de leurs cris et du cliquetis de leurs armes, se fut enfoncée paisiblement sous la surface des eaux.

Cependant le manque absolu de provisions se faisait toujours cruellement sentir. Les malheureux compagnons de Néarque ne pouvaient se procurer ni viande ni blé; l'eau même était rare quelquefois; la pêche, il est vrai, leur fournissait une grande variété de poissons, et ils trouvaient partout de magnifiques tortues, mais c'était pour eux le comble de la misère que de se voir réduits à de pareilles ressources. Ils ne comprenaient pas qu'on pût manger des tortues : ces animaux leur inspiraient peut-être autant d'horreur que le mouton en inspire aux habitants de la Virginie; la chair de chameau leur eût semblé encore une nourriture préférable. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent à la petite ville de *Barna*, située dans une région plus favorisée de la nature, à la vue des nombreux dattiers qui couvraient le rivage, ils manifestèrent leur joie avec cette élégance qui caractérise leur nation, et ils se tressèrent eux-mêmes des guirlandes de fleurs.

A une courte distance de Barna, l'expédition, après avoir doublé *Badis* ou le cap Jask, jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière *Anamis*, dans la province d'*Armozeia*, qui plus tard donna son nom à la petite île d'*Ormutz*, alors appelée *Organa*. Là elle eut la satisfaction d'apprendre qu'Alexandre était campé avec son armée à moins de cinq journées de mar-

che de la côte. Néarque se hâta d'aller rejoindre le roi, qui se désespérait de n'avoir reçu aucune nouvelle de sa flotte. L'arrivée inattendue de l'amiral, que les fatigues du voyage avaient tellement changé qu'elles le rendaient méconnaissable, jeta Alexandre dans les plus vifs transports de joie. Loin d'être ternie par une tentative infructueuse, sa gloire allait briller d'un nouvel éclat. Cette entreprise si hardie, si extraordinaire, et dont il attendait de si importants résultats, venait d'être enfin accomplie sous ses auspices : toutes les difficultés étaient dès lors surmontées. Le voyage maritime devait désormais se continuer jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, le long des côtes de la Carmanie et de la Perse, habitées par des peuples alliés des Macédoniens, sur lesquelles la flotte trouverait des provisions abondantes, et pourrait entretenir constamment des relations avec l'armée.

Trois semaines environ suffiraient aujourd'hui pour franchir la distance que Néarque employa vingt et une semaines à parcourir, c'est-à-dire pour aller par mer de l'embouchure de l'Indus à celle de l'Euphrate ; cependant ne rabaissons pas le mérite d'une première tentative. Au commencement du voyage, il fallait surtout éviter avec le plus grand soin les accidents capables de décourager les esprits. Mais, à mesure que les Macédoniens avançaient dans leur navigation, leur habileté et leur audace s'accrurent sensiblement : ils levaient l'ancre la nuit, profitaient tour à tour des brises de terre et de mer, et prenaient pour pilotes les naturels du pays. Le succès de cette tentative détermina Alexandre à poursuivre jusqu'au bout l'exécution de ses projets ; il fit les arrangements nécessaires pour continuer l'exploration des côtes méridionales du golfe Persique, et un détachement de son armée fut envoyé en Arabie afin de protéger la flotte en cas d'attaque. Déjà même Néarque était prêt à s'embarquer, lorsque la mort subite d'Alexandre vint suspendre tous les préparatifs. Ce grand homme se vit ainsi arrêté dans sa carrière au moment même où il se disposait à accomplir ces immenses projets, dont la conception seule sera peut-être son principal titre de gloire. Il ouvrit le monde à la connaissance du genre humain, pour nous servir des propres expressions de Quinte-Curce, et lorsqu'on réfléchit aux grandes vues élevées qui

caractérisent toutes ses actions, ainsi qu'aux avantages que ses successeurs surent retirer de son expédition dans l'Inde, on ne saurait sans injustice lui refuser le mérite d'avoir prévu les conséquences d'une entreprise qu'il poursuivait avec une ardeur plus qu'humaine.

Beton et Diognetus avaient, dit-on, mesuré et décrit avec un soin minutieux la contrée que traversa dans toute son étendue l'armée macédonienne, depuis l'Indus jusqu'à Susiana; mais leurs ouvrages sont malheureusement perdus ainsi que tous ceux des autres savants de l'expédition. Il ne nous reste, des nombreux volumes écrits à cette occasion, que le journal de Néarque et quelques fragments rapportés par des écrivains postérieurs.

L'une des preuves les plus fortes et les plus concluantes de l'excellence des institutions politiques d'Alexandre, c'est cette tranquillité profonde avec laquelle son vaste empire se soumit à ses généraux, qui se le partagèrent à sa mort. Séleucus, ayant obtenu les provinces limithropes de l'Inde, se vit contraint de continuer à entretenir des rapports avec cette contrée. Vingt années environ après la mort de son maître, il conduisit une armée sur les bords du Gange pour réprimer les hostilités de Sandracotta, roi des *Prasii*. Cette expédition s'avança, à ce qu'il paraît, jusqu'à une distance considérable dans l'Inde, et fut couronnée d'un plein succès; malheureusement il ne nous en reste aucun récit. Séleucus, forcé de rappeler son armée afin de marcher à la rencontre d'Antigonus, ennemi bien autrement redoutable, chargea Mégasthène de négocier la paix avec Sandracotta, et, de retour dans sa patrie, cet ambassadeur rapporta aux Grecs une foule de détails curieux sur l'intérieur de l'Inde. Depuis Séleucus, aucun prince macédonien ne tenta de pénétrer dans l'Inde; et bien que le royaume grec de Bactriane, qui subsistait encore deux siècles plus tard, eût conservé quelques relations avec les états voisins, cependant la science ne retira aucun avantage qui mérite d'être signalé, du voisinage et des rapports des Grecs avec une contrée si intéressante.

Toutefois, bien que les écrits de tous les savants qui accompagnaient Alexandre (ceux de Néarque excepté) aient été perdus pour nous, les fragments qui en restent suf-

fisent du moins pour nous prouver que les Macédoniens étaient des observateurs aussi sagaces qu'attentifs. Leurs remarques sont surtout précieuses en ce qu'elles démontrent combien peu d'altérations vingt siècles ont fait subir aux mœurs et même aux langues des Indiens. Rappelons aussi, comme un fait qui a son importance, que les Grecs apprirent bien vite à connaître ces produits naturels ou industriels qui depuis sont toujours demeurés les articles principaux du commerce de l'Inde. Néarque nous parle du sucre ou miel, comme il le désigne, fait avec des cannes sans le secours des abeilles ; il mentionne aussi le cotonnier aux belles fleurs, le riz, peut-être même la soie. Les Macédoniens apprirent à planter le riz dans l'eau, et à en extraire une liqueur spiritueuse que les Indiens appelaient arrack ; ils surent aussi bientôt qu'on recueillait l'or dans le sable des rivières, et les naturels leur enseignèrent l'art de chasser et d'apprivoiser les éléphants. Les particularités principales du gouvernement et de la société de l'Inde n'échappèrent pas non plus à leur esprit observateur. Ils reconnurent que le peuple était divisé en castes, que ces castes ne se mélangeaient point, et que le fils héritait de la profession de son père. Aucun écrivain grec ne mentionne expressément les noms des castes, mais il est probable que les *Chatari* d'Arrien, qui occupaient le pays dont les Rajpoots sont aujourd'hui en possession, composaient la caste militaire des K'hafrees. Le *pillaus*, qu'on faisait avec du riz, et qui formait la principale nourriture du peuple ; l'usage de se teindre la barbe, de se percer le nez, les lèvres et les oreilles ; les turbans de coton, les parasols, la grandeur démesurée du bananier ou figuier indien, dont les vastes branches peuvent couvrir de leur ombrage plus de mille personnes ; le sacrifice des veuves indiennes, qui se précipitent elles-mêmes dans les flammes du bûcher de leurs époux ; la forme et la constitution délicates des naturels ; toutes ces particularités et une foule d'autres encore qu'il serait inutile d'énumérer ici frappèrent l'esprit curieux des Grecs. La philosophie des bramines et la piété exagérée des faquirs ou jogees existaient alors telles qu'elles existent encore aujourd'hui. Ces derniers avaient le privilége d'entrer dans toutes les maisons, même jusque dans les appartements

des femmes ; ils étaient servis par des femmes sans que personne le trouvât inconvenant ; ils passaient leur vie sous des bananiers, et se nourrissaient de légumes et de fruits. Poussant le fanatisme jusqu'au délire, ils se soumettaient aux plus horribles et plus dégoûtantes tortures, et, après avoir enfin satisfait leur soif insensée de douleurs, ils sacrifiaient sur le bûcher une vie qui ne leur permettait plus d'inventer de nouvelles souffrances à braver. Ces extravagances et mille autres encore, qui, alors comme aujourd'hui, avaient pour but de captiver le respect et l'admiration du peuple, n'excitèrent chez les Macédoniens qu'un étonnement mêlé de mépris.

Mégasthènes put contempler à son aise les richesses et la magnificence de l'Inde à la cour de Sandracotta, ou, comme d'autres l'écrivent, *Sandracoptus*, corruption de *Chandra-Gupta*, qui est l'un des noms les plus distingués de l'histoire indienne. En inspirant à tous ses sujets la haine d'une domination étrangère, ce prince était parvenu à renverser la faible dynastie des *Balis* ou *Palis*, dans le Bahar méridional, qui cependant laissèrent leur nom à la grande capitale de leurs anciens états. Pline nous apprend que la cité de *Palibothra* (c'est ainsi qu'il l'appelle) surpassait de beaucoup en richesses et en étendue les autres capitales de l'Inde, et il ajoute que ce nom s'appliquait tout à la fois, non-seulement à la ville et à la nation, mais encore au prince lui-même. Cette importante observation n'a pas, jusqu'à ce jour, été appréciée à sa juste valeur. Ceux qui connaissent l'Orient comprendront de suite qu'un nom porté à la fois par la ville, la nation et son chef devait être celui de la famille régnante. La *Palibothra* des Grecs aurait donc incontestablement emprunté son nom à la dynastie des *Pali-Putra*, c'est-à-dire les *fils* ou la *tribu* de Bali, dont la splendeur remonte aux temps héroïques de l'Inde. A en croire quelques écrivains, *Palibothra* était située à la jonction du Soane et du Gange ; d'autres, au contraire, la placent à l'embouchure de la Cuse dans ce dernier fleuve, un peu à l'est de Boglipour. Cette cité avait deux milles de largeur et occupait, selon Mégasthènes, un espace de plus de dix milles le long de la rivière. Le Macédonien, pendant sa résidence à Palibothra, eut toutes les facilités désirables pour étudier le pays et le

peuple; malheureusement, de ses ouvrages il ne nous reste que les fables, qu'il a évidemment empruntées aux récits des naturels. Il répète l'histoire des *Cynocéphales* et des *Pygmées*, noms qui, sans aucun doute, servent à désigner les singes; car dans certaines parties de l'Inde ces animaux fréquentent en grand nombre les pagodes, et, protégés comme ils le sont par la superstition des habitants, ils s'apprivoisent facilement et donnent à chaque instant du jour mille preuves charmantes de leur vivacité et de leur esprit.

Il n'est pas étonnant que, par suite de leurs relations avec les Indiens, les Grecs se soient imaginé que les singes n'étaient qu'une race dégénérée de l'espèce humaine; et, en vérité, ces pauvres animaux ont d'excellentes raisons de se plaindre de nos calomnies et de nos mauvais traitements. Nous les tenons captifs, isolés, bien que rien ne convienne moins que la solitude à leur caractère sociable et passionné; deviennent-ils tristes et malades, nous les accusons d'être capricieux et méchants, comme si leurs instincts naturels pouvaient se développer dans une situation si contraire à la nature. Quoi qu'il en soit, dans les pagodes de l'Inde septentrionale, on traite les singes, non-seulement avec bonté, mais avec respect. On concevra donc sans peine qu'ils aient été confondus avec l'espèce humaine chez une nation dont les plus graves historiens rapportent que le premier grand saint converti au boudhisme fut le roi des singes, et qu'une armée burlesque, composée de cent millions de ces agiles animaux, suivit en gambadant le grand Ram à la conquête de Ceylan.

Les libertés beaucoup trop grandes que les Grecs se permirent envers les mots étrangers donnèrent naissance à un grand nombre de fables; ils altéraient tous les noms sans scrupule (comme font encore les Turcs aujourd'hui), de manière à leur faire exprimer une idée dans leur propre langue. Ces significations arbitraires imposées aux noms durent nécessairement occasionner une foule d'erreurs. Ainsi Mégasthènes appelle *Astomi* ou *sans bouches* les *Atshami*, puissante tribu des montagnes qui avoisinent le Gange; et ensuite, pour expliquer comment subsistaient ces monstres, il est obligé d'ajouter qu'ils se nourrissent des parfums des fleurs

odoriférantes. De même les Grecs changèrent le nom de *Cuta-Burraca*, l'un des pics les plus élevés du Caucase indien, en *Koite-Boreou*, c'est-à-dire lit de Borée; enfin ils supposaient que la montagne de *Devanishi* était le lieu de la naissance de *Dionusos*, le Bacchus des Grecs.

C'est à Onesicratus, compagnon de Mégasthènes, que nous devons la première description détaillée de Taprobane ou Ceylan, et les dimensions qu'il assigne à cette île sont bien plus exactes que celles que lui donne Ptolémée quatre cents ans plus tard, à une époque où les flottes de l'Égypte la visitaient annuellement. « Elle abonde, dit-il, en or et en perles; les éléphants y sont d'une race particulière : on les dresse pour la guerre, tandis que ceux du continent s'emploient seulement dans des travaux pénibles; ses habitants s'appellent *Palæogoni.* » Quoique ce mot paraisse signifier *indigènes*, il est cependant sans aucun doute une traduction de *Pali-Putra*, les *fils de Bali;* car Onesicratus, qui tenait ses renseignements des Indiens, avait dû entendre parler de la nation prasienne, qui, environ un siècle avant lui, émigra de la péninsule dans l'île de Ceylan.

Diodore raconte l'histoire d'un certain marchand grec, nommé Jambolo, qui, voyageant en Arabie pour les affaires de son commerce, fut fait prisonnier par les Éthiopiens, dépouillé de tout ce qu'il possédait, placé dans un canot sur la côte d'Afrique, et abandonné à la merci des flots. Le vent le conduisit à Taprobane, où il resta sept années Il est impossible d'assigner une date certaine à l'aventure de Jambolo, qui passe même généralement pour une fable; mais, que l'on regarde sa relation comme un roman ou comme une histoire véritable, toujours est-il qu'elle révèle une connaissance exacte du pays. Jambolo remarque les formes délicates des naturels, et la flexibilité de leurs membres; leur passion pour l'astronomie, le culte qu'ils rendent aux éléments, surtout au soleil et à la lune. Un usage extraordinaire l'a surtout frappé : « Plusieurs hommes, dit-il, ont une seule femme en commun, et les enfants jouissent de tous les avantages d'une pareille promiscuité; » usage conservé encore aujourd'hui chez les noirs du Malabar, et qui, à en croire Paolino, existait tout récemment sur les côtes de Ceylan.

Jambolo ajoute que le peuple parlait deux langues, qu'il écrivait perpendiculairement comme le font encore certaines tribus de Sumatra; que dans l'écriture il se servait de sept caractères seulement, mais qu'on pouvait les combiner de manière à en former vingt-huit. La nature même de ces observations prouve d'une manière évidente que, s'il n'alla jamais à Ceylan, il a puisé du moins ses renseignements à des sources authentiques et particulières.

Le principal argument qu'on emploie pour révoquer en doute la véracité de Jambolo, c'est qu'il prétend avoir résidé sept années à Ceylan et qu'il ne fait aucune mention de la cannelle, aujourd'hui le principal produit de cette île. Mais serait-il juste d'adresser en particulier un semblable reproche à la relation de Jambolo, puisque tous les écrivains de l'antiquité gardent le silence sur le même sujet, et certes nous avons d'excellentes raisons de croire que la cannelle n'était pas encore cultivée à Ceylan au deuxième siècle de notre ère.

Les descriptions que les écrivains de l'antiquité nous ont laissées de l'île de Ceylan (Taprobane) diffèrent tellement entre elles et sont en outre remplies de tant d'erreurs, que des doutes sérieux s'élèvent sur le pays même auquel s'applique cette désignation. Quelques géographes soutiennent que la péninsule méridionale de l'Inde, peu connue des nations du Gange, représentée d'une manière vague aux Grecs comme une île éloignée, est la véritable Taprobane. Mais, pour détruire cette supposition monstrueuse, une simple remarque va nous suffire. Les Grecs qui visitèrent les premiers l'Inde, et qui furent redevables aux nations septentrionales de tous les renseignements qu'ils possédèrent sur cette contrée, commirent de moins graves et moins nombreuses erreurs en ce qui concerne Taprobane, que les géographes qui écrivirent à l'époque où cette île était visitée chaque année par des flottes venues de l'Égypte. Si Onésicratus calcula avec une exactitude suffisante l'étendue de Taprobane, les auteurs postérieurs à lui augmentèrent successivement ces mesures, jusqu'à ce qu'enfin la carte de Ptolémée, faite 400 ans après la mort du Macédonien, donna à l'île des dimensions plus de vingt fois trop étendues. On a aussi généralement placé Taprobane à une grande distance des côtes de l'Inde. D'après

Arrien, qui probablement veut parler de Nelkyhda, le grand port du Malabar, six jours de navigation sont nécessaires pour aller de cette île au continent; mais tous les autres écrivains de l'antiquité déclarent qu'un semblable voyage exige un temps beaucoup plus considérable.

Ces diverses contradictions peuvent, pour la plupart du moins, s'expliquer d'une manière satisfaisante. Nous avons déjà dit que Ceylan fut envahie par les nations gangétiques, deux siècles environ avant l'entrée des Macédoniens dans l'Inde, et colonisée plus tard par les *Prasii* de Bahar, province du grand empire des Pali-Putra. Les *Pali-Putra* ou les *Palæogoni*, comme les appelle Mégasthènes, établis dans cette île, conservèrent naturellement des rapports avec leur mère-patrie, tandis qu'ils ne connaissaient point et ne cherchaient point à connaître les nations du Decan. Aussi, d'une part, les Macédoniens qui vinrent à la cour de Sandracotta purent y recueillir des renseignements certains et précis sur Taprobane, et d'autre part, les écrivains postérieurs, forcés de s'adresser aux marchands arabes et à des marins ignorants, se virent constamment trompés par les plus grossiers mensonges. En comparant entre eux les noms des pays situés sur la côte septentrionale de Ceylan et à l'embouchure du *Kistna*, le *Mæsolus* des anciens, on se convaincra sans peine que ces deux contrées furent les lieux principaux où s'établirent et se continuèrent les relations des tribus alliées du Gange et de Taprobane. Sous le règne de l'empereur Claude, le roi de Taprobane envoya à Rome une ambassade dont le chef s'appelait Rachias (peut-être un rajah). Rachias déclara que le royaume de son maître était situé à vingt jours (par mer) du pays des *Prasii*, sur le Gange. Ainsi, tandis que les naturels calculaient seulement la distance de leur île à cette partie du continent avec laquelle ils conservaient des relations, les géographes de l'occident ignoraient toujours qu'une barque peut aller en cinq ou six heures, à la rame, de la pointe nord-ouest de Ceylan à la terre ferme. Le commerce de Taprobane fut, à ce qu'il paraît, considérable.

Tous les vaisseaux marchands qui se rendaient à la Chersonèse d'Or (Sumatra) relâchaient dans ses ports. Au premier siècle de notre ère, l'exportation des éléphants au Ca-

linga (Calindger) avait lieu exactement de la même manière qu'elle a lieu encore aujourd'hui. De plus, ces insulaires méridionaux, que les Grecs appelèrent *Antichthones* ou Antipodes, prirent même une part active au commerce qui se faisait alors avec les *Seres* dans le nord de l'Inde. Le père de Rachias avait accompagné l'une de ces caravanes, et remarqué surtout une race d'hommes qui habitaient les vallées du Paropamisus, et qui étaient doués d'une haute stature, d'un beau teint et de magnifiques yeux bleus. Quelques voyageurs plus modernes observèrent également sur les frontières septentrionales de l'Inde quelques traits de ce type germain, mais on n'a pu jamais recueillir aucun renseignement positif sur la tribu à laquelle ils appartinrent.

L'île de Ceylan eut plusieurs noms : elle fut d'abord, à ce qu'il paraît, connue dans l'Inde septentrionale au mois six siècles avant notre ère, sous le nom de *Sinhala*, c'est-à-dire Terre des Lions, d'où dérive son nom actuel. L'origine du mot *Taprobane* n'est pas aussi certaine. Peut-être les Grecs le font ils dériver du nom *Tâmbapannaya*, correspondant au *Tâmbaparna* sanscrit, *feuille de poivre*, que lui donnèrent les anciens écrivains pali. Les Grecs l'appelèrent ensuite *Palœsimundus*. Au temps d'Arrien on ne la connaissait que sous ce nom, que Ptolémée diminua ensuite de deux syllabes ; car, se hasardant à l'interpréter d'après les systèmes absurdes des étymologistes grecs, et trouvant qu'en grec la dissyllabe *palai* est un adverbe qui signifie *autrefois* ou *précédemment*, il déclara avec assurance que Taprobane (appelée alors *Salike*, nom presque semblable à Ceylan) était *autrefois* appelée *Simundus*. Cette grossière erreur du savant d'Alexandrie fut pourtant adoptée par quelques écrivains modernes distingués.

Les successeurs d'Alexandre, en Égypte, ne négligèrent pas les avantages que l'illustre conquérant s'était proposé de retirer de l'établissement de communications faciles et régulières avec l'Inde. Bientôt, sous le gouvernement habile des Ptolémées, le commerce de ce pays devint de plus en plus florissant. Des vaisseaux chargés des produits de l'Orient débarquèrent leurs cargaisons au port de Bérénice dans la mer Rouge. Transportées ensuite par des caravanes à Coptus

sur les bords du Nil, ces marchandises étaient, de ce dernier pays, conduites à Alexandrie au moyen des canaux, et pendant plusieurs siècles la ville d'Alexandrie continua ainsi d'être le point central d'un commerce aussi étendu que lucratif.

Les progrès de la géographie dépendent surtout des progrès du commerce. La passion du gain surmonte les obstacles les plus forts qui s'opposent aux relations pacifiques de deux peuples entre eux, et par la persévérance et la continuité de ses efforts établit ces relations sur une base plus solide et plus durable que ne pourrait le faire une armée conquérante. L'immense concours d'étrangers venus à Alexandrie de toutes les parties du monde pour y vendre ou pour y acheter certains produits, donna un nouvel élan à l'étude de la géographie. Dans la grande bibliothèque de cette ville se trouvaient les ouvrages des Phéniciens, apportés de la ville de Tyr, et les journaux des officiers macédoniens qui avaient accompagné Alexandre; aussi ne doit-on pas s'étonner que, parmi tous les savants dont puisse s'enorgueillir l'ancienne Alexandrie, les géographes aient été les plus distingués. Sans doute les ouvrages d'un très-petit nombre de ces hommes si remarquables sont parvenus jusqu'à nous; mais les fragments qui nous restent suffisent du moins pour prouver les progrès importants que n'avait pas cessé de faire la géographie.

Ératosthènes, le président de la bibliothèque d'Alexandrie, qui mourut l'an 194 avant Jésus-Christ, reçut de ses contemporains le titre glorieux d'*inspecteur* de la terre, et fut regardé comme un savant d'un très-grand mérite par tous les géographes postérieurs à lui. S'il n'a pas exploré le cours du Nil plus loin qu'Hérodote, il le connaît d'une manière plus exacte et plus certaine, car il distingue clairement le Bahr el Abiad ou le vrai Nil venant de l'ouest, l'*Astapus* ou Abawi qui est le Nil d'Abyssinie, et l'*Astaboras* ou le Tacazze. Eratosthènes avait recueilli quelques renseignements sur la côte orientale de l'Afrique, d'un individu nommé Timosthénus qui alla jusqu'à *Cerne*, île dont il est impossible de déterminer la position. Parlant aussi de l'*Inde* et de *Thinæ*, il émet l'opinion que ce dernier pays n'occupe pas une place convenable sur les anciennes cartes. Mais le mérite principal d'Ératosthènes fut d'avoir introduit dans la géographie un système

uniforme et d'avoir inventé l'art de déterminer les positions. D'une part, il soutint que la terre était une sphère, et que l'immense étendue de l'Océan occidental ne pouvait pas empêcher des vaisseaux d'aller à l'Inde par l'occident; d'autre part, il se servit le premier des parallèles, et le premier aussi il marqua sur les cartes la latitude de tous les pays qu'il y avait placés.

Tandis qu'Ératosthènes se dévouait ainsi à l'étude de la géographie, Agatharchides, plus jeune que lui d'environ vingt ans, cultivait avec un égal succès la partie descriptive de cette branche si importante des connaissances humaines. Agatharchides fut aussi le président de la bibliothèque d'Alexandrie, et il sut si bien employer les riches matériaux que contenait cette célèbre collection, que ses ouvrages paraissent avoir été par la suite la source principale où vinrent tour-à-tour, jusqu'au siècle de Ptolémée, puiser tous les géographes postérieurs. C'est à lui que nous devons la première description authentique des contrées situées au sud de l'Égypte. Tout ce qu'il nous apprend concernant la coutume abyssinienne de couper les jarrets des éléphants et de manger leur chair crue enlevée sur les parties les plus délicates de leurs corps pendant qu'ils sont vivants, ou bien concernant les moustiques, ce fléau du pays, les sauterelles qui servent de nourriture, les Troglodytes qui liaient la tête d'un mort à ses pieds et, portant le cadavre sur une colline, lui jetaient en riant et en chantant de grosses pierres jusqu'à ce qu'on ne l'aperçut plus; les rhinocéros, les girafes, les hyènes, etc.; tous ces détails, disons-nous, et une foule d'autres encore nous prouvent quel imperceptible changement ont, pendant l'espace de vingt siècles, éprouvé ces contrées, tant sous le rapport moral que sous le rapport physique. Agatharchides nous a laissé aussi une description curieuse des mines d'or que faisaient exploiter les Ptolémées sur la côte de la mer Rouge, des souffrances auxquelles étaient exposés les mineurs, et des instruments de cuivre trouvés dans des galeries profondes que l'on supposait avoir été ouvertes par les anciens Égyptiens. Cette dernière circonstance doit nous rappeler les antiquités découvertes au fond de certaines mines de l'Irlande et du pays de Galles, dans des lieux où personne ne pouvait

songer à les chercher, ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans la mine de charbon de la *Belle-Tête* à l'extrémité nord-est de l'Irlande.

Sous les Ptolémées, le commerce de l'Égypte et de l'Afrique méridionale se borna à l'importation des éléphants, et ne s'étendit pas très-loin le long de la côte, tandis qu'au contraire ses relations avec l'Inde devinrent de jour en jour plus fréquentes et plus lucratives ; seulement, il paraît que les Arabes servirent presque toujours d'intermédiaires entre les commerçants des deux pays. Agatharchides peint avec des couleurs éclatantes la richesse et le luxe des *Sabéens* (les habitants de l'Yémen moderne), dont les palais étaient ornés d'ivoire, étincelants d'or et parfumés d'ambre ; et même, à en croire les écrivains postérieurs, loin de diminuer, les bénéfices que procurèrent à ce peuple le commerce de l'Égypte et de l'Inde alla toujours en augmentant. Les Arabes se servaient de grands vaisseaux, établissaient des colonies dans tous les lieux favorables au commerce et fortifiaient leurs établissements, de même que, plusieurs siècles après, les Portugais fortifièrent les leurs. La vigueur des Sabéens est mentionnée par Agatharchides, qui justifie ainsi cette expression du prophète Isaïe : « Les Sabéens, hommes de haute stature. »

Tandis que les géographes arabes plaçaient une île appelée *Cerné* sur la côte sud-est de l'Afrique, les Carthaginois avaient, par la même raison, une île du même nom sur la côte opposée ; parce que là était la *fin* ( en phénicien *chernaa* ) de leurs découvertes. Cette double île de Cerné, que quelques savants regardèrent comme fabuleuse, donna naissance à l'opinion généralement accréditée que des vaisseaux avaient déjà fait le tour de l'Afrique. Ainsi, lorsqu'on raconta qu'Eudoxus était allé par mer de Gades à Cerné, des écrivains irréfléchis, confondant l'île occidentale de ce nom avec l'île méridionale, purent se tromper au point de croire qu'il avait effectivement navigué dans les mers du Sud.

L'Inde et l'Arabie passèrent toujours, dans l'opinion des anciens, pour des contrées regorgeant de richesses,

*Intactis opulentior*
*Thesauris Arabum et divitis Indiæ.*

dit Horace dans la vingt-quatrième ode de son troisième livre. La seule communication existante entre ces pays fortunés et l'occident, passait par Alexandrie, qui devint tout à la fois le point central d'un immense commerce et le foyer des lumières, la capitale des arts et des sciences, et surtout le rendez-vous général de tous les hommes doués d'un esprit entreprenant, avides d'aventures ou désireux d'une grande fortune. Au milieu de ce mouvement extraordinaire, créé par le commerce de l'orient, on n'oublia pas entièrement la circumnavigation de l'Afrique. Bien que les savants et les géographes systématiques se moquassent de la crédulité de ceux qui croyaient à la possibilité d'approcher des régions brûlantes de la zône torride, un certain nombre d'individus ajoutaient encore foi à d'anciennes traditions contraires aux théories de la science. Strabon pensait que son excessive chaleur rendait l'équateur inabordable ; mais, citant les arguments de Posidonius de Rhodes, partisan de l'opinion contraire, il nous a laissé le récit, emprunté à cet écrivain, des courageux efforts que fit un aventurier d'une trempe peu commune pour faire le tour de l'Afrique par mer.

Eudoxus de Cyzicus, qui possédait quelque instruction et qui s'était consacré avec enthousiasme à l'étude de la géographie, visita l'Égypte sous le règne d'Évergète II (146-117 ans avant Jésus-Christ), et il eut avec ce prince et avec ses ministres quelques conférences concernant la navigation du Nil vers sa source. A peu près à la même époque, un Indien fut trouvé expirant de faim dans une barque sur les côtes de la mer Rouge ; amené à la cour et traité avec les plus grands soins, cet Indien revint à la vie, apprit un peu de grec, et raconta qu'il s'était embarqué dans l'Inde, que bientôt il avait perdu de vue la terre, et que, sans savoir de quel côté le poussait le vent, il était venu échouer à l'endroit où on l'avait trouvé. Enfin, il promit au roi, s'il voulait équiper un navire pour le renvoyer dans sa patrie, de servir de pilote à ce bâtiment, et d'apprendre à connaître la route de l'Inde aux individus chargés de l'accompagner. Cette offre fut acceptée, et Eudoxus, désigné par le roi pour recevoir les instructions du pilote indien, s'acquitta si bien de cette tâche, qu'il ne tarda pas à revenir en Égypte avec une riche cargaison d'épices et

de pierres précieuses. Le roi s'empressa néanmoins de confisquer toutes ces marchandises, car il se réservait le monopole exclusif du commerce de l'orient.

Le successeur d'Évergète envoya une seconde fois Eudoxus dans l'Inde avec une cargaison de divers objets de luxe ou d'utilité. Pendant son retour, les vents jetèrent ce hardi navigateur sur la côte de l'Éthiopie, où il trouva, parmi d'autres débris d'un navire qu'y avaient apportés les vagues, la proue d'un bâtiment ornée d'une tête de cheval sculptée; il emporta cette tête comme une curiosité, croyant fermement qu'elle venait de l'occident.

A son arrivée en Égypte, Eudoxus se vit de nouveau dépouillé de toutes ses marchandises, et de plus, il perdit entièrement la faveur du roi, parce qu'il fut, à ce qu'il paraît, convaincu d'avoir tenté de s'approprier divers objets confiés à sa garde. Les bois du navire trouvés sur la côte de l'Éthiopie demeurèrent pendant quelque temps exposés au milieu de la place du marché d'Alexandrie, et plusieurs pilotes les reconnurent comme des débris d'un bâtiment de Gades. Les principaux négociants de cette ville avaient de grands vaisseaux, mais les petits marchands ne possédaient que de petites barques qu'ils appelaient *chevaux*, à cause d'une tête de cheval sculptée sur leur proue, et ils s'en servaient pour la pêche le long des côtes de la Mauritanie, jusqu'à l'embouchure du Lixus. Quelques-uns de ces pilotes crurent même reconnaître dans ces débris les restes d'un navire qui s'était aventuré au-delà du Lixus, et dont, depuis ce temps, on n'avait jamais entendu parler.

De toutes ces circonstances réunies, Eudoxus conclut qu'il était possible de faire le tour de l'Afrique par mer; mais, désespérant d'obtenir le moindre secours du roi d'Égypte, il s'embarqua sur un bâtiment avec tout ce qu'il possédait, visita toutes les villes des côtes de la Méditerranée, depuis Dicéarchia, près de Naples, jusqu'à Marseille, poussa même jusqu'à Gades, annonçant hautement partout qu'il se proposait d'aller à l'Inde par l'Océan, et rassemblant des fonds, au moyen desquels il arma un grand navire et deux barcasses semblables aux bâtiments légers des pirates; il y embarqua de jeunes esclaves musiciens, médecins ou instruits dans quelque autre

art, et fit voile pour l'Inde, poussé par des zéphyrs qui soufflaient sans interruption; mais, son équipage étant fatigué, il fut forcé d'aborder où le vent le portait, quoiqu'il redoutât l'effet du flux et du reflux. Il éprouva le désastre qu'il avait prévu; son grand navire toucha, mais doucement, de sorte qu'il ne fut pas subitement brisé en morceaux; on put sauver les marchandises et même la plus grande partie des bois du vaisseau dont on construisit une troisième barque, grande comme un bâtiment à cinquante rames. Eudoxus reprit sa route jusqu'à ce qu'il rencontra enfin des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait noté quelques mots par écrit; et il en conclut que ces peuples étaient de la même nation que les Éthiopiens chez lesquels il avait abordé autrefois, sur la côte orientale de l'Afrique.

Renonçant pour cette fois à son voyage aux Indes, il revint en Mauritanie, vendit ses vaisseaux et se rendit par terre auprès du roi Bocchus, à qui il conseilla d'envoyer une flotte dans les pays d'où il venait. Mais ce prince eut la prudence de ne pas vouloir cultiver la connaissance de ces peuples barbares, dont le voisinage pouvait devenir très-incommode, dès qu'on leur aurait montré le chemin qui conduisait dans son royaume.

Cependant, Eudoxus ayant appris que, sous le prétexte de le charger de l'exécution de son projet, les Mauritaniens devaient l'abandonner dans quelque île déserte, se sauva sur les terres de la domination romaine et de là passa en Ibérie. Il arma de nouveau un bâtiment à plate quille et un autre long et à cinquante rames, l'un propre à reconnaître les côtes, l'autre à tenir le large. Il embarqua des outils de labourage, des graines de diverses espèces, des ouvriers pour bâtir des maisons, et recommença son voyage, résolu, si la navigation se prolongeait trop, d'hiverner dans une île, le long de la côte, d'y semer, d'y faire la moisson, et d'achever ensuite l'entreprise. » Voilà, dit Possidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Eudoxus; sans doute les habitants de Gades et de l'Ibérie savent ce qu'il en a été depuis. »

Quelques savants, traitant Eudoxus de fou et d'imposteur, ont refusé de croire à ses voyages; et, à l'appui de cette opinion, ils invoquent l'autorité de Strabon et d'autres

géographes de l'antiquité, qui regardaient la circumnavigation de l'Afrique comme absolument impossible. D'autres écrivains, au contraire, vantant outre mesure ses talents et les services qu'il rendit à la science, affectent de voir en lui un philosophe et un héros, luttant avec courage et avec bonheur contre la rapacité des rois, les préjugés de son époque et les obstacles que la nature opposait sans cesse aux progrès des connaissances humaines. Peut-être la vérité se trouve-t-elle entre ces deux opinions exagérées. Eudoxus possédait évidemment plus de courage que de probité, il usait sans aucun scrupule de tous les moyens qui s'offraient à lui, pour tenter ces entreprises dans lesquelles le poussait l'infatigable activité de son esprit. Il avait apprécié par lui-même les avantages du commerce de l'Inde, et quand il se vit, par suite de sa mauvaise conduite, forcé de quitter l'Égypte, il résolut de parvenir à ses fins malgré la défense des Ptolémées, et de se rendre dans l'Orient en faisant le tour de l'Afrique. Quand, au quinzième siècle, les Turcs interrompirent toutes les communications qui existaient alors avec l'Inde par le Levant, des motifs semblables déterminèrent les nations de l'Europe à renouveler les tentatives d'Eudoxus; des aventuriers aussi peu scrupuleux et aussi braves que lui, exploitèrent de la même manière la crédulité et l'avidité de l'espèce humaine, et équipèrent aux frais d'un grand nombre de dupes des expéditions nouvelles pour aller à la découverte des Eldorados de l'Occident.

## CHAPITRE VI.

### LES ROMAINS.

Conquêtes des Romains. — Strabon. — Sa connaissance de l'Occident. — Les Turdetani en Espagne. — Les anthropophages de l'Irlande. — Les Sarmates. — Les Sindes ou Indiens sur le Bosphore. — Les Sigynæ. — Les Gipsies. — Les Indiens de la Lycie. — Des nations du Caucase. — Jonction supposée de la mer Caspienne avec l'Océan. — Expéditions d'Ælius Gallus dans l'Arabie et dans l'Éthiopie. — Zone habitable et Zone inhabitable. — Incrédulité opiniâtre de Strabon. — La Grande-Bretagne visitée par César. — Sa population. — Les Romains parviennent jusqu'à la Baltique. — Les Cimbres. — La Scandinavie et la Norvége mentionnées par Pline. — Tacite et les Suédois. — Les Arimphæi. — Principaux traits caractéristiques des nations du nord. — Marche de Cornélius Balbus dans l'intérieur de l'Afrique. — Passage du mont Atlas par Suetonius Paulinus. — Relation du roi Juba sur le Nil et le Niger. — Les îles Fortunées. — Diverses opinions conciliées.

Cependant si les révolutions politiques des siècles suivants n'avaient pas confondu ensemble tous les intérêts des États civilisés du monde occidental, d'autres navigateurs auraient peut-être entrepris de mettre à exécution les projets d'Eudoxus; peut être, tentées par le monopole dont jouissaient les Égyptiens, des villes, et non plus seulement des individus, auraient essayé de s'ouvrir un passage aux Indes au travers de l'Océan, et quelque citoyen de Gades serait parvenu, plusieurs siècles avant Vasco de Gama, à doubler la pointe méridionale de l'Afrique. Mais les Romains conquirent presque tous les pays qui leur étaient alors connus. Depuis l'Atlantique jusqu'au golfe Persique, depuis la Grande-Bretagne jusqu'à l'Égypte, le monde entier se soumit à leur domination. La paix et la sécurité universelles calmèrent les rivalités qu'avait créées et entretenues jusqu'alors l'opposition des intérêts, et les soins actifs d'un gouvernement éclairé ne laissèrent aux provinces aucune raison de regretter leur turbulente indépendance. L'Égypte, le centre du riche commerce de l'Inde, devint une province impériale; en d'autres termes, elle fut administrée sous le contrôle immédiat de l'empereur, sans la permission duquel aucun Romain ne pouvait pénétrer dans ce pays, y posséder des propriétés foncières, ni porter la moindre atteinte aux droits des habitants. Ce système prudent sauva cette riche contrée des spoliations que n'auraient pas

manqué d'y exercer une longue série de gouverneurs avides, ainsi que des troubles qui auraient pu détourner dans d'autres voies le commerce de l'Inde. Le monde romain se soumit d'autant plus facilement au monopole si soigneusement protégé et conservé par les empereurs, qu'il était à l'abri des vexations capricieuses du pouvoir délégué.

Si, d'un côté, l'étendue de la puissance romaine, absorbant en elle-même toutes les rivalités nationales, tendait en quelque sorte à comprimer l'esprit des entreprises maritimes, de l'autre, les armées romaines ouvraient souvent à la connaissance des géographes des pays où le commerçant abandonné à lui-même et sans protection pouvait à peine oser pénétrer. Les campagnes des Scipions et de Scaurus en Espagne et dans la Numidie; les expéditions d'Ælius Gallus en Arabie et en Éthiopie; la guerre contre Mithridate, dans laquelle Pompée conduisit les légions romaines sur les bords de la mer Caspienne, et gravit, assure-t-on, jusqu'au sommet du Caucase, témoin du châtiment de Prométhée; ces expéditions, disons-nous, firent connaître à fond des contrées presqu'entièrement ignorées auparavant. Mais c'est dans le nord que la géographie fit, sous les Romains, ses conquêtes les plus importantes. Jules-César subjugua entièrement la Gaule, pénétra très-avant dans la Bretagne, et écrivit une description de ces pays qui heureusement est parvenue jusqu'à nous.

Toutefois, bien que la géographie fît certainement alors quelques progrès dans cette partie du monde, car Hérodote ne connaissait, à ce qu'il paraît, ni la Gaule, ni la Grande-Bretagne, les victoires des Romains eurent pour résultat principal d'enrichir cette science, plutôt sous le rapport de la certitude que sous celui de l'étendue. On examina avec soin et on débarrassa de toutes les fables qui pouvaient les obscurcir, les limites incertaines tracées par les anciens écrivains; mais on ne les recula pas. Plus nombreux et plus précis étaient les renseignements nouveaux qu'on recueillait, plus on se montrait prudent et réservé. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur quelques pages des écrivains de Rome. Nous devons à Strabon un ouvrage qui nous permet d'apprécier à sa juste valeur la géographie du siècle d'Auguste; une courte analyse de cet ouvrage montrera quels fai-

bles progrès avaient fait faire à la géographie les nations les plus civilisées de l'antiquité, durant l'espace de quatre siècles.

Strabon supposait que les Pyrénées s'étendaient du nord au sud, et que la côte d'Espagne, depuis le cap Saint-Vincent, formait presqu'une ligne droite avec la côte de la Gaule. Comme il retranche de ce dernier pays la presqu'île formée par la Bretagne, il ne lui donne en conséquence que les deux tiers de sa véritable étendue. Quant à la Grande-Bretagne, il nous la représente, d'après César, sous la forme d'un triangle dont un angle avoisine la Gaule, tandis que l'autre est tourné vers l'Espagne. Rejetant sur ce point l'autorité de César, il place l'Irlande au nord, et non pas à l'ouest de la Grande-Bretagne. Les *Cassiterides* ou îles d'Étain, nous apprend-il, sont situées au nord des *Artabri*, c'est-à-dire des Galiciens occidentaux. On est en droit de supposer que Strabon, dont le patriotisme éclate à chaque page de son ouvrage, a voulu ravaler le mérite des écrivains latins. Dans le cas contraire, pourquoi aurait-il décrit la Grande-Bretagne comme ne valant pas la peine d'être conquise, et l'Irlande comme un pays stérile, couvert de neiges éternelles et habité par des anthropophages?

Rien de plus curieux et de plus instructif que les détails qu'il nous donne concernant les *Turti* ou *Turdetani*, anciens habitants de l'Andalousie, au sud de l'Espagne, sans aucun doute le véritable peuple tartessien, car le nom territorial de Tartessus était évidemment plus ancien que les établissements des Carthaginois sur les côtes de l'Espagne. Lorsqu'ils reçurent la première visite de ce peuple, ils possédaient de si grandes richesses, qu'ils fabriquaient en argent les ustensiles destinés aux usages les plus communs. Du temps de Strabon, ils étaient déjà civilisés; ils avaient généralement adopté la langue latine, et leur propre langue, qui avait produit non-seulement une sorte de littérature, mais aussi un code de lois écrit en vers, et dont la date remontait, dit-on, à plus de six mille ans, était tombée peu à peu en désuétude. Les opinions religieuses des Turdetani ne ressemblaient en rien, à ce qu'il paraît, à celles des Grecs et des Romains; un ancien auteur nous apprend en effet que, bien qu'il reçût la

même éducation que les Grecs, ce peuple différait néanmoins de tous les autres hommes, en ce qu'il regardait la vie comme une calamité et la mort comme un événement heureux, comme la fin d'une épreuve pénible. On peut naturellement attribuer à une origine orientale ce caractère de leurs superstitions; opinion confirmée d'ailleurs par la tradition historique des Carthaginois, que les Mèdes, les Persans et les Arméniens (nom général adopté peut-être pour désigner toutes les races humaines situées au-delà de l'Assyrie), avaient été conduits par Hercule en Espagne, d'où quelques-uns d'entre eux passèrent sur le continent voisin de l'Afrique.

L'Irlande est la contrée la plus septentrionale de la Mappemonde de Strabon. Il la plaçait beaucoup plus au nord que les embouchures de l'Elbe ou *Albis*, limites de sa géographie continentale de ce côté; il croyait les sources du Borysthène et du Tanaïs aussi éloignées au nord que l'île Cerné, et il terminait à cette hauteur son Europe par une ligne vague qui, en prenant ses mesures à la lettre, correspondrait en grande partie, dit Malte-Brun, au 55e parallèle de latitude de nos cartes.

A mesure qu'il s'approche des nations civilisées du midi de l'Europe, ses détails deviennent plus précis et plus intéressants; toutefois, au milieu des recherches savantes de l'historien et de l'antiquaire, se trouvent de ridicules discussions sur la question de savoir si l'Italie formait un carré ou un triangle. Il a soin de nous dire que, de son temps, la Grèce, comparée à d'autres pays, était un désert, mais que les villes grecques de l'Asie-Mineure possédaient néanmoins d'immenses richesses et déployaient une grande magnificence. Sa description de ces villes, et particulièrement de sa ville natale Amasée, est suffisamment exacte et développée.

Dans les pages de sa géographie qu'il consacre à l'Europe orientale, Strabon nous montre d'une part les résultats des révolutions passées et les germes des révolutions futures. Immédiatement au nord de l'Hæmus étaient les Thraces et les Celtes; au-delà, s'etendaient de la Germanie au Tanaïs les *Bastarnes*, comprenant les *Roxani*, au nord et à l'est; les *Luii* ou *Lygii*, probablement les *Lieches* ou Polonais de l'Europe moderne; les *Gètes* ou *Daves*, autre tribu

esclavonne, et enfin les *Sarmates*, qui avaient traversé le Tanaïs à l'instigation de Mithridate et détruit ou dispersé totalement les Scythes établis autour de la Crimée du temps d'Hérodote.

La population disséminée autour du *Palus-Méotide*, ou, comme l'écrit plus correctement Hérodote, *Maiëtide* (mère ou nourrice du Pont), et décrite par les anciens géographes, devient le sujet de curieuses et intéressantes discussions. Hérodote, on l'a vu plus haut, rapporte que les Scythes, pendant les hivers les plus rigoureux, lorsque le Bosphore Cimmérien était gelé, le traversaient sur la glace avec leurs chariots chargés, pour se rendre dans le pays des *Indiens*. Ces *Indi* du père de l'histoire sont mentionnés par des écrivains postérieurs sous le nom de *Sinti* ou *Sindi*. C'est en vain que les commentateurs, tourmentés par cette mention d'*Indiens* établis sur les frontières de l'Europe, se sont efforcés par tous leurs moyens de faire disparaître entièrement une expression qui leur portait ombrage. Les noms de *Sindus* et *Indus* (Sind et Hindous), quoique peut-être radicalement distincts, ont cependant en fait une liaison très-intime dans la géographie, et la substitution d'un de ces mots à l'autre ne lève aucune difficulté. En outre, un auteur très-bien informé affirme positivement que les *Sindi* étaient une nation indienne. Mais alors même qu'un témoignage aussi direct n'existerait pas, les monuments qui nous restent de leur caractère, de leurs mœurs, de l'objet particulier de leur culte et de la dépravation de leurs rites religieux, ne laisseraient aucun doute relativement au pays qui leur a donné naissance.

Le territoire occupé par ces Sinds ou Indiens était la contrée fertile voisine de l'embouchure du *Cuban*; et ce mot, qui dérive évidemment du mot *Hypanis* prononcé avec dureté, devient une preuve de l'existence de ces anciens colons. Le témoignage de Strabon démontre d'une manière incontestable que les Sindi ont habité le pays de l'Hypanis, et que cette rivière ne pouvait être autre que le *Cuban*. Mais l'Hypanis d'Hérodote (qui ne fait aucune mention du moderne *Cuban*); beaucoup plus éloigné vers l'orient, était un tributaire occidental du Dniéper. Enfin une troisième rivière

du même nom se jetait dans le Pont-Euxin non loin de la Crimée. Le quatrième Hypanis est mieux connu dans la géographie ancienne; c'est le *Biah* de nos cartes modernes, l'une des grandes rivières du *Penj-ab* (les cinq rivières), qui se jette dans l'Indus sur les frontières occidentales de l'Inde. La principale ville des Sindi, appelée *Phanagoria*, se trouvait située sur la branche la plus importante de la rivière. Le *Sindica portus*, situé non loin d'Anapa, s'appelle aujourd'hui Sindjik.

Mais comme un Hypanis, véritable nom indien, se trouve aussi indiqué dans la géographie des anciens, à l'ouest du Borysthène, il devient nécessaire de rechercher s'il existe quelques traces de l'établissement des *Sindi* ou d'une tribu alliée dans cette partie du globe. En se livrant à ce travail, on ne saurait s'empêcher de jeter un rapide coup-d'œil sur les *Sigynæ* d'Hérodote, « peuple qui, dit-il, ressemble aux Mèdes quant au costume, et qui habite un pays sauvage et inculte au nord du Danube. Ce sont les seuls habitants, continue-t-il, sur lesquels j'aie pu me procurer quelques renseignements. Leur territoire s'étend jusqu'aux *Venètes*, sur l'Adriatique. On dit qu'ils descendent des Mèdes, ce que je ne puis comprendre, quoique tout soit possible dans le cours des temps. Par le mot *Sygina*, les Liguriens entendent désigner un marchand voyageur. » Les rapports de filiation que l'on suppose entre ce peuple et les Mèdes s'expliquent jusqu'à un certain point par l'existence d'un autre peuple nommé *Sigynnii* qui habitait les montagnes de l'Hyrcanie, près de la mer Caspienne. On place aussi des *Sigynnæ* dans le royaume du Pont et à l'embouchure du Danube. Que ces marchands voyageurs, les *Sigynæ* d'Hérodote, entretinssent des relations suivies avec les tribus situées sur le Palus-Méotide, c'est là un fait qui résulte certainement de la circonstance qu'il pût suivre leurs traces à l'occident bien au-delà des frontières des autres peuples voisins des Scythes ; et de telles relations font naître une présomption fondée d'affinité d'origine. Tout ce qui reste des *Sinds* dans l'histoire ou dans les dénominations locales prouve qu'ils étaient d'extraction indienne.

Il est impossible cependant de rapprocher ainsi les noms

des *Sindi* et des *Sigynæ* sans se rappeler ce peuple extraordinaire qui, sous les deux dénominations générales de *Sints* ou de *Zigani*, l'une usitée en Lithuanie, l'autre en Pologne, et avec de légères variations dans tous les pays voisins, constitue une corporation si considérable dans les États de l'est de l'Europe, les Gipsies ou Bohémiens, en un mot, qui étaient venus, cela n'est plus contesté aujourd'hui, de la partie occidentale de l'Inde, et dont la langue, bien que corrompue, bien que mélangée de locutions étrangères, ne serait pas encore entièrement inintelligible dans quelques provinces de l'Hindoustan. Les Persans les nomment aussi *Siseh-Hindoo* ou Indiens noirs. Historiquement parlant, on ne saurait, il est vrai, trouver quelque lien de parenté entre ce peuple et les anciens Indiens de la colonie du Méotide. Leurs propres traditions, qui pourtant ont peu de valeur, et la date récente de leur apparition en Europe repoussent également une telle affiliation. Mais, tant que le problème de leur origine sera enveloppé de mystère, il est permis d'examiner et de discuter tous les moyens possibles de le résoudre. On peut néanmoins affirmer avec assurance que les marchands *Indiens* qui, après avoir fait naufrage dans la Baltique, furent présentés par le roi des Suèves à Q. Met. Celer, proconsul de la Gaule, n'avaient pas été entraînés par l'Océan, de l'Inde dans le nord de l'Europe, comme l'ont imaginé les anciens, mais qu'ils étaient des voyageurs de la colonie méotienne.

Les *Sinds* ou Indiens du Bosphore s'avancèrent-ils jamais au midi le long du Pont-Euxin ? c'est là une question impossible à résoudre. Il y avait des *Sints* et une région *Sintique* dans la Macédoine, et des hommes *Sintiens* parlant une langue étrangère habitaient Lemnos du temps d'Homère. Mais, excepté leur métier de forgerons, car Lemnos était consacré à Vulcain, il ne reste aucune indication positive qui puisse servir à les rattacher aux *Sints* de la Lithuanie. Toutefois, en examinant sur les rivages du Pont-Euxin les monuments les plus durables et les plus certains de l'histoire ancienne, les débris des langues conservés dans les noms locaux, tels que le *Phasis* ou, comme on l'appelle aujourd'hui, le *Fash*, doivent nécessairement arrêter l'attention. Cette rivière, fameuse par ses rapports avec la fable grecque et ses

sables d'or traditionnels, arrosait le pays des *Colchi* (la Colchide). Le mot *Phasis*, signifiant rivière, et le nom de *Colchi*, tous deux d'origine indienne, ne sont point éloignés l'un de l'autre dans la carte de l'Inde de Ptolémée. Puisqu'un poète grec nous montre le Phasis de la Colchide mêlant ses eaux à celles du Tanaïs, il est bien évident que l'Hypanis ou quelqu'autre rivière de cette partie du monde a pu aussi être appelée Phasis par les Sinds du Méotide, de sorte que nous découvrons encore ici la grande source des erreurs géographiques, c'est-à-dire l'emploi de termes généraux. Les Grecs regardaient les habitants de la *Colchide* comme les descendants d'une colonie d'Égyptiens. Leurs pratiques religieuses et leurs arts devaient inévitablement conduire à une pareille conclusion un peuple qui n'avait aucune connaissance de l'intérieur de l'Asie. La couleur sombre de leur teint, mentionnée aussi par Pindare, semble confirmer encore l'opinion populaire. Mais, bien que la fiction d'une colonie établie par Sésostris sur les bords du Pont-Euxin, ait été soutenue avec empressement par les prêtres égyptiens, des traditions d'une autorité équivalente viennent la contredire et la combattre. D'ailleurs, la religion des habitants de la Colchide ne paraît pas avoir été celle des Égyptiens. Leur supériorité sur les Grecs, sous le rapport de la civilisation, au temps des Argonautes et de l'âge poétique, est prouvée par la réputation dont ils jouissaient comme magiciens. Dans la fabrication des belles toiles fines, ils surpassaient de beaucoup les Égyptiens; et nous savons que les Grecs leur empruntèrent les noms de *Sardonians* et de *Sindons*, qu'ils donnèrent dans le commerce aux étoffes de lin.

Il paraît certain qu'une colonie d'Hindous, de mœurs dépravées et sans doute d'une caste vulgaire, était établie sur le Bosphore Cimmérien dans le siècle d'Hérodote : quand et comment cette colonie fut-elle dispersée, il n'est pas aussi facile de le conjecturer. En conclure que les Gipsies ou Bohémiens descendaient de ces Hindous, c'est raisonner d'après de simples probabilités. Mais d'où ces hordes proscrites et vagabondes ont-elles tiré la tradition qu'elles venaient de l'Égypte? N'est-il pas possible que les anciens habitants de la Colchide, qui, on a du moins d'excellentes raisons de le croire, étaient

venus eux-mêmes de l'ouest de l'Inde (1), aient partagé enfin l'opinion générale de l'antiquité, concernant leur origine égyptienne, et que, chassés peut-être de leurs anciennes possessions par les tribus ibériennes, ils aient répandu au loin parmi leurs frères basanés du nord la même croyance erronnée?

Au-delà du territoire des Sinds, sur le Bosphore, s'étendait le pays proprement appelé *Asien*, et habité par les *Aspurgitani* ou peuple de As-Purg; et le nom moderne d'Asoph dérive, à ce qu'on suppose de cette petite Asie, qui peut-être avait pour limites le Cuban et le Don. Outre ces Hindous du nord, dont les historiens arméniens ont parlé, dit-on, d'une manière positive, il paraît qu'une tribu de cette même nation, qui débordait de tous côtés, avait aussi formé un établissement dans l'Asie-Mineure. Xénophon est le premier écrivain qui y ait fait allusion, mais Pline, qui dit que l'Indus descend des montagnes des *Cibyratæ*, donne seul les moyens de déterminer leur position exacte. Ils occupaient un district de la Lycie, selon toute apparence peu éloigné des rives du Xanthe.

L'isthme du Caucase paraît avoir été, dès les temps les plus reculés, une espèce d'asile où se mêlèrent ensemble plusieurs nations. Le grand flot de l'émigration des peuples de l'orient vers l'occident s'écoulait par ce passage le long des côtes de la mer Caspienne, et, comme les traînards de ces hordes errantes convoitaient la possession des riches vallées voisines des plaines, les anciens possesseurs furent forcés de se retirer plus loin dans les forteresses naturelles des lieux élevés. Aussi il est peu de chaînes de montagnes qui puissent rivaliser avec le Caucase, sous le double rapport du nombre et des différences de caractère de ses habitants. La guerre de Mithridate attira les légions romaines dans le voisinage de ces tribus sauvages, et Strabon obtint probablement des officiers de Pompée tous les renseignements qui les concernent. On suppose que les *Zyges* de cet écrivain sont les *Jiki* actuels; mais, comme le mot *Zyg* signifie *un homme* dans la langue des *Cherkes* ou Circassiens, il est possible qu'ils aient été une

(1) Ritter's Vorhalle Europ. Gesch.

tribu de cette nation que Strabon semble aussi désigner sous le nom de *Cerketæ*. Les *Soanes* sont les *Tson* ou montagnards, peuplade misérable habitant les vallées les plus élevées de l'Elbruz. Les *Iberiens*, divisés en castes, possédaient la Géorgie moderne; et les montagnards leurs voisins, les féroces *Legæ*, ressemblaient par leurs mœurs, aussi bien que par leur nom et leur situation, aux *Lesgæ* de l'époque actuelle.

Strabon suppose que la mer Caspienne joint l'Océan septentrional par un canal étroit; et cette erreur paraît d'autant plus inexplicable, que les armées d'Alexandre et de Pompée étaient parvenues sur les côtes de cette mer et devaient, par conséquent, avoir ajouté une masse de faits curieux à la description déjà si exacte d'Hérodote. En outre, du temps de Strabon, il se faisait un commerce considérable de pelleteries entre les Romains et les nations habitant les Steppes caspiennes. Mais, bien qu'il soit impossible de justifier l'opinion de Strabon, nous avons quelques raisons de penser que l'exactitude des dimensions données par Hérodote à la mer Caspienne, dimensions qui se rapprochent beaucoup de la vérité aujourd'hui, est en grande partie l'effet du hasard; car les meilleurs géographes sont convaincus que cette mer s'abaisse et diminue sensiblement, qu'elle était autrefois unie au lac Aral, que les anciens paraissent avoir confondu avec elle, et qu'elle a pu s'étendre au nord à plus de 125 lieues de ses limites actuelles.

La plus grande longueur de l'Asie, selon Strabon, est de 45,000 stades, mesurée depuis *Rhodes* jusqu'à *Thinæ*, point le plus éloigné qu'il connût dans l'est. Mais il semble n'avoir connu ce pays que de nom. En accordant à la stade, dont il se sert comme mesure, toute la longueur possible, l'étendue qu'il attribue à l'Asie ne dépasse pas le commencement du désert de Cobi, ou à peu près la moitié de ce continent. Tous les renseignements qu'il possède sur l'Inde lui ont été fournis par les écrits de Næarque, d'Onésicrate et d'autres Macédoniens du siècle d'Alexandre. Il ne paraît pas même avoir eu connaissance de l'histoire de l'expédition de Séleucus dans la contrée du Gange. Les tentatives faites par Ælius Gallus, sous le règne d'Auguste, pour pénétrer dans la péninsule de l'Arabie et pour soumettre ses tribus errantes, n'ont contribué

en rien aux progrès de la géographie. Cette entreprise mal combinée et mal exécutée eut pour résultat une retraite honteuse, dans laquelle périt la plus grande partie de l'armée romaine, non par le fer, mais par les fatigues et les privations du désert. Le même général, qui était l'ami intime de Strabon, envoya aussi une armée en Éthiopie; mais il ne nous reste aucune relation détaillée de cette expédition. A cette époque on ne connaissait pas mieux l'intérieur de l'Afrique qu'au temps d'Hérodote; du moins Strabon remarque que les Romains possédaient presque toutes les contrées de ce continent qui n'étaient pas des déserts, ou que ne rendait pas inhabitables une chaleur excessive.

Ainsi donc il paraît que Strabon ne croyait pas aux relations de Pythéas, d'Hannon et d'Eudoxus, et qu'il rejetait, en grande partie, l'autorite d'Hérodote. Il resta en conséquence dans une ignorance volontaire des pays voisins de la Baltique, de la côte occidentale de l'Afrique, au-delà du Lixus, point où s'arrêtent ses connaissances, et de l'intérieur du même continent. S'il se méfiait ainsi des écrivains qui l'avaient précédé, ce n'était pas seulement par prudence, c'était encore par esprit de système. Strabon appartint à la catégorie de ces savants qui prétendirent que la terre se partageait en cinq zones, et que des feux éternels, que les hommes ne pouvaient pas supporter, brûlaient incessamment la zone torride placée sous l'équateur, et s'étendant des deux côtés de l'équateur jusqu'aux tropiques. Dans son opinion les zones glaciales, situées près des pôles, étaient également inhabitées et inhabitables à cause du froid excessif qui y régnait sans cesse; dans la zone tempérée seule, occupant l'espace compris entre les zones glaciales et les tropiques, les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver perdaient une assez forte partie de leur intensité, pour permettre à l'homme d'y vivre et à la végétation de s'y développer d'une manière tout à la fois utile et agréable. C'était donc dans les limites de la zone tempérée que l'attention du géographe se trouvait renfermée par les lois de la nature. Quoique ce système dût paraître assez raisonnable aux peuples de la Grèce ou de l'Italie qui, d'un côté, voyaient les neiges perpétuelles de l'Hæmus et des Alpes, et de l'autre les sables brûlants de la Libye, cependant, ces limites une fois franchies, il ne pou-

vait évidemment plus se soutenir. Il ne faut pas croire qu'une doctrine si mal fondée obtint jamais dans l'antiquité un crédit assez grand pour comprimer l'essor de l'esprit humain et l'empêcher de se livrer à de nouvelles recherches, malgré tous les efforts de ces esprits faibles et timides qui n'ont d'autre désir que de fixer à la science des limites infranchissables.

L'étendue que donne à la terre la géographie de Strabon ne dépasse pas matériellement celle que, quatre siècles auparavant, lui avait donnée Hérodote. Dans quelques parties, en Afrique et au-delà de la mer Caspienne, par exemple, l'historien grec l'emporte sur son successeur; mais, sous le rapport de l'exactitude de ses détails, l'écrivain du siècle d'Auguste a bien évidemment l'avantage. En effet, la puissance romaine venait de pénétrer dans des pays jusqu'alors inaccessibles. Mais, malgré ce progrès partiel, nous sommes étrangement surpris, lorsque nous comparons la géographie de ce siècle avec sa littérature, le goût fin et délicat d'Horace et de Virgile avec leur ignorance du globe terrestre. Le premier de ces poètes parle de la Grande-Bretagne et du Tanaïs comme des extrémités de la terre; mais le savant Virgile commet une erreur plus positive, quand il suppose que le Nil prend sa source dans l'Inde. A l'époque où la littérature romaine brillait de son plus vif éclat, un voyage dans les pays voisins des frontières de l'empire suffisait pour rendre à jamais célèbre celui qui l'avait entrepris. Mais les relations toujours croissantes des Romains avec les peuples du nord, sous les premiers Césars, ouvrirent à la curiosité du monde un spectacle aussi nouveau qu'intéressant. A l'antiquaire Strabon, si minutieux lorsqu'il traitait de monuments, et si superficiel quand il parlait des nations, succédèrent des esprits d'une élévation mieux proportionnée à l'importance des objets dont ils avaient à s'occuper. Nous pouvons, il est vrai, passer sous silence les ouvrages de Dionysius Périégètes et de Pomponius Méla, qui florissaient tous deux dans les premiers siècles de notre ère, car ces deux écrivains ont copié leurs prédécesseurs sans rien ajouter aux connaissances que possédait déjà l'humanité. Mais la science de Pline et la philosophie de Tacite méritent toute notre attention.

L'expédition de Jules César n'avait fait connaître que l'extrémité de la Grande-Bretagne. Ce fut sous l'empereur Claude que cette île fut vraiment subjuguée par les légions, qui, d'abord, ne se laissèrent conduire qu'avec répugnance vers ce qu'elles appelaient un *nouveau monde*. Trente années plus tard Pline connaissait les *Ébudes*, ou les îles occidentales de l'Écosse, et même les noms de plusieurs îles de ce groupe. Enfin Agricola étendit les conquêtes romaines jusqu'aux collines Grampiennes, et d'après ses ordres une flotte fit voile vers le nord pour découvrir jusqu'à quelle distance la terre s'étendait dans cette direction. « Cette flotte, dit Tacite, reconnut d'abord que la Grande-Bretagne était une île; elle découvrit aussi et soumit les Orcades, archipel d'îles inconnues auparavant, et aperçut *Thulé*, cachée jusqu'alors par les neiges et les glaces de l'hiver. » Pour les Romains, la Grande-Bretagne était ce qu'est aujourd'hui pour nous la Nouvelle-Hollande ; son éloignement, son immense étendue, dépassant dans de si fortes proportions celle de toutes les îles dont ils possédaient une connaissance positive, et le vaste Océan qui baignait ses côtes, frappèrent vivement leur imagination. Ils avaient néanmoins une idée très-inexacte de sa position géographique. Tacite, gendre d'Agricola, nous la montre bornée à l'est par la Germanie, par la Gaule au sud, et par l'Espagne à l'ouest. Le même écrivain place l'Irlande à moitié chemin entre l'Espagne et la Grande-Bretagne. Agricola se préparait à envahir cette île, que quelques habitants lui représentaient comme pouvant être complètement subjuguée par une seule légion, lorsque la jalousie de Domitien arrêta ses opérations, et, malheureusement pour elle, l'Irlande ne subit pas, qu'on nous permette cette expression, le joug *civilisateur* de la puissance romaine.

Lors de son premier débarquement dans la Grande-Bretagne, Jules César trouva les provinces maritimes possédées par un peuple de race germanique, qu'il regarda, peut-être avec raison, comme des Belges. La population lui parut très-nombreuse; ses habitations étaient très-rapprochées les unes des autres, et le bétail abondant; des milliers de marchands y abordaient chaque année; mais telle était la jalousie des insulaires, qu'aucun étranger n'osait débarquer sur

leurs côtes et s'aventurer dans l'intérieur des terres s'il n'avait évidemment le commerce pour excuse. Selon toute apparence, les Gaulois ne connaissaient que très imparfaitement cette île ; de ce fait, à peu près prouvé, on peut donc conclure que les marchands qui s'y rendaient appartenaient pour la plupart aux races belge ou germanique. Si Jules César donna à la Grande-Bretagne la forme d'un triangle, cette erreur doit être attribuée à l'inexactitude des renseignements qu'il parvint à recueillir et que dénatura sans aucun doute la superstition des Gaulois. Tacite fait remarquer la grande ressemblance qui existait entre le dialecte des Estiones des bords de la Baltique et celui des insulaires britanniques. Leur haute stature, leur teint coloré et leurs yeux gris et vifs étaient pour lui autant de preuves de l'origine germanique des Calédoniens. Le même observateur remarque le visage basané, brûlé du soleil et les cheveux frisés des habitants de l'angle sud-ouest de l'île, les *Silures* ; mais, au lieu d'en conclure que l'émigration d'une race plus puissante, venue de l'est, avait forcé les habitants primitifs de l'île à chercher une retraite dans les montagnes de l'ouest, il a adopté la faible hypothèse, si souvent répétée depuis par les historiens modernes de l'Irlande, d'une colonie venue directement de l'Espagne.

Tacite nous apprend aussi que des marchands fréquentaient les ports de l'Irlande dont la supériorité était déjà connue. Mais avec qui ces marchands trafiquaient-ils ? La population celtique était-elle assez civilisée pour éprouver les besoins et comprendre les avantages du commerce ? cela n'est guère vraisemblable ; mais, lorsque l'historien latin nous dit ensuite que l'Hibernie différait peu de la Grande-Bretagne , sous le double rapport du sol et de la population, nous devons tout naturellement en conclure que, long-temps avant lui, une colonie de race germanique avait aussi pénétré dans cette île. Toutefois, il faut le reconnaître, aucune preuve directe ne soutient cette conjecture, adoptée par les historiens du pays. Ptolémée , il est vrai , un demi-siècle plus tard , place en Irlande une colonie belge, les *Menapii ;* mais son assertion ne nous fournit aucun moyen de déterminer la date précise de l'arrivée de cette colonie. Néanmoins ce qu'on peut affirmer en toute sûreté, c'est qu'à l'époque la plus reculée dont l'his-

toire authentique ait conservé le souvenir, la race germanique a été prédominante dans les îles Britanniques.

Si le voyage du chevalier romain Julianus, de la Pannonie au pays de l'Ambre jaune, leur fit connaître les côtes de la Baltique, voisines de la Vistule, les Romains restaient encore dans l'ignorance la plus complète et plus profonde à l'égard de l'Oder et des autres rivières de l'occident, jusqu'à l'Elbe. Le *Guttalus* de Pline est sans doute le Prégel, et tirait probablement son nom des *Guddai*, anciens habitants de la Prusse, et les *Guddones* de Pythéas. Au-delà de cette rivière, Tacite place les *Fenni*, dont Strabon fait aussi mention sous le nom de *Zoumi*, nom qui ne diffère pas beaucoup de celui de *Suome*, que se donnent eux-mêmes les Finlandais. L'historien philosophe décrit en peu de mots, mais avec emphase, la barbarie extrême de ce peuple : « Sans armes, sans chevaux, sans dieux pénates; ayant pour nourriture des herbes, des racines; pour vêtement la dépouille des animaux, et la terre pour lit. Hommes et femmes étaient également adonnés à la chasse. S'absentaient-ils, ils cachaient leurs enfants dans les branches des arbres, qui servaient également de berceau à la jeunesse et de lieu de repos aux vieillards.» Les *Æstyi* occupaient la côte orientale de la Baltique. Ressemblant aux Germains par ses mœurs, ce peuple parlait une langue qui avait de grands rapports d'affinité avec celle de la Grande-Bretagne. Les Æstyi adoraient la mère des dieux, en l'honneur de laquelle ils portaient sur eux l'image d'un sanglier, symbole si respecté qu'il assurait la vie sauve à celui qui le portait, même parmi les tribus ennemies. *Freya*, la Vénus scandinave, à qui le sanglier, en sanscrit *varaha*, était consacré, se trouve, à ce qu'il paraît, confondue dans cette relation, avec Frigga, la mère des dieux, selon la même mythologie; ou peut-être l'autorité de Tacite doit-elle servir à prouver que ces deux divinités n'en faisaient originairement qu'une. Les *Æstyi* recueillaient l'ambre auquel ils donnèrent le nom de *glesum* (brillant ou succin), et dont, en vrais barbares, comme l'observe l'historien romain, ils ne pouvaient expliquer l'origine. Tacite ne doit plus être considéré comme un savant mais comme un poète, quand il suppose que cette substance précieuse découle des arbres dans les îles lointaines

situées à l'ouest, où la chaleur excessive causée par le voisinage immédiat du soleil couchant la met en fusion. Les Cimbres, établis dans le Jutland ou *péninsule Cimbrienne*, étaient réduits à une tribu très-peu nombreuse du temps de Tacite, qui rappelle avec enthousiasme le souvenir de leurs anciennes victoires; néanmoins ils avaient conservé leur ancienne réputation guerrière et s'enorgueillissaient encore des monuments de leur gloire passée. Le nom de Cimbre, nous apprennent Plutarque et Festus, signifiait *guerrier*. Le pays que ces guerriers occupaient était appelé par eux *Cartris*. Sur la côte occidentale du Jutland se trouvait une île du nom de *Glessaria* ou île de l'Ambre, d'où l'on peut inférer que les Romains vinrent sur les côtes de la péninsule Cimbrienne s'approvisionner de cette substance si rare et si précieuse.

Le premier de tous les écrivains, Pline fait mention de la *Scandinavie*, qu'il regardait comme une île d'une étendue inconnue. Le bras de mer qui sépare ce pays de la péninsule Cimbrienne et qui ressemble à une grande rivière divisée en plusieurs branches, reçut de lui le nom de *Sinus Codanus*, c'est-à-dire le golfe du *Goth-Dane* ou Goths de la Plaine. L'île *Latris* paraît avoir été la Zélande moderne, où Lethra était l'antique demeure des rois de Danemarck. La montagne que Pline appelle *Sevo* et qui désignait l'entrée du *Sinus Codanus*, vis-à-vis le promontoire des Cimbres, est évidemment le mont *Sevo*, près de Gothenburgh. Mais, de l'autre côté du golfe, les notions de l'auteur latin, si étendues qu'elles soient, deviennent très-inexactes et très-confuses. Lorsqu'il dit que les *Hellevíones*, nation scandinave, regardaient leur pays comme une portion séparée du globe, les *Sagas* de l'Islande, qui appellent la Suède *la moitié septentrionale du monde*, nous donnent l'explication de ce langage. Mais, quand il énumère les quatre îles de *Scandia*, de *Dnumos*, de *Bergi* et de *Nérigon*, il n'est plus possible de savoir quels sont les pays si vaguement décrits. On peut toutefois conclure, sans crainte de se tromper, que par *Nérigon*, « grande île dont les habitants allaient par mer jusqu'à Thulé », il faut entendre la Norwége moderne, qui est ainsi la limite septentrionale de la géographie de Pline.

Cependant, Tacite, qui a plutôt étudié le caractère moral des nations que leur situation locale, fait mention des *Sviones* ( marins ), nom conservé par les Suédois jusque dans le moyen-âge, comme d'une nation habitant au milieu de l'Océan, aussi redoutable sur la mer que sur la terre, comparativement riche et obéissant à un monarque absolu. Il parle aussi de la forme particulière de leurs bateaux qui ressemblaient aux yolles actuelles du nord, pointues aux deux extrémités et si légères qu'une couple de rames suffisait pour leur faire facilement fendre les flots. Au-delà des *Sciones*, nous apprend-il, est une autre mer, calme et presque immobile, et on peut croire qu'elle embrasse la terre, car la lumière du soleil couchant brille jusqu'au matin d'un éclat qui éclipse toutes les étoiles. Enfin il ajoute qu'il est possible d'entendre le bruit que fait cet astre en descendant au-dessous de l'Océan et d'apercevoir distinctement les dieux couronnés de rayons lumineux. Ces descriptions poétiques de Tacite sont évidemment des descriptions de la mer Glaciale et du phénomène si frappant de l'aurore boréale.

Les *Arimphœi* de Pline, tribu habitant les monts Ourals, livrés à des austérités religieuses, et considérés comme sacrés par leurs voisins, ont succédé aux *Argippœi* d'Hérodote. Ils ressemblent aussi sous tous les rapports aux *Agrispœi*, peuple de la Perse, selon Ctésias; et il n'y a même, dans les noms transmis par les deux écrivains grecs, d'autre différence que celle que doit nécessairement causer l'analogie des formes grecques et persanes.

Toutes les fois qu'un auteur ancien parle des Scythes, il célèbre leur piété singulière, leur supériorité numérique et leurs dispositions belliqueuses. La pureté de leur vie, leurs jeûnes fréquents, leur douceur pour les animaux les plus communs, provoquent aussi son attention et son respect. Les exemples de célibat religieux que leur donnaient les *Gètes* devaient singulièrement étonner les Grecs qui, peut-être même, n'y croyaient pas, car, dans leur opinion, pour être exactement observées, les pratiques religieuses ont besoin de la présence et des encouragements des femmes qui ne recommandent jamais le célibat aux hommes. Les Scythes regardaient l'immortalité de l'âme, non comme une théorie philosophique,

mais comme une doctrine fondamentale de la religion. Ces grands traits de caractère national distinguaient la population du nord de celle de la Grèce et de l'Italie et prouvent la pureté de son origine; car ce fut des ruines des systèmes précédents que sortirent les germes fertiles de la civilisation grecque et romaine. La piété caractéristique des Scythes est aussi ancienne que l'histoire grecque. Les plus anciens écrivains en ont fait de grands éloges. L'histoire du Scythe Zamolxis, l'ami et le compagnon de Pythagore, en parle; Homère y fait allusion, et elle sert à expliquer en quelque sorte le caractère de cet Aristée à la triple naissance, qui se tient debout sur le seuil des temps fabuleux. Cette piété exemplaire attribuée par tous les auteurs grecs, même des temps les plus reculés, à ces tribus errantes, qu'ils connaissaient sous le nom de Scythes, est une preuve de la parenté originaire de ces nations nomades et fait remonter leur civilisation, qui n'est à vrai dire que la moralité simple et stationnaire d'une société patriarcale, à une époque antérieure à celle de l'origine de la civilisation grecque. Les Scythes se firent aussi remarquer des Grecs par la finesse de leurs vêtements, leurs robes flottantes d'étoffe entièrement blanche ou embellie de dessins, et par leurs ornements d'or et d'argent.

Les connaissances des anciens ne se sont jamais étendues assez loin dans le nord pour leur permettre de rectifier leurs suppositions erronnées, que la Scandinavie était une île. Ptolémée, qui a écrit un siècle après Pline, paraît, dans sa description de l'Europe, avoir puisé à des sources antérieures à ce dernier, et ne fait aucune mention ni des *Sviones* ni de l'île de *Nérigon*. Cependant les rapports des Romains avec les nombreuses tribus de la nation germanique devenaient de jour en jour plus intimes. Ces maîtres du monde apprirent à respecter la valeur intrépide de ceux qu'ils regardaient comme des barbares. Les observations que leur suggéra le spectacle d'un système social qui différait si essentiellement du leur furent pour eux des leçons bien autrement importantes et utiles que de simples détails géographiques. A l'époque où leurs républiques étaient si florissantes, la vivacité et la force des Grecs offraient un contraste frappant avec la magnificence

impuissante des rois de la Perse; d'un autre côté, lorsqu'ils eurent perdu leur liberté, lorsque leurs annales furent souillées par les exemples trop nombreux de la cruauté et des excès des empereurs, les Romains contemplèrent avec une vive admiration la pureté des mœurs d'un peuple libre. Tacite dessine d'une main de maître les traits principaux qui distinguaient le caractère moral et la constitution physique des nations germaniques; mais ce magnifique portrait, d'ailleurs si connu, ne doit pas trouver place dans ce volume.

C'est dans le nord que les armées romaines ont fait faire à la géographie toutes ses découvertes importantes. Leurs généraux victorieux pénétrèrent, il est vrai, dans d'autres directions, au-delà des limites de l'Empire; mais les relations qui nous restent de ces expéditions ne contiennent que de simples catalogues de noms, ou des descriptions entièrement dépourvues d'intérêt moral. Tel est le récit que nous a transmis Pline de l'expédition de Cornélius Balbus dans l'intérieur de l'Afrique, entreprise si hardie et si périlleuse en elle-même, que nous devons vivement regretter de ne l'avoir connue que par des documents aussi imparfaits.

Ce général partit, dit-on, du territoire de Tripoli, et, dirigeant sa marche vers le sud, il pénétra par le désert dans la *Phazania*, aujourd'hui le Fezzan. « Nous avons soumis la *Phazania*, dit Pline, et ses deux villes *Alele* et *Cillaba* (Selbat), ainsi que *Cydanus* (Gadamis). De Cydanus s'étend vers l'est une chaîne de montagnes appelée les montagnes Noires; au-delà sont les déserts, puis *Matelgæ* ou *Talga*, ville des *Garamantes*; ensuite la célèbre fontaine *Debris* et *Garama*, capitale de la nation. Tous ces pays ont été conquis par les armées romaines; c'est Cornélius Balbus qui en a triomphé. » La *Garama* des Romains est évidemment la Germa, au sud-est du Fezzan, et, selon toute probabilité, *Alele* occupait le même emplacement qu'occupe aujourd'hui Morzouk. Le *Tabidium* de Balbus, son *Tapsagum* et son *Disceri* correspondent, pour ainsi dire, au Tabou ou Tibedou, au Tagazi et au Djezr des voyageurs modernes; le village de *Negligemela*, dont les maisons étaient construites en sel, se trouvait sans doute dans le désert salé de Bilma; son nom lui-même est l'expression arabe *Nedged-al-maila*, ou Pays

du sel. On peut également supposer que le *Nathabur* des Romains était le *Nar-thabou* ou rivière de Tabou. Après avoir traversé les montagnes Noires, nommées aujourd'hui les montagnes de *Tibesti*, Balbus entra dans le pays de *Thube* ou Tibbou. Plus loin, les noms de *Boin* et de *Dannagi* semblent rappeler, quoique la probabilité soit bien faible, les pays de Bornou et de Dongola. Sur les limites occidentales de ces contrées se terminèrent les découvertes de Cornélius Balbus, qui, cela paraît certain, n'a jamais traversé le désert compris entre le pays des Tibbous et les contrées qu'arrose le Niger. Pline nous donne quelques détails concernant l'expédition de Suétonius Paulinus, qui, parti du *Lixus*, limite de l'empire romain sur la côte occidentale de l'Afrique, atteignit le mont Atlas en dix jours de marche; puis, s'avançant à quelques milles au-delà, rencontra dans un désert de sable de couleur sombre une rivière qu'il supposa être le Niger. C'était probablement le Gyr de Ségelmessa; mais telle fut l'ignorance des anciens relativement à la véritable étendue de l'Afrique, qu'ils purent facilement croire à l'existence d'une communication entre le Niger et les autres fleuves coulant au sud du mont Atlas, quoiqu'ils fussent séparés par toute la largeur du Grand Désert.

Les renseignements très-incomplets que Pline nous donne sur le cours du Nil et du Niger, d'après l'autorité du roi Juba, nous font regretter de ne pas posséder l'ouvrage original de ce savant Mauritanien, ou plutôt les Annales carthaginoises, ces documents précieux dans lesquels il puisa. Cependant les erreurs de l'auteur romain sont elles-mêmes instructives : car, lorsque Pline nous dit que le lac *Nilis*, abondant en crocodiles comme le Nil, est situé non loin de l'Océan occidental; que la rivière qui en sort vers l'est disparaît dans le désert et parcourt, sous terre, un espace considérable; qu'après avoir reparu et disparu une seconde fois, elle sort enfin de la source appelée *Nigris*, et que, séparant l'*Afrique* de l'*Éthiopie*, elle prend le nom d'*Astapus*, l'une des principales branches du Nil; lorsque Pline, disons-nous, nous donne ces détails confus, il est facile de reconnaître que les relations des Carthaginois, qui probablement avaient quelques rapports avec les nations habitant le pays du Niger, ont été altérées par ceux qui n'ont pu puiser à des sources aussi authenti-

ques. C'est par les auteurs carthaginois que Pline connaissait les rivières de l'intérieur de l'Afrique ; mais les hypothèses exagérées qui les faisaient communiquer avec le Nil appartiennent évidemment à une époque postérieure, où les théories prédominaient, et où tout rapport direct avec l'intérieur avait cessé. On commettrait donc une erreur grave si l'on supposait avec divers écrivains que les armées romaines pénétrèrent jusqu'au Niger, ou qu'elles s'avancèrent jamais au midi jusqu'aux sources de l'*Astapus* ou Nil de l'Abyssinie que Pline, par une méprise singulière, fait communiquer avec les rivières de l'Afrique occidentale.

Les géographes romains n'ont recueilli des notions certaines sur les îles de l'Atlantique qu'à une époque comparativement bien postérieure. Pendant son exil en Espagne, Sertorius apprit qu'à l'ouest de la Libye se trouvaient deux îles d'une grande fertilité et créées tout exprès par la nature pour servir d'asile à tous les malheureux. La déplorable situation de ses affaires devait lui faire admettre facilement une pareille assertion. Environ vingt ans plus tard, Statius Sébosus recueillit à Gades tous les renseignements possibles sur ces îles occidentales. Le roi Juba fit aussi des recherches à cet égard, et parvint à apprendre le nom de six de ces îles. Il peut au premier abord paraître difficile de concilier l'opinion de l'auteur romain et celle du roi maure, ou même celle de Ptolémée ; néanmoins ces opinions, en apparence si diverses, s'accordent si bien en ce qui touche la position de ces îles, qu'elles lèvent elles-mêmes toutes les difficultés. On s'en convaincra aisément en jetant les yeux sur la table suivante, où les noms des îles sont classés dans l'ordre suivi par ces différents auteurs :

| SEBOSUS. | JUBA. | PTOLÉMÉE. | NOMS MODERNES. |
|---|---|---|---|
| ——— | ——— | Aprositos. | Allegranza. |
| Junonia. | Junonia parva. | Junonia. | Clara. |
| Plutalia. | Ombrias. | Pluitalia. | Lancerote. |
| ——— | Junonia. | ——— | Lobo. |
| Capraria. | Capraria. | Caspéria. | Forteventura. |

« Au-delà des *Iles Fortunées*, il s'en trouve d'autres, » dit Pline, puis il en nomme deux, *Nivaria* et *Canaria*, Ténériffe

et Canarie, que Juba avaient nommées auparavant et qui étaient sans doute la *Convallis* et la *Planaria* de Sébosus.

Ainsi donc, il paraît que les Hespérides, ou les îles Fortunées des anciens géographes, étaient les îles les plus orientales du groupe appelé aujourd'hui les Canaries. Elles forment une ligne parallèle à la côte de l'Afrique et sont situées à une distance à peu près égale du continent et des deux grandes îles des Canaries et de Ténériffe, dont les anciens citent les noms quoique probablement ils ne les aient jamais visitées.

---

## CHAPITRE VII.

### DÉCOUVERTE DES MOUSSONS.

**Hippalus. — Progrès toujours croissants du commerce de l'Europe avec l'Inde. — Route que suivait ce commerce. — Périple d'Arrien. — Sa description exacte de la péninsule de l'Inde.**

Cependant, à l'époque où Pline écrivait, un individu obscur fit dans l'Orient une découverte d'une importance bien plus grande, pour la géographie et le commerce, que les routes temporaires ouvertes dans des contrées barbares par l'intrépidité et l'ambition des généraux romains. La régularité des moussons ou vents périodiques qui soufflent sur l'Océan entre l'Afrique et l'Inde, pendant six mois du sud-ouest, et pendant l'autre moitié de l'année du sud-est avec de très-légères variations, ne pouvait échapper long-temps à l'attention des navigateurs arabes. On ne tira toutefois aucun avantage de ce phénomène si frappant; car chez un peuple qui n'est pas encore civilisé il s'écoule un long espace de temps avant que des faits révélés chaque jour par l'expérience se transforment en principes généralement admis et reconnus. Les Grecs, il est vrai, durent bientôt apprécier l'importance des moussons; nous l'avons vu dans un chapitre précédent, si Eudoxus fit un voyage dans l'Inde, c'est qu'un navire indien fut poussé sur la côte d'Afrique par la mousson de l'est, qui régnait alors. Eudoxus lui-même, à son retour en Égypte, fut emporté trop loin à l'ouest par le même vent. On a dit

que le mousson d'occident entraîna Jambolo en sens contraire des côtes de l'Afrique jusqu'à Ceylan. Sous le règne de l'empereur Claude, un affranchi d'Annius Plocamus, chargé de percevoir les revenus de l'Arabie, se vit également jeté par une cause semblable vers la même île. Ce fut à ce qu'il paraît à peu près à cette époque ou peut-être un peu plus tard (A D 50), qu'Hippalus, navigateur instruit, regardant la régularité des vents périodiques comme une loi invariable de la nature, eut le courage de s'éloigner de la terre pour s'ouvrir au travers de l'Océan une route inconnue. Le succès de cette tentative opéra bientôt une révolution complète dans le commerce de l'Inde, qui, à en croire Pline, ne faisait alors, pour ainsi dire, que de naître. Les vaisseaux, partis de Bérénice sur la mer Rouge, arrivaient en trente jours à *Cana*, sur la côte méridionale de l'Arabie; puis, traversant l'Océan, ils atteignaient, après quarante autres jours de navigation, *Muziris* ou quelqu'autre port de l'Inde; de là ils remettaient à la voile aussitôt que le vent changeait, afin de retourner à Bérénice et d'achever le voyage de l'Inde, aller et retour, dans l'espace d'une année. Pour témoigner leur reconnaissance à l'auteur de cette importante découverte, les Grecs donnèrent le nom d'Hippalus à la mousson d'été ou mousson du sud-ouest.

Toutes les particularités qui se rattachent au commerce du levant et à la route suivie par les navires qu'il occupait, nous ont été transmises dans un ouvrage peu étendu mais très-précieux, le *Périple* de la mer Erythréenne, écrit par un certain Arrien, qui, à ce que l'on suppose, était un marchand d'Alexandrie. On ne peut déterminer d'une manière positive la date de cet ouvrage; cependant quelques-uns des savants les plus recommandables regardant Arrien comme un contemporain de Pline, le Périple devrait, d'après cette supposition, être reporté à la seconde moitié du premier siècle de notre ère.

Après avoir passé le détroit de Babelmandel, les flottes parties de l'Égypte pour l'Inde touchaient d'abord à Aden, place commerciale importante depuis les temps les plus reculés. Elles côtoyaient ensuite l'*Arabie Heureuse* jusqu'à *Cana*, que d'Anville, à cause d'une ressemblance de son,

place à Cava Canim. C'était la capitale des *Chatramotites*, habitants de l'Hadramaout, située, selon toute probabilité, immédiatement à l'ouest du cap Fartach, dont la pointe si longue marquait sans doute la limite de la navigation des côtes, et détermina le navigateur attardé à s'aventurer au milieu de l'Océan. Les vaisseaux se dirigeaient alors vers *Dachanabades*, la ville du *Decan* ou du *Midi*, nom que les Grecs ont donné à toute la péninsule du Decan. Le Mekran ou la côte occidentale de l'Indus ne fut pas, à ce qu'il paraît, visité par des étrangers depuis le temps d'Alexandre, jusqu'à l'époque des découvertes des Portugais; mais les Grecs connaissaient les riches et populeuses contrées situées au sud de cette rivière. Ils connaissaient le golfe des *Canti*, aujourd'hui la baie de Koutche; le mot sanscrit *Canta* et l'expression moderne *Koutche* signifient l'un et l'autre *Côte*. Parmi les principaux *emporia* (marchés) mentionnés par Arrien se trouvaient *Barygaza* (Barotch), dans le golfe de Cambaye; *Ozene*, appelée maintenant Oudsein, dans la province de Malvah, et *Tagara*, ville ancienne et révérée de *Deoghir* (la montagne de Dieu), dont les ruines sont voisines de celles d'Elora, à environ quatre *coss* de la moderne Aurungabad. Les belles mousselines, les fines toiles de *Tagara*, étaient transportées en dix jours à *Plutana*, aujourd'hui Pultaneh, et de là, en vingt autres jours, à *Barygaza*, par des routes difficiles à travers de hautes montagnes escarpées. On trouve dans le passage relatif à ces routes de montagnes des détails précis sur les habitants de la province de Balaghat.

Du côté du midi, Arrien mentionne, entre autres lieux, *Kalliene* ou l'île de Bombay, qu'on appelait encore *Gallian* il y a quelques siècles. La côte de Canara, plus rapprochée du sud, était infestée de pirates; cette particularité locale si caractéristique s'est conservée sans subir aucune altération depuis le temps d'Arrien jusqu'au milieu du dernier siècle, époque à laquelle l'extension de la puissance britannique le long des côtes du Malabar fit enfin cesser ces déprédations maritimes. Sur la côte des pirates les Grecs placent *Palaipatmai* ou Balepatna, la grande ville ou ville de Bali, et quelques autres villes dont les noms existent encore. *Muziris*, ce grand marché auquel les flottes grecques se rendaient directement

depuis le cap Gardafui, occupait, selon les suppositions de quelques auteurs, l'emplacement de la moderne Mangalorn, et, selon d'autres, celui de Mizzouh. Le nom des *Aii*, anciens habitants du Malabar, se retrouve dans celui d'Aycotta près de Granganor. Pline place sur cette côte le mont *Maleus* : on peut en conclure que cette montagne donna son nom aux indigènes, appelés dans l'antiquité comme aujourd'hui *Mal-ayes* ou *montagnards*.

Muziris était le rendez-vous général des Grecs et des marchands du Levant; et comme ces marchands n'avaient aucune occasion de pénétrer plus loin le long des côtes, elle devint en même temps la limite de leurs connaissances positives; toutefois, quelques-uns ont pu s'aventurer jusque dans les mers situées à l'est de la Péninsule, et le récit de leurs aventures, ajouté aux relations des naturels, durent reculer cette limite jusqu'au point le plus éloigné atteint par le commerce, c'est-à-dire jusqu'à la Chine; car on doit prendre garde de tomber dans l'erreur de ces commentateurs qui s'efforcent de borner les connaissances des Grecs aux pays seuls qu'ils avaient effectivement visités, sans tenir aucun compte de tout ce qu'ils apprirent par ouï-dire. Cependant le tableau que les Grecs nous ont laissé de l'orient devient de plus en plus vague et incertain à mesure qu'on s'éloigne de *Muziris*, puis il finit par n'être plus qu'un simple catalogue de noms de lieux qui évidemment étaient parvenus jusqu'à eux d'une manière indirecte, et qu'ils font suivre d'indications de positions trop grossièrement erronnées pour mériter la plus légère attention.

Arrien parle du cap *Comar* (Comorn), ainsi appelé de *Caumari*, la *Vierge*. Au-delà de ce cap les *Colchi* ou *Coliaci* habitaient une côte renommée pour la pêche des perles, preuve certaine qu'ils étaient situés près de *Ramana-Koil* (temple de Ram), où se pêchent les plus nombreuses et les plus riches perles de l'univers entier. Quant à Taprobane ou Ceylan, il la représente à une distance de six jours de navigation du continent, erreur qui montre que cette île était bien rarement visitée par les Grecs.

Si nous suivons Arrien sur la côte de Coromandel, nous nous enfonçons à chaque pas dans des ténèbres de plus en plus épaisses; cependant les Grecs connaissaient la rivière

*Chabaris*, le Caveri actuel, et le *Mœsolus* ou Kistnah, dont le nom ancien s'est trouvé conservé dans celui de Masulipatan, ville située à son embouchure. Un peu plus loin, vers le nord, étaient les *Hippioprosopoi* ou les hommes à figure de cheval (les *Aswa-muc'has* des Hindous), les *Macrocephali* et autres monstres; ces peuples occupaient la côte d'Oricha, qui de tout temps a été la partie la moins civilisée de l'Inde. Arrien parle ensuite du Gange, le plus grand fleuve de l'Inde, puis il applique avec exactitude le nom indien *Patala*, ou, comme Ptolémée l'écrit, *Passala*, c'est-à-dire *région inférieure*, au pays qui s'étend autour de son embouchure. Bien qu'au-delà de cette limite il ne donne aucun détail topographique, nous ne sommes pas pour cela autorisés à conclure qu'il n'avait jamais rien appris par ouï-dire des pays plus éloignés. N'oublions pas de le remarquer, il emploie toujours le langage d'un marchand, et il mentionne avec un grand soin une île située au-delà de la Chersonèse d'or, sous le soleil levant, et qui fournissait les plus belles écailles de tortues de l'univers entier.

La relation qu'il nous a laissée du commerce de la Chine trouvera sa place dans l'un des chapitres suivants.

---

## CHAPITRE VIII.

### PTOLÉMÉE.

Relations toujours croissantes des peuples entre eux pendant la domination romaine. — Avantages dont jouit Ptolémée. — Usage qu'il fait des mesures de longitude et de latitude. — Ses erreurs. — Preuves certaines qu'il connaissait les Steppes Caspiennes. — Marche des nations Scythes vers l'ouest. — Leur origine. — Villes situées sur les bords du Niger. — Des notions que Ptolémée avait sur l'Orient. — Ses répétitions fréquentes. — Sa supposition que les continents de l'Asie et de l'Afrique se réunissaient dans l'Océan méridional. — Les Sines et les Sères devaient être les Chinois. — Du commerce de la soie. — Allusion aux Tartares. — La tour de pierres dans le Belour. — Témoignages des auteurs chinois. — Ambassade romaine en Chine. — Le nom de la soie. — De la Chine. — Antiquité du commerce avec la Chine. — Mérites de Ptolémée. — Conclusion.

Les victoires des Romains réalisèrent enfin le grand projet qu'avait pour la première fois conçu le génie d'Alexandre. Non-seulement les nations si nombreuses et si éloignées l'une

de l'autre, comprises dans les vastes limites de l'empire ro main, communiquèrent ensemble, comme les membres d'u grand corps; mais elles apprirent à apprécier les avantage d'un commerce mutuel, qu'un gouvernement actif et libér s'efforçait sans cesse d'étendre et de consolider. On construi sit de grandes routes qui traversaient l'empire dans toute les directions. On propagea partout une langue commune; e un mot, on aplanit ou on rendit moins insurmontables les prin cipaux obstacles naturels ou moraux qui s'opposaient à l'éta blissement de relations faciles et intimes entre les nation étrangères dont se composait le monde romain. Nous n rechercherons pas ici jusqu'à quel point l'accroissement d pouvoir impérial et la ruine graduelle de la liberté doiver se rattacher à la décadence de la littérature et des arts, ni s l'extension de la puissance romaine fut favorable à la civilisa tion de l'humanité; ce sont des questions qui n'entrent pa dans le cadre de cet ouvrage; mais, toujours est-il certain, qu quelles qu'elles fussent, les causes auxquelles on doit attri buer l'affaiblissement et la perte du goût n'exercèrent aucun influence fâcheuse sur les progrès de la géographie. Cett science, dont le développement dépend presque entièremen de l'accumulation des faits, ne cessa point de profiter des le çons de l'expérience, sans que la corruption politique lui fi éprouver le plus léger préjudice. Elle fit surtout des progrè rapides entre le siècle d'Auguste, pendant lequel Strabo écrivait son ouvrage, et celui des Antonins, qui vit flori Ptolémée, à une époque où l'empire romain tombait déjà e décadence.

Ptolémée naquit à Pelusium (Damiette), en Égypte, dans l 70e année de l'ère chrétienne, et il vécut jusqu'au milieu d siècle suivant. Sa résidence à Alexandrie, alors le point cen tral d'un immense commerce, et d'autres circonstances par ticulières à son siècle, contribuèrent à lui procurer cett abondance de connaissances topographiques si remarquabl dans ses écrits. Il déclare avoir principalement tiré ses ren seignements des itinéraires des marchands; mais il est difficil de se former de nos jours une idée exacte de la masse de matériaux qu'il possédait, d'après les rares traités de géogra phie qui ont échappé aux ravages du temps. Les Romain

ne laissaient jamais échapper les occasions d'acquérir des connaissances locales ou de profiter du commerce des peuples soumis à leur domination. C'est une erreur de croire que cette nation si vaine et si hautaine dédaignât les spéculations mercantiles. On trouve dans les auteurs latins de fréquentes allusions aux immenses richesses des marchands romains, et l'histoire nous donne souvent des preuves de leur passion pour les découvertes et les aventures. La multitude de Romains ou *Italici generis homines* faits prisonniers par Jugurtha à Zama, les cent mille hommes mis à mort par Mithridate dans l'Asie mineure, et le nombre des marchands italiens massacrés dans la Gaule à *Genabum* (Orléans), quelques années plus tard, nous apprennent que la passion du gain attirait les Romains dans les pays étrangers avec autant de force que la passion des conquêtes.

Les savants de cette époque recherchèrent avidement toutes les occasions qui leur étaient ainsi offertes d'acquérir des connaissances en géographie; Ptolémée a consulté un nombre considérable d'ouvrages précieux dont nous devons déplorer la perte. Agrippa, gendre d'Auguste, avait fait faire un plan complet de l'empire romain. Pline écrivit une histoire de la Germanie. On doit à Sénèque un ouvrage sur l'Inde rempli de détails statistiques très-minutieux à en juger par les fragments que Pline nous a conservés. Le roi Juba s'était montré, à ce qu'il paraît, non-seulement un géographe instruit, mais un savant antiquaire. Cependant les événements politiques ouvraient incessamment de nouvelles contrées aux observations et à l'étude des savants. Les guerres de Trajan avec les Daces et ses expéditions dans la Parthie et dans l'Arabie eurent pour résultat l'exploration de pays peu connus auparavant. Vinrent ensuite les règnes paisibles d'Adrien et des Antonins, dont la sage administration recueillit tous les fruits de l'activité de Trajan. Ptolémée, qui entra dans sa virilité au commencement du règne de ce grand prince, et qui termina ses jours dans la dixième année du règne d'Antonin-le-Pieux, eut le bonheur de vivre dans ce siècle, qui doit peut-être passer pour le plus heureux et le plus florissant de l'histoire romaine, à ne considérer que la diffusion générale des sciences et l'activité du commerce. Il

n'est donc pas étonnant que ses écrits géographiques révèlent une connaissance plus exacte et plus parfaite des pays étrangers que tous ceux de ses prédécesseurs.

Cependant ce n'est pas à ce mérite que Ptolémée doit sa réputation de géographe ; son principal titre de gloire est d'avoir inventé un système général pour déterminer la position des lieux. Il enrichit la science des mesures de longitude et de latitude, ou du moins, le premier de tous les écrivains, il apprit au monde à les connaître et à les appliquer. En fixant ainsi sur une base mathématique les faits si nombreux et si épars de la géographie, il a donné à cette science une unité et une solidité quelle n'aurait jamais pu obtenir sans cette heureuse alliance. Mais son invention, car, pour éviter toute discussion, nous consentons à lui faire honneur de cette découverte, son invention, disons-nous, n'était pas de celles qui frappent l'humanité par leur hardiesse ou qui semblent devancer les progrès ordinaires des siècles futurs. Au contraire, elle était plus qu'aucune autre peut-être le fruit d'une longue expérience, et on doit même s'étonner qu'après avoir germé et s'être développé avec tant de vigueur, ce fruit ait tardé si long-temps à mûrir. La rareté des livres dans l'antiquité fut toujours l'un des plus grands obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la science. Quelles difficultés n'éprouvait-on pas à s'instruire alors? Ainsi que nous l'avons dit dans un précédent chapitre, un auteur ignorait souvent les travaux de ses contemporains, et cette observation s'applique même au siècle d'Auguste et aux écrivains d'Alexandrie. De là cette excessive lenteur avec laquelle se développaient chez les anciens les germes des plus importantes vérités. Thalès avait enseigné que la terre était une sphère, et cependant des siècles s'écoulèrent avant qu'Ératosthènes songeât à déterminer la situation relative des lieux au moyen des latitudes. Ce premier pas fait, il fallut encore trois siècles, trois siècles de civilisation et de progrès continu, pour qu'aux mesures de latitude Ptolémée ajoutât enfin les mesures de longitude si utiles et en apparence si faciles à découvrir.

La géographie de Ptolémée n'est qu'une énumération ou un catalogue de lieux avec l'indication de leurs longitude et

latitude ; quelques observations sur sa méthode générale et sur les sources où il a puisé les renseignements, servent de préface à son ouvrage. Il nous fournit ainsi les matériaux nécessaires pour la construction d'une mappemonde qui mérite un examen critique, tant à cause de l'autorité dont elle a joui pendant une longue suite de siècles, qu'à cause de son mérite réel et intrinsèque.

Comme Ptolémée emprunta les indications de la plupart des distances qu'il nous a données à des mesures d'itinéraires, qui presque toujours, on le conçoit aisément, dépassent de beaucoup la vérité, il n'est pas surprenant que sa mappemonde renferme des erreurs graves de plus en plus disproportionnées, à mesure qu'on s'avance vers le nord, vers le midi, et particulièrement vers l'est. La forme générale des côtes ne peut être qu'imparfaitement connue des navigateurs qui les rasent toujours. Quand il ne s'éloigne pas de la terre, le marin observe peu le ciel; la multitude des courbes et des sinuosités qu'il suit servilement trouble ses calculs; il ne juge du contour général de la côte que par la position relative des deux points qui marquent le commencement et la fin de son voyage. De là cette uniformité, cette compression des côtes, dans les cartes anciennes; cette réduction sur la même ligne de tous les caps et de tous les golfes. La même cause qui étendait ainsi le long d'une ligne droite les mesures d'une navigation soumise à de nombreux détours, eut pour résultat d'allonger les distances hydrographiques. Ptolémée fut donc trompé par des erreurs inhérentes à la nature même des renseignements qu'il possédait. En conséquence, il n'est pas nécessaire, pour le justifier, de supposer avec quelques savants, qu'il a copié des cartes dressées d'après des principes de projection qu'il ne comprenait pas. A dire vrai, on a peine à concevoir comment on pouvait dessiner des cartes projetées sans employer les parallèles et les méridiens, et dès qu'on s'en servait il devenait impossible de commettre de si grossières erreurs.

Ces observations sur le caractère général de la géographie de Ptolémée en rendront inutile un examen minutieux. Pour juger des progrès qu'a faits cette science, il suffira de jeter un coup-d'œil rapide sur sa mappemonde, et d'y remarquer l'é-

tendue de ses connaissances et l'importance de ses erreurs. En commençant par le nord-ouest, on voit que Ptolémée a étendu la Grande-Bretagne trois degrés trop loin vers le nord, bien qu'il ait fait subir à l'Écosse une réduction telle qu'il nous la représente, courant de l'ouest à l'est dans une direction parallèle à la côte de la Germanie. Mais il a déterminé avec assez d'exactitude la position d'un grand nombre de localités dans les îles Britanniques. Les villes principales, les grandes rivières et les caps sont presque tous mentionnés par leurs véritables dénominations indigènes.

Quant au nord de l'Europe, Ptolémée ne le connaît guère mieux que ses prédécesseurs ; à ce qu'il paraît même, il avait emprunté tous ses renseignements à des autorités antérieures aux siècles de Tacite et de Pline. Il ne parle pas des *Sviones* ou Suédois ; mais il place à l'est du Jutland, ou de la *Chersonèse Cimbrienne*, quatre îles, dont la plus grande et la plus éloignée, appelée *Scania*, doit évidemment représenter la Suède ; du reste, il nous donne, selon son excellente habitude, une foule de détails précieux. Il mentionne les Danois sous le nom de *Daukiones*, qui n'est autre que leur ancien nom, légèrement adouci, de *Daunskir* ou *Daunskion*. Il est enfin le premier écrivain de l'antiquité qui parle des Saxons.

Ptolémée décrit le cours du *Rha* ou Volga avec une précision remarquable. Il paraît aussi parfaitement connaître les détours du Tanaïs, rivière que Strabon faisait couler du nord au sud. Sa rectification de l'opinion erronée qui supposait une communication entre l'Océan et la mer Caspienne est encore une preuve des progrès de la géographie de son temps. Mais, au lieu d'imiter Hérodote et de donner à cette mer sa plus grande dimension du nord au sud, il l'allonge de l'ouest à l'est. Cette erreur et celle qui place la mer Caspienne de plusieurs degrés trop loin à l'est sont restées dans nos cartes jusqu'au commencement du siècle dernier.

La mappemonde de Ptolémée nous fait connaître la marche vers l'ouest de ces grandes nations comprises, à tort, sous la dénomination générale de Scythes. Les Scythes d'Hérodote avaient disparu de l'histoire, et les *Sarmates* (*Mèdes* ou *hommes nobles*) qui de son temps étaient fixés à l'est du

Tanaïs avaient fait subir leur joug ou au moins donné leur nom à toutes les contrées situées entre ce fleuve et les monts Krapaks. Les *Alanni* habitaient les rives septentrionales du Pont-Euxin. Ils étaient une branche des *Asi*, appelés aussi Ariani, qui, ainsi que nous l'avons vu dans un précédent chapitre, descendirent des vallées septentrionales du Bélour pour détruire le royaume grec de la Bactriane, et qui s'avancèrent vers le nord quelques siècles plus tard. Les *Gètes* et les *Dahæ* ou *Daves*, établis dans la contrée du Danube inférieur, avaient occupé originairement les confins de la Perse et les hautes terres de la Boukharie. On trouve leurs noms au sud-est de la mer Caspienne, sur les cartes de Ptolémée. En Europe, ils ont disparu dans la grande famille collective des nations esclavones. Les plus anciennes relations des émigrations des Scythes ne contiennent le nom d'aucune tribu valablement autorisée à se regarder comme la souche primitive des Germains. Les Alanni peuvent avoir eu, il est vrai, quelque affinité d'origine avec cette race ; mais un petit nombre d'entre eux pénétra en Europe au-delà du Borysthène. De même, les *Agathyrsi*, qui habitaient les montagnes de la Transylvanie du temps d'Hérodote, et dont il remarque les cheveux blonds, les yeux bleus et les grandes richesses, semblent, à proprement parler, appartenir aussi à la famille germanique ; et les colonies des mineurs saxons, transplantés successivement dans les monts Krapaks par les possesseurs esclavons et hongrois de ce pays, donnent une certaine force à la conjecture qui représente l'exploitation difficile et ingénieuse des mines comme ayant toujours été dirigée par des Germains.

Cependant, dans l'opinion des Esclavons, les nations germaniques ont toujours formé une branche alliée, quoique distincte, de la même grande famille. Mais, si les tribus esclavones sont venues des pays situés au delà de l'Oxus, quelle est l'origine de leurs prédécesseurs ? Faut-il l'aller chercher dans une situation et à une époque plus reculées ? Etaient-ils des branches des *Comari* et des *Comani*, *les guerriers et les hommes* du Caucase indien, qui, de même que les *Catti*, l'une des trente-six tribus royales des Hindous, descendirent de leurs montagnes primitives et conservent encore

leurs anciens usages scythes dans la péninsule de *Cattiwar?* Étaient-ils des *Asi*, cette nation de géans de l'antiquité dont l'ombre obscure semble s'étendre depuis Ceylan jusqu'à la Scandinavie? Enfin étaient-ils des *Sacæ* ou les *Jits* ou *Yutes*, ces soldats nomades des frontières de l'Inde, dont les noms sont également communs dans l'Orient et dans l'Occident?

Admettre ou rejeter entièrement ces conjectures hypothétiques serait faire preuve d'une égale présomption. L'affinité générale des langues parmi les nations appelées Indo-Teutoniques, l'identité du système féodal, tel qu'il existait dans sa forme primitive chez les Germains et chez les tribus militaires des montagnes de l'Inde, le respect chevaleresque témoigné aux femmes, trait caractéristique de la nation germanique qui distingue aujourd'hui les nobles Rajpoots de l'Orient, toutes ces ressemblances réunies à d'autres rapports physiques et moraux nous engagent naturellement à supposer que les Germains faisaient originairement partie des Indo-Scythes, ou tribus guerrières des Hindous, peut-être à une époque où les castes dominantes de cette grande nation n'étaient pas encore descendues de leurs montagnes vers les bords du Gange. Mais les recherches des savants peuvent-elles établir sur une base historique une affinité d'origine dont trois mille ans au moins ont effacé les plus légères traces? nous n'avons pas la prétention de le penser. Sans doute, la parenté des Germains et des tribus nobles de l'Inde n'est pas et ne sera probablement jamais prouvée d'une manière authentique. Néanmoins, une pareille supposition rappelant à l'esprit le caractère indélébile de quelques impressions sociales, dont la ressemblance paraît réunir l'une à l'autre des nations actuellement séparées par de si grands espaces et par tant de siècles, est, en elle-même, un sujet d'étude aussi instructif qu'agréable.

Ptolémée avait recueilli quelques renseignements nouveaux sur l'intérieur de l'Afrique; car il est le premier des anciens qui annonce avec certitude l'existence du Niger. Il place sur les rives de ce fleuve, qu'il nous représente coulant de l'ouest à l'est et se terminant par un lac, les villes de *Tucabath*, de *Nigira*, de *Gana* et de *Panagra*. Ces deux dernières sem-

blent être la Ganah et le Wangara des voyageurs modernes. Quant aux hypothèses qui font des premières Tombouctou et Cashnah, elles sont bien moins vraisemblables.

Dans la géographie de Ptolémée la côte septentrionale de l'Afrique forme, pour ainsi dire, une ligne droite. Les golfes de la grande et de la petite Syrte disparaissent à peu près en totalité sur sa carte; cela vient, comme nous l'avons déjà dit plus haut, de la nature imparfaite des observations faites par les navigateurs qui longeaient les côtes. Une autre erreur provenant de la même cause, mais plus importante, prolonge la Méditerranée au moins de vingt degrés au-delà de ses véritables limites, et, n'oublions pas de le faire remarquer, cette faute grossière est restée sur nos cartes jusqu'au milieu du siècle dernier. Plus elles s'approchent de l'est et plus les mesures longitudinales de Ptolémée deviennent fausses et exagérées. Pour le prouver, il nous suffira de rappeler qu'il place l'embouchure du Gange *quarante-six* degrés à l'est de sa véritable position, et qu'il commet ainsi une erreur de distance équivalente à mille lieues, ou au huitième de la circonférence du globe. Ptolémée croyait qu'en allant aux Indes on se dirigeait toujours vers l'est. Il semblait penser qu'un navire se rendant de l'Indus au cap Comorin et de là au Gange suivait constamment cette direction; aussi l'erreur qui lui faisait rejeter si loin de sa véritable position l'embouchure du Gange, le déterminait nécessairement à supprimer toute la péninsule de l'Inde, à la place de laquelle sa carte nous montre une ligne de côtes courant presque à l'ouest et à l'est, et suffisamment dentelée pour lui permettre d'indiquer les nombreuses positions locales qu'il connaissait.

La partie la plus remarquable de la géographie de Ptolémée est celle qui traite des pays situés à l'est du Gange. Selon son habitude, il donne une ample liste de villes, de rivières et de caps; mais il serait fatigant de répéter après lui les noms des lieux dont nous ne pouvons déterminer la position d'une manière satisfaisante. Sa *Chersonèse d'or* s'étend jusqu'à l'équateur, et le *pays des pirates* qu'il y place, ainsi que la ville de *Malayucolon* (ou

*Malays de l'ouest* dans le langage moderne des habitants des mers de l'Inde), font présumer qu'il voulait indiquer l'île de Sumatra, dont la partie méridionale fut le berceau de ce peuple de marins. Au-delà de ce riche pays, il place le *Magnus Sinus*, ou le grand golfe, qui remonte jusqu'à la latitude du Gange. Il fixe la ville de *Thinæ* sur la côte orientale de ce golfe, immédiatement au-dessous de l'équateur et à 180 degrés à l'est des îles Fortunées. Ses connaissances dans cette partie du globe s'arrêtent à *Cattigara*, port de *Thinæ*, situé à 8 degrés au sud de l'équateur; mais il supposait que la terre s'étendait encore plus loin au midi, et qu'alors tournant à l'ouest, elle se joignait au continent africain; de sorte que le monde connu de Ptolémée avait pour limites au midi et à l'est une *terra incognita* d'une étendue indéfinie. Il paraît avoir emprunté aux géographes indiens, si féconds en absurdités, cette idée de joindre l'Afrique à l'extrémité de l'Asie. Le nom d'*Hippados*, par lequel il désigne la mer qui se trouvait ainsi renfermée dans les terres, vient probablement de l'expression indienne *Up'abdhi*, la *mer inférieure* ou intérieure.

Cependant, malgré l'énormité de ses erreurs, l'abondance et l'exactitude générale de ses détails expliquent et justifient la réputation de Ptolémée comme géographe. On est étonné de la multitude des lieux qu'il connaissait dans toutes les parties du monde, et de cette autre qualité plus importante, car elle fait connaître les sources où il a puisé ses renseignements, en même temps qu'elle prouve l'existence de relations actives entre les nations étrangères de son temps, c'est-à-dire de la manière précise et correcte avec laquelle il a su reproduire les noms indigènes; il se montre à cet égard bien supérieur à ses devanciers en ce qui touche les noms de la géographie des Indiens. Ainsi, par exemple, les rivières du Pen-jab, nommées par Arrien l'*Hyphasis* et l'*Hydaspes*, se trouvent changées par Ptolémée en *Bipasis* et *Bidaspes*, mots qui se rapprochent plus des noms sanscrits *Beypasha* et *Bidasta*. Il transforme les *Hydraotes* et *Saranges* des autres écrivains grecs en *Rhuadis* et *Zadadrus*, en sanscrit *Irawutti* et *Shatooder*. On remarque des corrections semblables dans sa nomenclature de l'intérieur des terres et

même dans celle de la côte, où, par exemple, il change le *Palaipatmai* d'Arrien en *Balepatna*, véritable nom indien. Toutefois, il est évident qu'en tout ce qui regardait les rivages et les îles, il s'en rapportait trop exclusivement aux connaissances locales des marins arabes. Ainsi on peut soupçonner que le *Galibi* de la Taprobane et le *Calpe* de l'ouest sont des dénominations générales improprement appliquées à toute montagne en particulier (du mot arabe *Gebel*, montagne); les *Sabadiva* sont évidemment aussi des îles de l'occident dont il est impossible de déterminer la situation précise. Cependant sa *Jabadiva* ne peut être que Java. Ses îles des satyres et des anthropophages méritent peu d'attention; mais on doit remarquer la précision avec laquelle il affecte de fixer le nombre des Maldives et des Laccadives à 1378. L'abondance des matériaux qu'il paraît avoir possédés pour la géographie des mers de l'Inde, mise en contraste avec les erreurs grossières qu'il a commises dans son tracé de cette partie du globe, dénote la grande activité du commerce et de la navigation dans le Levant, comparativement aux progrès de la géographie dans le monde occidental.

Reconnaissons-le toutefois, l'ouvrage de Ptolémée, malgré la réputation dont il a joui pendant des siècles, offre peu de preuves de talent; il n'est, en réalité, qu'une compilation bien remplie, faite évidemment d'après des données authentiques, et réunissant, sous un seul point de vue, l'expérience de plusieurs siècles; mais le manque d'esprit du compilateur ou ses efforts dissimulés pour cacher son ignorance aux dépens de la vérité se montrent à découvert dans les fréquentes répétitions dont il s'est rendu coupable. Ainsi, en citant deux fois un grand nombre de lieux, il paraît avoir des connaissances très-étendues des contrées situées sur la côte occidentale de l'Afrique. On voit reparaître sur les bords du Niger, les nations qu'on a déjà vues en Numidie; plusieurs peuplades scythes, telles que les *Massagetæ*, les *Comari* ou *Comani*, les *Tapuri*, etc., ont, qu'on nous permette cette expression, une double existence sur sa carte, et on trouve dans les mers de l'Inde ses *régions* ou péninsules *d'or et d'argent*, entourées d'*îles d'or et d'argent*, de manière à rendre aussi fidèlement et aussi complètement que

possible l'ambiguité de l'expression arabe, langue dans laquelle il a, selon toute probabilité, reçu ses renseignements (car *Gezirah*, en arabe, signifie à la fois île et péninsule). A côté de sa *Tricabida* ou île de la Trinité, il place une *Tricanesia* qui n'est qu'une traduction de la première; et, en général, ses noms grecs ne doivent nous inspirer aucune confiance, lorsqu'on les trouve au-delà du domaine véritable de la langue des Hellènes.

La partie la moins digne d'attention de la géographie de Ptolémée est celle qui traite de l'extrémité sud-est de l'Asie; et cependant, c'est la partie pour la justification et l'application de laquelle on a déployé de nos jours le plus de science et d'esprit. Ainsi que nous l'avons vu, il a placé *Thinæ* sur les limites de son hémisphère, à 180 degrés des îles Fortunées et immédiatement au-dessous de l'équateur; et le port de *Cattigara* ou *Caita-Ghur* à 8 degrés plus loin au sud. Si l'on cherche ces lieux sur nos cartes, on les trouvera dans l'Océan Pacifique, près du groupe d'îles appelé îles de Salomon. Cependant, on a soutenu que *Thinæ* représentait *Tenaserim*, selon quelques savants, et *Siam*, selon d'autres; tandis qu'en même temps on suppose que *Mergui*, le port le plus septentrional de la péninsule Malaise, est l'ancien *Cattigara*. Les géographes célèbres qui cherchent ainsi à resserrer la géographie de Ptolémée dans d'étroites limites, et qui nient sa connaissance des Chinois du sud, veulent prouver en outre que les *Sères* du nord, du pays desquels on tirait la soie, étaient les habitants du Thibet. Pour excuser son erreur relative à la jonction de l'Afrique avec l'Asie, on prétend que ses renseignements se terminaient aux points où les deux continents tendent à se rapprocher; mais c'est là une raison trop frivole pour mériter quelque attention. Ptolémée était évidemment possédé de la manie des systèmes : de même que d'ingénieux écrivains modernes, il ne pouvait abandonner une question avant de l'avoir résolue, et il trouvait plus commode d'adopter un dogme hindou que d'avouer son ignorance.

Une revue des géographes qui ont précédé Ptolémée, et des événements de son siècle, prouvera clairement qu'il doit avoir connu les Chinois, et qu'il faut reconnaître pour tels les

*Sères* et les *Sines*, qui occupent sur sa carte les contrées les plus reculées de l'orient. La première mention de la ville de Thinæ, faite par un auteur grec, se trouve dans un ouvrage attribué à Aristote, mais évidemment d'une époque postérieure. Eratosthène (av. J.-C. 250) plaçait Thinæ à l'extrémité de la terre, sur l'Océan oriental; et il est manifeste que ce qu'il sait de cette ville, ou, à parler plus proprement, de cette nation, est venu jusqu'à lui par le continent et non par les mers de l'Inde. Mais la mention claire et précise qu'Arrien, le simple et judicieux auteur du Périple, fait de la Chine, mérite d'être reproduite dans ses propres termes :

« Au-delà du Gange, l'Océan renferme une île appelée *Chryse* ou d'or, située sous le soleil levant et aux dernières limites de l'orient; cette île produit les plus belles écailles de tortues du monde. Plus loin encore et vers le nord, au-delà de la mer qui borne le pays des *Sines*, se trouve la grande ville intérieure de *Thinæ*, d'où l'on apporte la soie écrue et manufacturée, à Barygaza, par la Bactriane et le Gange. Il est extrêmement difficile de parvenir jusqu'à *Thinæ*, et peu de personnes y vont; car elle est située à une grande distance, immédiatement au-dessous de la constellation de la Petite-Ourse. On dit que son territoire s'étend jusqu'aux bords éloignés du Pont et de la mer Caspienne. Cependant il se tient un marché annuel sur les frontières des *Sines* ; car les *Sesates* (les Tha-tas ou Tartares), tribu sauvage et grossière, s'y assemblent avec leurs femmes et leurs enfants. C'est une race d'hommes remarquablement petits et lourds, à la face large, au nez aplati. Ils apportent, pour trafiquer, des objets d'un grand poids enveloppés de nattes. Lorsqu'ils sont tous rassemblés à moitié chemin de leurs frontières et de celles des *Sines*, ils étendent leurs nattes et font de grandes réjouissances. »

Cette courte relation contient quelques détails importants. D'abord, le pays des *Sines* était borné par la mer qui tourne vers le nord ; secondement, on pouvait arriver par l'intérieur à la ville de *Thinæ*, capitale de cette contrée maritime; ensuite le pays des *Sines* était aussi la *Serica*, ou le pays d'où se tirait la soie ; et enfin le commerce se faisait avec les *Sines* par l'entremise des *Sesates*, peuple évidemment de

race mongole. On ne peut donc douter qu'Arrien n'ait voulu parler de la Chine. S'il la place à une si immense distance et même sous le pôle arctique, c'est que les marchands qui venaient de Barygaza devaient avoir fait au nord au moins 1,300 milles, en grande partie à travers des montagnes, avant d'arriver au point d'où les caravanes, se dirigeant à l'ouest, entraient dans la petite Boukharie.

Les marchands indiens qui commerçaient avec les *Sères* se donnaient rendez-vous à une station des montagnes appelée la *Tour de pierres*. Des Grecs de la Cilicie se joignaient aussi à ces caravanes. De cet endroit il fallait sept mois pour se rendre dans la capitale des Sères. Ce long espace de temps indique d'une manière assez précise qu'il s'agissait d'atteindre au moins les limites de la Chine. La Tour de pierres est encore aujourd'hui une grande station des caravanes, aussi bien que le rendez-vous général des pélerins. Elle se trouve située dans un passage étroit du Belour, non loin de l'endroit où les sources du Gihon et du Yerghien, descendant, dans des directions opposées, de cette grande chaîne de montagnes, se rapprochent l'une de l'autre. On arrive à ce passage par le nord-ouest; à gauche de la route, la montagne, énorme bloc de rocher taillé régulièrement, présente deux rangs de vingt colonnes; aussi la Tour de pierres s'appelle-t-elle aujourd'hui *Chasotum* ou les quarante colonnes. Ce rocher a toujours été un objet d'admiration et de respect pour les peuples de l'Orient, qui le regardent comme l'ouvrage des *Jins* ou démons. Néanmoins, le nom sous lequel cette station est généralement connue des marchands est celui de *Tuct Soliman*, le trône de Salomon.

Mais, comme les grandes nations prennent un intérêt réciproque aux premières relations qu'elles ont entre elles, les annales des écrivains latins pourront jeter quelque lumière sur la question de savoir si les Romains ont connu les Chinois. En changeant ainsi le point de vue, en renversant l'ordre des recherches, on arrive souvent à des résultats que n'aurait point obtenus une investigation partielle.

On ne peut guère faire remonter les rapports des Chinois avec l'Asie occidentale qu'au troisième siècle avant le commencement de l'ère chrétienne. Nous savons cepen-

dant, par l'histoire authentique, que la ville de Khotan, colonie hindoue de la petite Boukharie, payait tribut au céleste empire, en l'année 130 av. J.-C., et qu'environ dix années plus tard un général chinois envahit les pays de Balkh ou la Bactriane et le Chorâsan, et étudia particulièrement les trois routes qui conduisent dans l'Inde. Ce fut à cette époque, peut-être (du temps des Wouti, 187. 40 ans avant J.-C.), qu'on envoya pour la première fois des officiers ou gouverneurs dans le pays de Yu-Thien ou Khotan. De plus, Tshou (104 av. J.-C.) entra dans le *Wan* (la *Sogdiane*), où le cheval céleste qui habitait les montagnes engendrait de magnifiques chevaux. Ce cheval merveilleux est le sujet de plus d'une histoire fantastique; mais les observations des anciens historiens chinois sur les *Asi* méritent plus d'attention. Les *Asi* se livraient au commerce, et donnaient une certaine éducation à leurs enfants qui savaient lire à l'âge de cinq ans. Les hommes portaient de la barbe, et traitaient les femmes avec beaucoup de respect (1). Les Parthes ou Gansies se faisaient aussi remarquer par leur singulière coutume d'écrire horizontalement, telle était du moins l'opinion des Chinois.

Dans la 94e année de notre ère, Pan-tchao envoya vers la mer Caspienne un officier chargé d'attaquer les nations qui en habitaient les côtes occidentales, et d'ouvrir une communication avec le peuple de *Ta-thsin*. Le titre particulier de la Chine *Ta-thsin* ou le grand empire est ici donné à Rome. Cependant l'officier chinois revint sans exécuter sa commission. Ayant appris des gens du pays que, selon les vents, il lui faudrait de trois mois à un an pour traverser la mer Caspienne, il battit en retraite, épouvanté des dangers d'une si longue navigation. Selon toute probabilité c'est de cette expédition que veulent parler les historiens chinois qui rapportent qu'on envoya des ambassadeurs à *Ta-thsin* dans le temps de la seconde dynastie de Han (de 89 à 104 ans après J.-C.). Il n'est point question du résultat de cette ambassade; mais il paraît que les ambassadeurs racontèrent à leur retour qu'au-delà du pays de *Tao-chi* (Tadjicks ou Persans) s'éten-

(1) Abel Rémusat.

dait une grande mer, et que ceux qui la traversaient, en se dirigeant directement à l'ouest, arrivaient au bout de cent jours au lieu même où le soleil se couche. On le voit par cette revue succincte des expéditions militaires des Chinois, l'auteur du Périple a eu raison d'affirmer que l'empire des Sines s'étendait jusqu'aux rivages de la mer Caspienne.

Toutefois, la circonstance la plus remarquable de l'histoire des premières relations directes des deux *grands empires* de l'Orient et de l'Occident appartient à une époque postérieure. Les historiens chinois rapportent que, dans la neuvième année de Yau-hi (166 après J.-C.), il arriva dans leur pays des ambassadeurs de *Ta-thsin*, envoyés par *Au-thum* ou Marcus Aurélius Antoninus. Il paraît que cette ambassade se rendit en Chine par mer. La jalousie des peuples de l'intérieur de l'Asie, qui monopolisaient le grand commerce des caravanes, empêchèrent peut-être les Romains de tenter d'y parvenir par terre. Les relations intimes des Chinois avec les nations bactriennes existantes depuis des siècles avant son époque, et cette ambassade romaine en Chine, qui eut lieu seize ans seulement après sa mort (fait qui implique une longue connaissance préalable de cet empire), ne permettent donc pas de croire avec quelque apparence de raison que Ptolémée ait ignoré l'existence de la Chine ou qu'il lui ait refusé une place dans sa mappemonde.

De même que l'histoire, la philologie va nous fournir aussi des arguments pour prouver qu'il faut chercher le pays des *Sères* ou des vers-à-soie, non dans le Thibet ou la Tartarie, mais dans la Chine elle-même. La soie, en bon chinois, s'appelle *se* ou *su;* or, par un vice de prononciation assez ordinaire, on ajoute à ce mot un *r* final, de sorte que sur les frontières *se* se change en *ser*, le mot même adopté par les Grecs. Dans le Thibet, le nom du ver-à-soie est *darhou*, celui de la soie, *gotchanghi*. Il s'ensuit nécessairement que les provinces frontières de la Chine étaient le pays des *Séres*. Le nom de cette nation mérite lui-même une courte remarque. La dynastie des *Thsin*, qui donna son nom à l'empire, commença dans le troisième siècle avant J.-C. Le mot *Thsin* fut altéré par les nations voisines, selon les particularités de leur alphabet ou leurs habitudes de prononcia-

tion. Les Hindous le prononcent *Thin*, les Arabes *Sin*, différence qui explique pourquoi les anciens géographes placent toujours la ville de Thinæ dans l'intérieur des terres et les Sines sur les bords de la mer. Enfin l'activité maritime des Malais a fait adopter par les Européens leur prononciation du mot *Chin*.

Maintenant que l'existence de relations commerciales entre la Chine et l'Asie occidentale au commencement de notre ère est clairement démontrée, il peut devenir intéressant de rechercher dans quel siècle s'établirent ces relations. On portait des vêtements de soie dans l'Inde dix ou douze siècles avant cette époque ; il en est fait mention dans les poèmes sanscrits les plus anciens. Les *medicæ vestes* du siècle d'Alexandre étaient de soie, et la *metaxa* ou soie fut plus tard transmise à l'Italie au travers de l'Assyrie. Mais par l'intermédiaire de quelle nation ce précieux produit de la Chine était-il transporté dans l'Inde ou dans l'Occident du temps d'Alexandre ou à une époque plus reculée? Un fragment qui nous reste de Ctésias (380 avant J.-C.) résout cette difficulté d'une manière satisfaisante. En effet, cet écrivain nous apprend que « les Indiens, voisins des Bactriens, entreprenaient des voyages dans les déserts d'or (le désert de Cobi) en troupes de deux ou trois mille hommes, et qu'ils ne revenaient de ces voyages que trois ou quatre ans après. » Si le désert de Cobi mérita cette épithète d'*or*, c'est qu'il conduisait à la fortune. Les Indiens auxquels Ctésias fait allusion étaient sans doute les habitants du pays de Khotan (proprement *Kou-Stana*, mamelle de la terre), colonie très-ancienne peut-être ; et, selon toute probabilité, leurs caravanes se dirigaient vers la Chine, de sorte que des relations commerciales entre l'Inde et ce pays existaient cinq siècles au moins avant l'époque de Ptolémée.

Ainsi l'ouvrage de Ptolémée prouve que la géographie avait fait un grand pas depuis le temps de Strabon, mais qu'elle était encore très-imparfaite relativement aux facilités qu'elle avait eues de se perfectionner. L'auteur lui-même devait sa grande réputation à son habileté et plus encore à l'héritage qu'il fit des travaux de Marinus Tyrius et d'autres géographes éminents, dont les traités ont totalement péri. Toutefois,

bien qu'il soit impossible de louer Ptolémée comme un génie supérieur, il faut reconnaître que son ouvrage a une grande importance pratique, et que si la confiance implicite accordée à ses trop nombreuses erreurs causa un tort grave à la géographie, sa méthode de fixer les positions des lieux a rendu à cette science de si grands services, qu'elle y a, en dernière analyse, plus gagné que perdu.

Pour nous résumer donc, nous avons passé en revue les progrès uniformes des relations mutuelles de tous les peuples de la terre. Mille années se sont écoulées entre le siècle d'Homère et celui de Ptolémée, depuis l'époque où l'imagination du vénérable poète plaça les portes de la mort, le paradis de l'Élysée et tout le monde de la fable, à une distance en apparence peu éloignée de l'Italie actuelle, jusqu'à celle où le géographe d'Alexandrie a établi, au moyen des longitudes et des latitudes, les positions de presque tous les lieux importants compris entre l'extrémité occidentale de l'Europe et les confins de la Chine. Mais il restait encore à explorer à l'est et au nord de l'Asie et de l'Europe de vastes contrées peuplées par des hordes féroces, errantes, et menaçant l'existence chancelante de l'empire romain. A mesure que les historiens et les géographes du dernier siècle de Rome soulèvent le voile qui couvrait les traits austères des populations du nord, il est impossible de ne pas prévoir les dangers qu'annonce la vigueur d'une société arrivée à une maturité si formidable. La tempête éclata enfin; des masses dévastatrices se précipitèrent de l'est et du nord sur l'empire romain; l'unité du pouvoir et de la civilisation cessa d'exister : les relations commerciales furent rompues ou suspendues; la lumière que répandait la littérature s'éteignit graduellement, et des ténèbres profondes couvrirent de nouveau tout le monde occidental.

# CHAPITRE IX.

## DU COMMERCE DES ANCIENS.

Des rapports qui existent entre le commerce et la géographie. — Le commerce de l'Inde abandonné aux Arabes. — Leurs richesses et leur luxe. — La cannelle. — On ne savait pas quel était le pays qui la produisait. — Elle était déjà connue de Moïse. — On la regardait comme une production de l'Arabie et de l'Afrique. — Opinion de Pline à ce sujet. — Antiquité du commerce dans les mers de l'Orient. — Les pirates du Levant. — Productions des îles Moluques mentionnées par Plaute. — Coup-d'œil sur le commerce des Phéniciens jusque dans les temps les plus reculés. — L'étain apporté de l'Inde en Égypte. — Les Cassitérides. — Elles n'ont jamais été connues. — Improbabilité d'un commerce direct entre la Phénicie et l'Occident. — Carthage n'a jamais cherché à étendre au loin un commerce d'exportation. — L'ambre apporté de l'Adriatique en Grèce. — Rapport mythique de l'Éridan et de l'ambre. — Du commerce de l'Europe. — Conclusion.

L'histoire du commerce est intimement liée à celle de la géographie; car les besoins et les désirs de l'espèce humaine, qui ne peuvent se satisfaire que par des échanges mutuels, deviennent les causes les plus efficaces et les plus constantes de l'établissement et du maintien de toutes les relations internationales. Souvent même il est beaucoup plus facile de découvrir la nature du commerce qui a rapproché des nations éloignées dans les temps anciens, et de préciser les divers objets de luxe ou de nécessité que ces nations ont échangés entre elles, que de se rendre un compte exact de l'étendue de leurs connaissances géographiques. Dans les époques scientifiques, l'étude de la surface de la terre offre en elle-même un intérêt indépendant de ses avantages pratiques; mais, dans la période de l'enfance des sociétés, les diverses régions du globe n'attirent sur elles l'attention qu'en tant qu'elles promettent une abondante moisson de richesses et de trésors. Le commerce le plus important des temps anciens fut le commerce de l'Inde; et c'est aussi celui dont nous avons le plus souvent fait mention dans les chapitres précédents. Si toutes les circonstances authentiques de ce grand commerce étaient recueillies avec soin, elles seraient riches en résultats propres à faire connaître les progrès des découvertes dans l'Orient, et pourraient même jeter

quelque lumière sur les rapports beaucoup plus incertains des nations de l'Occident.

Pline nous apprend, qu'au siècle où il vivait, les plus hardis navigateurs osaient à peine s'aventurer sur la mer des Indes; et il suffit de comparer entre elles les diverses relations que les anciens nous ont laissées de leur commerce avec l'Orient pour se convaincre qu'avant la découverte des moussons par Hippalus, les Arabes jouissaient du monopole exclusif de tout le commerce direct de l'Europe et de l'Inde. Les flottes des Ptolémées venaient recevoir, dans les ports de l'Arabie-Heureuse, les précieuses cargaisons que des vaisseaux arabes avaient rapportées de l'Orient. Quelques bâtiments grecs visitèrent, peut-être par hasard et à de longs intervalles, le pays qui versait annuellement tant de richesses dans l'Europe; mais il n'en est pas moins incontestable que l'Inde et l'Égypte n'ont jamais eu de relations directes avant l'époque où la découverte des moussons délivra les navigateurs de la nécessité où ils s'étaient trouvés, jusque là, de longer les côtes de l'Arabie, et que les Arabes jouissaient, par rapport à l'Égypte, du monopole dont l'Égypte jouissait par rapport à l'Europe.

Que les Grecs de l'Égypte aient pu si long-temps permettre aux petits princes de l'Arabie de leur enlever une large part de leurs bénéfices, ce n'est là qu'une conséquence naturelle de l'état imparfait de la navigation chez les anciens. Aussi long-temps que l'insuffisance de ses connaissances et l'imperfection de son art lui font craindre de perdre de vue la terre, le marin se voit constamment à la merci des peuples dont il longe les côtes; obligé à chaque instant de relâcher pour se procurer des provisions, donner quelque repos à son équipage fatigué d'un trop long emprisonnement, et mettre ses frêles vaisseaux à l'abri, il se trouve dans l'impossibilité de continuer sa route sans se concilier l'amitié des naturels, dont il a besoin. Ainsi s'explique l'impuissance des anciens à établir leur commerce sur une vaste échelle. Les peuples éloignés l'un de l'autre n'échangeaient leurs denrées qu'en les faisant passer de main en main, et se voyaient contraints de laisser les nombreuses nations, qui formaient les anneaux de cette chaîne com-

merciale, absorber chacune une portion des bénéfices de cet échange. Toute tentative qui avait pour but de détruire ce système de transmissions successives, en établissant des rapports directs entre les deux points extrêmes, ne pouvait manquer de réveiller la jalousie des parties intermédiaires, qui tremblaient de perdre leurs priviléges; et, comme nul négoce ne peut exister sans sécurité, les entreprises mercantiles furent forcées de se restreindre dans des limites étroites, et de chercher les ports les plus rapprochés plutôt que les bénéfices les plus considérables.

Toutefois, les Arabes paraissent avoir été, dans leurs relations commerciales avec l'Inde, exemptés jusqu'à un certain point des inconvénients qu'entraîne nécessairement un système de navigation côtière. Telle était en effet l'aversion superstitieuse des Hindous pour la mer, qu'ils laissèrent à des peuples étrangers le privilége du commerce maritime de leurs côtes. Dès les temps les plus reculés, l'Inde semble avoir fait un certain négoce avec des contrées étrangères. On trouve déjà, dans les lois de Menû, des ordonnances relatives à l'assurance des vaisseaux en mer; et comme les Hindous, quoique fort habiles marchands, ne se sont jamais adonnés à la navigation, il est probable que les Arabes ont été de tout temps chargés par eux du soin de leurs transports maritimes. Que si nous remontons en effet dans le passé aussi avant que nous y conduit l'histoire authentique, nous pouvons retrouver des traces d'une navigation arabe dans les mers de l'Inde. Le voyage de Néarque contient déjà des noms arabes, comme ceux de *Gezirah* (*le Promontoire*); et le peuple appelé *Arabitæ*, que ce voyageur trouva établi sur le rivage, à peu de distance de l'Indus, n'était, suivant toute probabilité, qu'une colonie partie du côté opposé du golfe.

Ne nous étonnons donc pas que les marchands arabes, possesseurs du monopole lucratif du commerce indien, se soient distingués dans l'antiquité par leur luxe et leurs innombrables richesses; les écrivains grecs et latins en parlent presque dans les mêmes termes que ceux dont se sert le prophète Isaïe pour peindre les habitants de Tyr, « où les marchands sont des princes, et où les négociants sont les grands de la

terre (1). » Toutes les denrées les plus précieuses, l'or, les gommes et les épices, que l'Occident recevait du midi de l'Arabie, étaient regardées autrefois comme des produits de ce pays; et, aujourd'hui encore, quelques savants s'obstinent à soutenir cette opinion, par un attachement aveugle aux anciennes erreurs. Ajoutons toutefois que déjà, du temps de Pline, on commençait à révoquer ce fait en doute; car l'auteur latin conteste à l'*Arabia-Felix* le droit de porter un titre, que lui semblent ne pas mériter son climat pestilentiel, ses vastes déserts et son sol aride, où l'on ne trouve aucun des métaux précieux.

Suivant Hérodote, l'encens, la myrrhe, la casse, la cannelle et le laudanum étaient des produits propres au sol de l'Arabie. On suppose que la casse devait être la cannelle en rouleaux du commerce moderne : la cannelle proprement dite, ou la jeune pousse de la plante, avait une valeur telle qu'on la regardait comme un présent digne des rois; et offrir aux dieux des couronnes de cannelle, montées en or, passait pour un raffinement de la prodigalité impériale digne de l'époque la plus riche et la plus fastueuse de Rome. L'encens, nous apprend Hérodote, était gardé par des serpents ailés: des dangers encore plus formidables augmentaient la valeur de la casse : les arbres qui la produisaient servaient d'asile à d'immenses oiseaux, ressemblant par leur forme à des chauves-souris, mais si forts et si féroces qu'on ne triomphait d'eux qu'avec les plus grandes difficultés. Quant à la cannelle, les Arabes, dit-il, ne pouvaient expliquer d'une manière précise l'origine de cette précieuse denrée : ils prétendaient qu'elle leur était apportée par des oiseaux des pays où Bacchus avait été élevé : ces oiseaux bâtissaient leurs nids au milieu de rochers inaccessibles et sur le sommet des montagnes; ne pouvant atteindre à de pareilles hauteurs, les Arabes semaient dans les environs les membres d'ânes et de bœufs mutilés, et bientôt les oiseaux, alléchés par l'odeur, emportaient cette proie facile dans leurs nids, qui, trop faibles pour supporter ce nouveau poids, tombaient à terre, et offraient aux chasseurs, en récompense de leur

(1) Isaïe, XXIII, 8.

adresse, la cannelle qui s'y trouvait attachée. C'est ainsi que les Arabes cherchaient à sanctionner ou à voiler leur monopole en l'enveloppant des nuages de la fable.

La casse et la cannelle étaient déjà importées en Égypte et à Tyr dès les temps les plus reculés. Moïse en parle souvent, et dans les termes les plus précis. A l'époque d'Ézéchiel, « ceux de Dan et de Javan (le Javan oriental), allant de pays en pays, rapportaient de la casse, de la canne et du fer brillant. » « Les marchands de Sheba et de Raameh faisaient le commerce de toutes les principales épices, de l'or et des pierres précieuses. » Ces passages nous prouvent que des caravanes parties du golfe Persique, et des vaisseaux phéniciens partis probablement des ports de l'Arabie-Heureuse, amenaient en même temps à Tyr les produits de l'Inde. Les Arabes exportaient ces denrées du Malabar, où quelques-unes d'entre elles (la cannelle par exemple) étaient apportées des pays plus éloignés par les Malais, ou par des navigateurs indigènes des mers de l'Inde.

Cependant, au siècle d'Auguste, on regardait encore la cannelle, la casse et les autres épices comme les productions de l'Arabie-Heureuse ; preuve évidente que les Grecs de l'Égypte n'avaient pas alors établi de commerce direct avec l'Inde, et que les ports de l'Arabie continuaient à être les entrepôts des produits de l'Orient. Quelques années plus tard, Arrien, l'auteur du Périple de la mer Érythréenne, bien qu'il connût parfaitement les contrées où se récoltaient et où se vendaient les autres épices, n'en était pas moins dans l'ignorance la plus complète sur tout ce qui regardait l'origine de la cannelle ; on pourrait donc présumer qu'on ne la cultivait pas encore de son temps à Ceylan et dans le Malabar, mais qu'elle constituait probablement une branche du commerce régulier qu'entretenaient depuis long-temps avec Sumatra les vaisseaux indiens. Lorsque Arrien prétend que la cannelle croît dans l'Azanie, sur la côte occidentale de l'Afrique, il commet une erreur trop éloignée de la vérité pour qu'on puisse la défendre, ou même l'excuser. Mais, quelque erronée que soit son assertion, elle semble donner une certaine autorité à l'opinion de ceux qui, pensant qu'une colonie indienne s'était anciennement établie sur la côte sud-ouest de

l'Afrique, sont aussi portés à croire que le commerce profita de cette circonstance pour échapper au monopole avide des Arabes, et qu'en conséquence de précieuses cargaisons furent apportées, à travers l'Océan, de l'Inde dans l'Azanie, d'où on les conduisait directement en Égypte. Quelques rapports de cette espèce doivent sans doute avoir donné naissance à l'opinion des géographes indiens, en partie admise par Arrien, et pleinement adoptée par Ptolémée, que les îles de l'Inde n'étaient que peu éloignées de la côte occidentale de l'Afrique. Remarquons aussi que, bien qu'Arrien regardât la cannelle comme un produit de l'Afrique, il ne l'a jamais mentionnée parmi les denrées exportées de cette contrée. Pline paraît avoir cru que la cannelle se récoltait en Afrique; cependant il rapporte une histoire qui, quoique défigurée par des détails fabuleux, n'en jette pas moins une grande lumière sur la vérité. « La cannelle, dit-il, croît en Éthiopie, dans le pays des Troglodytes; et les Éthiopiens, l'achetant de leurs voisins, lui font traverser la vaste mer dans des vaisseaux sans voiles ni gouvernail : ils s'embarquent en hiver, quand souffle l'Eurus (le vent d'est), pour se rendre à Ocelis. Cette épice est récoltée du consentement de Jupiter, appelé dans ces contrées Assabinum (Siva?); les marchands qui en font le trafic ne reviennent en Arabie qu'une fois à peine tous les cinq ans. » Ce récit nous fournit la preuve que la cannelle était importée en Arabie, du sud-ouest, par des vaisseaux qui avaient une longue distance à parcourir, et qui traversaient l'Océan à la faveur des vents alisés. La mention des Éthiopiens et des Troglodytes n'est qu'un souvenir des expressions employées par la géographie des Hindous, qui unissent l'Afrique à l'archipel indien. En résumé, on ne peut s'empêcher de conclure que les marchands de Sumatra récoltaient dans ce pays, pour les transmettre ensuite aux Arabes, la casse et la cannelle, ou épices d'or des Hindous (car tel est le sens des noms indiens), connues des Égyptiens dès les temps les plus reculés, et regardées par les Juifs comme des ingrédiens dignes d'entrer dans l'huile sacrée destinée à oindre le tabernacle. Mais plusieurs siècles s'écoulèrent sans qu'on pût deviner de quel pays elles venaient.

Au temps d'Agatharchides (200 ans environ avant l'ère chrétienne) les Grecs ne possédaient encore que des notions fort obscures et fort vagues sur les mers orientales. Le commerce de transport des Arabes florissait sans avoir subi aucune diminution; et l'écrivain grec décrit en termes pompeux la richesse et le luxe des Sabéens. « De grands vaisseaux, nous dit-il (étaient-ils plus grands que les vaisseaux grecs?), les portaient dans les contrées éloignées où ils fondaient des colonies; des vaisseaux d'une grande dimension, partis de l'*Indus*, de *Patalis*, de *Persis* et de la *Carumania* (1), fréquentaient leurs ports. »

Deux siècles et demi plus tard, à l'époque où écrivait Arrien, l'île de Socotra renfermait une population mixte d'Arabes, de Grecs et d'Hindous, qui ne s'y étaient établis que pour faire le commerce. Un grand nombre d'Arabes peuplait évidemment la côte du Malabar et même l'île de Ceylan, où leur costume et leur religion semblent s'être conservés, surtout parmi les classes inférieures de la population (2); d'un autre côté, les marchands hindous ou banyans étaient sans doute alors aussi nombreux dans la Sabæa que de nos jours, car ils sont encore les principaux marchands de ce pays.

Ainsi donc, les écrivains grecs et romains nous ont prouvé que, lorsqu'après les conquêtes d'Alexandre, les négociants européens essayèrent de pénétrer dans les mers de l'Inde, ils y trouvèrent, établi sur une vaste échelle, un commerce arrivé déjà à un entier développement, et qui existait apparemment depuis plusieurs siècles. Le témoignage des écrivains hindous vient confirmer la vérité de cette conclusion. Mais il suffira d'un examen attentif du Périple d'Arrien pour établir d'une manière incontestable cet état avancé du commerce dans les mers de l'Inde.

Arrien nous donne une description exacte de toutes les opérations mercantiles; de l'estimation relative des marchés; de la grande demande de numéraire qui a toujours caractérisé l'Inde comme une contrée indépendante des manufactures et des produits étrangers; de l'activité du com-

(1) Agatharc. in Photius.
(2) Pline.

merce intérieur fait à l'aide des vaisseaux du pays, ainsi que de diverses autres particularités tendantes à prouver une longue expérience, une grande opulence et une civilisation fort avancée. Il mentionne cinq espèces de vaisseaux en usage chez les Indiens; à savoir : les *madratæ*, ou bateaux cousus ensemble; les *trappaga* et *kotymba*, vaisseaux longs employés par les pilotes et les pêcheurs, ou servant de gabares à l'embouchure des fleuves; les *sangara* (bateaux de mer), ressemblant à des canots doubles ou à des proas malaises; et enfin les *kolandiophonta*, vaisseaux de grandes dimensions, ou *bantings*, comme on les appelle, servant avec les précédents au commerce de la Chersonèse d'or. Les bâtiments qui avaient cette destination se rendaient principalement à Taprobane, d'où ils se dirigeaient vers l'embouchure du *Mæsolus* ou Kistna, et de Kistna ils faisaient voile à l'orient au travers de la baie du Bengale. Mais comme les Grecs et probablement les Arabes ne prenaient aucune part à cette navigation, nous n'avons sur ce point d'autres données que le récit abrégé d'Arrien.

L'existence de nations adonnées à la piraterie est un indice certain d'un commerce maritime. Or Alexandre en rencontra une non loin de la rivière Indus; des tribus de pirates infestaient également les côtes de l'Arabie et attaquaient les vaisseaux à leur passage sur des radeaux soutenus à fleur d'eau par des outres enflées; circonstance qui nous prouve que la route suivie par les vaisseaux marchands ne s'écartait jamais bien loin des terres. Une nation de pirates était encore établie sur les côtes de Canara, et Ptolémée en place une autre à l'est de la baie du Bengale près de la Chersonèse d'or. Jusqu'à quel point s'étendait vers l'orient le commerce indien, c'est là un fait qu'il est impossible de déterminer avec précision; mais, Arrien n'ayant fait aucune mention de la muscade, il est évident que l'Inde n'entretenait pas de rapports suivis avec les îles des épices; cependant quelques auteurs supposent que le *comacum* de Théophraste n'était autre chose que la muscade. Un fait encore moins contestable, c'est que Plaute a parlé en termes exprès du macis; les productions aromatiques des Molu-

ques doivent par conséquent avoir été connues à Rome deux siècles au moins avant l'ère chrétienne.

L'antiquité du commerce et de la navigation dans les mers de l'Inde se trouve donc incontestablement établie, et l'adoption qu'ont faite les langues de l'Occident des mots sanscrits *kastera*, étain; *karbasa*, coton; *pipali*, poivre, etc., prouve l'influence qu'exerce la langue du peuple qui exporte (1). Mais la géographie n'a que peu de profit à retirer d'un commerce ainsi exploité par plusieurs nations à la fois; car chacune d'elles, en effet, ne s'intéresse qu'au transit qui l'occupe, de telle sorte que, placée à un certain point de vue, la science ne peut pas embrasser d'un seul coup d'œil et reconnaître d'une manière positive cette lente et tortueuse ligne de communication. Les denrées de l'Inde étaient transmises par les Arabes aux Phéniciens, qui les importaient chez les nations de l'Europe; mais ces dernières recevaient ces précieuses marchandises sans connaître les pays d'où elles tiraient leur origine. On regardait les épices et les autres denrées naturelles comme des productions de l'Arabie, et on attribuait aux Sidoniens l'ivoire taché, les étoffes brodées ou ornées de dessins, et tous les objets d'art.

Les Phéniciens, possesseurs du commerce de transport du Levant, étaient aussi renommés par leurs richesses et leur luxe à l'époque d'Homère que les Sabéens à celle d'Agatharchides. Leurs vaisseaux parcouraient sans aucun doute des distances considérables du côté de l'Occident ; mais dans cette partie du globe, ils ressemblent plutôt à des aventuriers errants qu'à des marchands réguliers. Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici avec quelle rapidité les colonies phéniciennes disparurent devant les Grecs, et comme leur supériorité maritime devient vite une simple tradition dans l'histoire de l'humanité. Le but et les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'examiner pourquoi les colonies phéniciennes avaient une vitalité si faible, mais nous devons observer en passant que, malgré le grand nombre d'établissements fondés par les Phéniciens en Afrique et dans

(1) Schlegel, Berliner, Taschenbuch, 1829.

l'ouest de l'Europe, Carthage seule, qui fut, à ce qu'il paraît, une portion intégrante de la mère-patrie, a joui de quelque importance politique. Partout ailleurs où sont venus s'établir des colons de cette nation, ils semblent avoir été des marins de bas étage, sans esprit et sans liens de nationalité, et disposés à se fondre facilement dans la population indigène du pays qui les recevait.

Le commerce des Phéniciens avec l'occident de l'Europe dès les temps reculés est admis par les savants comme un fait prouvé, pour expliquer surtout l'importation de l'étain et de l'ambre dans le Levant. Moïse fait mention de la première de ces denrées, à une époque bien antérieure aux premiers vestiges d'un établissement phénicien dans l'Occident; mais il est facile de déterminer le pays d'où l'étain commença à être importé en Égypte. De tout temps, ce métal a été une des principales branches d'exportation de l'Inde; Arrien le mentionne comme un produit de cette contrée, car il le trouva en grande abondance dans les ports de l'Arabie à l'époque où les approvisionnements des marchés de Rome arrivaient principalement par cette voie. Les mines d'étain de Banca sont, suivant toute probabilité, les plus riches du monde. Mais on ne peut douter non plus que ce métal n'ait aussi été tiré de l'Occident à une époque postérieure, puisque c'est dans cette partie du globe que les géographes anciens ont unanimement placé les *Cassitérides* ou îles de l'étain, regardées à tort comme les îles Sorlingues par les critiques modernes, car ces dernières ne produisent pas d'étain et ne répondent en rien aux descriptions des anciens. Quelques recherches sur l'existence et la position de ces îles nous aideront à apprécier l'étendue du commerce maritime des Phéniciens.

Le mot *cassiteros*, dont les Grecs se servaient pour désigner l'étain, passe pour un dérivé de la langue des Phéniciens, qui avaient accaparé dès le principe tout le commerce de la Méditerranée; il serait inutile de combattre cette opinion soutenue pourtant par la supposition erronée que le mot *kosdira* était un mot primitif et originaire de la langue phénicienne. Le nom de *Cassitérides* (îles de l'étain) n'est évidemment qu'une épithète qui prouvait l'absence de

toute notion certaine sur les pays auxquels on le donnait. Mais, comme les géographes éprouvent un plaisir tout particulier à déterminer la position des lieux les plus vagues, les écrivains grecs et romains ont appelé îles d'étain, tantôt des îles réelles dans lesquelles on ne rencontrait pas d'étain, tantôt des îles imaginaires qu'ils supposaient situées près des côtes où ce métal se trouvait en abondance. Presque toutes leurs relations placent les Cassitérides vers les rives de l'Espagne ; quelquefois cependant nous les voyons reléguées à une distance de plusieurs jours de navigation au milieu du grand Océan occidental ; tandis que d'autres géographes les supposent en face de Corunna. Mais, à une seule exception près, aucun des auteurs anciens ne nous parle de la distance qui les sépare des côtes de la Bretagne ; preuve évidente pour tous ceux qui connaissent le système de navigation de cette époque, que les Cassitérides ne peuvent avoir été les îles Sorlingues. César et Tacite, bien qu'ils fassent mention de l'or, de l'argent, du fer et des perles de la Bretagne, disent à peine un mot de ses mines d'étain ; aussi, Pline, après avoir discuté toutes les opinions relatives aux *Cassitérides*, termine-t-il en décidant que ces îles n'ont jamais eu qu'une existence fabuleuse, et remarque-t-il que, de son temps, la Galicie fournissait au monde romain l'étain dont il avait besoin.

La seule conclusion que l'on ait droit de tirer de tous ces faits contradictoires, c'est que l'étain a véritablement été exporté de l'Occident dès les temps les plus anciens, mais qu'il ne l'a pas été par une voie directe ni par la seule entremise des Grecs ou des Phéniciens. Les aventuriers de cette dernière nation qui se trouvaient disséminés dans l'Occident peuvent bien avoir activé l'exploitation des mines et fait connaître leurs produits ; mais l'étain, soit qu'il fût tiré de la Galicie, soit qu'il le fût de la Bretagne, traversait probablement la Gaule pour arriver à Marseille, avant comme après le voyage de Pythéas ; car une expédition maritime aurait eu difficilement pour effet d'ouvrir des communications par terre, quoiqu'elle pût bien augmenter le nombre des denrées commerciales et l'importance de leur trafic. Les Grecs et les Romains continuèrent donc à recevoir l'étain

de l'Occident et à ignorer le nom et la position du pays qui le produisait, long-temps encore après que les Phéniciens eurent cessé d'approvisionner leurs marchés. L'expression *îles de l'étain* n'a peut-être dû son origine qu'à la pauvreté de la langue sémitique qui confond les péninsules et les îles, ou peut-être à l'emploi qu'elle fait du premier de ces mots pour désigner en général les contrées éloignées; car c'est dans ce sens que nous devons expliquer les expressions de la Bible *îles de l'Afrique* et *îles des Gentils.* »

Bien que les Phéniciens établis en Espagne aient pu avoir conservé, pendant un court intervalle de temps, quelques rapports avec la mère-patrie (supposition qui ne repose sur aucune base historique), cependant l'hypothèse que Tyr aurait entretenu un commerce direct avec l'Europe occidentale se trouve repoussée par tous les renseignements authentiques que nous possédons sur le trafic et la navigation des anciens. Ceux qui croient à l'existence d'un tel commerce sont forcés cependant d'admettre qu'il avait complètement cessé avant le commencement des époques historiques. Les voyages des généraux carthaginois Hannon et Himilcon prouvent assez combien le monde occidental était nouveau pour leur nation; et les colonies établies plus tard par Carthage sur la côte occidentale de l'Afrique nous indiquent les limites et la nature de son commerce. Que les Carthaginois aient trafiqué directement et sur une vaste échelle avec la Bretagne, et même avec la Baltique, c'est là une supposition que n'appuie aucun témoignage historique et qui ne pourrait d'ailleurs se concilier avec tout ce que nous savons de positif sur le système commercial des anciens; qu'ils aient pris des précautions jalouses et efficaces pour cacher leurs expéditions maritimes aux autres nations, et que leurs marins se soient dévoués à la mort et aient fait échouer leurs bâtiments sur les côtes afin d'attirer à leur perte les vaisseaux qui épiaient leur marche de trop près; de pareilles puérilités ne méritent d'être rapportées que comme des preuves de l'ignorance de l'époque qui y ajoutait foi.

Les traités commerciaux de Rome et de Carthage peuvent être rangés parmi les documents les plus précieux de l'histoire. Le plus ancien de ces traités, ratifié en l'an de Rome 245,

c'est-à-dire 509 avant J.-C., est rédigé avec toute la précision et la prudence minutieuse de la diplomatie moderne : il permet aux Romains d'exercer en toute sûreté le commerce sur les marchés de Carthage, mais il met des entraves à leur navigation et leur interdit de fonder des établissements sur la côte de l'Afrique. Il renferme aussi quelques stipulations fort curieuses touchant le droit de donner leur liberté aux captifs ou aux cargaisons d'esclaves, quand les vaisseaux de l'une des deux nations venaient à être poussés par la tempête dans les ports de l'autre. La lecture de ce traité nous apprend que la principale cause qui provoquait les collisions des deux parties contractantes était la position intermédiaire de la Sicile et, de plus, elle nous fait comprendre que les marins des deux peuples se bornaient à longer les terres et que le principal but de leurs entreprises sur mer était d'approvisionner d'esclaves leurs marchés. Dans le traité conclu après la première guerre punique ( 242 avant J.-C. ) , Carthage se montre encore aussi jalouse de ses priviléges ; mais, chose fort digne de remarque, on n'y trouve aucune mention d'Alexandrie et du détroit de Gades. Ne pourrait-on pas en conclure que la rivale de Rome n'avait jamais songé à posséder le monopole du commerce dans des limites aussi étendues ; que le développement de ses colonies était le rêve favori de son ambition, et qu'elle ne regarda jamais un trafic d'importation dans l'Orient ou dans l'Occident comme un élément essentiel de sa prospérité ?

Les diverses suppositions contradictoires des écrivains anciens sur les Cassitérides ou îles de *l'Étain* et leur impuissance à résoudre ce problème, même aux temps où les Romains possédaient et connaissaient parfaitement l'Occident, prouvent jusqu'à l'évidence que l'étain n'était pas importé directement dans la Méditerranée, mais qu'il arrivait aux Grecs et aux Latins par l'entremise d'autres nations qui n'avaient que fort peu de renseignements sur les pays d'où elles le tiraient. Quelques difficultés que présente cette question, celle de l'origine de l'ambre n'a rien qui puisse nous embarrasser. Du temps de Pline, l'Italie le recevait de la Baltique à travers la Pannonie. Il était très-commun dans le nord de la péninsule, et les femmes le portaient en colliers comme une amu-

lette pour se préserver des goîtres. On le recueillait aussi sur les côtes occidentales du Jutland, d'où il traversait probablement la Gaule pour se rendre en Italie; et nous avons tout lieu de croire qu'il pénétrait déjà dans le midi de l'Europe, par la même voie, six siècles au moins avant l'époque de Pline.

Que le centre de l'Europe ait été ouvert au commerce dès les temps les plus anciens, c'est là un fait qu'atteste l'existence traditionnelle d'une route sacrée conduisant de l'Italie dans la Celtique et dans la Celto-Ligurie, au travers des Alpes. Une autre tradition appuyée par des données collatérales mentionne encore un trafic établi entre l'Adriatique et le Pont-Euxin. Les écrivains grecs nous apprennent qu'une route sûre et fréquentée conduisait de l'Illyrie en Italie. La poésie grecque, dès son origine, établit des rapports fabuleux entre l'électron ou l'ambre et l'Éridanus. Soit qu'Eschyle transporte ce fleuve dans la Gaule ou l'Ibérie, soit qu'Eurypide nous le peigne se jetant dans l'Adriatique, les *Heliades*, pleurant la mort de Phaéthon, versent toujours des larmes d'ambre dans ses flots. D'où pouvait venir cette liaison poétique de l'ambre et du Pô? Ce problème admet une explication aussi simple que naturelle.

Le mot *Éridanus*, ainsi que nous l'avons vu, était un terme générique signifiant très-probablement *rivière éloignée* ou rivière *au-delà*. Hérodote avait entendu dire que ce fleuve se jetait dans l'Océan du nord. Les Vénètes habitaient les bords de cet Éridan septentrional, que quelques auteurs regardent (quoique sur des fondements fort légers) comme le Rhadune qui coule près de Riga. Recueilli par eux à l'embouchure de ce fleuve, l'ambre passait de leurs mains dans celles de leurs frères, les Vénètes de l'Adriatique, qui le transmettaient à leur tour aux Grecs. Ainsi, on comprend facilement que ces derniers aient regardé l'ambre comme un produit du pays d'où il leur arrivait, et qu'après avoir confondu le nom de cette denrée, l'*électron*, avec celui d'Éridan, ils aient fini par donner au Pô cette dénomination étrangère. Que si on remonte dans le passé jusqu'aux premières légendes de la liaison fabuleuse de l'Éridan avec les sœurs de Phaéthon, on peut conclure que le commerce de l'ambre appartenait aux

ports du nord de l'Adriatique. Telle fut la cause qui détermina les géographes de la Grèce à représenter les *Électrides* ou *îles de l'ambre* comme situées à l'embouchure du Pô ; et la tradition qui place parmi elles une *Cassitéride* ou *île de l'étain* nous apprend que la route qui traversait la Ligurie allait jusqu'à Marseille et lui enlevait aussi une partie du commerce de ce métal. Dans quelles mesures les Liguriens prenaient-ils part au commerce de l'ambre, le nom de *lyncurion*, donné à cette substance, peut servir à nous le faire conjecturer. Théophrase rapportant que le lyncurion (l'ambre) se tirait des entrailles de la terre, en Ligurie, observe qu'il avait la propriété d'attirer, non-seulement les corps légers, mais encore l'airain et le fer. Les Romains explorèrent pour la première fois la route par terre de la Pannonie à la Baltique, sous le règne de Néron; mais à cette époque il y avait évidemment déjà long-temps que le commerce de l'ambre s'était ouvert des routes régulières. Les Germains, qui recueillaient ce produit, disaient aux marchands romains que les Grecs préféraient l'espèce appelée *macatos*, ce qui signifie probablement qu'ils jugeaient de sa valeur par sa *grosseur* ( *mégathos* en grec ). Quatre siècles environ avant Pline, Pythéas mentionne déjà l'existence du trafic de l'ambre sur la Baltique, et, comme il passait pour avoir été à l'est jusqu'au Tanaïs, on aurait donc raison de supposer que les colons grecs des bords du Pont-Euxin, qui s'étaient avancés dans l'intérieur dès le temps d'Hérodote, avaient déjà à la même époque établi des communications avec le nord. Mais ce grand historien nous donne des preuves puissantes en faveur du commerce continental de l'Europe, lorsqu'il nous assure expressément que l'étain et l'ambre étaient apportés des pays les plus éloignés du nord, et qu'en même temps il révoque en doute l'existence d'un océan occidental, et déclare avec emphase n'avoir jamais rencontré personne qui l'eût vu.

Ainsi donc, le commerce et la géographie doivent beaucoup moins aux Phéniciens qu'on ne le croit généralement. Les navigateurs de cette nation sont regardés comme les seuls liens de communication qui aient rapproché dans les temps reculés les diverses parties de l'Europe; et on leur fait hon-

neur de toutes les anciennes traditions géographiques. Mais, quoique les Phéniciens aient de long-temps précédé les Grecs dans l'art de la navigation et les entreprises mercantiles, cependant leur système commercial n'a pu échapper à l'influence fatale des circonstances qui se sont opposées aux longs voyages des navigateurs côtiers, même dans des siècles postérieurs, à des époques où ils trouvaient partout une bien plus grande sécurité. Les vaisseaux marchands de l'âge homérique, chargés de si précieuses cargaisons, doivent avoir rencontré des cyclopes et des Lestrigons à chaque mouillage. L'esprit aventureux d'une nation de marins ne tarda pas à emporter les Phéniciens dans l'Occident; mais on aurait tort d'affirmer que les établissements qu'ils y fondèrent aient jamais formé les anneaux d'une chaîne non interrompue de communications. S'ils donnèrent peut-être une certaine activité au commerce de l'Occident, il n'y a du moins nulle raison de croire qu'ils en furent les fondateurs et les uniques soutiens ; en un mot, l'existence d'un commerce direct entre la Phénicie et les côtes occidentales de l'Europe ne repose, non-seulement sur aucune preuve historique, mais elle n'offre nulle vraisemblance à celui qui veut l'examiner avec quelque attention.

Cependant, peu d'opinions aussi dénuées de fondement ont été aussi pleinement et aussi généralement adoptées : les preuves manquent, qu'importe; on prétend expliquer ce silence du passé par le soin jaloux que prenaient les Phéniciens pour tenir secrets les résultats de leurs entreprises maritimes ; comme s'il n'était pas aussi difficile de cacher la vérité que de la découvrir. Le crédit dont jouit cette opinion n'est pourtant pas une énigme inexplicable, car l'intervention d'une nation aussi mystérieuse dans ses mouvements devient souvent fort utile pour dénouer les difficultés et remplir les lacunes de l'histoire; d'ailleurs tout paraît obscur dans l'antiquité au-delà du cercle qu'éclaire en partie la lumière des lettres; et on amplifia naturellement le commerce des Phéniciens parce que l'on supposa que ce peuple agissait toujours seul et sans aucun secours étranger. Prétendre que des rapports commerciaux ont existé entre les diverses tribus disséminées en Europe dans les temps les plus reculés, c'est soutenir une opinion, qui, malgré la vraisemblance et la nécessité inévitable

d'une semblable communication, offre quelque chose de trop peu imposant et de trop strictement rationnel pour pouvoir lutter avec l'hypothèse de la supériorité primitive des Phéniciens. L'esprit humain aime mieux contempler des agents visibles accouplés à des idées de pouvoir, de grandeur et d'antiquité, que d'ajouter foi à des mouvements obscurs, découverts seulement par les recherches patientes de la raison.

---

## CHAPITRE X.

### DE LA GÉOGRAPHIE MYTHIQUE DES HINDOUS, ET DE SES RAPPORTS AVEC LES MYTHES GRECS.

Le mont Merû. — Les sept Dwipas ou îles. — Les points cardinaux et leurs noms. — L'île Blanche de l'Occident. — Sa triple nature. — Montagnes d'or, d'argent et de fer. — Les pays du soleil et de la lune. — Épithètes propitiatoires. — Diffusion extraordinaire de cette croyance. — Nombreuses mers Blanches. — Iles Blanches des Grecs. — La Trinacria et les îles des Bienheureux. — Hécate et les triples divinités de l'Occident. — L'Hespérie. — Les Hyperboréens connus généralement des nations indo-teutoniques. — Tradition d'une Atlantide ou île occidentale. — Géographie de l'Orient chez les Hindous. — Pays d'or, d'argent et d'airain. — Ptolémée induit en erreur. — Panchæa. — Ces légendes sont encore conservées dans l'Inde et dans l'Occident. — Leur influence.

Bien que les Hindous possèdent quelques traités de géographie, leur langue n'a cependant, à ce qu'il paraît, aucun terme pour exprimer cette branche si importante des connaissances humaines. La nature de la religion brahminique s'oppose à ce que la caste religieuse s'adonne complètement à aucune étude intellectuelle d'un caractère trop pratique. Dans les Purânâs, ou poèmes sacrés des Hindous, on rencontre plusieurs systèmes étranges de cosmologie mêlés a des renseignements incomplets sur les peuples voisins; mais toutes ces notions sont absolument dénuées de valeur. En effet, quel profit peut tirer l'histoire de la géographie des systèmes qui nous représentent la terre comme une fleur de lotus flottant sur l'Océan avec le mont Mérû se levant au centre ainsi qu'une ombelle, ou bien encore de ceux qui la décrivent comme composée de sept, huit ou neuf cercles concentriques (car leur nombre varie suivant les dogmes des différentes sectes) disposés autour de cette montagne sacrée,

tandis que la mer, divisée en autant de bras, réunis par des canaux mystérieux, s'étend et coule en spirale entre ces cercles, ainsi que le Styx de la mythologie grecque?

Mais, parmi toutes ces extravagances d'une imagination superstitieuse, on rencontre çà et là de vagues renseignements sur l'Europe et surtout de nombreuses allusions à une contrée fortunée, pays imaginaire de paix et de bonheur, qui méritent d'attirer un moment notre attention. Que des mythes de cette espèce soient communs à l'Inde et à la Grèce ainsi qu'à d'autres nations occidentales, il n'y a rien là qui doive nous étonner, si nous réfléchissons à l'affinité des langues de l'Inde avec celles de l'Europe. Une origine commune, si loin qu'elle remonte, suffit pour expliquer une ressemblance entre les légendes superstitieuses des peuples séparés par les plus grandes distances; mais indépendamment de toutes les preuves que le philologue et l'antiquaire pourront rassembler pour jeter quelques rayons de lumière sur les émigrations qui ont dû avoir lieu d'Asie en Europe, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le commerce, qui exista dès les temps les plus anciens entre l'Europe et l'Orient, a dû nécessairement apporter en Occident un certain nombre de mythes de l'Inde, ce pays aussi fécond en rêveries religieuses qu'en richesses et en population.

Tous les systèmes géographies des Hindous placent le mont Mérû au centre de la terre; cette étonnante montagne nous est représentée comme haute de 84,000 yojans, large de 32,000 à son sommet et de 16,000 seulement à sa base. Quelques sectes cependant lui donnent la forme d'une pyramide droite, d'autres en font un cube, et d'autres enfin un tambour. A des distances égales du mont Mérû, au nord et au midi, se trouvent habituellement rangées sept ou neuf chaînes de montagnes, que l'imagination indienne a ornées des embellissements les plus magiques; les unes d'or, les autres de pierres précieuses étincelantes comme dix mille soleils. Mais toutes ces descriptions se rapportent seulement à la partie centrale de la terre qu'enveloppe la mer Salée. Les *Dwipas* (littéralement entre *deux eaux*) ou îles situées au-delà de la mer Salée ne sont pas reconnues en termes formels, pour être habitables par l'espèce humaine. Cependant,

comme on ne peut s'attendre à trouver des théories aussi fantastiques fort conséquentes avec elles-mêmes, les Hindous oublient parfois que ces mers séparent les îles concentriques; et diverses légendes historiques relatives à des pays éloignés se confondent souvent avec le système cosmologique des Dwipas. Mais il est temps d'énumérer ces dernières. Ce sont :

I. *Jambû-Dwipa*, ou l'île de Jambû, la partie centrale de la terre qui renferme le mont Merû; c'est-à-dire l'Inde, et en langage ordinaire (quand l'absurde système des Dwipas est mis de côté) l'ensemble de tout l'ancien monde. On l'appelle encore l'île de la Vierge, *Ila*, *Ida*, ou *la Terre*. Jambû-Dwipa est entourée par la mer Salée; car les inventeurs du système se sont vus dans l'impossibilité de s'écarter de la vérité lorsqu'il s'agissait d'objets aussi rapprochés.

II. *Cusa-Dwipa* ainsi nommée de la *Cusa*, ou *herbe*, qui porte des fruits semblables à de forts melons; elle a pour limites la mer de *Syra* ou des liqueurs enivrantes. On suppose qu'elle se rapporte au pays qui s'étend de l'Inde à la mer Caspienne.

III. La Dwipa de *Placshu* ou du *figuier*, bornée par la mer d'*Icshu* ou *jus de la canne à sucre*.

IV. *Salmali-Dwipa* ou l'île du Saule, qui voit s'étendre autour d'elle la mer de *Sarpi Ghrita*, ou beurre clarifié.

V. *Craucha-Dwipa* avec la *Dad'hi Sagara* ou mer de lait caillé.

VI. *Saca-Dwipa*, entourée par la *Cshirabd'hi*, *mer de lait* ou *mer blanche*, appelée encore *Amritabd'hi* ou mer d'*Amrita*, c'est-à-dire d'ambroisie.

VII. Enfin *Puschcara*, au-delà de laquelle on rencontre la mer *Swaduda*, ou mer de l'eau fraîche, qui complète cet étrange système. *Puschcara* est expressément représentée comme située aux dernières limites de l'Occident et jouissant du même climat qu'*Uttaracuru* ou la contrée la plus rapprochée de l'Océan septentrional; il semble donc que les braministes aient plus particulièrement l'in-

tention de représenter les régions du nord-ouest ; aussi les théoriciens qui leur ont succédé s'appliquèrent-ils à démontrer que les Dwipas de Cusa, Placshu, Salmali, Crauncha, Saca et Pushcara étaient les pays qui s'étendent de l'Inde à la mer Caspienne, l'Asie-Mineure, cette partie de la terre comprise entre le Pont-Euxin et la Baltique, l'Allemagne, les îles Britanniques et l'Islande. Qu'ils aient possédé quelques notions positives sur ces diverses contrées, c'est un fait que prouvent de nombreux passages des Purânâs. « Le pays qui sépare Pushcara et les monts Maha-Megha est sur une longueur de 100 yojans et une largeur de 60, aussi plat que la paume de la main. Le sol, dur et sec, ne porte aucune herbe. On y rencontre peu de créatures vivantes, et les habitants n'ont pas de demeures fixes. C'est un désert si affreux qu'à son aspect le voyageur sent ses cheveux se dresser sur sa tête. Cette vaste contrée, appelée *Cânana* ou *Cânan*, renferme cependant plusieurs grands lacs, de grands arbres, et des bosquets nommés Cântâ. On y voit en outre un nombre considérable de petits lacs, d'étangs, d'arbres et de vergers produisant des fruits délicieux. Il y a aussi dans les montagnes des cavités souterraines sombres, horribles et d'un accès difficile. Ce pays possède des sidd'has ou prophètes doués du don des miracles, des bramines instruits et fameux qui brillent comme le feu ; on les compte par milliers. » Cette terre de Cânana paraît être la Syrie, en prenant ce dernier mot dans sa plus vaste acception ; et la mention des sidd'has ou saints indique que l'auteur de ce passage connaissait le peuple juif.

Veulent-ils désigner les points cardinaux ? les Hindous se supposent tournés vers le soleil levant, et ils donnent alors à chaque partie du ciel un nom qui se rapporte à sa position relative. Ainsi, en sanscrit, l'est s'appelle *para* ou *pra*, *devant* ; et l'ouest, *apara* ou ce qui est *derrière*. Parmi les dérivés de cette dernière dénomination, on trouve dans les anciens dialectes les mots *apareya* ou *apriça* ; et ce dernier mot, encore usité à Ceylan pour signifier *occidental*, peut être regardé, avec quelque probabilité, comme la racine dont on a fait par la suite le mot *Africa*. Le sud se trouvant *à droite* de-

vient le *dacshina* (le *dexion* des Grecs), dénomination à laquelle la péninsule de l'Inde doit encore son nom de *Decan*, le *côté droit*, ou *midi*, ainsi que l'ont primitivement nommée les nations gangétiques. Enfin, dans le sanscrit, le *nord* s'appelle *uduc* ou *uttarca*, mais comme le mont sacré de Merû est supposé situé au nord de l'Inde, ce point du ciel reçoit aussi les titres respectueux de *Senis-Tiram* ou *Aras-Tiram*, c'est-à-dire le point de *Senis* ou d'*Arah*.

Cependant, outre les Dwipas, ou îles qui sont de pures créations spéculatives, les légendes puraniques ne cessent de faire allusion à une sorte de contrée enchantée, séjour imaginaire du bonheur et de joie, flottant sur les flots, aussi libre, aussi indépendante que les espérances auxquelles elle doit sa naissance, la *Sweta-Dwipa* ou *île Blanche de l'ouest*, située au-delà de la *Câlodabd'hi*, ou la mer de *Câla*, le *Noir* ou Pluton. C'est là que les Divs et les Devas, ces divinités multiformes de la mythologie des Hindous, viennent chercher un séjour plus agréable quand ils abandonnent les splendeurs et la pompe du mont Merû ; c'est là que d'après toutes les légendes se trouve l'*Isâ-pura* ou *Is'pura*, le *séjour des dieux*, peut-être l'*Hesperia* des auteurs occidentaux. Les Perses adoptèrent la même croyance et les mêmes termes pour l'exprimer. Dans leurs légendes le héros *Cai-Caus* se rend au mont *Az-Burj*, aux pieds duquel le soleil vient se coucher, afin de combattre le *Dio-Sefid* ou *diable blanc* qui habite le septième gradin du monde. Les nations germaniques, dont les langues présentent tant de rapports avec celles de l'Inde et de la Perse, avaient aussi leur *Asburg* ou *Asgard* (car ces termes sont équivalents) ; mais, comme elles ne purent rencontrer aucun paradis terrestre durant le cours de leur marche vers l'Occident, elles eurent la sagesse de transporter aux cieux le véritable *Asgard* ou séjour des dieux dans la mythologie scandinave.

De même que le mont Merû a trois pics d'or, d'argent et de fer, servant de trônes à Brahma, à Siva et à Vishnou, ces trois dieux de la trinité des Hindous, de même l'île *Blanche* est une *trikhetra*, en d'autres termes elle possède aussi trois *pics*, à moins qu'on ne la considère comme d'une triple nature, et composée de trois îles, *Hiranya* ou *Suvarnya*,

l'île d'or; *Aryâtéya*, l'île d'argent, et *Ayéya*, l'île de fer. Le premier de ces pics (ou de ces îles) est aussi appelé *Suryacanta*, la montagne du Soleil, et le second porte le nom de *Chandra Canta* ou montagne de la Lune. Dans le *Cumârica-chanda*, la zone, décrivant un arc de l'est à l'ouest autour du mont Merû, se divise en neuf parties, dont celle qui forme l'extrémité occidentale (l'*Apavantica*, ou terme de l'*ouest*) passe pour le pays de la Lune.

Les légendes des Hindous ont donné à l'île Blanche de l'occident, à la terre du Soleil et au paradis de la Lune toutes les épithètes propitiatoires que pouvait fournir une langue riche. Cette région fortunée est éclairée par le *Su-bhransu* ou par les doux rayons de dix mille lunes. On l'appelle tour à tour *Sweta*, la blanche; *Ghrita*, l'éclatante; *Teja*, la resplendissante; *Canta*, la brillante; *Cirna*, l'étincelante; *Cshira*, la blanche comme du lait; *Padma*, la fleur, etc. Ces noms des îles fortunées de l'Occident ont une grande ressemblance avec ceux des îles de l'Archipel grec; et si les actives recherches philologiques de l'époque actuelle parviennent à jeter quelque nouvelle lumière sur les âges primitifs de la Grèce, peut-être prouvera-t-on que cette analogie n'était pas seulement le résultat du hasard.

Le philosophe chinois *Confucius* enseignait que le paradis était situé dans l'Occident; la même croyance règne encore dans le Thibet et dans tous les pays qui professent la religion de Bouddha ou de Fo. C'était aussi de l'Occident que les Juifs attendaient l'établissement de leur nouveau royaume. Mais quand on réfléchit que les nations de l'Europe sont sorties de la même famille de peuples que les Hindous (leurs langues le prouvent jusqu'à l'évidence), on ne s'étonne plus qu'elles aient conservé dans leurs légendes populaires les mêmes superstitions, traduites généralement dans des termes analogues. En quelque lieu de la terre que les nations indo-teutoniques, comme on les appelle, soient venues se fixer, nous voyons toujours poindre à l'horizon des *îles* blanches, entourées par des mers *blanches*. Ainsi, à l'ouest des Samoyèdes, tout près de l'Océan septentrional, se trouve une mer Blanche, désignée peut-être, dans le principe, sous ce nom par les *Jots*, race de géants, à ce que nous assure la tradition, qui

avait la même origine que les *Asi* scandinaves, et que détruisirent complètement la peste et la famine. La mer Caspienne a toujours été appelée la mer Blanche par les nations qui habitèrent ses rives orientales, et qui maintenant encore lui donnent le nom turc *Ackdingis*, mot également propitiatoire. Dès leur arrivée dans l'Asie-Mineure, les Turcs désignèrent aussi sous le nom de *Blanche* la mer Égée. Le mot *Baltique* veut dire pareillement la *mer Blanche* dans la langue lithuanienne, et il n'est pas sans intérêt de remarquer que les nations sarmates, lors de leur étatablissement entre cette mer et le Pont-Euxin, appliquèrent au Pont-Euxin le nom corrélatif de *Mor-Mori*, c'est-à-dire *mer Noire*. Cette dénomination a été plus tard traduite et adoptée par d'autres nations européennes aussi bien que par les Turcs, et l'expression primitive esclavone n'a plus servi, de nos jours, qu'à désigner la Propontide, appelée maintenant par corruption mer de *Marmara*. Les noms de *Wittland* et de *Helgoland*, la *terre blanche*, la *terre sainte*, se trouvent répandus avec profusion dans le nord-ouest de l'Europe. Les mers germaniques renfermaient un grand nombre d'îles saintes. La Bretagne s'appelait *Al-fionn*, ou l'île Blanche, et l'ancien nom de l'Irlande, *Muic-Inis*, suivant les critiques les plus dignes de foi, doit recevoir la même interprétation. Nos antiquaires ont tous observé que l'Irlande jouissait, dès les temps les plus anciens, d'une grande réputation de sainteté (1); et ceux même qui rejettent avec mépris des fables qu'a embellies du style de l'histoire un amour national trop aveugle, ont pourtant reconnu qu'ils ne pouvaient expliquer cette circonstance. Cependant, dès l'époque la plus reculée où la tradition jette par intervalles quelques rayons de lumière sur l'état intérieur de l'Irlande, cette île semble avoir été toujours en proie à l'anarchie et à la barbarie. L'instruction de l'Irlande était, aux neuvième et dixième siècles, une plante exotique qui n'avait nulle chance de vie. Elle n'appartenait pas au peuple, mais aux monastères, et dès que l'invasion des Danois eut détruit les couvents, tout symptôme de développement intellectuel disparut aussitôt, et l'Irlande retomba de nouveau dans la barbarie. Mais sa position éloignée, par

(1) Sharon Turner's Hist. of England VII.

rapport à l'Europe (*Iernis*, emphatiquement l'*île Occidentale*), ne suffit-elle pas pour nous expliquer le secret de sa réputation mythique? Et en effet, *Banue*, ou l'*île Heureuse*, épithète que la superstition seule peut lui avoir donnée, est l'une de ses dénominations les plus anciennes.

La légende consolante d'une terre d'un bonheur sans mélange s'est aussi glissée, dès l'époque la plus reculée, dans la mythologie de la Grèce. La première île *Blanche* des Grecs ou des Pélasges fut probablement l'île de Crète, appelée dans les temps anciens l'*île des Bienheureux*, dénomination que les écrivains plus modernes ont en vain tâché de justifier par les richesses et la salubrité de cette île. Nous pouvons toutefois demeurer convaincus que la Crète nourrit le Jupiter idéen, et servit de demeure aux bienheureux long-temps avant qu'elle eût le droit de s'enorgueillir et de se vanter de la prospérité et de la population de ses cent cités. Lorsque cette île, devenue plus peuplée, ne pût plus être le séjour des dieux, les légendes mythologiques rappelèrent toujours que le véritable berceau de Jupiter n'était pas le mont Ida, mais qu'on devait le chercher dans les contrées flottantes de l'Océan, dans les *îles des Bienheureux* (1). Bien que Délos (c'est-à-dire l'île Brillante) fût honorée comme le séjour de Latone et la patrie d'Apollon, cependant l'intention primitive du mythe auquel elle devait sa célébrité se conserva toujours, et l'Occident ne cessa pas de passer pour la demeure de ces divinités. Délos avait été, dit-on, dans le principe une île flottante, légende en tout point conforme au mythe. Il est possible que, plus tard, on ait inventé des fables pour soutenir sa réputation. Lucien se moque de ceux qui la regardaient comme un fragment détaché de la Sicile; mais, en employant le mot *Sicile*, il confond la véritable *Trinacria* avec la Trinacria de la mythologie dont on pouvait prétendre que Délos avait été détachée (Lucien, *Dialogi marini*). La nature *triedrique* de l'île Blanche est son caractère essentiel; de là la *Trinacria* d'Homère, ou *Thrinakia*, comme il l'appelle (le mot lui étant étranger et n'ayant pas une origine ionienne), où il

(1) Lycophron.

place très-justement les troupeaux du Soleil. Son *Leucas Petra*, ou *Rocher Blanc*, qu'il rejette au-delà de l'Océan, sur la même ligne que son Hades et sa Cimmeria, est encore une autre preuve remarquable de son exactitude mythologique. L'île de Rhodes portait aussi, dans les temps anciens, les noms de *Triquetra* et *Macaria*, ou la Fortunée. *Leuce*, l'île Blanche du Pont-Euxin, était encore regardée comme triangulaire. Enfin, nous pourrions rassembler d'autres exemples de la généralité de cette superstition.

A quoi bon mentionner les Gorgones, les Hespérides, la triple Hécate, le Cerbère aux trois têtes, et mille autres symboles des mythologies de l'Occident, que les poètes font toujours trinitaires, et qu'ils placent au-delà de cette mer mysrieuse, l'Océan? A quoi bon examiner les visions trophoniennes de Timarchus, qui voyait les îles des Morts dans la huitième division de l'Océan, c'est-à-dire au-delà des Dwipas? C'est aussi dans l'Océan, on ne peut en douter, que les premiers poètes grecs plaçaient leur Trinacria et leur *Leuce*, ou *île Blanche;* leurs *Ogygia*, *Æœa*, *Erytheia*, *Scheria*, et autres îles *océaniques*, n'étaient probablement, dans le principe, que des épithètes attachées aux deux premières, et durent, par la suite, leur existence individuelle aux mêmes causes qui jetèrent une si grande confusion dans toutes les branches de la mythologie grecque (1).

L'Hespérie, c'est-à-dire l'Occident, renfermait aussi le royaume paisible de Saturne, les Champs-Élysées d'Homère, et les îles Fortunées d'Hésiode. Un examen détaillé de la mythologie classique nous fournirait des preuves innombrables, qu'une tradition populaire chez les Grecs plaçait le paradis au-delà de l'Océan occidental, et que ces contrées fortunées de la fable ne durent pas leur origine aux caprices et aux rêves de l'imagination grecque. Le mythe d'une terre

(1) Le mot *ogygia* lui-même semble vouloir dire *océanique*. D'*ogha* (eau en sanscrit) dériva *oganus*, le dieu des eaux, d'où les Grecs tirèrent leur *oceanus*. Le mot pélasgien *aigeon* (encore en usage en Irlande), la réunion des eaux ou de la mer, perdit bientôt en Grèce son sens générique, bien qu'il entrât dans la composition d'un grand nombre de mots grecs. Les rapports d'Ogygès avec le déluge se prouvent par son nom, ou, en d'autres termes, il est évident que le nom a été créé pour la légende.

de bonheur, dans l'Occident, était évidemment l'un des mille fragments, rassemblés de côté et d'autre, dont s'est composé l'ensemble bigarré de la mythologie grecque. Les géographes auraient donc pu s'épargner la peine de préciser la position des îles Fortunées ; appliquer de telles épithètes à des lieux déterminés, c'est fausser leur caractère ; vouloir en attribuer l'origine aux découvertes des Phéniciens, c'est se tromper complètement sur leur nature : ce fut la tradition qui créa l'île, et non pas l'île qui créa la tradition.

La position du peuple mystérieux appelé *Hyperboréens* et qui, à ce qu'on supposait, habitait une espèce de paradis terrestre (tel est probablement le sens de son nom), n'a pas moins embarrassé les géographes de l'antiquité que la situation de ces îles flottantes et fortunées. La majorité des écrivains anciens s'accorde, il est vrai, à placer les Hyperboréens au nord et au nord-ouest ; et c'est dans cette direction que nous devons peut-être chercher un peuple qui se soit adonné aux rêveries religieuses avec plus d'ardeur encore que les Grecs, et qui ait été tout naturellement supposé l'heureux possesseur de ce bonheur qu'il prêchait, de même que l'Arabie passa pour la patrie des épices qu'elle exportait. Les hymnes d'Homère et celles de Pindare parlent des Hyperboréens comme d'un peuple situé au-delà de l'Océan. Hecatæus, qui écrivit leur histoire, nous apprend « qu'ils habitent une grande île au milieu de la mer, en face de la Gaule, et sous le pôle nord ; le climat de cette contrée arctique est des plus délicieux ; Latone y est née, et les habitants se regardent comme les prêtres d'Apollon. Les Hyperboréens ont une langue à eux, mais ils traitent les Grecs en alliés, surtout ceux de Délos et d'Athènes. Les Grecs avaient visité leur pays et y avaient laissé plus d'un monument ; et d'un autre côté *Abaris*, le prêtre hyperboréen, avait voyagé en Grèce pour former une ligue avec les Déliens. Il y a tout lieu de croire que les offrandes des Hyperboréens arrivaient fréquemment à Délos des ports de l'Adriatique et à travers l'Épire. »

Ce récit d'Hecatæus, et ces missions amicales de l'Occident, attribuées avec tant de complaisance à un peuple sacré, nous offrent de nouvelles preuves de la diffusion immense

du mythe, et de l'erreur habituelle qui s'efforça de le métamorphoser en réalité. Hérodote chercha en vain, parmi les Scythes, quelques renseignements sur ce peuple fortuné, qui vivait si long-temps; mais, pour combler cette lacune de ses connaissances, il nous apprend que le poète Aristée, transporté par Apollon au pays des Issidones, y reçut la nouvelle que les Hyperboréens habitaient les rives de l'Océan du nord au-delà des Arimaspes. Cet Aristée est un personnage très-important dans l'histoire de la civilisation primitive de la Grèce; il fut, dit-on, le maître d'Homère; il visita les contrées situées au-delà du Pont-Euxin; et il introduisit dans la Grèce, avec la doctrine de la transmigration des âmes (il était lui-même à sa troisième vie), un grand nombre d'autres légendes orientales.

Mais bien qu'Hérodote eût vainement demandé aux Scythes quelques détails sur un peuple beaucoup plus heureux qu'eux-mêmes, les Grecs qui visitèrent l'Inde semblent avoir obtenu un résultat plus satisfaisant dans leurs recherches. Onésicratus rapporte qu'à propos des Hyperboréens, qui vivent 1000 ans, les Indiens répétaient précisément les mêmes histoires que Simonides et Pindare. En effet, leur *Sidd'hapoor* (le *pays des saints*), « où les hommes tombent du ciel pour naître de nouveau, et voient leur vie se prolonger jusqu'à 1500 ou 1500 ans », est placé, dans tous leurs systèmes, aux dernières limites du nord, « mais quelques individus affirment, dit l'auteur de l'Ayeen Akbary, « qu'il y a, au-delà de l'Océan, une contrée d'or, séjour de bonheur, habitée par des mortels, qui vivent invariablement 1000 ans, et n'ont jamais à souffrir ni chagrins ni maladies. » Les Hindous plaçaient les Hyperboréens dans l'*Uttara-curu*, c'est-à-dire le nord, expression qui a été prise dans un sens trop limité par Ptolémée et les autres géographes anciens. Pline confond ce peuple avec les *Attacori*, peut-être à cause de la ressemblance de ce nom avec celui des *Attaracori* ou habitants d'Uttara-curu; mais comme les *Attacori* (les *Etha-guri* de Ptolémée, de la racine at-ghur, les huit forts ou provinces des rajahs), habitaient aussi au nord du Gange, cette erreur est peu importante.

Les relations des Indiens et celles des Issedones mirent

les écrivains plus modernes de la Grèce et de Rome dans un assez grand embarras. N'osant pas assigner une position précise aux Hyperboréens, ils préférèrent les fixer dans les régions du nord-est ou du centre de l'Asie. Néanmoins, quiconque voudra rapprocher consciencieusement tous les faits qui se rapportent à ce peuple fabuleux, trouvera qu'ils ne diffèrent après tout que fort peu l'un de l'autre; car tous les écrivains placent les *Hyperboréens* dans le *nord*, et si cette expression fut par la suite interprétée dans le sens étroit d'une description locale, elle subit le sort de tous les mythes tombés entre les mains des géographes. Il devient donc évident que la légende des Hyperboréens (la même au fond que les légendes Millénariènes de l'époque actuelle), aussi bien que celles des îles Blanches ou Fortunées de l'Occident, n'a pas été un rêve de la poésie grecque, mais un mythe primitif très-répandu; et il n'est pas sans intérêt d'observer avec quel empressement les Grecs, chez lesquels les doctrines spéculatives, en fait de religion, restèrent ensevelies dans les ténèbres vagues de la tradition, s'efforcèrent d'aller puiser aux sources originales des preuves à l'appui d'une croyance si flatteuse pour les désirs de la nature humaine. Enfin, n'oublions pas de le remarquer, la *Cimmeria*, l'*Achéron*, et l'*Elysée* des premiers Grecs, qu'ils semblent avoir empruntés aux Phéniciens, furent presque totalement abandonnés aux poètes comme des ornements purement littéraires, tandis qu'au contraire la légende des Hyperboréens et des îles Fortunées de l'Océan, confirmée par les traditions nationales, paraît n'avoir subi aucune altération dans les productions de la littérature.

La division de la terre en sept *dwipas*, ou îles, est attribuée, d'après le système hindou, à *Priyauratta*, qui avait voulu d'abord partager son empire entre ses dix fils, réduits ensuite à sept. Les Puranas parlent aussi de plusieurs déluges qui détruisirent toutes les dwipas, excepté celle de *Jamboo*. Ces légendes s'accordent avec les histoires d'Atlas et de ses sept filles ou ses dix fils, suivant d'autres traditions; mais le récit de Marcellus s'approche encore davantage du mythe indien; car, suivant lui, il existait dans l'Océan Atlantique, aux temps les plus reculés, sept îles (les Dwipas) consacrées à

Proserpine, et trois autres (les Tri-Cutadri), d'une immense étendue, consacrées à Pluton, à Ammon et à Neptune. Ce que nous rapporte Platon d'une île Atlantide présente tous les caractères distinctifs, non pas d'une tradition historique, mais bien d'une légende primitive. Ne devaient-ils pas naturellement rechercher les limites de l'Occident, ces peuples persuadés que le paradis était situé dans cette partie du globe? Et quand on eut en vain poursuivi partout cette île tant désirée, ne fut-il pas plus facile et plus simple de croire qu'elle avait été engloutie par la mer, que de se résigner à reconnaître qu'elle n'avait jamais eu qu'une origine fabuleuse?

Dans toutes les descriptions que nous ont laissées les auteurs hindous des mers de l'Inde, cette même tendance à tout coordonner d'après la symétrie d'un système religieux l'emporte sur la vérité. Là encore, nous rencontrons un *tranate* ou groupe de trois îles d'or, d'argent et de fer; puis ensuite un archipel de sept autres îles. Quand Jambolo déclara que les îles indiennes étaient au nombre de sept, il ne fit que traduire fidèlement les récits des naturels du pays; car l'expression *yail lancas*, ou les sept lancas, est encore usitée de nos jours. Il est constant que ces légendes furent toutes prises à la lettre par les géographes grecs, et en particulier par Ptolémée, qui emprunta à l'Inde une masse énorme de renseignements, et qui eut bien soin de tirer profit du plus petit fait; aussi, trouvons-nous dans sa mappemonde une *Heptanesianesos*, ou *île Septuple*, à laquelle il est impossible d'assigner aucune position connue, une *Tricadiba* ou *île de la Trinité*, et une *Tricanesia nesos*, dont le nom n'est, d'après sa coutume, qu'une traduction du précédent. Ses îles des Satyres et des Singes sont toutes réunies trois par trois; quant aux pays de l'or, de l'argent, et de l'airain (cette dernière substance précède le fer dans la classification grecque des métaux), ils appartiennent évidemment tous au domaine de la Fable, bien que la postérité, toujours portée à la crédulité quand il s'agit de l'or, ne se soit jamais hasardée à contester la réalité de leur existence.

Mais Ptolémée commet une erreur plus grave en adoptant l'opinion de la géographie des Hindous, qui unit la péninsule orientale de l'Inde avec le continent africain. Bien qu'il crût

à la possibilité de faire le tour de l'Afrique par mer dans l'Atlantique, Arrien, l'auteur du Périple, était cependant évidamment sous l'influence des opinions des Hindous, car il dit : « On présume que Taprobane se rapproche de très-près de la côte d'Afrique. » La partie sud-est de l'Afrique porte dans les ouvrages hindous le nom de *Sanc'ha-dwipa* (Zanguebar), c'est-à-dire l'île des Coquillages, dénomination équivalente au pays des troglodytes; et on supposait que cette contrée troglodytique s'étendait en forme d'arc à l'extrémité sud-est de l'Inde. Des milliers d'erreurs ont été le résultat de l'emploi de ce langage équivoque, et se sont glissées dans les écrits des géographes grecs et latins. Quant à *Anga-dwipa* ou la Chine, les anciens monuments de la géographie des Hindous semblent ne l'avoir que très-imparfaitement connue. « Aucun grand homme, instruit et fameux parmi les bipèdes, n'a jamais visité l'île appelée Bhadrasva, où croît un arbre prodigieux appelé Canadab, qui porte des fleurs semblables à de grands pots à eau ; » cependant la soie, ce produit particulier à la Chine, fut introduite dans l'Inde dès les temps les plus anciens. Nous la voyons servir déjà à l'habillement des reines aux jours des grandes fêtes, dans le poëme du *Ramâyana*, écrit par Valmeeki, mille ans au moins avant le commencement de notre ère.

Il nous reste encore à parler d'un fait rapporté par un écrivain grec, et que l'attention que lui ont accordée quelques géographes modernes éminents rend digne d'être comparé aux légendes des Hindous. Un Macédonien nommé Évémère découvrit au midi de l'Arabie, dit Diodore, un groupe d'îles au nombre de trois (1). La plus grande de ces îles, appelée *Panchæa*, avait pour habitants quatre peuples, dont l'un était gouverné par *trois* rois, soumis néanmoins à l'autorité du collége des prêtres. On y voyait un temple magnifique, tout couvert d'inscriptions et d'hiéroglyphes égyptiens, et *trois* villes embellissaient ce paradis terrestre. L'une des petites îles produisait de l'encens en assez grande abondance pour alimenter les autels de tous les dieux du monde. Enfin, *Panchæa* était la patrie du Phœnix, et l'île

(1) Diodore.

de Jupiter Triphyllien. Il est évident qu'Évémère emprunta ce récit aux livres des prêtres égyptiens, qui avaient falsifié la *Tri-cuta* mythique des Hindous, en voulant la rattacher à la réalité. De même que Hecatæus plaçait les Hyperboréens dans la Bretagne (île située en face de la Gaule), de même les Égyptiens semblent avoir fixé les îles Flottantes de l'Orient, et avoir ajouté au dogme général d'un triple Élysée des hiéroglyphes et autres particularités dérivées de leurs opinions et de leurs mœurs. Il y a donc fort peu de raisons d'espérer, comme l'ont fait quelques savants (Malte-Brun, géogr. VI), qu'un jour viendra où ces îles fortunées pourront de nouveau être découvertes sur les côtes de l'Afrique ou de l'Arabie.

La conviction générale que le séjour du bonheur se trouvait dans l'Occident pourrait bien avoir exercé une grande influence sur les premières migrations des peuples. L'existence et la diffusion de cette croyance sont clairement démontrées, et il n'y a nulle raison de penser qu'elle ait pour base une tradition positive. Mais alors ne se demandera-t-on pas pourquoi le paradis avait été placé dans l'Occident? On peut trouver une réponse à cette question dans l'organisation même de l'homme, et dans sa disposition à recevoir des impressions bien plus profondes à l'heure où le jour finit et où le plus éclatant des phénomènes célestes, le soleil couchant, vient réveiller en lui les sensations les plus délicates et les plus élevées (1). Les Hindous ont conservé jusqu'à nos jours leurs vieilles convictions. La craie avec laquelle les bramines marquent leurs fronts est tirée de l'Occident; ils prétendent même qu'elle vient par terre de la Bretagne. Des Yogees, accompagnés de leur cortége de pèlerins, ont tenté, dans les temps modernes, d'arriver aux régions hyperboréennes en traversant l'Europe, et se sont même avancés aussi loin que la Russie; mais l'importune curiosité dont ils étaient l'objet a fini dans toutes ces tentatives par triompher de leur piété et de leur courage.

Dans l'Occident également le souvenir de la tradition pri-

(1) Les premières études sur les principes naturels de la mythologie se trouvent dans les *Opuscula academica* de Heyne.

mitive s'est conservé jusqu'à ces jours. Les lacs et les mers de l'Écosse et de l'Irlande, ont toutes leurs îles flottantes et sacrées. L'*Inis wen*, ou île Blanche des Gaels, et l'*Ynys y cedeirn*, ou *île des Puissants* des Gallois, sont encore des objets d'espérance et de vénération. Le groupe le plus occidental des Hébrides, les îles Flannan, que la tradition met au nombre de sept, et qui sont même tracées sur nos cartes en pareil nombre, bien que les géographes sceptiques n'en découvrent que six, ont, dit-on, la propriété de disposer à la prière et à la méditation religieuse tous ceux qui débarquent dans leurs ports. Les îles Arran, à l'ouest de l'Irlande, s'appellent les *îles des Vivants*, c'est-à-dire, de ceux qui sont revenus à la vie; mais cette superstition générale fut transportée bien au-delà des côtes de l'Europe. Parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, on trouve certaines tribus qui croient à l'existence d'une terre de bonheur, située dans l'Occident, au-delà de l'Océan. Cette tradition leur appartient-elle originairement ou leur a-t-elle été apportée par les aventuriers scandinaves des onzième et douzième siècles, c'est ce qu'il est impossible de déterminer.

# LIVRE II.

## GÉOGRAPHIE DU MOYEN-AGE.

---

## CHAPITRE I.

### LES ARABES.

Itinéraires romains. — La table de Peutinger. — Cosmas l'Indicopleustes. — Explication des mots Siut et Hindou. — Les Tsinitzæ. — Les Arabes. — Leurs conquêtes et leur commerce. — Premiers voyageurs en Chine. — Éducation des Chinois. — Règlemens de leurs ports. — Première mention du thé. — Les Chinois anthropophages. — Les étrangers en Chine. — Canfu. — Usages divers du cocotier. — Les rois de l'Inde. — La licorne. — La Sogdiane. — Les Alains. — Les Khasars. — Ivoire fossile de la Bulgarie. — Commerce des Arabes avec le nord de l'Europe. — Colonies arabes dans l'intérieur de l'Afrique. — Les royaumes de Ghana et de Tocrur. — Le Lamsan. — Les Zinges et Wac-Wac. — Les îles Eternelles. — Autres îles de la mer des Ténèbres. — Voyage des Almegrurim.

On peut regarder le siècle de Ptolémée comme l'époque où la géographie des anciens atteignit à son plus haut degré de précision et d'étendue. Les désordres qui éclatèrent bientôt après, dans l'empire romain, les fréquentes migrations des peuples du Nord, et les invasions des Huns et des Goths, changèrent complètement la face de l'Europe. Dès lors il devint de plus en plus difficile de recueillir quelques notions positives, au milieu des bouleversements de tout genre qu'entraînèrent après elles de si graves et si nombreuses révolutions.

Cependant, la géographie fut encore cultivée dans le monde romain, et il nous reste des traités et des itinéraires qui peuvent intéresser la critique, mais qui, considérés sous un point de vue général et élevé, n'ont que peu d'importance. Les itinéraires romains se divisaient en deux grandes catégories, en *Itineraria picta* et *annotata*, ou itinéraires dessinés et itinéraires écrits. Ces derniers contiennent tout simplement les

noms des stations et des lieux principaux, avec leurs distances respectives, sans entrer dans aucun autre détail. Les *Itineraria picta* étaient beaucoup plus complets : on y traçait toutes les grandes routes avec le nom, l'étendue, la population, les montagnes et les fleuves de chaque province, ainsi que les mers du voisinage. Mais aucun de ces monuments de la science romaine ne révèle l'application des mathématiques à la géographie. Ce n'est jamais par des calculs scientifiques qu'on apprécie les distances ; on les mesure, pour ainsi dire, pas à pas, ou parfois au moyen des latitudes. Pline se plaint amèrement de l'inexactitude de ces mesures. Les plus remarquables des itinéraires écrits qui nous restent, sont l'itinéraire d'Antonin, dont il est difficile de préciser la date, et celui de Jérusalem (*Itinerarium Hierosolymitanum*), fragment qui renferme une description très-détaillée de toute la route de Bordeaux à cette ville.

Quant aux itinéraires dessinés, on en conserve encore aujourd'hui dans la bibliothèque impériale de Vienne un bel échantillon, qui a été gravé et publié sous le titre de Table peutingérienne (*Tabula peutingeriana*). Quelques savants font remonter la composition de cette table jusqu'à la fin du quatrième siècle ; d'autres, et peut-être leurs raisons sont-elles plus concluantes, cherchent à prouver que son origine date du règne de l'empereur Sévère, ou de l'an 230 de l'ère chrétienne. Selon toute probabilité, elle fut publiée plus d'une fois, avec des changements et des additions, de telle sorte qu'on ne peut plus, à proprement parler, la regarder comme un monument géographique de quelque époque que ce soit. La copie que nous en possédons aujourd'hui passe pour l'ouvrage d'un moine du treizième siècle, et doit son nom à Conrad Peutinger, patricien d'Augsbourg, qui en fut un des anciens propriétaires, et qui l'enrichit d'un savant commentaire. Le commencement de la Table peutingérienne est perdu ; L'Espagne, le Portugal, et l'ouest de l'Afrique manquent; il ne reste de ce côté que la pointe sud-est de l'Angleterre. En revanche on y voit l'extrémité la plus reculée de l'Asie vers l'est aussi loin que les connaissances des Romains s'étendaient dans cette partie du monde; le pays des *Sères*, l'embouchure du Gange, l'île de Ceylan, allongée de l'ouest à l'est, suivant

l'opinion des anciens, et les routes tracées même dans le cœur de l'Inde. Mais les pays marqués sur cette carte n'y sont point placés suivant leur position géographique, leurs limites respectives, et leur grandeur réelle. On les a rangés arbitrairement, les uns à la suite des autres, de l'ouest à l'est, sans avoir égard ni à leur forme, ni à leurs longitudes, ni à leurs latitudes, déterminées par d'autres géographes. La table de Peutinger a environ 21 mètres de long et seulement 32 centimètres de large. Outre les grandes routes qui paraissent avoir été l'objet spécial de ce travail, les grandes montagnes, le cours des principaux fleuves, les lacs, les contours des côtes et le nom des provinces et des nations les plus importantes y sont également indiqués.

La navigation se développe nécessairement avec le commerce. Le luxe et la prodigalité des Romains continuèrent d'augmenter, long-temps encore après que la décadence politique de leur empire fut devenue de plus en plus manifeste et alarmante. Aussi leur connaissance de l'Inde, ce pays qui leur fournissait toutes les denrées les plus précieuses, s'étendait-elle d'année en année. Pour s'en convaincre il suffit de jeter les yeux sur la *Topographie du monde chrétien,* écrite vers le commencement du sixième siècle par Cosmas, moine égyptien, à qui cet ouvrage valut le surnom d'*Indicopleustès* ou *Voyageur de l'Inde*, bien qu'on doute, peut-être avec raison, qu'il ait réellement fait un pareil voyage.

Cosmas écrivit son ouvrage surtout dans le but de réfuter les opinions, suivant lui monstrueuses et sacriléges, de ceux qui donnaient à la terre la forme d'un globe. A l'en croire, c'est une vaste plaine oblongue, entourée d'un mur immense qui soutient le firmament ou la voûte azurée des cieux ; la succession des jours et des nuits doit être attribuée à une grande montagne, située dans la partie septentrionale de la terre, et derrière laquelle le soleil se couche tous les soirs. Désire-t-on de nombreuses et imposantes autorités à l'appui de ces assertions ? Comme tous les fabricants de systèmes, Cosmas en a une provision abondante, et il démontre très-clairement que sa théorie seule peut se concilier avec le langage de l'Écriture sainte, et celui des anciens poètes grecs.

Quelques faits cités par le moine égyptien semblent prou-

ver que, de son temps, les Romains et les Grecs étendaient leurs expéditions commerciales au-delà des côtes du Malabar. Ceylan etait appelée par les Indiens *Sieladiba* ou île de Siéla, mot qui se rapproche beaucoup du nom moderne. « L'inde, dit-il encore, est séparée de la Perse par l'Indus ou le Phison.» Il peut avoir emprunté ce dernier nom aux Arabes qui l'appliquent aux rivières en général ; mais c'est un mot d'origine indienne, et synonyme du mot *Phasis* ou *Fash*, employé pour désigner une rivière, à Ceylan, en Colchide, en Arménie et dans le pays du Gihon ou de l'Oxus. Les Hindous, il peut être utile de le remarquer en passant, appellent l'Indus le *Sint*, mot qui signifie aussi le *fleuve*; et le nom de *Sindia*, donné à la contrée qui environne les bouches du Sint ou Indus, signifie également le Delta ou le *Pays du Fleuve*. La ressemblance accidentelle des mots *Sint* et *Hindou* eut pour résultat la corruption du premier de ces mots, et cette corruption occasionna un grand nombre d'erreurs dans les recherches historiques. Les Hindous ou Indous ont tiré leur désignation nationale du mot *Indoo*, la *Lune*, comme s'ils descendaient de cet astre. Si bizarre qu'elle nous paraisse actuellement, cette désignation de *Peuple de la lune* fut adoptée dans l'antiquité, non-seulement par les Hindous, mais encore par toutes les grandes nations de l'Asie centrale. Les Pandus, appelés Pandions par les historiens romains, et les Chandras, deux des plus anciennes et des plus illustres dynasties indiennes, étaient, ainsi que leurs noms l'indiquent, les enfants du soleil et de la lune.

Cosmas distingue deux races d'hommes dans l'Hindoustan. « Comparée à l'autre, dit-il, celle du nord a le teint blanc. » Mais, au lieu de donner à la race des noirs le nom généralement adopté d'Éthiopiens, il désigne sous celui de *Hunni*, expression dont il est difficile de se rendre compte, l'autre race au teint plus blanc, et dominante dans le nord. Parmi les divers passages de son livre, qui prouvent que la navigation s'étendait fort loin dans l'Orient, nous mentionnerons surtout celui dans lequel il parle des *Tsinitzæ* ou Chinois, dont l'empire, situé aux dernières limites de l'Orient, se trouvait aussi éloigné par mer de Ceylan que Ceylan l'était de l'Égypte

Mais le commerce des Romains ou des colonies grecques de l'Égypte avec l'Inde ne dura pas long-temps. Au septième siècle, surgit tout-à-coup une nouvelle puissance qui interrompit toutes les communications directes de l'Orient et de l'Europe; les successeurs de Mahomet étendirent leur domination et leur culte sur une portion du globe plus étendue que celle que Rome avait embrassée dans les limites de son immense empire, aux plus brillantes époques de sa prospérité; et tout ce qui restait de la civilisation antique fut absorbé par les Arabes.

La géographie devient naturellement une science à la mode dans les vastes empires; aussi les Arabes la cultivèrent-ils avec une ardeur extraordinaire. Ils avaient tout conquis sur leur passage, depuis l'Espagne jusqu'à l'Inde, depuis l'intérieur de l'Afrique jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Le pélerinage de la Mecque, que leur prescrivait la religion, excita en eux leur passion extraordinaire pour les voyages, commune d'ailleurs à toute l'humanité. Leur supériorité dans les arts de la guerre et dans la civilisation, durant plusieurs siècles, et la vaste étendue de leurs possessions, les rendirent les maîtres d'un immense commerce. Mais ils étaient en général des navigateurs timides; ils se contentèrent de longer les côtes. Aussi leur commerce maritime n'eut-il pas, à beaucoup près, la même importance que celui des caravanes de la terre ferme, divisé en trois grandes branches ou ramifications. La première de ces branches mettait en communication l'Égypte et la Barbarie avec l'intérieur de l'Afrique par le grand désert : on achetait aux nègres de l'ivoire, des esclaves et de la poudre d'or avec un profit équivalent aux dangers du voyage; la seconde conduisait par la Perse dans le pays de Cachemire et dans l'Inde, ou à travers les grandes steppes de la Tartarie jusqu'aux frontières de la Chine; la troisième enfin se dirigeait vers le nord, et, passant par l'Arménie, le Derbend et les côtes occidentales de la mer Caspienne, aboutissait à Astracan et aux pays des Russes, des Bulgares et des autres nations de l'Europe septentrionale.

Les ouvrages géographiques des Arabes pèchent par cette absence de goût et d'esprit philosophique qui caractérise d'une manière si singulière toutes les autres productions d'un

peuple dévoué pendant plusieurs siècles à la culture des lettres. Massudi, l'auteur d'une histoire générale publiée en 947 sous ce titre : *Les Prairies d'or et les Mines de pierres précieuses*, commence par comparer la terre à un oiseau, dont Médine et la Mecque forment la tête, la Perse et l'Inde l'aile droite, le pays de Gog l'aile gauche, et l'Afrique la queue. Il suppose l'existence d'un monde antérieur au nôtre et placé dans une autre partie de l'univers ; il croit aussi que la terre que nous habitons maintenant a été successivement couverte par des eaux, qui tantôt passaient d'un côté, tantôt de l'autre.

On ne peut suivre la géographie des Arabes dans ses développements avec autant d'exactitude que celle des Grecs ou des Romains. Les bizarres incohérences de leur style oriental, et leur prédilection pour les ouvrages composés en forme de dictionnaires, forme qu'ils donnent à presque tous leurs écrits géographiques, rendraient très-difficile, si ce n'est impossible à faire, une histoire chronologique de leurs connaissances. Aussi, nous bornerons-nous, dans ce chapitre, à esquisser à grands traits, la géographie d'un peuple demeuré si long-temps l'agent principal des rapports qui existaient entre les nations éloignées l'une de l'autre, et qui, bien qu'elles puissent parfois échapper à l'attention et aux recherches de l'histoire, ne cessent jamais cependant de produire d'importants résultats politiques.

Le plus éminent des géographes arabes est Edrisi ou El-drisi, personnage en quelque sorte mystérieux, car chaque circonstance de sa vie a soulevé une discussion parmi les savants. Ce fut à la cour de Roger, roi de Sicile, qu'il écrivit, l'an 1153, son ouvrage intitulé : *Courses lointaines d'un curieux pour explorer les merveilles du monde*, et dont il existe une traduction imparfaite sous le titre de *Geographia Nubiensis*. Ce livre curieux contient une description complète du monde entier, ou du moins du monde connu, de tous les pays, de toutes ses villes et de toutes ses particularités physiques et politiques. Mais Edrisi ne suit dans cette description aucune des méthodes auxquelles nous sommes accoutumés; sa méthode lui appartient en propre. Il partage la terre en *sept climats* qui, partant de l'équateur, s'étendent au nord jusqu'à cette limite, au delà de laquelle on suppose

que le froid la rend inhabitable. Chaque climat est partagé lui-même par des lignes perpendiculaires en onze parties égales, qui commencent à la côte occidentale de l'Afrique, et finissent à la côte orientale de l'Asie. Ainsi, le monde se compose de soixante dix-sept carrés égaux, semblables aux cases d'un échiquier, ou à celles que forme sur une carte plate l'intersection des longitudes et des latitudes.

Edrisi commence ensuite son ouvrage par la première subdivision du premier climat, qui comprend la partie occidentale du centre de l'Afrique, et il s'avance ainsi vers l'est en traversant successivement les autres sections de ce climat, jusqu'à la mer de Chine qui lui sert de limites. Il revient alors à la première partie du second climat, et continue sa marche d'après le même procédé, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin la onzième division du septième climat, qui finit à l'extrémité nord-est de l'Asie.

Les inconvénients d'une pareille méthode se conçoivent facilement. Au lieu de décrire à part chaque région, ou du moins chaque pays qui présente le même caractère physique, Edrisi les découpe, par un procédé purement mécanique, en fragments décrits dans plusieurs parties séparées de son ouvrage, qui ne contient ainsi aucun aperçu général sur aucune grande contrée de la terre.

Dans une esquisse sommaire de cosmographie, le géographe arabe représente la terre comme un globe, dont la régularité n'est interrompue que par les montagnes et les vallées de sa surface. Il adopte le système des anciennes écoles qui supposent une zone torride inhabitée; mais, comme il connaissait au midi du tropique des régions fort peuplées, il recule le commencement de cette zone jusqu'à la ligne équinoxiale. Au-delà, dit-il, il n'y a ni plantes ni animaux : la chaleur rend la terre inhabitable. Par la même raison, dans son système, le monde ne peut être habité que jusqu'au 64e degré de latitude nord ; au-delà, tout est couvert de glaces et de frimas éternels.

Edrisi donne 11,000 lieues de tour à la terre, et s'en rapporte aussi au calcul d'Hermès, qui lui en trouva 12,000. Il adopte la division établie des 360 degrés; mais en même temps il remarque que, vu l'impossibilité où sont ses habi-

tants de franchir la ligne équinoxiale, le monde connu ne forme qu'un seul hémisphère, composé moitié de terre et moitié d'eau, et que la plus grande partie de cette eau appartient à la grande mer, qui environne la terre par un cercle continu, semblable à une zone, et au milieu de laquelle la terre flotte comme un œuf dans un bassin. L'unique partie de cette mer qui fût un peu connue était l'Océan Atlantique, nommé la mer des Ténèbres. Une autre partie qui baignait la côte nord-est de l'Asie s'appelait la mer des Ténèbres profondes, parce que le climat sombre du pays rendait encore plus épaisse l'obscurité qui, dans l'opinion des Arabes, régnait constamment sur l'Océan. Outre la grande mer ou Océan, Edrisi en compte sept autres plus petites, à savoir, la mer Rouge ou le golfe Arabique, la mer de Damas ou la Méditerranée, la mer Verte ou le golfe Persique, la mer du Pont ou la mer Noire, la mer de Venise ou l'Adriatique, et la mer de Géorgie ou Dailem, nom par lequel il désigne sans doute la mer Caspienne.

Les Arabes ont le mérite d'avoir conservé quelques fragments précieux des anciens. Le passage suivant de Caswini fait allusion à un principe d'attraction universelle, qui n'est pas encore la gravitation de Newton, mais un essai aussi heureux que hardi de la philosophie spéculative. Chez les anciens, dit-il, quelques disciples de Pythagore soutinrent que c'était la terre qui tournait sans cesse, et que le mouvement des astres était apparent et produit seulement par la rotation du globe; d'autres supposèrent qu'elle était suspendue au milieu de l'univers et à une distance égale de tous les points de l'espace, et que le firmament l'attirait de tous côtés, de manière à la maintenir dans un équilibre parfait; car, ainsi que l'aimant attire le fer, ainsi, disaient-ils, le firmament a la propriété d'attirer le globe terrestre, qui, sollicité en tous sens par des forces égales, reste suspendu dans le centre de l'espace. Il est singulier que les Arabes, qui lisaient avec intérêt de semblables théories, aient fait peu de progrès dans les sciences spéculatives.

Des marchands et des ambassadeurs arabes visitèrent la Chine à une époque reculée. Dès le règne de Walid, de 704 à 715, des envoyés de cette nation, porteurs de riches pré-

sents, arrivèrent en Chine par le Casgar et les plaines de la Tartarie. Plus tard, la route de Samarkand à la ville de Canfu était très-fréquentée; mais au neuvième siècle, ce pays, encore si peu connu, fut visité par deux voyageurs, Wahab et Abuzaïd, dont les relations méritent une attention particulière. Wahab publia le récit de son expédition en 851. Quant à Abuzaïd, il était à ce qu'il paraît de trente années plus jeune que son compagnon.

Ces voyageurs représentent les Chinois comme une race d'hommes remarquablement belle, supérieure sous ce rapport aux Indiens, ayant des cheveux noirs, des traits réguliers, et ressemblant beaucoup aux Arabes. Ils ajoutent que ce peuple porte des vêtements de soie en hiver comme en été. Entre autres faits curieux, Wahab mentionne l'éducation nationale des Chinois, qui tous, quelle que fût leur condition, à ce qu'il assure, apprenaient à lire et à écrire. Des écoles étaient entretenues dans ce but aux frais de l'État. Cependant, il affirme aussi que les Chinois ne cultivent aucune science; qu'ils empruntent aux Indiens leur religion et jusqu'à leurs lois, et qu'ils croient même que le culte de leurs idoles est une tradition de l'Inde, dont ils regardent les habitants comme très-religieux.

Les réglements établis dans leurs ports parurent à nos mahométans une nouveauté singulière : quand les marchands arabes entrèrent en Chine par mer, leurs cargaisons furent saisies et transportées dans des magasins, où des officiers impériaux exigèrent le paiement d'un certain droit d'entrée proportionné à leur valeur; cet impôt, si parfaitement semblable à ceux de nos douanes, était perçu avec la plus stricte justice.

L'empereur se réservait pour lui seul les revenus provenant des mines de sel, ainsi que d'une certaine plante, dont on faisait une boisson avec un mélange d'eau chaude, et dont le débit immense dans toutes les villes de l'empire produisait des sommes énormes. C'était un arbrisseau, nommé *sah* par les Chinois, plus touffu que le grenadier, et d'un parfum plus agréable. On versait de l'eau bouillante sur ses feuilles, et on en buvait les infusions, auxquelles on attribuait la vertu de guerir toutes les maladies. Ces détails indiquent évidemment l'usage du thé.

Par une coïncidence singulière, ces anciens voyageurs arabes s'accordent à dire que les Chinois avaient l'habitude de manger les criminels mis à mort. Leur *cannibalisme* ne ressemblait pas, il est vrai, à celui de ces peuples sauvages qui dévorent leurs ennemis pour satisfaire leur vengeance ou leurs passions féroces : chez eux, on donnait les cadavres des suppliciés aux pauvres et aux affamés. Si incroyable que ce fait paraisse, les annales chinoises tendent à le confirmer; car elles constatent que, dans les temps de famine, la chair humaine se vendait en plein marché, et qu'il était dangereux alors de sortir après le coucher du soleil, parce que, dans toutes les rues, des assassins se tenaient continuellement prêts à arrêter et égorger tous les individus qu'ils rencontraient.

Les Arabes, qui signalent froidement sans les blâmer ces coutumes barbares, louent avec enthousiasme l'administration impartiale et solennelle de la justice en Chine. Un cadi mahométan résidait à Canfu : ce fait nous autorise donc à conclure, qu'au neuvième siècle, les marchands arabes établis dans cette ville y formaient déjà une assez forte communauté; mais un passage remarquable du récit d'Abuzaïd prouve jusqu'à l'évidence l'exactitude de cette supposition. En effet, ce voyageur rapporte que, l'an 877 de l'ère chrétienne, Canfu fut assiégée et prise par un chef rebelle, qui mit à mort, avec le reste des habitants, cent vingt mille *mahométans*, *juifs*, *chrétiens* ou *guèbres*, qui y faisaient le commerce. « On connaît au juste, ajoute-t-il, le nombre des malheureux appartenant à chacune de ces quatre religions, parce que les Chinois ont toujours une liste parfaitement exacte de tous les noms des étrangers admis dans l'empire. » Les chrétiens qu'il désigne ici passent en général pour les descendants de ceux qu'on appelle chrétiens de Saint-Thomas, et qui s'établirent sur la côte de Malabar; mais on a quelques raisons de croire que les premiers chrétiens connus en Chine furent les Nestoriens, qui atteignirent ce pays en traversant la Perse et le désert.

Le *Canfu*, dont parlent les écrivains arabes et chinois, était jadis un des plus grands ports de la Chine fréquentés par les étrangers. Il occupait le bord septentrional d'une baie

où d'un bassin à l'embouchure du Kiang. Il a perdu depuis long-temps son importance commerciale, parce qu'il est bouché par des bancs de sable.

Les premiers voyageurs arabes signalent les îles *Andaman*, habitées par des sauvages, qui dévorent de la chair humaine presque crue. On croit aussi qu'ils décrivent Sumatra sous les noms de *Lamery* et de *Ramni*. Edrisi appelle cette île *Soborma*, et sans doute son île *Malai* est la presqu'île de *Malakka*. *Al-Jauah*, ou Java, devait déjà une assez grande réputation à ses riches épices et à ses volcans qui, après un repos de tant d'années, ont éclaté tout-à-coup au milieu du dernier siècle. Mais on connaissait plus particulièrement *Sérendib* ou Ceylan : les auteurs arabes du neuvième siècle décrivent longuement ses mines de pierres précieuses, ses idoles d'or massif, et ses assemblées de savants occupés à rédiger la biographie de leurs prophètes et les lois sacrées. Un grand nombre de Juifs et de Manichéens habitaient alors Ceylan. « Ceylan, où les voyageurs, dit Abuzaïd, s'arrêtent deux mois, séduits par la beauté de cette terre enchanteresse, toute couverte d'arbres et de verdure, d'eaux et de prairies, et où l'on respire un air si sain et si pur; Ceylan, où pour une demi-drachme on achète un mouton, où pour le même prix plusieurs personnes peuvent rassasier leur soif avec un breuvage composé du miel recueilli sur le palmier bouilli, et préparé avec le *tari*, jus qui coule de cet arbre. »

Abuzaïd énumère aussi, en termes simples mais exacts et précis, les différents usages auxquels on employait, dans l'Archipel indien, le cocotier, cet inestimable présent de la nature. « Il y a, dit-il, à Oman, des hommes qui se rendent aux îles où croissent ces arbres (les îles Laccadives). Ils coupent avec des outils de charpentier, et autres instruments de ce genre, autant d'arbres qu'il leur en faut, les laissent sécher, les dégarnissent de feuilles, fabriquent avec l'écorce un fil pour coudre les planches ensemble, et construisent ainsi un vaisseau. C'est avec un tronc de cocotier arrondi qu'ils se font un mât; les feuilles leur servent d'étoffe pour les voiles, et l'écorce est transformée en cordages. Une fois le navire achevé, ils le chargent de nois de cocos, qu'ils transportent et débitent à Oman. Ainsi le cocotier seul offre

tant de matériaux à l'industrie, qu'il suffit, non-seulement pour construire et gréer un vaisseau, mais encore pour le charger, quand il est terminé et prêt à mettre à la voile. »

Parmi les royaumes de l'Inde qu'énumèrent les premiers géographes arabes, le plus important était celui du *Balhara* ou *Grand-Seigneur;* car les autres princes indiens reconnaissaient, dit-on, sa suprématie. La dynastie qui portait ce titre régnait sans doute sur cette portion occidentale de la presqu'île, comprise entre les pays de Nizam et de Goudjerate. On affirme pourtant que le domaine du roi des rois, comme s'appelait aussi le Balhara, s'étendait depuis le *Kamham* (le Concan) jusqu'aux frontières de la Chine. Quoi qu'il en soit, ses forces militaires n'égalaient pas celles du roi de *Burat* (aujourd'hui Béhar), qui entretenait sur pied quatre armées de 700,000 hommes chacune, et du roi de *Rahmi*, qui entrait en campagne avec 50,000 éléphants. Ces calculs sont évidemment exagérés. Les éloges hyperboliques prodigués aux belles manufactures de l'Inde reposent sur des bases plus solides. On fabriquait des étoffes de coton d'une telle finesse, qu'un habillement fait de ces étoffes passait aisément au travers d'une bague de moyenne grandeur.

De toutes les merveilles de l'Inde nulle ne frappa plus fortement l'imagination des Arabes que « le fameux *Kardandan* ou *Unicorne*, qui n'avait au front qu'une corne marquée d'une tache ronde avec l'image d'un homme. » Cet animal extraordinaire est représenté par eux comme plus petit que l'éléphant, et ressemblant au buffle depuis le col jusqu'aux extrémités inférieures. « Leurs sabots, ajoute Wahab, n'ont aucune fente, et ils sont tout d'une pièce des pieds à l'épaule; leur chair n'est pas défendue; nous en avons mangé. Des images d'hommes, de paons, de poissons ornent leurs cornes, etc. Les Chinois en parent leurs ceintures, qui valent quelquefois deux ou trois cents pièces d'or et même plus, parce que le prix s'élève en proportion de la beauté des images. » Tels sont les détails en apparence véridiques et sincères que donnent les Arabes sur cet animal, que n'a pas encore vu un Européen distingué, mais dont l'existence est, dit-on, reconnue encore aujourd'hui dans l'Inde.

Les descriptions que les géographes arabes nous ont lais-

sées des états de l'Asie centrale forment, sous quelques rapports, la topographie la plus complète que nous possédions de ces intéressantes contrées. *Mamarelnahr*, ou *la terre des grandes eaux*, était la province la plus septentrionale soumise par les successeurs de Mahomet. Elle comprenait les régions qu'arrosent le Sihon et le Gihon, c'est-à-dire l'Oxus et l'Iaxarte ; tous les écrivains orientaux en ont fait un paradis terrestre qui l'emporte sur le reste du monde par sa beauté, sa richesse, sa population et la salubrité de son climat. « Quand on voyage dans *Al-Sogd*, dit Ibn-Haukal, on reste souvent durant huit jours entiers dans un jardin délicieux ; de tous côtés on voit des villages, de riches champs de blé, des vergers chargés de fruits, des prairies et des sources limpides, des canaux et des réservoirs, qui sont comme le dernier trait ajouté à ce tableau de l'industrie et de la prospérité. » Cet écrivain ajoute que l'hospitalité des habitants rend ce pays aussi remarquable que ses beautés naturelles. Chaque ville, chaque village même, renfermait des hôtelleries et des caravansérails, abondamment fournis de tous les objets, dont pouvaient avoir besoin les voyageurs.

Les Arabes eurent bientôt étendu leurs conquêtes jusqu'au pied du Caucase ; et, quoique bien des fables se soient mêlées d'abord à leurs descriptions d'un pays où la nature semble opposer de formidables obstacles aux progrès de l'humanité, ils ne tardèrent pas cependant à entretenir des relations commerciales avec les nations établies au nord et à l'ouest de la mer Caspienne. Suivant Caswini, l'isthme du Caucase contenait huit cents districts, où se parlaient autant de langues différentes. Il décrit le territoire des Alains comme très-étendu et extraordinairement fertile ; ce pays était parsemé de jardins et de villages ; des figues, des dattes et des châtaignes y croissaient avec une incroyable profusion, et se débitaient dans toutes les parties du monde. Les Alains n'étaient pas gouvernés par un souverain national ou par un roi ; chaque petite tribu avait son chef particulier.

Abuzaïd, qui voyagea en Chine au neuvième siècle, paraît avoir cru que la mer Caspienne communiquait d'un côté avec la mer du Nord et de l'autre avec la Méditerranée. Mais Caswini savait fort bien qu'elle était une mer intérieure ou

continentale, alimentée, comme il le dit, par de grands fleuves qui ne décroissent jamais. Il mentionne en même temps l'opinion générale, qu'elle avait une communication souterraine avec la mer Noire. « L'Atel ou Volga, dit Yacout, descend des confins du Nord, traverse la Russie, la Bulgarie, la Khasarie, et se jette dans la mer de Merghan. Les marchands le remontent jusqu'au *Waïsou* (mer Blanche), d'où ils rapportent des peaux de martres et d'hermines et d'autres fourrures précieuses. »

Le nom de Khasarie, donné par les Arabes au pays qu'arrose le Volga, dérivait des Khasars qui habitaient de grandes plaines au nord du Caucase et de la mer Caspienne, et qui atteignirent à leur plus haut degré de puissance pendant le neuvième siècle. Quoiqu'ils fussent une nation formidable, ils n'avaient encore rien perdu de la simplicité grossière de la vie nomade. Ils demeuraient sous des tentes de drap, comme les hordes tartares qui peuplent aujourd'hui les provinces méridionales de la Russie. Au rapport de Bacui, il n'y avait dans leur pays d'autre bâtiment en pierre que le palais de leur roi.

A l'est des Khasars, habitaient les *Ghuz* ou *Uzes*, et au-delà de ces peuples étaient les *Alodcosh*, qui avaient, dit-on, de larges figures, de petits yeux et des cheveux touffus. Au nord de la Khasarie se trouvaient les *Bulgars* ou Bulgares. Ils occupaient le territoire compris entre le Don et le Volga, à l'endroit où ces deux fleuves se rapprochent à une faible distance. Leur capitale, nommée Bulgar, était bâtie sur la rive gauche du Volga; ses ruines, qui consistent en débris de tours, de mosquées et d'autres monuments, se voient encore près de la ville moderne de Simbirsk. « Le pays des Bulgares, dit Caswini, s'étend fort loin vers le nord; les jours d'hiver n'y sont que de cinq heures : on dit même qu'ils ne suffisent pas aux quatre prières régulières et à tous les exercices religieux. » Yacout rapporte que la ville de Bulgar est construite en sapin, et que les murs extérieurs seulement sont de chêne. Il fallait un mois pour aller de cette ville à Constantinople. Le climat y était extrêmement froid et la terre couverte de neige pendant tout l'hiver. On y trouvait, en fouillant le sol, des défenses semblables à celles des élé-

phants et blanches comme l'ivoire. L'ivoire fossile de la Sibérie était donc, il y a bien des siècles, une denrée commerciale.

Les géographes arabes dépeignent les Russes comme un peuple d'une malpropreté dégoûtante; car, à les en croire, ils se baignaient tous les matins dans l'eau la plus sale qu'ils pussent trouver; ils étaient, de plus, adonnés à l'ivrognerie, passaient les jours et les nuits à boire et à s'enivrer, et souvent ils mouraient, les coupes à la main, d'excès et d'ivresse. Ils avaient la coutume de brûler leurs morts, et, aux funérailles d'un homme d'un haut rang, l'une de ses femmes favorites était sacrifiée sur sa tombe.

Les Arabes avaient aussi quelque connaissance des royaumes situés au nord de l'Europe. Ils parlent en termes brefs, mais exacts, de l'Angleterre, qu'ils appellent *Antharcat*, de l'Irlande, du Danemarck et des autres contrées boréales; mais ils paraissent avoir mieux connu les nations esclavonnes; ils représentent leur pays comme riche, populeux, et rempli de nombreuses cités commerçantes. N'oublions pas de remarquer aussi qu'ils désignent les Bohémiens et les Hongrois sous leur nom spécial de *Czechs* et de *Madgyars*. D'après toutes ces circonstances, on peut conjecturer que les Esclavons entretinrent quelques relations commerciales avec les Arabes à l'est de l'Europe, et échangèrent les productions du nord pour d'autres marchandises.

C'est un fait incontestable que les Arabes fréquentaient en grand nombre Bulgar, Atel et Astracan; leurs relations confirment à cet égard les preuves que nous donnent les anciens monuments de ces villes. Selon toute apparence leur commerce s'étendait au travers de la Russie jusqu'à la mer Baltique et la Scandinavie; ils échangeaient les riches denrées de l'est pour les poissons et les fourrures du nord. On trouve des monnaies arabes dans plusieurs parties de la Russie, le long du Volga, et au nord jusqu'à la mer Blanche; mais elles abondent surtout en Prusse, en Poméranie et dans les autres contrées voisines de la mer Baltique. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces monnaies sont d'une date antérieure à l'année 1010, et qu'elles appartiennent aux califes de Bagdad, à l'Iraq, au Khoraçan, ou aux pays de Balkh, de la

Boukharie, du Samarkand, et à quelques autres des plus riches états commerçants de l'Asie centrale. Pas une seule de celles qu'on a retrouvées autour de la mer Baltique n'est frappée au coin de la Perse, de l'Égypte, de la Barbarie, ni de tout autre royaume, d'où les croisés auraient pu les rapporter avec eux. Il est donc très-probable que les nations septentrionales de l'Europe firent un commerce considérable avec les Arabes de l'Orient, par l'intermédiaire des Esclavons.

Les successeurs de Mahomet conquirent bientôt une partie de l'Afrique, et envahirent ce continent jusqu'à Sofala, sur la côte sud-est, et jusqu'au Niger, dans l'intérieur. Le long de la côte occidentale, leurs connaissances étaient limitées par le cap Bojador. Les riches contrées du centre attirèrent un grand nombre de colons : peut-être, tous les hommes, dont les révolutions politiques menaçaient l'existence, vinrent chercher une retraite sûre dans ces régions éloignées, et comme séparées du reste du monde par un rempart de déserts; et, selon toute probabilité, elles servirent d'asile aux malheureux qu'exilèrent les divisions intestines du califat. Toujours est-il certain que plusieurs états, où les Mahométans formaient une caste nombreuse et dominante, s'élevèrent, avant le onzième siècle, sur les bords du Niger. Le plus vaste de tous était le royaume de Ghana, situé sur la partie orientale de ce fleuve, que les Arabes appellent aussi le Nil des nègres, et gouverné par un roi absolu, bien qu'il reconnût toutefois la suprématie des califes abassides.

La magnificence de sa cour, le nombre des éléphants et des girafes qu'il traînait à sa suite, la richesse de son trône couvert d'ornements en or massif et pur, sont décrits avec admiration par les auteurs arabes. Mais il paraît que cette splendeur était un privilége de la royauté ; car la population arabe, encore vêtue de peaux de bêtes, ne connaissait ni l'industrie ni la civilisation. Le souverain de Ghana possédait aussi *Wangara*, ou la Terre-d'Or. A l'ouest de son royaume se trouvait celui de *Tocrur*, qui renfermait une capitale du même nom, ainsi que deux autres villes, nommées *Sala* et *Bérissa*. Le Nil des nègres traversait Tocrur, et se jetait dans la mer à seize journées de marche de Sala. L'île d'Ulil, où tous les états de la Nigritie s'approvisionnaient de sel,

n'était pas éloignée de cette côte. Le royaume de Tocrur occupait sans doute les terres voisines du golfe de Bénin : quoiqu'il fût enrichi par un commerce actif, on le mettait au-dessous du royaume de Ghana. Quant à celui de Tombouctou, il est d'origine beaucoup plus récente.

Au midi de ces empires, s'étendait un vaste pays appelé *Lamlam*, dont les sauvages habitants étaient traqués par les peuples du Niger, et vendus comme esclaves aux marchands de l'Égypte et de la Barbarie. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours : les noirs sont encore l'une des denrées commerciales de l'Afrique centrale, et l'on poursuit aussi impitoyablement que du temps d'Hérodote ces misérables sans défense. Les Arabes ne connaissaient aucune région habitée au-delà de Lamlam; et l'orgueil habituel de la science les faisait douter, par conséquent, de l'existence d'une telle région. Ils avaient pourtant quelque notion des royaumes de *Zaghara*, de *Kanem* et de *Kuku*, compris sans doute dans le *Bornou* des voyageurs modernes. Le roi de Kuku entretenait une cour splendide, une nombreuse et belle armée : les marchands et les nobles de son royaume portaient de riches habits et des ornements d'or ; mais les basses classes étaient pauvres et mal vêtues, comme dans les autres états noirs.

Les Arabes n'avaient qu'une connaissance très-limitée de la Nubie et de l'Abyssinie, où la religion chrétienne résistait fermement aux doctrines de Mahomet. Toutefois, les besoins du commerce forcèrent les marchands de ces deux nations à se tracer, d'un accord commun, une frontière neutre et inviolable, et ce fut dès lors aux cataractes de Syène qu'ils se donnèrent rendez-vous pour l'échange de leurs denrées.

Au dixième siècle, l'Afrique orientale, depuis l'Égypte jusqu'au cap Corrientes, était fréquentée par les Arabes, qui lui imposèrent bientôt leur religion et leurs lois, et donnèrent aux nations qui l'habitaient des noms qu'elles conservent encore aujourd'hui. Mélinda, Mombaza et Sofala étaient déjà des villes florissantes au dixième siècle : la contrée dans laquelle ces villes se trouvaient situées s'appelait le *Zanguebar*, ou le pays des *Zinges*. Les géographes arabes placent aussi dans la péninsule de l'Inde un peuple appelé Zinges, et qui se distingue des Hindous par la couleur foncée de son teint. Les

*Zinges* des Arabes sont donc les *Éthiopiens* des Grecs et les *Sanchas* ou *Troglodytes* des écrivains hindous. Les Arabes croyaient, avec ces derniers, que les continents de l'Afrique et de l'Asie se réunissaient dans la mer du Sud. On a quelque raison de penser qu'ils connurent, et même qu'ils colonisèrent Madagascar à des époques très-reculées. Au sud du Zanguebar était un pays nommé *Wac-Wac*, et désigné sans doute, dans les cartes modernes, sous celui de *Makooa*.

A l'ouest, les Arabes avaient des notions aussi étendues, quoique moins exactes, que celles des Romains. Les îles Fortunées leur étaient connues sous le nom de *Chaledat*, ou *îles Éternelles*. Ils y plaçaient des statues colossales, dont le bras était tendu vers l'Occident, comme pour indiquer aux marins le danger ou l'impossibilité de poursuivre leur voyage dans cette direction. On attribuait l'érection de ces statues à *Dhoul'karain*, ou *l'homme à deux cornes*, nom que les Orientaux donnent à Alexandre-le-Grand. Ce héros joue le même rôle dans l'Orient que Bacchus, Hercule ou Sésostris en Grèce ; c'est le fondateur convenu de tous les monuments dont l'histoire ne constate pas l'origine. Les Arabes ne connaissaient que fort imparfaitement l'Océan atlantique, qu'ils nomment en général la *Mer des Ténèbres*, et les relations qu'ils nous en ont laissées sont, en général, remplies de fables. L'île de *Muslakkin*, peuplée de serpents, rappelle l'*Ophiusa* des Carthaginois; et peut-être n'existe-elle que dans une vieille tradition, comme les ténèbres *cimmériennes* de l'Océan. Les insulaires de *Kulkan* avaient des têtes de monstres marins. *Laka* abondait en forêts odoriférantes. En oubliant d'indiquer les distances, les Arabes ont ouvert un vaste champ aux conjectures; et il ne manque pas de savants qui reconnaissent dans ces iles, pleines de monstres et de parfums, le continent américain, ou du moins les îles des Indes-Occidentales.

Il n'y a pourtant aucune raison de croire que les Arabes eussent contracté l'habitude de faire des voyages lointains sur l'Océan ou sur la *Mer des Ténèbres*. Le seul exemple d'une pareille tentative nous est fourni par l'histoire remarquable des *Almagrurim*, qu'Ibn-el-Vardi et Edrisi racontent à peu près dans les mêmes termes. Après avoir décrit Lisbonne, le

premier de ces écrivains ajoute que huit habitants de cette ville, curieux de connaître ce qui se trouvait au-delà de l'Océan, équipèrent un vaisseau muni de toutes les provisions nécessaires à un long voyage, et jurèrent de ne pas revenir avant d'avoir vu la fin de la mer et pris terre à l'ouest. Ils voguèrent d'abord onze jours en pleine mer, et douze jours dans une mer d'une profondeur incommensurable et qui avait des vagues immenses. Puis, le vent les porta au sud, et ils abordèrent enfin à une île qu'ils appelèrent *Ganam*, ou l'île des moutons; mais ces animaux avaient une chair trop amère pour qu'on pût la manger. Les voyageurs firent provision d'eau, continuèrent leur voyage vers le sud, et découvrirent, le douzième jour, une île peuplée d'hommes grands et rouges. Trois jours après leur arrivée, un interprète arabe vint s'informer auprès d'eux du but de leur voyage; le roi du pays, instruit de leurs intentions, dit qu'il avait lui-même fait explorer l'Océan, et que ses marins, après un mois de navigation à l'ouest, avaient été surpris par des ténèbres épaisses, et forcés de revenir. Nos voyageurs, apprenant aussi qu'il leur fallait un mois pour regagner Lisbonne, se hâtèrent d'y retourner. En mémoire de leur excursion, un quartier de la ville reçut le nom d'*Almagrurim*, ou les *Aventuriers*, et le conserva jusqu'au temps d'Ibn-el-Vardi, qui mourut en 1358. Cette tentative, faite pour atteindre les limites de l'Océan, eut lieu en 1147, et ne fut pas sans doute la seule de ce genre: en 1291, au moins, elle fut renouvelée par deux Génois, dont on n'eut jamais depuis aucune nouvelle.

Quelques auteurs, et entre autres de Guignes, ont supposé que les *hommes rouges* désignés dans ce récit étaient des Américains; il est beaucoup plus vraisemblable de les regarder comme des Normands, auxquels les Orientaux donnaient souvent le nom d'hommes rouges. Cette île, où il y avait un interprète arabe, et où l'on connaissait la distance de Lisbonne, ne pouvait être fort éloignée des côtes de l'Afrique. En résumé, il y a tout lieu de croire que les Almagrurim ne dépassèrent point les îles Canaries.

## CHAPITRE II.

### VOYAGES DE IBN BATUTA.

Ibn Batuta part pour le pélerinage de la Mecque. — Il remonte le Nil. — Il revient à Gaza.— Les bains de Tibérias.— La mosquée du Pied. — Les miracles de Meshid-Ali.— Shiras (Schiras) Bagdad. — La Mecque. — Il visite l'Yemen et l'Abyssinie.— Les Berbères. — Les Zunij.— Zafar. — L'arbre qui produit l'encens. — Ormuz-Fars. — Second pélerinage d'Ibn Batuta. — Il va au Caire par la Haute-Égypte. — Jérusalem.— L'Anatolie.—Les Turcomans.—Société appelée la Confrérie. — Erzerum. — Chute d'aérolites. — Pluie de poissons. — Les princes ottomans — Ibn Batuta va à Crim. — Désert de Kipjak. — Camp tartare. — La ville de Bulgar. — Brièveté des nuits. — Manière de voyager en Sibérie.— Genre de trafic extraordinaire. — Les Russes. — Ibn Batuta accompagne une princesse grecque à Constantinople. — Le cortége. — Sa réception. — Description de cette ville. — Difficultés historiques. — Imitation des usages grecs par les Turcs. — Souhait pieux de El Harawi.

Quoique la plupart des ouvrages géographiques que nous ont transmis les Arabes soient, comme nous l'avons déjà dit, presque entièrement dénués de cet intérêt qu'inspire toujours un récit personnel, quelques volumes de leurs voyages parvenus jusqu'à nous méritent pourtant une certaine attention, n'eussent-ils d'autre mérite que de nous faire connaître les contrastes extraordinaires des opinions et des jugements des Orientaux et des Européens sur un seul et même sujet. Parmi ces voyages, ceux du Sheikh Ibn Batuta occupent le premier rang. Ils embrassent tous les pays qu'on peut considérer comme appartenant particulièrement à la géographie des Arabes; on y trouve des exemples singuliers de la dispersion étendue des Arabes dans l'Orient; enfin ils portent plus que tous les autres l'empreinte du caractère national. Ibn Batuta fut, sans contredit, l'un des voyageurs les plus remarquables de toutes les époques et de tous les pays. La seule relation que nous ayons de ses nombreuses excursions n'est malheureusement que l'extrait d'un épitome; et on doit naturellement supposer que cette double abréviation a fait perdre à l'ouvrage original la majeure partie de son intérêt. Des notices rapides et superficielles sur les lieux les plus importants, de secs catalogues de noms et l'énumération des tombeaux de tous les saints, remplissent, il est vrai,

un trop grand nombre de pages dans ce volume. Cependant les voyages d'Ibn Batuta sont tout à la fois curieux et importants, qu'on les considère sous un point de vue critique, ou d'une manière générale. Bien qu'ils appartiennent au quatorzième siècle et qu'ils soient par conséquent postérieurs aux relations de plusieurs voyageurs de l'Occident, dont nous parlerons plus tard, ils n'anticiperont que rarement, à cause de leur caractère tout oriental, les observations des écrivains européens, tandis que sous un autre rapport ils compléteront d'une manière satisfaisante l'esquisse que nous avons tracée dans le précédent chapitre de la géographie des Arabes.

Le théologien Abu Abd Mohammed Ibn Abd Allah El Lawati, connu par le surnom de Ibn Batuta, quitta Tanger, sa ville natale, dans le but de faire le pélerinage de la Mecque, la 725ᵉ année de l'Hégire (an. du Christ 1324-5). Ayant entrepris son voyage avec des intentions pieuses, il semble s'être particulièrement attaché à rechercher dans tous les pays où il arrivait tous les saints morts ou vivants. L'un des plus éminents personnages de ce genre, qu'il rencontra dans la ville d'Alexandrie, fut le pieux et savant iman Borhan Oddin El Aaraj, qui avait le pouvoir d'opérer des miracles. Un jour que Batuta lui rendait visite, « Je vois, lui dit l'iman, que vous aimez à parcourir les pays éloignés. — Oui, lui répondit Batuta, quoiqu'il n'eût pas en ce moment l'intention d'entreprendre de longs voyages. — Il vous faut alors, répliqua l'iman, aller voir mon frère Farid Oddin dans l'Inde, dans la Sindie, mon frère Oddin Ibn Zakaria ; puis en Chine, mon autre frère Barhan Oddin, et leur présenter mes compliments. » Notre pélerin, tout surpris de ce discours, se détermina cependant à aller visiter ces pays, et il persista bravement dans sa résolution, jusqu'à ce qu'il eut trouvé les trois personnes ci-dessus mentionnées et qu'il leur eut présenté en effet les compliments de l'iman.

Après avoir parcouru pendant quelque temps les villes du Delta, Ibn Batuta arriva enfin au Caire. Il fait, en parlant du Nil, une courte digression, qui prouve ses connaissances géographiques. « Le Nil, dit-il, qui coule dans ce pays, surpasse de beaucoup toutes les autres rivières par la

douce saveur de ses eaux, la longueur de son cours, et l'étendue des avantages qu'il procure aux habitants. C'est l'un des cinq grands fleuves du monde, qui sont : le Nil, l'Euphrate, le Tigre, le Sihun et le Jaihun, ou Gihon. Cinq autres rivières peuvent encore être comparées à celles que nous venons de citer, la rivière de la Sindie (l'Indus) qu'on appelle le Penj-ab, ou les cinq eaux; la rivière de l'Inde, appelée le Gung (le Gange), où les Indiens se rendent en pèlerinage, et où ils jettent les cendres des morts qu'ils ont brûlés : on dit qu'il descend du paradis; puis la rivière Jun ou Jumma, le fleuve Athil (le Volga), dans le désert de Kip-jack dans la Tartarie; le Saro, sur les rives duquel est située la ville de Khan Balikh (Pekin), et qui de là coule vers El Kansa, puis vers la ville de Zaitun en Chine. Contrairement à celui de toutes les autres rivières, le cours du Nil se dirige du sud au nord. »

Du Caire, Ibn Batuta se rendit à travers l'Égypte, sur les confins de la Nubie; mais les troubles qui régnaient dans ce pays l'empêchèrent de continuer son voyage au sud. Il redescendit alors vers le Nil, et alla à Gaza, où il trouva les tombeaux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et ceux de leurs femmes. Tous les savants qu'il rencontra étaient convaincus que ces patriarches et leurs femmes reposaient en ce lieu, et que les hérétiques seuls peuvent songer à nier ce fait si généralement accrédité chez les anciens. De Tyr, ville qu'il trouva merveilleusement forte, entourée d'eau de trois côtés, il se rendit en toute hâte à Tibérias, qu'il avait un désir tout particulier de visiter; mais il n'y vit rien que des sources d'eau chaude et de vastes ruines.

Les bains de Tibérias, qui étaient peut-être l'objet de sa curiosité, sont longuement décrits par El Harawi. « Il ne faut pas confondre, dit cet écrivain, les bains de Tibérias, regardés comme l'une des merveilles du monde, avec ceux qui avoisinent les portes de Tibérias près du lac; car on en trouve beaucoup de semblables ailleurs. Ces bains célèbres se trouvent situés à l'est de la ville, dans une vallée appelée El Hosainiya. Leur construction annonce évidemment une grande antiquité, et l'on dit qu'ils ont été bâtis par Salomon. Ils se composent d'un corps de bâtiment considérable, de-

vant la façade duquel jaillissent les eaux. Douze sources alimentaient autrefois ces bains, et chacune d'elles guérissait des maladies différentes, de sorte que si les individus affligés de ces maladies venaient s'y baigner, ils s'en retournaient guéris par la grâce divine. Les eaux sont excessivement chaudes, très-pures, et fort agréables au goût et à l'odorat; elles coulent dans un vaste et élégant réservoir où l'on se baigne. Les avantages de ces bains sont évidents; nous n'avons vu nulle part rien qui puisse leur être comparé, excepté les *Thermes* qui se trouvent dans le voisinage de Constantinople. »

Après avoir visité les forteresses de Fidawia ou d'Ismailiah, plus communément connues sous le nom d'Assassins, notre voyageur se dirigea ensuite vers le mont Liban, la montagne la plus fertile du monde, abondante en fruits, arrosée par de nombreuses sources, ombragée par des arbres magnifiques et couverte de cellules d'ermites retirés du monde. Batuta se rendit de là à Damas, en passant par Baalbeck. Malheureusement l'auteur de l'abrégé ne nous a donné aucun détail circonstancié sur ces deux villes remarquables. Toutefois, il a eu le soin de conserver précieusement les anecdotes relatives aux saints et aux reliques. La suivante mérite d'être citée à cause de sa singularité : « Hors de Damas, dit Batuta, sur le chemin du pélerinage, se trouve la *Mosquée du Pied*, qui est en grande vénération parmi les croyants ; son nom vient d'une pierre qu'on y conserve précieusement, parce qu'elle porte l'empreinte du *pied* de Moïse. C'est dans cette mosquée que se font les prières pendant les temps de calamités publiques. J'y étais moi-même en l'année 746 (an. du C. 1345), quand le peuple assemblé priait le ciel de le délivrer de la peste : elle cessa ce jour-là même. La mortalité avait été à Damas de deux mille personnes par jour; mais à cette époque le nombre quotidien des victimes s'élevait à vingt-quatre milles. Néanmoins, après les prières, la peste disparut entièrement. » Une si grande mortalité est peut-être moins certaine que le miracle. Mais la pierre qui porte l'empreinte d'un pied mérite quelque attention. On regarde généralement les monuments de ce genre comme des restes du boudhisme; il est possible, cependant, que bien que de

pareils objets semblent aujourd'hui appartenir, à proprement parler, à cette religion, ils remontent à une bien plus haute antiquité. L'empreinte d'un pied, vue par Hérodote près de la rivière de Tyras (Dniester), était attribuée à Hercule. A Ceylan ou chez les Birmans une pareille marque serait celle du pied de Boudha ; à Damas on la croyait faite par Moïse. La grande distance qui sépare les pays où l'on a découvert cette singulière espèce de monument, s'il est permis de donner ce nom à une simple pierre, et son existence à Damas, tendent également à prouver sa haute antiquité. C'est un fait remarquable, que l'on trouve dans la Judée, à peu de distance de Jérusalem, ces monuments druidiques (telle est du moins l'opinion commune), qui portent le nom de Cairns.

De Damas, Ibn Batuta se mit en chemin pour son pélerinage au tombeau du prophète à Médine. Il traversa sur sa route la ville de Meshed Ali qu'enrichissent les offrandes des pélerins. Un pays où se réunissait un si grand nombre de fidèles et d'enthousiastes devait nécessairement être témoin de fréquents miracles. « Le 17 du mois de Rajab, dit notre voyageur, il arriva des contrées de Fars, de Room, du Khoraçan et d'Iraq, une multitude de gens estropiés, par groupes de vingt ou trente à la fois. On les porta aussitôt après le coucher du soleil sur le tombeau d'Ali, où ces infortunés attendent leur guérison, les uns priant, d'autres récitant le Koran, ceux-là prosternés sur la pierre. Lorsque la nuit est venue, ils se lèvent tous, et les boiteux, les paralytiques s'en vont chacun chez eux guéris et bien portants. C'est là un fait connu de tous les malades. Je le tiens de personnes recommandables. Ce miracle s'appelle dans l'Orient « *la nuit de la renaissance* ou *du rétablissement*. »

Notre voyageur paraît avoir renoncé, pour cette fois, au projet de visiter Médine. Il se rendit à Basra ou Bassorah, puis il fit le tour de l'Iraq, pays où il fut traité avec distinction et dont le prince lui fit présent d'une somme d'argent pour ses frais de voyage et ceux de ses compagnons. « L'infatigable musulman, ayant parcouru en dix jours toutes les parties du royaume de l'Iraq, pénétra dans celui d'Ispahan. » Il ne dit rien de particulier, ni de cette capitale, ni de cette pro-

vince de Shiraz (Schiros), qu'il visita ensuite. Il avoue, du reste, que son seul but, en allant dans cette dernière ville, était de voir le scheik Magd Oddin, le *modèle des saints, le faiseur de miracles*. Shiraz (Schiros) possédait aussi un tombeau célèbre, celui de l'iman Abu Abd Allah, et Batuta nous apprend que ce fut cet iman qui fit connaître le chemin de l'Inde à la montagne de Sérendib et qui explora les montagnes de l'île Ceylan. Peut-être veut-il nous donner à entendre que ce fut aussi lui qui mit le premier ce pélerinage en vogue parmi les Mahométans. Tandis que l'iman parcourait les montagnes de Ceylan suivi d'environ trente faquirs, ses compagnons souffrant continuellement de la faim se hasardèrent, malgré ses conseils, à tuer et à manger un éléphant. Lorsqu'ils furent tous endormis, les éléphants s'avancèrent en formant un bataillon serré, puis, ayant flairé l'un des dormeurs, ils le mirent à mort. Ils s'approchèrent ensuite du scheik pour le tuer à son tour, mais l'ayant flairé ils le laissèrent achever en paix son sommeil sans lui faire le moindre mal. Toutefois l'un d'eux l'enleva avec sa trompe, le transporta vers quelques maisons qui n'étaient pas éloignées, le déposa doucement à terre, et s'éloigna. Cette aventure fit le plus grand honneur au scheik parmi les habitants de Ceylan. De Shiraz, Ibn Batuta alla à Bagdad, qui, malgré tous les maux qu'elle venait de souffrir, était encore une ville du premier ordre. De Bagdad, il se rendit à Tébriz, puis il voyagea chez les Kurdes, et se dirigea immédiatement après vers Médine et la Mecque, où il resta trois ans.

A la Mecque, l'intrépide voyageur se joignit à des marchands qui allaient dans l'Yemen ; il en visita toutes les villes principales, et s'embarqua à Aden pour Zaïla, port de l'Abyssinie. « C'est, dit-il, une ville des Berbères, peuple du Soudan, de la secte de Shafia. Leur pays est un désert si grand, qu'il faut deux mois pour le traverser. La première partie s'appelle *Zaïla*, la dernière *Makdashu* (le *Magadocia* des *Portugais*). Les Berbères se nourrissaient de chair de chameau et de poisson, et les odeurs fétides qui s'exhalaient des débris et du sang de ces animaux vidés et égorgés dans les rues rendaient le séjour de ce pays insupportable. Il paraît que le Makdashu ou Magadocia, situé à quinze jours de navigation de

Zaïla, avait alors un grand luxe de table, car Batuta parle avec un certain plaisir de l'elkushan, espèce de fricassée, des plantins bouillis dans du lait frais, des citrons confits, des cosses de poivre frais et du gingembre vert. Néanmoins personne ne touchait à toutes ces friandises avant d'avoir satisfait, ou du moins calmé sa faim, avec un plat de riz. « Les habitants de Makdashu, dit-il, sont très-gras, ils mangent énormément; chacun d'eux engloutit chaque jour, dans son estomac, autant de nourriture qu'un couvent entier. »

Ibn Batuta s'embarqua a Makdashu pour se rendre par mer dans le pays des *Zanuj* (les Zinges ou habitants du Zanguebar), et de là, dans l'île de *Mambasa* ou Mombos, puis il revint à *Kulwa* sur la côte des Zunuj, où il s'embarqua de nouveau pour Zafar « la ville la plus éloignée de l'Yemen, située sur la côte de la mer des Indes. » Quoique très-fréquentée, cette ville était, à l'en croire, fort malpropre, et surtout infestée de mouches, qu'y attirait la grande quantité de poisson et de dattes mise en vente dans les marchés. Les habitants nourrissaient leurs bestiaux et leurs troupeaux avec du poisson, coutumes qu'il ne remarqua dans aucun autre pays. De Zafar, on exportait des chevaux dans l'Inde, et la traversée se faisait en un mois, par un bon vent : aujourd'hui, elle emploie dix jours au plus. A une demi-journée de Zafar il trouva la ville de El Ahkaf, entourée de riches jardins, où se déployait dans toute la magnificence la végétation des Indes. Les plantes les plus rares et les plus diverses s'y trouvaient réunies; et le bétel enlaçait de ses longs anneaux le tronc du cocotier. Longeant la côte de l'Arabie, vers l'Amman ou l'Oman, il vit, pour la première fois, à Hasik, l'arbre qui produit l'encens. Quand on fait une incision dans l'écorce de cet arbre, il en découle une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit en peu de temps, et prend alors le nom de *loban* ou encens. Les maisons étaient construites avec des arêtes de poisson et couvertes de peaux de chameaux. Dans les villes de l'Oman, on mangeait la chair de l'âne domestique, qui se vendait dans les rues avec la permission des autorités.

De l'Arabie, notre voyageur se rend à *Hormuz* ou *Ormuz*, située sur le bord de la mer, « mais vis-à-vis de laquelle, ajouta-t-il, est la nouvelle *Hormuz*; île dont la capitale se nomme

*Harauna.* » Il paraîtrait, d'après ce passage, que l'île appelée *Organa* par les anciens, reçut une colonie d'Ormuz ou d'Armozeia et qu'elle changea peu à peu de nom. Ibn Batuta y fut témoin du plus étrange spectacle qu'il eût jamais vu. C'était une tête de poisson, qu'on aurait pu comparer à une colline : les yeux ressemblaient à deux portes ; on pouvait entrer par l'un et sortir par l'autre. Cette description n'est nullement exagérée, si on la compare à celle des Grecs qui faisaient partie de l'expédition de Néarque, et qui, vers la fin de leur voyage, eurent occasion de mesurer une baleine échouée près de *Mesambria*, peut-être sur les grèves de la pointe de Rohilla (Rohilcound). Ceux qui purent approcher assez près du monstre marin pour l'examiner rapportèrent qu'il avait 50 coudées de long, que la peau avait une coudée d'épaisseur ; qu'il était entouré de coquillages et d'herbes marines, et escorté de dauphins plus gros que ceux qu'on voyait dans la Méditerranée. Les relations des anciens auteurs tendraient donc à prouver que la baleine était autrefois assez commune dans les parages du golfe Persique.

Après avoir quitté Ormutz, Ibn Batuta séjourna quelque temps dans la province persane de Fars, où il assista aux pêches de perles. De Siraf, l'un des principaux ports du golfe Persique, il passa ensuite à Bahrein, dont les maisons sont fréquemment englouties sous les sables du désert ; puis à Kotaif, où les dattes croissent en si grande abondance qu'elles y sont la principale nourriture des bestiaux. Il entreprit bientôt un second pèlerinage à la Mecque, et il arriva dans cette ville l'an 733 de l'Ègire (An. du Christ 1332), trois ans après sa première visite.

Son pèlerinage terminé, notre voyageur se mit de nouveau en route, et se dirigea vers Judda, avec l'intention d'aller par mer de l'Yemen dans l'Inde. Des vents contraires le forcèrent à rétrograder jusqu'à un port nommé Ras Dawair ; mais, à ce qu'il paraît, il lui importait peu de voyager dans tel pays plutôt que dans tel autre, car il se réunit à une caravane d'Arabes Bédouins, et traversant un désert rempli d'autruches et de gazelles ; il passe dans la haute Égypte et descend au Caire. Après avoir pris quelques jours de repos dans cette ville, il part pour la Syrie, visite Jérusa-

lem, Tripoli, d'où il continue son voyage par mer jusqu'au pays de *Room* et la province de l'Anatolie.

Il existait, à ce qu'il paraît, parmi les Turcomans de l'Anatolie, une sorte d'hospitalité primitive qu'Ibn Batuta ne paraît pas comprendre parfaitement; car un usage semblable à celui que nous allons mentionner ne peut pas avoir été en Orient le résultat d'une association volontaire. « Dans toutes les villes turcomanes, dit-il, il y a une *confrérie de jeunes gens*, dont l'un en particulier s'appelle *mon frère*. Aucun peuple n'est plus affable envers les étrangers, plus empressé à leur fournir des vivres et tout ce qui leur est nécessaire, plus opposé aux oppresseurs, que les membres de cette communauté. Tous les individus de la même profession et même des étrangers sans amis, sans appui, se groupent autour de celui d'entre eux qu'ils appellent le *frère*, et qu'ils choisissent pour président. Alors, celui-ci fait construire une *cellule ;* il place dans cette cellule un cheval, une selle et tout ce qui peut être nécessaire; il sert aussi ses compagnons; et le soir ils se rassemblent tous, apportant ce qu'ils ont pu se procurer pour l'approvisionnement de la *cellule*. Un étranger arrive-t-il parmi eux, ils le reçoivent cordialement et lui donnent l'hospitalité jusqu'à ce qu'il quitte le pays. Les membres de cette association se nomment les *Jeunes-gens* et le président porte le titre du *Frère.* » Ibn Batuta éprouva la bonté de cette société. Dès son arrivée dans l'Anatolie, un homme vint à lui pour l'inviter à une fête, ainsi que ses compagnons; notre voyageur fut fort surpris qu'un individu, si pauvre en apparence, se proposât de traiter un si grand nombre de personnes; mais on lui apprit que celui qui l'invitait était membre d'une confrérie de deux cents marchands de soie, qui possédaient une *cellule* particulière. Il accepta donc leur invitation, et il eut bientôt l'occasion d'être témoin de leur extrême bonté et de leur libéralité. De semblables aventures lui arrivèrent fréquemment pendant son séjour parmi les Turcomans. Une fois entre autres, au moment où il approchait d'une ville, il se trouva entouré par une multitude d'individus qui saisirent la bride de son cheval et lui causèrent une vive frayeur. Cependant un de ces individus, sachant parler l'arabe, s'approcha de lui,

et lui dit, qu'ils se disputaient tous le bonheur de lui donner l'hospitalité, parce qu'ils appartenaient tous à la société des *jeunes gens*. Cette déclaration le rassura, les *jeunes gens* tirèrent au sort, et Ibn Batuta se rendit avec ses compagnons à la maison de celui que la fortune avait favorisé.

Après avoir visité les principales villes de l'Anatolie et de l'Asie-Mineure, Ibn Batuta arrive enfin à Erzeroum. Le roi de ce pays lui ayant demandé un jour, s'il avait déjà vu des pierres tombées du ciel. — Jamais, lui répondit-il. — Eh bien : reprit le roi, il en est tombé une dans les environs de notre ville. Alors il donna ordre qu'on l'apportât; elle était noire, brillante et d'une substance excessivement dure, le marteau ne pouvait pas l'entamer, et elle pesait environ un talent. Cette mention n'est pas la seule que fassent les auteurs arabes de la chute d'aérolithes. Ils parlent d'une pluie de pierres qui tomba dans la province de l'Afrique propre et qui tua tous ceux sur lesquels elle tomba. Ils racontent aussi qu'on apporta un jour au calife Motawekkel une pierre qui était tombée du ciel, dans le Tabaristan; elle pesait 840 rotl (310 kil.). Le bruit qu'elle fit en tombant s'entendit à une distance de quatre parasanges à la ronde, et elle s'enfonça dans la terre à une profondeur de cinq coudées. Plusieurs autres exemples de pareils faits sont encore mentionnés par les Arabes, et les observations des savants modernes ne laissent aucun doute sur l'exactitude de ces détails. Mais Jahedh rapporte un phénomène météorologique d'une nature bien plus extraordinaire. A l'en croire, on vit à Aïdhadj, ville située entre Ispahan et Kusistan, un épais nuage noir si rapproché de la terre qu'on pouvait le toucher avec la tête; il en sortait un bruit semblable au cri d'un chameau mâle. Ce nuage éclata enfin, et il en tomba de tels torrents de pluie que l'on crut à un second déluge. Il vomit ensuite une multitude de grenouilles et de shabbuts (espèce de poissons) d'une grosseur énorme, que les habitants mangèrent ou dont ils firent des provisions. C'est un fait incontestable, que les volcans des Cordilières ont rejeté d'immenses quantites de poissons; et, quoiqu'une pluie de poissons ne s'explique pas facilement, sans l'action d'un volcan,

la nature est tellement remplie de merveilles que, dans l'état actuel des connaissances humaines, il y aurait peut-être quelque présomption à nier un pareil fait d'une manière absolue.

Ibn Batuta visita, à ce qu'il paraît, les villes principales de l'Anatolie, et il fut admis auprès des princes turcs qui les gouvernaient; on doit regretter vivement qu'il ne nous ait laissé qu'une notice si courte sur l'un des princes les plus habiles et les plus heureux dont la brillante fortune faisait à cette époque de rapides progrès. « Je suis allé, dit-il, à Brusa, ville considérable, gouvernée par Ikhtiyar Oddin Urkhan Beg, fils d'Othman Juk. De tous les rois turcomans, c'est l'un des plus redoutés, des plus riches et des plus puissants, celui qui règne sur le pays le plus étendu, et qui commande l'armée la plus nombreuse. Il a pour habitude d'inspecter constamment ses forteresses et les différentes parties de son royaume, et de s'informer de leur situation et de leurs besoins. On dit qu'il ne séjourne jamais un mois dans le même endroit. »

A Castémooni, Batuta traversa la mer Noire pour se rendre à Crim. A l'en croire, le désert de Kipjak était couvert de verdure et très-fertile, mais on n'y trouvait ni arbres, ni montagnes, ni collines, ni forêts; on le traversait ordinairement dans une espèce de chariot appelée *ariba*, et le voyage entier durait six mois. Notre voyageur loua une de ces voitures pour aller à El Kafa, ville qui appartenait à Mohammed Uzbek Khan. Ce Khan était, à cette époque, établi avec sa suite, dans un pays appelé *Bish Tag*, ou les cinq montagnes. Batuta y arriva le 1er du mois de ramadan. Quelle ne fut pas alors sa surprise de voir marcher devant lui une ville entière avec ses mosquées, ses maisons, ses édifices, ses cuisines, dont les cheminées laissaient une longue traînée de fumée derrière elles à mesure que la ville s'avançait. Le sultan le reçut gracieusement et lui envoya un mouton, un cheval et un sac de cuir rempli de koomis, ou lait de jument, boisson favorite des Tartares

Batuta avait entendu parler de la ville de Bulgar, et il éprouvait un vif désir de la voir, afin de juger par lui-même si tout ce qu'on racontait de la rigueur de son climat et de l'inégalité des jours et des nuits était vrai ou faux. Dix jour-

nées de marche séparaient cette ville du camp tartare. Batuta se mit en chemin avec un guide que lui avait donné le sultan, et il s'assura dès son arrivée de l'exactitude parfaite des récits des anciens voyageurs. On était alors dans le cœur de l'été; les nuits devenaient si courtes, qu'avant d'avoir terminé sa prière du coucher du soleil, il se trouvait obligé de commencer celle du soir, qu'il faisait le plus vite possible; il se dépêchait ensuite de réciter la prière de minuit, puis celle qu'on nommait El Witr; mais, avant qu'il ne l'eût achevée, il était déjà surpris par l'aurore.

« On me parla à Bulgar de la terre des Ténèbres, dit Batuta, et j'éprouvai certainement un grand désir d'aller depuis cette ville visiter ce curieux pays. Un pareil voyage demandait quarante jours; les grands dangers et le petit nombre d'avantages qu'il présentait me firent renoncer au projet de l'entreprendre; on ne peut, à ce que j'appris, voyager dans ce pays que sur de petits traîneaux, attelés de gros chiens, et toute la route est couverte d'une glace si dure, si polie, que ni le pied de l'homme, ni les sabots des animaux ne peuvent l'entamer et s'y tenir debout; mais les chiens ont des ongles qu'ils enfoncent solidement dans cette surface glissante. Il n'y a que les riches marchands qui pénètrent dans ces pays, et chacun d'eux a peut-être une centaine de traîneaux semblables qu'il charge de provisions, de boissons et de bois, car on ne trouve sur toute la route ni arbres, ni pierres, ni maisons. Un chien qui a fait plusieurs fois le voyage, tel est le seul guide du pays. Aussi un animal si précieux se vend-il jusqu'à mille dinars. On l'attelle au traîneau avec trois autres chiens, qu'il conduit, qui le suivent dès qu'il marche, et qui s'arrêtent dès qu'il s'arrête. Jamais le maître ne frappe, ni ne gronde cet animal. A l'heure des repas, on commence par donner à manger aux chiens, autrement ils deviendraient enragés et se sauveraient peut-être, laissant leur maître exposé aux plus grands dangers. Après quarante jours de marche à travers ce désert, les voyageurs arrivent à la terre des Ténèbres; chacun d'eux dépose alors ce qu'il a apporté avec lui à un certain lieu convenu, puis ils se retirent dans une station également déterminée à l'avance. Le lendemain, ils reviennent tous à l'endroit où ils ont laissé

la veille leurs marchandises, et ils trouvent des peaux de zibeline, d'hermine et la fourrure du sinjab. Sont-ils satisfaits de cet échange, ils emportent ces pelleteries, sinon ils les laissent et on en ajoute d'autres. Quelquefois, cependant, les habitants du pays reprennent leurs marchandises et laissent celles des étrangers. C'est ainsi que se font les achats et les ventes dans la terre des Ténèbres; mais les marchands ne savent pas s'ils traitent avec des hommes ou avec des démons, car ils n'ont jamais vu aucun être quelconque pendant la négociation. Ces fourrures jouissent entre autres propriétés de n'être jamais attaquées par aucun insecte. »

De Bulgar, Ibn Batuta revint au camp du sultan qu'il accompagna jusqu'à Astrakan, ville située sur l'*Athil* ou Volga, l'un des plus grands fleuves du monde. C'est là que résidait toujours le sultan pendant les grands froids. Lorsque le Volga et les autres rivières étaient gelées, les Tartares jetaient plusieurs milliers de bottes de foin sur la glace afin d'y voyager avec plus de sûreté.

L'une des femmes du khan tartare était, à ce qu'il paraît, la fille de l'empereur de Constantinople. Cette princesse ayant obtenu la permission d'aller voir son père, on permit à Ibn Batuta de l'accompagner. La reine, qui dans ce pays se nomme Bailun, fut escortée dans son voyage par cinq mille hommes de l'armée du khan, dont environ cinq cents cavaliers. « A une journée de El Saraï, dit notre auteur, se trouvent les montagnes des Russes, qui sont chrétiens, et qui ont les cheveux roux et les yeux bleus, peuple laid et perfide. Ils possèdent des mines d'argent, et c'est de leur pays que vient le *suwam* ou lingot, monnaie d'argent dont chaque pièce pèse cinq onces. »

Lorsque la caravane atteignit la forteresse de Mahtuli, sur les frontières de l'empire, qui s'étendait encore vers le nord à une distance de vingt-deux journées de marche, l'empereur, accompagné des dames de sa cour, se mit en chemin avec une nombreuse armée pour aller au-devant de sa fille. Cette princesse s'était fait suivre d'une mosquée que l'on dressait à chaque station pendant les premiers jours du voyage; mais on la laissa à Mahtuli ; l'office du *Nucezzim* cessa ; la princesse but du vin et mangea de la chair de porc. En un mot,

elle redevint chrétienne, dès qu'elle entra sur le territoire de son père. Elle enjoignit néanmoins très-particulièrement aux officiers qui étaient venus à sa rencontre, de traiter avec déférence notre savant théologien.

A son approche de Constantinople, la princesse vit la majeure partie des habitants, hommes, femmes et enfants, venir au-devant d'elle, soit à pied, soit à cheval, vêtus de leurs habits de fête, battant du tambour et poussant des cris de joie. Au moment où les deux armées se confondirent, la foule était si compacte, que ce ne fut qu'au péril de sa vie que Ibn Batuta put apercevoir de loin l'entrevue de la princesse et de ses parents. Ils entrèrent à Constantinople au coucher du soleil, et les cloches sonnaient avec tant de violence que « *l'horizon même était ébranlé par le bruit.* »

Bientôt après l'arrivée de la princesse à Constantinople, Ibn Batuta, qui avait déjà, à ce qu'il paraît, excité quelque intérêt comme un voyageur remarquable, fut présenté à la cour. Mais laissons-le parler lui-même, car bien que sa relation offre quelques difficultés historiques, elle doit cependant être exacte et véridique. « Le quatrième jour de notre arrivée, dit-il, je fus présenté au sultan Takfur, fils de Georges, roi de Constantinople. Ce dernier vivait encore, mais, renonçant au monde, il s'était fait moine et avait cédé son royaume à son fils. Lorsque j'arrivai à la cinquième porte du palais, qui est gardée par des soldats, on me fouilla, dans la crainte que je n'eusse quelque arme sur moi. C'est une formalité à laquelle se soumettent tous ceux qui veulent être présentés au roi, qu'ils soient nationaux ou étrangers. Les empereurs de l'Inde prennent aussi la même précaution. Enfin, on m'introduisit dans la salle de réception et j'offris mes hommages à l'empereur, qui était assis sur son trône avec la reine et sa fille, notre maîtresse. Les frères de cette princesse occupaient des siéges au-dessous du trône. L'empereur m'accueillit avec bonté, et me demanda des détails sur l'histoire de ma vie et sur mon arrivée. Il m'interrogea aussi sur Jérusalem, le temple de la résurrection, le berceau de Jésus, Bethléem et la ville d'Abraham ou Hébron. Je parlai ensuite de mes voyages à Damas, en Égypte, dans l'Iraq et dans la contrée de Room. Enfin je répondis de mon mieux à toutes les questions qu'on

me fit. C'était un juif qui me servait d'interprète. Le roi parut fort surpris de mon récit (probablement à cause de l'étendue de ses voyages), et il dit à ses fils : Que cet homme soit traité honorablement et qu'on lui donne un sauf-conduit. Il me couvrit alors d'un vêtement d'honneur, ordonna qu'il me fût donné un cheval tout équipé, ainsi qu'un de ses propres parasols, ce qui, chez ce peuple, est une marque de protection. Je priai sa majesté de vouloir bien désigner quelqu'un pour m'accompagner à cheval dans les différents quartiers de la ville que je désirais visiter. Le roi souscrivit à ma demande, et pendant quelques jours je parcourus à cheval, en compagnie d'un officier, toutes les parties les plus remarquables de cette ville si curieuse. La plus grande église est celle de Sainte-Sophie; je n'en vis que l'extérieur. Je ne pus pénétrer dans l'intérieur, parce qu'il y avait à l'entrée, sous la porte même, une croix que doivent adorer tous ceux qui franchissent le seuil de l'église. On attribue la fondation de cet édifice à Asaf, fils de Barachias et neveu de Salomon. La ville renferme un nombre considérable d'églises, de monastères et d'autres lieux consacrés à la religion.

Il n'est pas facile d'expliquer pourquoi Ibn Batuta donne le nom de *Takfur* à l'empereur Andronic (1) II, qui occupait alors le trône de Constantinople (entre 1332 et 1341). Son assertion que le père de ce prince vivait encore à cette époque et passait ses jours dans la retraite contredit aussi les relations d'autres écrivains. Que les historiens byzantins passent sous silence ces humiliantes alliances entre la maison impériale et les princes tartares, cela n'a rien d'extraordinaire; mais il n'en est pas moins constant qu'Andronic l'ancien offrit, en 1302, sa fille en mariage au Grand-Khan des Mongols. De plus, on trouve dans les anciens voyageurs de nombreuses preuves de l'existence de rapports plus intimes entre la cour de Constantinople et celles du Levant que l'histoire ne semblerait l'indiquer.

(1) Dans quelques copies, au lieu de Takfur, on trouve Nakfur. On pourrait supposer que ce nom signifie Nicéphore. Mais cette supposition ne fait qu'ajouter de nouvelles difficultés chronologiques. Andronic l'ancien mourut en 1332, selon Gibbon, dans l'année même où Ibn Batuta fit son premier pélerinage à la Mecque.

Lorsqu'ils devinrent maîtres de Constantinople, les Turcs empruntèrent aux Grecs leurs usages, leurs cérémonies et même la forme de leurs vêtements. La pompe de la cour ottomane n'était, en grande partie, qu'une imitation de celle des empereurs grecs. Un fait assez curieux à remarquer, c'est que l'odieuse coutume de fouiller les personnes admises en la présence de l'empereur paraît avoir été empruntée aux Grecs par les Turcs. Du reste, la Sublime-Porte a conservé en partie cet usage, même quand il s'agit des ambassadeurs. Enfin, il est encore singulier qu'au quatorzième siècle une tradition populaire des Grecs attribuait à Asaf, neveu de Salomon, la fondation de leur église principale.

La très-courte mention que fait Batuta de l'église de Sainte-Sophie se rapportant uniquement à son extérieur, la description de ce temple par un autre auteur arabe offrira peut-être quelque intérêt au lecteur. Voici ce qu'écrivait El Harawi, qui vint à Constantinople dans le treizième siècle : « L'intérieur de cette cité renferme des statues d'airain et de marbre, des colonnes, des talismans miraculeux et d'autres grands monuments auxquels on ne peut rien trouver de comparable dans le monde habitable. On y voit aussi Ayia (Sancta) Sophie, la plus grande église de la ville. Yakût Ibn-Abd Allah, qui y est entré, m'a dit que tout était tel que je l'ai décrit. Il y a dans l'intérieur 360 portes; on dit qu'un des anges y a établi sa résidence, on a élevé une barrière d'or autour du lieu qu'il habite; et ce qu'on raconte au sujet de cet ange est très-singulier. » El Harawi promet ensuite de parler une autre fois de l'architecture de cette église, de ses dimensions, de sa hauteur, de ses portes et de ses colonnes, ainsi que des merveilles de la ville, de l'ordre qui y règne, des espèces de poissons qu'on y vend, de la porte d'or, des tours de marbre, des éléphants de bronze et de tous ses monuments et de toutes ses merveilles. Enfin il s'écrie : « Puisse Dieu, dans sa bonté et sa grâce, faire de cette cité, plus grande que sa renommée, la *métropole de l'islamisme!* »

## CHAPITRE III.

### CONTINUATION DES VOYAGES DE IBN BATUTA.

Ibn Batuta retourne en Tartarie. — Il va à Chorasm. — Coutume singulière. — Boukhara. — Ses mosquées. — Balkh. — Le Cush hindou. — Le père des saints.— Les Afghans.— Sindhi. — Ruines des environs de Lahari. — Manière de lever des troupes. — Delhi.— Caractère de l'empereur.—Ibn Batuta est nommé juge.— Expédient qu'il emploie pour se procurer de l'argent. — Il échappe par miracle à la mort.— Il se fait faquir.— Il est choisi pour ambassadeur en Chine.— Négociations entre les cours de Pékin et de Delhi. — Départ de l'ambassade. — Elle est attaquée par des voleurs. — Ibn Batuta fait prisonnier. — Ses souffrances et son évasion. — La ville de Barun est infestée par les Yogées.— Les Goftars.— Épreuves judiciaires dans l'Inde.— Voyage à Calicut. — Jonques chinoises.— Les trésors impériaux sont perdus dans un naufrage. — Ibn Batuta va aux Maldives.— Il est fait juge. — Il épouse trois femmes. — Il se rend à Ceylan. — Il gravit le pic d'Adam. — Le roi des singes. — Il s'embarque à Coulan. — Il est pris par des pirates. — Il retourne aux Maldives.— Il visite le Bengale, Sumatra et Tawalisi.—Il arrive en Chine.— Papier monnaie. — Gog et Magog. — El Khansa. — Funérailles des Tartares. — Il retourne en Perse. — La Mecque.— Il visite une seconde fois Tanger. — Ses voyages en Espagne. — Il va dans le Soudan. — Thagari. — Abu-Latin. — Mali. — Le Niger. — Les hippopotames.—Les Cannibales.—Tombouctou.— Kakaw (Karka). — Bardama. — Nakda. — Il retourne à Fez et y fixe sa résidence.

Après un séjour d'un mois et six jours à Constantinople, Ibn Batuta retourna à Astrakan, où il resta quelque temps. Quittant alors la Tartarie, il continua son voyage et se rendit à *Khavaresm* ou Chorasm, à travers un désert presque dépourvu de pâturage et d'eau. Mais que ce soit la faute de l'auteur ou celle de son abréviateur, toujours est-il que cette partie de sa relation contient si peu de détails, qu'on ne peut trouver à le suivre d'autre intérêt que celui qu'excite son besoin insatiable de locomotion. Chorasm était une ville populeuse qui lui a semblé la plus grande de celles que possédaient les Turcs.Les habitants se faisaient remarquer par leurs mœurs polies et hospitalières. Il existait cependant parmi eux une coutume singulière : le prêtre fouettait en présence de la congrégation, et condamnait de plus à une amende de cinq dinars tous ceux qui n'assistaient pas au service divin. Un fouet était appendu dans chaque mosquée pour le châtiment des coupables. Cette coutume est encore en vigueur dans la Boukharie, où le peuple se voit forcé, sous la peine du fouet, de remplir ses devoirs religieux. La secte la plus

nombreuse de Chorasm était celle des schismatiques, c'est-à-dire de ceux qui rejettent la prédestination ; mais ils ne faisaient aucun effort pour répandre leur hérésie.

De Chorasm, Batuta se rendit à Boukhara, qui n'avait pas encore pu effacer toutes les traces des ravages de Gengis-Khan. Il alla ensuite à Samarkand, ville riche et belle, sanctifiée aux yeux du pieux théologien par le grand nombre de tombeaux de saints qu'elle possède. Traversant alors le Gihon, il entra dans le Khoraçan, parcourut pendant un jour et une nuit un désert inhabité, et arriva à Balkh, ville autrefois considérable, mais n'offrant plus alors que des ruines. Gengis-Khan l'avait détruite si complètement que, bien qu'on retrouvât encore l'emplacement qu'elle avait occupé, il était impossible de se faire une idée de la disposition générale de ses bâtiments. Batuta affirme que la mosquée de Balkh était l'une des plus grandes du monde et remarquable surtout par ses colonnes; mais le conquérant barbare les avait renversées, croyant avec une tradition populaire que sous leurs fondations était enseveli un trésor immense destiné aux réparations de l'édifice.

Parti de Balkh Batuta traversa pendant sept jours les montagnes du Kuhistan ( Kusistan ), pays montagneux peuplé d'une multitude de villages. Il arriva ensuite à Hérat, la plus grande ville du Khoraçan depuis les ravages causés par Gengis-Khan ; et d'Hérat il alla à Barwan, « sur la route de laquelle se trouve une haute montagne couverte de neige et appelée le Cush hindou, » c'est-à-dire, d'après la traduction bizarre de notre auteur, le destructeur hindou, « parce que la plupart des esclaves amenés de l'Inde en ce pays y périssent victimes de l'intensité du froid. » Sur la montagne nommée Bashaï se trouvait une cellule habitée par un vieillard appelé Ata-Evlia ou *le père des saints*, qu'on disait âgé de trois cent cinquante ans, mais qui ne parut cependant pas à Batuta en avoir plus de cinquante. Cet ermite prétendait que tous les cent ans il lui poussait de nouveaux cheveux et de nouvelles dents, et qu'autrefois il était le rajah Aba Rahim Ratan de l'Inde, enterré à Moultan dans la province de Sindhi. » Quoi qu'il en soit, notre musulman ajoutait peu de foi à tous ces contes, à toutes ces rêveries, il se montra un peu sceptique dans cette occasion ; la crédulité robuste des Hindous lui manquait.

Le Candahar et le Cabout étaient dans le plus déplorable état lorsqu'il les visita. « Cette dernière province, dit-il, est habitée par un peuple de la Perse qu'on appelle Afghans. » Son témoignage, relatif à l'origine de cette population, est ici de quelque importance. Les Afghans eux-mêmes prétendent qu'ils descendent des Juifs, et, quoique tout ce que l'on connaît de leur langue en Europe contredise cette assertion, plusieurs savants *orientalistes* sont encore disposés à se soumettre à l'autorité des histoires des Afghans; ces histoires ont pourtant un si faible mérite intrinsèque, et elles sont d'une date si récente, que les allégations d'un voyageur oriental du quatorzième siècle, voyageur bien informé, doivent avoir sur elles une grande prépondérance. Batuta décrit les Afghans comme un peuple violent et puissant, exerçant le métier de voleurs de grands chemins.

Notre infatigable voyageur s'embarque ensuite sur le Sindhi, qu'il déclare être le plus grand fleuve du monde. Puis il descend jusqu'à Lahari (peut-être Larry Bunder), ville située à son embouchure. A une distance de quelques milles étaient les ruines d'une autre ville où l'on trouvait une quantité innombrable de pierres représentant des hommes et des animaux. On croyait généralement dans le pays qu'une ville considérable avait existé autrefois en ce lieu, mais que les habitants perdirent si complètement tout sentiment de piété et de vertu, que Dieu les transforma en pierres, eux, leurs animaux domestiques, et même les plantes et les herbes. Batuta se dirigea alors vers Moultan, capitale du Sindhi, où il fut témoin de la manière dont les Indiens lèvent des troupes.

Le jour du recrutement ou de la revue, l'émir se faisait apporter une quantité d'arcs de différentes grandeurs, et quiconque se présentait pour s'engager comme archer était obligé de bander un de ces arcs en employant toute sa force. Les candidats prenaient rang ensuite, selon le degré de vigueur qu'ils avaient déployé. Les hommes qui s'offraient comme cavaliers devaient, de leur côté, lancer leurs chevaux à bride abattue vers un tambour suspendu en l'air comme un but, et qu'ils frappaient avec leurs lances; de leur adresse et de leur force dépendait également la place qu'ils devaient occuper

Batuta représente Delhi comme la première ville de l'islamisme dans le Levant, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la force. Il est vrai qu'elle se composait de quatre villes contiguës qui n'en formaient qu'une. Il remarque cependant que la plus grande ville du monde avait aussi la population moins nombreuse. Delhi était un désert lorsqu'il y entra. Les habitants avaient abandonné leurs maisons pour se soustraire à la cruauté de l'empereur, et les avantages promis à tous ceux qui viendraient s'y fixer ne pouvaient parvenir à rassembler une nouvelle population.

Ce terrible monarque était l'empereur Mohammed, fils de Ghiath Oddin Toglik, descendant des Turcs qui s'étaient établis dans les montagnes de la Sindhi. « Cet empereur, dit Batuta, l'un des hommes les plus généreux et les plus magnifiques lorsqu'il était satisfait, devenait, dans le cas contraire, l'un des plus violents et des plus inexorables, et il ne pardonnait que rarement à ceux qui l'avaient irrité. » C'était là un patron dangereux à aborder; mais le savant théologien Ibn Batuta fut accueilli avec une faveur singulière; l'empereur, dans sa générosité, le combla de bienfaits, et il eut le bonheur de ne point s'attirer son déplaisir. Le jour qu'il fut appelé devant Sa Majesté Impériale, après la cérémonie de l'hommage, le grand-visir lui dit : « Le maître du monde vous confère la dignité de juge à Delhi; il vous donne en même temps un vêtement d'honneur avec un cheval équipé, et douze mille dinars pour vos besoins présents; de plus, il vous accorde douze autres mille dinars d'appointements annuels, et une portion de terres dans certains villages qui vous rapporteront par an une pareille somme. » Après avoir reçu cet honneur inattendu, le nouveau juge renouvela son hommage selon la coutume, et se retira. Cependant la munificence de l'empereur ne s'arrêta pas là : Ibn Batuta reçut encore un présent de douze mille dinars, et l'on mit à sa disposition une maison complètement meublée. Néanmoins, l'obligation de suivre la cour dans les expéditions de l'empereur lui occasionna des dépenses telles que le pauvre magistrat se trouva bientôt débiteur d'une somme de cinquante-cinq mille dinars. Il parvint à sortir de cette position embarrassante au moyen d'un artifice tout oriental. « A peu

près à cette époque, je composai, dit-il, un panégyrique en langue arabe, à la louange de l'empereur, et je le lui lus. Il en fit lui-même la traduction, et en parut extrêmement satisfait ; car les Indiens aiment beaucoup la poésie arabe, et sont très-fiers d'être loués en vers dans cette langue. J'informai ensuite Sa Majesté de ma gène pécuniaire, et elle voulut bien donner ordre qu'on payât mes dettes sur son trésor particulier, ajoutant : Ayez soin à l'avenir que vos dépenses ne dépassent pas votre revenu. »

Peu de temps après, notre juge apprit par expérience quels tourments cause, à ceux qui en jouissent, la faveur d'un tyran capricieux. Un sheikh, honoré jusqu'alors de la confiance de l'empereur, encourut tout-à-coup son déplaisir pour une cause inconnue. On rechercha quels étaient les personnes qui avaient fréquenté la société du coupable, et Ibn Batuta se trouva compris dans le nombre des prévenus qui, pendant quatre jours consécutifs, furent obligés de stationner à la porte du palais, tandis qu'à l'intérieur un conseil délibérait sur leur sort. C'était une bien pénible situation pour notre juge, car il avait vu les victimes des soupçons de l'empereur tuées au moyen des balistes, ou écrasées par des éléphants aux pieds desquels on avait adapté des couteaux. Il eut alors recours à un jeûne continuel, et il ne but que de l'eau. Le premier jour, il répéta trente-trois mille fois la sentence : « Dieu est notre soutien et notre plus puissant » protecteur. » Enfin, le quatrième jour il fut délivré ; mais le sheikh, et tous ceux qui lui avaient rendu visite, périrent de mort violente.

Frappé de terreur par cet acte épouvantable de despotisme, Ibn Batuta se démit de sa charge de juge, donna aux faquirs tout ce qu'il possédait, endossa le costume de leur ordre, et se soumit aux différents degrés d'épreuves mystiques exigés des néophytes, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à supporter un jeûne de cinq jours : alors il déjeûna avec un peu de riz.

Cependant, l'empereur l'ayant envoyé chercher de nouveau, il se présenta au palais vêtu de sa tunique grossière, et fut reçu plus gracieusement que jamais. Mohammed lui dit : « Je veux vous envoyer en ambassade à l'empereur de la » Chine, car je sais que vous aimez à parcourir les pays éloi-

» gnés. » Il accueillit cette proposition avec joie, et on lui donna aussitôt des vêtements d'honneur, des chevaux, de l'argent, en un mot, tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage.

Il paraît que, vers ce temps-là, l'empereur de la Chine avait envoyé au sultan des présents d'une très-grande valeur, en lui demandant la permission de reconstruire un temple, consacré à une idole, dans la contrée qui avoisine la montagne de Kora, au-dessus des hauteurs inaccessibles de laquelle la tradition plaçait une plaine si étendue qu'il fallait trois mois pour la traverser. « Ce pays, dit notre auteur, était la résidence d'un grand nombre de rois hindous infidèles. Ses limites s'étendaient jusqu'aux montagnes du Thibet, où l'on trouve les gazelles musquées, et qui renferment aussi des mines d'or, et des herbes tellement vénéneuses, qu'après les grandes pluies personne n'ose boire l'eau des rivières voisines, car les torrents qui les grossissent ont passé sur ces terres empoisonnées : si on buvait de cette eau, on mourrait immédiatement. Le temple consacré aux idoles, et appelé Bur Khana (Buddh Khana), s'élevait au pied de la montagne, et fut détruit par les Mahométans, qui se rendirent maîtres de la plaine à la même époque. Mais les habitants de la montagne, dont la subsistance n'était assurée que par la possession du pays plat, obtinrent de l'empereur de la Chine qu'il intercédât en leur faveur auprès du roi de l'Inde. En outre, les Chinois étaient dans l'usage de faire des pélerinages à ce temple, situé dans un lieu nommé Semhal. »

On comprend sans peine que ce temple ou Budkhana, dont il est ici question, n'était pas éloigné des frontières du Budtan, et que l'air pestilentiel, produit dans ce pays par la surabondance et les exhalaisons de la végétation, a pu facilement donner lieu à la fable des rivières empoisonnées.

L'empereur de Dehli répondit à la demande de l'empereur de la Chine que nul édifice consacré à la religion ne devait être construit, dans une contrée soumise aux mahométans, avant le paiement préalable d'un tribut, et qu'à cette condition seule il lui accorderait la permission demandée. Ibn Batuta fut nommé ambassadeur tout exprès pour aller porter à

l'empereur de la Chine cette réponse rigoureuse, qu'accompagnaient pourtant de très-riches présents confiés à deux favoris de l'empereur. Un corps de deux mille cavaliers dut escorter l'ambassade jusqu'au lieu de l'embarquement.

Tandis qu'elle s'avançait vers la côte, l'expédition, forcée de traverser un pays agité par des dissensions violentes, rencontra un parti d'insurgés qu'elle mit dans une déroute complète ; mais l'un des officiers chargés de la garde des présents perdit la vie dans ce combat. Quelques jours après, ayant appris que les Hindous attaquaient un village musulman du voisinage, Ibn Batuta et ses compagnons coururent aussitôt de ce côté pour défendre leurs frères. Les Hindous furent mis en fuite au premier choc; mais apercevant ensuite notre malheureux ambassadeur séparé du gros de la caravane, et accompagné seulement de cinq personnes, ils revinrent à la charge, et réussirent à lui couper complètement la retraite. Ibn Batuta s'enfuit de toute la vitesse de son cheval; mais enfin, se trouvant engagé dans une vallée couverte d'une épaisse forêt, et au travers de laquelle il ne pouvait plus espérer s'échapper, il mit pied à terre et se rendit prisonnier.

Les voleurs le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, le lièrent avec des cordes, et l'emmenèrent avec eux pendant deux jours, dans l'intention de le tuer. Il ignorait entièrement le langage dont ils se servaient. Enfin, cependant, il se vit tout-à-coup rendu par eux à la liberté; mais il ne savait pas de quel côté il devait se diriger. Craignant que ses ennemis ne changeassent de dessein, et qu'ils ne revinssent pour lui ôter la vie, il se cacha dans une forêt remplie de buissons et d'épines, et s'y tint soigneusement à couvert pendant quelque temps. Toutes les fois qu'il s'aventurait sur les routes, il lui semblait qu'elles le conduisaient soit dans les villages des Hindous ou dans des lieux désolés : il lui fallait toujours revenir à sa retraite. Il passa ainsi sept jours entiers dans les plus vives alarmes, ne se nourrissant que de fruits et des feuilles des arbres de la montagne. Enfin, le septième jour, il aperçut un nègre qui portait un seau d'eau et tenait à la main un bâton ferré. Après des salutations mutuelles, le nègre lui demanda son nom : « Je m'appelle Mohamed, » répliqua notre pauvre ambassadeur ; « et vous,

comment vous appelle-t-on? » ajouta-t-il aussitôt : « El-Kalb-el-Karih (le cœur blessé), » répondit à son tour le nègre ; puis il donna au malheureux voyageur une poignée de fèves ou de pois secs à manger, lui fit boire un peu d'eau, et lui demanda s'il voulait l'accompagner. Ibn Batuta fit un effort pour le suivre ; mais il n'eut pas la force de marcher, et il tomba à terre. Le nègre le prit alors sur ses épaules, et l'emporta. Pendant la marche, Ibn Batuta s'endormit d'un profond sommeil. Quand il se réveilla, le lendemain, au lever de l'aurore, il se trouva à la porte du palais de l'empereur.

Un courrier avait déjà apporté à Dehli la nouvelle de ces divers événements L'empereur s'efforça de réparer, par tous les moyens possibles, les malheurs de son ambassadeur. Il lui donna douze mille dinars, nomma un autre officier à la place de celui qui avait été tué, pour prendre soin des présents, et bientôt après l'expédition se mit de nouveau en marche. Elle passa à Kul, où tant d'accidents avaient eu lieu précédemment ; de là, elle alla à Kanoge, à Merwa et à Gwalior, forteresse indienne remarquable à toutes les époques, et dont notre auteur donne une histoire amusante ; de Gwalior elle se rendit à Barun.

Barun, petite ville habitée par des musulmans, était entourée de peuples infidèles, et infestée de bêtes sauvages qui souvent venaient jusque dans la ville dévorer les habitants. Le bruit courait cependant que ceux de ces animaux qui pénétraient dans les habitations des hommes n'étaient pas réellement des bêtes sauvages, mais bien des magiciens appelés Yogées, doués du pouvoir de prendre la forme qui leur plaisait le mieux. Ibn Batuta répète une histoire racontée par Ctésias dix-sept siècles auparavant, quand il affirme que les Yogées peuvent se passer entièrement de nourriture pendant plusieurs mois. « Quelques-uns, dit-il, se creusent sous terre des espèces de tanières, au-dessus desquelles on peut construire des maisons, pourvu qu'on leur laisse un passage pour l'air. Le Yogée se tient enfermé dans cette singulière demeure durant des mois entiers sans boire ni manger. J'en ai entendu citer un qui est resté ainsi toute une année. Ils ont aussi le pouvoir de prédire les événements futurs. »

Entre autres facultés miraculeuses, Ibn Babuta attribue aux Yogées celle de pouvoir tuer un homme d'un regard. Cependant, ce pouvoir appartenait plus particulièrement aux femmes, nommées alors goftars. Les cruautés exercées dans l'Inde envers les misérables qui avaient le malheur de devenir les objets de craintes superstitieuses, ressemblaient tout-à-fait aux épreuves ou aux supplices que les nations européennes faisaient subir aux sorciers. Pendant que Batuta remplissait les fonctions de juge à Delhi, on amena en sa présence une prétendue goftar, accusée d'avoir tué un enfant par ses regards. Le juge l'envoya au vizir, qui la condamna à être noyée dans la rivière Jumma, avec quatre grands seaux attachés autour d'elle. Comme elle flottait au-dessus de l'eau, le vizir ordonna qu'elle fût brûlée. Le peuple se partagea ses cendres, persuadé que quiconque en porterait sur lui serait, pendant une année, à l'abri de la fascination des goftars. Les voyageurs arabes du neuvième siècle, Wahab et Abuzaid, remarquèrent aussi, dans le nord de l'Inde, l'épreuve du feu pratiquée exactement de la même manière qu'en Europe. L'accusé devait porter, à une certaine distance, une barre de fer rougie au feu; on lui enveloppait ensuite la main, et le magistrat apposait un cachet sur l'enveloppe. Si, quelques jours après, les marques du feu avaient disparu, on déclarait l'accusé innocent; sinon, on regardait son crime comme prouvé.

L'itinéraire d'Ibn Batuta nous conduit ensuite dans la contrée du Malabar. Toute la route de terre était ombragée par des arbres, et à chaque demi-mille se trouvait une maison en bois, avec des chambres disposées pour la réception des voyageurs. Batuta compta quatre mille marchands mahométans dans la ville de Menjarum. A Pattan, au contraire, ville habitée par des bramines, il n'y avait pas un seul sectateur de Mahomet.

Arrivé à Calicut, grand port fréquenté par de riches marchands de tous les pays, Batuta fut obligé d'attendre trois mois la saison favorable pour aller par mer en Chine. Il donne une description exacte des grands navires chinois appelés jonques : « Les voiles de ces vaisseaux, faites de roseaux tressés comme une natte, sont toujours tendues au vent, même lorsque la jonque stationne dans un port. Quel-

ques-uns de ces bâtiments contiennent jusqu'à mille hommes : six cents matelots et quatre cents soldats ; trois autres bâtiments, d'une grandeur moindre, accompagnent tous les grands vaisseaux. On ne construit ces divers navires que dans les ports les plus éloignés de la Chine. Ils sont mis en mouvement au moyen de larges rames, qu'on peut comparer à de grands mâts, et dont quelques-unes nécessitent l'emploi de vingt-cinq hommes, qui travaillent debout. Le commandant de chaque vaisseau est un grand-émir. On sème et on cultive des herbes potagères et du gingembre dans de grands vases rangés à la suite l'un de l'autre, sur les côtés des grands bâtiments, qui portent encore des maisons construites en bois, et habitées par les officiers supérieurs avec leurs femmes ; chaque vaisseau est donc une espèce de ville indépendante. Quelques Chinois possèdent un très-grand nombre de navires semblables ; et, en général, les Chinois sont le peuple le plus riche du monde. »

La saison du départ arriva enfin. Il y avait dans le port treize grandes jonques, dont une fut destinée à recevoir l'ambassadeur. Déjà les présents impériaux étaient embarqués, et Batuta, qui trouvait les petites jonques plus commodes, avait envoyé tout son bagage à bord, et était resté à terre pour assister aux prières, dans la mosquée. La flotte devait mettre à la voile le lendemain ; mais, pendant la nuit, il s'éleva une violente tempête, la mer devint furieuse, la plupart des grands navires, entre autres la jonque qui portait le trésor, firent naufrage dans le port même ; les officiers impériaux et l'équipage périrent, et tout fut perdu. Le vaisseau dans lequel Batuta avait embarqué ses effets parvint à gagner la mer, de sorte qu'il ne lui restait plus que le tapis sur lequel il faisait ses dévotions, et dix dinars que lui donnèrent quelques fidèles.

Après ce nouveau malheur, le pauvre iman n'osait plus retourner à la cour de Dehli ; il rechercha donc et obtint la protection du roi de Hinaur, auprès duquel il resta pendant quelque temps, puis il partit pour les îles Maldives. « Ces îles, dit-il, sont au nombre de deux mille environ, et constituent l'une des merveilles de la nature. » Il en représente les habitants comme extrêmement propres, mais faibles

et délicats de constitution. Les îles principales étaient gouvernées par une femme, remarque qu'ont faite également les voyageurs arabes du neuvième siècle. Le commerce le plus important de ces îles consistait en une espèce de fil fabriqué avec des fibres de la noix de coco : on laissait la noix se macérer dans l'eau, puis on la battait avec un maillet jusqu'à ce qu'elle fût tout-à fait amollie; on en tirait ensuite les fibres dont on faisait le fil. Ce fil servait à coudre ensemble les diverses parties des navires de l'Yemen et de l'Inde.

Ibn Batuta jouit d'une grande considération dans l'île de *Mohl*, mot qui lui paraît être la racine du nom de Maldives, donné à l'archipel entier (1). Il y fut nommé juge, y épousa trois femmes, et eut le droit de monter à cheval, honneur qu'il partageait seul avec le vizir. Cependant, ce grand personnage, qui était aussi le mari de la reine, devint enfin jaloux de l'influence croissante de Batuta. Notre voyageur, qui, de son côté, s'ennuyait peut-être de rester si long-temps dans le même lieu, jugea qu'il était prudent de quitter l'île. Il divorça donc avec deux de ses femmes et s'embarqua pour le Maabar, nom que les Arabes donnent à la partie méridionale de la côte de Carnate et de Coromandel, et qu'il ne faut pas confondre avec le Malabar, malgré la ressemblance de ces deux mots.

Le vent tourna au commencement du voyage, et souffla avec tant de violence, qu'il poussa le vaisseau vers Ceylan. A en croire Ibn Batuta, la grande montagne de Serendib était visible à la distance de neuf jours de navigation : elle ressemblait à une vaste colonne de fumée dont le pied était enveloppé de nuages. Lorsque le navire entra dans le port, ce ne fut pas sans difficulté qu'on permît aux mahométans de débarquer; mais Ibn Batuta s'étant annoncé comme un parent du roi de Maabar, on le traita avec respect; admis en la présence du roi, il déclara que le but de son voyage dans l'île était « d'aller voir les marques sacrées du pied de notre grand ancêtre Adam. » Le roi lui permit de faire ce pèleri-

(1) On doit regarder comme plus probable la conjecture qui suppose que les noms de Maladives et de Laccadives signifient *les mille isles;* le mot *mal* dans les dialectes et le mot *lacca* en sanscrit signifiant *mille. Dib* ou *dipa* est une île.

nage, désigna des Yogées et des bramines pour accompagner les mahométans, et chargea des esclaves de porter des provisions. On pouvait gravir la montagne de Serendib ou pic d'Adam par deux chemins différents, que les naturels appelaient, l'un « la route de *Baba* » ou d'Adam, et l'autre, « la route de *Mama* » ou d'Ève. La dernière était de beaucoup la plus praticable : mais le mérite du pèlerinage croissait en raison des difficultés du chemin ; la route de *Baba* eut donc la préférence. On gravit le précipice au-dessus duquel s'élève immédiatement le sommet sacré, au moyen de chaînes de fer fixées à des crampons scellés dans le roc. Ces chaînes sont au nombre de dix, l'une au-dessus de l'autre. La dernière porte le nom de « *la chaîne du Témoin* », parce que ceux qui sont arrivés à cette hauteur, s'ils jettent leurs regards en bas, éprouvent une vive crainte de tomber. A cette dixième chaîne se trouve la caverne de Khizr, vaste souterrain naturel où les pèlerins laissent leurs provisions. De là, ils ont encore à monter deux milles pour parvenir au sommet de la montagne jusqu'au rocher qui porte l'empreinte nommée « le pied de Bouddha » par les Hindous, et « le pied d'Adam » par les mahométans. La longueur de cette empreinte, dit Batuta, est de onze palmes ou empans. A une époque très-reculée, les Chinois vinrent en cet endroit, enlevèrent la place du gros orteil ainsi que toute la partie de la pierre qui en dépendait, pour la placer dans un temple de la ville de Zaïtun. On s'y rend en pèlerinage des parties les plus éloignées de la Chine. Neuf petites excavations ont été creusées dans le bloc de pierre sur lequel l'empreinte est gravée. C'est là que les pèlerins infidèles déposent de l'or, des rubis et d'autres joyaux. Aussi, on peut voir les faquirs, venus en pèlerinage à la caverne de Khizr se précipiter vers ces excavations et se disputer à qui arrivera le premier pour s'emparer de ce qu'elles peuvent contenir. La description qu'Ibn Batuta nous a donnée du pied d'Adam diffère essentiellement, sous un rapport, de celle de Wahab au neuvième siècle. Il est vrai que ce dernier voyageur n'avait pas fait le pèlerinage lui-même, et que sans doute il avait recueilli auprès des indigènes les renseignements qu'il nous a transmis. Wahab dit que l'empreinte n'a pas neuf palmes, mais bien soixante-dix

coudées de longueur. Il ajoute en outre une circonstance curieuse, c'est que, pendant qu'Adam posait l'un de ses pieds sur la montagne, il plongeait l'autre dans la mer.

Dans les bois environnant la base du pic d'Adam, Batuta vit une grande multitude de singes de couleur foncée, qui avaient de la barbe comme les hommes. Ainsi que les Grecs de l'antiquité il paraît avoir cru que ces animaux étaient une variété de l'espèce humaine. Le sheikh Othman et son fils, deux personnages pieux et dignes de foi, lui assurèrent que les singes avaient un chef qu'ils traitaient comme leur roi ; que ce monarque portait sur sa tête un turban composé de feuilles d'arbres, et que quatre singes armés de baguettes l'accompagnaient constamment, et approvisionnaient sa table de noix, de citrons et d'autres fruits des montagnes. Ihn Batuta vit aussi dans ce pays un éléphant blanc qui appartenait au roi.

De Ceylan, notre infatigable voyageur fit voile pour la côte de Coromandel. Mais, pendant le voyage, une violente tempête s'éleva tout-à-coup et le navire courut les plus grands dangers. Débarqué cependant sain et sauf sur cette côte, il ne tarda pas à la quitter; il se rendit au Malabar par l'intérieur des terres, s'embarqua peu de temps après à Coulan pour retourner à Hinâur. De nouveaux malheurs l'assaillirent; le vaisseau qui le portait ayant été pris par des pirates, on le dépouilla de tout ce qu'il possédait et on le jeta à terre presque entièrement nu; ce fut dans cet état qu'il arriva à Calicut, où il se réfugia dans une mosquée ; enfin, quelques marchands qui l'avaient connu à Dehli, instruits de sa situation, vinrent à son secours. Après avoir visité de nouveau les Maldives, il se rendit au Bengale, qui lui parut être de tous les pays qu'il avait vus le plus fertile et celui où l'on pouvait vivre à meilleur marché. Son but principal, en venant au Bengale, était de rendre visite à un grand saint domicilié dans les montagnes de Kamru, qui se réunissent à celles du Thibet et qu'habitent des gazelles musquées. Le sheikh Jalal Oddin, le saint en question, traita notre pélerin avec les plus grands égards, et, au moment de son départ, il mit sur ses épaules l'habit de drap de chèvres qu'il portait lui-même.

A son retour sur le bord de la mer, Batuta trouva une

jonque qui se préparait à mettre à la voile pour Sumatra. Ne pouvant résister à la tentation de faire ce voyage, il s'embarqua, et après cinquante jours de traversée, il relâcha dans le pays de Barahnakar (probablement l'une des îles Nicobar), où les hommes ont des *gueules* comme les chiens. Les maisons étaient faites de roseaux et bordaient le rivage. Quinze jours après il arriva à l'île de Sumatra, dont le roi avait un caractère généreux et favorisait tous les sectateurs de Mahomet. Batuta reçut donc un accueil bienveillant à sa cour, mais il ne resta toutefois que quinze jours dans cette île, et le roi, à son départ pour la Chine, lui donna des provisions, des fruits et de l'argent. Une traversée de trente-quatre jours le conduisit dans la mer, appelée « la mer Tranquille, » qui est d'une couleur rouge, et sur laquelle on ne sent ni vent, ni vagues, ni mouvement. Lorsque les jonques chinoises y arrivent, elles se font remorquer par les petits bâtiments qui les accompagnent.

Après trente-sept jours de navigation sur ces eaux paisibles, qui ressemblent en quelque sorte à la partie de l'Atlantique nommée « la baie des Dames », notre voyageur arriva dans un pays appelé *Tawalisi*, du nom de son roi, et sur la situation duquel on ne peut former aucune conjecture. Ce roi, dit-il, est assez puissant pour tenir tête à l'empereur de la Chine. Les habitants étaient idolâtres, paraissaient doués d'une grande beauté, ressemblaient aux Turcs, avaient un teint cuivré, une force et une bravoure remarquables. Les femmes montaient à cheval, excellaient à lancer la javeline et combattaient comme les hommes à la guerre. Kailuka, l'une des principales villes, dans le port de laquelle la jonque avait jeté l'armée, était gouvernée par la fille du roi, qui fit appeler notre voyageur, l'accueillit poliment en langue turque, et qui, ayant demandé de l'encre et du papier, écrivit le bismillah en sa présence. En quittant ce pays, Batuta se rendit dans les provinces chinoises, où il arriva au bout de sept jours. Il décrit avec admiration l'industrie, la richesse, la civilisation et le bon ordre des Chinois.

Batuta remarque aussi que les Chinois faisaient tous leurs échanges avec du papier; ils n'achètent ni ne vendent, dit-il, ni avec des dirhem, ni avec des dinars; reçoivent-ils une

pièce de ces monnaies, ils la fondent immédiatement. Quant au papier-monnaie, chaque pièce ou chaque billet a à peu près la longueur de la paume de la main, et porte l'empreinte du sceau du roi. Lorsque ces billets sont déchirés ou usés, on les porte dans une maison qui est chez eux ce qu'est la *Monnaie* chez nous, et là on les échange pour d'autres délivrés par le roi; c'est le roi qui recueille tous les bénéfices que produit la circulation de ce papier-monnaie.

A l'en croire, les habitants de la Chine étaient les plus habiles ouvriers du monde. En peinture, par exemple, aucun autre peuple ne pouvait les égaler. A l'appui de cette allégation, il raconte une anecdote assez plaisante : « J'entrai un jour dans une de leurs villes pour un moment; quelque temps après, j'eus occasion d'y retourner, et quelle ne fut pas ma surprise de voir sur les murailles et sur des feuilles de papier placardées dans les rues mon portrait et celui de mes compagnons ! Ils en agissent toujours ainsi avec les voyageurs qui traversent leurs villes, et s'il arrivait à un étranger de commettre quelqu'action qui le forçât à prendre la fuite, son portrait serait envoyé dans toutes les provinces, et il ne tarderait pas à être arrêté. »

La première ville de la Chine qu'il visita fut El Zaïtun (1). Le port lui parut le plus beau du monde. Il y vit environ une centaine des plus grandes jonques et une quantité infinie de petits vaisseaux. Les marchands mahométans y étaient très-nombreux et très-riches; et, lorsqu'il arrivait quelque étranger de leur religion, ils le traitaient avec une hospitalité si généreuse qu'ils le rendaient bientôt aussi riche qu'eux-mêmes.

De Zaïtun, Ibn Batuta fit un voyage de vingt-cinq jours à Sin-Kilan, l'une des plus grandes villes de la Chine, où il trouva une mosquée et un juge mahométan; il affirme, du reste, que dans toutes les grandes villes de la Chine où des

(1) Les Arabes supposaient que Zaïtun était ainsi appelée du mot qui, dans leur langue, signifie *olive*, quoiqu'en même temps ils eussent remarqué avec surprise qu'il ne croissait pas d'olives en ce pays. Cette ville, qu'un grand nombre de voyageurs considèrent comme étant la même que Canton, est le *Thsiuan cheu fu* des Chinois, elle est située à plus de cent-vingt lieues au nord-ouest de Canton, et un peu au nord de Nankin. On l'appelait autrefois *tseu thung*, nom dont les Arabes ont fait Zaïtun, et Marco Polo Zaïthoum.

marchands mahométans étaient établis, il y avait un juge et un sheikh de leur religion chargé de juger et de terminer leurs différents. Il apprit qu'au-delà de Zaïtun, il n'existait aucune ville de quelque importance. « Entre cet endroit, dit-il, et l'obstacle de Gog et Magog, on compte, m'a-t-on assuré, soixante jours de marche. Les peuples qui habitent cette contrée mangent tous ceux dont ils peuvent s'emparer, aussi personne ne va la visiter. » On a supposé que *cet obstacle de Gog et Magog* désignait la grande muraille ; mais, comme Batuta a soin de nous apprendre qu'il ne l'a jamais vu lui-même, et qu'il n'en a jamais entendu parler par quelque personne qui l'eût vu, il est probable qu'il doutait de la vérité de cette partie de ses renseignements. Il rencontra dans le *Fanjanfur* un ami de sa jeunesse né à Ceuta. Cet homme avait aussi exercé un emploi à la cour de Delhi ; puis il était venu en Chine, où il avait amassé de grandes richesses. Ibn Batuta remarque qu'il rencontra le frère de ce même individu quelque temps après dans le Soudan, et il s'écrie : « Quelle distance sépare ces deux frères ! » Du temps de Batuta les marchands mahométans étendaient fréquemment, à ce qu'il paraît, le cercle de leurs négociations commerciales depuis la Chine jusqu'à l'Atlantique.

Après avoir navigué dix jours sur une rivière, notre voyageur arrive à El-Khansa (peut-être Chensi), qu'il décrit comme la plus grande ville de la terre. Chaque maison étant entourée d'un jardin, il fallait trois jours pour traverser cette ville, divisée en six villes, entourées chacune d'une muraille. Les gardes, au nombre de 12,000, habitaient la première. La seconde, qui était la plus belle, servait de résidence aux Juifs, aux chrétiens et aux Turcs, adorateurs du soleil. Les chrétiens dont il est ici question étaient sans doute quelques nestoriens qui avaient pénétré en Chine par la Perse, ou bien avec les chrétiens de Saint-Thomas, dans le Malabar. La troisième servait principalement de résidence aux officiers du gouvernement. La quatrième paraissait être le quartier des gens riches. La cinquième et la plus grande était habitée par les basses classes du peuple chinois. Parmi les objets curieux de manufacture chinoise que Batuta vit dans la cité d'El-Khansa, il remarqua des plats faits avec des roseaux

collés ensemble et peints de couleurs brillantes et durables. La population de la sixième ville se composait de marins, de pêcheurs, de calfats et de charpentiers.

Des dissensions intestines ayant éclaté à cette époque parmi les membres de la famille régnante, furent bientôt suivies d'une guerre civile et de la mort du khan. On enterra le monarque défunt avec une grande pompe, selon la coutume des Tartares. On creusa dans la terre une large fosse, au fond de laquelle on disposa un lit magnifique, et sur ce lit on coucha le corps du khan avec ses armes et son plus riche costume; tous les vases d'or et d'argent de sa maison, quatre femmes esclaves et six de ses mameloucks favoris furent alors ensevelis avec lui; puis on recouvrit le tout d'une quantité si considérable de terre, qu'elle forma une grande colline au sommet de laquelle on empala quatre chevaux. Ces troubles décidèrent Ibn-Batuta à ne pas rester long-temps dans ce pays.

Quittant donc El-Zaïtun, il s'embarqua pour Sumatra, et de Sumatra il alla à Calicut et à Ormutz. Il fit ensuite le tour de la Perse et de la Syrie, et accomplit enfin le pèlerinage de la Mecque pour la troisième fois dans l'année 749 (an du Christ 1348). Il retourna à Tanger l'année suivante et visita son pays natal. Mais sa passion pour les voyages n'était pas encore satisfaite. Il repartit bientôt pour l'Espagne, et, après avoir parcouru la partie méridionale de ce pays, il retourna à Maroc, en allant dans le Soudan et la contrée du Niger. Vingt-cinq jours après avoir quitté Scgelmessa, il arriva à Thagari, « village dans lequel il n'y a rien de bon, dit-il, car les maisons et les mosquées sont bâties avec des pierres de sel et couvertes de peaux de chameaux. » Le peuple du Soudan achetait ce sel, le taillait en morceaux uniformes et s'en servait comme d'une monnaie courante.

Traversant alors le grand désert, il arriva à Abu-Latin, le premier district du Soudan. Les habitants faisaient presque tous le commerce et tiraient leurs vêtements d'Egypte. Les femmes parurent extrêmement belles à notre voyageur. « Personne, dit-il, ne porte ici le nom de son père, mais bien celui de son oncle maternel. Le fils de la sœur hérite toujours des biens de préférence au fils : c'est une coutume que je

n'ai jamais remarquée dans aucun autre pays, si ce n'est parmi les Hindous infidèles du Malabar. »

Se rendant ensuite d'Abu-Latin à Mali, il voyagea sur une route ombragée par des arbres si gros, qu'un seul aurait pu servir d'abri à une caravane entière. Comme il passait auprès de l'un de ces arbres, il aperçut dans le tronc un tisserand qui travaillait à son métier. Le hasard lui ayant fait rencontrer le roi à une fête pendant son séjour à Mali, il se leva et dit : « J'ai parcouru le monde entier, et j'ai été admis auprès de tous les rois de la terre ; voici quatre mois que je suis sur ton territoire, et je n'ai reçu de toi ni présent, ni provisions ; maintenant que dirai-je de toi, lorsque je serai interrogé plus tard à ton sujet ? » Le sultan, touché de cette apostrophe, s'empressa de lui donner une maison et de lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin.

En suivant le cours du Niger, qu'il appelle le Nil, Batuta vit sur les rives d'un grand golfe ou lac un nombre très-considérable d'hippopotames. On lui apprit que, dans quelques parties du Soudan, les infidèles mangeaient les hommes, mais seulement les noirs, la chair des blancs n'étant pas saine parce qu'elle n'est pas convenablement mûre. Après quelques jours de marche, il arriva à Tambouctou, dont il ne dit rien de particulier. La ville de Kakaw, plus éloignée, passait pour la plus belle du Soudan. Il alla ensuite à Bardama, puis à Nakda, jolie ville bâtie en pierres d'une couleur rouge, et dans le voisinage de laquelle s'exploitaient de riches mines de cuivre. Enfin, de Nakda il retourna à Fez, où il fixa sa résidence en l'année 734 (an du Christ 1333), vingt-huit ans après son premier départ pour ses voyages. Il avait alors rempli toutes les obligations qu'il s'était imposées à lui-même dans le cours de ses pérégrinations ; il avait visité les trois frères du sheikh Borhan Oddin El Aaraj, qui demeuraient, l'un en Perse, l'autre dans l'Inde, et le troisième en Chine. Enfin, il apportait au sheikh Kawam Oddin, qu'il retrouvait à Fez, des nouvelles de son frère domicilié au centre du Soudan.

# LIVRE III.

## PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE DANS LE MOYEN-AGE.

---

## CHAPITRE I.

### DÉCOUVERTES DES NORMANS (1).

Antiquité des Scandinaves.—Les Finnois.— Croisades du nord. — Les Turcs, les Sarrasins et les Amazones dans le nord. — Voyages d'Other. — Pêche de la baleine. — Description des funérailles des Russes, par Wulfsten. — Les Normans envahissent l'Irlande.— Ils occupent les îles Westernes.— La terre de Witbeman. — Voyage de Madoc. — Les Indiens Gallois. — Découverte de l'Islande. — Antiquités que l'on y trouve.— Découverte et colonisation du Groënland. — Voyage d'Hollur-Geit. — Perte du Vieux Groënland.— Le Vinland.— Skrelingues ou Esquimaux.— Carte des deux Zeni.— La Frislande.— La Grolandia.— Sources chaudes et maisons bâties de lave. —Canots des Esquimaux.—Le pays d'Estotiland et de Droceo.—Le nouveau monde. — Cannibales. — Les métaux précieux.

Si grossières et si barbares qu'elles dussent paraître aux Romains parvenus au plus haut degré de leur civilisation, les nations du nord s'étaient cependant élevées au-dessus de la condition avilissante d'un peuple qui n'éprouve aucun désir, aucun besoin de *voir* et de *savoir*. Les races alliées des nations germanique et esclavonne couvraient une immense surface du globe. Leur gouvernement libre et leur caractère inquiet et turbulent maintinrent entre elles des rapports constants, et la nature même du pays qu'elles habitaient semble nous autoriser à conclure que leurs connaissances géographiques ne furent jamais circonscrites dans des limites aussi étroites que celles qui bornaient la science des anciens habitants de la Grèce et de l'Italie.

Toutes les descriptions qui nous restent de la Scandinavie, depuis le siècle de Pythéas jusqu'à celui d'Alfred, ne ren-

(1) L'auteur anglais a emprunté presqu'entièrement ce chapitre et le suivant à l'histoire de la géographie de Malte-Brun. Nous croyons devoir en prévenir le lecteur. (*Note des traducteurs.*)

ferment absolument que des noms gothiques. En outre, la mythologie scandinave, conservée dans l'Edda, ne présente que des traits physiques conformes à la nature des pays septentrionaux, et des usages pris dans la vie d'un peuple belliqueux et maritime. Ainsi un Dieu du nord invente l'art de patiner, et les dépouilles mortelles d'un héros transformé en Dieu sont consumées dans un vaisseau lancé sur l'Océan. Même dans le Valhalla on entend le cliquetis des armes au milieu des fêtes, et l'hydromel remplace le nectar à la table d'Odin. Toutes ces circonstances poétiques, géographiques et mythologiques, se réunissent pour prouver que, depuis les temps les plus reculés, la Scandinavie proprement dite avait été possédée et habitée par un seul et même peuple.

Mais à l'est de ces possessions héréditaires des Goths, erraient les tribus nomades des Scythes et des Sarmates, que nous ont fait connaître les expéditions scandinaves des dix et douzième siècles. Jusqu'à l'année 1157, la Finlande servit d'asile à des peuples sauvages nommés Finnois et Kyriales et qui vivaient du produit de leurs pirateries. Les Finnois, établis au premier siècle de notre ère au nord de la Pologne, ainsi que nous l'apprend Tacite, se fixèrent eux-mêmes avant le seizième siècle dans la contrée qui porte aujourd'hui leur nom. Il paraît même certain que des colonies de ce peuple pénétrèrent dans quelques provinces de la Scandinavie. Au dixième et au onzième siècle, le golfe de Finlande, appelé *Kyriala-Botn*, était le théâtre principal des expéditions des pirates scandinaves.

Les Suédois, s'étant convertis au christianisme, tournèrent pendant les douzième et treizième siècles leurs armes contre les habitants de la Finlande et du nord de la Russie. Mais, par une erreur qu'explique l'ignorance de l'époque, ces croisés, si pleins de zèle pour la cause de l'évangile, donnèrent le nom de Sarrasins aux peuples sauvages qu'ils allaient combattre. Dans une lettre écrite en 1239, Conrad, duc de Massovia, convoque sous sa bannière tous les chevaliers de l'Allemagne pour marcher avec lui contre ses voisins païens, qu'il appelle les *Prussiens et autres Sarrasins*. Ce nom se trouve encore sans aucune prétention géographique, il est vrai, dans une vieille romance sur la nais-

sance et les aventures de l'enchanteur Merlin, qui désigne même les Anglo-Saxons sous la dénomination générale de Sarrasins. C'est, à ce qu'il paraît, à cette époque qu'on doit faire remonter la fondation de la ville d'Abo, située au milieu de la Finlande et nommée en finnois *Turku*, du mot suédois *torg* qui signifie une place ou marché. Ce mot *Turku* fit croire à Adam de Brême que des Turcs s'étaient établis dans la Finlande.

Les intrépides marins du nord ne cessèrent d'inquiéter par leurs invasions les habitants des côtes de l'Armorique, et défièrent la puissance de l'empire romain. Le roi Alfred, qui régna depuis 872 jusqu'à 901, nous a conservé la plus ancienne relation que nous possédions des services rendus à la géographie par ces hardis aventuriers. Ce grand prince traduisit, non-seulement dans la langue anglo-saxonne l'ouvrage d'Orosius, qui florissait au commencement du cinquième siècle; mais, afin de le compléter, il y ajouta les récits de deux voyageurs contemporains dans le nord de l'Europe.

L'un de ces voyageurs était un noble norwégien nommé Other, que les guerres civiles et les révolutions de sa patrie forcèrent de chercher un asile à la cour d'Alfred. Dans son pays, Other passait pour un homme très-riche, car il possédait six cents daims apprivoisés, outre six daims exercés à la chasse, et vingt têtes de bétail. Il recevait aussi des Finnois un tribut annuel de fourrures précieuses, de plumes, d'os de baleine et de câbles de navire faits de peaux de veaux marins. Ainsi, il y a dix siècles, les mœurs des peuples du nord étaient à peu près ce qu'elles sont aujourd'hui.

Other demeurait dans l'*Halgoland* (la partie la plus septentrionale de la Norwége) sur les côtes de la mer Occidentale. La contrée située au nord était complètement stérile et inhabitée, à l'exception de quelques lieux où les Finnois venaient chasser ou pêcher pendant la saison d'été. Curieux de savoir jusqu'où s'étendait ce désert du côté du nord, Other fit voile le long des côtes, en ayant toujours la pleine mer à sa gauche. Trois jours de navigation l'amenèrent au point le plus éloigné qu'atteignaient d'ordinaire les baleiniers. Toutefois il continua son voyage pendant trois autres jours et il reconnut qu'au lieu de courir au nord comme auparavant, la côte tour-

nait vers l'Orient. La suivant pendant quatre jours, il remarqua qu'elle changeait une fois encore de direction et qu'elle inclinait vers le sud ; en conséquence, faisant voile au sud pendant cinq jours, il arriva au pays des Béormiens ou Permiens, qui lui semblèrent parler la même langue que les Finnois. Ainsi, il paraît certain qu'Other navigua au nord de l'Europe jusque dans la mer Blanche, dont les Permiens habitaient alors la côte orientale, possédée aujourd'hui par les Samoyèdes. La curiosité n'était pas le seul motif de son voyage, il allait à la recherche du walrus ou *cheval-baleine*, d'après la traduction exacte du roi Alfred, que rendait extrêmement précieux ses dents d'ivoire et sa peau aussi forte que souple ; il trouva une si grande quantité de ces animaux dans la mer Blanche, que son équipage parvint à en tuer soixante dans l'espace de trois jours.

Other connaissait aussi la navigation de la mer Baltique ; il mentionne *Schon-eg* ou la Scanie, *Becinga-eg* ou la Blé-king, et les pays des *Angles*, des *Saxons* et des *Vends*. Le *Cwenland* ou le pays des Cwels était située entre la mer Blanche et le golfe de Bothnie. La ressemblance de cette désignation nationale avec le mot scandinave *quean*, qui signifie une femme, fit croire à plusieurs écrivains du moyen-âge qu'il y avait dans le nord un pays habité par des Amazones. Ainsi l'ignorance et la similitude des noms peuplèrent les contrées septentrionales de l'Europe d'amazones, de Sarrasins et de Turcs.

Wulfsten, cet autre voyageur dont le roi Alfred rapporte la relation, visita plus particulièrement les côtes orientales de la mer Baltique. A l'est du *Weonodland* ou du pays des Vends, et du *Witland* ou la Prusse, coulait la rivière *Wisla* ou Vistule, et les contrées, situées au-delà de cette rivière, portaient le nom commun d'*Estum* ou d'*Estland*. Les Sagas islandaises mentionnent en outre le *Poulina-land* ou la Pologne, et *Gardarihe* ou l'Empire de la cité, titre dont s'enorgueillissait autrefois Nowogorod. Les plus anciens écrivains de l'Islande appellent le Don *Vanaquist*, mot qui signifie probablement la *rivière* des *steppes ou* du *désert*.

L'*Estland* ou la Russie moderne renfermait, à en croire Wulfsten, un grand nombre de villes toutes gouvernées par

un roi. Le pays abondait en miel, et la pêche fournissait à ses habitants une quantité considérable de poisson. Les rois et les nobles se nourrissaient de lait de cavale, tandis que les esclaves et les pauvres, qui ne savaient pas fabriquer de l'ale, se contentaient de l'hydromel pour toute boisson. Parmi les coutumes les plus singulières des Estiens, Wulfsten remarqua surtout la suivante : on distribuait les effets d'un individu décédé, non pas à ses plus proches parents, mais aux meilleurs cavaliers qui assistaient à ses funérailles. Lorsque le corps était placé sur le bûcher, on faisait plusieurs paquets de tous les biens mobiliers qu'avait possédés le défunt, puis on plaçait à des intervalles égaux l'un de l'autre, ces lots, dont le volume et la valeur augmentaient en proportion de la distance, de telle sorte que le plus gros et le plus précieux se trouvait le plus éloigné de la ville ; alors on invitait tous ceux qui avaient de bons chevaux à venir se disputer les prix destinés aux meilleurs cavaliers.

L'Irlande fut découverte par les Normans dès le septième siècle de notre ère, si nous en croyons leurs historiens ; mais on ne peut s'empêcher de penser que, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres semblables, des expéditions éloignées et des découvertes géographiques importantes avaient eu lieu, long-temps avant celles dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Il est certain, toutefois, que dans le septième siècle, les pirates du nord firent de fréquentes descentes sur les côtes de l'Irlande dans le but de les piller ; ils établirent même leur domination dans l'île, et imposèrent des tribus à ses habitants.

A une époque plus rapprochée de la nôtre (an du Christ 964), les Normans occupèrent les îles de Shetland, de *Jetland* et de *Hialtland* qui, pendant un certain temps, constituèrent une partie du comté des Orkneys (Orcades). Ces pirates acquirent une connaissance parfaite de cet archipel ; ils en chassèrent et en exterminèrent les anciens habitants appelés *Péti* ou *Papæ*, qui étaient probablement les *Picti* des auteurs romains. Enfin, outre ces îles, ils soumirent à leur domination une partie considérable du nord de l'Écosse, et leurs monuments sont encore les plus apparents parmi ceux des Highlands (Hautes-terres) de ce royaume.

Les Normans firent la conquête des Hébrides l'an 893 et leur donnnèrent le nom de *Suder-eyer* ou îles méridionales pour les distinguer des Orcades. Les *Suder-eyer* et l'île de Man ne formaient qu'un seul royaume soumis à la même autorité ecclésiastique ; aussi l'évéché de *Sodor* a-t-il toujours été depuis réuni à celui de Man. Toutes ces conquêtes faites dans les îles britanniques restèrent sous la dépendance du royaume de Norwége jusqu'à la seconde moitié du treizième siècle.

Cependant les vieilles chroniques islandaises rapportent que les Normands découvrirent pendant le neuvième siècle, à l'ouest de l'Irlande, une vaste contrée qu'ils appelèrent la *Grande-Irlande* ou la *terre de Whiteman* (l'homme blanc). Presque tous les critiques rejettent cette prétendue découverte au nombre des traditions fabuleuses; mais ces relations surprenantes des premiers voyages des Scandinaves sont, après tout, si simples, si peu poétiques, si parfaitement pures de tout alliage monstrueux ou absurde, qu'il est beaucoup plus facile de croire à la réalité qu'à l'invention de pareilles découvertes : en général, les peuples encore à demi sauvages ne donnent pas aux fictions qu'ils composent une apparence de vérité. Leur caractère et leurs goûts leur inspirent toujours des idées ou des sentiments qui n'ont rien de réel. Le *Landnama-bok*, l'une des plus anciennes traditions historiques de l'Islande, parle en ces termes de cette grande découverte faite dans l'Occident.

« Ari était le fils de Mar de Reikholar et de Thorkatla, fille de Hergils Hrappson. Il fut jeté sur la côte de la terre de Whiteman, que d'autres appellent la *Grande-Irlande*, et qui est située dans l'Océan occidental, près du bon Vinland. Là, Ari n'ayant pas obtenu la permission de retourner dans son pays, se vit retenu prisonnier et baptisé. Cela fut rapporté par Rafn, le marchand de Limerick, qui avait résidé plusieurs années dans le Limerick, et de plus Thorkil Geetson entendit raconter le même fait par plusieurs Islandais qui étaient présents lorsque Thorfin, comte des Orcades, affirma qu'Ari avait été vu dans la terre de Whiteman, et qu'il y jouissait d'une grande estime bien qu'il y fût retenu prisonnier. » Ainsi il paraît que les Normans entretinrent

des rapports commerciaux avec la partie occidentale de l'Irlande, et nous en serons moins surpris si nous réfléchissons qu'ils possédaient toutes les îles situées le long de cette côte.

Un voyage aussi douteux, mais d'une époque postérieure, est celui du prince gallois Madoc, fils d'Owen Gwyneded, qui, nous apprennent les Triads, s'embarqua sur 10 vaisseaux avec 300 hommes, pour ne pas être témoin des dissensions de ses frères, concernant la succession au trône. Madoc et son frère Rhiryd se proposaient de continuer les recherches d'une expédition antérieure, faite en 1170, et dans laquelle on avait découvert une terre située au milieu de l'Océan à une grande distance du côté de l'Occident. On ne reçut, après leur départ, aucune nouvelle de ces hardis navigateurs, et les traditions nationales réunirent, en conséquence, leurs voyages à ceux de Gaoran et de Merddin, sous le titre commun des *Trois disparitions*. Le Merddin que nous venons de nommer vivait dans le cinquième siècle; à ce que rapporte la légende, il s'embarqua dans une maison de verre, accompagné par neuf bardes gallois. On a peine à croire que Madoc ait pu au douzième siècle traverser l'Océan Atlantique dans sa plus grande largeur, car il laissa l'Irlande au nord. Cependant, M. Owen, le biographe des hommes célèbres de la principauté de Galles, affirme qu'il a réuni une masse imposante de documents tendants à démontrer que Madoc dut atteindre le continent américain, où les descendants de ce prince et de ses compagnons forment aujourd'hui même une nation. Ce peuple, ajoute-t-il, habite les bras méridionaux du Missouri, et il est connu sous les diverses dénominations de Padoucas, d'Indiens blancs, d'Indiens civilisés et d'*Indiens gallois*. Ce dernier nom, on peut du moins le présumer ainsi, leur fut donné par les antiquaires cambriens.

Vers l'année 861 environ, un accident conduisit quelques pirates scandinaves aux îles Feroé, et peu de temps après divers aventuriers de la même nation, essayant de se diriger vers ce pays nouvellement découvert, furent rejetés par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, ou comme on l'appela d'abord de la *Snia-land*. En 864, un individu, nommé Gardar, fit par mer le tour de cette île, à laquelle il donna pour

conserver le souvenir de cet exploit le nom de *Gardarsholm*. Il détermina, avec une exactitude parfaite, sa véritable circonférence qui était, dit-il, de 168 *vikur* ou de 670 milles nautiques. Quelques années plus tard, un Norwégien du nom de Floke, se hasarda à passer l'hiver sur la côte septentrionale où il demeura deux années. Cette expérience eut pour résultat la colonisation de l'Islande que favorisèrent encore à cette époque les troubles politiques de la Norwége; et Ingolph, l'un des chefs du parti mécontent, s'embarqua avec une nombreuse suite en 874, et vint s'établir dans l'une des fertiles vallées de la côte sud-est de cette île.

Les premiers colons islandais trouvèrent d'immenses provinces couvertes de forêts, de bouleaux et de sapins. Malgré les rigueurs du climat, ils purent aussi cultiver un peu d'orge et d'autres céréales. Aujourd'hui l'île entière est un désert stérile dépouillé de toutes ses forêts primitives et qui ne produit plus depuis long-temps aucune espèce de céréales. Mais il est difficile de décider si ces changements extraordinaires doivent être attribués à une altération grave qu'aurait subie le climat, ou si on ne doit pas plutôt les considérer comme des conséquences naturelles de la multiplication du bétail.

L'une des particularités les plus remarquables qui se rattache à la découverte de l'Islande, prouva que cette île avait déjà été habitée long-temps auparavant; en effet, on y trouva des cloches, des croix de bois, des livres écrits avec des caractères irlandais, et la nature même de ces reliques fit croire aux Norwégiens que les premiers habitants étaient des chrétiens venus soit de l'Écosse, soit de l'Irlande. En général l'esprit humain se refuse à admettre comme vrais les faits qu'il ne peut expliquer. Aussi divers écrivains se sont-ils efforcés de jeter du discrédit sur cette prétendue découverte, qu'ils ne craignaient pas de nier. Il est pourtant assez probable que des Scandinaves et des habitants des îles britanniques naviguèrent pendant plusieurs siècles dans les mers du nord avant que l'histoire gardât le souvenir de leurs expéditions. D'ailleurs les plus anciennes chroniques islandaises ne se contentent pas de mentionner les vestiges des premiers habitants; elles déclarent formellement qu'avant

l'émigration norwégienne, quelques établissements existaient encore dans certaines parties de l'île. Elles citent Kirkiubui, l'une des plus chaudes et des plus fertiles vallées de la côte méridionale comme la résidence de ces *Papæ*, c'est ainsi qu'ils appellent les étrangers, qui, ajoutent-elles, s'enfuirent au-delà des mers à cause de leur aversion pour les colons païens.

La colonisation de l'Islande, par les braves et hardis Normans, fut bientôt suivie d'autres découvertes dans l'Occident. Un noble norwégien, nommé Éric Rauda, fils de Thorwald, se querella avec son voisin Eyolf et le tua. Ce crime et d'autres délits moins graves le firent condamner à un bannissement de trois années; ayant appris qu'un individu, nommé Gunbiorn, avait quelque temps auparavant découvert un écueil à l'occident de l'Islande, appelé par lui *Gunbiorn's Schieran* ou écueil de Gunbiorn, et une contrée d'une vaste étendue, située encore plus loin à l'ouest, il se détermina à employer le temps de son exil à faire un voyage de découverte dans ce pays. S'étant donc embarqué en Islande, il arriva bientôt en vue d'une terre qu'il appela Hirjalfs-Ness, et, continuant son voyage au sud-est, il entra du petit bras de mer très-profond auquel il donna le nom de *Erics-sund*, et passa l'hiver sur une île charmante dans le voisinage. L'année suivante, il explora le continent. Étant revenu en Islande; pendant la troisième année, il représenta sa nouvelle découverte sous le jour le plus favorable, vantant d'une manière exagérée ses bois magnifiques, ses riches prairies et ses pêches abondantes. Enfin, pour rendre encore plus profonde et plus vive l'impression qu'avaient pu produire ces récits merveilleux, il donna à cette nouvelle contrée le nom séduisant de Greenland (terre verte), Groënland. Aussi un grand nombre de Norwégiens et d'Islandais se décidèrent-ils à s'embarquer sous ses ordres, emportant avec eux tous les objets nécessaires pour l'établissement d'une colonie. Mais sur les vingt-cinq vaisseaux qui mirent à la voile, treize périrent avant d'avoir atteint la terre promise. Cet affreux désastre ne ralentit pas l'ardeur des émigrans, et de nouvelles expéditions partirent bientôt de l'Islande et de la Norwége.

Le Groënland, cette grande île ou presqu'île séparée de

l'Amérique septentrionale par le détroit de Davis, fut découvert, suivant la plupart des chroniques islandaises, en 982, et peuplé quatre années plus tard. D'autres chroniques font remonter sa découverte à l'année 932; enfin, il existe des lettres patentes de Louis-le-Débonnaire, datées de 834, et une bulle de Grégoire IV, datée de 835, qui confèrent à l'église de Hambourg le privilége de convertir les païens de l'Islande et du Groënland. Devons-nous donc supposer que les hardis marins de Hambourg avaient déjà, au commencement du neuvième siècle, exploré les mers du nord, mais que leurs découvertes, qui ne promettaient que de faibles profits au commerce, tombèrent bientôt en oubli? Ou bien n'est-il pas plus vraisemblable qu'ils continuèrent à venir pêcher dans ces mers, mais que les Islandais, qui cultivaient en paix la littérature et conservaient dans leurs ouvrages l'histoire de leurs établissements, doivent à cette circonstance seule la réputation dont ils jouissent d'avoir été les auteurs de toutes les grandes découvertes faites dans le nord de l'Europe? Divers écrivains, considèrent, il est vrai, les lettres patentes de l'église de Hambourg comme fausses ou comme ayant subi quelque interpolation. Mais, lorsque la critique devient si arbitraire, on a le droit de la soupçonner d'injustice.

Les colons islandais et norwégiens établis dans le Groënland reçurent des évêques de l'Europe et continuèrent à entretenir des rapports fréquents avec la Norwége jusqu'en 1418. Ils payaient au pape un tribut annuel de 2600 livres de dents de walross pour dîmes et deniers de Saint-Pierre. Bien qu'elle eût bâti deux villes nommées *Garda* et *Hrattalid,* cependant cette petite communauté n'égalait pas, sous le rapport du nombre de ses habitants, la plus petite paroisse de la mère-patrie. Un vaisseau employait cinq années pour aller de la Norwége au Groënland et revenir du Groënland en Norwége; car en 1383, un bâtiment arrivant en Norwége y apporta la première nouvelle de la mort de l'évêque du Groënland, décédé depuis six années. Ainsi, quelle que fût d'ailleurs leur intrépidité, les marins du nord n'avaient fait à cette époque que de très-faibles progrès dans les arts de la navigation. Au dixième siècle le Groënland présentait le même aspect triste et sauvage qu'il offre encore aujourd'hui.

Il ressemblait à une masse affreuse de roches nues et d'immenses glaciers; d'énormes montagnes de glaces, telles que les Normans n'en avaient jamais vu dans leur ancien pays, flottaient le long des côtes et remplissaient tous les détroits. Les colons ne connaissaient pas le pain et n'exerçaient point l'agriculture; ils échangeaient des dents de walross et des peaux de veaux marins contre le bois dont ils avaient besoin pour se chauffer et pour construire leurs habitations. La côte n'était habitée que dans les endroits où la pêche pouvait être abondante. L'intérieur du pays, rempli de montagnes et de vallées couvertes de neige et de glace, n'offrait pas un accès plus facile qu'aujourd'hui; l'aspect triste et désolé de cette terre inhospitalière, son extrême éloignement et les dangers de toute espèce que couraient les navires sur ses côtes, le petit nombre des aventuriers qui osassent entreprendre un pareil voyage transformèrent bientôt dans l'opinion populaire le Groënland en un pays de merveilles. Ainsi, suivant Torfæus, un certain Hollur-Geit alla de la Norwége au Groënland sur la glace, conduit par une chèvre; il y avait de grandes forêts dont les arbres produisaient des glands gros comme des pommes, et où l'on faisait la chasse aux ours de mer. On voyait dans la mer d'alentour des géants marins des deux sexes, des mains invisibles guidaient sur les vagues agitées, des montagnes de glace aussi merveilleuses que les rochers, rencontrés par les Argonautes à l'entrée de la mer Noire.

La terrible peste connue sous le nom de *la Mort noire*, qui vers le milieu du quatrième siècle ravagea l'Europe et dépeupla surtout le nord, étendit ses ravages jusque dans le Groënland. Cette cause de dépopulation et d'autres encore avaient donc singulièrement affaibli la colonie, lorsqu'en 1418 une flotte ennemie vint, on ne sait pas de quel pays, l'attaquer à l'improviste et détruisit tout par le fer et le feu. Quelque temps après cet événement, les Groënlandais disparurent entièrement de l'histoire. Diverses tentatives infructueuses furent faites au seizième siècle par de hardis navigateurs pour parvenir jusqu'aux anciens établissements détruits, mais les grandes barrières de glace qui s'étaient formées le long de la côte rendirent tous leurs efforts inutiles, et ce ne

fut qu'en 1721 que fut fondée dans le Groënland la colonie danoise qui y existe aujourd'hui. Les ruines de l'ancienne colonie se voient encore près de la pointe méridionale de la péninsule.

Lorsque les Normans eurent traversé les mers orageuses qui séparent la Norwége de l'Islande, et l'Islande du Groënland, ils poussèrent sans aucun doute leurs découvertes bien au-delà de ces pays du côté de l'Occident. « L'an 1001, dit Malte-Brun, un Islandais nommé Biorn, allant rejoindre son père établi au Groënland, fut poussé par une tempête fort loin, au sud-ouest; il aperçut un pays plat tout couvert de bois, et revint par le nord-est au lieu de sa destination. Son récit enflamma l'ambition de Léif, fils de cet Eric Randa, qui avait fondé les établissements du Groënland; un vaisseau fut équipé. Léif et Biorn partirent ensemble; ils arrivèrent sur la côte que ce dernier avait vue. Une île couverte de rochers se présenta; elle fut nommée Helleland. Une terre basse, sablonneuse, couverte de bois, reçut le nom de Markland; deux jours après ils rencontrèrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île; et ils remontèrent une rivière dont les bords étaient couverts de buissons qui portaient des fruits très-agréables. La température de l'air paraissait douce à nos Groënlandais; le sol semblait fertile, et la rivière abondait en poisson, surtout en beaux saumons. Étant parvenus à un lac d'où la rivière sortait, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon; ce qui suppose que cette contrée devait être à peu près par les 49° de latitude. Un Allemand, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages, et en expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves qui en prirent occasion de nommer ce pays *Vinland*, c'est-à-dire pays du vin. Les parents de Léif firent plusieurs voyages au Vinland. Le troisième été, les Normans virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'un petite taille, qu'ils nommèrent *Skrælingues*, c'est-à-dire nains; ils les massacrèrent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée. Quelques années plus tard, la colonie scandinave faisait un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui lui four-

nissaient en abondance les plus belles fourrures. Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur un de ses compatriotes, qu'il étendit mort sur la place. Un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avait procurées à quelques hommes entreprenants engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé des établissements stables ; seulement on sait qu'en 1121 un évêque Éric se rendit du Groënland au Vinland, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens. »

« Révoquer en doute la véracité de rapports aussi simples et aussi vraisemblables, ce serait outrer le scepticisme ; mais, si on les admet, il est impossible de chercher Vinland autre part que sur les côtes de l'Amérique septentrionale. Cette partie du monde avait donc été découverte par des Européens cinq siècles avant Christophe Colomb ; et cette découverte, la première qui soit historiquement prouvée, ne fut peut-être pas entièrement inconnue à l'habile et courageux Génois qui, le premier, sut ouvrir entre les deux hémisphères une communication suivie. »

L'an 1380, deux nobles vénitiens, nommés Zeni, entrèrent au service d'un prince des îles Féroer, visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description circonstanciée qui, malgré ses obscurités, confirme sur tous les points essentiels les relations islandaises, et qui a dû être connue de Colomb.

La carte dressée par les deux frères Zeni pour faciliter l'intelligence de la relation de leurs voyages, représente l'Islande avec ses deux villes *Scalodin* et *Olensis*, ou Scalhol et Hola, qui étaient en effet les deux évêchés. Au midi de l'Islande, et au nord-est de l'Écosse, on aperçoit une grande île, entourée de plusieurs petites îles. Ce groupe porte le nom de *Frislande*, et il doit évidemment être pris ici pour la *Ferey'sland* ou les îles de Féroer. Toutefois, cette interprétation si naturelle de l'indication des voyageurs italiens échappa aux premiers navigateurs anglais, qui cherchèrent long-temps en vain la Frislande des Zeni. Frobisher

crut même l'avoir retrouvée, lorsqu'il reconnut la pointe méridionale du Groënland à laquelle il donna en conséquence le nom de Frislande.

Au nord de l'Islande les Zeni placent une grande péninsule qui, par sa configuration, ressemble au Groënland, mais qui, à l'est, s'unit à la Norwége. Il est vrai de dire que la jonction n'est formée que par une ligne vague, où les mots « *mare* et *terre incognite* » indiquent les doutes de l'auteur. Toutefois, la relation dit positivement que Nicolo Zeno, parti de l'Islande au nord, trouva une terre appelée *Engroniland* sur la carte, et dans le texte *Engroneland* et *Grolandia;* mais les noms particuliers des divers lieux de ce pays ne répondent point à ceux que donnent les topographies très-détaillées des colonies scandinaves. On a donc d'excellentes raisons de douter de la véracité ou de l'exactitude des Zeni.

Dans ce pays qu'il appelle Grolandia, Nicolo Zeno trouva un monastère de frères prêcheurs, et une église dédiée à Saint-Thomas, située près d'une montagne qui vomissait des flammes comme l'Etna et le Vésuve. « Il y a, dit-il, dans cet endroit, une source d'eau bouillante, avec laquelle les moines échauffent l'église, le monastère et leurs chambres. Parvenue à la cuisine, l'eau est encore si chaude qu'on n'a pas besoin de feu pour apprêter les mets. Pour faire du pain, il suffit de mettre la pâte dans des pots de cuivre, et de tenir ces vases dans l'eau; le pain cuit de cette manière comme s'il était dans un four. Il se trouve aussi, dans ce monastère, de petits jardins, couverts en hiver; on les arrose avec cette eau, ce qui les garantit de la neige et du froid qui, dans ces pays situés si près du pôle, est extrêmement piquant. Par ce moyen, les moines font venir des fleurs, mûrir des fruits et pousser diverses espèces de plantes qui végètent aussi bien que si elles se trouvaient dans des climats tempérés; au point que les sauvages grossiers qui habitent ces contrées, étonnés de ces effets, qu'ils regardent comme surnaturels, prennent les moines pour des dieux, et leur portent toutes sortes de présents, tels que des poules, de la viande et différentes autres choses; ils révèrent ces moines comme leurs seigneurs. Ceux-ci non-seulement chauffent leurs maisons au degré qu'ils jugent convenable, mais, en ouvrant

leurs fenêtres, ils peuvent, en un instant, diminuer la chaleur à volonté. Ils n'emploient pour les bâtiments de leur monastère d'autres matériaux que ceux qui leur sont fournis par le volcan ; ils prennent, à cet effet, les pierres qui sont lancées en forme de scories ou fraisil par la bouche de la montagne ; et, pendant qu'elles sont encore brûlantes, ils jettent de l'eau dessus : elles se dissolvent entièrement par ce moyen et se convertissent en une bonne chaux qui, après avoir été employée, se lie si bien qu'elle dure à jamais. Les scories, lorsqu'elles sont froides, servent, au lieu de pierres, à faire des murs et des voûtes très-solides; car, lorsque ces matières sont une fois refroidies, elles ne peuvent être entamées que par un instrument de fer. Les voûtes faites avec ces scories sont si légères, qu'il n'est pas besoin d'appui pour les soutenir, et qu'elles se maintiennent toujours entières. Ces facilités sont cause que les moines ont construit une quantité étonnante de murs et de bâtiments de différentes espèces. Les couvertures et les faîtes de leurs maisons se font, pour la plupart, de la manière suivante : le mur est élevé d'abord perpendiculairement à la hauteur qu'on veut lui donner; on le conduit ensuite dans une direction inclinée, jusqu'à ce qu'il se ferme en voûte. On n'est cependant, dans ce pays, guère incommodé de la pluie; car la première neige qui tombe reste gelée pendant l'espace de neuf mois, temps que dure l'hiver. Le peuple vit d'oiseaux sauvages et de poissons. L'eau chaude du volcan, en se jetant dans un grand hâvre, empêche la mer d'y geler : ce qui attire en cet endroit une si grande quantité de poissons et d'oiseaux, que les religieux en prennent autant qu'il leur en faut pour leur subsistance et pour celle d'un grand nombre d'habitants du pays qu'ils occupent continuellement, tant à bâtir qu'à la chasse et à la pêche, ainsi qu'à divers autres ouvrages et affaires relatives au monastère. Leurs maisons sont bâties autour de la montagne de chaque côté; la forme en est ronde; elles ont vingt-cinq pieds de largeur; elles s'élèvent en cône, au sommet duquel ils ménagent une petite ouverture pour avoir du jour ou de l'air. Le plancher de la maison est si chaud, que le froid le plus rigoureux ne se fait point sentir dans l'intérieur. »

« Il arrive dans cet endroit, pendant l'été, un grand nombre de petits navires des îles voisines et du cap qui est au-dessus de la Norwége, ainsi que de *Trondon* (Drontheim). Ils sont chargés de toutes sortes d'objets d'agrément ou d'utilité, destinés pour les pères, qui donnent en échange des peaux de différents animaux et du poisson qu'ils ont fait sécher au soleil ou qu'ils ont conservé au moyen du froid. Ces moines reçoivent à leur tour du bois pour le chauffage et des ustensiles de bois très-ingénieusement sculptés, avec différents grains, et du drap pour se vêtir. L'échange des deux derniers articles, dont toutes les nations voisines ont besoin, aide les religieux à se procurer, sans peine et sans dépense, tout ce qu'ils peuvent désirer. Des moines de Norwége, de Suède et d'autres pays, mais principalement d'Islande, se rendent à ce monastère : on y trouve toujours, durant l'hiver, un grand nombre de navires qui ne peuvent sortir, parce que la mer est tout-à-fait gelée, et qui attendent le retour du printemps. »

« Les barques des pêcheurs d'Engroneland ont la forme d'une navette de tisserand ; elles sont faites d'os d'animaux marins, recouverts de peaux de poissons cousues en plusieurs doubles. Ces barques sont si imperméables et si solides, que, dans les plus grandes tempêtes, ceux qui les montent se contentent de s'y tenir tranquilles, peu inquiets de l'endroit où les vents et les vagues les porteront, bien persuadés d'ailleurs que leurs barques ne courent pas risque d'être fendues ou submergées : même s'il arrive qu'elles soient jetées sur un roc, elles ne sont pas endommagées. Ils ont, au fond de ces barques, une espèce de manche qui est toujours serrée fortement dans le milieu, et, lorsqu'il est entré de l'eau dans la barque, ils la font couler dans une moitié de la manche, dont ils lient le bout avec deux morceaux de bois ; lâchant ensuite la manche en bas et en dehors, ils évacuent l'eau. Cette opération est répétée aussi souvent qu'il est nécessaire, sans le moindre danger ni dommage. »

Ce tableau des merveilles d'Engroneland renferme évidemment des fragments d'une relation véridique, mal réunis, et surtout mal appliqués. Les volcans et les sources chaudes de l'Irlande, la fertile vallée de Reikiavik, arrosée par des

fontaines thermales, le riche et puissant clergé de cette île, les barques de cuir de baleine des Esquimaux, toutes ces circonstances, vraies en elles-mêmes, auront été accumulées pour former l'ensemble fantastique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. La situation que les Zeni assignent, dans leur carte, à la Grolandia, ne correspond pas à la position actuelle de la colonie de Groënland, située sur la côte méridionale, et non sur la côte orientale de ce pays. Nous devons donc supposer, ou que la carte des Zeni fut mal faite, ou que leur relation est un mélange confus de renseignements divers obtenus par ouï-dire; ou, enfin, ce qui est plus probable, que le descendant de Nicolo Zeno, qui publia le manuscrit à Venise en 1558, essaya de l'embellir, et détruisit ainsi sa simplicité primitive.

Mais il nous reste encore à examiner la partie la plus remarquable de la carte des Zeni : « A plus de mille milles à l'ouest de la Frislande ou des îles Féroer, et au sud du Groënland, dit Malte-Brun, les voyageurs vénitiens indiquent deux côtes nommées l'une *Estotiland* et l'autre *Droceo*. Ces pays avaient eté découverts de la manière suivante : Une barque de pêcheurs de Frislande, jetée par une tempête très-loin à l'ouest, prit terre sur une île nommée Estotiland, dont les habitants conduisirent les Frislandais dans une ville bien bâtie et peuplée, où demeurait le souverain. Un interprète qui parlait latin, et qui avait également été jeté sur cette côte par le hasard, se fit comprendre des naufragés, et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays. L'un d'eux, ayant pénétré dans l'intérieur, assura que l'île, moins étendue que l'Islande, était beaucoup plus fertile; qu'elle abondait en toutes sortes de denrées, et que le centre était occupé par une haute montagne d'où sortaient quatre rivières. Les habitants exerçaient divers arts et métiers; ils avaient des caractères d'écriture qui leur étaient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trouvaient des livres latins qu'ils n'entendaient point. Le commerce avec l'Engroneland leur fournissait du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semaient du blé, buvaient de la bière, demeuraient dans des maisons de pierre, et naviguaient, quoique sans le secours de la boussole. Les Fris-

landais, munis de cet instrument, furent chargés, par le roi d'Estotiland, d'une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogéo* ou *Drocéo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages : un seul Frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages; chacun voulut posséder un esclave aussi utile; transféré d'une maison à l'autre, il fut à portée de connaître toute cette contrée. Il assura que c'était un pays fort étendu, et comme un nouveau monde. Les habitants, ignorants et grossiers, ne savaient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livraient des combats continuels; le vainqueur dévorait le vaincu. Plus loin, au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples, mais offraient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles. »

Tel fut le rapport du Frislandais, lorsqu'après de longues années il revint de Drogéo et d'Estotiland dans sa patrie, devenue la conquête du prince Zichmni. Ce chef entreprenant se mit à la recherche des terres occidentales; mais, après avoir découvert une île nommée *Icaria*, il fut poussé vers les parages d'Engroneland. Les tentatives ultérieures qu'il aura pu faire nous sont restées inconnues, car la suite de la relation de Zéno n'a pu être retrouvée.

Divers géographes ont traité d'apocryphe la relation de Zéno; et les noms de Dédale et d'Icare qu'elle renferme, et qui appartiennent évidemment à la fable, semblent donner une certaine force à cette opinion. Cependant les récits les plus authentiques du moyen-âge contiennent peut-être un aussi grand nombre de faits merveilleux ou imaginaires; si la description de l'Estotiland et de Drocéo n'est qu'une simple fiction, c'est une fiction bien simple et bien peu attrayante; d'ailleurs les fictions de ce genre sont extrêmement rares, car la plupart des hommes ne peuvent qu'orner avec leur imagination les canevas que leur fournit l'expérience. Mais on a quelques raisons de croire que les Scandinaves n'interrompirent et ne cessèrent jamais leur navigation dans les mers du nord; et si les habitants des îles Féroë avaient

écrit des histoires semblables à celles de l'Islande, ils nous auraient sans doute transmis des descriptions authentiques de terres découvertes à l'ouest, et abandonnées ou perdues ensuite durant le cours des siècles.

Le nom même d'Estotiland paraît être Scandinave, et signifier *east out-land* (terre extérieure d'est), dénomination qui convient à la situation de la Terre-Neuve à l'égard du continent américain. Ceux de nos lecteurs qui consentiront à ajouter foi aux voyages des Zeni pourront supposer que les habitants de l'Estotiland descendaient des colons scandinaves du Vinland, et leur disparition totale, à une époque postérieure, ne les surprendra pas, s'ils réfléchissent à la destinée de l'ancienne colonie du Groënland. La contrée appelée Drocéo deviendrait, dans cette hypothèse, la côte de la Nouvelle-Écosse ou de la Nouvelle-Angleterre; et les peuples méridionaux, plus civilisés, qui possédaient des métaux précieux, et qui offraient à leurs dieux des sacrifices humains dans des temples magnifiques, seraient les habitants de la Floride, peut-être même les Mexicains, dont les richesses et la puissance étaient probablement bien connues des peuples chasseurs du nord.

Quoi qu'il en soit, cependant, il n'en demeure pas moins constant que les Zeni rappelèrent, au quatorzième siècle, le souvenir effacé des découvertes authentiques faites par les Scandinaves trois cents ans auparavant, et y ajoutèrent une relation qui, vraie ou fausse, renfermait l'assertion positive de l'existence d'un continent à l'ouest de l'Océan Atlantique. Cette relation fut, sans aucun doute, connue de Colomb, qui dut ainsi une partie de ses connaissances et de ses encouragements aux hardis navigateurs du nord. « Loin de nous, s'écrie Malte-Brun, l'intention de vouloir ternir la gloire de l'immortel Génois! mais un coup-d'œil sur la carte montrera, même aux esprits les plus préoccupés, que la nature elle-même avait désigné la Terre-Neuve pour recevoir la première la visite des Européens.

# CHAPITRE II.

## CARTES DU MOYEN-AGE.

Ignorance générale. — Missionnaires. — Pèlerins. — Adam de Brême. — Giraud de Cambrai. — Amour du merveilleux. — Sagas islandaises. — Anciennes cartes des îles Britanniques. — Effets du système féodal. — Le Dooms day-Book. — Cartes du moyen-âge. — Tables de Charlemagne. — Carte conservée à Turin. — Le géographe de Ravenne. — Carte de Sanudo. — Navigateurs génois. — Ile d'Inferno. — L'île de Madère et les Açores. — Carte de Bianco. — Ile de Stokafixa, d'Antilia et de Man. — Satanaxio. — Les sept Cités. — Benjamin de Tudela. — Route des caravanes au travers de l'Arménie et de la Boukharie.

Les découvertes des Arabes et des Normans dans les parties du monde inconnues des anciens, restèrent assez long-temps cachées aux savants de l'Europe chrétienne. Cependant l'ignorance du moyen-âge en géographie n'était ni aussi générale, ni aussi grande que pourrait le faire supposer une anecdote fameuse concernant un abbé de Cluny en Bourgogne (1). Les environs de Paris lui semblaient une contrée si éloignée, et si peu connue, qu'il n'osa se rendre aux vœux du comte de Bourcard, qui l'avait engagé à venir fonder un monastère à St-Maur-des-Fossés, près de cette ville. On pourrait citer encore l'exemple des moines de St-Martin de Tournay, qui, en 1095, essayèrent en vain de découvrir l'abbaye de Ferrières. Ainsi, il paraît que les connaissances géographiques des moines ne s'étendirent pas au-delà des murs de leurs couvents.

Cependant les moines furent presque les seuls historiens du moyen-âge; la justice nous fait un devoir d'avouer, avec Malte-Brun, que leurs travaux rendirent de grands services à la géographie comme aux sciences en général. Les époques les moins connues et les nations les plus barbares de l'Europe eurent leurs traités de géographie ou leurs chroniques qui renfermèrent des descriptions de quelques pays voisins ou éloignés. Ainsi la chronique d'Émon, abbé de Werum,

(1) Il est étonnant que Wieland, dans son célèbre poème d'Obiron, place Montmartre sur la route de Marseille, ou au midi de Paris. Cette erreur du poète allemand est peut-être moins excusable que celle de l'abbé de Clugny.

dans le pays de Groningue, contient, à l'occasion d'une croisade en Palestine (an du Christ 1217), la relation détaillée du voyage entier, avec la description de tous les pays et de tous les lieux que les croisés traversèrent pour aller des Pays-Bas dans la Palestine.

Mais ce furent surtout les prédicateurs de la foi chez les païens, qui reculèrent les limites de la géographie. Saint Boniface, chargé de convertir les Esclavons, obéit aux ordres qu'il avait reçus du pape, et lui envoya une description écrite de ces nations barbares. C'est sans doute dans ces relations et dans celles des Anglais, ses compagnons, que le roi Alfred apprit à connaître cette partie de l'Europe. Saint Otton, évêque de Bamberg, alla prêcher l'évangile aux païens qui habitaient les pays de Camin, Julin, Stettin, Belgard et Colberg. Il essaya même de leur apprendre à cultiver la vigne; il visita aussi l'île de Rugen, dont les habitants repoussaient alors les étrangers de leur côte comme font encore aujourd'hui les sauvages de la Nouvelle-Zélande. Avant ce voyage, Otton, l'évêque de Bamberg, n'avait jamais entendu parler de la mer Baltique; aussi fut-il étrangement surpris de la trouver si large que, lorsqu'on se trouvait au milieu, les deux rives opposées ressemblaient à des couches de nuage, immobiles à l'horizon lointain. Sous le règne de Louis-le-Débonnaire, un moine de Corbie, nommé Anscaire, animé du même zèle pieux, osa pénétrer dans le pays des redoutables Normans, et parcourut les royaumes de la Suède et du Danemarck, jusqu'alors peu visités et surtout peu connus. Le journal de ce moine, qui, durant le moyen-âge, fut la source principale où les géographes puisèrent leurs renseignements sur les nations septentrionales, n'existe malheureusement plus aujourd'hui.

Dès le septième siècle, les pélerinages des chrétiens commencèrent déjà à faire naître et à développer un certain esprit d'observation. Adaman, abbé d'Iona, écrivit une description de Jérusalem et de la Terre-Sainte, d'après le récit oral de saint Arculf. Willibald, le premier évêque d'Eichstadt, nous a laissé une relation détaillée du pélerinage qu'il fit à la Terre-Sainte en 730, en traversant l'Italie et en touchant à l'île de Chypre. Ces pélerins, qui souvent s'occupaient tout

autant d'affaires commerciales que de l'expiation de leurs péchés, rapportaient de la Palestine quelques détails nouveaux sur l'Inde et sur les autres contrées possédées par les infidèles. Adam de Brême, qui vécut deux cents ans après Anscaire, puisa dans son ouvrage, perdu pour nous, et l'imita en faisant une description détaillée des royaumes du nord, d'après les observations par lui recueillies, de la bouche de Svenon, roi de Danemarck. Cette description nous a été conservée, et Murray, professeur à Gottingue, l'a enrichie d'un savant commentaire. Adam de Brême nous donne les détails les plus circonstanciés sur le Jutland, et parle de plusieurs îles de la mer Baltique dont ses prédécesseurs n'avaient pas fait mention. Il est aussi le premier de tous les géographes qui ait décrit l'intérieur de la Suède, dont Other et Wulfsten n'avaient découvert que les côtes, et la Russie, dont jusqu'alors on ne connaissait absolument que le nom. Il dit que c'est le royaume slave le plus considérable, que sa capitale se nomme *Chue*, et que ses habitants commercent avec les Grecs par la mer Noire.

Lorsque Adam de Brême parle des îles Britanniques, qu'il n'avait jamais visitées, il adopte, sans hésitation, toutes les fables de l'antiquité. Mais ce penchant pour le merveilleux, qui caractérise les écrivains du moyen-âge, doit être attribué plutôt à l'absence générale du goût qu'à leur crédulité. Le merveilleux plaisant toujours à l'esprit humain, on le regarda aisément comme un ornement classique à une époque encore grossière, et cette branche de littérature, cette mine féconde d'intérêt fut souvent cultivée et exploitée par les auteurs qui étaient doués d'une intelligence supérieure. Giraud Rarry, ou *Giraldus Cambrensis*, grand doyen du Saint-Asaph, sous Henri II, nous fournira un exemple frappant de la justesse des observations précédentes. Dans ses relations de l'Irlande et du comté de Galles, nous trouvons des preuves abondantes d'un esprit indépendant qui n'est pas trop porté à la crédulité, et cependant, il réunit avec soin dans son ouvrage toutes les merveilles et tous les prodiges qui pouvaient amuser ses lecteurs. Ainsi, il parle de canards qui croissent sur des arbres, de poissons à dents dorées, de monstres moitié hommes, moitié taureaux, etc. Le singulier

enthousiasme que ce livre excita démontre jusqu'à l'évidence qu'il était écrit et composé de manière à plaire au goût de son époque. Giraldus Cambrensis fut obligé de lire trois jours de suite en public, à Oxford, sa description de l'Irlande. Le premier jour, il la lut aux pauvres ; le deuxième, aux docteurs, clercs et étudiants ; et le troisième, à la bourgeoisie.

Pendant une partie du moyen-âge, les mots géographie et merveilles du monde furent, en quelque sorte, regardés comme synonymes. Presque toutes les plus anciennes relations de voyage contiennent dans leurs titres la promesse de quelque chose de merveilleux. Parmi les réglements faits en 1380, par l'évêque Guillaume de Wickham, pour le nouveau collége qu'il venait fonder à Oxford, on remarque la disposition suivante : « Lorsqu'en hiver, et à l'occasion d'une fête quelconque, on allume du feu dans la grande salle pour les *fellows*, les *fellows* et les *scholars* peuvent après leur dîner ou leur souper s'amuser ensemble d'une manière convenable, dans la grande salle, en chantant ou en récitant les poésies, comme aussi en s'entretenant des chroniques des divers royaumes, *des merveilles du monde*, et de tout ce qui convient au caractère du clergé. »

Cependant les Scandinaves et les Arabes furent, peut-être, les deux seuls peuples chez lesquels la lecture ou le récit des chroniques historiques devint jamais un plaisir habituel au moyen-âge ; tous les Normans savaient, pour ainsi dire par cœur, les *sagas* islandaises. On les récitait à toutes les fêtes ; on les lisait à haute voix dans toutes les chaumières où elles servaient à abréger, en quelque sorte, la triste longueur des soirées du nord. Les plus anciennes de ces chroniques historiques furent, à ce que l'on suppose, écrites au onzième siècle ; mais une saine critique peut y retrouver les traces d'une histoire traditionnelle, qui offre tous les caractères d'un haut degré de véracité, et qui remonte jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne. La passion du peuple islandais pour les *sagas* existe encore aujourd'hui, à peu près telle qu'elle existait autrefois dans les vallées les plus retirées de cette île, où la civilisation apportée par les Danois n'a pas encore altéré sensiblement les mœurs nationales. Chaque

soir, tous les membres d'une famille, réunis sous le même toit, s'amusent à lire leurs chroniques, ou à réciter leurs poèmes nationaux. Dans le chapitre précédent, nous avons vu quels précieux renseignements les *sagas* islandaises peuvent fournir à l'histoire de la géographie.

Quelques souverains de moyen-âge connurent la valeur d'une science, qui permet aux rois d'apprécier la force et l'étendue de leurs domaines, et qui trace aux héros la route des conquêtes. Les princes scandinaves, si la boussole leur eût été connue, auraient certainement entrepris et mené à bonne fin un voyage autour du monde. En 1231, Waldemar II, roi de Danemarck, fit lever un plan général de son royaume, et composer, d'après ce plan, une table topographique: ouvrage étonnant pour le treizième siècle.

Les rois d'Angleterre se montrèrent animés du même esprit, et ils nous ont laissé des preuves bien plus frappantes encore de l'importance qu'ils donnaient aux travaux statistiques. Malgré la destruction générale des anciennes bibliothèques monastiques sous le règne de Henri VIII, il nous reste diverses cartes des îles Britanniques, faites durant le cours du douzième siècle, et qui jettent une vive lumière sur les passages obscurs des anciens chroniqueurs. Dans quelques-unes de ces cartes, à la vérité très grossières, sous le double rapport du dessin et de l'exécution, l'Écosse est représentée comme une île séparée de l'Angleterre par un bras de la mer, et l'Irlande se trouve aussi divisée en deux parties par la rivière Boyne, espèce de canal réunissant le détroit de l'Irlande à l'Atlantique. Le dessin des principales villes et des abbayes avec leurs murailles, leurs portes et leurs beffrois, occupent un si grand espace qu'il n'a pas été possible d'y marquer les divisions des provinces, les endroits peu considérables et les rivières.

Dan sl'Orient, où les revenus des provinces sont généralement affermés, ou bien abandonnés aux favoris de la cour, et où les confiscations et d'autres actes de despotisme remplissent d'ordinaire les coffres de l'État, le souverain n'a pas d'intérêt immédiat à connaître d'une manière exacte et certaine les divers pays soumis à son autorité. Au contraire, le système féodal tel qu'il se développa en Europe au moyen-

âge, créa une telle multiplicité de droits, et différa si profondément du simple mécanisme des gouvernements despotiques, qu'afin de pouvoir jouir de toutes les prérogatives fiscales de sa couronne, le monarque se vit obligé d'être parfaitement instruit de toutes les particularités locales de ses domaines.

Cette conséquence du système féodal se manifesta en Angleterre lors de la première introduction, dans ce pays, de la loi normande. Guillaume-le-Conquérant fit lever des plans des divers comtés où étaient marqués les terrains cultivés et les terrains en friche, les villages avec le nombre de leurs habitants et la quotité d'impôts qu'ils payaient. Tel est l'ouvrage connu sous le nom de Dooms day-book, auquel Guillaume-le-Conquérant fit travailler de 1080 à 1083, et où, à l'exception de la principauté de Galles et des provinces de Northumberland, Cumberland, Westmoreland et Durham, tout le reste de l'Angleterre est décrit de la manière la plus circonstanciée. Les districts cultivés et habités ou déserts, les habitants libres ou serfs, avec les espèces de services auxquels ils étaient assujettis; tout y est noté, jusqu'au nombre des têtes de bétail et des ruches dans quelques comtés. Cet ouvrage, si intéressant pour la topographie de l'Angleterre du moyen-âge, n'était connu que par quelques fragments détachés qu'on trouvait dans différentes descriptions particulières de comtés et de villes. En 1783, le parlement ordonna son impression aux frais de l'État. Le roi Édouard II fit travailler, en 1291, à un tableau général et détaillé des possessions territoriales du clergé en Angleterre et dans le pays de Galles. Il existe en manuscrit dans la bibliothèque d'Oxford, et il n'en a été imprimé que des morceaux isolés dans les topographies de quelques comtés. Nous devons au comte de Herzberg l'obligation d'avoir publié un pareil monument géographique concernant une partie de l'Allemagne; c'est la description financière en latin de la marche de Brandebourg, faite dans le genre du Dooms day-book, et à laquelle on travailla depuis 1375 jusqu'en 1377, par ordre de l'empereur Charles IV.

Les cartes géographiques ne furent pas, à ce qu'il paraît, très-rares, même dans les siècles les plus grossiers. Malgré les nombreuses erreurs qu'elles durent nécessairement renfermer, les écrivains ecclésiastiques les consultent et les citent

souvent. Saint Gall, le fondateur de la célèbre abbaye qui porte son nom et qui vivait dans le septième siècle, possédait, dit l'historien de cette abbaye, une carte d'un curieux travail. Charlemagne avait trois tables d'argent sur lesquelles étaient représentées la terre, les villes de Rome et de Constantinople. Pendant la guerre qu'il fit aux autres princes carlovingiens, son petit-fils Lothaire brisa l'une de ces tables en morceaux, et en distribua les fragments à ses soldats.

Mais le plus curieux monument géographique du moyen-âge est une carte conservée dans la bibliothèque de Turin, et annexée à un commentaire manuscrit sur l'Apocalypse écrit pendant l'année 787. Cette carte représente la terre comme une plaine bornée par une ligne circulaire, et divisée en trois parties inégales. Au midi, l'Afrique est séparée par l'Océan d'une terre appelée la *Quatrième Division du Monde*, qu'habitent les Antipodes, et que la chaleur excessive de la zone torride a jusqu'alors empêché les navigateurs de visiter. Aux quatre coins du monde sont placées les figures des quatre vents, assis à califourchon sur un soufflet dont ils font sortir le vent, et tenant dans leurs bouches une conque marine par laquelle ils soufflent les tempêtes ainsi que le prouve le gonflement extraordinaire de leurs joues. Au sommet de la carte, qui est l'Orient, on voit Adam et Ève, le serpent et l'arbre du fruit défendu. A leur droite est l'Asie avec deux montagnes élevées, et les mots *mons Caucasus* et *Armenia*. La rivière Eusis (Phasis?) descend de ces montagnes et tombe dans une mer qui s'unit à l'Océan, et qui sépare l'Europe de l'Asie. Sur ce point donc, l'auteur revient à la géographie des Grecs primitifs. Le mont Carmel, le mont Sinaï, et divers autres noms de lieux appartenant à la Terre-Sainte occupent le milieu de la carte. Près d'une rivière qui paraît devoir être l'Euphrate, se lisent les mots *abicusia*, *Timisci*, *fixi compi desera*. Dans l'Inde se trouvent les îles *Criza* et *Algure*, la *Chryze* et l'*Arguerea*, ou les îles d'Or et d'Argent des anciens. Le Nil est aussi marqué sur cette carte, et une note annexée à son cours indique qu'il prend sa source dans des montagnes éloignées, et qu'il traverse des sables d'or. Ainsi l'obscurité qui enveloppe l'origine du Nil a toujours été un sujet de remarques et une mine féconde de traditions

fabuleuses. Au nord de cette carte est l'île *Tilé*. Enfin, au-delà de l'Afrique, au midi, on lit la phrase suivante : « Outre ces trois parties du monde, il y en a derrière l'Océan une quatrième, que l'extrême chaleur du soleil nous empêche de connaître, et sur les confins de laquelle est située la contrée des fabuleux Antipodes. »

Cette carte servait probablement à expliquer un ouvrage de la même époque et d'un mérite considérable, écrit par quelques Goths dont le nom est inconnu, mais qu'on appelle communément le *Géographe de Ravenne.* On est étonné du grand nombre de géographes que cite cet écrivain, et qui, sans cette mention, eussent partagé le sort de leurs écrits et fussent demeurés complètement inconnus. Ainsi il invoque le témoignage de Castorius et Lallianus, Romains ; d'Hylas et de Sardonius, Grecs ; d'Aphrodisianus et d'Arsatius, Persans qui avaient écrit en grec un tableau de l'univers ; de Cyachoris et de Blantasis, Égyptiens qui avaient voyagé au midi de leur patrie ; de Probus et de Mélitianus, Africains ; d'Aithanarid, de Marcomir et d'Edelwald, Goths.

Aux défauts qui résultent du manque de connaissance, les cartes du moyen-âge joignaient ceux qui proviennent d'un arrangement systématique d'après des hypothèses imaginaires. On peut donc les diviser généralement en deux grandes classes ; l'une, dans laquelle on suivit implicitement les idées de Ptolémée et des autres géographes de l'antiquité, et l'autre, qui contient l'adjonction de terres nouvellement découvertes ou dont on soupçonnait l'existence.

Dans la première classe, on trouve plusieurs mappemondes qui représentent l'ancien monde comme une grande île, l'Afrique se terminant au nord de l'équateur. Cette opinion de Strabon et d'Ératosthène dut naturellement avoir un bien plus grand nombre de partisans que la doctrine de Ptolémée, qui enseignait l'étendue indéfinie d'une terre inconnue, et qui, ayant tous les caractères particuliers d'une fiction, ne pouvait manquer d'inspirer une certaine méfiance. Parmi les géographes, disciples de Strabon et d'Ératosthène, était Martino Sanudo, qui, vers l'an 1321, tenta de former une nouvelle croisade, pour aller arracher au sultan de l'Égypte le commerce des Indes, et qui accompagna son projet d'une

carte de ces pays sur lesquels il appelait l'attention du monde. Toutes les nations de l'Europe sont marquées sur cette carte, mais une langue de terre très-étroite, habitée par les Caréliens (Dalécarliens), nation païenne, réunit à la Russie les royaumes scandinaves. Bien que le midi de l'Afrique semble ouvert à la navigation, l'excès de la chaleur y rend l'intérieur du pays inhabitable. Sanudo ne connaissait nullement la configuration de l'Asie et des îles de l'Inde; de même que les Arabes, il place Gog et Magog dans le nord-est de l'Asie; quant aux Tartares, ils occupent les régions septentrionales de ce continent.

Parmi les cartes de la deuxième classe, les plus remarquables sont celles qui semblent indiquer des découvertes importantes faites à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique pendant les douzième et treizième siècles. Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la Terre-Neuve ou quelque autre partie du continent de l'Amérique septentrionale avait été découverte et même occupée par les Normans dès le onzième siècle. Mais ces navigations au nord-ouest n'occupèrent que bien peu l'attention des peuples du midi de l'Europe, et n'ont rien de commun avec certaines découvertes faites au sud-ouest, indiquées seulement par les cartes de ces époques, et dénuées d'autres preuves historiques certaines.

Une carte espagnole de 1346 présente le cap Bojador, en Afrique, comme un point déjà connu et que les navigateurs avaient doublé. Un manuscrit conservé à Gênes nous apprend que la même année un bâtiment sortit de cette ville pour aller à un fleuve nommé *Vedamel* ou *Rui Jaura*, probablement *Rio Douro*, et que depuis on n'en entendit jamais parler. Les historiens génois nous assurent que deux de leurs compatriotes, Tedisio Doria et Ugolino Vivaldi, s'embarquèrent l'an 1291 pour aller à l'Inde par l'ouest, mais on ignore quel fut le sort de ces aventuriers. Les îles Canaries n'ont jamais été entièrement perdues de vue, puisque les géographes arabes qui fournirent aux Espagnols et aux Portugais une masse considérable de faits et de renseignements importants, les ont fréquemment décrites. Elles sont indiquées sur cette carte espagnole de 1346, qui donne à Ténériffe le nom d'*Infierno* ou *île* d'*Enfer*, car il paraît que les anciennes fables

mythiques sur le séjour des bienheureux et le royaume des morts restèrent toujours fermement attachées à l'Océan occidental.

Une carte, datée de 1384, indique aussi l'île de Madère sous le nom de *Isola di Lemagne* ou île des bois, qui est aussi la signification de son nom actuel. Cependant on suppose généralement que la découverte de cette île n'eut lieu que dans l'année 1419, c'est-à-dire cinquante-trois ans après la date de cette carte; mais les navigateurs la connaissaient peut-être depuis des siècles, et, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, la première découverte fut datée de l'époque où la politique et les progrès des sciences commencèrent à appeler l'attention du monde sur les renseignements fournis par les navigateurs. (1) « Combien d'aventureuses courses dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir ! s'écrie Malte-Brun. Combien d'infortunés précurseurs de Christophe-Colomb, qui, engloutis dans les flots de l'Océan, ou naufragés sur quelques plages désertes, n'ont recueilli, pour fruit de leur audace, qu'une mort ignorée! D'autres sont revenus en Europe ; ils ont fait connaître ces îles de *Brazil*, c'est-à-dire du feu, de *Corvos marinos*, de *Sant-Jorzi*, dont la position sur les cartes du quatorzième siècle annonce que les îles Açores étaient obscurément connues dès l'an 1380, ou même plus tôt, si tant est que le nom évidemment arabe de l'île *Bentufla*, sur la carte de Bianco, nous autorise à y voir une découverte des Arabes d'Espagne. »

« Aucune de ces découvertes ne compromet en rien la gloire de Colomb; mais on en cite une qui, si elle était démontrée réelle, réduirait tout le mérite de ce navigateur à avoir retrouvé des terres connues un siècle avant qu'il n'eût vu le jour. Cette prétendue découverte se trouve indiquée dans une carte faite en 1436 par *André Bianco*, et que l'on conserve dans la bibliothèque de Saint-Marc. Formaléoni en a

(1) Aurait-elle donc quelque fondement, dit Maltebrun, cette touchante histoire de Robert Machan, Ecossais qui, s'étant enfui avec la belle Anne d'Arfé, crut trouver dans cet élysée insulaire un asile pour ses amours, mais qui, bientôt livré aux angoisses de la faim, vit son amante expirer dans ses bras, et ayant en vain fait retentir toutes les solitudes des cris de son désespoir, ne trouva le terme de ses maux que dans la tombe?

donné une description détaillée, et a fait graver deux feuilles de dix qu'elle contient. Voici de quelle manière il représentait la terre : les trois parties de l'ancien monde forment un grand continent, partagé en deux portions inégales par la mer Méditerranée et par l'Océan indien, qui court de l'est à l'ouest, et renferme une grande quantité d'îles. L'Afrique s'étend de l'ouest à l'est, parallèlement à l'Europe et à l'Asie; l'Éthiopie orientale et le royaume du Prêtre-Jean se prolongent jusqu'à son extrémité méridionale; c'est encore l'Afrique des anciens, terminée au nord de l'équateur; aussi le golfe profond que la mer forme du côté de la Guinée n'y est pas marqué. Sur cette même carte, Bianco a placé deux dragons avec ces mots : *Nidus Abimalion.* L'Asie est tout aussi mal figurée; la côte méridionale court tout droit de l'est à l'ouest. Il n'y a presque point d'indice des deux péninsules de l'Inde et du golfe du Bengale. La partie orientale consiste en deux grandes presqu'îles séparées par un golfe immense; sur celle du nord on voit *Gog* et *Magog*, et sur la méridionale le *Paradis*, d'où sortent quatre grands fleuves dont deux se jettent dans la mer Caspienne. Ensuite viennent les royaumes de Cathai, de Cambalich ou *Cocobalich;* la ville de Samarcand et l'Inde septentrionale, avec quelques villes dont les noms sont inintelligibles, comme *Udexi*, *Omindan*, *Lagade;* puis la Perse et la Syrie. Les royaumes de l'Europe sont mentionnés, à l'exception de la Pologne et de la Hongrie. Dans leur voisinage, on voit la Tartarie avec la grande Russie, qui occupe presque tout le nord, et qui est grossièrement séparée de la Suède et de la Norwége par une grande montagne. »

Comme on a pu voir par cette analyse, la carte de Bianco renferme plus d'erreurs que de fictions. Si elle emprunte servilement aux anciens écrivains leur configuration erronée de l'Afrique et de l'Asie, dans le nord et dans l'ouest, elle renferme des indications d'un caractère plus positif. Ainsi elle représente l'Islande, et l'île appelée Frislande, telles qu'elles avaient été décrites par les Zeni, et de plus une autre île située au nord-ouest et qui porte le nom de *Scorafixa* ou *Stokafixa.* Formaléoni prétend que ce mot n'est autre que celui de *Stockfisch* (c'est ainsi que s'appelle la morue dans les lan-

gues du nord), et que, dans cette circonstance, il s'applique à la Terre-Neuve, où la pêche de la morue était exploitée sur une très-grande échelle. Remarquons toutefois qu'à cette époque ces grandes pêches de l'Islande étaient déjà célèbres, et que, dans sa relation de la Frislande, Nicolo Zeno observe que les pêches de ce pays pouvaient fournir de poissons la Flandre, l'Angleterre, le Danemarck et beaucoup d'autres contrées. Il est donc possible que, dans la carte de Bianco, le mot *Stokafixa* ou *Stockfisch* ne fût pas employé pour désigner une île en particulier, mais seulement pour marquer sur la carte, d'après la coutume générale du moyen-âge, les *mirabilia* ou les merveilles de cette partie du monde.

Cependant l'île *Stokafixa* n'est pas la seule singularité que présente la carte d'Andréa Bianco : à l'occident des îles Canaries, ce Vénitien place une grande terre de forme carrée et très-allongée, à laquelle il donne le nom d'*Antilia*, et qui se retrouve dans la même situation et avec le même nom sur le globe fait par Martin Behaim à la fin du quinzième siècle. Plusieurs géographes croient que cette Antilia de Bianco doit être le continent de l'Amérique du sud : d'autres, au contraire, soutiennent qu'elle n'exista jamais que dans l'imagination de son auteur. Quelques difficultés que présente la première de ces hypothèses, il faut avouer que la seconde est loin d'être satisfaisante ; car l'imagination humaine n'a pas été douée d'une telle fertilité spontanée qu'elle puisse épargner à la critique la peine de rechercher et d'examiner les sources de ces créations apparentes. Comme la carte de Bianco ne fut certainement pas jugée par ses contemporains avec un scepticisme aussi tranchant, son indication de l'île *Antilia* a donc une certaine importance dans l'histoire de la géographie.

Mais Bianco ne fut pas le seul géographe qui plaça l'île *Antilia* au milieu de l'Atlantique; on la trouve encore indiquée sur des cartes faites par Picigano, en 1367; tant l'attention des navigateurs européens se tourna de bonne heure vers les mers occidentales. Outre leur mérite intrinsèque, les cartes de Bianco ont pour nous un grand intérêt. Sur la première feuille de sa collection, on remarque le dessin d'une boussole, et quelques tables nautiques, qui prouvent que les

marins avaient déjà l'habitude de calculer les distances qu'ils avaient parcourues, en les mesurant seulement, il est vrai, au moyen de leur journal de navigation, et sans se servir jamais ni des longitudes, ni des latitudes.

Des traditions populaires faisaient toujours croire à l'existence de certaines îles situées à l'Occident. On racontait que, lors de la conquête de l'Espagne par les Arabes, un certain nombre de chrétiens s'étaient embarqués avec tout ce qu'ils possédaient, pour aller se réfugier sur une île dans laquelle ils avaient bâti sept villes. Ainsi, il paraît certain qu'au temps de Colomb le peuple donnait le nom de *sette cittade* ou *les sept villes*, à cette même contrée supposée de l'Occident, que les savants appelaient *Antilia*. Lorsque Colomb eut découvert les îles auxquelles il donna ce dernier nom, les Espagnols continuèrent pendant long-temps encore à y chercher les sept villes de leurs compatriotes exilés.

Au nord d'Antilia, à peu près à la place de la Terre-Neuve, la carte de Bianco place une autre grande île appelée *isola de la man Satanaxio* ou *île de la main de Satan*; ce nom semble avoir dû son origine à l'union d'un conte arabe avec la tradition populaire qui place le royaume des morts dans l'Océan occidental. La mer des Indes, racontent les Arabes, renferme une île près de laquelle une grande main sort chaque nuit hors de l'eau, et, saisissant les habitants, les plonge dans les abîmes de la mer. Diverses cartes du seizième siècle placent au nord-ouest une *île des diables*, nom que donnèrent plus tard quelques-uns des plus anciens navigateurs à une petite île située sur la côte du Labrador.

Les principaux progrès de la géographie du moyen-âge furent dus aux grandes révolutions qui eurent lieu en Asie, et qui, faisant connaître à l'Europe des nations formidables et jusqu'alors inconnues, établirent des relations suivies entre l'Orient et l'Occident; mais, avant de nous occuper de ces révolutions et de leurs conséquences, il est nécessaire de jeter en passant un coup-d'œil sur quelqu'autre source de renseignements qui ne sont pas susceptibles du même arrangement méthodique.

Le Juif Rabbi Benjamin de Tudela, en Navarre, écrivit, en 1160, une description de tout ce qui lui avait paru le plus

curieux dans le midi de l'Europe, en Grèce, en Palestine, en Mésopotamie, dans les Indes, en Éthiopie et en Égypte. Il ne dit pas positivement qu'il ait visité tant de contrées diverses; ce sont quelques-uns de ses anciens traducteurs qui lui font tenir ce langage; lui-même il cite parfois les garants de ce qu'il rapporte. D'ailleurs, la sécheresse de ses relations, ses bévues en géographie, et d'autres fautes que Baratier, son éditeur, a déjà relevées, semblent prouver qu'en général il ne parle que d'après des ouï-dire, surtout, dit Malte-Brun, pour les pays hors de l'Europe. Il s'attache principalement à décrire les endroits où les Juifs vivaient réunis en grand nombre; il retrace leur situation dans les différents états. A l'article de la Perse, il parle tout-à-coup de la ville de Samarcand, où se trouvaient alors 50,000 Israélites; puis du Thibet et de l'animal qui porte le musc. Il nomme aussi la Chine; mais les fables qu'il raconte pour donner une idée des dangers de la route dénotent une extrême crédulité. Ses traducteurs trouvent aussi, dans son ouvrage, des indices d'un voyage aux Indes; à la vérité, il parle beaucoup de Bassora, de son commerce florissant, des Juifs noirs de l'Inde, de la culture du poivre et de l'origine des perles; mais cet épisode est trop court pour qu'on en tire des lumières. Il est impossible d'éclaircir en aucune manière plusieurs noms des endroits qu'il mentionne, comme l'île de *Nékrokis* dans le golfe Persique, le royaume d'*Oulam*, l'île de *Cinrag* et la ville de *Cingala*. Peut-être en est-il de ces noms-là comme de plusieurs noms européens qu'ont défigurés les copistes, en prenant une lettre hébraïque pour l'autre. Quelques-unes des villes qu'il attribue à l'Inde étaient situées sur la côte d'Arabie, comme *Katifa* (El-Katif) et *Zabid* (Zibid), sur la mer Rouge, où il s'embarqua pour l'Afrique.

L'infatigable esprit du commerce et le zèle religieux attirèrent pendant le moyen-âge l'attention de l'Europe sur l'Orient. Des marchands de Brême, jetés par une tempête contre les côtes de la Livonie, complétèrent les connaissances si imparfaites qu'on avait alors de la mer Baltique. Mais les commerçants des villes anséatiques s'aventurèrent beaucoup plus loin, et suivant les traces des Permens et des Wariègues pénétrèrent peut-être jusque dans la Tartarie.

Durant le cours de deux siècles, les Génois et les Vénitiens firent, comme les Romains d'autrefois, le commerce de l'Inde et de la Chine par des caravanes qui partaient des côtes de la Syrie et de la mer Noire ; car l'Égypte, où les marchandises de l'Inde étaient apportées par la mer Rouge, leur resta fermée aussi long-temps que les animosités qu'avaient créées les croisades continuèrent d'exister entre les chrétiens et les mahométans. L'Égypte ne s'ouvrit probablement de nouveau aux chrétiens et à leur commerce de l'Inde qu'après l'an 1260, lorsque les Génois eurent rétabli les Grecs sur le trône de Constantinople. En récompense de ce service, ils obtinrent des avantages exclusifs pour leur commerce. Les Vénitiens, exclus de la mer Noire, firent un traité avec le soudan d'Égypte, et Alexandrie devint le grand entrepôt des marchandises des Indes, jusqu'à l'époque où les Portugais découvrirent la route plus commode du cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes et aux îles des Épiceries.

Avant cette révolution commerciale, les Génois et les Vénitiens recevaient les marchandises de l'Inde et de la Chine par Caffa, Tana et Ajazzo. Elles y arrivaient par deux voies différentes. On les faisait venir à Bassora, à l'embouchure du Tigre, dans le golfe Persique; de là elles allaient par ce fleuve, et à travers la Perse, jusqu'à Tauris; puis elles traversaient l'Arménie, et ensuite la mer Noire jusqu'à Tana, ville à l'embouchure du Tanaïs. Sanudo et Pegoletti ont parlé d'une partie de cette route du commerce; mais les objets les plus précieux, et d'un petit volume, étaient portés de Tauris à Ajazzo ou Aias, sur la mer Méditerranée.

Les marchandises de l'Inde qui venaient par la deuxième grande route commerciale faisaient un grand détour avant d'arriver à la mer Noire. Elles remontaient l'Indus jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable; de là elles allaient par terre, par le Candahar et le Tocharistan ou la Bukarie, jusqu'au Gihon, d'où on les chargeait pour Astracan sur des chameaux, ou bien on les envoyait à Strava, l'Astrabad moderne, pour traverser ensuite la mer Caspienne. D'Astracan, les marchands se rendaient à Azof, en longeant le pied du Caucase. Cette route était suivie aussi par les caravanes qui allaient de la Chine à la mer Noire, et qui, à en croire certains

écrivains, employaient quelquefois une année entière à faire ce voyage. Les pays que traversaient ces caravanes n'étaient en général que des déserts habités seulement par des tribus nomades. On n'y rencontrait ni villes, ni édifices, ni aucun de ces objets qui attirent l'attention du voyageur; d'ailleurs ces excursions étaient toujours accompagnées de fatigues et de dangers extraordinaires. Il n'est donc pas surprenant que les relations de ces voyages soient si peu nombreuses, et que celles que nous possédons offrent en général beaucoup d'obscurité, et souvent peu d'intérêt. Mais il est temps de nous occuper maintenant des révolutions de l'Asie.

---

## CHAPITRE III.

### VOYAGE DE CARPINI EN TARTARIE.

Naissance de l'empire mongol. — Gingis-Khan. — Invasion des Mongols en Europe. Leurs courses dans la Hongrie.— On les prend pour des démons.— Leurs menaces. — Ils attaquent les Sarrasins. — Mission d'Asceliu. — Son peu de succès. — Lettre au pape. — Mission de Carpini. — Le camp de Baatu. — Voyage à la résidence du grand khan. — La Grande Hongrie. — Le pays des Alains. — Les Kangittes. — Les Bisermines. — Election d'un grand khan. — Les cérémonies. — La tente d'or. — Portrait de l'empereur.— Réception des prêtres.— Les fatigues qu'ils endurent. — Description des Mongols. — Leur caractère. — Leurs superstitions. — Culte de la lune. — Tribus des Mongols. — Climat de la Mongolie. — Prodigieuses averses de grêle. — Le christianisme chez les Chinois. — Le prêtre Jean. — Combustibles employés à la guerre.

Les événements qui, durant le cours du treizième siècle, réunirent des nations jusque là séparées par toute l'étendue de l'ancien monde, sont presque sans exemple dans l'histoire de l'humanité. L'empire mongol, qui semblait devoir dans son immensité embrasser l'univers entier, fut créé en moins de temps qu'il n'en faut d'ordinaire pour construire et peupler une seule ville. Le chef d'une petite peuplade, à peine remarqué parmi les tributaires des Jou-chi, principale nation mongole, résista courageusement aux attaques de quelques voisins aussi obscurs et aussi peu puissants que lui. Aguerri par ces luttes continuelles, il osa peu à peu diriger contre ses souverains des efforts plus audacieux. Sa bonne fortune et son activité infatigable firent de sa

horde ou du camp de ce barbare un refuge pour tous les mécontents et tous les aventuriers. Ses rivaux furent bientôt abaissés et ses ennemis détruits. La contrée située vers les sources de l'Onon, du Kéroulan et du Toula, devint le premier théâtre des révolutions qui bientôt après bouleversèrent l'Asie entière et une partie de l'Europe. Enfin, en 1206, le héros mongol prit le titre de Chingis ou Gingis-Khan, et il établit le centre de son empire à Cara-corum, ancienne ville des Turcs, entre le Toula, l'Orgon et le Silinga, presque sous la même latitude que Paris.

A partir de cette époque, l'histoire des Mongols n'est plus qu'une série non interrompue de victoires. Chaque année voit s'ajouter à l'empire un nouveau royaume. Les successeurs de Gingis-Khan, que ne satisfaisait pas l'empire immense que ce conquérant leur avait légué, se laissèrent entraîner par le mouvement d'ambition imprimé à la nation mongole. Ogadaï, son successeur immédiat, étendit sa domination jusqu'au centre de la Chine, et leva ensuite une armée de quinze cent mille hommes, destinée à agir en même temps aux extrémités de l'Asie, en Corée et au-delà de la mer Caspienne. Baatu-Khan, sous les ordres duquel se trouvaient un grand nombre de généraux et de princes du sang royal, commandait l'expédition dirigée contre l'Europe ; il inonda la contrée des Bashkirs, pénétra en Russie, prit Moscou et les autres villes importantes de la principauté, et les grands ducs de Russie devinrent tributaires du grand khan. Pendant ce temps une autre armée tartare ravageait l'Arménie et la Géorgie, où elle rencontrait une résistance énergique mais inutile. A la fin de cette campagne destructive de 1239, un prince géorgien nommé Avag, accompagné de sa sœur Thamétra, osa faire en personne sa soumission à Ogodaï, qui l'accueillit favorablement et le chargea d'une lettre pour le général mongol Charmagan, contenant l'ordre de lui restituer ses états. Le succès de cette démarche engagea plusieurs princes de l'Occident à visiter Cara-corum afin d'obtenir du grand khan lui-même la réparation des dommages causés par ses officiers. Beaucoup d'entre eux réussirent dans leur demande ; et la tente impériale de Cara-corum devint, comme le trône du pape, le tribunal où se portèrent les appels des rois.

Dans le nord, les Mongols firent une nouvelle apparition plus menaçante que la première. En 1240, Baatu s'empara de Kiow et de Kaminiek, et envoya un de ses généraux conquérir la Pologne. L'armée de ce dernier, divisée en plusieurs corps, traversa la Vistule, marcha sur Cracovie, prit et détruisit cette ville célèbre, fit un immense butin et répandit la terreur dans tous les pays circonvoisins. Les troupes réunies de la Pologne, de la Moravie et de la Silésie, postées à Waldstatd, furent défaites dans une grande bataille, à la suite de laquelle les Tartares rejoignirent dans la Hongrie l'armée de Baatu; ce prince, à la tête de cinq cent mille hommes, avait mis en déroute le comte palatin de Saxe, et, parcourant la contrée abandonnée sans défense à ses ravages, il mettait tout à feu et à sang.

Il suffit de jeter les yeux sur les ouvrages de cette époque pour s'assurer que ces invasions dévastatrices causèrent les plus vives alarmes à l'Europe entière. On rapporte que les habitants du Frislande eurent une telle frayeur d'être victimes d'une semblable calamité, qu'ils laissèrent passer la saison de la pêche aux harengs, et se virent réduits à une affreuse disette. La reine Blanche de France ne pouvait cacher à saint Louis son appréhension : « Cette terrible invasion, s'écriait-elle un jour, semble nous menacer d'une ruine totale, nous et notre sainte église. — Ma mère, répondit le pieux et brave monarque, ayons confiance dans la protection du ciel : si ces Tartares viennent ici, nous les renverrons dans le *Tartare*, d'où ils sont sortis, ou bien nous irons nous-mêmes au ciel pour y goûter le bonheur des élus. » Le jeu de mots attribué au roi de France s'accorde parfaitement avec l'opinion du siècle, et l'expression *Tartari imo Tartarei* jouissait alors d'une vogue universelle.

En effet, on croyait généralement que les Mongols étaient des démons envoyés pour punir les crimes de l'humanité, ou que du moins ils entretenaient un commerce secret avec les esprits malins. Cette dernière opinion s'appuyait sur l'art qu'on leur attribuait de pouvoir s'entourer, au milieu des combats, de tourbillons de flamme et de fumée. C'est là, probablement, une allusion à quelque espèce d'artillerie ou de poudre inflammable que les Mongols, selon le témoignage

des historiens chinois, connaissaient dès cette époque (1). Pour prévenir les invasions de ces démons, on avait recours aux prières publiques et aux jeûnes solennels ; mais ils n'en poursuivaient pas moins leurs conquêtes. La Hongrie tout entière se soumit à leurs armes victorieuses ; l'empereur Frédéric fut sommé de rendre hommage au grand khan, qui lui offrit, en échange de son royaume, l'emploi qu'il choisirait lui-même. C'était là, selon les mœurs tartares, une offre honorable, et proportionnée au rang et à la dignité du premier potentat de la chrétienté.

Dans leurs négociations avec les Hongrois, les Tartares employèrent pour interprète un Anglais, qui vécut pendant un certain temps au milieu d'eux, et qui a laissé quelques détails sur le caractère et les mœurs de ce peuple en 1243. Il s'était exilé de sa patrie après avoir dissipé toute sa fortune par le jeu et la débauche, et, dégoûté de la vie, il errait en mendiant à travers la Palestine et la Syrie. A la fin, il apprit à comprendre et à parler quelques langues orientales, et se recommanda ainsi aux généraux tartares. Le portrait que cet aventurier nous fait des Mongols est loin d'être flatteur, et peut-être n'est-il pas injuste. Cependant Hacluyt, ainsi s'appelait cet individu, ne dit pas, avec certains auteurs, « que ces barbares mangeaient la chair de leurs ennemis, ou qu'ils dévoraient, comme une délicieuse nourriture, les cadavres abandonnés même par les vautours affamés ; » mais on peut conclure de certaines expressions, extraites littéralement de son ouvrage, qu'une telle opinion était alors accréditée en Europe. L'aventurier anglais nous décrit ainsi le plaisir que les Tartares prenaient à jeter l'alarme parmi les chrétiens : « Quelquefois, dit-il, les Mongols répandent le bruit qu'ils feront un voyage à Cologne (sans doute en Occident? ), tantôt pour aller prendre chez eux les trois rois sages et les emmener en Tartarie, tantôt pour punir l'orgueil et l'avarice des Romains, qui les opprimèrent dans les temps passés ; tantôt pour conquérir les peuples barbares du nord, tantôt pour tempérer la furie des Germains avec la douceur qui les caractérise ; tantôt pour apprendre à connaî-

(1) Abel Rémusat, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, VI, 1820.

tre les faits d'armes et les stratagèmes des Français, et tantôt, enfin, pour trouver une terre fertile qui puisse nourrir leurs hordes innombrables. Quelquefois, aussi, ils disent, par dérision, qu'ils veulent aller en pélerinage à Saint-Jacques de Galice.»

Les Mongols, qui étaient déjà maîtres de la Géorgie et de l'Arménie, résolurent d'ajouter encore la Syrie à leurs vastes états. Dans ce pays, ils allaient avoir à combattre les descendants de Saladin et d'autres princes avec lesquels les chrétiens étaient aussi en guerre; les Francs et les Mongols avaient donc, cette fois, un intérêt commun, la politique et la religion se proposant en apparence le même but : aussi les papes s'empressèrent-ils d'envoyer des missionnaires dans les camps des généraux tartares, pour y propager la vraie foi et prêcher la suprématie spirituelle de Rome. Quelque audacieuse qu'elle fût, cette entreprise semblait promettre un grand succès. Il se trouvait, disait-on, un grand nombre de chrétiens chez les Tartares; l'histoire du prêtre Jean, fondée sur des renseignements vagues et mal compris concernant les chrétiens de la Syrie, circulait alors dans toute l'Europe. De plus, les Mongols, bien loin de croire à Mahomet, faisaient aux mahométans une guerre implacable, que, dans cette époque d'ignorance, on regardait comme un premier pas vers le christianisme. En un mot, ces Tartares, qu'on traita de sorciers et de démons incarnés lorsqu'ils attaquèrent les chrétiens de la Hongrie et de la Pologne, passèrent pour des infidèles presque convertis alors qu'ils tournèrent leurs armes contre les Turcs et les Sarrasins.

Les individus choisis par Innocent IV pour exécuter ces missions importantes furent, on le pense bien, pris dans les cloîtres; c'étaient des moines bien disciplinés, mais qui n'entendaient rien aux choses ordinaires de la vie; leur extérieur et leurs manières excitèrent la risée des Tartares, et leur conduite devait avoir pour résultat infaillible de faire mépriser la cour qu'ils représentaient. Les ambassadeurs chargés de se rendre au quartier-général des Mongols furent Ascelin, Timon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, moines de l'ordre de saint François. Ils étaient tous profondément convaincus de la prééminence du pape, et ne

doutaient pas que la déclaration seule de ses volontés ne fût immédiatement suivie d'une prompte et générale soumission.

Les saints légats traversèrent la Syrie, la Mésopotamie et la Perse, et enfin, après un voyage de cinquante-neuf jours, ils trouvèrent les Arabes campés à Baiothnoy-Khan, sur les frontières de Chowaresm ou de la Chorasmie. Les observations d'Ascelin sur les contrées par lesquelles il passa sont extrêmement brèves, et n'ont nulle importance, en sorte que la science géographique n'a presque pas profité de son voyage. A la vue de ces prêtres qui s'avançaient vers le camp, les officiers mongols allèrent à leur rencontre, afin de savoir ce qu'ils voulaient et d'où ils venaient; Ascelin répondit qu'il était ambassadeur du pape, chef du monde chrétien. L'extérieur des prêtres était loin d'annoncer une mission si haute, et les Tartares leur demandèrent alors « si le pape, leur maître et le chef du monde chrétien, savait que le grand mongol fût le fils de Dieu (ou du ciel, pour rendre plus exactement l'expression mongole), et qu'il eût droit à la souveraineté de la terre entière ? » Le prêtre franciscain répondit très-imprudemment « que le pape n'avait jamais entendu parler du grand khan ou de ses représentants; qu'il savait seulement qu'il existait par le monde un peuple étranger et barbare appelé Tartare, qui répandait la ruine et la désolation sur son passage, n'épargnant personne, et massacrant surtout les chrétiens; qu'il venait, de la part de son maître, exhorter ces barbares à se repentir de leurs crimes passés, et à cesser de détruire le peuple de Dieu. »

La colère des Tartares, en entendant ce discours insolent, fut en quelque sorte calmée par l'étonnement que leur causa la vue de ces hommes étranges, qui marchaient pieds nus; ils leur demandèrent ensuite, selon la coutume du pays, quels présents le pape envoyait au grand khan? Les prêtres, animés d'un zèle déplacé, ignorant d'ailleurs les usages de l'Orient, répondirent « que le pape était habitué à recevoir des présents de tout le monde, et à n'en donner jamais, pas même à ses meilleurs amis, encore moins à des étrangers et à des infidèles. » Ces insultantes fanfaronnades ne lassèrent pourtant pas la patience des Tartares; ils allèrent même jusqu'à promettre aux légats qu'une audience leur serait accordée,

pourvu qu'ils voulussent se conformer au cérémonial accoutumé, et faire trois génuflexions profondes en présence du grand khan. Les prêtres, après en avoir sérieusement délibéré, décidèrent unanimement que ce serait une honte pour eux, et un scandale pour le monde chrétien, s'ils consentaient à accomplir un pareil acte d'idolâtrie devant un païen. Ils déclarèrent cependant « que si le khan et ses sujets voulaient se faire chrétiens, et reconnaître la suprématie du pape, ils se soumettraient volontiers, pour l'honneur de l'église, à l'humiliation qu'on exigeait d'eux. » A cette proposition, les Tartares, entrant en fureur, s'écrièrent que les chrétiens étaient des chiens; ils poussèrent même l'impiété jusqu'à traiter de chien le pape lui-même; et les ambassadeurs, atterrés par ces paroles sacriléges, furent accablés d'injures et d'outrages. Mais la conduite grossière des légats faillit avoir pour eux des conséquences plus graves que les menaces de cette soldatesque : le conseil tartare agita sérieusement la question de savoir s'il fallait ou non les mettre à mort; quelques-uns opinèrent pour que ces prêtres fussent écorchés vifs, et que leur peau, remplie de foin, fût renvoyée au pape. Mais la crainte des représailles, et l'intervention de la mère de Baiothnoy, parvinrent enfin à empêcher l'accomplissement de ces atrocités.

Cependant les pauvres ambassadeurs eurent à souffrir des indignités et des outrages de toute espèce. On leur reprocha de se prosterner devant la croix et d'adorer le bois et la pierre, tandis qu'ils refusaient de s'incliner devant le fils du ciel et l'arbitre du genre humain; on leur donna les aliments les plus grossiers, et en si petite quantité, qu'à peine ces malheureux avaient de quoi satisfaire leur faim. Pour comble de misère, les Tartares les interrogeaient souvent sur les prouesses militaires du pape, sur ses armées, ses victoires et ses conquêtes, et finissaient par leur demander, avec mépris, comment celui qui n'avait qu'un pouvoir *spirituel* (c'était pour eux un mot presque inintelligible) osait envoyer des ambassadeurs au grand khan, ce prince victorieux dont les armées avaient subjugué tous les royaumes du monde, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

Enfin Baïothnoy-Khan consentit à laisser partir les pré-

tres, et les chargea de remettre au pape une lettre qui contenait, entre autres expressions peu cérémonieuses, le passage suivant : « Apprends, pape, que tes envoyés sont parvenus jusqu'à notre camp, nous ont remis tes lettres et ont proféré les plus étranges discours que nous ayons jamais entendus. Nous ne savons pas si tu les as autorisés à parler comme ils l'ont fait; mais nous t'envoyons l'ordre exprès et positif qui émane de Dieu : si tu désires être maintenu dans ton royaume et ton héritage, rends-toi près de nous en personne, et incline-toi devant celui qui étend sa juste domination sur toute la terre ; si tu n'obéis pas à cet ordre exprès de Dieu et de celui qui étend sa juste domination sur toute la terre, Dieu seul sait quelle peut en être la conséquence. »

Chargés de ce message arrogant, les ambassadeurs obtinrent la permission de partir ; s'échappant alors avec joie du camp barbare, ils se dirigèrent en toute hâte vers le port de Syrie le plus voisin, où ils s'embarquèrent immédiatement pour la France.

Pendant qu'Ascelin voyageait en Perse, le pape dépêchait aux princes mongols du nord-est une autre ambassade, à la tête de laquelle se trouvait Jean de Plano Carpini, frère mineur de Saint-Francois. Les saints envoyés se mirent bientôt en route « afin de prévenir le danger qui pouvait résulter pour l'église du voisinage de ces Tartares » ; c'est ainsi qu'ils appellent les Mongols. Ils traversèrent d'abord la Bohême, la Silésie et la Pologne, en se rendant à Kiow, alors capitale de la Russie, et furent traités avec beaucoup d'égards dans tous ces états chrétiens, car les nations de l'Europe orientale étaient particulièrement intéressées au succès de leur ambassade. La duchesse de Cracovie et la noblesse de cette ville leur donnèrent des peaux et des fourrures, en les chargeant de les distribuer en présents aux chefs mongols ; on leur conseilla aussi de ne pas emmener leurs chevaux européens en Tartarie; parce que ces animaux périraient inévitablement de faim en route, puisqu'ils n'étaient pas habitués, comme les chevaux tartares, à creuser sous la neige pour y chercher de l'herbe ; car dans cette contrée on ne s'approvisionnait ni de foin, ni de paille, ni d'autre fourrage pour l'hiver.

Lorsque les prêtres arrivèrent aux frontières des Tartares, on s'informa auprès d'eux du motif de leur voyage. « Nous sommes envoyés, répondirent-ils, par notre seigneur le pape, à l'empereur de la nation tartare, afin d'établir la paix et l'amitié entre les Tartares et les chrétiens. Notre seigneur le pape exhorte les Tartares à embrasser la foi du Christ sans laquelle ils ne peuvent être sauvés; il a appris, avec étonnement, que les Tartares faisaient un horrible et coupable carnage du genre humain, particulièrement des Hongrois, des montagnards et des Polonais qui sont ses sujets, et qui n'ont jamais outragé ni tenté d'outrager les Tartares; et, comme Dieu est très-offensé de pareils excès, le pape les exhorte à s'en abstenir désormais et à se repentir de leur conduite; il les requiert en outre de s'expliquer sur leurs intentions futures. » Après cette déclaration, les moines se rendirent auprès du duc Corrensa, général mongol, qui était campé avec 60,000 hommes sur les bords du Dniesper. A leur arrivée, on les conduisit à la *orda*, horde ou tente de ce chef, en les avertissant de ployer trois fois le genou gauche devant la porte, et d'éviter soigneusement de toucher le seuil avec leurs pieds. Ces cérémonies terminées, on leur donna des chevaux et une escorte de Tartares pour les conduire à Baatu-Khan, prince du sang royal.

Lorsque les moines furent parvenus à la résidence de Baatu, dans la *Comanie*, ou pays au-delà du Cuban, on leur commanda de dresser leur tente à une grande lieue du camp, et ils reçurent en outre l'effrayante nouvelle qu'avant d'être introduits à la cour du prince, il fallait qu'ils passassent entre deux feux. Néanmoins, cette épreuve, qui devait avoir pour résultat de charmer ou de neutraliser leurs mauvais desseins, fut subie par les prêtres sans aucune conséquence fâcheuse. Admis ensuite en la présence de Baatu, ils firent les révérences d'usage et remirent leurs lettres au prince, qui les lut avec une grande attention. Baatu déployait dans son costume une grande magnificence; sa cour égalait presque celle de l'empereur, et quand il donnait audience, il était assis sur un trône élevé, ayant à côté de lui une de ses femmes; on remarquait surtout ses magnifiques tentes de toile qui avaient appartenu au roi de Hongrie. Quand il se promenait

à cheval, il faisait porter au-dessus de sa tête, au bout d'une pique, un parasol ou petite tente, suivant l'expression de Carpini.

Les peuples de l'Orient, surtout les nations connues sous la dénomination vague de Tartares, étaient, à ce qu'il paraît, dans l'usage de promener les ambassadeurs étrangers, jusqu'à ce qu'ils eussent apprécié par eux-mêmes la puissance et la magnificence de leur empire ; en conséquence, on ordonna aux légats de quitter la cour de Baatu pour se rendre à celle du grand khan. Cependant il restait à peine aux malheureux moines la force et le courage nécessaire pour supporter les fatigues de ce nouveau voyage, car ils avaient observé un strict jeûne pendant le carême, ne mangeant que du riz bouilli dans de l'eau, et ne buvant que de la neige fondue.

Les détails géographiques que contient cette partie de la relation de Carpini ne sont pas tous faciles à interpréter. Au nord de la Comanie, immédiatement au-dessus de la Russie, habitait, selon lui, un peuple qu'on nommait *Morduyin*, *Bylery* dans la grande Bulgarie, et *Bastarci*, Bashkirs dans la grande Hongrie, c'est-à-dire dans la contrée située entre le Volga et le Jénisei. Plus au nord se trouvaient les Parosites et les *Samoyètes* ( Samoyèdes ), et, au-delà de ces derniers, sur les rives désertes de l'Océan, vivait un peuple sauvage qui, disait-on, avait des têtes de chiens. Au sud de la Comanie étaient les *Asi :* c'est ainsi que Carpini désigne les Alains, quoique la plupart de ses interprètes aient pris à tâche d'altérer ce nom ; les *Kergis*, Cherkes ou Circassiens ; les *Catti*, peut-être les Géorgiens de la province Kachetia, et une foule d'autres tribus dont les noms ne s'expliquent pas aussi facilement.

En quittant la Comanie, les moines entrèrent dans le pays des *Kangittes*, probablement les Péchenègues de l'histoire russe. Cette région, qui était sans doute le désert situé à l'est de la mer Caspienne, ne renfermait que peu d'habitants à cause de la rareté de l'eau ; mais des monceaux de crânes et d'ossements humains s'élevaient au milieu des plaines, comme des terribles monuments de la férocité des Tartares. Les *Comaniens* et les *Kangittes* étaient païens ; ils habitaient sous des

tentes, vivant du produit de leurs troupeaux, et n'avaient aucune notion de l'art du labourage.

Du pays des *Kangittes*, Carpini passa dans celui des *Bisermini*, peuple qui parlait la langue comanienne et observait les lois de Mahomet. Cette région, qui comprenait le nord de la Sogdiane, présentait alors le triste spectacle de châteaux ruinés et de terres ravagées. Ce paradis terrestre des poètes orientaux avait été presque entièrement changé en un affreux désert par l'armée dévastatrice de Gingis-Khan.

Parvenus enfin à la résidence du grand khan, nos ambassadeurs furent logés sous une tente et traités avec plus d'égards et d'attention qu'ils ne semblaient l'avoir été jusqu'alors. Le hasard voulut qu'ils arrivassent au moment même où allaient se passer des événements aussi intéressants que singuliers. Ajuk-Khan ou *Cuyne*, comme ils l'appellent, n'avait pas encore été ni élu formellement ni investi des insignes de l'empire; de sorte que nos ambassadeurs allaient être à même de contempler la splendeur et la magnificence de cette cérémonie nationale. On dressa une tente immense, assez vaste, disent-ils, pour contenir deux mille hommes, et autour de cette tente on construisit une enceinte de planches couvertes d'une foule de devises peintes. Les nobles Tartares étaient réunis avec leurs suites à peu de distance de cette enceinte, et s'amusaient à galoper dans la campagne. Le premier jour, ils s'habillèrent tous en blanc; le second jour, lorsque Cuyne fit son entrée dans la grande tente, ils étaient vêtus d'écarlate; le troisième jour, ce fut en bleu qu'ils parurent aux cérémonies; et enfin, le quatrième, ils portaient de riches robes de baldaquin ou drap de Bagdad orné de figures.

Deux portes donnaient accès dans l'enceinte qui renfermait la grande tente; l'une d'elles était réservée à l'empereur seul, l'autre était gardée par des soldats chargés de lancer des flèches aux audacieux qui osaient franchir les limites marquées. Les selles, les brides et les autres harnais des chevaux étaient garnis de pierres précieuses et d'ornements en or massif.

Enfin la noblesse tartare s'assembla dans la grande tente, comme pour délibérer sur l'élection de l'empereur. Le reste du peuple, réuni à l'extérieur de l'enceinte, se mit à boire

des quantités prodigieuses de koomis ou lait de jument. Carpini et ses compagnons eurent aussi leur part du festin général, et on leur donna de la bière, parce qu'ils ne pouvaient boire le koomis. En dehors de la tente on remarquait Jéroslaüs, duc de Susdal, en Russie, une foule de princes des Kithayens et des Solanges, les deux fils du roi de Géorgie, le représentant du calife de Bagdad, qui était un sultan, et supérieur à dix autres princes mahométans. Nos ambassadeurs apprirent qu'il y avait en outre plus de quatre mille envoyés, les uns chargés d'apporter les présents ou les tributs des nations voisines, les autres d'offrir leur soumission; d'autres enfin de représenter les gouverneurs et les principales autorités des provinces éloignées de l'empire. Tous ces envoyés étaient placés autour de l'enceinte de la grande tente, et on leur distribuait des rafraîchissements.

Après avoir séjourné dans ce lieu environ un mois, toute cette foule se transporta dans une belle plaine éloignée seulement de quelques milles, où on dressa une nouvelle tente appelée orda ou horde d'or. Cette tente s'élevait sur des piliers garnis de plaques d'or, et les poutres étaient fixées aux piliers avec des clous du même métal. Le tout était recouvert d'un magnifique drap en baldaquin, et doublé à l'extérieur avec d'autres riches étoffes. Enfin les cérémonies se terminèrent. Un certain jour les Tartares s'assemblèrent, ayant tous le visage tourné vers le midi. Quelques-uns se tenant à une petite distance de la multitude, étaient constamment occupés à réciter des prières et à faire des génuflexions, d'où les moines catholiques conclurent qu'ils pratiquaient des enchantements; après que ces cérémonies eurent duré un certain temps, les nobles retournèrent à la tente, et Cuyne fut enfin placé sur le trône impérial. Les grands se prosternèrent immédiatement devant lui, et la multitude restée en dehors imita leur exemple.

Bientôt après son inauguration, le nouvel empereur donna audience aux étrangers qui se trouvaient à sa cour. Tous, ils approchèrent du trône avec de riches présents; des bijoux, des vêtements de pourpre, des étoffes brodées, de riches harnais et des armes magnifiques étaient entassés par monceaux autour de la tente.

Enfin, après qu'on les eut soumis à une visite rigoureuse, dans la crainte qu'ils ne portassent sur eux des armes cachées, nos pauvres ambassadeurs furent à leur tour admis en la présence de l'empereur. Quand les officiers mongols leur demandèrent quels présents ils avaient à offrir au grand khan, ils répondirent humblement que leurs propres provisions étaient déjà complètement épuisées. Leur apparence seule témoignait assez de leur pauvreté, et les Tartares pardonnèrent aux pauvres moines d'avoir manqué à un des usages les plus fermement établis chez les peuples orientaux, celui d'apporter des présents aux souverains. A peu de distance de la grande tente étaient rangés d'une manière ostensible cinq cents chariots remplis d'or, d'argent et d'étoffes de soie. L'empereur partagea ces richesses avec les grands, et ces derniers les distribuèrent à leur tour aux personnes de leur suite.

Le nouvel empereur avait un maintien grave et imposant; on ne l'avait même jamais vu rire. Carpini en conclut qu'il était chrétien au fond du cœur. Quelques prêtres chrétiens résidaient en effet à sa cour, et ils avaient la permission de frapper les heures sur les cloches et d'observer certaines pratiques religieuses contraires aux usages de l'Orient; mais l'empereur, malgré toute sa tolérance, ne manifesta jamais le désir de changer de croyance. Au bout de quelque temps, les légats furent de nouveau mandés en la présence du nouveau monarque pour lui rendre compte de leur message; on leur demanda s'il y avait quelqu'un à la cour du pape qui entendît le russe, l'arabe ou le tartare, et, comme ils ne pouvaient répondre affirmativement à cette question, on leur expliqua la lettre que l'empereur adressait au pape, puis on la leur fit traduire en latin, et les officiers mongols se donnèrent toutes les peines du monde pour s'assurer de la fidélité de la traduction; ils reçurent ensuite leur passeport avec une lettre scellée du sceau impérial, et la mère de l'empereur leur donna à chacun un vêtement de toile et une pelisse de peau de renard dont les poils étaient tournés en dehors. Nos moines partirent enfin et se mirent en route pour retourner dans leur patrie; mais ce voyage dut s'effectuer au milieu de toutes les rigueurs d'un hiver de la Sibérie.

Ils dormaient, dans les steppes ou déserts, souvent des nuits entières sur la neige, quand ils n'avaient pu réussir à la creuser assez profondément avec leurs pieds pour trouver la terre, et plus d'une fois, le matin, ils se trouvaient presque ensevelis sous la neige qui n'avait cessé de tomber sur eux pendant leur sommeil. Malgré tous ces obstacles, ils parvinrent sains et saufs à Kiow; le peuple se porta avec joie à leur rencontre en les félicitant comme des morts rendus à la vie. Carpini eut le mérite de publier le premier en Europe une relation raisonnable concernant les peuples mongols. Quoiqu'ignorant, bigot et crédule, il ne manquait cependant ni de talent ni d'esprit d'observation, et sa conduite prudente le fit profiter de bien des avantages que n'eût jamais pu se procurer l'austérité monastique d'Ascelin et de ses compagnons.

« Les Mongols et les Tartares, nous dit-il, ont une physionomie essentiellement différente de celle des autres nations. Une plus grande distance sépare leurs yeux et leurs joues; ils ont les pommettes des joues saillantes, le nez petit et plat, les yeux petits et les paupières supérieures relevées jusqu'aux sourcils. Ils rasent leur tête de chaque côté à la façon des prêtres, et ne laissent croître que quelques cheveux au milieu de cette espèce de tonsure, tressant le reste de leurs cheveux en forme de nattes ou de queues qu'ils attachent ensemble derrière les oreilles. »

En parlant de leur caractère Carpini met avec candeur les bonnes qualités en balance avec leurs défauts; « ils sont plus obéissants, rapporte-t-il, que les autres peuples, ont un grand respect pour leurs maîtres, et ne les trompent jamais, soit en paroles, soit en actions; ils se querellent rarement, et on n'entend presque jamais parler de disputes, de blessures ou de meurtres. On ne trouve parmi eux ni voleurs ni filous, de sorte que les maisons et les chariots qui contiennent ce qu'ils ont de plus précieux n'ont pas besoin d'être fermés ou barricadés. Si un animal s'égare, celui qui l'a trouvé le laisse aller ou le conduit à l'officier chargé de rechercher les objets perdus, et le propriétaire en reprend possession sans difficulté. Ils sont extrêmement obligeants, et, bien que les vivres soient très rares parmi eux, ils s'en fournissent géné-

reusement les uns aux autres. Les Tartares supportent aussi les privations avec une patience admirable ; et, même après avoir jeûné pendant un ou deux jours, ils chantent gaiement comme si leur appétit était complètement satisfait. Quand ils voyagent, ils souffrent sans se plaindre le chaud et le froid; ils ne se fâchent jamais, et, bien qu'ils soient souvent ivres, jamais ils ne se battent. Aucun d'eux ne dédaigne son voisin, et tous s'aident mutuellement autant qu'ils le peuvent.

Après nous avoir fait voir le beau côté de la médaille Carpini nous en montre naturellement le revers. « Les Tartares, dit-il, sont orgueilleux et hautains envers les autres peuples; quelle que soit leur noblesse, ils traitent les étrangers avec mépris; irritables et dédaigneux envers les individus qui n'appartiennent pas à leur nation, ils ne se font aucun scrupule de les tromper ; ils vous allèchent d'abord avec de douces paroles, et finissent par piquer comme des scorpions. La fraude et la fourberie leur sont habituelles, et ils attrapent tous ceux qu'ils peuvent. L'ivrognerie est en honneur chez eux; ils mangent et boivent malproprement et sont généralement fort sales. Ils mendient avec importunité et ne font l'aumône qu'à contre-cœur ; enfin le meurtre commis sur la personne d'un étranger n'est absolument rien à leurs yeux. »

Leurs traditions superstitieuses rendent criminelles et punissent comme telles diverses actions parfaitement innocentes en elles-mêmes : toucher le feu et même en approcher avec un couteau ou tout autre instrument de fer, s'appuyer sur un fouet, frapper un cheval avec la bride, tuer de jeunes oiseaux, ou bien briser un os sur un autre, étaient autant d'actions coupables. Celui qui avait le malheur de marcher par inadvertance sur le seuil de la maison d'un grand personnage était puni de mort. « Mais, observe notre prêtre, tandis qu'ils se montrent si scrupuleux pour des choses insignifiantes, ils ne considèrent pas comme des crimes de tuer les hommes, d'envahir le territoire des autres peuples, de les dépouiller de leurs biens et d'agir contrairement aux commandements de Dieu. Ils ne connaissent rien de la vie future et de la damnation éternelle. Cependant, ajoute Carpini, ils croient qu'après leur mort ils continueront de garder

les troupeaux, de boire, de manger et de faire, en un mot, tout ce qui les occupa pendant la vie ; ils commencent toute entreprise un peu importante à la nouvelle lune ou bien pendant la pleine lune. Ils appellent cet astre le Grand-Empereur et l'adorent à genoux. » En effet, *Ay*, le grand ancêtre de la nation mongole, paraît être le même qu'*Ayou*, la lune.

Les informations de Carpini relatives aux tribus des Mongols sont loin d'être aussi complètes que les détails qu'il donne sur leurs mœurs et leur caractère.

Il rapporte que la Mongolie se divisait originairement en quatre grandes tribus ou nations : la tribu de *Yeka-Mongol*, ou les grands Mongols; la tribu de *Su-Mongol* ou Mongol d'eau, ou bien encore Tartares, du nom d'une rivière qui arrosait leur territoire ; la tribu de *Merkat*, et enfin la tribu de *Metrit*. Ces tribus se ressemblaient quant aux traits physiques et au teint ; mais elles formaient des provinces séparées et avaient un gouvernement distinct. Les noms que Carpini leur donne ici ne sont évidemment pas de son invention ; il paraît seulement avoir pris de petites hordes pour des tribus principales. Les énumérations que Marco Polo et Haitho font des tribus mongoles ne s'accordent pas plus entre elles qu'avec celles de notre moine.

Les connaissances géographiques de Carpini paraissent avoir été fort limitées, et ses descriptions des contrées qu'il traverse sont obscures et pleines d'erreur ; quelquefois même il confond la mer Noire avec la mer Caspienne. La Mongolie ou Tartarie est située, dit-il, dans la partie orientale du monde (telles sont les expressions vagues qu'il emploie) où l'on pense que le nord et l'est se réunissent ; elle est bornée à l'est par la contrée de *Cathay* et le peuple appelé *Solangi ;* au sud, par le pays des Sarrasins ; au sud-est, par la terre des *Huns* ; à l'ouest, par la province des *Maimani* ; et par l'Océan au nord. Dans quelques parties, elle est couverte de montagnes ; dans d'autres, au contraire, elle est entièrement plate, mais partout on rencontre des déserts sablonneux ; à peine si la centième partie de son territoire est fertile, car on ne peut le cultiver que dans les endroits arrosés par des rivières, et les rivières y sont très-rares ; aussi ne renferme-t-elle aucune ville, à l'exception d'une seule, nommée *Cracu-*

*rim* (Caracorum), qu'on dit assez belle ; nous ne pûmes la voir, bien que nous en fussions éloignés seulement d'une demi-journée, pendant notre résidence à la horde de Syra ou cour du grand empereur.

Au sud de Cara Cathay (le Désert Noir), et au sud-ouest de la Mongolie, Carpini raconte qu'il existe un vaste désert habité par des sauvages incapables de parler et dont les jambes n'ont pas d'articulations. Cependant ils sont assez industrieux, ajoute-t-il, pour se faire avec les poils de leurs chameaux des habits qui les garantissent de l'intempérie des saisons.

Carpini dépeint le climat de la Mongolie comme très-variable et sujet à de fréquentes tempêtes. Au milieu de l'été il survient des orages épouvantables accompagnés de tonnerre et d'éclairs qui font périr un grand nombre de personnes ; dans cette saison même la neige tombe parfois en grande quantité, et le vent glacial du nord souffle avec tant d'impétuosité, qu'un homme peut à peine se tenir à cheval. Durant ces ouragans, des nuages de sable tourbillonnent dans l'atmosphère ; et Carpini rapporte que, surpris par un de ces orages à l'époque des grandes cérémonies de Syra, lui et ses compagnons furent obligés de se jeter à terre, tandis que tous les objets environnants étaient cachés à leurs yeux par un nuage de poussière. Il ne pleut jamais en hiver, mais fréquemment en été, et la pluie très-fine est si peu abondante qu'elle peut à peine abattre la poussière et humecter la racine des plantes desséchées ; quelquefois aussi il survient de prodigieuses averses de grêle. On peut en juger par le fait suivant que rapporte Carpini : Pendant son séjour à la cour impériale, au moment où le nouvel empereur allait être placé sur le trône, la grêle qui couvrait la terre à une hauteur considérable fondit tout-à-coup ; plus de cent soixante hommes furent noyés et une foule d'habitations détruites par cette inondation. En été, des chaleurs soudaines et intolérables sont subitement suivies du froid le plus rigoureux.

Carpini se laissa presque persuader que les Chinois étaient chrétiens ; il mêla ensemble et confondit peut-être les récits exagérés des Nestoriens, et les informations qu'il recueillit lui-même concernant les doctrines et les rites du Shama-

nisme, tel qu'il existe en Chine : « Les peuples de Cathay, dit-il, sont païens, et possèdent cependant un mode d'écriture particulier dans lequel sont écrits certains livres religieux qui renferment à la fois les écritures de l'ancien et du nouveau Testament. Ils ont aussi la vie des pères de l'église; ils s'assemblent à des heures fixes pour prier dans des maisons exactement bâties comme nos églises; on dit même qu'ils honorent des saints, adorent un seul Dieu, vénèrent le nom sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ et croient à une vie éternelle. Cependant ils ne sont pas baptisés. Ces peuples n'ont pas de barbe et ressemblent beaucoup aux Mongols. »

On doit s'étonner de ce que Carpini, dont la crédulité a si facilement accueilli les fables débitées à propos du christianisme en Chine, ne nous donne qu'une histoire erronée et incomplète du célèbre prince chrétien le Prêtre Jean. Ses états n'étaient pas fort éloignés de la contrée que visita Carpini ; il place pourtant dans l'Inde ce personnage presque fabuleux, et ce nom se trouve ainsi mêlé à de singulières circonstances. « Lorsque Jengis-Khan, raconte-t-il, eut terminé la conquête de Cathay ou de la Chine, il envoya un de ses fils avec une armée dans l'Inde ; ce prince subjugua les peuples de la *petite* Inde, qui sont les noirs Sarrasins et portent aussi le nom d'Ethiopiens. Il marcha ensuite contre les chrétiens qui habitent la *grande* Inde, et le roi de cette contrée, connu sous le nom du Prêtre Jean, vint à leur rencontre à la tête de ses troupes. Ce Prêtre Jean fit faire un certain nombre de statues creuses, en cuivre, ressemblant à des hommes et remplies de matières inflammables ; puis il les plaça sur des chevaux, en croupe, devant des hommes armés de soufflets pour attiser le feu. Quand le combat s'engagea, ces statues, montées sur des chevaux, s'avancèrent au pas de charge contre les ennemis; les hommes qui se trouvaient placés derrière mirent le feu aux combustibles et soufflèrent avec leurs soufflets ; les Mongols et leurs chevaux furent aussitôt brûlés, et une épaisse fumée obscurcit l'atmosphère. Alors les Indiens tombèrent sur les Mongols, mis en déroute par cette guerre d'une nouvelle espèce, et ils en firent un carnage affreux. « Il est impossible de remonter jusqu'à l'origine d'un conte qui supposait l'existence d'un prince chrétien

dans l'Inde; mais, ainsi qu'on le verra plus tard, l'histoire racontée par Carpini eut peut-être de très-importants résultats.

---

## CHAPITRE IV.

### VOYAGES DE RUBRUQUIS.

Prétendue conversion des princes mongols. — Lettre d'Erkaltay à saint Louis. — Reliques renvoyées aux Mongols par le roi de France. — Rubruquis député vers Sartach. — Germains établis sur la mer Noire. — Camps tartares. — Voyage au Volga. — Le désert de Kipjak. — Les Alains. — La cour de Sartach. — Maisons élevées sur des chariots. — Sartach n'est pas chrétien. — Moines envoyés à Baatu-Khan. — Ils sont forcés de se rendre à Caracorum. — La terre d'Organum. — Description des Yaks. — Cannibalisme au Thibet. — La cour de Mangu-Khan. — Européens à Caracorum. — La fontaine de Guillaume Bouchier. — Chrétiens parmi les Uigurs. — Imitation des cérémonies chrétiennes dans l'Orient. — Écriture chinoise. — Iles de l'Océan oriental. — Le Prêtre Jean. — Connaissance de la Tartarie. — Brigands du Caucase. — Retour de Rubruquis. — Haitho l'Arménien. — Les Tarses. — Les tribus mongoles.

Les ambassades du pape aux Tartares ne produisirent aucun des résultats qu'on en avait espérés, mais elles rapportèrent quelques renseignements précieux; et à mesure que les nations européennes connurent mieux le caractère des Mongols, elles redoutèrent de moins en moins les invasions de ces terribles barbares. Les habitudes de la vie cloitrée n'eussent pas donné, à ces moines austères et minutieux que les papes choisirent pour ambassadeurs, les qualités nécessaires pour mener à bien des négociations aussi délicates, qu'il eût peut-être été difficile de trouver des hommes que leur zèle, leur fidélité, leur résolution et leur patience rendissent plus capables de frayer et d'ouvrir pour ainsi dire une voie de communication entre les chrétiens et les conquérants tartares. Le caractère sacré dont ils étaient revêtus inspira aussi quelque respect, et les protégea sans doute contre les violences auxquelles leur mépris opiniâtre pour les usages de l'Orient les exposa plus d'une fois.

Un trait caractéristique des successeurs de Jengis-Khan était leur indifférence profonde pour toutes les religions. Ils croyaient, comme toute la nation, à l'existence d'un seul Dieu; mais ils n'avaient aucune notion des doctrines et des

cérémonies d'une religion. Cependant ils n'étaient pas exempts de certaines faiblesses superstitieuses, et ils faisaient une réception favorable aux prêtres de toutes les sectes et de toutes les croyances, pour être plus sûrs de se rendre les cieux propices en mettant ainsi dans leurs intérêts tous les cultes et toutes les prières. Parmi les ministres de chaque religion, qui se pressaient autour d'eux, étaient un grand nombre de Nestoriens; et cette secte, plus empressée d'accroître son influence que capable de démêler à quel titre les princes mongols l'avaient accueillie, répandit dans le monde le bruit de leur conversion au christianisme. On désigna particulièrement, comme s'étant fait chrétien, un prince du sang royal, Sartach, fils de Baatu-Khan, et chef des armées tartares au nord de la mer Caspienne.

A l'époque où ce bruit prenait de la consistance, et où saint Louis était engagé dans sa croisade contre les Sarrasins de la Syrie, Erkaltay, prince mongol, qui attaquait la même puissance du côté de la Perse, envoya des ambassadeurs au roi de France pour resserrer une alliance fondée sur leur intérêt commun. On n'est pas d'accord sur le contenu de sa lettre : suivant quelques historiens, ses envoyés déclarèrent que le khan avait embrassé le christianisme, et qu'il ne faisait la guerre que pour étendre l'empire de la foi. Ce qu'il y a de certain, c'est que les ambassadeurs assistaient à la messe, et se conformaient à tous les rites du catholicisme. En conséquence, saint Louis envoya aussi à Erkaltay une ambassade chargée d'un présent, qui consistait en un fragment de la vraie croix, et d'une lettre dans laquelle le roi de France invitait le khan à embrasser la véritable religion, et à reconnaître la suprématie spirituelle du pape. On ignore la réponse faite à cette lettre, qui dut exciter un vif étonnement à la cour de Caracorum. D'autres envoyés furent, à la même époque, dépêchés vers Sartach, dont le territoire s'étendait entre le Don et le Volga, pour le confirmer et l'instruire dans sa nouvelle croyance. A leur tête se trouvait un moine mineur, Guillaume de Rubruquis, ou plutôt Van Ruysbroeck, d'un village du même nom, près de Bruxelles. Un des buts de sa mission était d'observer en secret à quelle religion appartenait le prince tartare : cette circonstance ne semble-t-elle pas

prouver que le roi de France ne se fiait pas aveuglément à tous les bruits qui circulaient sur la conversion de Sartach.

Ce fut au mois de juin 1253 que notre moine et ses compagnons se mirent en route vers le Don. « A l'embouchure de ce fleuve, dit Rubruquis, il y a plusieurs grands promontoires; et, entre Kersova et Soldaia (aujourd'hui Sudak), se trouvent quarante châteaux forts, où l'on parle presque quarante langues différentes : ils renferment un grand nombre de Goths, qui s'expriment en langage teutonique. » Ces Goths étaient les descendants des tribus germaniques qui émigrèrent sur les bords de la mer Noire, au quatrième siècle, et qui conservaient encore leur dialecte primitif au milieu du sixième, quand Rubruquis s'entretint avec plusieurs d'entre eux à Constantinople.

Dès que les moines arrivèrent chez les Tartares, on les plaça sous « l'ombre de certains chariots noirs, » et on les entoura d'une troupe d'hommes à cheval. Leur vin et leurs provisions furent saisis, et les menaces brutales de leurs farouches gardiens leur causèrent des alarmes continuelles. Enfin, quand ils eurent montré des lettres adressées à un noble de cette province, appelé Zagathai, qui était parent du khan, on leur fournit des chevaux et des bœufs pour les mettre en état d'arriver au but de leur voyage.

Le lendemain matin, ils rencontrèrent les chariots de Zagathai, chargés de maisons; « et il me sembla, dit Rubruquis, qu'une grande ville marchait au-devant de nous. Je fus étonné du nombre prodigieux de bœufs, de chevaux et de moutons dont les troupeaux immenses n'étaient guidés pourtant que par très-peu d'hommes; ce qui me fit demander combien le chef avait d'hommes sous ses ordres; j'appris qu'il n'en avait pas cinq cents en tout, que la moitié de cette petite troupe était déjà passée, et se dirigeait vers une autre station. » Dans le courant de la journée, nos voyageurs furent présentés à Zagathai, qui leur offrit du *cosmos* ou koomis, boisson fabriquée avec du lait de jument. Ils lui firent une réponse évasive; car il semble que les Grecs, les Russes et les autres chrétiens qui communiquaient avec les Tartares regardaient comme un devoir de ne pas goûter à ce breuvage d'infidèle. L'hospitalité de Zagathai n'était pas fort

généreuse, à ce qu'il paraît; ou peut-être les estomacs de ses hôtes ne s'accommodaient-ils pas encore des mets tartares : à tel point que le pieux moine s'écrie : « Sans la grâce de Dieu et le biscuit que nous avions apporté, nous serions infailliblement morts de faim ! » Ils demeurèrent dix jours au milieu de cette horde ; puis ils se remirent en route, se dirigeant vers le nord, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'extrémité de la mer d'Azoph. Ils tournèrent alors vers l'est, ayant la mer à droite, et à gauche un désert si aride et si nu, leur dit-on, qu'en certaines places on n'eût pu le traverser en moins de vingt jours : on ne trouvait ni montagnes, ni arbres, ni même une pierre. Les Comani, nommés Capchats (aujourd'hui Kipjaks), faisaient paître leurs bestiaux dans cette vaste plaine. Le pays situé au-delà du Don parut très-beau à Rubruquis, surtout vers le nord, où il y avait de grands fleuves et de grandes forêts. « Dans le cours de notre voyage, dit-il, nous laissâmes au sud de hautes montagnes, le long desquelles habitaient, du côté du désert, les *Cergis* (les Cherkes ou Circassiens) et les *Alani* ou *Acas*, qui sont chrétiens, et qui continuent à guerroyer contre les Tartares. » Ces Alani ou Acas étaient les ancêtres des Ossi, qui, de nos jours, occupent les larges vallées du Caucase.

Après un pénible voyage de deux mois, pendant lequel Rubruquis ne se reposa jamais à l'abri d'une maison ou d'une tente, mais fut obligé de coucher en plein air sur son chariot, il arriva enfin au camp de Sartach, sur les bords du Volga. Ce prince entretenait une cour magnifique. Il avait six femmes : chacune d'elles possédait un grand palais, outre plusieurs autres maisons ordinaires et plus petites, et était suivie de deux cents chariots de voyage. « Leurs maisons, dit Rubruquis, sont faites d'osier tressé, et on les hisse sur des chariots, dont quelques-uns sont si larges que, mesurant un jour la distance des ornières creusées par l'un d'eux, je la trouvai de vingt pieds, et, quand la maison était sur le chariot, elle dépassait les roues de cinq pieds au moins de chaque côté. J'ai compté, dans un seul attelage, vingt-deux bœufs qui traînaient, sur onze de front, un chariot chargé d'une maison. L'essieu de ce chariot était énorme, et ressemblait au mât d'un navire. Les hommes qui conduisaient l'attelage

se tenaient devant la porte de la maison. Ces conducteurs vont au pas, et, quand ils arrivent à l'endroit où ils ont l'intention de s'arrêter, ils mettent les maisons à terre, en ayant soin de tourner la porte vers le sud, et de placer le lit du maître à l'extrémité septentrionale de son habitation. »

Lorsque les moines furent introduits auprès de Sartach, Rubruquis commença par s'excuser de paraître devant lui les mains vides, alléguant la pauvreté de son ordre. Le Mongol répliqua poliment qu'il était honorable pour un moine d'observer son vœu, et qu'il n'avait lui-même besoin des dons de personne, mais qu'il se faisait un plaisir de donner à ses hôtes tout ce qui leur était nécessaire. Puis il pria les moines de lui donner leur bénédiction, et leur adressa quelques questions concernant le roi de France.

Dans la matinée, nos voyageurs reçurent l'ordre de se présenter à la cour avec les lettres de leur souverain, leurs livres, leurs habits sacerdotaux, et toutes leurs autres curiosités. « On nous enjoignit, dit Rubruquis, de revêtir notre costume sacré pour paraître devant le prince. Nous nous chargeâmes donc de nos plus précieux ornements : je pris dans mes bras un riche coussin, où je posai la Bible que je tenais du roi de France, et le magnifique Psautier, orné de belles peintures, que m'avait donné la reine ; mon compagnon portait à mes côtés le missel et un crucifix, et notre clerc, vêtu de son surplis, avait un encensoir à la main. Nous nous rendîmes chez le prince dans cet appareil, et, le rideau de drap qui tombait devant sa porte ayant été tiré, nous parûmes en sa présence. On commanda alors au clerc et, à l'interprète de faire trois génuflexions : cette humiliation nous fut épargnée ; mais on nous avertit d'avoir bien soin de ne pas toucher au seuil de la porte. On nous engagea aussi à chanter une hymne de bénédiction ou de prière en l'honneur du prince, et nous entonnâmes en entrant le *Salve Regina.* » Quand Sartach et ses femmes se furent rassasiés de cet étrange spectacle, ils examinèrent de près l'encensoir, le Psautier et la Bible : bientôt après, on congédia les moines, et le prince leur permit gracieusement d'emporter leurs livres et leurs vêtements sacrés, sur lesquels tous les assistants jetaient des regards de convoitise.

La curiosité de Sartach une fois satisfaite, Rubruquis et ses compagnons reçurent l'ordre de se rendre à la cour de Baatu-Khan, parce que leur mission était regardée comme tellement importante, que le prince n'osait rien décider sans l'avis et l'autorisation de son père. Quand Rubruquis se hasarda à faire quelques questions sur la conversion religieuse de Sartach, on l'avertit de bien peser les termes qu'il emploierait à ce sujet, et on lui dit avec colère que ce prince n'était pas un *Chrétien*, mais un *Mongol*. Cet emploi du mot chrétien comme un simple nom de peuple dut singulièrement déconcerter nos zélés frères mineurs.

Dans les déserts qui s'étendent entre le Don et le Volga, existait une nation que Rubruquis appelle les *Moxels*; et au-delà du territoire de cette nation, les *Merdus* ou *Merdüas*, tribu mahométane, habitaient les contrées voisines du Volga. Ces derniers peuples étaient évidemment les Cheremisses qui s'appellent eux-mêmes *Mari*; et les autres étaient les Morduans, qui dans leur propre langue se nomment *Mocsha*. Quand les moines arrivèrent au camp de Baatu, sur les bords du Volga, ils furent obligés de déployer encore toute la pompe de leurs costumes religieux, pour satisfaire la curiosité des Mongols. « Nous entrâmes dans la tente, dit Rubruquis, pieds nus et la tête découverte, donnant un singulier spectacle à ce peuple; car, quoique frère Jean de Plano Carpini l'eût visité avant moi, cependant en sa qualité d'envoyé du pape, il changea d'habit, pour n'être pas méprisé. On nous conduisit au milieu de la tente, sans nous forcer de plier le genou, comme tous les autres envoyés. Baatu était assis sur un siége très-large et tout doré, qui ressemblait à un lit : une de ses femmes se tenait à ses côtés. »

Il y eut un instant de silence, pendant lequel « on aurait eu le temps de réciter un *miserere*. » Puis, on ordonna aux moines de s'agenouiller ; et, quand ils eurent déclaré le but amical de leur mission, on leur servit du koomis, et on les congédia. Bientôt après, on les envoya à la cour de Mangu-Khan, à Caracorum. Pendant ce voyage, Rubruquis traversa le Jaïk ou l'Aral, et le pays des Baskhirs, qu'il appelle *Pascatirs*, et qui parlaient, à l'en croire, la même langue que les Hongrois. Plus loin, il trouva la ville de *Kenchat*, dans le

voisinage de laquelle on cultivait la vigne, et il passa un grand fleuve dont il ne put apprendre le nom, pas plus que celui de la contrée qu'il arrosait. La ville de *Talach*, qu'il traversa ensuite, était habitée par un grand nombre de Germains établis au milieu des Mongols. Après avoir éprouvé d'inexprimables fatigues, il arriva à la ville d'*Equius*, dont les habitants, si éloignés de la Perse, parlaient pourtant la langue de ce pays. Le grand fleuve dont-il ignore le nom était sans doute le Sirr ou l'Iaxarte, et *Talach*, quelque ville située sur la rivière Talas ; mais les géographes ne sont jamais parvenus à découvrir la position d'Équius. Rubruquis dit qu'on y parlait le persan : s'il avait quelque connaissance de cette langue, il est possible qu'il se soit hasardé à traduire le nom de cette ville, qui serait *Ispahan*, *Ispake* ou tout autre nom semblable dont le mot *Asp*, ou cheval, forme la principale racine.

Les ambassadeurs se dirigèrent ensuite sur *Cailac*, ville commerçante de la terre d'*Organum ;* c'était un pays riche en pâturages et en bestiaux, et contenant un lac si vaste qu'il fallait quinze jours de marche pour en faire le tour. Cette contrée, suivant Rubrũquis, devait son nom à l'habileté avec laquelle les indigènes jouaient de l'orgue ; mais il est plus probable qu'il a écrit Organum au lieu d'Irgonekon, nom d'une vallée fertile et voisine du lac Balkash. Le peuple, dont nos voyageurs traversèrent ensuite le territoire, s'appelait les *Uigurs*, et leur pays renfermait la ville de *Caracorum*. Des murailles de terre entouraient cette ville, qui avait quatre portes, deux mosquées, et une église pour les chrétiens, quoique la plupart des habitants fussent *Tuiniens* ou idolâtres. Les Chinois habitaient une rue qui leur était réservée. C'est là que se termina le voyage.

D'après Rubruquis, Caracorum se trouve située sur la frontière des Iugurs ou Uigurs, dont le territoire s'étend au nord et à l'ouest, et les Tangurs habitaient les montagnes à l'est de ce peuple. « Chez les Tangurs, dit-il, il y a des bœufs d'une grande force, qui ont la queue flottante comme les chevaux, et le dos et le ventre couverts de longs poils. Ils sont plus courts de jambes que les bœufs ordinaires, mais beaucoup plus farouches, et armés de cornes longues, droites et poin-

tues. On s'en sert surtout pour traîner les grandes maisons des Moals ; mais ils ne se laissent pas soumettre au joug à moins qu'on ne chante tandis qu'on les attèle. » C'est une description exacte des Sarluks ou bœufs tartares, plus connus sous le nom de Yaks, qu'on leur donne dans le Thibet.

Au-delà de tous ces peuples, plus à l'est, se trouve le *grand Cathaya*, dont notre voyageur regarde les habitants comme les *Sères* des anciens. On lui raconta que ce pays renfermait une ville dont les murs étaient en argent et les tours en or. A l'en croire, les habitants du Thibet avaient autrefois l'habitude de manger, par piété filiale, les cadavres de leurs père et mère, croyant qu'ils ne pouvaient leur donner de sépulture plus honorable; mais ils avaient renoncé de son temps à cet usage, que tous les autres peuples traitaient d'abominable. Ils n'en continuaient pas moins cependant à se faire de superbes coupes avec les crânes de leurs ancêtres, afin de ne pas les oublier même pendant leurs festins. C'est précisément ce que dit Hérodote des Massagètes, et le père de l'histoire nous donne aussi des details à peu près semblables sur les *Padœi*, qui devaient être les adorateurs de *Bauddha*, ou Bhouda, dans le Thibet. La coutume de tuer les vieillards et les malades s'est conservée jusqu'à nos jours à Sumatra, chez les Battas qui, comme les Massagètes et les Thibétiens d'autrefois, agissent sous l'influence de certaines opinions religieuses, et regardent comme le plus vil et le plus dénaturé des fils l'homme qui refuse de manger son père.

Quelques jours de marche conduisirent nos voyageurs de Caracorum au-delà des montagnes situées au nord et à la résidence de Mangu-Khan. Le lendemain de leur arrivée, ils se rendirent à la cour nu-pieds, et cette pratique sévère des règles de leur ordre ne contribua pas à leur attirer le respect des Tartares; mais les jours suivants ils eurent les orteils si cruellement gelés, qu'ils se virent obligés de renoncer à leur pieuse résolution. Des personnes de la cour, ayant pitié d'eux, leur apportèrent des habits en peau de bélier et d'autres vêtements chauds. Bientôt après, on les introduisit en la présence de l'empereur. Ils trouvèrent le grand khan « un homme au

nez camard et de taille moyenne, couché sur un lit de repos, et vêtu d'une fourrure brillante tachetée comme la peau d'un veau marin. » Une de ses femmes, jeune et jolie, était assise à ses côtés; une de ses filles, appelée Cérina, jeune femme aux traits durs, occupait une autre couche à quelque distance. On demanda poliment aux étrangers s'ils voulaient boire du *taracina*, punch ou liqueur faite avec l'arrack; ou du *caracosmos*, c'est-à-dire du koomis clarifié, ou du *ball*, qui était une sorte d'hydromel. Ils répondirent qu'ils ne prenaient aucun plaisir à boire; cependant ils goûtèrent le *taracina*, qui leur parut agréable. Pendant ce temps le Grand-Mogol s'amusait à jouer avec ses faucons et autres oiseaux. Enfin, les moines reçurent l'ordre de parler; mais, après une assez courte conversation, Rubruquis s'aperçut que son interprète, dont les paroles devenaient de plus en plus inarticulées, était complètement ivre, et incapable de prononcer une phrase entière; commençant aussi à soupçonner que le khan lui-même ne jouissait pas de l'usage complet de sa raison, il prit le parti de se taire, et on lui permit bientôt de se retirer.

Nos voyageurs trouvèrent à la cour du khan une foule d'Allemands, de Français et d'autres prisonniers européens : on les employait à la fabrication des armes et à toute sorte de métiers, mais surtout à l'exploitation des mines, dans un endroit appelé Bocol, à deux mois de marche de Caracorum du côté de l'est. Ces hommes, qui parurent à Rubruquis très-justement satisfaits de leur nouvelle position, durent exercer une grande influence sur les arts et la civilisation de l'Asie centrale. Parmi ces habiles étrangers était un orfèvre de Paris, nommé Guillaume Bouchier, dont l'adresse et l'industrie ne manquaient jamais d'occupation au service du Grand-Mogol.

Dans le voisinage de Caracorum, Mangu-Khan possédait un grand palais, au milieu d'une cour entourée d'un mur en brique. C'est là qu'il célébrait des fêtes deux fois par an, à Pâque et dans le cours de l'été, quand tous les nobles de l'empire se réunissaient autour de son trône; il leur distribuait alors des vêtements, et déployait toute la magnificence du rang suprême.

« Près de ce palais, dit Rubruquis, il y a un grand nombre de bâtiments semblables à nos granges, où sont déposés les trésors et les provisions de bouche appartenant à l'empereur. Mais, comme il était peu convenable de voir des flacons circuler dans les appartements du palais, ainsi que dans une taverne, Guillaume Bouchier, l'orfèvre, inventa et fabriqua un grand arbre d'argent, qu'il plaça devant la porte du milieu de la grande salle, et au pied duquel étaient quatre lions du même métal, contenant des tuyaux qui versaient des flots de lait pur. En outre quatre tuyaux montent dans le tronc de l'arbre jusqu'au sommet, où se déploient quatre grandes branches, courbées vers la terre; sur chacune de ces branches est un serpent doré, dont la queue se contourne autour du tronc; et ces serpents forment autant de tuyaux, dont l'un verse du vin, l'autre du caracosmos, le troisième de l'hydromel, et le quatrième du taracina ou liqueur d'arrak; chacun de ces tuyaux aboutit au réservoir. Au sommet de l'arbre, entre les quatre branches, s'élève un ange qui tient une trompette, et au-dessous de l'arbre est une cave, dans laquelle se cache un homme, qu'un grand tube intérieur met en communication avec l'ange : à un signal donné par le sommelier, cet homme souffle de toutes ses forces, et la trompette retentit. Un bâtiment, situé en dehors du palais, renferme les liquides que des domestiques versent dans des tuyaux aboutissant à l'arbre, et d'où ils se répandent dans des vases disposés pour les recevoir, alors l'intendant les distribue à la foule. Le palais ressemble à une église, composée d'une nef et de deux bas côtés, avec un double rang de colonnes; il a trois portes du côté du midi, et l'arbre d'argent fait face à celle du milieu. Le khan siége à l'extrémité septentrionale, sur une estrade élevée, pour être vu de tous; deux escaliers conduisent à son trône, son échanson monte par l'un et descend par l'autre. Les hommes sont assis à sa droite, les femmes à sa gauche. « Dans cette description d'une cour de l'Asie centrale, plus d'un détail rappelle les mœurs des nations européennes durant les premiers âges. La forme de la salle qui sert aux réunions, le dais ou siége élevé qu'occupe le prince, et les grossiers festins d'une noblesse qui s'assemble pour boire, sont des traits frappants de

ressemblance nationale. Après plusieurs entrevues avec Mangu-Khan, qui ne paraît pas avoir très-bien saisi le but de l'ambassade, Rubruquis reçut la permission de partir, et le Grand-Mogol lui remit une lettre pour le roi de France.

Les détails que donne Rubruquis sur le nombre de Nestoriens établis chez les Uigurs méritent toute l'attention de ceux qui veulent apprécier la conformité frappante qui existe entre le Shamanisme ou la religion du Dalai-Lama, et celles de plusieurs sectes chrétiennes. Le clergé nestorien qui vivait parmi les Mongols se composait d'hommes sans instruction et sans mérite. Leur évêque les visitait à peine une fois tous les cinquante ans; et, à chaque tournée, il faisait ordonner prêtres tous leurs enfants mâles, même ceux qui étaient au berceau. Les Nestoriens avaient adopté la polygamie comme les Mongols, et ils partageaient toutes leurs superstitions populaires.

On a quelque raison de croire que les Nestoriens s'étaient introduits en Chine dès le sixième ou le septième siècle, et qu'ils avaient transporté dans ce royaume la civilisation des Grecs de la Bactriane. Rubruquis rapporte que de son temps ils habitaient quinze villes dans le Cathay. Leur évêque résidait à Ségin, probablement Sigan-Fu, dans la Chine occidentale où l'on a trouvé des monuments qui attestent l'existence d'anciens établissements chrétiens. Les Nestoriens de la Tartarie avaient embrassé la doctrine spécieuse de la transmigration des âmes. — « Même les plus sages d'entre eux, dit le moine français, me demandèrent si les bêtes, après leur mort, pouvaient s'envoler dans quelque endroit où elles ne seraient plus condamnées au travail. » — Il paraît que l'ingénieux orfèvre français s'était laissé aussi entraîner à l'opinion publique, car il assura Rubruquis que les *Tuiniens* ou Shamanistes avaient amené du Cathay une personne qui, par les dimensions et la forme de son corps, ne paraissait âgée que de trois ans, et qui cependant était capable de raisonner, savait lire, et affirmait positivement qu'elle avait déjà vécu dans trois corps différents. Il est facile de voir que ce personnage merveilleux était un Dalai-Lama nouvellement élu.

D'un autre côté, comme l'éclat et le faste des solennités re-

ligieuses ont un attrait infaillible pour les esprits ignorants et faibles, il se pourrait que les Shamanistes eussent emprunté sans scrupule aux Nestoriens les pompes extérieures de leur culte, et que la ressemblance de leurs cérémonies avec celles de l'église catholique dût être principalement attribuée aux rapports qu'ils entretenaient avec les chrétiens de l'Asie centrale; rapports qui, malgré l'importance de leurs résultats ont presque échappé à la pénétration de l'histoire ainsi que cela est arrivé souvent en pareil cas. Quand Rubruquis entra dans un temple de ces idolâtres à Cailac, « pour être témoin de leur folie, » suivant ses expressions, il fut tellement trompé par les apparences, qu'il conclut que ces peuples étaient de vrais chrétiens, et qu'ils n'avaient ni croix ni images parce qu'ils manquaient d'une instruction religieuse suffisante.

Derrière une espèce de coffre qui leur servait d'autel, et où ils plaçaient des cierges et des offrandes, Rubruquis aperçut l'image d'un homme ailé, semblable à saint Michel, et d'autres encore qui tendaient les bras en avant, comme pour bénir les assistants. Leurs prêtres se rasaient les cheveux et la barbe, portaient des vêtements de couleur jaune, et ressemblaient à des moines français. Ils avaient aussi sur l'épaule gauche un manteau qui flottait par devant et par derrière, mais qui laissait le bras droit libre : « à peu près comme celui d'un diacre portant le ciboire en carême. » Ils portaient avec eux, partout où ils allaient, un rosaire formé d'une ou de deux centaines de coquilles de noix enfilées, et, en disant ce chapelet, ils ne cessaient de murmurer quelques maximes pieuses.

Ainsi que nous l'avons mentionné, Rubruquis trouva des étrangers de plusieurs nations différentes réunis à Caracorum. Les vicissitudes de la guerre ou des raisons de commerce avaient amené dans cette ville des Français, des Allemands, des Persans, des Chinois, des habitants du Thibet, des Indiens, et c'est une preuve frappante de cette vérité si souvent rappelée dans les pages précédentes, que les peuples de la terre ne sont jamais aussi étrangers les uns aux autres qu'on pourrait le penser d'après le silence que garde l'histoire sur leurs relations. Notre moine intelligent eut occasion de recueillir quelques détails sur les Chinois. « Ils écrivent, dit-il, avec un pinceau

semblable à celui des peintres, et comprennent dans une seule figure plusieurs lettres qui forment un mot. » La monnaie courante du Cathay est un papier épais comme du carton et grand comme la main, sur lequel sont tracés quelques signes qui ressemblent au sceau de Mangu-Khan. « Les habitants du Thibet écrivent comme nous, et leurs caractères, continue-t-il, sont pareils aux nôtres. Les Uigurs écrivent de haut en bas, et les Thibétiens de droite à gauche, de même que les Arabes. » Rubruquis apprit aussi de l'orfèvre français de Caracorum qu'une nation, nommée *Tante* ou *Mante*, habitait certaines îles de l'est, autour desquelles la mer gelait pendant l'hiver, de sorte que les Tartares pouvaient les envahir en marchant sur la glace, et que cette nation envoya au khan des ambassadeurs, chargés de lui offrir un tribut annuel de 2,000 jascots, ou à peu près 20,000 marcs, pour prix de sa faveur et de sa protection. Il faut chercher ces îles sur les côtes nord-est de la Sibérie, parce que c'est la direction dans laquelle durent très-vraisemblablement s'étendre les excursions guerrières sur la glace.

Rubruquis parle, ainsi que Carpini, d'un prince chrétien appelé le Prêtre Jean, et il donne ce nom à un frère d'Unc-khan, prince mongol de la secte nestorienne, qui régnait sur les tribus de Merkit et de Kerait, à l'ouest des Jugurs, et qui périt en 1205 dans les guerres contre Gengis-Khan, environ un demi-siècle avant Rubruquis. Carpini croyait que le Prêtre Jean était un roi de l'Inde; mais Rubruquis paraît avoir déterminé plus exactement la véritable condition de ce prince, dont le nom acquit plus tard une importance fabuleuse. « On en raconte dix fois plus qu'il n'y en a sur ce monarque, dit-il dans son langage naïf, car les Nestoriens sont enclins à bâtir de grandes histoires sur de légers fondements. Quand je traversai les domaines du Prêtre Jean, personne ne savait rien sur son compte, à l'exception de quelques nestoriens. » — Unckhan, que notre auteur appelle aussi Vut (peut-être Buddh) Khan, abjura le christianisme et introduisit dans son royaume le culte des idoles, « attachant à ce culte des prêtres qui étaient tous sorciers et des adorateurs de démons. »

Un fait assez remarquable, c'est qu'étant à Constantinople, Rubruquis apprit par Baudouin de Hainault, que la route qui

conduisait dans l'Orient, c'est-à-dire la route de Tartarie, n'était dans toute sa longueur qu'une montée continuelle, tous les grands fleuves coulant presque en ligne directe de l'est à l'ouest. Cette observation, dont il reconnut plus tard l'exactitude par expérience, prouve que Baudouin avait une idée très-juste du caractère physique de l'Asie centrale. Notre voyageur apprit aussi que le Cathay ou la Chine était à vingt jours de marche de l'endroit où campait Mangu-Khan ; à une distance de dix jours du côté de l'Orient se trouvait *Oman Kurula*, le berceau de Gengis-Khan et des Mongols. Il n'y avait pas de villes au-delà, du côté du nord, mais quelques pauvres tribus de pasteurs appelés *Kerkis* ou Kerguises ; au-delà de ces peuplades habitaient les *Orangei*, qui s'attachaient sous les pieds des os polis, à l'aide desquels ils glissaient avec tant de rapidité sur la neige ou la glace, qu'ils forçaient les bêtes sauvages à la course.

Rubruquis revint de Caracorum au Volga par la même route qu'il avait déjà parcourue ; mais à Astrakan il tourna vers le sud, et entra dans la Syrie par l'isthme du Caucase. A partir de *Saraï*, ville située sur la rive orientale du Volga, non loin peut-être de la ville moderne de Zarewpod, les moines voyagèrent quinze jours sans rencontrer un endroit habité, sauf un petit village qu'un des fils de Sartach occupait avec une troupe de fauconniers. Ils eurent cruellement à souffrir du manque d'eau. Enfin, ils arrivèrent aux montagnes des *Alani* ou *Ossi*, qui, avec les Lesghis, autre tribu de montagnards habitant un peu plus au sud, bravaient encore la puissance des Tartares et pillaient tous ceux qui mettaient le pied sur leur territoire. En conséquence, on donna une garde de vingt hommes à nos voyageurs pour les conduire jusqu'à Derbend ou la Porte de Fer. Les Lesghis, les Ossi et les autres peuples du Caucase continuent aujourd'hui même d'exercer le métier de brigands, et regardent le commerce des esclaves et la rançon des captifs comme les principales sources de la fortune. Bien qu'ils soient de nom les maîtres du pays, les Russes se voient encore forcés d'escorter avec deux cents hommes les malles-postes qu'ils envoient à Tiflis.

En quittant Derbend, Rubruquis traversa le fleuve Kur, qui donne, dit-il, au pays qu'il arrose le nom de Kurgia,

maintenant Géorgie, et débarqua dans la grande plaine de *Moan* ou Moghan, où la marche de l'armée romaine, commandée par Pompée, fut arrêtée, prétendent les historiens du temps, par une multitude de serpents qui se cachaient dans les crevasses de ce désert aride. Il passa ensuite par *Naxvan* ou Nakshivan, par Erzerum, Siwas, Césarée, et parvint enfin à Iconium; il trouva un grand nombre de Francs établis dans cette ville; et il nous apprend que des marchands italiens avaient affermé au sultan des Ottomans le monopole de ces mines d'alun qui approvisionnèrent toute l'Europe jusqu'au quinzième siècle. D'Iconium, Rubruquis alla au port de Curch, où il s'embarqua pour retourner dans son pays.

A ce récit de sa mission, il peut être utile de joindre une courte notice sur les voyages de son contemporain Haitho, le fils aîné de Léon II, roi d'Arménie. Sous le règne de son père, en 1254, ce prince, accompagné de sa femme et de ses enfants, se rendit à la cour de Mangu-Khan, le grand empereur des Mongols, pour obtenir l'exemption d'un tribut que les conquérants imposaient à sa patrie, et l'on suppose qu'il réussit dans ses négociations. Son voyage à Caracorum eut lieu l'année même du retour de Rubruquis, et, pendant son séjour à la cour de Sartach, il rendit des services signalés à quelques compagnons du moine qu'on y avait laissés, et qui sans son intervention seraient morts de faim ou auraient été peut-être réduits en esclavage. Bien qu'elle soit entièrement dénuée d'intérêt, la relation de son voyage contient pourtant quelques détails géographiques dignes d'être recueillis.

« Le Cathay, dit Haitho, forme un des empires les plus étendus, les plus opulents et les plus populeux du monde, et il est situé tout entier sur le bord de la mer. Les habitants ont une haute idée de leur supériorité intellectuelle, qu'ils expriment en disant que de tous les peuples eux seuls ont deux yeux; ils en accordent un aux Latins et regardent toutes les autres nations comme aveugles. »

« L'empire de Cathay est borné à l'ouest par celui des *Tarsæ* (infidèles), au nord par le désert de Belgic, et au midi par la mer qui renferme des îles innombrables. »

L'empire des Tarsæ se divise en trois provinces qui ont

chacune un souverain portant le titre de roi ; les habitants s'appellent Jugurs ou Uigurs. Ils forment plusieurs tribus dont dix professent le christianisme ; toutes les autres sont païennes. Ils ne mangent aucun objet qui a vécu et ne boivent pas de vin. Leurs villes sont agréables et contiennent un grand nombre de temples consacrés aux idoles. Ils n'ont aucun penchant pour la guerre, mais ils apprennent tous les arts et toutes les sciences avec une étonnante facilité, et ils possèdent un mode d'écriture tout particulier qu'adoptent toutes les nations voisines. Ce pays est borné à l'est par le Cathay, à l'ouest par le Turkestan, au nord par un immense désert, et au midi par un autre désert aussi étendu nommé Sym ou Pym, dans lequel on trouve des diamants et qui sépare le Cathay de l'Inde. L'énumération des tribus mongoles que nous a laissée Haitho ne ressemble en rien à celle de Carpini. Il les divise en sept nations, savoir : les Tartares, les Tangut, les Kunat, les Jalair, les Soniah, les Monghi et les Taboth. Quant à ses descriptions du Turkestan, du Khorasan et de la Cumanie, elles n'offrent absolument rien de nouveau ou d'important.

---

## CHAPITRE V.

### VOYAGES DE MARCO POLO.

Les deux Poli visitent Bolgar. — Ils se rendent à Bokhara. — Ils vont à la cour du grand khan. — Leur retour dans leur patrie. — Marco Polo entreprend un voyage en Chine. — Ses succès. — Faveur dont il jouit à la cour. — Ambassade de Perse. — Les Poli obtiennent la permission de quitter la Chine. — Leur navigation dans les mers des Indes. — Ils traversent l'Arménie. — Leur arrivée à Venise. — Moyen qu'ils emploient pour étaler leurs richesses. — Guerre de Venise et de Gênes. — Marco Polo est fait prisonnier. — Il écrit la relation de ses voyages. — On lui rend sa liberté. — Son retour dans sa patrie. — Sa description de l'Asie. — Balkh. — Balaxia. — Cachemire. — Sartam. — Désert de Lop. — Esprits malins qui l'habitent. — Leurs artifices et leur méchanceté. — Tangut. — Mœurs des Tartares. — Enterrement des khans. — Les Yak. — Le pavillon du khan. — Ses chevaux blancs. — Magnificence de sa cour. — La cité de Cambalu. — Sa forme et sa grandeur. — Palais du khan. — Ses parcs et ses jardins.

Tandis que le dangereux voisinage des hordes tartares qui venaient de s'établir définitivement à l'est de l'Europe causait de si cruelles alarmes aux plus puissants royaumes de cette partie du monde, les marchands de Gênes et de Ve-

nise éprouvaient peut-être une vive satisfaction à la pensée que de nouveaux et d'importants marchés allaient s'ouvrir ainsi pour tous les produits de l'Occident. Chez les peuples orientaux, le commerce est une profession très-considérée; la pompe, la profusion font partie des vertus nécessaires à un prince, et la simplicité des Tartares ainsi que leur ignorance de l'Europe promettaient d'immenses bénéfices à ceux qui oseraient les premiers se mettre en relation avec eux. D'un autre côté, les précieuses productions de l'Orient avaient valu à l'Asie une telle réputation de richesses, que l'on eût été étrangement surpris si les marchands entreprenants des républiques italiennes ne fussent pas allés bientôt tenter la fortune dans les cours des princes tartares.

Deux nobles Vénitiens nommés Maffio et Nicolo Polo essayèrent, pour ainsi dire, les premiers, de faire cette expérience. Après avoir vendu une riche cargaison de marchandises à Constantinople, ils calculèrent quel pouvait être l'emploi le plus avantageux de leur capital, et résolurent d'entreprendre un voyage commercial dans le pays des Tartares, qui venaient de reprendre toutes les occupations de la paix sur les plaines voisines du Volga. En conséquence, ils achetèrent un assortiment de bijoux, traversèrent la mer Noire en 1254, et se rendirent au camp de Barkah, frère ou fils de Baatu, dont Bolgar et Saraï étaient la résidence habituelle. Dès leur arrivée, ils mirent tout ce qu'ils possédaient à sa disposition, et il les récompensa de leur confiance avec une générosité princière. Mais, au moment où ils se disposaient à partir, une guerre éclata entre Bareka ou Barkha-Khan et son cousin Hulagu. Ne pouvant donc sans courir les plus grands dangers suivre, pour s'en retourner, la route par laquelle ils étaient arrivés, ils se dirigèrent vers l'est, traversèrent les rivières Jaik et Sihon, et arrivèrent enfin à la grande ville de Bokhara.

Là ils rencontrèrent un noble tartare qui, charmé par leur conversation aussi variée qu'instructive, les détermina à l'accompagner à la résidence du grand khan. Ils se mirent donc en route avec lui, et, après un voyage de douze mois, ils atteignirent enfin la demeure impériale, située à ce qu'ils crurent aux dernières limites de l'Orient. Ils furent on ne peut

mieux accueillis à la cour du grand khan, et, lorsque leurs manières et leur langage les eurent fait reconnaître pour des personnages de distinction, le khan résolut de les faire accompagner, à leur retour dans leur patrie, par l'un de ses propres officiers, qu'il envoyait comme ambassadeur au pape. Mais, quelques jours après leur départ, l'envoyé tartare tomba malade et se vit forcé de se séparer de ses compagnons, qui, ayant un passe-port impérial, continuèrent leur voyage, et, après avoir employé trois années entières à traverser le continent de l'Asie, arrivèrent à Acre l'an 1269.

Lorsque nos voyageurs débarquèrent enfin à Venise, il y avait quinze ans qu'ils en étaient partis. Nicolo Polo apprit alors que sa femme, qu'il avait laissée enceinte, était morte, après avoir donné le jour à un fils qu'elle appela Marco et qui approchait alors de l'âge de la puberté. Accompagnés de ce jeune homme, les deux marchands repartirent bientôt pour l'intérieur de l'Asie, l'an 1271, avec des lettres de Grégoire X, le pape nouvellement élu, adressées au grand khan. Une maladie du jeune Marco, qui profita toutefois de ce retard pour apprendre à connaître toutes les contrées voisines, les força de séjourner une année entière dans le Badaskhan, près des sources de l'Oxus. De là, ils se rendirent directement à Khotau, traversèrent le grand désert de Cobi, voyage pénible et monotone de trente jours, pénétrèrent dans le pays de Tangut, et arrivèrent enfin à la ville de Kan-Cheu, où ils s'arrêtèrent de nouveau pendant un long espace de temps.

Aussitôt que le grand khan, dont Tai-Yueu-Fu était alors la principale résidence d'hiver, fut instruit de leur arrivée dans ses domaines, il envoya au-devant d'eux, à une distance de quarante jours de marche, des messagers chargés de les conduire en sa présence. Il les reçut avec les plus grands honneurs, et, remarquant d'une manière toute particulière le jeune Marco, il le prit sous sa protection et le nomma officier de sa maison. Cet emploi fournit à Marco Polo toutes les facilités désirables pour déployer ses facultés. Adoptant le costume et les mœurs du pays, il apprit les quatre principales langues qu'on y parlait alors et qui étaient probablement le mongol, le turc, le manchu de la Tartarie orien-

tale et le chinois. Ses talents et la variété de ses connaissances lui firent bientôt acquérir une grande influence à la cour; il fut envoyé en mission jusque dans les provinces les plus éloignées de l'empire, et il exerça même, durant la période ordinaire de trois années, les hautes fonctions de gouverneur de la ville Yang-Cheu-Fu dans la province de Kiang-Nang.

Cependant, lorsque les trois Poli eurent habité pendant environ dix-sept années les domaines du grand khan, jouissant au plus haut degré de la confiance et de la faveur de ce monarque, ils commencèrent à éprouver le désir si naturel de revoir leur pays natal. Mais l'empereur, qui s'était attaché à eux et qui savait surtout apprécier les talents de Marco, apprit avec un vif mécontentement leur projet de le quitter; il les accusa d'ingratitude; il leur déclara que, si la fortune était le but de leur voyage, il était prêt à leur donner tout l'argent qu'ils pourraient lui demander, mais il refusa positivement de consentir à leur départ. Tel était l'état des choses, quand un accident inattendu vint heureusement les tirer d'embarras : une ambassade, envoyée par Arghun, prince mongol, qui régnait en Perse, et petit neveu de Kublaï, arriva à la cour du grand khan pour demander en mariage une princesse du sang royal. Le grand khan, ayant accédé à cette demande, choisit parmi toutes ses petites filles une princesse que les ambassadeurs d'Arghun acceptèrent au nom de leur maître. La reine fiancée partit bientôt après avec une suite nombreuse pour le royaume de son futur époux. Mais, après un voyage de quelques mois, des troubles qui venaient d'éclater dans le pays qu'elle traversait empêchèrent cette caravane de continuer à suivre la route de terre, et elle se vit forcée de revenir sur ses pas jusqu'à la capitale.

A cette même époque Marco Polo, qui avait fait partie d'une expédition entreprise dans les îles de l'Inde, débarqua dans le port, et remit bientôt après à l'empereur une notice détaillée sur la navigation facile et sans dangers de ces mers. Ce fait étant venu à leur connaissance, les ambassadeurs du roi de Perse nouèrent des relations avec la famille Polo, et, s'assurant que les trois Vénitiens cherchaient depuis long-

temps une occasion favorable de s'échapper, ils résolurent de leur procurer les moyens de la faire naître. En conséquence, ils représentèrent au khan la nécessité où ils se trouvaient de retourner en Perse le plus tôt possible avec la princesse confiée à leur charge, et les services que devaient leur rendre dans leur voyage l'expérience des navigateurs européens. Le khan ne pouvait refuser son consentement à une proposition si raisonnable. On fit des préparatifs immenses pour cette importante expédition. Quatorze vaisseaux à quatre mâts, dont quelques-uns avaient des équipages de deux cent cinquante hommes, furent approvisionnés pour deux années. Lorsque les trois Poli vinrent prendre congé de leur bienfaiteur et ami, le vieux prince, presque incapable de supporter la pensée d'une séparation, les engagea les larmes aux yeux à revenir près de lui dès qu'ils auraient visité leur patrie et leur famille, leur donna le pouvoir d'agir comme ses ambassadeurs auprès de tous les souverains de l'Europe, et les accabla de bijoux et d'autres présents non moins précieux.

La flotte mouilla heureusement à Ormuz après un voyage de dix-huit mois, ayant touché, sur sa route, aux ports principaux des îles de l'Inde. Lorsque l'expédition arriva en Perse, le futur époux de la jeune princesse était mort déjà depuis quelque temps, et son royaume se trouvait en proie à la guerre civile qu'y entretenait sans cesse la lutte sanglante de l'usurpateur qui occupait alors le trône, et de Ghazan, fils du monarque décédé. L'histoire ne nous apprend pas quel fut le sort de la malheureuse princesse, veuve avant d'avoir vu son époux. Quant aux Vénitiens, protégés par les lettres du grand khan, ils se hâtèrent de quitter ce pays, traversèrent l'Arménie pour se rendre à Trébizonde, passèrent de là à Constantinople et à Eubée, et débarquèrent enfin à Venise, 'an 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

Lorsqu'ils arrivèrent dans leur ville natale, les trois Poli eurent d'abord quelque peine à se faire reconnaître même de leurs plus proches parents. Les effets du temps et du climat sur leur figure et sur leur teint, leur prononciation étrangère, car ils avaient presque oublié entièrement leur langue naturelle; leur air et leurs manières tartares, et la grossièreté de

leurs habillements les rendaient en effet complètement méconnaissables. Le bruit de leur mort s'était d'ailleurs répandu et accrédité depuis long-temps. Quelques membres de leur famille avaient pris possession de leur maison, et, lorsqu'ils voulurent y rentrer, ils éprouvèrent les plus grandes difficultés à faire comprendre à ses habitants qu'ils en étaient les légitimes propriétaires. Quelques jours après ils adoptèrent un expédient singulier pour instruire leurs concitoyens de leur retour et des résultats avantageux de leur voyage dans des pays si éloignés de Venise. Ils invitèrent tous leurs parents et tous leurs amis à une fête splendide ; leurs convives réunis, les trois voyageurs entrèrent dans la salle d'attente, richement vêtus de robes de satin cramoisi, qu'ils échangèrent au commencement de la fête pour des robes semblables de Damas, et qu'ils distribuèrent par morceaux à tous leurs convives. Après le premier service, des habillements de velours cramoisi remplacèrent ceux de Damas qui furent distribués de la même manière que les premiers. Vers la fin de la fête, s'étant débarrassés de tous ces costumes splendides, ils reparurent vêtus de robes simples et unies semblables à celles qu'on portait alors à Venise. Tous les convives se demandaient avec étonnement ce que cela signifiait. Enfin, quand le banquet fut terminé, Marco Polo, faisant signe à ses serviteurs de se retirer, passa dans une chambre voisine et en rapporta ses vêtements grossiers avec lesquels ils étaient revenus de leur voyage. Ils commencèrent alors à découdre toutes les coutures et à ouvrir toutes les doublures de ces haillons souillés sans aucune valeur apparente. Puis ils étalèrent aussitôt aux yeux de leurs convives stupéfaits une immense quantité de diamants, de rubis, de saphirs et d'autres pierres précieuses qu'ils avaient cachés avec soin dans leurs habits, afin de les dérober à tous les regards et de les soustraire à toutes les recherches. A la vue d'un pareil trésor, qui leur était montré d'une manière si inattendue, les convives des Poli demeurèrent non moins stupéfaits que s'ils eussent été témoins d'un miracle. Mais, lorsqu'ils se furent remis peu à peu de cette première émotion de surprise et de plaisir, ils s'empressèrent de prodiguer les plus vives congratulations à leurs hôtes, dont la fortune et la noblesse ne pouvaient plus désormais être douteuses pour personne.

Peu de temps après l'arrivée des Poli à Venise, la nouvelle se répandit qu'une flotte génoise, sous les ordres de Lampa Doria, s'était montrée dans l'Adriatique. En conséquence, une flotte vénitienne supérieure en nombre, et commandée par l'amiral Andréa Dandolo, mit immédiatement à la voile. Marco Polo, qui passait pour un officier expérimenté, se vit chargé du commandement d'une des galères. Mais dans l'engagement qui suivit, les Vénitiens essuyèrent une défaite complète, et notre voyageur, dont le navire avait combattu au premier rang, fut blessé et forcé de se rendre.

Cependant les grandes qualités personnelles, et les singulières aventures du prisonnier vénitien, devinrent bientôt le sujet de toutes les conversations dans la ville de Gênes. Marco Polo reçut la visite de tous les principaux habitants qui s'efforcèrent, autant que cela dépendait d'eux, d'adoucir les rigueurs de sa captivité. Il ne se passait pas de jour sans qu'on ne le priât de raconter l'histoire de ses voyages, et d'écrire la cour du grand khan. On écoutait avec la plus vive attention ses surprenants récits; mais il se voyait forcé de les répéter si souvent, qu'à la fin il jugea nécessaire de se conformer à l'avis qui lui était généralement donné, c'est-à-dire de les écrire. Dans cette intention, il fit venir de Venise les notes qu'il avait laissées en la possession de son père, et, aidé par un de ses compagnons d'infortune, Rustighelo de Pise, il compléta enfin l'histoire de ses voyages. Mais nous ne savons pas d'une manière positive si la relation que nous possédons aujourd'hui est une copie ou seulement un abrégé du manuscrit original qui fut publié pour la première fois, à ce qu'on suppose du moins, en 1298.

Le mérite et les talents de Marco Polo lui procurèrent un si grand nombre d'amis et de protecteurs, parmi les principaux citoyens de Gênes, qu'après une captivité de quatre années, il vit s'ouvrir pour lui les portes de sa prison. A son retour à Venise, il se maria; mais nous ignorons complètement ce qu'il devint ensuite. Bien qu'il fût un des hommes les plus remarquables de son époque et de sa patrie, il n'est pas certain que ses concitoyens aient élevé un monument à sa mémoire, et plusieurs écrivains mettent en doute l'exactitude d'un passage de Santo Vino qui nous apprend que, « sous

le passage conduisant à l'église Saint-Laurent, située sur l'un des îlots nommés Gemelle, repose la dépouille mortelle de Marco Polo, surnommé Milione, qui écrivit la relation de ses voyages *dans le Nouveau-Monde*, et qui le premier, avant Colomb, découvrit de nouvelles contrées. »

Apprécier aujourd'hui le degré d'impression que l'ouvrage de Marco Polo produisit sur l'esprit de ses contemporains serait une tâche singulièrement difficile à remplir. Les grandes richesses, la nombreuse population, l'industrie si développée de la Chine, la magnificence tartare de Kublaï-Khan, les hordes innombrables soumises à sa domination, cet archipel de grandes îles dans la mer des Indes, si riches en productions naturelles, et jusqu'alors si peu connues; ces autres îles de l'Orient, situées au-delà de la Chine, sous le soleil levant, n'était-ce pas en effet un nouveau monde que venait de révéler à l'Europe, non pas un observateur superficiel ou fortuit, mais un voyageur qui connaissait parfaitement la plupart des contrées qu'il avait décrites, et qui de plus avait, pour les visiter, joui de toutes les facilités attachées à de hautes fonctions officielles. On a accusé, il est vrai, Marco Polo de mensonge ou d'exagération. Cependant son ouvrage fut à toutes les époques l'objet d'une attention toute particulière de la part des savants; et, comme les progrès des découvertes, loin de démentir les faits qu'il avait avancés, tendirent continuellement au contraire à les confirmer, au lieu de tomber en discrédit, son autorité devint de jour en jour plus grande et plus reconnue.

Notre voyageur s'est particulièrement étendu sur la Chine et sur la cour de Kublaï-Khan, non que ses sujets offrissent par eux-mêmes plus d'intérêt que d'autres, mais ils étaient ceux sur lesquels on l'interrogeait le plus souvent. Cependant, durant les nombreuses missions qui lui furent confiées, il avait acquis une connaissance complète de l'Asie centrale, et ses descriptions de la plupart de ses provinces sont encore les meilleures que nous possédions aujourd'hui.

A l'époque où il la visita, la ville de Balkh, qui, depuis les temps les plus reculés, avait été l'entrepôt d'un grand commerce de caravanes, commençait à peine à réparer les pertes que lui avait fait éprouver Gengis-Khan. « Les hautes montagnes

situées au sud de cette ville renferment, nous dit-il, d'immenses couches de sel gemme, où viennent s'approvisionner tous les peuples des contrées voisines, à une distance de trente jours de marche. Ce sel est de la plus excellente qualité, et on en trouve dans ces mines des masses si considérables, qu'elles pourraient subvenir aux besoins de l'univers entier. » A six jours de marche de Balkh était située la contrée qu'il appelle Balaxia ou Balascia, qu'on suppose être le Badakshan. Les habitants de ce pays parlaient une langue particulière, et leurs rois, prétendant qu'ils descendaient d'Alexandre-le-Grand, s'appelaient eux-mêmes *Dalcarlens,* ou Alexandriens (1). La famille royale possédait aussi une race de chevaux qu'elle disait issue de Bucéphale, et qui avait effectivement sur le front une marque semblable à celle de ce cheval célèbre.

A dix-sept jours de marche au midi de Balaxia était la province de *Chesmeer*, ou Cachemire ; les habitants de cette province parlaient aussi une langue particulière, et se faisaient remarquer par leur idolâtrie et leurs enchantements. « Ils forçaient leurs idoles à parler, et rendaient le jour aussi sombre que la nuit. » En allant de Balaxia dans la Grande-Boukharie, Marco Polo passa près d'une grande montagne, qu'il regarde comme la plus haute de toute la terre. De l'autre côté de cette montagne s'étendait une grande plaine inhabitée, qu'il mit douze jours à traverser. Il fait en ce pays une observation importante, car elle prouve que les montagnards de l'Asie avaient déjà observé, long-temps avant les physiciens modernes, la difficulté d'entretenir la combustion dans les lieux élevés et dans une atmosphère raréfiée : « Cette plaine, dit-il, est si haute et si froide, qu'on n'y trouve aucun oiseau. On affirme même que le feu n'y est pas aussi vif et aussi brillant, et qu'il ne fait pas aussi bien cuire les aliments que dans tout autre pays. »

Descendu d'une terre stérile, notre voyageur traverse et décrit avec bonheur les régions tempérées et fertiles de Samarkand, de Khotan, de Cashgar, et autres provinces de la Petite-Bouckharie. Il visite ensuite le pays de Sartam,

(1) De Doul'Karnain, *les deux cornes*, titre ordinaire d'Alexandre-le-Grand.

dont les habitants portaient dans le désert, après la moisson, tout le blé qu'ils avaient récolté, pour l'y cacher au fond de grands puits qu'ils comblaient ensuite de sable, ayant soin d'effacer et de faire disparaître, à leur retour, toutes les traces de leurs pas. Au-delà du pays de Sartam était située la ville de Lop, près d'un grand désert du même nom, et celle de Hamul ou Hamil, où les lois de l'hospitalité obligeaient les naturels de céder aux voyageurs leurs filles et leurs femmes. « Pour traverser ce désert du nord au sud, dit Marco Polo, un mois suffit; mais, pour le traverser de l'ouest à l'est, il faudrait au moins une année. Ceux qui entreprennent de pareils voyages séjournent quelque temps à Lop, afin d'y faire tous les préparatifs obligés d'une semblable expédition; car, pendant un mois après leur départ, ils ne trouveront aucune provision d'aucun genre. On charge sur des ânes et sur des chameaux les vivres et les marchandises, et si les provisions viennent à manquer durant le trajet, les voyageurs se voient obligés de tuer leurs bêtes de charge pour se nourrir; et, dans ce cas, on sacrifie généralement les ânes, parce que les chameaux sont plus propres à supporter les fatigues du désert. La route traverse des sables et des montagnes stériles, et, en quelques endroits, l'eau est si rare qu'elle peut à peine suffire aux besoins d'une petite caravane de cinquante ou de cent personnes. Pendant tout le temps que dure le voyage, on ne voit aucun oiseau ni aucun autre animal. On raconte qu'un grand nombre d'esprits malins habitent ce désert, et s'amusent à tromper les malheureux voyageurs qui s'écartent de leurs compagnons : les appelant par leur véritable nom, avec des voix connues, ils les détournent du bon chemin, les égarent, et les laissent ensuite périr de soif et de faim au milieu des sables. Tantôt, pendant la nuit, on croit entendre à sa droite ou à sa gauche le bruit que fait une caravane en marchant : on se dirige vers le point d'où semble venir ce bruit sans jamais l'atteindre, et, lorsque le jour paraît enfin, on reconnaît avec effroi que l'on s'est trompé de route, et que l'on court les plus grands dangers. Quelquefois encore on croit voir, durant le jour, s'avancer vers soi une troupe d'hommes armés : craignant d'être attaqués et pillés, on prend aussitôt la fuite, on s'éloigne du grand chemin,

qu'on ne peut plus retrouver lorsqu'on a reconnu son erreur, et on meurt misérablement de soif et de faim. En un mot, on raconte des histoires plus merveilleuses et plus incroyables l'une que l'autre sur ces esprits du désert, qui font quelquefois retentir l'air des sons d'une foule d'instruments, des roulements du tambour, du cliquetis des armes, obligeant ainsi les voyageurs à serrer leurs rangs, à marcher avec le plus grand ordre, à planter un signal avancé avant de se livrer au repos, afin de marquer la route qu'ils devront suivre, et à attacher une cloche au cou de toutes les bêtes de somme pour pouvoir les retrouver si elles s'égarent. Tels sont les tourments et les dangers qui attendent inévitablement les voyageurs dans ce désert. » Les peuples de la Chine et de la Tartarie croient à toutes les merveilles dont nous venons d'emprunter le récit à Marco Polo.

A en croire notre voyageur, au-delà du désert de Lop se trouve la ville de Sachion ou Sha-Cheu, dans la vaste contrée du Tangut. Les habitants de cette ville ne connaissent pour ainsi dire ni le commerce ni l'industrie, car ils vivent uniquement des produits du sol. Le pays de Tangut renferme la province de Kamul, dont le peuple, exclusivement occupé de ses plaisirs, emploie tout son temps à chanter, à danser, à jouer, à faire de la musique et à écrire. Au-delà du Tangut s'étend le grand désert de Shamo, que l'on met quarante jours à traverser en allant du sud au nord. La première ville que l'on rencontre au-delà de ce désert est celle de Caracorum, qui a 3 milles de circonférence, et qu'entourent de forts remparts de terre. Près de la ville s'élève un grand château, avec un superbe palais qu'habite le gouverneur. Telle est la description que nous a laissée Marco Polo de la capitale des Mongols ; mais, ne l'oublions pas, Rubruquis déclare, de son côté, que cette ville était inférieure à Saint-Denis.

Le voyageur vénitien trace ensuite une esquisse exacte et animée des nations tartares, de leurs mœurs, de leur caractère et de leur constitution. « Les Tartares, nous apprend-il, ont d'immenses troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons et de brebis ; ils possèdent aussi un grand nombre de chameaux et de chevaux. Ils passent l'été, avec tous ces animaux,

sur les pâturages des montagnes et des régions les plus froides du nord, où ils trouvent de l'herbe et du bois en abondance. Mais, pendant l'hiver, ils descendent dans les contrées les plus chaudes du midi pour y chercher d'autres pâturages. Souvent ces émigrations leur font parcourir une distance de deux ou trois mois de marche. Leurs maisons, construites de petites baguettes de bois recouvertes de laine, ont, pour la plupart, une forme ronde, et ils les emmènent avec eux partout où ils vont, sur des chariots ou wagons à quatre roues, en ayant soin d'en placer toujours les portes au midi. Ils ont aussi des chariots si hermétiquement couverts de laine que la pluie ne saurait y pénétrer, et c'est dans de pareilles voitures qu'ils transportent de lieux en lieux leurs femmes, leurs enfants et leur ménage. »

« D'après une coutume invariable, dit Marco Polo, tous les grands khans, et tous les chefs de la race de Gengis-Khan, doivent être ensevelis dans une haute montagne nommée Altaï. Quel que soit donc le pays où ils meurent, ce pays fût-il situé à plus de cent jours de marche de cette montagne, leurs successeurs les y font transporter. Mais malheur à tous ceux qui rencontrent, pendant ce trajet, les corps de ces princes : on les immole sans pitié, en leur disant : « Partez pour l'autre monde, et servez-y votre maître décédé ; » car c'est une opinion générale que toutes ces victimes deviennent, dans une autre vie, les serviteurs du khan décédé. On sacrifie également tous ses meilleurs chevaux, afin qu'il puisse s'en servir dans l'autre monde. Lorsque le cadavre de Mangu-Khan fut transporté à cette montagne, les cavaliers qui l'accompagnaient, aveuglés par cette horrible superstition, massacrèrent environ dix mille personnes sur leur chemin. »

Au sud-est de Tangut, le yak ou le bœuf tartare attira pour la première fois l'attention de notre voyageur. « Dans ce pays, dit-il, on trouve des bêtes à cornes sauvages presque aussi grosses que des éléphants, couvertes d'un poil blanc et noir, presque ras sur toutes les parties de leur corps, mais qui, sur leur croupe, a trois palmes de longueur, une blancheur éblouissante, une finesse remarquable, et qui, sous divers rapports, est plus beau que la soie. La plupart de ces

bœufs sont apprivoisés et dressés au travail, car leur force extraordinaire les y rend plus propres que tout autre animal. On recueille aussi dans cette province le plus beau et le meilleur musc du monde, fourni par un bel animal, qui a la taille d'une chèvre, le poil d'un cerf, les pieds et la queue d'un antilope, et deux dents d'environ trois pouces de long, aussi blanches que le plus bel ivoire, saillissant de sa mâchoire supérieure. »

Près de la cité de *Ciondu*, ou Changtu, dans le Tangut, était un magnifique palais, élevé par Kublaï-Khan, d'une architecture et d'une beauté merveilleuses, orné de marbre et d'une grande variété de pierres précieuses. Sur l'un des côtés de cet édifice s'étendait un grand parc clos de murs, de 16 milles de circonférence, et dans lequel personne ne pouvait entrer sans traverser le palais. Ce parc renfermait des rivières, des prairies et des bosquets, peuplés de cerfs, de daims et d'autres animaux. Au milieu des bosquets, le khan avait fait construire un superbe kiosque, ou maison d'été, bâtie toute en bois, sur des colonnes richement dorées et vernies ; un dragon doré, dont la tête soutenait le toit, et dont les griffes s'étendaient à droite et à gauche le long de l'entablement, roulait les anneaux de sa queue autour de chaque colonne. Des cannes de bambou, également dorées, et si bien vernies qu'elles pouvaient résister à toutes les intempéries de l'air, formaient le toit. Ces bambous avaient 3 palmes de circonférence, 60 pieds de long, et ils étaient coupés à un nœud, partagés en deux parties égales, de manière à servir de gouttières. Deux cents fortes cordes de soie soutenaient de tous côtés ce singulier édifice, si léger que, sans cette précaution, le vent l'eût infailliblement jeté bas et emporté. Ce kiosque était construit avec un si grand art, que toutes ses parties pouvaient se démonter, s'emporter, et se remonter en très-peu de temps dans un autre lieu, à la volonté de l'empereur.

Le grand khan possédait un haras d'environ dix mille chevaux et juments d'une blancheur éblouissante. Les descendants de Gengis-Khan, et une famille nommée Boriat, aux membres de laquelle leur valeur et leurs exploits avaient, sous le règne de Gengis, valu une telle récompense, jouis-

saient seuls du privilége extraordinaire de boire le lait de ces cavales. On témoignait un si grand respect à tous ces chevaux blancs, que, lorsqu'ils paissaient dans les prairies ou dans les forêts royales, personne n'eût osé paraître en leur présence, ou gêner, de quelque manière que ce fût, la liberté de leurs mouvements. Mais les Mongols n'ont plus aujourd'hui la même vénération qu'ils avaient autrefois pour le cheval blanc. A l'époque du voyage de Rubruquis, les Tartares rassemblèrent, le neuvième jour de la lune de mai, toutes les juments blanches qu'ils purent trouver, dans le but de les consacrer; les prêtres chrétiens se virent même obligés d'assister à la cérémonie avec leurs encensoirs. On répandit sur la terre du koomis frais, et une grande fête publique suivit la consécration.

Marco Polo décrit dans les plus grands détails le pouvoir et la magnificence de Kublaï-Khan. Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, ces sujets excitaient, plus que tout autre, la curiosité de ses compatriotes, et, peut-être, outre l'impression qu'avait produite sur sa jeune imagination la grandeur qui entourait l'empereur mongol, conservait-il encore un respect affectueux pour ce maître dont il avait reçu tant de marques d'estime, d'amitié et de considération. « Kublaï-Khan, dit-il, était d'une taille moyenne, mais bien fait et doué d'un beau teint; il avait quatre femmes du premier rang, et chacune d'elles portait le titre d'impératrice, tenait une cour séparée, et, outre une multitude de pages et de dames d'honneur, avait une suite de trois cents femmes d'une grande beauté, de telle sorte que le nombre total des personnes appartenant à leur cour respective se montait au moins à dix mille.

Outre ces quatre femmes, l'empereur possédait encore une certaine quantité de concubines, tirées principalement d'une province de la Tartarie, nommée *Ungut*, dans laquelle se trouvait une ville du même nom, renommée par le beau teint et les traits agréables de ses habitants. Cette province d'Ungut devait être, sans aucun doute, le pays des Uigurs, qui furent toujours considérés comme supérieurs aux autres nations tartares sous le rapport physique, intellectuel et moral. De deux ans en deux ans, ou plus souvent suivant

les circonstances, les officiers impériaux visitaient cette contrée pour y choisir, d'après certains principes de goût que contenaient leurs instructions, quatre ou cinq cents de ses plus belles jeunes filles.

Pendant les mois d'hiver, Kublaï-Khan habitait toujours *Cambalu (Khanbalikh)* ou *la résidence royale* (aujourd'hui Pékin), sur la limite nord-est du Cathay; mais l'empereur ayant partagé l'opinion de ses astrologues, que cette ville devait un jour se révolter contre son autorité, résolut d'en fonder une autre sur le bord méridional de la rivière. La nouvelle cité reçut le nom de *Taidu* (Ta tu, ou grande cour); tous les habitants chinois furent obligés d'évacuer la vieille ville et de venir habiter la ville neuve. Les deux moitiés de Pékin, séparées par la rivière, s'appellent encore aujourd'hui la ville chinoise et la ville tartare.

Taidu formait un carré parfait de 24 milles de circonférence, dont chacun des côtés avait 6 milles de longueur. Les villes chinoises et tartares sont presque toutes carrées; les principes de castramétation ont, à ce que l'on suppose, fait donner la préférence à cette forme; mais il est possible que l'attachement superstitieux des Mongols pour le nombre quatre ait pu aussi contribuer à déterminer ce choix. Des murs de terre, larges de 10 pas à leur base, et plus étroits vers leur sommet, entouraient la ville entière. Les rues étaient tirées au cordeau et si droites qu'en entrant par une porte on voyait la porte qui lui correspondait à l'extrémité opposée de la ville. Chacun des côtés du carré avait trois portes principales, dominées par un palais somptueux, et aux quatre coins du mur d'enceinte s'élevait une caserne destinée aux gardes de la cité, qui se montaient à mille hommes pour chaque porte.

Au-delà des murailles, et devant chacune des portes, s'étendaient douze grands faubourgs de 3 ou 4 milles de longueur, renfermant un bien plus grand nombre d'habitants que la ville elle-même. Dans chacun de ses faubourgs se trouvaient de nombreux hôtels ou caravansérails où logeaient les marchands étrangers, et un quartier séparé était assigné à chaque nation; mais il paraît que ces grands faubourgs, décrits par Marco Polo, ont singulièrement diminué

depuis l'époque à laquelle il les visita. Nous lisons en effet dans la relation de sir Georges Staunton que l'ambassade anglaise qui se rendit à Pékin, l'an 1793, mit seulement quinze minutes à traverser l'un des faubourgs orientaux par lequel elle arriva, et vingt minutes à traverser le faubourg occidental pour lequel elle partit.

Au midi de la ville nouvelle s'élevait le grand palais de Kublaï-Khan dont la description fidèle dut sans doute faire accuser plus d'une fois Marco Polo d'exagération, tant la richesse et la profusion d'un empereur tartare surpassent celle des souverains de l'Europe, tant l'imagination des Européens éprouve de peine à les comprendre et à les rêver. Ce palais était construit au milieu d'un vaste enclos carré, protégé, par une muraille et par un fossé profond, contre toute tentative extérieure; chacun des côtés de ce carré percé à son milieu d'une grande porte, avait 8 milles de long ; en deçà de la muraille extérieure s'en trouvait une autre, à une distance d'un mille, formant, par conséquent, un second enclos carré intérieur, dont chaque côté avait 7 milles de longueur, les soldats faisaient leurs évolutions militaires dans l'espace compris entre ces deux murailles. Cet enclos intérieur avait trois portes du côté du nord et autant du côté du midi ; sur ces deux côtés, la porte du milieu était beaucoup plus large et beaucoup plus belle que les deux autres, car elle était destinée exclusivement à l'usage du khan; par les autres passait qui voulait. Cette coutume de réserver des portes séparées pour le seul usage de la royauté est général parmi les nations tartares.

Le deuxième enclos en renfermait un troisième, situé également à une distance considérable et formant un mille carré; entre ce second et ce troisième enclos était un parc orné d'une grande variété d'arbres et abondamment pourvu de toute espèce de gibier. Aux angles et au milieu du mur intérieur s'élevaient huit grands bâtiments qui servaient de magasins et d'entrepôt. Enfin, dans ce troisième enclos était le palais du khan, qui s'étendait depuis la muraille septentrionale jusqu'à la muraille méridionale, et qui avait, par conséquent, un mille de longueur. Toutefois on avait laissé tout autour un passage suffisant pour les officiers et les

soldats de service. Ce palais, tel que le décrit Marco Polo, était très-majestueux, mais il n'avait qu'un étage, circonstance qui rend plus vraisemblable son immense étendue. Une muraille de marbre, large de deux pas et ressemblant à une terrasse, entourait le bâtiment entier. Des dragons sculptés et dorés des statues de guerriers, des oiseaux et des bêtes féroces, des tableaux de batailles décoraient l'intérieur des grandes salles et des appartements. Les plafonds resplendissaient d'or et de peintures; le toit était peint de plusieurs couleurs, rouge, gris, azur et violet, et si solidement construit qu'il pouvait durer un grand nombre d'années. Aujourd'hui, les palais chinois sont toujours couverts de tuiles jaunes vernies : « les vitres des fenêtres de la demeure impériale étaient si délicates et si finement travaillées, dit notre voyageur, qu'elles avaient la transparence du cristal. » Toutefois, il ne faut pas supposer que les Chinois de cette époque connussent l'art de fabriquer le verre. Ces vitres transparentes, dont parle Marco Polo, étaient probablement faites avec du talc ou quelque autre espèce de coquillage.

Non loin du palais s'élevait un monticule artificiel de terre, haut de cent pieds, ayant un mille de circonférence à sa base, et planté de magnifiques arbres verts; car dès que l'empereur entendait parler d'un bel arbre venu dans quelque lieu que ce fût, il le faisait immédiatement déterrer et transporter avec toutes les racines et la terre qui y était adhérente sur le dos d'éléphants, à cette montagne que sa verdure perpétuelle avait fait surnommer la montagne verte. Dans le même enclos se trouvait également une rivière courante, un aqueduc et un étang approvisionné d'une grande variété d'excellents poissons, couvert de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques. « La vue de tout cet ensemble, s'écrie Marco Polo, la montagne, l'étang, les arbres et le bâtiment, forment un tableau aussi ravissant que merveilleux. » Ces collines sont mentionnées avec la même admiration dans le récit de l'ambassade de lord Macartney. « Nous fîmes, dit sir G. Staunton, une halte en face des trois portes qui occupent presque le centre de ce côté septentrional de la muraille du palais. Cette muraille paraissait enclore une vaste étendue de terrain, et ce terrain n'est pas uni comme ceux que nous

avions traversés avant d'arriver à cette muraille. On remarque en effet plusieurs collines escarpées, et, au pied de ces collines, des trous larges et profonds remplis d'eau. Du sein de ces lacs artificiels aux rives variées et irrégulières sortent quelques petites îles couvertes de charmants édifices de fantaisie entourés de verdure. Les principaux palais de l'empereur sont construits sur des collines de hauteurs différentes. Enfin, de grands et beaux arbres ombragent des habitations d'été et des cabinets de travail ou de repos qui dominent le sommet des éminences les plus élevées. On croirait voir une terre enchantée. »

---

## CHAPITRE VI.

### VOYAGES DE MARCO POLO (suite).

Chine Manji ou Chine méridionale. — Le roi Fanfur. — Il est renversé du trône. — Accomplissement d'une prédiction. — Marco Polo créé gouverneur d'une ville. — Siége de Sa-yan-fu. — Services des Poli. — Grand commerce de Sin-gui. — La rivière Kiang. — Ville de Kin-sai. — Sa grandeur. — Ses marchés, ses canaux et ses ponts. — Sa population. — Sa police. — Vente d'enfants. — Port de Zaïtun. — Manufacture de porcelaine. — Cannibales chinois. — Manière d'effrayer les bêtes sauvages. — Sorciers. — Le sel employé comme monnaie. — Gazelles musquées. — Description des crocodiles. — Superstition du Carazan. — Coutume de dorer les dents. — Le Japon renommé pour sa richesse. — Les Tartares essayent en vain de le conquérir. — Punition des généraux. — Pays de Ciampa. — La grande Java. — La petite Java. — Les rhinocéros. — Le sagou. — Ceylan. — Le rubis du roi. — Mœurs des Hindous. — Saint Thomas. — Ports de l'Arabie. — Madagascar. — Le Rokh. — L'Abyssinie. — Le nord de l'Europe. — Mérite de Marco Polo. — Les missionnaires. — Jean de Montecorvino visite la Perse et l'Inde. — Il se rend en Chine. — Embarras que lui suscitent les Nestoriens. — Ses succès. — Il convertit un prince mongol. — Ses grands travaux. — Il est créé archevêque de Cambalu.

Marco Paolo fut le premier Européen qui visita la Chine, et certes, de tous les voyageurs qui lui ont succédé, nul ne posséda plus que lui toutes les facilités désirables pour acquérir une connaissance parfaite de ce pays. En publiant toutefois la relation de ses voyages, Marco Polo se conforma au goût et aux sentiments de son époque, et la crainte de ne pas intéresser tous ses lecteurs lui fit sans doute omettre à dessein une masse considérable de ses renseignements les plus précieux. La splendeur et l'état actuel de la cour impériale, les mœurs et l'organisation militaire des Tartares, oc-

cupent dans son ouvrage une place beaucoup plus grande, que le caractère, le commerce et l'industrie des Chinois, qui pourtant avaient, sans aucun doute, attiré son attention ; car, dans le cours de sa relation, à mesure qu'il s'avance des frontières de la Tartarie vers le midi de la Chine, il parle avec une admiration toujours croissante des arts, de la richesse et de la population de ce pays.

La partie septentrionale de la Chine, ou celle qui est située au nord du Hoang-ho ou rivière Jaune, reçoit de lui le nom *Khatai* ou Cathay, et il appelle la province de *Mangi*, le pays situé au sud de cette rivière. « Cette province, dit-il, est la plus magnifique et la plus riche qui soit connue dans le monde oriental. Vers l'an 1269, elle obéissait à un prince appelé *Fanfur*, beaucoup plus riche et plus puissant que tous les souverains qui avaient régné dans ce pays pendant l'espace d'un siècle avant son avénement au trône. Fanfur avait un caractère très-doux et très-pacifique ; son peuple lui témoignait un tel amour, et la force naturelle de son royaume, entouré de larges et profondes rivières, était si grande, qu'il lui paraissait impossible qu'une puissance étrangère osât jamais lui déclarer la guerre. Aussi négligeait-il d'entretenir et d'encourager les dispositions militaires de ses sujets, et n'avait-il pas même un seul corps de cavalerie dans tout son royaume, car il ne craignait aucune attaque. Entre autres preuves de la bonté de ce prince, Marco Polo remarque qu'il faisait sauver et élever à ses frais, au nombre de plus de 20,000 chaque année, les enfants que leurs mères exposaient parce qu'elles étaient trop pauvres pour pouvoir les nourrir. On a long-temps révoqué en doute l'existence de cette coutume barbare, d'exposer les enfants ou de les enterrer tout vivants ; mais la véracité du voyageur vénitien est aujourd'hui prouvée jusqu'à l'évidence par le témoignage d'un voyageur moderne digne de foi, qui calcule qu'environ 9,000 enfants périssent tous les ans de cette manière dans la seule ville de Pékin (1).

Les habitudes pacifiques et somptueuses de Fanfur formaient un étrange contraste avec celles de Kublaï-Khan, em-

(1) Barrow, Voyages en Chine. p. 169..

pereur des Tartares, qui n'aimait que les entreprises guerrières, et qui ne songeait qu'à reculer les limites de ses domaines. Après avoir soumis toutes les provinces septentrionales, il résolut de conquérir la riche contrée de Manji, et dans ce dessein il assembla une nombreuse armée de fantassins et de cavaliers, dont il confia le commandement à un général nommé Chin-san-ba-yan, c'est-à-dire aux cent yeux. La hardiesse des mouvements de ce général et la sévérité de ses exécutions dans tous les pays qui osaient lui résister, avaient déjà frappé de terreur tous les Chinois. Quand il s'avança enfin contre la cité royale de Kin-Sai, résidence de Fanfur, celui-ci, alarmé pour sa sûreté personnelle, s'enfuit sur une flotte destinée depuis long-temps à lui servir d'asile en une circonstance pareille; puis, après avoir embarqué tous ses trésors et tous ses effets précieux, cet infortuné monarque confia à la reine le gouvernement de la ville, en lui ordonnant de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, assuré que son sexe la protégerait dans le cas où elle tomberait entre les mains de ses ennemis. Mettant alors à la voile, il alla se réfugier sur certaines îles dans lesquelles se trouvaient des forteresses réputées imprenables et qu'il habita jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle fut ainsi abandonnée à elle même, la reine apprit que des astrologues avaient prédit jadis à son époux qu'il ne serait jamais dépouillé de sa couronne que par un chef qui aurait cent yeux; persuadée qu'une pareille condition ne pourrait pas se réaliser, elle défendit la ville avec courage, bien que ses ressources diminuassent de jour en jour. Mais, comme elle s'informait un matin du nom du commandant en chef de l'armée ennemie, on lui répondit qu'il se nommait Chin-san-ba-yan. Convaincue alors que ce général était celui qui, d'après la prédiction des astrologues, devait chasser son époux du trône, elle n'essaya plus de resister, mais elle se rendit immédiatement. Dès qu'ils possédèrent la capitale de la Chine, les Tartares soumirent sans peine les autres provinces. Kublaï-Khan traita avec les plus grands honneurs la reine captive; il lui accorda une pension proportionnée à la dignité de son ancien rang.

Marco Polo décrit l'une après l'autre toutes les principales

villes qu'il traversa en allant de Hoang-ho au midi de la Chine. Il nous donne quelques détails précieux sur leur industrie, leur population et leurs manufactures de sel, qui rapportaient au khan des revenus presque fabuleux.

En parlant de l'une de ces villes, il nous raconte l'intéressante anecdote que l'on va lire : « En s'éloignant, dit il, dans une direction sud-est de *Chin-gui*, on arrive à la ville importante de *Yan-gui* qui, ayant vingt-sept autres villes sous sa juridiction, peut être considérée comme une cité de premier ordre ; elle appartient au domaine du grand khan. Les habitants sont idolâtres, et tirent leur subsistance du commerce et des arts mécaniques ; ils fabriquent des armes et toutes sortes d'instruments de guerre. Aussi des troupes nombreuses séjournent-elles toujours dans cette partie du pays. Yan-gui est le lieu de résidence de l'un des douze nobles auxquels sa majesté confie le gouvernement des provinces, et, par l'ordre spécial de sa majesté, Marco Polo remplit durant l'espace de trois années les fonctions de gouverneur de cette cité, aux lieux et place de l'un de ces nobles. » Telle est la modeste mention incidente qu'il fait de l'honneur insigne qui lui fut conféré, honneur que les formes actuelles et l'étiquette du gouvernement chinois ne permettraient plus actuellement à aucun étranger d'obtenir. Mais bien que Kublaï-khan respectât en général les usages des peuples conquis, il osa souvent confier les plus hautes fonctions du royaume à des étrangers dignes de les remplir.

La narration de notre auteur contient encore une autre anecdote dans laquelle son père et son oncle jouent un rôle remarquable. La ville de *Sa-yan-fu*, dans la province de Manji, ville très forte et très-importante, profita des avantages de sa position pour résister pendant trois années à toutes les tentatives des Tartares. L'armée des assiégeants ne pouvait approcher Sa-yan-fu que du côté du nord, les trois autres côtés étant entourés de canaux par lesquels les assiégés se ravitaillaient constamment malgré la vigilance de leurs ennemis. Le khan était singulièrement humilié de voir ses armées victorieuses arrêtées ainsi devant cette ville. Les frères Nicolo et Maffio Polo, ayant appris cette nouvelle, proposèrent au khan de construire des machines semblables à celles

dont on se servait dans leur pays, capables de lancer en l'air des pierres du poids de 300 livres, à l'aide desquelles les murailles et les fortifications de la ville assiégée seraient bientôt renversées et détruites. Le khan s'empressa d'accepter leurs offres. Quelques chrétiens Nestoriens, qui se trouvèrent être les plus habiles artisans, travaillèrent sous leurs ordres. En peu de temps les catapultes furent achevées et employées contre la ville assiégée, avec un succès tel, qu'elle se vit bientôt forcée de se rendre. Ce service signalé, rendu à l'empereur par les Poli, contribua beaucoup à augmenter la réputation et le crédit dont ils jouissaient à la cour.

A la distance de quinze jours de marche, au sud-est de Sayan-fu, se trouve la ville de Sin-gui, qui, bien que peu étendue, fait cependant un immense commerce. Elle doit, dit Marco Polo, le nombre vraiment prodigieux de ses vaisseaux, à sa situation sur le Kiang, la plus large rivière du monde; car, en certains endroits, on compte 6, 8 et même 10 milles d'une rive à l'autre. Il faut environ cent jours pour atteindre l'embouchure de ce fleuve dans la mer. Le Kiang reçoit les eaux d'une immense quantité d'autres rivières navigables qui prennent leur source dans les pays éloignés. Plus de 200 villes et 16 provinces jouissent des avantages de sa navigation, qui transporte une masse de marchandises, dont le chiffre total paraîtrait incroyable à ceux qui n'auraient pu en vérifier par eux-mêmes la parfaite exactitude; et certes, lorsque l'on considère la longueur de son cours et la multitude de ses affluents, on ne doit pas s'étonner qu'il soit impossible de calculer la quantité et la valeur de « toutes les denrées transportées de tous côtés dans tant de pays. » Cependant Marco Polo ajoute que l'article principal de ce grand commerce intérieur était le sel que le Kiang et ses tributaires servaient à transporter dans toutes les villes situées sur leurs bords, et que ces villes distribuaient ensuite à toutes les localités situées dans l'intérieur des terres. Il affirme qu'il compta un jour à Sin-gui au moins 5,000 vaisseaux, et que d'autres ports du Kiang en contenaient souvent un nombre beaucoup plus considérable. Tous ces vaisseaux avaient une espèce de pont, un mât et une voile; leur chargement variait de 4 à 12,000 *cantari* de Venise, c'est-à-dire de 2 à 600 tonneaux. Ils ne se servaient de

cordages de chanvre que pour les manœuvres courantes. Les haussières ou cordes de remorque étaient faites de cannes ou de bambous fendus dans toute leur longueur en bandes minces et tressés ensemble de manière à former de fortes cordes de 300 pas de long. A l'aide de ces cordes, des chevaux traînaient les vaisseaux le long des rivières. Chaque bâtiment portait avec lui dix ou douze de ces animaux destinés à faire ce service. Les bords de la grande rivière Kiang étaient couverts de villages et qui se succédaient l'un à l'autre sans aucune interruption ; çà et là s'élevaient du sein des eaux des collines et des rochers couverts jusqu'à leur sommet de temples consacrés aux idoles et d'autres édifices remarquables.

Mais c'est surtout dans sa description de Kin-sai que notre auteur laisse éclater l'admiration et l'étonnement que lui font éprouver l'immense population et le commerce intérieur de la Chine. Cette ville, l'ancienne capitale de la Chine méridionale, est proprement appelée *Hang-cheu*. Mais Marco Polo semble avoir pris par erreur son épithète ordinaire pour son nom. « Trois jours après avoir quitté *Va-gin*, on arrive, dit-il, à la grande et magnifique ville de Kin-sai, nom qui signifie la *Ville céleste*, et que lui ont valu sa supériorité sur toutes les autres villes du monde, sous le rapport de la grandeur et de la beauté, et ces plaisirs si abondants qui peuvent faire croire à ses habitants qu'ils sont déjà dans le paradis. » Il déclare qu'il visita souvent cette ville, qu'il s'enquit des moindres circonstances qui la concernaient, et qu'il prit avec le plus grand soin note de ses observations. Cependant il est impossible d'ajouter foi à cette assertion, que, d'après les calculs ordinaires, la ville de Kin-sai avait 100 milles de circuit. La circonférence de Hang-cheu n'est aujourd'hui, d'après les suppositions les plus exagérées, que de 18 à 20 milles. Sous tous les autres points, les descriptions des voyageurs modernes ont confirmé sa relation. D'un côté de la ville, est un lac remarquable par la pureté de ses eaux et les paysages pittoresques de ses rives ; de l'autre coule une rivière de 4 milles de large, et bordée vers la mer par un magnifique rivage, aussi loin que la vue peut atteindre. D'innombrables canaux coupent la ville dans tous les sens, et pa-

raissent avoir déjà mis, à l'époque où Marco Polo visita Kin-sai, la rivière en communication avec le lac.

A l'en croire, le nombre des ponts montait à 12,000 ; ceux qui étaient jetés sur les canaux principaux, et auxquels venaient aboutir les grandes rues, avaient des arches si élevées et si bien construites, que ces vaisseaux pouvaient passer dessous pendant que les voitures et les chevaux les traversaient. Sans doute tous les détails qu'il nous donne, concernant la grandeur de Kin-sai ou *Hang-cheu*, dépassent de beaucoup les calculs des voyageurs modernes. Mais, comme cette ville était autrefois la résidence royale et la capitale de l'empire, il se peut qu'à une certaine époque elle ait été beaucoup plus étendue et beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Marco Polo nous apprend qu'elle renfermait 10 places ou plutôt 10 marchés principaux, ayant chacun un demi-mille de long, éloignés de 4 milles l'un de l'autre, et servant trois jours de chaque semaine de lieu de réunion à 40 ou 50,000 individus qui y venaient faire le commerce. De grands canaux conduisaient de la rivière à ces marchés, et sur leurs rives s'élevaient de grands édifices de pierres, destinés à servir de magasins aux marchands de l'Inde ou d'autres pays éloignés.

En décrivant Kin-sai, Marco Polo nous donne plusieurs détails curieux concernant les mœurs des Chinois et la police de leur ville. Il remarque, par exemple, que tous les individus appartenant aux basses classes du peuple ne se faisaient aucun scrupule de manger indifféremment toute espèce de viande, si immonde qu'elle fût; trait national, qui a attiré l'attention des voyageurs à toutes les époques. Les Chinois dévorent avec un égal appétit la chair d'un bœuf ou d'un chameau, d'un mouton ou d'un âne; mais les quadrupèdes qui cherchent et trouvent leur subsistance dans le voisinage des habitations humaines, tels que les cochons et les chiens, forment la base de la nourriture animale, et se vendent publiquement dans tous les marchés.

Marco Polo se trouvait à Kin-sai à l'époque où le gouvernement reçut le rapport annuel, contenant le budget des recettes, et le recensement des habitants; il eut ainsi l'occasion d'apprendre que la population de la ville s'élevait à 160 *tomans* de feux, et comme un toman vaut 10,000, il s'ensuit

que la ville entière devait contenir alors 1,600,000 familles. Toute cette population ne possédait qu'une seule église de chrétiens Nestoriens. Un tel nombre de familles dans une seule cité paraîtra peut-être excessif; mais qu'on ne l'oublie pas, la population d une ancienne capitale chinoise ne saurait être comparée en aucune manière à celle d'une ville moderne. Encore aujourd'hui, Kin-sai ou Hang cheu compte, dit-on, presque autant d'habitants que Pékin. Or, on évalue à environ 3,000,000 la population de cette dernière ville, qui n'est ni un port, ni une place commerciale ou manufacturière, ni même un lieu de plaisir. Chaque père de famille, ou chaque propriétaire, est forcé d'afficher à la porte de sa maison un écrit spécifiant le nom et le sexe de tous les membres de sa famille, ainsi que le nombre de ses chevaux. De cette manière, les officiers publics connaissent toujours avec exactitude la population et les ressources des pays compris dans leurs diverses juridictions. Notre voyageur remarqua aussi que les pauvres, qui étaient dans l'impossibilité de subvenir aux besoins de leur famille, avaient l'habitude de vendre leurs enfants aux gens riches, afin qu'ils fussent mieux nourris et mieux élevés. A 25 milles de Kin-sai, à l'embouchure du fleuve qui la traversait, était le grand port de *Ganpu* ou Canfu, que quelques voyageurs ont cru retrouver dans le moderne Ning-po, l'un des trois ports chinois qui entretiennent des relations commerciales avec les pays étrangers.

Marco Polo remarque qu'on importait de la grande ville commerciale de Zaitun une quantité si considérable de poivre, que celle qui était expédiée à Alexandrie pour approvisionner l'Europe occidentale n'en excédait peut-être pas la centième partie. Parlant de la consommation extraordinaire de cette denrée, il rapporte que la ville de Kin-sai en absorbait, pour sa part, plus de 2,000 tonneaux chaque année; mais on croit qu'il confond ici la masse importée avec celle qui était effectivement consommée. La ville de Zaitun se trouvait bâtie sur un bras de la rivière de Kin-sai, et à la jonction de ces deux bras s'élevait la ville de Tingui, renommée pour ses manufactures de belle porcelaine. On faisait dans ce pays de grands tas de terre de porcelaine qu'on laissait exposés sans y toucher jamais, durant quarante

années, à l'action de l'atmosphère. Cette terre ainsi raffinée devenait alors propre à être manufacturée, et, pendant qu'elle demeurait dans cet état de préparation, les parents la léguaient souvent comme leur unique fortune à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Telle est la seule mention que Marco Polo ait faite, dans son ouvrage, de la plus remarquable industrie des Chinois. Mais on peut supposer qu'ayant vécu si long-temps en Chine, il cessa de regarder la porcelaine fine comme une curiosité, et se contenta d'y faire seulement cette courte allusion dans le récit sommaire qu'il publia de ses voyages. Un motif semblable, mais plus difficile à comprendre, a dû l'empêcher de parler de l'usage du thé, qui ne pouvait échapper à son attention, ni comme une grande source de revenus publics, ni comme une remarquable coutume nationale. Cette omission a toujours été le principal argument de ceux qui nièrent l'authenticité de sa relation et la réalité de ses voyages en Chine. Mais sa véracité générale est si clairement et si complètement établie par les plus savants critiques, que son silence concernant l'usage du thé doit être attribué à l'imperfection de ses notes, et aux circonstances pénibles dans lesquelles il écrivit avec hâte la relation que nous possédons aujourd'hui.

La province de Koncha, dont la capitale s'appelait Fu-giu, bornait la vice-royauté de Kin-sai. Cette riche et populeuse contrée produisait une grande abondance de safran et de gingembre, mais notre auteur parle en termes vraiment singuliers de ses habitants. « Ils ont, dit-il, l'habitude de manger de la chair humaine, qu'ils trouvent plus délicate que toute autre viande, pourvu toutefois que la personne dont ils se régalent ne soit pas morte de maladie. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils laissent flotter leurs cheveux en désordre sur leurs oreilles et se peignent la figure d'une brillante couleur bleue. Ils sont si sauvages que, lorsqu'ils tuent leurs ennemis dans le combat, ils s'empressent de boire leur sang et dévorent ensuite leurs cadavres. » Il faut le reconnaître, le passage que nous venons de citer ne peut pas s'appliquer aux efféminés Chinois, et on a conjecturé que Marco Polo avait, par erreur, introduit dans cette partie de son ouvrage une description des Battas, tribu farouche qui habite Sumatra. Mais

d'où provient une semblable confusion? Ne semble-t-il pas qu'il a eu réellement l'intention d'accuser les Chinois de manger de la chair humaine, et que sa mémoire lui rappela en même temps les cannibales belliqueux de Sumatra? Nous l'avons vu dans un chapitre précédent, les voyageurs arabes du neuvième siècle portèrent la même accusation contre les habitants de la Chine.

Marco Polo voyagea, à ce qu'il paraît, dans les provinces de la frontière occidentale de la Chine, qu'aucun autre Européen n'avait visitées avant lui. Les plaines élevées du Thibet renfermaient des déserts peuplés de lions et d'autres bêtes féroces, si étendus qu'il fallait vingt jours pour les traverser. Des cannes d'une grande hauteur, peut-être des bambous, croissaient en abondance sur tous les points de ce pays; et quand nos voyageurs bivouaquaient en plein air pendant la nuit, ils allumaient un grand feu avec ces cannes et des roseaux verts, lesquels en brûlant produisaient un tel pétillement qu'on l'entendait à plusieurs milles à la ronde, et qu'il effrayait les bêtes sauvages. Les habitants du Thibet passaient alors pour les plus habiles nécromanciens du monde. Ils pouvaient soulever des tempêtes accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre, et produire plnsieurs autres phénomènes miraculeux. La province de Kaindu, contiguë au Thibet, renfermait une mine de turquoise, et un lac d'eau salée dans lequel on pêchait une grande quantité de perles; de petits pains de sel, valant environ vingt centimes chacun, formaient la monnaie habituelle du pays. Des troupeaux de gazelles musquées erraient sur toutes les collines, si nombreux qu'ils parfumaient l'atmosphère à une distance de plusieurs milles.

La province de Carazan était infestée par des crocodiles et des alligators dont notre auteur nous a donné une singulière description : « On y trouve, dit-il, de gros serpents de 10 pieds de longueur, et d'une circonférence de 10 palmes près de la tête; ces serpents ont de courtes pattes, armées de trois griffes semblables à celles d'un tigre; leurs yeux sont très-larges et très-étincelants; leur gueule assez grande pour pouvoir avaler un homme entier; leurs dents très-larges et très-pointues; enfin, tout leur extérieur est si formidable

qu'aucun homme, aucune espèce d'animal ne peut approcher d'eux sans terreur. » Avant que les habitants de Carazan eussent été subjugués par l'empereur tartare, ils avaient la coutume de massacrer tous les étrangers qui venaient dans leur pays, et qui possédaient quelques avantages intellectuels ou physiques, espérant que son âme resterait dans leur famille avec toutes les qualités dont elle était douée.

Dans la province de Kankandan, les hommes et les femmes recouvraient leurs dents de petites plaques d'or très-minces, et se tatouaient les bras et les jambes. L'usage de dorer les dents ou de les teindre en noir semble être particulier aux nations malaises. Dans le Kankandan, lorsqu'une femme accouchait, son mari se mettait immédiatement au lit, et il y restait, comme s'il eût été malade, pendant cinquante jours, recevant les félicitations de ses parents et de ses amis. Cette singulière coutume avait déjà été remarquée chez les *Tibareni* des montagnes de l'Arménie.

Marco Polo fut le premier voyageur qui fit connaître aux Européens les îles du Japon, et son indication précise de terres orientales aussi éloignées eut, ainsi qu'on le verra plus tard, une influence très-importante sur les entreprises maritimes du quinzième siècle : « *Zipangu*, dit-il, est une île située à la distance d'environ 1,500 milles de la côte de Manji. » Ce nom de *Zipangu* vient évidemment de l'expression chinoise *Ge-pen-kue*, ou le royaume du Japon. « Les habitants, ajoute-t-il, sont doués d'un beau teint, bien faits, et civilisés. Ils possèdent en grande abondance tous les métaux précieux. Le roi a fait recouvrir le toit de son palais d'une plaque d'or, exactement comme nous couvrons nos maisons, ou plutôt nos églises, de plaques de plomb. Les lambris des salles sont aussi en or; plusieurs appartements renferment de petites tables d'or pur, et d'une épaisseur extraordinaire ; enfin, les fenêtres sont aussi chargées d'ornements du même métal.

La renommée du Japon et de ses incalculables richesses déterminèrent l'empereur tartare Kublaï-Khan à tenter sa conquête, afin de l'annexer à ses vastes domaines. L'expédition atteignit l'île sans avoir éprouvé aucun accident, et enleva d'assaut une forteresse dont la garnison avait refusé de

se rendre. Ordre fut alors donné de la passer au fil de l'épée. En conséquence, les vainqueurs s'empressèrent de massacrer leurs ennemis désarmés ; mais ils ne purent parvenir à tuer ou à blesser avec leurs épées huit de ces malheureux, qu'une amulette introduite dans le bras droit, entre la chair et la peau, mettait à l'abri de toutes les blessures du fer. Instruits de ce fait, ils les assommèrent à coups de massue. Aussitôt après s'éleva une violente tempête, qui détruisit la majeure partie de la flotte tartare. Les amiraux retournèrent en Chine, et les soldats, abandonnés sur l'île faute de bâtiments pour les transporter, furent bientôt obligés de se rendre eux-mêmes aux naturels. Lorsque le grand khan apprit, quelques années plus tard, que l'issue malheureuse de cette expédition devait être attribuée aux dissensions survenues entre les deux amiraux, il fit couper la tête à l'un d'eux, et envoya l'autre dans l'île sauvage de Zorza, où l'on exécute de la maniere suivante les criminels d'état : on les enveloppe, les deux bras collés contre le corps, dans la peau fraîche d'un buffle, que l'on coud ensuite solidement ; quand cette peau sèche, elle comprime le corps du supplicié avec une telle force que ce malheureux est incapable de faire le moindre mouvement, et qu'il périt ainsi d'une mort lente et cruelle. La tentative des Tartares sur le Japon eut lieu en 1264, quelques années avant l'arrivée de Marco Polo à la cour du grand khan. Si de telles causes d'animosité n'eussent pas existé entre les Tartares et les Japonais, peut-être le voyageur vénitien se fût il dispensé d'accuser de *cannibalisme* ce dernier peuple, qu'il traite dans d'autres passages de peuple civilisé : « Le lecteur doit être informé, dit il, que les habitants idolâtres de ces îles, lorsqu'ils s'emparent de la personne d'un de leurs ennemis qui n'a pas le moyen de payer sa rançon, invitent tous leurs parents et tous leurs amis, et, massacrant leur prisonnier, font cuire et mangent son cadavre dans un banquet de fête, affirmant qu'ils ne connaissent aucune chair plus succulente que la chair humaine »

Au midi du Japon s'étendait la mer de *Chin*, ou la mer Chinoise, dans laquelle, d'après les renseignements recueillis par notre voyageur, on ne comptait pas moins de sept mille quatre cent quarante îles, pour la plupart habitées, produi-

sant des épices en abondance, et faisant un grand commerce entre elles. Après une navigation de 1,200 milles au sud-ouest, à travers le golfe de Yunan, Marco Polo débarqua dans la province de *Ziamba* ou Ciampa, au midi de la Cochinchine, et qui payait au grand khan un tribut d'éléphants et de bois d'aloës. A l'en croire, il visita ce pays en 1280, époque à laquelle le roi avait trois cent vingt-cinq enfants des deux sexes. A une distance de 1,300 milles au sud-ouest de Ciampa, il place l'île de *Java*, qu'il visita également, et qu'il regarde comme la plus grande île du monde, car elle a, dit-il, une circonférence de 3,000 milles. Les détails qu'il nous donne sur cette île ne nous permettent pas de déterminer avec précision s'il a voulu parler de Bornéo ou de la Java actuelle; il est encore plus difficile de deviner quelles sont les îles auxquelles il donne les noms de *Sondur*, *Condur*, et *Boeach* ou *Loeach*. Quant à la petite Java, qu'il habita cinq mois, et qui était incontestablement Sumatra, elle se divisait, dit-il, en huit royaumes; et il visita six de ces royaumes, dont l'un, appelé *Samara* ou *Samatra*, donna son nom à l'île entière, et dont un autre était le *Lambri* ou le Lamery des géographes arabes.

Parmi les curiosités de ce pays, Marco Polo mentionne le rhinocéros, auquel il donne toutefois le nom de licorne : « Ces animaux sont moins grands, dit-il, que les éléphants; ils ont des pieds de la même forme, et un poil pareil à celui des buffles. » Mais il suppose à tort que la corne du rhinocéros se trouve placée au milieu de son front : « La tête de cet animal, ajoute-t-il, ressemble à celle du sanglier, et elle est presque toujours penchée vers la terre. Ce sont des bêtes fort sales; elles aiment à séjourner, à se vautrer dans la boue, et ne ressemblent en rien à ces licornes que l'on trouve, dit-on, dans l'autre partie du monde, et qui se laissent prendre même par des jeunes filles. » Dans le royaume de Fanfur, à Sumatra, on faisait, avec des arbres de haute taille, une sorte de farine d'après le procédé suivant : on enlevait l'écorce mince de l'arbre, on fendait le tronc en divers morceaux, on prenait la moelle de l'arbre qu'on mettait infuser dans l'eau; puis, après cette préparation, on en composait de petits gâteaux que l'on broyait ensuite en farine :

« J'ai apporté à Venise quelques-uns de ces gâteaux, dit notre voyageur, et ils ont à peu près le goût du pain d'orge. » Ainsi Marco Polo fut le premier Européen qui fit connaître le sagou à l'Europe, car l'arbre dont il parle est évidemment le palmier monoïque qui produit cette moelle.

Après avoir mentionné les îles Nicobar et Andaman, il se rend ensuite à Ceylan, que sa grandeur place, dit-il, dans de meilleures conditions que toute autre île du monde. « Elle avait 2,400 milles de circonférence, mais on prétendait qu'elle était diminuée de moitié; car, selon la croyance populaire, les ouragans du nord minaient peu à peu ses montagnes, qui tombaient et disparaissaient dans la mer. » Marco Polo parle aussi d'un grand rubis que possédait le roi, et auquel la renommée donnait la longueur d'une palme, l'épaisseur du bras d'un homme, un éclat indescriptible et une pureté parfaite. Kublaï-Khan offrit, en échange de ce rubis, la valeur d'une ville entière; mais le roi de Candy refusa de céder, à quelque prix que ce fût, un joyau si précieux, qui lui avait été légué par ses prédécesseurs.

De Ceylan, Marco Polo se rendit dans la péninsule de l'Inde, et, bien que sa connaissance de ce pays ne s'étendît évidemment pas fort loin dans l'intérieur des terres, il nous donne cependant des détails assez circonstanciés sur ses principales merveilles. Il décrit les brahmines ou *Abrajamin* non-seulement comme la caste religieuse de la nation, mais encore comme une communauté de sages et de sorciers. Sans leur assistance, il était impossible de pêcher des perles avec quelque chance de succès, car ils avaient seuls le pouvoir de dompter les monstres de l'Océan. Les chevaux étaient rares dans cette partie de l'Inde. On les importait, au treizième siècle, de l'Arabie et de la Perse, de la même manière qu'on les importe aujourd'hui; faute de fourrages, on les nourrissait de riz bouilli, et même de viande. Ces renseignements de Marco Polo ont été confirmés depuis par des voyageurs modernes. Sur quelques points de l'Inde, il n'est pas rare de voir les chevaux nourris avec de l'ail, du beurre et des têtes de mouton bouillies.

La vénération que les Hindous témoignaient à la race bovine n'échappa point à l'attention du Vénitien. Les habitants

du Maabar croyaient commettre un péché en mangeant du bœuf et plusieurs autres espèces de viandes. Quelques tribus cependant, nommées *Gaui* (hommes-vaches), jouissaient du privilége de manger la chair des vaches qui mouraient de mort naturelle ; mais ils n'osaient pas tuer ces animaux. Marco Polo parle aussi des palanquins dans lesquels les personnages de distinction se faisaient porter d'un lieu à l'autre. Il apprit encore que saint Thomas l'apôtre avait prêché le christianisme dans l'Inde ; qu'il était enterré dans la cité de Méliapoor, au nord du Maabar, et que des miracles s'accomplissaient sur sa tombe. Les mœurs dissolues des Hindous, plus apparentes dans le voisinage des pagodes ; leur abstinence du vin, et leur aversion pour la mer, existaient à l'époque de Marco Polo telles qu'elles existent encore aujourd'hui.

Après la description de l'Inde vient celle des principales villes de la Perse et de l'Arabie, d'une partie de l'Afrique orientale, et enfin des déserts de l'Asie septentrionale, sur lesquels on n'avait encore que des renseignements fabuleux. Le port d'Aden était un marché considérable, d'où l'on exportait les chevaux dans l'Inde, et où l'on apportait la plus grande partie des épices et des autres productions de l'Inde destinées à être expédiées dans les ports de l'Europe. D'Aden, de petits bâtiments portaient ces diverses denrées à Suez, et de Suez on les conduisait par terre à Alexandrie. Au nord d'Aden, sur la côte occidentale du golfe Persique, se trouvait *Escier*, à présent Adsjar, dont les environs produisaient une grande quantité d'encens. Marco Polo parle aussi de la célèbre île d'Ormuz, de son grand commerce, et de ses frêles vaisseaux cousus ensemble avec la fibre tressée du cocotier. Il visita encore, à ce qu'il paraît, Bassora : il sut, du moins, que les meilleures dattes croissent dans ce pays, situé, ajoute-t-il, sur l'une des grandes routes commerciales de l'Inde et de l'Europe. A Bagdad, éloignée de dix-sept jours de marche de la mer, on chargeait toutes les marchandises sur des chameaux, et cette ville était le marché principal des perles que l'on envoyait en Europe.

Parmi les divers pays de l'Afrique orientale, notre voyageur mentionne d'abord *Majastar* ou Madagascar, qui exportait une grande quantité d'ivoire. « Les marins, dit-il,

racontent d'étranges histoires concernant un grand oiseau appelé *Rokh* qui se trouve, à ce qu'on prétend, dans ces contrées. A en croire les Arabes cet oiseau était assez fort pour enlever un éléphant. » Marco Polo puisa peut-être aux mêmes sources les détails qu'il nous donne sur des îles peuplées exclusivement, les unes d'hommes, les autres de femmes ; il ne mentionne que deux pays du continent africain : le Zanguebar, habité par des nègres, et dans lequel on trouvait des moutons très-différents de ceux d'Europe ; et l'Abyssinie, qu'il appelle tour à tour *Abascia* ou *Kubesh*, nom que lui donnent les Arabes, et l Inde du milieu. Le souverain de ce pays, qui était chrétien, régnait aussi sur des mahométans ; l'or abondait dans ses domaines.

De la description de ces contrées méridionales, notre auteur passe à celle des régions de l'Asie du nord. Ce pays fournissait chaque année au commerce les plus précieuses fourrures ; mais il n'était qu'une suite de marécages, gelés et couverts de neige pendant la plus grande partie de l'annee. On trouvait un nombre considérable de faucons dans les îles de la mer des Ténèbres Les habitants se servaient de traîneaux traînés par des chiens. Le soleil ne se montrait jamais durant les mois d'hiver, et les Tartares profitaient souvent de ces longues nuits pour envahir le pays et emporter toutes les fourrures. Marco Polo termine en remarquant que dans cette partie du monde se trouve située la *Ruzie*, empire d'une immense étendue et tributaire des Mongols.

Marco Polo a été justement appelé le createur de la géographie moderne de l'Asie. De tous les voyageurs qui ont visité l'Orient avant le quinzième siècle, il est le plus celèbre et le plus estimé. Loin de diminuer à mesure que la science devint plus étendue et plus positive, sa réputation n'a fait que s'accroître ; car les descriptions modernes et de plus en plus détaillées des pays qu'il avait visités ont fourni des preuves innombrables de son exactitude et de sa véracité. Ses contemporains accusèrent d'exagération les détails qu'il leur donnait sur la puissance et la civilisation d'un empire situé à l'extrémité de la terre ; mais le temps et les progrès toujours croissants de la géographie en Orient ont prouvé que ses scrupules égalaient sa crédulité ; qu'il n'avait pas

inventé une seule des fables que renfermait son ouvrage, mais que, semblable en cela à Hérodote, il racontait avec la même fidélité, et ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et ce qu'il avait appris par d'autres voyageurs.

Sous Gengis-Khan, la Tartarie se trouvait divisée en un grand nombre de petits états dont la plupart n'existent plus aujourd'hui. Quelques villes ont changé de nom; d'autres furent détruites entièrement dans ces guerres continuelles que se firent, durant l'espace de deux cents ans, toutes ces tribus et toutes ces nations qui formaient jadis le grand empire des Mongols. La géographie de l'Asie centrale ne renferme donc que quelques points principaux sur lesquels les documents authentiques de l'époque actuelle puissent coïncider exactement avec les détails du voyageur vénitien. Les circonstances malheureuses qui empêchèrent Marco Polo de publier une relation plus méthodique de ses voyages ont obscurci l'éclat de sa réputation et privé le monde savant d'une partie des travaux de ce grand homme.

Si les premiers missionnaires catholiques de la Chine furent si bien reçus et si bien traités par les empereurs mongols, ils le durent peut-être jusqu'à un certain point au respect conservé pour la mémoire de Marco Polo, qui avait quitté ce pays quelque temps seulement avant leur arrivée. Les humbles travaux de ces hommes pieux montrent parfois un degré de patience et de persévérance presque aussi étonnant que les brillants succès et l'activité de Marco Polo; et le missionnaire qui atteignit le premier Cambalu ou Pékin fut peut-être le plus remarquable de toute la série.

Le pape Nicolas V envoya en 1288 un frère mineur nommé Jean de Montecorvino prêcher la foi dans l'Orient. Après avoir visité la cour de Perse et remis au roi Argun une lettre du souverain pontife, ce missionnaire se rendit dans l'Inde, où il demeura treize mois avec un marchand nommé Leucolongo et un moine de l'ordre des frères prêcheurs appelé Nicolas de Pistoie. Ce dernier étant mort, ses deux compagnons l'enterrèrent dans l'une des églises de St-Thomas.

Montecorvino baptisa dans l'Inde environ cent personnes; continuant alors son voyage en Orient avec son compagnon, le marchand Leucolongo, il arriva dans le Cathay, c'est-à-dire

dans la Chine du nord, et remit au souverain des Tartares les lettres du pape qui l'invitait à embrasser le christianisme. Mais ce prince ne fit aucune attention aux conseils désintéressés du souverain pontife, bien qu'à cette même époque il se montrât très-indulgent et même partial envers les chrétiens et surtout envers les Nestoriens, qui s'était multipliés d'une manière extraordinaire dans son royaume, persécutèrent avec la dernière animosité toutes les sectes chrétiennes différentes de la leur. Le moine italien eut beaucoup à souffrir de leur opposition, et plusieurs fois même il faillit devenir leur victime. Pendant onze années il soutint seul cette lutte inégale ; mais à l'expiration de ce temps un moine franciscain de Cologne nommé Arnold vint heureusement le secourir et joindre ses efforts aux siens.

Montecorvino avait passé six années à construire une église dans la ville de Cambalu ; il était parvenu à élever un clocher ou beffroi garni de trois cloches qui appelaient à chaque heure du jour les néophytes à la prière. Il avait baptisé environ six mille personnes, et peut-être en eût il converti trente mille sans les menaces et les persécutions des Nestoriens. Achetant en outre cent cinquante enfants âgés de moins de onze ans et qui n'avaient encore aucune religion, il les instruisit dans la foi chrétienne, leur apprit le grec et le latin et composa pour leur usage des livres de prières, des hymnes et d'autres ouvrages religieux (1).

Montecorvino espérait retirer de plus grands avantages de la conversion d'un prince mongol, de la tribu des Keraites, qu'il appelait Georges, et auquel les relations du moyen-âge donnent quelquefois le nom du Prêtre Jean. Un grand nombre des vassaux de ce prince, jusqu'alors partisans du Nestorianisme, suivirent son exemple, embrassèrent la foi catholique et demeurèrent fidèlement attachés à leur religion nouvelle jusqu'à la mort de Georges, qui eut lieu en 1299. Mais lors de cet événement, cédant aux séductions de leurs compatriotes, qui étaient restés fidèles à la secte nestorienne, ils abjurèrent le catholicisme, et Montecorvino, obligé de rester auprès du grand khan, ne put faire aucun effort efficace pour prévenir leur défection.

(1) Abel Rémusat : Nouv. Mél., t. II, p. 193.

Cependant notre infatigable moine était cruellement affligé de manquer dans les travaux apostoliques d'une assistance qui lui eût été si utile et si nécessaire, et il n'avait reçu depuis douze années aucune nouvelle authentique de la cour de Rome, sur laquelle un medecin italien arrivé en Tartarie vers l'an 1303 faisait circuler les bruits les plus extraordinaires. A la suite de cette defection si pénible pour lui, il écrivit en 1305 une lettre datée de Khan-Balikh et adressée à tous les religieux de son ordre, dans laquelle il les suppliait de leur envoyer entre autres secours des livres de chœurs, des psautiers et des légendes des saints.

Il leur annonçait aussi qu'il connaissait à fond la langue tartare, c'est-à-dire la langue mongole; qu'il avait traduit dans cette langue les psaumes et le Nouveau-Testament, et fait transcrire avec soin les traductions en caractères mongols; qu'il lisait, qu'il écrivait le mongol, prêchait en mongol, et que si le roi Georges eût vécu un peu plus long-temps, une traduction complète des offices latins eût été répandue dans tous les domaines du grand khan (1).

Dans une autre lettre écrite l'année suivante, Jean de Montecorvino mentionne la bonté avec laquelle le grand khan l'a traité. Il énumère les honneurs qu'il a reçus comme envoyé du pape, et, pour donner un nouvel exemple de la faveur impériale, il cite la permission qu'il vient d'obtenir de construire une deuxième église à une distance si rapprochée du palais et même de la chambre du khan, que ce prince pourra entendre distinctement les voix de ceux qui célébreront les offices divins. Il serait permis de douter de la véracité de ces assertions, si les historiens chinois ne s'accordaient pas tous sur la réception favorable faite par les empereurs mongols aux prêtres de toutes les religions; car leurs cours furent toujours remplies à toutes les époques des Shamanistes de l'Inde et des Lamas du Thibet, avec lesquels les chrétiens Nestoriens et peut-être les catholiques eux-mêmes paraissent avoir été fréquemment confondus. Son récit de la conversion du prince Kéraite pourrait être considéré comme une fiction destinée à rehausser le mérite de ses services; mais elle s'accorde parfaitement aussi avec les relations des écrivains

(1) Wadding : Annal. scrip. min., t. VI, p. 69.

orientaux, qui déclarent que l'on comptait beaucoup de chrétiens parmi les Kéraites, et qui nomment plusieurs princes de cette nation comme ayant professé ouvertement la religion chrétienne.

Enfin Jean de Montecorvino reçut la récompense de ses longs services : l'an 1314 le pape Clément V érigea en sa faveur le siége archiépiscopal de Khan-Balikh ou Pékin, et il envoya à son secours André de Pérouse et quelques autres moines qu'il créa évêques et suffragants de Khan-Ba'ikh. De grandes prérogatives furent accordées à ce siége, tant à cause de l'influence immense qu'il pouvait avoir sur la propagation de la religion chrétienne dans les contrées les plus reculées de l'Orient, qu'en considération du mérite éminent du personnage célèbre qui avait le premier possédé cette dignité. Jean obtint pour lui et pour ses successeurs le droit de créer des évêchés, de gouverner toutes les églises de la Tartarie, à la seule condition de reconnaître la suprématie spirituelle des papes, et de recevoir d'eux le pallium ou vêtement archiépiscopal.

Le décret pontifical qui contient ces réglements recommandait aussi au nouvel archevêque de faire peindre dans toutes ses églises les mystères de l'Ancien et du Nouveau-Testament, afin de charmer les yeux des barbares et de les amener ainsi peu à peu à reconnaître le culte du vrai Dieu. Cette recommandation était une réponse faite à un passage de l'une des lettres de Jean, dans laquelle il racontait qu'il avait fait peindre, pour *l'instruction des simples*, les histoires principales de l'Écriture avec des explications écrites au-dessous, en lettres latines, tarsiques et persanes, de sorte que tous les peuples du monde pouvaient les lire. Par les caractères tarsiques, il entend sans doute désigner ceux de Nigur, dont à cette époque le pays était souvent appelé Tarse, d'un vieux mot tartare signifiant infidèle, et qui fut, à ce qu'il paraît, appliqué successivement dans la Tartarie aux disciples de Zoroastre et aux chrétiens Nestoriens.

Jean de Montecorvino mourut vers l'an 1330, et un moine franciscain nommé Nicolas lui succéda dans l'archevêché de Khan-Balikh. Mais des causes que nous ne connaissons pas firent bientôt tomber dans un oubli profond les siéges épiscopaux créés par Clément V.

## CHAPITRE VII.

### ODÉRIC DE PORTENAU.

Itinéraire de Pegoletti. — Voyages des caravanes. — Gintarchan. — Sara. — Saracanco. — Organci. — Oltrarra. — Armalecco. — Camexu. — Gamalecco. — Oderic de Portenau. — Trébizonde. — Mont Ararat. — Tour de Babel. — Les Chaldéens. — Martyre de quatre prêtres. — Leurs os recueillis par Portenau. — Ses miracles. — Forêt de poivriers. — Foire de Jaggernaut. — Tortures volontaires. — Les cannibales du Lamouri. — Richesses de l'île de Java. — Sagoutiers. — Amulettes trouvées dans des roseaux. — Prodigieuse multitude de poissons. — Traits caractéristiques des Chinois. — Mode de pêcher en Chine. — Fête des idoles. — Vallée des morts. — Le grand Lama. — Jean Mandeville. — Ses voyages fabuleux. — Rivière de rochers. — Ile des Géants. — Agneaux de Tartarie. — L'arbre à diamant. — Palais du Prêtre Jean.

La politique, le commerce et la religion, ces trois principaux mobiles de toutes les entreprises hardies, continuèrent pendant les quatorze et quinzième siècles à diriger l'attention des Européens vers le centre de l'Asie. Les victoires de Tamerlan, qui sut un instant arrêter les progrès formidables des Turcs, occupèrent singulièrement le monde chrétien qu'elles comblèrent d'espérance et de joie. Aussi les routes des caravanes au travers de l'Asie paraissent-elles avoir été à cette époque plus fréquentées qu'on ne le pense généralement. Mais les nouvelles voies que s'était ouvertes le commerce dans l'Égypte, puis ensuite dans l'Océan, par le cap de Bonne-Espérance, firent abandonner peu à peu ces routes, et les firent même enfin presque entièrement oublier. Francisco Balducci Pegoletti, marchand italien, qui voyagea en Asie, vers l'an 1335, nous retrace succinctement l'itinéraire que suivaient d'habitude les marchands européens. La seule partie de son ouvrage qui a un rapport direct avec l'histoire de la géographie est le chapitre intitulé « Guide pour aller de Tana à Cathay avec des marchandises, et pour revenir à Tana. »

D'abord, nous dit Pegoletti, de *Tana* ou Asof à *Gintarchan* ou Astracan, il y a vingt-cinq jours de route avec des chariots traînés par des bœufs; mais on peut parcourir le trajet en dix ou douze jours, si les chariots sont traînés par des chevaux; en chemin on rencontre un grand nombre de

*Moccols* ou Mongols armés. De Gintarchan au *Sara*, ou Saraï, il n'y a par eau qu'un jour de traversée; mais de *Sara* à *Saracanco*, il faut huit jours aussi par eau: on peut s'y rendre également par terre, et des deux façons le voyage est fort agréable, cependant il est bien moins dispendieux d'aller par eau avec des marchandises. De *Saracanco* à *Organci* ou Urgenz, on compte vingt jours de marche avec des chameaux chargés, et tous ceux qui ont avec eux des marchandises feront bien de séjourner à *Organci*, parce qu'on y trouve un débit prompt et avantageux. D'*Organci* à *Cltrarra*, il y a trente-cinq ou quarante journées avec des chameaux; mais le trajet direct de *Saracanco* à Oltrarra n'exige que cinquante jours, et pour ceux qui n'ont pas de marchandises cette route est préférable à celle d'Organci. On met quarante-cinq jours pour aller d'*Oltrarra* à *Armalecco* avec des ânes chargés, et dans ce trajet on rencontre tous les jours des Mongols. Soixante-dix jours sont nécessaires pour parcourir avec des ânes la distance qui sépare *Armalecco* de *Camexu*, et quarante autres jours pour se rendre avec des chevaux de *Camexu* à la rivière appelée *Cara Morin*. De cette rivière, le voyageur peut aller à *Cassaï* pour y vendre ses lingots d'argent, car les marchandises s'écoulent très-facilement sur cette place; de Cassaï, il ne lui faudra plus que trente jours pour arriver à *Gamalecco*, capitale de la Chine; dans cette ville la monnaie courante est en papier, on la nomme *Babissi*. Quatre *babissi* valent un *soumo* d'argent.

Les marchands qui entreprenaient ce voyage étaient obligés de laisser croître leur barbe et de se faire accompagner de bons interprètes et de domestiques qui connussent les langues tartares. La valeur des marchandises et de l'argent qu'un seul marchand portait ordinairement avec lui s'élevait ensemble à environ 25,000 ducats d'or. La dépense totale d'un voyage à Pékin, y compris les gages des domestiques, ne dépassait pas 300 ou 350 ducats. Ces détails minutieux suffisent pour prouver jusqu'à l'évidence qu'un voyage à Pékin par l'Asie était beaucoup plus facile dans le quatorzième siècle que de nos jours, et n'avait absolument rien que de fort ordinaire. Aussi ces contrées étaient elles mieux connues à certains égards, dans ces temps reculés, qu'elles ne le sont

aujourd'hui. Malheureusement, faute d'observations astronomiques, les détails que contiennent les itinéraires de ces marchands sont trop inexacts pour que la géographie en tire grand profit. Cependant on peut determiner avec quelque certitude une partie des lieux indiqués par Pegoletti.

*Gintarchan* est notre Astracan. Josephat Barbaro, dans son voyage qu'il fit de Tana en Perse, au quinzième siècle, lui donne le même nom. Les épices et la soie y arrivaient pour être ensuite transportées à Tana. On l'appelait aussi Citracan. Ces deux noms semblent être formés par corruption du nom arabe Hadgi Tarkan.

*Sara*. la seconde station de notre voyageur, était Saraï, capitale du territoire du khan de Kipjack. Elle fut bâtie en 1266 par le khan Baraka sur la rivière Actuba, qui tombe dans le Volga au-dessus d'Astracan. Tamerlan la détruisit en 1403, et ses ruines servirent, au dix-septième siècle, à fortifier la ville naissante d'Astracan.

*Saracano* ou Sarachick est aussi ruinée; lorsqu'en 1238 elle fut visitée par le moine franciscain Pascalis, c'était une cité florissante. Elle existait encore en 1558 à l'époque où Jenkinson alla d'Astracan à Bokhara; il estimait à dix journées de marche la distance qui la séparait de la première de ces villes. C'était alors une place fréquentée par les caravanes qui se rendaient d'Astracan en Chine. Cette ville des Tartares Nogaïs, autrefois riche et populeuse, s'étendait le long des bords de la rivière Jaïk, et l'on peut voir encore sur une espace de plusieurs milles les ruines, ou du moins les traces de ses anciennes fortifications.

*Organci* on Urgenz, capitale du Chowaresm ou Chorasm, était éloignée d'environ un demi-mille de la rivière Gihon. Les Orientaux la nomment aussi Jorzanyah ou *Gurgandzi*. Cette ville, fort ancienne, eut beaucoup à souffrir en 818 d'un tremblement de terre qui détruisit un grand nombre d'autres villes situées sur la même rivière.

En 1558, Jenkinson, en quittant Sarachick, passa par Urgenz, qui n'était plus alors qu'une miserable bourgade. La route de la Chine la traversait encore, il est vrai, mais elle avait été saccagée et ruinée quatre fois dans l'espace de sept ans; aussi quand deux voyageurs anglais la visitèrent depuis,

en 1740, de cette ville jadis opulente il ne restait plus qu'une mosquée, et de sauvages Tartares fouillaient les ruines pour y trouver des trésors cachés.

D'Urgenz les voyageurs remontaient au nord pour gagner Oltrarra ou Otrar qu'on appelle aussi Farab. Mandeville prétend que c'est la plus belle cité du Turkestan. Ici l'itinéraire de Pegoletti ne répand aucune lumière sur les contrées les moins connues de l'Asie, car il nous transporte tout d'un coup par le Turkestan à Armalecco ou Almalech, ville du pays de l'Igur sur la rivière d'Ab-Eile ou Ili, située entre Dashcand et la rivière Irtish, et prise par Tamerlan en 1400. Pascalis, qui y séjourna en 1338, l'appelle la capitale des Mèdes. Ici encore l'itinéraire parcourt pour ainsi dire d'un seul bond une distance considérable et nous conduit directement à Camexu dans le Tangut, non loin de la grande muraille de la Chine. Quelques-uns prennent cette place pour la cité de Kan-cheu, par laquelle passèrent, en 1419, les ambassadeurs du shah Rokh, en allant de Hérat à Pékin. Mais, à en juger d'après les distances, il serait peut-être plus rationnel de supposer que Camexu est la cité d'Hami ou Cami, sur les frontières septentrionales du Tangut.

Déterminer la position de la ville que Pegoletti appelle Cassaï est une tâche encore plus difficile. On croit généralement que c'est quelqu'une de ces nombreuses *Kin-sai* ou *Cités célestes* que renfermait l'empire chinois. La cité de *Gamalecco*, qui se présente ensuite dans l'itinéraire, est évidemment *Khan-balikh* ou Pékin, dont le nom a été modifié tout exprès pour la prononciation italienne.

Tous les premiers voyageurs européens, et même les Arabes qui visitèrent la Chine au neuvième siècle, font mention d'un papier monnaie. Marco Polo décrit minutieusement ces billets fabriqués avec l'écorce fine du mûrier. Pegoletti les appelle *balissi;* Oderic de Portenau, *balis*, et les voyageurs arabes leur donnent le nom de *falus*. Ces témoignages indépendants et unanimes établissent d'une manière certaine que l'usage du papier monnaie était anciennement répandu en Chine; cependant quelques savants modernes se sont efforcés de prouver le contraire. Les inconvénients d'une pareille monnaie sous un gouvernement despotique en ont sans doute

fréquemment suspendu l'usage et l'ont fait définitivement tomber en désuétude.

Parmi les voyageurs que la religion conduisit en Orient, on distingue un frère mineur de St-François, Oderic, de Portenau dans le Frioul; ce moine traversa l'Asie entière depuis la mer Noire jusqu'aux extrémités de la Chine. On suppose qu'il partit en 1318, et qu'il revint en Italie en 1330, et que ce fut à cette dernière époque qu'il dicta le récit de ses voyages à Guillaume de Solagna, à Padoue, sans y mettre aucune espèce d'ordre, mais selon que les circonstances se représentaient à sa mémoire ; il mourut en 1331, et, comme il avait accompli des miracles (c'est lui du moins qui le prétend), il fut canonisé au commencement du dernier siècle.

Oderic n'augmenta que bien peu les connaissances déjà recueillies dans l'est par ses prédécesseurs. Ses relations sont d'une confusion et d'une obscurité incroyables, et quoi que peut-être il n'ait pas inventé des fictions imaginaires tout exprès pour en imposer au monde, cependant son caractère était si faible, si superstitieux et surtout si extraordinairement crédule, qu'on ne peut accorder qu'une bien faible confiance à tout ce qu'il rapporte. Un individu si souvent dupe de lui-même ne mérite pas qu'on se donne la peine d'examiner s'il dit la vérité.

De Constantinople, Oderic alla à Trébizonde, « où il vit avec un vif plaisir un étrange spectacle : un homme conduisant tout seul quatre mille perdrix. Ces animaux volaient autour de lui, et le suivaient partout où il allait. Ils étaient si apprivoisés que, lorsque leur conducteur s'asseyait pour se reposer, ils venaient à lui par bandes, comme des poulets. Oderic se rendit ensuite à *Azaron* ou Erzerum, « où il règne, nous dit-il, un froid rigoureux, et qui est, à ce que l'on prétend, la ville la plus élevée de l'univers. » Il traversa alors le mont Ararat, et souhaitait ardemment de gravir jusqu'au sommet, pour y voir les vestiges de l'arche de Noé ; mais ses compagnons l'en dissuadèrent, en prétendant qu'il était impossible de réussir dans une pareille entreprise. Tauris ou Tébriz lui parut être une ville commerçante du premier ordre. Près de là s'élevait une montagne de sel, dont tous les passants pouvaient emporter des morceaux aussi gros

qu'ils le désiraient sans payer ni droit ni taxe. Le roi de Perse tirait autant de revenus de cette seule ville que le roi de France de tous ses états réunis. La route d'Italie traversait *Cassan* ou Casbin, la cité des trois sages. La cité de Yezd regorgeait de délices de tout genre; les figues, les dattes et les raisins y étaient plus abondants qu'en aucune contrée du monde ; mais les Sarrasins affirmaient qu'un chrétien ne pouvait vivre plus d'une année dans cette ville.

Notre moine prétend qu'il passa près de la tour de Babel; mais il ne nous donne malheureusement aucun détail sur ce remarquable édifice. « Les hommes de la Chaldée, nous dit-il, lissent leurs cheveux avec soin, et les tressent comme les femmes de l'Italie; ils portent des turbans garnis d'or et de perles, et sont généralement doués d'une grande beauté : leurs femmes, au contraire, laides et difformes, ont pour vêtements des chemises de toile grossière, ne descendant qu'aux genoux, et dont les manches pendent jusqu'à terre; elles ont aussi des hauts de chausses d'une égale longueur, mais leurs pieds sont nus; elles ne se coiffent pas comme leurs maris, et leurs cheveux tombent, dans un désordre fort malpropre, le long de leurs joues. » A l'époque où Oderic arriva dans le pays qu'il appelle *Inde Inférieure*, ou provinces méridionales de la Perse, les Tartares venaient d'y exercer d'affreux ravages. Cependant, à l'entendre, les productions de la nature étaient encore abondantes. Le peuple se nourrissait principalement de dattes; on pouvait en acheter quarante-deux livres pour moins de quatre sous de Venise. D'Ormuz, il s'embarqua pour *Thana*, peut-être Tatta, à l'embouchure de l'Indus, où de grands malheurs vinrent l'accabler. « Chaque habitant de ce pays, nous dit-il, a devant sa porte, dans un pot d'eau, un paquet de branches d'arbres aussi grosses que des colonnes; on y voit encore beaucoup d'autres nouveautés étranges et merveilleuses dont le récit serait des plus agréables. »

Quelque temps avant l'arrivée de Portenau, quatre moines franciscains avaient souffert le martyre à Thana. Appelés comme témoins devant le cadi, ces malheureux entamèrent une discussion avec les mahométans au sujet de la vraie foi. Le frère Thomas, pressé d'exprimer librement sa façon de

penser sur Mahomet, répondit nettement : « Je déclare que Mahomet est fils du génie du mal, et qu'il est dans l'enfer avec son père le diable. » En entendant ce blasphème, les mahométans furieux exigèrent que les infidèles fussent immédiatement mis à mort. On se saisit des prêtres, et on les exposa à la chaleur brûlante du soleil pour les faire périr lentement; mais ils n'éprouvèrent aucune douleur depuis la troisième jusqu'à la neuvième heure du jour. Les Sarrasins, saisis d'étonnement, allumèrent un grand feu sur la place publique, et y jetèrent un des prêtres. Quand les flammes se furent abaissées et éteintes, on le retrouva, joyeux et plein de vie, au milieu des charbons ardents, les bras étendus en forme de croix, et invoquant le nom de la vierge Marie. Malgré ce miracle évident, les Sarrasins ne voulurent pas renoncer à leur projet. Le cadi, prétendant que la tunique du prêtre, faite avec de la laine de la terre d'Habrah, l'avait protégé, ordonna de le jeter entièrement nu dans le feu. En conséquence, le frère Jacques, sur lequel l'expérience précédente avait si mal réussi, fut dépouillé de ses vêtements, soigneusement frotté d'huile, et jeté une seconde fois au milieu des flammes; une seconde fois il en sortit sain et sauf. Alors, craignant la fureur de la multitude, on mit en liberté les malheureux prêtres; mais les Sarrasins, plus inexorables que les flammes elles-mêmes, pénétrèrent la nuit en secret dans la maison des moines, et leur coupèrent la tête. « Au moment du martyre de ces saints hommes, raconte ingénûment Oderic, la lune brilla tout-à-coup avec une splendeur inusitée, et la nuit devint si lumineuse que tout le monde l'admira. Ensuite, à cette vive clarté succéda une obscurité profonde; le tonnerre retentit au loin; la terre trembla; les habitants, consternés, s'attendaient à une ruine imminente. Le navire sur lequel les prêtres devaient s'embarquer disparut dans les flots avec l'équipage, et l'on n'en reçut jamais depuis aucune nouvelle. »

A peine Oderic eut-il appris les détails de la mort de ces martyrs qu'il se rendit en toute hâte sur le lieu de leur sépulture et déterra leurs os; ce fut là un des événements les plus importants de sa vie, car il doit probablement à ces saintes reliques la place qu'il occupe dans le calendrier.

Tandis qu'il parcourait l'Inde supérieure, il se reposait une nuit dans une maison à laquelle les Sarrasins, ces persécuteurs infatigables, vinrent mettre le feu; mais les flammes s'écartèrent respectueusement des os des martyrs, et notre prêtre dut la vie à ces restes précieux. « Tout le temps, dit-il, que je demeurai dans un coin de la chambre en les tenant entre mes mains, une flamme légère et transparente comme l'air voltigea au-dessus de ma tête, mais dès que je m'éloignai en les emportant avec moi, la place où j'étais auparavant fut enveloppée par les flammes, et l'édifice tout entier fut réduit en cendres. »

Oderic se convainquit bientôt que ces reliques exerçaient un certain pouvoir, non-seulement sur les flammes, mais encore sur l'eau et les vents. En allant par mer au port de *Polumbrum*, situé dans le Malabar, le vent tomba tout-à-coup, et le vaisseau sur lequel il se trouvait alors cessa d'avancer. Les idolâtres demandèrent en vain à leurs dieux un vent propice; les Sarrasins adressèrent aussi dans le même but leurs vœux à Mahomet et avec aussi peu d'efficacité. Alors Oderic et ses compagnons reçurent l'ordre d'invoquer à leur tour leur divinité. On les avertit en outre que, si ce dieu ne les exauçait pas, ils seraient immédiatement jetés à la mer. En conséquence nos prêtres se mirent en prières, et firent vœu de célébrer un grand nombre de messes en l'honneur de Marie, si elle leur envoyait ce vent si désiré; mais le temps s'écoulait, et les voiles étaient toujours immobiles; alors Oderic alla sur l'avant du navire et jeta un des os à la mer. Aussitôt une brise favorable commença à se faire sentir, et ne cessa de souffler pendant le reste du voyage. Avant d'arriver à terre, les idolâtres, suivant leur usage, visitèrent soigneusement tout le navire pour y chercher les os des animaux morts pendant la traversée, et les jeter à la mer. Ils approchèrent souvent des os des martyrs, les touchèrent même, et cependant leurs yeux fascinés ne les aperçurent point. Les reliques furent ainsi sauvées des flots afin d'opérer sur terre des guérisons miraculeuses; car un peu de la poussière de ces ossements mêlée dans de l'eau était, à en croire Oderic, un remède souverain contre tous les maux.

Malgré la multitude de miracles qu'opéra sur sa route

notre voyageur, il ne mérite pourtant guère de nous occuper avant son arrivée à la côte de Malabar qu'il appelle *Minibar*. Il nomme deux villes de cette contrée, *Flandrina* et *Cyncilin*, qui ne sont mentionnées par aucun autre écrivain. « Au Malabar, dit-il, le poivre croît en abondance dans une forêt qui a plus de dix-huit journées de tour. Le poivrier se plante auprès de grands arbres, comme la vigne en Italie; ses feuilles sont nombreuses et d'une couleur brillante; il grimpe autour des arbres, et les cosses qui contiennent le poivre pendent en longues grappes comme les raisins. Cette forêt est infestée de crocodiles et d'énormes serpents; et, dans la saison de la récolte du poivre, on est obligé de faire de grands feux avec de la paille et d'autres matières sèches, pour éloigner ces dangereux animaux. » A l'une des extrémités de cette forêt était située la ville de *Polumbrum*.

Oderic nous donne sous certains rapports une relation des singulières superstitions des Hindous plus complète et plus exacte que celles de tous les voyageurs qui l'ont précédé; ainsi il remarqua la vénération que ces peuples témoignent au bœuf. Cet animal, après avoir traîné la charrue pendant six ans, est, la septième année, consacré et adoré comme un dieu. Il raconte encore que les veuves sont dans l'usage de se brûler sur le bûcher de leurs maris, et que les hommes ne boivent jamais de vin. Il décrit la fanatique manie des Hindous de s'offrir eux-mêmes en sacrifice, et les cérémonies de Jaggernaut avec la vivacité d'un témoin oculaire. « Dans le royaume de Malabar, il y a, dit-il, une idole prodigieuse, ayant la forme humaine, en or massif, aussi grande que notre image de saint Christophe. Autour de son cou pend un collier de pierres précieuses dont quelques-unes ont seules plus de valeur que les richesses d'un royaume tout entier. Le temple de cette idole, depuis le toit jusqu'aux dalles et aux murs intérieurs et extérieurs, est en or battu. Les Indiens vont en pélerinage à cette idole, comme nous à l'image de saint Pierre; les uns ont la corde au cou, les autres les mains liées derrière le dos, d'autres les jambes et les bras transpercés avec des couteaux; et si la chair du membre blessé vient à se corrompre, ils pensent que leur dieu est satisfait, et ce membre devient pour eux un objet sacré. Auprès du temple, et

sur une vaste place se trouve un immense bassin dans lequel les pélerins et les dévots jettent, en l'honneur de l'idole, de l'or et des pierres précieuses destinés à l'entretien du temple ; et, lorsque les prêtres veulent fabriquer un nouvel ornement ou faire quelque réparation nécessaire, ils vont chercher au fond du bassin, parmi les offrandes, ce dont ils ont besoin. »

« Tous les ans, à la fête de l'idole, le roi et la reine, suivis des pélerins et de l'immense concours du peuple, se rendent au temple. On place l'idole sur un char magnifique et on la porte au temple au milieu des chants et du jeu des instruments de tout genre. Des jeunes filles marchent en procession, deux à deux, devant l'idole. Beaucoup de pélerins se précipitent sous les roues du char afin d'être écrasés en l'honneur du dieu ; on brûle ensuite leurs corps, et leurs cendres sont recueillies comme celles de saints martyrs. Plus de cinq cents personnes subissent ainsi chaque année une mort volontaire. Quelquefois aussi un dévot prend tout-à-coup la résolution de se donner en sacrifice à cet abominable dieu. Il assemble alors ses parents et ses amis, fait venir une troupe de musiciens, et donne un festin solennel. Après quoi, il s'attache autour du cou cinq couteaux soigneusement affilés, et se rend en procession au temple. Là, il prend successivement quatre de ces couteaux, coupe avec chacun d'eux un morceau de sa chair et le jette à l'idole en disant que c'est pour honorer son dieu qu'il se mutile ainsi lui-même. Enfin, il prend le cinquième couteau et déclare à haute voix qu'il va se sacrifier en l'honneur du dieu ; et il se frappe en même temps du coup fatal. On brûle son cadavre avec une grande solennité et on le regarde toujours comme un saint. »

Après avoir, au sortir de Moabar, voyagé cinquante jours vers le sud, le long des côtes de l'Océan, notre prêtre arriva dans un pays appelé *Lamouri*, dont les habitants étaient entièrement nus, et donnaient pour excuse l'exemple d'Adam et d'Ève. On suppose que c'est la partie de la péninsule méridionale voisine du cap Comorin ; mais, en vérité, on a aussi de fortes raisons pour soupçonner que le prêtre manqua de mémoire, et qu'il confondit le sud de l'Inde avec *Lamri* de Sumatra. « On mange, dit-il, de la chair humaine dans cette contrée,

comme du bœuf en Europe, mais autant les mœurs et les coutumes de ce peuple sont exécrables, autant son pays est beau et fertile; il abonde en blé et en troupeaux; l'or, l'argent, le bois d'aloès, le camphre et d'autres objets précieux s'y trouvent en très-grande quantité. Les marchands qui voyagent dans ces parages emmènent avec eux, entre autres provisions, des hommes gras, qu'ils vendent aux naturels comme nous vendons les porcs en Europe; ces malheureux sont immédiatement mis à mort et dévorés. »

Au sud de *Lamouri* Oderic place l'île ou le royaume de *Symolora*, probablement *Simoltra* ou Sumatra, dont les habitants avaient l'habitude de se marquer la figure avec un fer rouge. Il visita ensuite Java, qui passe, dit-il, pour une des plus grandes îles du monde, et qui produit beaucoup de girofle, de muscade et autres épices. Selon lui, le roi de Java possédait le plus grand et le plus beau palais de l'univers; de vastes escaliers avec des marches d'or et d'argent conduisaient aux appartements supérieurs; des plaques d'or battu recouvraient l'intérieur du palais; les appartements du bas étaient pavés en dalles d'or et d'argent, qui formaient des damiers. Quand le prêtre crédule nous fait des contes de ce genre, il a soin d'affirmer par serment la vérité de ses paroles, et ajoute qu'il passe sous silence une foule de choses bien plus extraordinaires, et auxquelles ne pourraient croire ceux qui ne les auraient pas vues. Le grand khan, ou l'empereur de Chine, faisait, dit-il, souvent la guerre au roi de Java; mais il était toujours battu et repoussé avec perte. Le moine mêle probablement, dans son récit relatif à l'île de Java, les histoires qu'il avait recueillies concernant les guerres et les prodigieuses richesses du Japon.

L'arbre qui produit le pain ou le palmier à sagou attira aussi l'attention de notre voyageur; il mentionne aussi une autre particularité du royaume végétal, qui, malgré son invraisemblance, est cependant réelle. « Dans les mers des Indes, nous dit-il, croissent des roseaux d'une grandeur démesurée dont quelques-uns s'élèvent à plus de soixante *coudées* de haut. On y trouve aussi de petits roseaux appelés *cassan* qui couvrent la terre comme du gazon sur une étendue de plus d'un mille, et qui ont des branches à chaque nœud. L'exté-

rieur de ces roseaux renferme certaines pierres d'une vertu magique : toute personne qui porte avec elle une de ces pierres ne peut être blessée avec des armes en fer Les habitants du pays font une incision aux bras de leurs enfants, lorsqu'ils sont encore en bas âge, introduisent une de ces pierres dans la blessure, qu'ils guérissent avec la poudre d'un certain poisson. Au moyen de ces pierres miraculeuses, ajoute Oderic, les naturels sont toujours vainqueurs dans les batailles. » Aujourd'hui il est hors de doute que des pierres formées de silex pur ou caillou se trouvent souvent renfermées auprès des nœuds des roseaux ; et, comme l'ignorance est toujours prête à regarder avec vénération les choses surnaturelles, on attribue généralement à ces cailloux des vertus extraordinaires.

« Les mers de ces climats, continue-t-il, nourrissent une si grande quantité de poissons, qu'à quelque distance du rivage on ne voit sur la surface des vagues que le dos des poissons ; ils viennent d'eux-mêmes sur la plage, et y demeurent trois jours entiers ; pendant ce temps, les Indiens peuvent en prendre autant qu'ils en veulent. Au bout de ces trois jours ils retournent à la mer et sont remplacés pendant le même espace de temps par d'autres d'un genre différent. Ceci arrive une fois par an, et les naturels prétendent que les poissons sont instruits par la nature à rendre ainsi hommage au grand empereur. » En lui-même le phénomène physique est parfaitement vrai : les mers de l'Archipel indien sont les plus poissonneuses de l'univers, et l'on prétend que les habitants de Java ont l'art d'apprivoiser les poissons à un tel degré que ces animaux viennent à leur voix au bord du rivage.

De ce pays le pieux Oderic passa en Chine, pays qui renfermait, lui avait-on dit, plus de deux mille villes importantes. Il fut surpris d'y trouver un peuple entièrement composé d'artisans et de marchands, parmi lesquels pas un, quelle que fût sa pauvreté, ne songeait à demander l'aumône tant qu'il pouvait se nourrir lui même du travail de ses mains. Les hommes avaient une figure agréable et prévenante, quoiqu'un peu pâles ; mais les femmes lui parurent être les plus belles de la terre. C'est un fait remarquable que tous les voyageurs

qui les premiers visitèrent la Chine s'accordent à louer la beauté des Chinois, tandis qu'ils nous donnent rarement des détails sur la constitution physique des Mongols. Oderic est le premier Européen qui distingua les deux traits caractéristiques de la beauté des Chinois : la beauté des hommes consiste à avoir des ongles excessivement longs qu'ils roulent autour de leurs mains ; de petits pieds minces constituent, au contraire, la principale beauté des femmes ; aussi les mères, presqu'aussitôt après la naissance de leurs filles, emmaillottent leurs pieds pour les empêcher de se développer et de grossir.

Oderic nous indique aussi la manière de pêcher usitée en Chine : elle est fort peu connue dans le reste du monde. Dans une ville où il séjourna peu de temps, son hôte, pour le divertir, le conduisit au bord de la rivière, emportant avec lui trois corbeilles et un grand nombre d'oiseaux plongeurs ; tous étaient attachés à une perche. Son premier soin fut de serrer avec une corde le cou des oiseaux, afin de les empêcher d'avaler le poisson à mesure qu'ils le prendraient. Il les lâcha ensuite, et en moins d'une heure ils avaient pris assez de poissons pour en remplir les trois corbeilles.

Les moines de Saint-François possédaient deux monastères à Zaïtun. Dans un de ces monastères Oderic déposa les os des prêtres martyrs dont nous avons parlé plus haut. Cette ville, qui lui parut deux fois aussi grande que Bologne, contenait une foule de couvents ou de maisons religieuses consacrées au culte des idoles. Les habitants de ces pieuses communautés servaient tous les jours à leurs idoles des banquets somptueux qui exhalaient une fumée délicieuse. On permettait aux dieux de se régaler pendant un certain temps de l'odeur appétissante des viandes ; puis les prêtres emportaient les plats et faisaient alors un dîner un peu plus substantiel.

Oderic habita pendant trois années la ville de Pékin, où les moines de saint François avaient un monastère dépendant de la cour de l'empereur ; il assistait souvent aux repas de ce prince ; car les prêtres chrétiens de même que ceux des païens étaient tous obligés, dans ces circonstances, de prononcer chacun suivant le rite de sa religion des bénédictions sur l'empereur. Sa relation de la magnificence de la cour de

Cambalu ne le cède en rien à la narration plus authentique de Marco Polo. Dans ces régions lointaines, les prêtres chrétiens étaient doués d'un pouvoir surhumain ; ils chassaient les mauvais esprits ; bien plus, ils exorcisaient les idoles elles-mêmes. D'abord ces dernières résistèrent à tous leurs efforts ; mais aussitôt qu'ils eurent aspergé le feu avec de l'eau bénite, les idoles furent consumées et les diables s'enfuirent sous la forme de fumée noire et épaisse, en criant : « Voyez comme nous sommes chassés de notre demeure ! » Mais, parmi les fables que notre digne prêtre mêle à chaque instant à sa relation, celle de la vallée des morts est peut-être la plus curieuse et la plus originale, et l'on peut avec toute certitude la regarder comme une version corrompue de quelque légende chinoise. « Passant dans une certaine vallée, près d'une charmante rivière, j'aperçus, dit Oderic, un grand nombre de corps morts, et j'entendis s'élever dans l'air des accords doux et harmonieux produits surtout par des luths, à tel point que je restai immobile, glacé d'étonnement et d'horreur. La vallée où j'étais a au moins 8 milles de long ; ceux qui osent y pénétrer sont immédiatement frappés de mort ; aussi tous les voyageurs l'évitent-ils avec soin. Cependant je fus curieux de la visiter afin de voir ce qu'elle contenait. En conséquence, récitant mes prières et recommandant mon âme à Dieu, j'entrai dans la vallée et je vis une si grande quantité de cadavres, qu'on ne saurait croire qu'il y en a autant sans les avoir vus de ses propres yeux. J'aperçus ensuite sur une pierre le visage d'un homme qui fixa ses yeux sur moi d'une manière si horrible que je pensai mourir de frayeur ; mais je ne cessai pas de faire le signe de la croix en répétant continuellement : « Le verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » La vallée entière était parsemée de luths qui résonnaient d'eux-mêmes par enchantement et sans l'aide d'aucun musicien. J'aurais encore à raconter beaucoup de choses merveilleuses que j'ai certainement vues de mes propres yeux ; mais je les omets à dessein parce que ceux qui n'en ont pas été témoins comme moi refuseraient d'y croire. » Tels sont pourtant les contes absurdes qui valurent à Oderic l'honneur d'être canonisé au commencement du dix-huitième siècle. En quittant la Chine il visita le Thibet, et le premier

de tous les voyageurs, il fit allusion au grand Lama, qu'il intitule « le pape de l'Est et le chef spirituel de tous les idolâtres.» Il donne à ce grand prince des Buddhistes le nom d'Abassi. Comme presque tous les voyageurs de son temps, il mentionne le cannibalisme des habitants du Thibet, qu'il regarde comme un usage superstitieux.

L'ignorance de son époque et la crédulité si ordinaire aux hommes de sa profession firent sans doute raconter à Oderic de Portenau un grand nombre d'histoires incroyables; mais divers passages de sa relation prouvent jusqu'à l'évidence qu'il visita effectivement les contrées dont il nous a laissé la description. On ne peut en dire autant d'un voyageur contemporain d'Oderic, beaucoup plus ambitieux et aussi beaucoup plus généralement lu, le célèbre Jean Mandeville, auteur d'un ouvrage tellement rempli de mensonges qu'il n'en existe peut-être pas un semblable dans aucune des langues connues. Jean Mandeville naquit à Saint-Alban, et, après avoir étudié les sciences mathématiques et médicales, il commença ses voyages en 1332. A l'en croire, il parcourut l'Orient pendant trente-quatre ans, visitant tous les pays dignes d'attirer l'attention ou d'exciter la curiosité du genre humain. Il mourut en 1372 à Liége, où l'on grava sur sa tombe une épitaphe louangeuse, et où l'on a conservé soigneusement, pendant des siècles, les bottes et les éperons avec lesquels il avait parcouru le monde.

Rebelle aux lois de la véritable chevalerie, qui ordonnaient aux preux de tourner leurs armes contre les infidèles, Mandeville servit d'abord dans les armées du sultan d'Égypte, et ensuite sous les bannières du grand khan de Cathay pendant les guerres de ce prince avec les rois de Manji. Tel est du moins le récit qu'il nous fait, et qui, du reste, ne paraît pas mériter le moindre crédit. Peut-être a-t-il voyagé dans la Palestine et dans la Syrie, mais son ouvrage nous fournit des preuves abondantes qu'il n'a jamais pénétré plus avant dans l'intérieur de l'Asie. Mandeville avoue lui-même qu'il a fait de nombreux emprunts aux anciennes chroniques et aux romans de chevalerie; et il copie, sans en prévenir ses lecteurs, des pages entières d'Oderic de Portenau et d'Haïtho l'Arménien. De plus, quand

il rapporte quelques fables de ses prédécesseurs, il y ajoute de nouveaux embellissements. Et toutes les fois qu'il affecte une exactitude parfaite, il ne manque guère d'étaler à nos yeux les preuves de sa grossière ignorance. Ainsi, par exemple, il dit que l'Inde est à cinquante journées de marche au delà de Pékin, et il déplore que ce voyage soit si long et si difficile, comparativement à celui de la Chine. Odéric de Portenau avait parlé d'une mer de sable, expression qui pouvait fort bien s'appliquer aux déserts sablonneux des frontières de la Perse; Jean Mandeville, peu satisfait d'une mer de sable, décrit aussitôt une rivière de rochers qui se jette dans cette mer. Il va même jusqu'à nous affirmer qu'elle abonde en excellents poissons. Lui seul a visité le pays des Pygmées ; ils vinrent tous en dansant lui rendre visite. Il a aussi rencontré au centre de l'Asie, deux îles ; l'une était peuplée de géants de 10 mètres de haut; dans l'autre se trouvaient les descendants d'une race primitive, ayant une taille de 16 mètres. Il place dans l'Inde deux îles qu'il appelle respectivement Brahmine et Gymnosophiste ; il est le premier qui mentionne le fameux agneau de Tartarie, lequel prend naissance dans l'intérieur de la calebasse ou du melon. « Quand le fruit est mûr, rapporte le digne chevalier, il s'ouvre par le milieu, et l'on peut apercevoir le petit animal parfaitement formé avec sa chair, ses os et son sang. Il ressemble en tout à un agneau, sauf qu'il n'a pas de poil, et on le mange avec le fruit. » Dans le cours de son voyage, Mandeville vit beaucoup de curiosités du même genre, entre autres des coquillages d'une si prodigieuse grandeur, qu'ils servaient d'habitation à plusieurs personnes; il apprit aussi par expérience que les diamants mouillés par la rosée de mai parviennent, au bout de quelques années, à une hauteur considérable. Les emprunts qu'il fait aux romans de la chevalerie sont disséminés dans son ouvrage, sans aucune espèce d'art ni de discernement ; et c'est à Java, sur les murs du palais du roi, qu'il se plaît à voir retracés les exploits du duc Oger-le-Danois.

Les voyageurs qui le précédèrent avaient parlé confusément d'un prince chrétien qu'ils appelaient le Prêtre Jean, et qui régnait, disait-on, sur l'une des contrées intérieures de l'Asie. Seul, Mandeville eut le bonheur de le voir assis

sur son trône, entouré de douze archevêques et de deux cent vingt évêques. L'empire de ce prince se trouvait situé dans l'Inde, « pays divisé en un grand nombre d'îles par des rivières qui descendent du paradis. » Les portes de son palais étaient de sardoine, les barreaux, d'ivoire, les vitres des fenêtres, de cristal de roche, et les tables, d'émeraudes. Des escarboucles étincelantes, chacune de 32 centimètres de long, servaient, au lieu de lampes, à éclairer le palais pendant la nuit. » Tels sont les contes qui charmèrent nos ancêtres dans le quatorzième siècle. Mandeville confirme aussi la croyance généralement répandue, que Jérusalem est au centre du monde. « Pour m'en assurer, dit-il, je plantai en terre verticalement ma lance, et je me convainquis qu'à midi, au temps de l'équinoxe, elle ne projetait aucune ombre.

---

## CHAPITRE VIII.

### AMBASSADE DE CLAVIJO.

Clavijo est envoyé en qualité d'ambassadeur à la cour de Tamerlan. — Son voyage à travers l'Arménie. — Calmariu. — Tébris. — Destruction du palais. — Priviléges des Génois. — Sultania. — Route commerciale. — Domghaun. — Tours bâties avec des crânes humains. — Poste des Tartares. — Introduction des ambassadeurs. — Fêtes à la cour. — Samarcand. — Sa population. — Son commerce. — Départ de l'ambassade. — Mort de Tamerlan. — Schildtberger fait prisonnier par les Turcs et ensuite par les Tartares. — Ses voyages. — Expédition à Issibur. — Le shah Rokh envoie des ambassadeurs en Chine. — Voyage à travers le désert. — Civilisation des Chinois — Télégraphes en Chine. — Tours à pivot. — Cour impériale. — Art musical. — Départ de l'ambassade.

Tous les plus anciens voyageurs montrent, dans leurs relations, un penchant particulier pour le merveilleux; mais, au commencement du quinzième siècle, le goût général a déjà commencé à s'épurer. Parmi les voyageurs bien informés et véridiques de cette époque, on distingue surtout l'Espagnol Ruy-Gonzalès de Clavijo. Le bruit des conquêtes de Tamerlan, répandu jusqu'aux extrémités de l'Europe, engagea Henri III, roi de Castille, à envoyer vers ce khan des Tartares une ambassade, chargée en apparence d'aller lui rendre hommage au sein même de ses états, mais dont le but réel était de recueillir des renseignements sur les mœurs et la

puissance des nations habitant l'intérieur de l'Asie, de reconnaître la situation des peuples conquis, et d'étudier le caractère de leur vainqueur. En conséquence, deux nobles de ce royaume, Pelajo de Sotomayor et Ferdinand de Palazuelas, partirent en 1393 pour l'Orient. Ils arrivèrent au camp de Tamerlan avant la victoire de ce prince sur Bajazet, et furent témoins de la défaite complète des Turcs. Le conquérant renvoya les Espagnols chargés de présents, et les fit accompagner dans leur retour par une ambassade dont il honorait le roi de Castille.

Le succès de cette première démarche détermina Henri à envoyer en 1403 à Tamerlan une seconde ambassade, à la tête de laquelle se trouvait Clavijo, qui revint en Espagne en 1406; ce dernier écrivit alors une relation de sa réception à Samarcand, et de tout ce qu'il avait vu et observé dans les différents pays qu'il avait traversés.

Clavijo s'arrêta quelque temps à Constantinople, qu'il décrit comme une grande ville de 8 milles de tour, bien qu'elle ne fût pas très-peuplée; elle contient, dit-il, trois mille églises, toutes riches en reliques de saints et de martyrs. Après une longue navigation sur la mer Noire, il arriva le 11 avril 1404 à Trébisonde, dont les deux forts étaient occupés, l'un par les Génois, et l'autre par les Vénitiens. L'ambassade traversa l'Arménie, le nord de la Perse et le Khorassan. Souvent elle fut obligée de passer la nuit au milieu des déserts, ou bien sous les tentes d'une horde errante que Clavijo nomme *Chacataïs*. A *Arsigna* ou Erzerum, on l'accueillit avec les plus grands honneurs, et après plusieurs jours de réjouissances elle repartit, abondamment pourvue de provisions pour tout le cours de son voyage. Se dirigeant vers l'est, elle traversa la rivière Corras; et, à 7 ou 8 lieues du mont Ararat, atteignit *Calmarin,* grande ville fortifiée dont les habitants apprirent aux Espagnols qu'elle avait été la première ville fondée après le déluge.

A *Hoy* ou Choi, sur les frontières de la Perse et de l'Arménie, Clavijo rencontra un ambassadeur du sultan de Bagdad qui se rendait aussi à la cour de Tamerlan, porteur d'une foule de présents riches et curieux, parmi lesquels se trouvait

un animal qui excita la surprise et l'admiration des Espagnols : il avait le corps d'un cheval et la tête d'un cerf; mais il était surtout remarquable par l'extrême longueur de son cou et de ses jambes de devant, qui avaient ensemble trente-deux palmes de haut; de sorte que lorsqu'il dressait la tête en l'air, sa grandeur était vraiment prodigieuse. Il pouvait très-facilement brouter les feuilles des arbres les plus élevés. Clavijo appelle cet animal *jornufa*, et la description qu'il en fait s'applique parfaitement au caméléopard qui habite le centre de l'Afrique, et devait naturellement passer pour une curiosité dans l'intérieur de l'Asie.

Clavijo nous dépeint Tauris ou Tébriz comme une grande cité commerçante, contenant encore, bien qu'elle fût sur son déclin, plus de deux cent mille maisons. Elle renfermait un grand nombre d'édifices superbes; et, peu de temps avant l'arrivée de notre voyageur, elle s'enorgueillissait de posséder un des plus magnifiques palais de l'Orient, composé, dit-on, de vingt mille appartements, mais qui alors n'offrait plus qu'un monceau de ruines. Tamerlan avait confié le gouvernement de cette partie de la Perse à son fils aîné, Miassa Miraxa, prince faible et opiniâtre, qui ne savait se distinguer qu'en détruisant ce que les autres s'étaient fait gloire d'édifier. Il avait en conséquence rasé tous les palais qui se trouvaient dans les pays soumis à son autorité, et venait de compléter cette œuvre de destruction à Tébriz, en ruinant sa magnifique résidence, lorsqu'il apprit que Tamerlan, furieux, s'avançait rapidement pour le mettre à mort. Sachant que la fuite était impossible, il se hâta d'aller au-devant de son père, et se jeta à ses pieds en implorant son pardon. Tamerlan lui fit grâce de la vie à la sollicitation de ses amis; mais il le dépouilla de son rang et de son autorité, et l'obligea à se renfermer désormais dans la vie privée.

Les Génois, jouissant de grands priviléges commerciaux à Tauris, y formaient une colonie commerciale qui dirigeait le commerce entre l'Europe et l'Inde avec tous les avantages d'une position intermédiaire. On leur avait, à ce qu'il paraît, accordé dans l'origine la permission d'y bâtir une forteresse; mais le roi se repentit bientôt de cette concession, et leur représenta qu'il ne convenait pas à des marchands

d'élever des fortifications et de prendre ainsi une attitude guerrière. D'ailleurs, comme ces remontrances ne les touchaient pas, il leur déclara que, s'ils persistaient dans leur tentative, il leur ferait à tous couper la tête. Cet argument persuasif détermina les Génois à renoncer aussitôt à leur projet.

De Tauris, Clavijo se rendit à Sultania, qui, bien qu'inférieure à Tauris sous le double rapport de son étendue et de sa population, faisait encore un commerce plus actif. Tous les ans, entre les mois de juin et d'août, il y arrivait des caravanes de l'Inde; d'autres s'y rendaient de Yezd et de Serpi, et on y apportait du Khorassan des toiles de coton de toutes couleurs. Les perles et les pierres précieuses venaient d'Ormus, éloigné de soixante journées, où, suivant Clavijo, les marchands du Cathaï apportaient de beaux rubis et des bijoux de différents genres. Les caravanes de l'Inde se chargeaient surtout des épices précieuses, comme la girofle, la muscade et le macis, dont on trouvait les meilleures qualités à Sultania. Clavijo est le premier et peut-être le seul écrivain qui nous ait fait connaître cette ligne de communication entre l'Inde et l'Europe. On commença probablement à la suivre lorsque Bagdad eut été détruite par les Mongols; mais il paraît que Sultania ne conserva pas long-temps, après le passage de Clavijo, ce commerce florissant; car les voyageurs qui la visitèrent à la fin du quinzième siècle n'y virent de remarquable que les minarets d'une mosquée, qui étaient en métal très-délicatement travaillé.

Traversant le nord de la Perse, nos ambassadeurs arrivèrent enfin à *Damogen* ou Domghaun, alors la capitale militaire du royaume. Là, ils virent un monument d'un aspect nouveau et terrible. La place publique était ornée de quatre tours, chacune haute d'un jet de pierre, entièrement bâties de crânes humains maçonnés avec de la boue. Pour élever cet édifice, Tamerlan avait massacré soixante mille Turkomans ou Tartares blancs, comme on les nommait, qui, après leur défaite sur le champ de bataille, furent chassés comme des bêtes fauves, et presque tous exterminés sans pitié par l'impitoyable vainqueur. En quittant cette ville, les ambassadeurs éprouvèrent les pénibles effets des vents brûlants du désert. A leur arrivée dans une ville qu'ils appellent *Vascal*, on ne

leur laissa pas un moment de répit pour se reposer et se rafraîchir, et ils furent obligés de se remettre immédiatement en route. Telle était la volonté du terrible Tamerlan.

Un peu plus loin, dans un endroit qu'il nomme *Jagero*, Clavijo eut l'occasion d'observer le système de poste établi par ce prince. A la distance d'un jour de marche l'un de l'autre, s'élevaient des caravansérails assez grands pour contenir plus de deux cents chevaux. Les courriers de l'empereur y laissaient chaque jour leurs chevaux, et en prenaient de frais en échange; ils avaient plein pouvoir de s'emparer de ceux des voyageurs qu'ils rencontraient, et étaient autorisés à employer tous les moyens coercitifs propres à hâter la célérité de leur marche.

Arrivé enfin à Samarcand, Clavijo, après les délais d'usage, fut admis en la présence de l'empereur. Il trouva Tamerlan assis sur des coussins de soie brodée et les coudes appuyés sur des oreillers. L'air était rafraîchi par un jet d'eau qui jouait en face de l'empereur; l'ambassadeur espagnol fut introduit par les nobles de la cour, qui lui indiquèrent la manière dont il fallait plier le genou devant leur maître, et accomplir les autres cérémonies exigées en cette circonstance : à chaque génuflexion, Clavijo et ses compagnons faisaient un pas vers Tamerlan; pour se conformer à l'ordre et satisfaire la curiosité de ce prince, dont les yeux étaient presque fermés et dont la vieillesse avait fait tomber les sourcils, ils se virent obligés de s'avancer ainsi à une très-courte distance de son trône.

Les ambassadeurs n'eurent qu'à se louer de leur réception, et Clavijo atteste la grossière profusion de l'hospitalité tartare; il décrit avec les expressions d'une admiration outrée et une prolixité fatigante, les fêtes célébrées en son honneur à la cour impériale. Dans ces occasions, on servait aux convives de la chair de cheval bouillie et rôtie, avec du mouton et du riz accommodés de différentes manières. Des chameaux transportaient les carcasses rôties des moutons et des chevaux, depuis les cuisines à l'endroit où elles devaient être découpées. La viande bouillie, enfermée dans d'immenses sacs de cuir, était traînée à grand' peine jusque dans les salles des festins, où on ouvrait les sacs et où les serviteurs

dépeçaient les viandes en un instant. Tous les mets placés sur les tables étaient censés appartenir aux convives, et leurs domestiques pouvaient en conséquence emporter les restes. Il régnait dans ces festins une telle profusion, que si les serviteurs de Clavijo eussent voulu user de leur privilége, les restes d'un seul repas auraient suffi pour les nourrir pendant près de six mois. On ne buvait du vin que dans de certaines occasions rares, et seulement avec la permission expresse de l'empereur. Mais alors il était servi avec une abondance extraordinaire, et l'on regardait comme une preuve de loyauté en même temps que de savoir vivre de boire le vin aussi copieusement qu'il était versé. Il y avait des serviteurs chargés exclusivement du soin de remplir les coupes, et ceux qui voulaient boire à la santé de l'empereur devaient vider leurs coupes d'un seul trait. Clavijo assista aux fêtes données par deux dames de distinction, la principale femme de l'empereur et sa belle-sœur; le vin y fut servi avec une prodigalité inaccoutumée, et les dames elles-mêmes donnèrent l'exemple en vidant maintes fois leurs coupes en l'honneur des convives; celui qui buvait le plus à ces fêtes recevait le titre honorifique de *Bahidar*.

Tamerlan changea fréquemment de résidence pendant le séjour des ambassadeurs à sa cour, et chaque nouveau palais visité par Clavijo lui parut surpasser encore le précédent en magnificence. Mais ce fut à L'Orda (horde ou tente), que la grandeur impériale se déploya de la manière la plus imposante. Tamerlan et sa noblesse vinrent dresser leurs tentes, au nombre de vingt mille, dans une vaste plaine; quelques-unes de ces tentes étaient revêtues de brocart d'or, d'étoffes de soies précieuses et enrichies de perles, de rubis et d'autres pierres fines; celles de l'empereur renfermaient des tables d'or; les plats, les vases pour boire, étaient d'or, d'argent et de la plus belle porcelaine.

Samarcand parut à Clavijo à peu près aussi grande que Séville, mais beaucoup plus peuplée; ses faubourgs immenses, avec de grands jardins et des vignobles, s'étendaient à une grande distance dans toute les directions. Tamerlan y avait transporté plus de cent cinquante mille hommes tirés des pays subjugués, et tous choisis parmi les plus habiles

artisans de chaque profession ; de plus, il ordonnait à ses officiers de se saisir de toutes les personnes indigentes et sans asile, et de les envoyer dans cette capitale dont il voulait faire la plus grande ville de l'Orient. Les maisons de Samarcand ne pouvaient contenir l'immense population agglomérée par suite de cette mesure despotique ; car les pauvres étaient obligés de chercher un asile dans les caves ou dans des huttes provisoires construites à la hâte dans les faubourgs. Comme ces malheureux, arrachés par force à leurs demeures et devenus malgré eux habitants de Samarcand, cherchaient continuellement à s'échapper, les passages de la rivière Gihon ou Oxus étaient tous strictement gardés, et personne ne pouvait passer le grand pont de bateaux sans la permission de l'empereur.

A cette époque Samarcand faisait encore un grand commerce. Malgré les guerres et ses révolutions qui avaient tout récemment ravagé les contrées environnantes, les Russes et les Tartares y apportaient des cuirs, des pelleteries et des toiles ; il y venait de la Chine des étoffes de soie, du musc, des perles, des pierres précieuses et de la rhubarbe. Il fallait six mois pour se rendre de Samarcand à Cambalu ou Pékin, et l'on en employait deux à traverser les déserts. Samarcand avait aussi des relations avec l'Inde, d'où elle recevait les épices fines, telles que le girofle et le macis. Clavijo répète à ce sujet l'observation déjà faite à Sultania, que ces sortes d'épices ne se trouvaient pas dans les marchés d'Alexandrie.

Après plusieurs mois passés à Samarcand au milieu des fêtes, Tamerlan fixa enfin un jour pour donner aux ambassadeurs les lettres qu'il adressait à leur souverain, en même temps que leur permission de partir. Mais, quand ce jour fut arrivé, on les avertit que l'empereur était malade et ne pouvait les recevoir. Lors d'une seconde visite à la cour ils n'obtinrent que la même réponse, et, lorsqu'ils essayèrent une troisième fois de demander une audience, les officiers leur déclarèrent que le moment de leur départ était arrivé et que les préparatifs de leur voyage se trouvaient achevés. Cependant Clavijo ne pouvait se résoudre à quitter Samarcand sans avoir pris congé de Tamerlan dans les formes or-

dinaires, bien qu'il n'ignorât pas que l'empereur était à l'extrémité. Le cérémonieux Espagnol renonça cependant à sa résolution lorsqu'il reçut des principaux officiers du monarque un ordre de départ tellement positif, qu'il lui interdisait toute espèce de délibération. Il se mit alors en route, et, en arrivant à Tébriz, il apprit que Tamerlan était mort et que ses enfants et petits-enfants se disputaient avec acharnement la possession de l'empire. Il ressentit lui même les tristes conséquences de ces dissensions civiles; on lui vola tous ses effets et il fut emprisonné pendant plusieurs mois. A la fin, Omar Miraz, petit-fils de Tamerlan, s'étant mis à la tête du gouvernement de la Perse, rendit la liberté aux ambassadeurs espagnols, leur fit restituer ce qui leur appartenait, et leur donna des passeports avec lesquels ils retournèrent sains et saufs en Europe.

Parmi les autres voyageurs du quinzième siècle, on a souvent remarqué un soldat allemand nommé Schildtberger, qui se distingue bien plus par les divers accidents de sa fortune que par les connaissances qu'il acquit durant son séjour en Orient. Tout jeune encore il s'était enrôlé au service de Sigismond, roi de Hongrie, fait prisonnier par les Turcs en 1395. Il vit égorger en sa présence, dans le camp turc, plusieurs milliers de compatriotes prisonniers comme lui, et il allait être décapité, quand sa jeunesse et la lassitude des vainqueurs, suffisamment rassasiés de carnage, lui sauvèrent la vie. Quelque temps après, Schildtberger accompagna l'armée de Bajazet en Asie, et, dans la grande bataille où ce prince fut vaincu et fait prisonnier par Tamerlan, il tomba aussi entre les mains du conquérant. Le jeune Allemand suivit son nouveau maître dans toutes ses expéditions, puis, à sa mort, il s'engagea au service de son fils le shah Rokh. Plus tard il éprouva de grandes vicissitudes de fortune, et parmi ses nombreux voyages, on remarque celui qu'il fit dans la grande Tartarie à la suite d'un prince nommé Zégra, auquel Idaker-Khan offrit la souveraineté de ce royaume.

Le prince tartare partit avec Schildtberger et quatre autres personnes. Ils passèrent par le pays des Géorgiens et d'autres nations du Caucase, dont l'Allemand illettré défigure tellement les noms qu'ils sont à peine reconnaissables. Ils

atteignirent enfin la grande Tartarie, et le camp d'Idaker-Khan qui se préparait à pénétrer avec toutes ses forces dans la terre de *Bissibur* ou *Issibur* (Sibérie). Après avoir avancé continuellement pendant l'espace de deux mois, cette expédition traversa en trente-deux jours une vaste chaîne de montagnes, à l'extrémité de laquelle, rapporte Schildtberger, on trouve un désert qui forme la limite du monde, et rendu inhabitable par une multitude de serpents et de bêtes féroces qui l'infestent.

« Ces montagnes, continue-t-il, sont habitées par des sauvages errants qui, à l'exception des mains et de la figure, ont le corps en entier couvert de poils ; ils se nourrissent de feuilles d'arbres, de racines et de tout ce qu'ils peuvent se procurer pour assouvir leur faim; on y trouve aussi des ânes sauvages de la même taille que les chevaux. Les naturels se servent, pour traîner leurs chars et leurs traîneaux, d'une espèce de chiens gros comme des ânes, dont ils mangent quelquefois même la chair. Ils sont chrétiens et enterrent au son des instruments, avec mille réjouissances, les jeunes gens morts célibataires, puis ils mangent et boivent ensuite sur leurs tombeaux. » Ayant achevé la conquête de *Bissibur*, les Tartares entrèrent dans le *Walor* ou Bulgarie, qu'ils eurent aussi bientôt subjugué. Après quoi, ils retournèrent à Kipjack. Son maître Zegra étant mort, Schildtberger erra à l'aventure dans la Mingrélie, et, apprenant qu'il n'était éloigné de la mer Noire que de trois journées, il parvint à s'y rendre sans guide. Il marcha au hasard pendant quatre jours, le long du rivage, et aperçut enfin un navire européen à une distance d'environ trois lieues de la terre. A l'aide de feux et d'autres signaux, il réussit à attirer sur lui l'attention de l'équipage, et on lui envoya une chaloupe. Trente ans de captivité parmi les Turcs et les Tartares l'avaient tellement défiguré, que les matelots doutaient qu'il fût Européen et ne voulaient pas ajouter foi à ses paroles. Ce ne fut que lorsqu'il eut récité tout au long le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo* qu'on le reconnut pour Européen et qu'on le reçut à bord. De Constantinople, où ce navire le transporta, il retourna à Munich, sa ville natale, après une absence de trente deux ans.

En 1419, Mirza-Shah-Rokh, qui à la mort de son père Tamerlan était monté sur le trône de Perse, envoya une ambassade en Chine. Un officier nommé Shadi-Khoja fut placé à la tête de cette ambassade, et il emmena avec lui des peintres et des savants chargés de tenir un journal exact du voyage, de prendre note de toutes les choses remarquables de chaque pays et de chaque ville, d'observer soigneusement la nature des routes, la politique et les usages des peuples, la magnificence des cours, et le mode de gouvernement des différents états. La relation de cette ambassade, écrite par le célèbre historien persan Emir Khond, n'est pas si riche en détails géographiques que devait le faire espérer une mission dont le but était presque entièrement scientifique. Cependant une courte analyse de ses résultats rendra plus claires ou plus courtes les descriptions de la Chine et de ses habitants, contenues dans les pages précédentes.

Les ambassadeurs partirent d'Hérat, résidence de Shah-Rokh, et furent rejoints à Samarcand par les ambassadeurs du Khorassan et des provinces environnantes. Après avoir traversé les villes de *Tashkend*, *Sayram* et *Ash*, ils entrèrent dans le pays des Mongols. Ils passèrent ensuite une rivière appelée *Kenker*, et arrivèrent dans la contrée d'*Ilduz*, possédée par la tribu de *Yel*. Cette terre d'*Ilduz* doit être le plateau élevé de la petite Bokhara; car, bien que le soleil fût alors dans le solstice d'été, nos ambassadeurs s'étonnaient souvent de trouver de la glace épaisse de 2 pouces dans ce vaste désert. Ils se hâtèrent de traverser les défilés de quelques montagnes couvertes de neige, probablement les Alaktag, et parvinrent à *Tarkan*. Cette ville contenait un vaste temple consacré au culte d'une idole gigantesque que les habitants disaient être l'image de *Shakmonni*, nom qui, de même que celui de l'idole *Sagomon* observée à Ceylan par Marco Polo, n'est qu'une corruption de *Sakya mooni*, épithète indienne ordinaire de Bouddha. Les ambassadeurs rencontrèrent dans le desert de Cobi une multitude de bœufs, de lions, et autres animaux féroces; les bœufs dont ils parlent, et qu'ils appellent *gau cottahs*, sont très-grands et si forts qu'ils peuvent aisément d'un coup de corne lancer en l'air un homme avec son cheval. Ils ont des queues

longues et épaisses très-estimées en Orient ; on les adapte souvent à l'extrémité d'une perche, soit comme ornement, soit pour s'en servir à chasser les mouches.

Lorsque les ambassadeurs et leur suite furent parvenus à une distance de quatorze journées de Socheu, ville principale de la Chine, les Cathayens ou Chinois venaient tous les jours au-devant d'eux, dressaient pour leur usage, au milieu du désert, des tentes ou huttes ornées de branches d'arbres verts, et leur fournissaient abondamment des volailles, des fruits et autres mets de toutes sortes, servis dans la porcelaine de Chine, ainsi que des liqueurs fortes ; depuis ce moment, ils furent traités dans le désert aussi splendidement qu'ils eussent pu l'être dans une des plus riches cités du Cathay.

Avant de laisser franchir à l'expédition les frontières du territoire chinois, on avait dressé une liste de tous les individus qui la composaient ; le chiffre total s'élevait à huit cent soixante personnes ; dans ce nombre figuraient plusieurs marchands qui se représentèrent comme faisant partie de la suite des ambassadeurs, et qui furent, en conséquence, obligés de remplir dans la suite les fonctions que leur attribuait cette liste. En la recevant, les officiers chinois firent jurer aux ambassadeurs qu'ils n'étaient accompagnés d'aucunes personnes autres que celles dont ils enregistraient les noms, et les prévinrent qu'on les mépriserait s'ils ne disaient pas la vérité.

A Socheu on logea les membres de l'ambassade dans un édifice public au dessus de la porte de la ville, et on leur fournit abondamment tout ce qui pouvait leur être nécessaire ou agréable ; on donna même à leurs serviteurs des matelas et des couvertures. Cette dernière circonstance parut aux Persans une nouveauté remarquable ; et, en effet, la Chine est peut-être la seule contrée de l'Orient dans laquelle les étrangers puissent s'attendre à trouver un logement convenable. En parcourant la ville, ils voyaient à chaque pas quelques nouvelles preuves de la civilisation supérieure de ce pays. Ils trouvèrent dans quelques rues des galeries ou salles couvertes, garnies de chaque côté de boutiques, et qui avaient à leur entrée un joli salon décoré de peintures. Les temples

étaient aussi entretenus avec un soin tout particulier, et leurs dalles de brique leur parurent brillantes et polies comme la glace. Les mahométans remarquèrent en revanche qu'on élevait des porcs dans toutes les maisons, et que les bouchers etalaient la viande de cet animal à côté de celle du mouton.

Les Persans, aussi bien que tous les voyageurs européens qui ont visité la Chine, mentionnent, avec une vive admiration, la population, l'industrie, le bon ordre et la police de cette contrée extraordinaire. Une distance de quatre-vingt-quinze journées de marche sépare Socheu de Cambalu, et pendant cette longue route on traverse constamment une contrée tellement peuplée, que les voyageurs logent toutes les nuits dans une grande ville. Un grand nombre de *kargu* et de *kidifu* bordent le chemin. Les kargu sont une espèce de corps-de-garde, hauts de 60 coudées, en vue les uns des autres, et occupés constamment par certains individus qu'on relève tous les dix jours; leur emploi consiste à allumer de grands feux en cas d'alarme, pour la communiquer ainsi rapidement de proche en proche, jusqu'au siége du gouvernement. De cette manière, un jour et une nuit suffisent pour transmettre une nouvelle entre deux points éloignés l'un de l'autre de plus de trois mois de distance. Les kidifu sont de véritables postes aux chevaux placées sur la route, de 7 en 7 milles; on peut se figurer sur quelle immense échelle étaient montées ces postes chinoises, en songeant que chacune d'elles fournissait à nos ambassadeurs quatre cent cinquante chevaux, mulets et ânes, et cinquante-six chars ou waggons. Évidemment, les kargu, ou tours d'observation, se rapprochent beaucoup en principe de l'invention prétendue moderne des télégraphes.

A Kancheu, les Persans virent avec surprise une idole de 50 pieds de long, couchée dans l'attitude d'une personne endormie. Ses mains et ses pieds avaient 9 pieds de long, et sa tête 21 de circonférence; derrière cette grande idole, qui était entièrement dorée, il y en avait une multitude d'autres, plus petites, mais si bien sculptées, et dans des proportions si naturelles qu'elles semblaient vivantes. De quelque côté que les ambassadeurs tournassent les yeux, ils étaient attirés par de nouveaux échantillons de l'art et de

l'industrie des Chinois. Autour du grand temple, s'élevaient de nombreuses retraites ou petites chapelles semblables aux chambres de caravansérails, garnies de rideaux, de tapisserie ou de brocart, de fauteuils dorés et de tabourets, et, en outre, ornées de candelabres et de vases précieux. Kancheu renfermait dix temples semblables à celui que nous venons de décrire. Mais ce qui frappa surtout d'étonnement nos ambassadeurs, ce fut la *Tour à pivot,* édifice souvent représenté dans les peintures chinoises, et dont nos voyageurs nous ont les premiers donné la description. Cette grande tour était octogone, d'une circonférence de 20 coudees, et haute de 15 étages. Chaque étage avait 12 coudées d'élévation, de sorte que la hauteur de la tour entière devait être de 180 coudées. Les murs de toutes les chambres étaient enduits d'un beau vernis et ornées de peintures. Dans une cave au-dessous de l'édifice, on remarquait un axe de fer posé sur une forte plaque de métal, et qui traversait la tour depuis la base jusqu'au sommet; « le tout, ajoute la relation persane, était si ingénieusement disposé, de manière à pouvoir tourner autour de cet axe, que les forgerons, les charpentiers et les peintres de toutes les nations du monde devraient visiter ce monument pour apprendre les secrets de leur art respectif. »

Les Persans arrivèrent enfin à Cambalu, et furent conduits à la cour. Ils calculèrent que plus de trois cent mille personnes étaient rassemblées autour du palais impérial, et il y avait dans ce nombre deux mille musiciens employés à chanter des hymnes en l'honneur de l'empereur. Les pavillons qui environnaient le palais étaient tendus en satin jaune orné de figures dorées et de peintures représentant le *simorg* ou *oiseau royal* de la Chine. Un bloc d'or massif formait le trône impérial. Les mandarins, rangés autour des appartements, avaient à la main des tablettes sur lesquelles ils tenaient leurs yeux fixés avec une gravité surprenante, et en observant le silence le plus profond. Enfin l'empereur parut, et monta lentement les neuf marches d'argent qui conduisaient à son trône; de jeunes femmes remarquables par leur beauté étaient placées de chaque côté, tenant à la main une plume et de l'encre pour écrire tout ce que dirait l'empereur.

Lorsque ce prince fut assis, on introduisit les ambassadeurs, et en même temps sept cents criminels furent amenés devant le trône. Quelques-uns étaient enchaînés par le cou; mais la plupart, attachés six par six, avaient la tête et les mains enfermées dans une espèce de cadre. Les prisonniers renvoyés, on conduisit nos ambassadeurs devant les degrés du trône, et un officier lut à genoux et à haute voix un papier qui déclarait quel était le but de l'ambassade; il ajouta en outre que les Persans avaient apporté des présents rares et curieux, destinés à l'empereur, et qu'ils étaient venus pour frapper devant lui leurs fronts dans la poussière. Alors les ambassadeurs s'inclinèrent suivant la coutume de leur nation, et les lettres de Shah-Rokh, enveloppées dans du satin jaune, furent présentées à l'empereur. Après ces formalités, on reconduisit les ambassadeurs dans le logement qui leur avait été préparé, et on les traita avec cette hospitalité généreuse qui distingue la cour chinoise. La ration quotidienne de six personnes consistait en un mouton, une oie, deux volailles, et une grande quantité de fruits et de légumes.

Dans quelques fêtes données par l'empereur, les ambassadeurs furent témoins de l'adresse surprenante des escamoteurs et des danseurs chinois. Ils remarquèrent surtout le tour de force singulier de deux joueurs de flûte, qui exécutaient ensemble le même air, chacun une main sur sa propre flûte et l'autre sur celle de son compagnon.

Parmi les présents que Shah-Rokh envoyait à l'empereur de la Chine, se trouvait l'un de ses chevaux favoris, mais le vieil empereur était incapable de gouverner un animal aussi vif; et jeté à terre dans une partie de chasse, il reçut quelques blessures assez graves. Cet accident lui causa une telle colère que les ambassadeurs craignirent un moment pour leur vie. Cependant, grâce aux sollicitations des principaux officiers de la cour, ils obtinrent leur pardon et la permission de retourner dans leur patrie.

La relation de cette ambassade contient la mention d'une monnaie d'argent appelée *balishi*, nom donné autrefois, comme on l'a vu, au papier-monnaie de la Chine. On peut donc conclure de ce fait que ce papier-monnaie avait cessé de circuler avant le commencement du quinzième siècle.

Parmi les divers objets, mets ou boissons, dont on les régala, les ambassadeurs citent le *thé;* mais, de même que Marco Polo, ils ne disent pas un seul mot de la grande muraille de la Chine.

---

## CHAPITRE IX.

### PREMIÈRES DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS.

Les républiques italiennes.— Leur supériorité navale au moyen-âge.— Progrès de la marine.— Découverte de la boussole. — On suppose qu'elle fut connue des Chinois et des Arabes. — Première mention qu'un Européen en ait faite.— Les Espagnols s'habituent au luxe de l'Orient. — Leurs guerres avec les Maures. — Motifs qui engagent à chercher un passage par mer aux Indes. — Les Portugais font la première tentative. — Don Henri. — Découverte de Puerto-Santo et de Madère. — Histoire de Macham. — Colonisation des îles Canaries. — Le cap Bojador doublé. — Captifs rachetés pour de la poussière d'or. — Voyages de Cada Mosto. — Les naturels des Canaries. — Les Maures du désert. — Vaisseaux qu'on prend pour des esprits. — Commerce du sel chez les nègres. — Le Sénégal. — Le roi Budomel. — Ses opinions religieuses. — Description du pays qui avoisine le cap Vert.— Mort de don Henri. — Ses qualités.

Une série non interrompue d'événements importants attira pendant le moyen-âge l'attention des nations européennes sur l'Orient. La Grèce et l'Italie n'avaient jamais entièrement perdu de vue les avantages que pouvait leur procurer le commerce de l'Inde. Bien qu'elles dussent nécessairement produire d'abord de grands troubles et une misère profonde dans les pays où elles prenaient naissance, les croisades eurent pour résultats principaux d'élargir le cercle des idées humaines et de répandre dans l'Europe la connaissance de tous les objets de luxe des diverses contrées de l'Orient. Le mal que firent alors ces expéditions contre les Sarrasins en épuisant les ressources et en retardant le développement intérieur des peuples européens fut plus tard compensé par les conséquences des relations qu'elles établirent entre des régions si éloignées les unes des autres. L'opiniâtreté avec laquelle les princes de l'Occident dissipaient leurs trésors pour arracher la terre sainte des mains des infidèles profita surtout à Venise et aux autres états maritimes de l'Italie, qui pouvaient seuls transporter les troupes et leur fournir toutes les provisions dont elles avaient besoin afin de poursuivre leurs opérations. Cet accroissement de richesses dans les

principales républiques italiennes imprima un nouvel élan et une direction avantageuse à leur activité mercantile et contribua à les élever à ce haut degré de prospérité maritime qui devait bientôt après attirer l'attention et susciter la rivalité de quelques puissants royaumes.

Quoiqu'elles interrompissent les opérations de leur commerce, les guerres que se faisaient continuellement les états rivaux de Gênes et de Venise ne laissèrent pas que d'avoir des résultats indirects fort importants. Certaines révolutions qui paraissent ne renfermer que des germes de ruine et de mort pour les peuples; l'amour de la guerre, si désastreux qu'il soit dans ses efforts immédiats; en un mot, tout ce qui peut déterminer les peuples à examiner plus attentivement les objets exposés à leur vue, ou qui en fait passer de nouveaux sous leurs yeux, fournit presque toujours à leur esprit actif l'occasion de recueillir quelques connaissances assez avantageuses pour compenser le mal qui en résulte d'abord. Ainsi, tandis que les principaux états de l'Italie se disputaient la prépondérance maritime, l'art de construire les vaisseaux fit de grands progrès, et ces améliorations dont la mer Adriatique profita la première ne tardèrent pas à parvenir jusque sur les plages les plus reculées de l'Europe occidentale.

Une contrée comme l'Italie, où la noblesse même se livrait au commerce et où tous les arts qui concernent la navigation étaient en grand honneur, devait naturellement découvrir ou perfectionner l'usage des instruments les plus utiles aux marins durant leurs voyages. Parmi les événements remarquables de cette période de progrès, il faut mentionner surtout l'invention de la boussole, faite, suivant l'opinion générale, vers l'an 1302, par un individu nommé Flavio Gioja, natif d'Amalfi, ville de quelque importance commerciale sur le territoire de Naples. Les relations arides et imparfaites des historiens de l'époque ne nous fournissent aucun détail sur la vie de cet homme remarquable, ou sur les circonstances qui préparèrent et qui accompagnèrent sa découverte. Si Gioja est cité d'âge en âge comme le constructeur d'un instrument qui n'occupa d'abord qu'un rang fort modeste sur la liste des inventions utiles, il faut nécessairement croire qu'il eut la réputation d'un savant distingué, mais

de la Mecque, sépulture de leur prophète. Cependant, l'art de la navigation fit toujours des progrès aussi timides et aussi languissants chez les Arabes que chez les autres nations, et il n'acquit jamais cette audace entreprenante qu'une découverte si heureuse eût nécessairement inspirée à un peuple maritime. Bien plus, au seizième siècle, quand les Portugais visitèrent les mers de l'Inde pour la première fois, ils trouvèrent que les Arabes, qui étaient les principaux navigateurs de ces mers, ne se dirigeaient qu'en observant les astres ou en longeant les côtes, et ignoraient complètement l'usage de la boussole.

Quelques historiens affirment que le roi Salomon et les Hébreux connurent la boussole, qui, suivant d'autres, était également connue des Hindous. Mais, en laissant de côté toutes ces assertions mal fondées, on peut admettre en thèse générale qu'après avoir germé dans l'Orient, cette découverte, comme bien d'autres inventions utiles, y languit longtemps sans atteindre cette maturité parfaite qui seule peut lui donner une utilité pratique. Les phénomènes de la nature sont aussi fréquents et aussi apparents en Chine qu'en Italie, et les germes de tous les arts et de toutes les sciences étaient abondamment répandus dans la nature entière, avant que le génie de l'Occident les eût fécondés et ne leur eût donné la vie.

Quoique leurs prétentions à l'honneur d'avoir inventé la boussole ne puissent être complètement admises, on a cependant de fortes raisons de croire que les Arabes connaissaient les premiers éléments de cette découverte. Le plus ancien écrivain de l'Europe qui ait fait mention de la boussole dans ses ouvrages est Guiot de Provins, troubadour ou poète provençal qui passa quelque temps à la cour de Frédéric Barberousse, en 1181. Ce poete ne désigne pas seulement l'aimant et la double vertu qu'il a de se tourner vers le pôle et de rester suspendu; mais il ajoute que l'aimant sert à diriger les marins à travers l'Océan (1). En 1204, le cardinal de Vitry le signale pour la seconde fois, et en termes exprès, comme le guide bien connu des matelots. Dès le milieu du treizième siècle, l'usage de la boussole s'était généralement

(1) Claude Fauchet, Recueil de l'origine de la langue française, pag. 555.

répandu parmi les navigateurs espagnols (1). Or, comme il est prouvé aujourd'hui que la science et la poésie des troubadours, ainsi que tous les progrès que fit la nation espagnole dans les arts au treizième siècle, dérivèrent de la civilisation des Maures, on peut présumer, en conséquence, que ce peuple avait connu l'usage de la boussole.

Dans une lettre datée de 1269, Pierre Adsiger, médecin allemand, décrit avec soin et dans tous ses détails la construction de la boussole; et, remarquons-le surtout, il signale en même temps la déclinaison de l'aiguille, c'est-à-dire la circonstance inexplicable de sa déviation plus ou moins prononcée du véritable pôle nord. Il est donc évident que Gioja doit être regardé, non pas comme l'inventeur de la boussole, mais simplement comme le savant qui l'a perfectionnée ou qui a montré les avantages à retirer de son usage. Cependant, la révolution que l'emploi de cet instrument était destiné à produire dans l'art de la navigation ne fut pas instantanée : car les marins l'adoptèrent d'abord comme une compagne utile, plutôt que comme leur seul guide.

Nous avons vu, dans la relation des Zéni, qu'au quatorzième siècle, les navigateurs scandinaves se servaient de la boussole dans leurs excursions sur les mers occidentales. Les grandes pêches des mers du nord étaient jadis, comme de nos jours, la principale école où se formaient des marins hardis et habiles; et elles établirent aussi des relations étroites entre les villes hanséatiques et les républiques commerciales de l'Italie. Aussi ne doit-on nullement s'étonner si tous les progrès que firent les Italiens dans l'art de construire les vaisseaux et dans la navigation furent immédiatement importés chez les peuples du nord, et si l'on équipa au quinzième siècle, dans les ports de l'Angleterre, des navires égaux en grandeur et en solidité aux fameuses caraques de Venise.

Parmi les événements dont l'influence importante imprima une direction à l'activité de l'Europe occidentale, il ne faut pas omettre la guerre des Espagnols et des Maures. Les Arabes avaient apporté dans l'Espagne leurs coutumes orientales et leur magnificence; leurs opérations commerciales s'éten-

(1) Capmany, Quest. crit., quest. II.

daient, comme nous l'avons vu, sur presque tout l'ancien monde, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Chine, et depuis l'intérieur de l'Afrique jusqu'au cœur de la Sibérie. En Espagne, le faste des princes maures avait atteint son plus haut degré. Tous les préceptes austères du Koran paraissent avoir perdu dans ce pays une grande partie de leur autorité, et la religion ne limita guère les besoins que faisait naître la civilisation. L'immense commerce des Arabes remplit l'Espagne des productions de l'Orient. La nation espagnole ne pouvait donc manquer de puiser l'amour contagieux du luxe même chez ses ennemis; d'ailleurs ses relations avec les Maures n'étaient pas toujours hostiles, et les mœurs des cours brillantes de Séville et de Grenade furent naturellement imitées par les princes chrétiens de l'Aragon et de la Castille.

Un événement remarquable nous apprend à quel point les Maures avaient conservé les fastueuses habitudes de l'Orient, et avec quelle profusion le commerce du Levant fournissait à tous leurs besoins. Après la grande victoire que les chrétiens remportèrent, en 1340, près de Tarifa, sur les forces combinées des rois de Grenade et de Maroc, un immense butin fut trouvé dans le camp des vaincus. Outre les étoffes de soie, les draps d'or et les pierres précieuses que se partagèrent les conquérants, on y ramassa une si prodigieuse quantité d'or et d'argent, soit monnayé, soit en lingots, que la valeur de ces métaux tomba, dit-on, d'un sixième dans toute l'étendue de l'Espagne et de la France. A la même époque, les Espagnols avaient acquis le goût de toutes les productions rares de l'Orient. Quand Alphonse XI fit son entrée à Séville, les rues où il passa étaient tendues de draperies en soie et en or, et les plus riches parfums brûlaient dans toutes les maisons. Les lois somptuaires établies par ce prince ne parvinrent pas à empêcher les hommes eux-mêmes d'orner leurs vêtements de perles.

On ne peut guère douter que les perles, les parfums et les autres denrées du luxe oriental ne fussent importées en Espagne principalement par les Maures, et que les querelles des deux peuples devenant chaque jour plus envenimées et plus implacables, les approvisionnements de ces objets de luxe, alors en grande vogue, ne devinssent aussi de plus en

plus insuffisants. Les marchés de Venise et de Gênes ne pouvaient pas être aussi abondamment fournis, et offrir les mêmes avantages aux marchands espagnols que ceux des Maures. Il est donc probable que l'expulsion des Maures de la péninsule espagnole fut l'une des causes qui firent chercher un nouveau passage aux Indes par l'Océan.

Cependant les Portugais furent les premiers à sentir toute la force de ce mobile, car les premiers ils chassèrent complètement les Maures de leurs domaines; et, non contents de ce succès, ils les poursuivirent jusque sur les côtes d'Afrique. Jean I, roi de Portugal, accompagné de son fils et de ses principaux chevaliers, fit une descente en Afrique l'an 1415, et prit aux Maures la ville de Ceuta. A son retour, il conféra le duché de Viseo à son cinquième fils, don Henri, et le nomma gouverneur de ses dernières conquêtes, pour le récompenser de la valeur et des talents qu'il avait déployés. Don Henri était un prince actif et intelligent, qui joignait les connaissances d'un savant aux qualités d'un cavalier accompli, et qui pouvait être regardé comme l'un des hommes les plus instruits de son époque. Dès ses plus jeunes années, il avait, à ce qu'il paraît, conçu une vive passion pour les entreprises maritimes, et la situation politique du Portugal ne lui laissa pas le choix de l'endroit vers lequel il devait diriger son activité. Pendant son séjour en Afrique, il reçut des Maures beaucoup de renseignements sur les nations du centre de l'Afrique, et sur les Jalofs qui bordent les côtes de la Guinée : il en conclut avec justesse qu'on pouvait arriver chez ce peuple par l'Océan, et il résolut de vaincre par la persévérance les difficultés d'une pareille navigation.

En 1412, c'est-à-dire trois ans avant la prise de Ceuta, don Henri envoya un vaisseau explorer la côte de l'Afrique. Cette expédition, qui ne fut suivie d'aucun résultat remarquable, mérite cependant d'attirer notre attention, parce qu'elle fut le premier voyage de découvertes que les Portugais entreprirent. Le prince expédia un navire tous les ans, avec l'ordre de s'avancer aussi loin que possible le long de la côte de l'Afrique; et les marins, animés par l'exemple de son zèle, doublèrent bientôt le cap Non, qui, comme cette appellation l'indique, avait été jusqu'alors la limite infranchissable de leurs excursions maritimes. Mais, au-delà de cet obstacle, un

autre plus formidable encore surgit à leurs yeux : la projection hardie du cap Bojador, ses courants violents, et ses brisants furieux qui s'avancent à plusieurs milles dans la mer, parurent une barrière dont ne pouvaient même s'approcher sans péril des navigateurs habitués à longer les côtes.

En 1418, Juan Gonzalès Zarco et Tristram Vaz Texeira, gentilshommes de la maison de don Henri, voyant quel vif désir il éprouvait de poursuivre la découverte des côtes d'Afrique, s'engagèrent volontairement dans une expédition destinée à doubler le cap Bojador et à naviguer au-delà vers le sud. Ils côtoyèrent le rivage, suivant la coutume, et ils n'auraient certes pas obtenu le résultat projeté, si le hasard n'eût suppléé à leur manque d'habileté ou de courage : un violent coup de vent, qui s'éleva tout-à-coup, les emporta en pleine mer ; ils avaient perdu complètement la terre de vue, et ils croyaient leur perte inévitable, lorsque, le vent diminué de violence et la tempête s'étant calmée pendant la nuit, ils aperçurent au point du jour une île qui était à peu de distance de leur navire, et à laquelle ils donnèrent, en mémoire de leur heureuse délivrance, le nom de *Puerto Santo.* Enchantés de leur découverte, ils se hâtèrent de retourner en Portugal, et racontèrent au prince tous les incidents de leur voyage. Ils décrivirent la nature du sol et le climat de leur île, les mœurs simples et inoffensives de ses habitants, et demandèrent la permission d'y fonder un établissement. Don Henri, voulant les récompenser de leur succès, et jugeant la position de l'île favorable à l'accomplissement de ses desseins, se rendit aussitôt à leur désir. On prépara une nouvelle expédition, qui se composait de trois vaisseaux : Zarco, Vaz, et Bartholomé Perestrello, autre gentilhomme de la maison du prince, qui les commandaient, reçurent l'ordre de fonder une colonie à Puerto-Santo, et emportèrent avec eux une cargaison de toutes les graines et de tous les instruments qui leur étaient nécessaires pour remplir leur mission. Malheureusement ils emmenaient aussi quelques lapins, qui, lâchés dans l'île, s'y multiplièrent avec une si prodigieuse rapidité, qu'au bout de deux ans ils furent assez nombreux pour détruire toute trace de végétation, et pour forcer la colonie naissante à l'abandonner.

Dès que l'établissement fut achevé, Perestrello revint en Portugal pour faire son rapport au prince. Vaz et Zarco restèrent dans l'île ; et, pendant leur séjour, ils aperçurent de temps en temps sur l'horizon un point noir, qui n'était pas toujours également distinct, mais qui ne changeait jamais de position par rapport à Puerto-Santo. Ils s'embarquèrent, firent voile vers cet objet obscur, et trouvèrent une île très-vaste, d'un aspect enchanteur, entièrement inhabitée, mais couverte de forêts immenses : ce fut à cause de cette dernière circonstance qu'ils lui donnèrent le nom de ***Madeira*** (Madère). Après avoir soigneusement examiné cette île, nos voyageurs retournèrent en Portugal y porter la nouvelle de leur découverte, qu'on accueillit avec joie, et ils exaltèrent avec tant de chaleur la supériorité de la nouvelle île sur tous les pays découverts jusqu'alors, que don Henri résolut d'y établir une colonie, et choisit judicieusement la vigne et la canne à sucre comme les objets les plus propres à y être cultivés.

Mais les aventuriers portugais Vaz et Zarco n'eurent d'autre mérite que de retrouver l'île de Madère, obscurément connue, selon toute probabilité, des navigateurs au milieu du quatorzième siècle. On dit que, vers l'an **1344**, un Anglais du nom de Macham, fuyant avec la belle Anne Dorset les persécutions auxquelles l'exposait le courroux des parents de sa maîtresse, chercha au milieu de l'Océan quelque asile paisible et sûr, et fut jeté par une tempête sur le rivage de Madère. Il descendit à terre avec ses amis, pour se reposer un peu des fatigues du voyage ; mais le vaisseau qui l'avait amené remit à la voile à son insu, l'abandonnant avec ses compagnons. Anne Dorset mourut de chagrin, et Macham, incapable de supporter ce dernier malheur, expira cinq jours après sur son tombeau. Ses compagnons, qui lui survivaient, élevèrent une grande croix de bois, avec une inscription grossièrement tracée, sur la tombe commune de ces amants infortunés ; puis, ayant construit un canot, ils parvinrent à se rendre à Maroc, d'où ils furent renvoyés en Espagne. Quelques doutes que l'on puisse élever sur son authenticité, cette légende romantique prouve évidemment qu'on avait quelque connaissance de l'île de Madère, où tous les écrivains portugais s'accordent à placer le théâtre de l'aventure, ajoutant

que le port et le district de Machico tiraient leur nom d'une inscription trouvée sur la tombe de Macham.

Vers l'année 1393, quelques aventuriers de l'Andalousie, de la Biscaye et de la province de Guipuzcoa formèrent une association à Séville, et ayant obtenu l'autorisation de Henri III, roi de Castille, équipèrent une escadre de cinq vaisseaux, avec lesquels ils visitèrent les îles Canaries, pillant tous les endroits peuplés, et emmenant captifs le roi et la reine de Lancerotte, avec environ soixante et dix habitants. Après avoir chargé leurs vaisseaux de cire et de peaux d'animaux, les deux principales productions de ces îles, ils revinrent à Séville, où ils réalisèrent un immense bénéfice. Ils apprirent au roi combien il était facile de conquérir ces îles, et enflammèrent ainsi la cupidité de tous les hommes entreprenants et pauvres. Quelques années plus tard, le gouvernement des îles Canaries fut accordé, avec le titre de roi, par le monarque castillan, à un baron normand, Jean de Bétancourt, qui renouvela son serment et son hommage, comme chef de cet état, entre les mains de Jean II, l'année 1412. Mais le baron normand n'acheva jamais, à ce qu'il paraît, la conquête de ces îles ; et, peu de temps après, ses successeurs vendirent les Canaries à don Henri de Portugal pour une propriété dans l'île de Madère.

Un fait qui mérite d'être remarqué, c'est qu'antérieurement à cette entreprise de Jean de Bétancourt, des aventuriers normands avaient exploré les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'à Sierra-Léone ; et que le baron, avant de se fixer définitivement dans ses domaines insulaires, parcourut aussi la côte comprise entre le cap Cantin et le Rio do Ouro, au-delà du cap Bojador, fit quelques prisonniers, recueillit divers renseignements sur les ports du voisinage, et conçut même le projet d'élever un fort pour mettre le pays à contribution.

Mais les connaissances étaient si inégalement et si imparfaitement répandues à cette époque, que les navigateurs portugais, poussés par les instructions et encouragés par le patronage d'un prince éclairé, désespérèrent long-temps d'accomplir ce qu'avaient déjà fait les pirates normands. Enfin, en 1433, un individu nommé Gilianez, natif de Lagos,

parvint à doubler le cap Bojador ; et à son retour il rapporta, contrairement à l'opinion générale, qu'au-delà de ce terrible promontoire la mer était parfaitement navigable, et que le terrain et le climat semblaient tous deux excellents. Quelque temps auparavant, don Henri avait obtenu du pape Martin V une concession que, de nos jours, les termes dans lesquels elle était conçue et l'autorité dont elle émanait rendraient également extravagante. Le souverain pontife faisait une donation perpétuelle, à la couronne de Portugal, de toutes les terres et îles qui avaient été ou qui pourraient être découvertes entre le cap Bojador et les Indes-Orientales, et accordait une indulgence plénière pour les âmes de tous ceux qui périraient dans une entreprise destinée à arracher ces vastes régions des mains des infidèles et des païens. Ainsi le prince Henri engagea au service de ses intérêts cet enthousiasme religieux qui fut un des plus puissants mobiles de son siècle, et se procura, à la possession exclusive de ses découvertes, un titre dont la validité fut long-temps reconnue par toutes les cours de l'Europe.

En 1441, don Henri chargea Antonio Gonzalès et Nuno Tristan de continuer les découvertes déjà faites. Le dernier s'avança jusqu'au cap Blanc, environ cent cinquante lieues au-delà du cap Bojador. Les Portugais firent prisonniers, dans cette expédition, dix ou douze Maures : quelques-uns d'entre eux étaient des personnages de haut rang et très-riches, qui promirent de payer une magnifique rançon pour prix de leur liberté, si on leur permettait de retourner dans leur pays natal. En conséquence, Gonzalès fut dépêché l'année suivante avec ordre de débarquer les Maures à l'endroit où on les avait trouvés. Dès que le vaisseau arriva sur la côte, et qu'on apprit que les captifs étaient à bord, leurs amis amassèrent et payèrent leur rançon, qui consistait en poussière d'or et en esclaves noirs, deux objets de curiosité et d'admiration pour les Portugais. En mémoire de la poudre d'or qu'il y avait reçue, Gonzalès donna le nom de Rio do Ouro, ou rivière d'or, au bras de mer où son navire avait mouillé. Les nègres, à peu près au nombre de trente, furent emmenés à Lisbonne, où ils causèrent le plus vif étonnement parmi le peuple. On suppose que, dans ce dernier voyage, Tristan dé-

couvrit l'île d'Arguin, quelques-unes des îles du cap Vert, et qu'il explora la côte jusqu'à Sierra-Léone.

La petite quantité de poussière d'or rapportée du Rio do Ouro donna une impulsion extraordinaire aux entreprises maritimes. La vue des nègres appela l'attention publique sur un nouveau monde, car, en atteignant les pays habités par les noirs, les Portugais avaient donné une preuve frappante de leurs progrès dans l'art de la navigation. Quand ils s'aventurèrent au-delà du cap Non, ils ne trouvèrent d'abord que des déserts arides qui s'étendaient jusqu'au rivage, et qui n'étaient égayés ni par la végétation, ni par des habitations humaines; ils eurent alors quelque raison de craindre que l'opinion des savants qui regardaient comme inhabitables les régions de la zone torride, ne finît par être justifiée; mais, quand ils atteignirent les fertiles contrées voisines du Sénégal, et qu'ils virent le pays devenir plus peuplé à mesure qu'ils avançaient vers le sud, leur confiance se ranima, et ils se sentirent convaincus que la nature ne leur avait pas opposé de barrières aussi infranchissables qu'ils l'avaient d'abord cru.

Don Henri, voyant que ses efforts commençaient à avoir quelques résultats, écouta les propositions de plusieurs habitants de Lagos, qui, dans des vues d'intérêt personnel, équipèrent cinq caravelles en 1444, et firent voile vers la côte de Guinée. Le manque de provisions les obligea de revenir avant d'avoir rempli toutes leurs intentions; mais ils ramenèrent un nombre considérable de nègres qu'ils avaient pris dans le cours de leur voyage. Le bruit de ces découvertes, et des grands profits qu'on en retirait, attira dans le Portugal une foule d'étrangers, et surtout d'Italiens, qui passaient alors pour les marins les plus habiles et les plus expérimentés. Le prince accueillit avec faveur tous ceux qui se recommandaient à lui par des connaissances supérieures en astronomie et en navigation, se servant volontiers de leurs talents et de leur expérience. En 1444, il envoya Vicente de Lagos et Aloisio de Cada Mosto, gentilhomme vénitien, explorer les mers de l'Afrique. Après avoir visité les Canaries et Madère, ces navigateurs se dirigèrent sur le cap Blanc et le Gambie, où ils trouvèrent le Génois Antonio de Nova, qui reconnaissait la côte par les ordres du prince. Ils se joignirent à

lui, et ils revinrent tous ensemble. Cada Mosto, ayant fait une seconde excursion en 1446, publia bientôt après, en Portugal, un récit de ses voyages qui excita le plus vif intérêt, et lui valut à juste titre une très-grande réputation.

Dans cet ouvrage, Cada Mosto nous apprend le succès extraordinaire qu'obtinrent dès leur berceau les colonies de Madère et des îles Canaries. Le sol rapportait soixante-dix pour un; les vignes et les plantations à sucre de Madère produisaient déjà les récoltes les plus abondantes. De l'*orchil* pour teindre et de belles peaux de chèvres étaient exportées des Canaries. Les naturels de ces îles montraient une agilité surprenante, parce qu'ils avaient l'habitude de traverser leurs montagnes hérissées de rochers. Ils savaient sauter de roc en roc comme les chèvres, et faisaient quelquefois des bonds énormes autant que dangereux. Ils lançaient des pierres avec une si grande vigueur et une si merveilleuse adresse, qu'ils frappaient presque toujours à coup sûr, et avec la force d'une balle de fusil, le but visé par eux. Les Canaries étaient assez peuplées avant l'arrivée des Portugais, car on évaluait à 9,000 le nombre des *Guanches* ou habitants indigènes de la Grande-Canarie, et à 15,000 ceux de Ténériffe.

Cada Mosto rapporte que les Maures répandus sur les déserts qui sont vis-à-vis de l'île d'Arguin fréquentent le pays des nègres, et visitent aussi le côté de la Barbarie le plus rapproché de la Méditerranée. Durant ces expéditions, ils voyagent en caravanes nombreuses, avec une grande suite de chameaux, chargés d'argent, de cuivre et d'autres articles qu'ils débitent à Tombouctou et dans le pays des nègres, d'où ils rapportent de l'or et des *melhegatte* ou graines de cardamôme. Les Arabes de la côte possédaient aussi un grand nombre de chevaux de Barbarie qu'ils conduisaient dans le pays des nègres, et qu'ils échangeaient avec les chefs contre des esclaves, recevant de dix à dix-huit hommes pour chaque cheval, selon leurs qualités. Quelques-uns de ces esclaves étaient vendus à Tunis et dans d'autres villes de la côte de Barbarie; on transportait les autres à l'île d'Arguin, et on les vendait à des marchands portugais patentés pour le trafic, qui en achetaient de sept à huit cents tous les ans, et les faisaient vendre à leur tour sur les marchés du

Portugal. Avant l'établissement de ce commerce à Arguin, les Portugais avaient l'habitude d'envoyer chaque année quatre caravelles, ou même un plus grand nombre de ces bâtiments dans la baie de cette île : les équipages de ces navires, débarquant sur la côte pendant la nuit et bien armés, surprenaient les villages habités par des pêcheurs, et emmenaient les habitants en esclavage. Quelquefois même ils pénétraient fort en avant dans l'intérieur des terres, et enlevaient les Arabes des deux sexes qu'ils vendaient comme esclaves en Portugal.

Les tribus arabes, errantes au nord du Sénégal, sont appelées par Cada Mosto, *Azanhaji*, ou les *Vagabonds du désert*. Ils avaient la singulière habitude d'entourer leur tête d'un mouchoir, de telle sorte qu'une partie cachât leur nez et leur bouche, car ils croyaient inconvenant de laisser voir leur bouche, si ce n'est quand ils mangeaient. Les Tuaricks, qui habitent les oasis du Grand-Désert, ont la même coutume : ils enveloppent leur visage de façon à voiler tous leurs traits, excepté les yeux. Un grand nombre d'Azanhaji apprirent au voyageur vénitien, que, quand ils virent pour la première fois des vaisseaux sous leurs voiles, ils les prirent pour de grands oiseaux avec des ailes blanches, qui venaient de pays étrangers ; mais, qu'ensuite, les voiles ayant été ferlées, ils conjecturèrent d'après la longueur des bâtiments, et en les voyant nager sur les eaux, que c'étaient de grands poissons. D'autres les regardaient encore comme des esprits qui erraient la nuit, parce que le soir on les apercevait à l'ancre dans un endroit, et que le lendemain matin on les trouvait à 100 milles de là, s'avançant le long de la côte vers le sud, ou revenant en arrière quand le vent avait tourné, ou exécutant toute autre manœuvre. Ils ne pouvaient concevoir qu'un être humain fût capable de faire plus de chemin en une nuit qu'eux en trois jours ; et cette considération les confirma dans l'opinion que les vaisseaux étaient des esprits.

Cada Mosto fut informé qu'à six journées environ de *Hoden*, se trouvait un pays appelé *Tegazza*, d'où on extrayait chaque année d'énormes quantités de sel que l'on transportait sur des chameaux à Tombouctou, et de là dans l'empire de Melli appartenant aux nègres. Arrivés

[illegible]

[illegible] propriétaire [illegible]

[illegible] Sénégal [illegible] voyageur [illegible]

terrestre, fut appelé Niger par les anciens, et qui, après avoir traversé toute l'Éthiopie, se divise en plusieurs branches quand il approche de l'Océan, du côté de l'ouest. Le Nil, qui est une autre branche du Gihon, se jette dans la Méditerranée. » Cette opinion, que les principaux fleuves de l'Asie et de l'Afrique naissent tous d'une source commune, dans quelque terre reculée de l'Éthiopie, ne paraît pas avoir été beaucoup modifiée, depuis le temps de Lucain et de Virgile, jusqu'à celui de Cada Mosto.

Environ à 80 milles au-delà du Sénégal, notre voyageur entra sur le territoire d'un chef appelé Budomel, que les Portugais semblent avoir connu parfaitement, parce qu'il achetait une grande quantité de marchandises européennes. Il reçut Cada Mosto avec beaucoup de politesse et d'égards, et les Vénitiens vécurent pendant quatre semaines de l'hospitalité des nègres. La table de Budomel, suivant l'usage du pays, était approvisionnée par ses femmes, dont chacune lui envoyait chaque jour un certain nombre de plats. Il mangeait avec ses nobles sur le gazon, sans étiquette et sans cérémonie. Cada Mosto eut un jour la hardiesse de lui déclarer, en présence de tous ses docteurs, que la religion de Mahomet était fausse, et que celle des catholiques romains était la seule vraie foi. Ces paroles exaspérèrent les Arabes ; mais le roi Budomel ne fit qu'en rire, et répliqua même « que la religion des chrétiens était incontestablement bonne, car nul autre que Dieu n'aurait pu leur donner tant de richesses et d'intelligence. » Il ajouta toutefois, avec une apparence de raison : « Puisque Dieu est juste, et que les chrétiens possèdent tous les biens de la terre, les nègres ont plus de chances qu'eux pour hériter du paradis céleste. » — Les femmes de ce pays, et surtout les jeunes femmes, parurent aux Vénitiens extrêmement agréables et gaies : elles aimaient beaucoup à chanter et à danser au clair de la lune. En quittant les états du roi Budomel, Cada Mosto doubla le cap Vert et fit voile vers le sud le long de la côte. « En ce pays, dit-il, la terre est très basse et couverte de grands et beaux arbres qui sont continuellement verts, parce que leurs nouvelles feuilles poussent avant que les vieilles tombent, et qu'ils ne se flétrissent pas

comme les arbres de l'Europe ; ils croissent aussi tellement près du rivage, qu'ils semblent en quelque sorte boire l'eau de la mer. La côte est magnifique ; je n'ai jamais rien vu de comparable, quoique j'aie plus d'une fois navigué dans le Levant et dans les parties occidentales de l'Europe. Elle est parfaitement arrosée sur toute son étendue par de petites rivières qui sont cependant inutiles au commerce, car elles ne peuvent porter les plus légers bâtiments. » — Le récit de Cada Mosto est plein d'intérêt par lui-même, et de plus il montre quel brillant succès couronna les efforts du prince portugais, qui vécut assez pour recevoir de ses serviteurs des détails exacts et complets sur les contrées des nègres, et pour voir le digne fruit de ses travaux éclairés, c'est à-dire un vaste commerce et des colonies florissantes.

L'an 1449, le roi Alphonse octroya à son oncle don Henri la permission de coloniser les Açores, qui avaient été découvertes quelques années auparavant par les Flamands et les Portugais. Les établissements fondés au cap Vert, à Madère et dans les îles Canaries, devinrent autant d'écoles où se formèrent les marins, et offrirent de nombreuses facilités pour étendre les découvertes maritimes. Des expéditions nouvelles eurent lieu tous les ans, et les limites de la navigation reculèrent au sud, lentement il est vrai, mais constamment. Don Henri avait résidé plusieurs années à Sagres sur le cap Saint-Vincent, et l'Océan Atlantique, s'étendant sous ses yeux, ramena continuellement sa pensée sur ses projets favoris de découvertes géographiques. Ce fut dans cette retraite chérie qu'il expira en 1463, à l'âge de soixante-dix ans, et sa mort suspendit, pour quelques années, l'activité des entreprises maritimes.

Durant une longue période de cinquante-deux ans, ce prince patriote consacra presque toute son attention, ainsi que les vastes revenus dont il jouissait comme duc de Viseo et comme grand-maître de l'ordre militaire du Christ, à son projet favori de développer les connaissances géographiques de son pays et d'étendre les découvertes déjà faites sur les côtes d'Afrique. Jamais un succès brillant ne récompensa, il est vrai, sa persévérance ou le courage de ses serviteurs ; mais il jeta le fondement indestructible d'une science utile

et trop solide pour céder désormais aux préjugés ignorants de l'époque ; il méla si souvent des entreprises d'une utilité immédiate à son grand projet de découverte, qu'elles empêcheront à jamais ce dernier de tomber dans l'oubli. Tous les travaux de sa vie n'eurent pour résultat que la découverte d'environ 1,500 milles de côtes, car aucun de ses serviteurs ne dépassa avant sa mort le sixième où le huitième degré au-delà de l'équateur, mais les nombreux efforts successivement faits par ses ordres le montrent fermement convaincu qu'on pouvait étendre les limites de la navigation vers le midi, et disposé à combattre avec une infatigable persévérance les obstacles opposés à l'exécution de ses projets.

---

## CHAPITRE X.

### DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Les Portugais construisent un fort sur la Côte d'Or. — Leur entrevue avec un souverain du pays. — Concession du pape. — Voyage de Diégo Cam. — Il visite le Congo. — Il ramène des naturels en Portugal. — Le roi de Congo protège les chrétiens. — Le roi de Benin demande des missionnaires. — Le prince Ogane. — Le Prêtre Jean en Afrique. — Explication de l'origine de cette croyance. — Nouvelles expéditions. — Barthélomé Diaz découvre le cap de Bonne-Espérance. — Covilham et Payva envoyés dans l'Inde. — Covilham visite Sofala. — Il reconnaît la possibilité du passage. — Il est retenu prisonnier en Abyssinie. — Vasco de Gama. — Son arrivée à Mozambique. — Quiloa. — Melinda. — Pilote indien. — Il parvient à Calicut. — Le Zamorin. — Arts des Maures. — Danger que court Gama. — Il échappe à ce danger. — Son arrivée à Lisbonne. — Sa réception.

Après la mort de don Henri, cet illustre promoteur des voyages et découvertes maritimes, les Portugais cessèrent pendant quelque temps de faire de nouveaux progrès le long des côtes de l'Afrique, car Alphonse V fut exclusivement occupé de ses querelles avec la cour de Castille. Depuis l'année 1453, des importations considérables d'or avaient eu lieu, d'Afrique en Portugal. Mais, environ à la même époque, les marins de ce dernier pays ne cherchèrent plus à étendre leurs découvertes vers le sud. En 1469, un marchand nommé Fernando Gomez afferma du roi Alphonse le commerce de la Guinée, moyennant le revenu annuel de 500 ducats, et il s'engagea en même temps à re-

connaître, pendant la durée du monopole qui lui était assuré, 500 lieues de côtes au midi. Ainsi furent découvertes successivement les îles de Fernando Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon; cette dernière est située à un degré et demi au-delà de l'équateur.

Il ne nous reste aucune relation détaillée des divers voyages dans lesquels s'effectuèrent ces dernières découvertes. Mais il paraît certain que, durant la période de temps qui s'écoula entre la mort de don Henri (1465) et celle du roi Alphonse (1481), c'est-à-dire pendant l'espace de dix-huit ans, les navigateurs portugais, s'avançant toujours de plus en plus le long des côtes de l'Afrique, reconnurent toute la Guinée avec ses golfes, les baies de Bénin et de Biafra, les îles adjacentes et tout le rivage qui s'étend au midi, jusqu'à la frontière septentrionale du royaume du Congo.

L'avènement de Jean II au trône de Portugal, en 1481, fit reprendre les voyages de découvertes, le long des côtes de l'Afrique, avec une ardeur nouvelle. Tandis qu'il était infant ou prince héréditaire, Jean II avait tiré la majeure partie de ses revenus des bénéfices du commerce de la Guinée ou de l'importation de l'or du hâvre de Mina. Aussi, dès qu'il fut roi, s'occupa-t-il d'améliorer et d'étendre une si précieuse branche de commerce. Dans ce but, il donna l'ordre de construire une forteresse et une église auprès du port de Mina. Tous les matériaux nécessaires furent embarqués à Lisbonne sur une escadre de dix caravelles avec cinq cents soldats et deux cents ouvriers de diverses industries, escadre que commandait don Diego d'Azambuja, officier aussi brave qu'expérimenté.

Dès que l'expédition eut atteint la côte de la Guinée, Azambuja envoya un individu qui connaissait le pays, informer Camarança, le chef nègre du district, de leur arrivée, et lui demander une conférence. Le lendemain matin, les Portugais débarquèrent de bonne heure, portant leurs armes cachées sous leurs habits, dans la crainte que les naturels ne les attaquassent à l'improviste. Ils s'avancèrent alors avec une certaine pompe vers un grand arbre, qui n'était pas éloigné du village nègre d'Aldea, et dont la situation avait paru convenable pour l'érection de la future citadelle. Aussitôt,

un drapeau aux armes royales du Portugal fut hissé au-dessus de cet arbre, et un autel ayant été construit à l'ombre de ses branches, tous les hommes de l'expédition assistèrent à la célébration de la messe, qui fut dite pour la prompte conversion des naturels et la prospérité de l'Église à construire sur le lieu même.

A peine cette cérémonie religieuse fut-elle terminée, que l'on vit Camarança s'approcher accompagné d'une suite nombreuse. Azambuja, somptueusement vêtu et le cou orné d'un riche collier d'or, se prépara à recevoir le chef nègre avec la plus imposante solennité. Assis sur un siége élevé, semblable à un trône, il avait fait ranger tous ses compagnons devant lui de manière à ce qu'ils formassent une sorte de haie ou d'avenue. Les nègres étaient armés de lances, de boucliers, d'arcs et de flèches, et portaient un casque de peau, garni d'un certain nombre de dents de poisson qui leur donnaient une apparence très martiale. Les chefs inférieurs se distinguaient de leurs soldats par des chaînes d'or pendues à leur cou et par divers ornements du même métal ajustés dans leurs cheveux et même dans leur barbe. Après l'échange des présents et d'autres marques d'une considération et d'une confiance mutuelles, Azambuja adressa, par l'entremise d'un interprète, un discours à Camarança pour lui expliquer le but de son ambassade et de son expédition. Il employa tous les arguments qu'il crut propres à lui concilier l'amitié du chef noir, à lui faire comprendre toute l'étendue de la puissance du roi de Portugal, et à lui montrer sous un jour favorable l'établissement permanent qu'il avait l'intention de fonder sur la côte. Camarança écouta cette harangue et sa traduction dans un silence respectueux, tenant ses yeux constamment fixés sur Azambuja. Puis, baissant pendant quelque temps ses regards vers la terre comme s'il réfléchissait profondément à la décision qu'il devait prendre, il fit la sage et prudente réponse que l'on va lire : « Je suis très-sensible à l'honneur que m'accorde en cette occasion votre souverain. Je me suis toujours efforcé de mériter son amitié en faisant un commerce loyal avec ses sujets, et en procurant sans cesse des chargements immédiats à leurs vaisseaux. Jusqu'à ce jour, les Portugais

... ... ... ... ... ... ... ... s'entendaient sans peine et ... nous avons ... donner. ... désirer retourner dans notre pays, s'éner- naient toujours à compléter ... ... pour ... ar- raisons. ... retourner ... ... ... ... jourd'hui ... remarque une différence extraordinaire : une multitude d'individus ... ... demande avec ... tance la permission ... les ... et de se fixer sur la terre qui nous appartient ... Ces personnes ... sang seront ... de supporter les rigueurs de notre climat ... ... ... ... ... objets de luxe auxquels elles ont été accoutumées dans leur pays. Les passions communes à tous les hommes occasionneront sans aucun doute des disputes entre nous ... ... bien préfé- rable que nous puissions rester ensemble dans les mêmes termes ... ... ... que nous permissions seulement à nos vaisseaux de venir ... retourner comme ils l'ont toujours fait ... ... ... Dans ce cas, le désir ... satisfaction ... ... ... ... avantages mutuels du commerce ... ... aux ... nous. ... mer ... terre ... ... l'une ... l'autre ... se dis- putent sans cesse ... chacune ... veut dominer. La mer s'efforce ... ... ... la terre ... se défend avec une égale obstination contre ses empiètements.

... jalousie et ... défiance ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... commandant portugais ; il ... ... preuve d'une grande adresse pour ... ... les jours ... permettre d'exécuter les ordres qu'il avait reçus ... pour prévenir la nécessité de recourir à des moyens violents. Lorsque le lendemain les ouvriers com- mencèrent ... ... fondations de la forteresse projetée sur la côte ... ils ... ... ... ... ... très commodément ... pour leur servir de ... ... ... se disposèrent en conséquence ... ... en morceaux. Malheureusement ce ... ... objet de vénération pour ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... ... plusieurs ouvriers furent blessés avant qu'on ... ... par des présents ... ... ... ... ... ... ...

des naturels. Enfin, après un travail constant de vingt jours, le fort commença à prendre un aspect formidable, et il reçut, lorsqu'il fut achevé, le nom de fort Saint-Georges de la Mina. On décida qu'une messe solennelle serait célébrée, chaque année, dans l'église consacrée qu'il renfermait, en l'honneur de l'illustre don Henri, auquel les Portugais étaient redevables de la connaissance qu'ils avaient de ce pays. Azambuja demeura gouverneur du fort Saint-Georges de la Mina pendant deux ans et sept mois, et à son retour en Portugal il reçut des marques particulières de la faveur royale.

L'annonce des résultats importants que l'on devait attendre de nouvelles découvertes faites le long des côtes de l'Afrique, et surtout de l'ouverture d'un passage par mer aux Indes, le roi de Portugal, qui venait d'ajouter à ses titres celui de seigneur de la Guinée, demanda au pape la confirmation des concessions accordées déjà à son prédécesseur don Henri. Le souverain pontife [illegible] cette haute prérogative qu'il prétend avoir de disposer des royaumes et de déterminer les droits [illegible] grande souveraine de la terre, déclara expressément à toutes les puissances de la chrétienté [illegible] les limites [illegible] et inhabitées découvertes par lui à la couronne de Portugal. Aussi, quelques années après, le bruit s'étant répandu qu'un petit nombre d'Anglais se préparait à entreprendre un voyage en Guinée, le roi de Portugal envoya un ambassadeur à Édouard IV, roi d'Angleterre, pour lui expliquer la teneur de la concession du pape, et pour l'engager à empêcher ses sujets de naviguer le long des côtes de l'Afrique. Le roi d'Angleterre reconnut la force de l'argument, et [illegible] ce qui lui était demandé. Jusqu'alors les navigateurs portugais, durant le cours de leurs voyages, le long des côtes de l'Afrique occidentale, avaient placé des croix de bois pour constater le souvenir de leurs découvertes respectives, mais Jean [illegible] ordonna de construire désormais des croix de pierre d'environ six pieds de haut, portant les armes du Portugal, le nom du souverain régnant, celui du navigateur et la date de la découverte.

L'an 1484, Diogo Cam ou Cano s'avança au delà du cap Sainte-Catherine, le point le plus éloigné auquel on fût par

venu sous le règne du roi Alphonse, et atteignit l'embouchure d'une rivière considérable appelée *Zayre* par les naturels, mais nommée depuis le Congo. Diégo remonta cette rivière à une courte distance de la mer jusqu'à ce qu'il rencontrât quelques-uns des habitants du pays, mais il ne put en obtenir aucun renseignement satisfaisant, car les interprètes noirs qui se trouvaient à bord de son bâtiment ne comprenaient pas leur langage; il apprit toutefois, au moyen de signes, que cette contrée appartenait à un roi qui habitait, à une distance considérable de la côte, une ville appelée Banza (les Portugais l'appelèrent depuis San-Salvador). En conséquence il envoya à cette ville, sous la conduite des naturels, quelques hommes de son équipage, porteurs d'un riche présent pour le roi, et dont il devait attendre le retour. Mais, comme des circonstances inévitables les retinrent beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait calculé, Diégo résolut de porter lui-même en Portugal la nouvelle de sa découverte, et, ayant gagné la confiance des naturels, il détermina quatre d'entre eux à s'embarquer avec lui afin de leur apprendre le portugais et de s'en servir plus tard en qualité d'interprètes. Enfin il fit comprendre par ses signes à ceux qui restaient que dans quinze lunes ceux de leurs compatriotes qu'il emmenait dans son pays reviendraient sains et saufs.

Ces Africains occupaient un certain rang dans leur pays, et la nature les avait doués d'une intelligence si vive, que, durant leur voyage à Lisbonne, ils acquirent une connaissance suffisante de la langue portugaise pour être en état de donner à Diégo Cano des renseignements pleins d'intérêt sur leur patrie et sur les royaumes ou ces régions qui s'étendaient au-delà vers le sud. Aussi le roi de Portugal, ravi de cette découverte, les traita-t-il avec la plus grande bonté et une munificence vraiment royale. L'année suivante, Diégo Cano retourna à la rivière Zayre ou Congo, et il y débarqua les quatre naturels, chargés de nombreux présents que le roi Jean envoyait à leur souverain avec mille instances pour l'engager à embrasser la religion chrétienne.

Lorsque Diego eut débarqué les Africains, et repris à son bord les Portugais qu'il avait laissés à son premier voyage, il essaya de reconnaître la côte située au midi de la rivière

Congo. Jusqu'où s'avança-t-il ? Les historiens portugais ne nous l'apprennent pas d'une manière positive ; mais il paraît que, soit manque de provisions, soit désir d'établir des relations amicales avec le roi du Congo, il revint à la rivière Zayre, où le souverain du pays le reçut avec la plus grande distinction. Les récits des nègres arrivés tout récemment du Portugal, et les riches présents du roi Jean, avaient produit une impression profonde sur l'esprit du monarque africain. Il adressa de nombreuses questions à Diégo concernant la religion chrétienne, et, satisfait de ce qu'il apprit de ses doctrines et de ses solennités, il envoya l'un des principaux officiers, nommé Cazuta, en ambassade au roi Jean, suppliant instamment ce monarque de faire baptiser son ambassadeur et de lui envoyer quelques ministres de sa sainte religion pour convertir les Africains et leur faire abjurer leurs erreurs idolâtres. Diégo Cano arriva heureusement en Portugal, où bientôt après Cazuta fut baptisé sous le nom de Jean Sylva. Le roi et la reine de Portugal consentirent à le tenir sur les fonts baptismaux, et cette cérémonie se termina par l'abjuration de tous les gens de sa suite. Peu de temps avant cet événement, Alphonso de Aviero avait amené en Portugal un ambassadeur du roi de Bénin, qui demandait aussi qu'on lui envoyât des missionnaires pour convertir ses sujets. On s'empressa de satisfaire à ce désir, et bien que l'inconstant et rusé prince africain suscitât aux missionnaires tous les obstacles possibles, cependant un grand nombre des habitants de ce pays embrassèrent alors la religion chrétienne.

L'ambassadeur du roi de Bénin donna au roi de Portugal les curieux renseignements suivants : A 20 lunes (environ 250 lieues) à l'est du Bénin, habitait un roi puissant appelé *Ogané*, pour lequel les chefs païens de ce pays manifestaient la même vénération que les rois de l'Europe pour le souverain pontife. D'après une très-ancienne coutume, à la mort du roi de Bénin, son successeur envoya des ambassadeurs à Ogané avec un riche présent, et en le suppliant de le confirmer dans la possession du territoire dont il était l'héritier légitime. Ogané lui donna en échange un bâton et une espèce de bonnet semblable à un casque espagnol, l'un et l'autre en cuivre étincelant et destinés à représenter un sceptre et une couronne.

Il lui fit aussi cadeau d'une croix du même métal, semblable à celle des commandeurs de l'ordre de Saint-Jean et qu'il devait porter au cou; sans ces insignes le peuple ne pourrait pas se persuader que son roi a le droit de le gouverner, ni même qu'il est roi. Durant le séjour des ambassadeurs, Ogané demeura caché aux yeux de tous, derrière un rideau de soie, et ne se montra qu'à une seule personne; mais, lorsque les ambassadeurs vinrent prendre congé de lui, il leur laissa voir sous le rideau l'un de ses pieds, auquel ils rendirent hommage comme à une chose sainte Les ambassadeurs reçurent alors de petites croix semblables à celles qu'ils étaient chargés de porter à leur roi.

Après avoir appris tous ces détails et compulsé tous les cosmographes, le roi d'Espagne ne douta pas que cet Ogané ne fût le Prêtre Jean, le monarque chrétien de l'Orient, qu'on avait si long-temps cherché en vain. Cette curieuse erreur peut jusqu'à un certain point s'expliquer, car il est bien peu de fables qui ne reposent sur quelque base historique. Nous avons vu dans les précédents chapitres que Rubruquis parlait au treizième siècle du Prêtre Jean comme d'un prince mongol converti au christianisme, à en croire du moins les Nestoriens, et dont l'histoire était, durant le demi-siècle qui suivit sa mort, devenue si obscure, que l'intelligent ambassadeur ne put apprendre aucune des particularités de sa vie. Les écrivains orientaux ont cependant parlé quelquefois du Prêtre Jean. Il paraît que la tribu mongole, appelée Kéraïtes, embrassa le christianisme au commencement du onzième siècle. Les souverains de cette tribu dépendaient de l'empire chinois et ajoutaient à leurs titres de *Kohan* ou *Khan*, roi, le mot chinois *Wang* qui a la même signification. Telle est l'origine du nom *Ung-Khan* ou *Wang-Kahan* qu'ils portèrent habituellement aux douzième et treizième siècles. Les Syriens étaient répandus sur toute l'Asie et trafiquaient depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine. On peut donc naturellement supposer qu'ils se trouvaient en grand nombre parmi les chrétiens mongoliens; or, le titre *Wang-Kahan*, que portait le roi des Kéraïtes, diffère peu, quant au sens, de l'expression syrienne signifiant *Jean le prêtre*; et ce fut, par conséquent, sous cette désignation que les Européens apprirent à connaître le potentat

chrétien de l'Asie centrale (1). La plus ancienne mention du Prêtre Jean se trouve dans un écrivain du douzième siècle, qui devait les renseignements qu'il nous a transmis sur ce pays, à l'évêque de Gabala, en Syrie (2).

Tous les anciens voyageurs s'accordent à donner le titre de Prêtre Jean à un prince nommé Ung ou Unc-Khan. Rubruquis, il est vrai, supposa que le Prêtre Jean était un frère de ce prince, espérant peut-être expliquer de cette manière la confusion des noms. D'un autre côté, les domaines du monarque chrétien furent d'abord placés dans la Tartarie par tous les voyageurs; mais lorsque Gengis-Khan eut mis à mort, en 1202, son parent Togrul Unc-Khan, et lorsque la religion et le royaume des princes Keraïtes eurent disparu dans les révolutions qui bouleversèrent ensuite l'Asie, les Européens transportèrent le Prêtre Jean dans toutes les parties de l'Orient où ils purent trouver quelques traces de la religion chrétienne. Carpini et beaucoup d'autres voyageurs placèrent ce monarque fabuleux dans l'Inde, parce qu'ils avaient peut-être été instruits de son existence et de tout ce qui le concernait par des individus qui ne connaissaient que très-imparfaitement les solennités du christianisme.

Durant le moyen-âge, on donnait d'ordinaire le nom commun de l'Inde à toutes les contrées éloignées de l'Asie, situées à l'orient ou au midi Les anciens appelaient en général Éthiopie, ou Inde, tous les pays de l'Asie ou de l'Afrique que baignait l'Océan indien. Les géographes arabes, persans et turcs, appelèrent également de ce nom l'Yemen et la partie méridionale de l'Arabie voisine des mers de l'Inde. Lorsque les rapports de l'Europe et de l'Orient furent interrompus par l'expulsion des Francs de la Syrie, et qu'on n'eut plus d'occasion de faire de nouvelles recherches sur l'histoire du Prêtre Jean, les notions vagues répandues depuis quelques siècles sur ce personnage mystérieux devinrent de plus en plus confuses. On se rappela seule-

(1) Marco Polo fait observer : « qu'au dire de certaines personnes, le nom d'Un-Khan a, dans la langue tartare, la même signification que celui de Prêtre Jean dans la nôtre. » — *Marsden's Marco Polo*, p. 190. — Les *personnes* auxquelles il fait allusion étaient nécessairement des habitants de la Syrie.

(2) Otto de Freysingen, Histoire de Frédéric Barberousse.

ment que ses domaines se trouvaient situés quelque part dans l'Inde. Le principal objet des entreprises maritimes des Portugais au quinzième siècle était la découverte d'un passage aux Indes par l'Océan. A cette époque, la route de terre traversait l'Égypte, et il n'est nullement extraordinaire que les voyageurs passant par ce pays regardassent le Prêtre Jean comme le premier souverain chrétien qu'ils rencontraient; en outre, l'Abyssinie était quelquefois appelée l'*Inde du milieu*, ainsi que l'atteste Marco Polo, et les souverains de ce pays réunirent souvent dans leur personne le caractère pontifical et le caractère royal. Ce ne fut donc pas une erreur capricieuse qui transporta le Prêtre Jean de la Tartarie en Abyssinie, et cette erreur ne prit pas naissance chez les Portugais.

En 1444, don Pedro, le régent du Portugal, proposa à son conseil d'envoyer quelques individus à la recherche du royaume du Prêtre Jean pour solliciter l'amitié et l'alliance de ce monarque. Ce projet fut approuvé : mais malheureusement les circonstances empêchèrent son exécution. Aussi, lorsque les progrès des découvertes maritimes le long des côtes de l'Afrique eurent augmenté les espérances que l'on avait conçues, de trouver un passage aux Indes par l'Océan, on songea de nouveau aux avantages qu'on pourrait retirer d'une alliance avec le Prêtre Jean, et les renseignements donnés par l'ambassadeur noir sur le prince nommé Ogané décidèrent le gouvernement portugais à reprendre les anciens projets depuis long-temps abandonnés. Dans le double but de se procurer quelques détails précis concernant les ports de l'Inde par un voyage continental et de trouver le Prêtre Jean, le roi de Portugal chargea un moine franciscain, nommé Antonio de Lisboa, de se rendre dans l'Inde en traversant la Palestine et l'Égypte. Mais, comme ce moine ignorait la langue arabe, il ne put pas dépasser Jérusalem, d'où il retourna en Portugal. Bien que l'ignorance ou la pusillanimité de son agent eût singulièrement désappointé le roi, il ne voulut pourtant pas renoncer à son projet, et il se prépara immédiatement à faire de nouvelles tentatives par mer et par terre pour parvenir à son but. Ainsi, il chargea Covilham et Payva de chercher un passage aux Indes par les

continents de l'Afrique et de l'Asie, et il équipa une petite escadre composée de deux caravelles de cinquante tonneaux chacune, et d'un petit bâtiment d'approvisionnement. Elle était destinée à faire de nouvelles découvertes maritimes. Bartholomé Diaz, chevalier de la maison royale, fut nommé commandant de cette flotte, qui, se trouvant alors prête à partir, mit à la voile à la fin du mois d'août 1486.

Arrivé à Sierra-Parda, à environ deux degrés au-delà du tropique méridional, et à 120 lieues au-delà du point le plus éloigné reconnu par tous les précédents navigateurs, Diaz y éleva une croix portant les armes de Portugal. Alors, avec un courage digne de la grande entreprise qu'il allait tenter, il se dirigea directement au sud par la pleine mer, et perdit bientôt la terre de vue. Jeté enfin à l'est par de violentes tempêtes, il s'approcha d'une baie, qu'il nomma *Dos-Vaqueros* ou *Des Bergers*, à cause des nombreux troupeaux de moutons que les naturels gardaient sur le rivage. Il se trouvait alors à 40 lieues à l'est du cap qu'il doubla sans s'en apercevoir. Continuant sa course à l'est, il atteignit une île à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz*, en mémoire d'une deuxième croix qu'il y éleva. De temps en temps, il débarquait des nègres qu'il avait amenés avec lui du Portugal, et qui étaient vêtus d'habits magnifiques afin d'attirer sur eux l'attention et le respect des naturels. Il leur donna aussi des marchandises de diverses espèces susceptibles d'être échangées contre les produits du pays, et il leur recommanda surtout de faire des recherches concernant le Prêtre Jean; mais les naturels étaient si sauvages et si timides qu'on n'apprit absolument rien d'eux. Lorsque la flotte, alors réduite à deux vaisseaux, atteignit la baie de Lagoa, le mécontentement des équipages éclata enfin ouvertement; tous les matelots demandèrent à retourner dans leur pays. Les provisions de bord étaient épuisées; le petit bâtiment qui en contenait d'autres avait disparu pendant les tempêtes. Diaz, ignorant qu'il avait déjà doublé ce cap qu'il cherchait, engagea les mutins à continuer leur voyage 25 lieues plus loin, leur représentant combien il serait honteux pour eux de retourner dans leur patrie sans avoir réussi. La côte inclinait alors directement à l'est. Les Portugais arrivèrent enfin à l'embouchure d'une rivière

qu'ils appelèrent le *Rio do Infante*, aujourd'hui la Grande Rivière des Poissons. Mais quelles ne furent pas la joie et la surprise de Diaz et de ses compagnons, lorsqu'en revenant le long de la côte, cruellement désappointés et mécontents, ils aperçurent tout-à-coup ce promontoire qu'ils avaient si long-temps cherché en vain. Ils y érigèrent une autre croix et dédièrent ce lieu à saint Philippe. Pour comble de bonheur, ils retrouvèrent alors le petit bâtiment d'approvisionnements qu'ils avaient perdu, mais dont l'équipage était réduit à quatre hommes, tous les autres ayant été massacrés par les sauvages de la côte. Diaz détermina avec exactitude la position du cap, puis il retourna à Lisbonne, où il arriva au mois de décembre 1487 après avoir découvert environ 300 lieues de côtes. En mémoire des violentes tempêtes qu'il avait essuyées près du promontoire méridional, il lui donna le nom de *Cabo Tormentoso*, ou le Cap des Tempêtes. Mais le roi craignant de décourager les navigateurs par un nom aussi effrayant, et espérant retirer de grands avantages de cette nouvelle découverte, l'appela le *Cap de Bonne-Espérance.*

Durant sa jeunesse, Pedro de Covilham avait fait les guerres de Castille; puis la paix conclue, il s'était occupé d'entreprises commerciales à l'exemple de la plupart des nobles de cette époque. Pendant une résidence en Afrique, son souverain le chargea de négocier quelques traités avec les rois maures, et son instruction et son habileté lui valurent bientôt une grande réputation. Aussi le roi Jean, qui l'avait déjà créé officier de sa maison, le choisit-il comme l'un des hommes les plus capables de chercher et de trouver le roi Ogané ou le prêtre Jean, dont les Portugais croyaient les domaines situés dans l'Abyssinie. Covilham reçut aussi l'ordre de s'informer dans tous les pays qu'il visiterait s'il était possible d'aller par mer aux Indes, depuis le cap de Bonne-Espérance que Diaz venait de découvrir. Alphonso de Payva fut désigné par le roi pour accompagner Covilham, et nos deux voyageurs, ayant emprunté à Calsadilla, évêque de Viseo, une carte sur laquelle l'Afrique était bornée au midi par une mer navigable, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487, avec l'intention de traverser l'Égypte. Comme il parlait l'arabe assez couramment, Covilham se joignit à une caravane

de marchands arabes de Fez et de Tremisen qui le conduisirent, lui et son compagnon, à Tor au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie Pétrée, où ils recueillirent quelques renseignements précieux concernant le commerce de Calicut. Mais ils se séparèrent au port arabe d'Aden; Payva alla visiter l'Abyssinie, et Covilham se rendit dans l'Inde pour s'assurer de la vérité des récits que lui avaient faits les marchands arabes. Il fut le premier Portugais qui explora les mers de l'Inde, avant les grandes révolutions commerciales alors si imminentes. Après avoir visité Calicut, Cananor et Goa, il alla à Sofala, sur la côte d'Afrique, afin d'examiner par lui-même les célèbres mines d'or de ce pays, et il y recueillit les premiers renseignements précis que les Européens eussent pu se procurer jusqu'alors, sur l'île de la Lune ou Madagascar, comme on l'appela par la suite. Satisfait du résultat de son voyage, il se préparait à retourner en Portugal, lorsqu'il apprit au Caire la mort de Payva, qui y avait été assassiné. Il résolut aussitôt d'aller lui-même à la recherche du Prêtre Jean; dans cette intention, il envoya un juif porter à son souverain les notes et l'itinéraire de son voyage, avec une carte qu'un Maure lui avait donnée, et, accompagné d'un autre juif, il se dirigea vers l'Abyssinie. Le Négus ou roi de ce pays lui fit la réception la plus bienveillante, et retira de tels avantages de ses connaissances et de son intelligence supérieure, qu'il le contraignit, par force ou par persuasion, on ne le sait pas d'une manière positive, à passer le reste de ses jours dans l'Abyssinie. Covilham se maria, amassa une grande fortune et parvint aux plus hautes dignités de l'état. L'an 1525, lorsque Rodriguez de Lima fut envoyé en qualité d'ambassadeur en Abyssinie, Covilham vivait encore, bien qu'il dût être alors très-âgé; car trente-trois années s'étaient écoulées depuis son établissement définitif dans ce pays. Le vieux Portugais versa des larmes d'attendrissement et de joie à la vue de ses compatriotes, qui, à leur départ, demandèrent en vain la permission de l'emmener avec eux.

Pendant ce long séjour à la cour d'Abyssinie, Covilham écrivit souvent au roi de Portugal, charmé d'entretenir une correspondance si instructive et si précieuse. Dans quelques-unes de ses lettres, il apprenait à son ancien maître qu'il

était possible d'aller aux Indes par mer depuis le cap de Bonne-Espérance, et il affirmait que les navigateurs indiens et arabes connaissaient parfaitement bien ce remarquable promontoire. Si le mérite de la découverte pratique du passage du cap appartient à Vasco de Gama, sa découverte théorique peut être justement attribuée à Covilham.

Ainsi donc, à cette époque, c'était une opinion généralement répandue en Europe, qu'aucun obstacle sérieux n'empêchait les navigateurs d'aller aux Indes en faisant le tour de l'Afrique. Mais, bien qu'elles soient reconnues possibles, les entreprises hardies restent souvent suspendues, jusqu'à ce qu'il se présente un homme capable tout à la fois de les tenter et de les exécuter. Dix années s'étaient écoulées depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, lorsqu'Emmanuel, roi de Portugal, résolut enfin d'envoyer une flotte dans l'Inde. Vasco de Gama, gentilhomme de la cour, que sa prudence, son courage et ses talents de marin avaient rendu célèbre, fut chargé du commandement de cette flotte, composée de trois vaisseaux, montés par soixante hommes. Ayant mis à la voile le 8 juillet 1497, il se dirigea en ligne droite sur les îles du cap Vert, puis, après les avoir passées, il continua sa course au midi jusqu'à ce qu'il vînt mouiller dans la baie de Sainte-Hélène, sur la côte occidentale de l'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne-Espérance. Quittant cette baie, il atteignit en deux jours la pointe méridionale du continent africain; mais, quand il voulut naviguer à l'ouest, il eut à lutter avec les vents du sud-est qui soufflent continuellement dans ces parages durant l'été. Un moment ses équipages, découragés par cette circonstance défavorable, voulurent le contraindre au retour, mais il sut trouver les moyens de calmer les impatiences, et sa fermeté tempérée par son adresse triompha de tous les obstacles.

Naviguant à l'est, le long de la côte méridionale de l'Afrique, il jeta l'ancre dans la baie de Saint-Blaise, et arriva peu après à la petite île de la Cruz, où s'étaient terminées les découvertes de Diaz. A partir de cet endroit, la côte de l'Afrique commence à s'incliner vers le nord, et les Portugais entrèrent pour la première fois dans les mers de l'Inde. Vasco de Gama, qui voulait trouver les contrées visitées par

Covilham, avait grand soin de ne pas perdre la terre de vue, et, partout où le pays lui semblait habité, il débarquait quelques-uns de ses hommes pour prendre des renseignements, ou il descendait lui-même à terre, lorsque la population lui paraissait considérable. Mais, ne recueillant aucun détail important auprès des naturels de la côte, il continua de faire voile à l'est, et il passa même devant le pays de Sofala, où il supposait que Covilham se trouvait peut-être en ce moment, sans apercevoir aucun objet digne de fixer son attention. Enfin, au commencement du mois de mars 1498, il jeta l'ancre devant la ville de Mozambique, habitée à cette époque par des Maures ou des Arabes mahométans qui vivaient sous le gouvernement d'un prince de leur religion, et faisaient un grand commerce avec la mer Rouge et avec les Indes. L'espérance d'un trafic avantageux procura d'abord aux Portugais une réception favorable; mais, dès qu'on apprit qu'ils étaient chrétiens, on eut recours à tous les stratagèmes possibles pour les faire périr. Gama, obligé de fuir, se dirigea au nord vers Quiloa, guidé par un pilote de Mozambique qu'il avait emmené avec lui. Mais, comme il s'était approché du rivage septentrional de cette ville, le courant l'empêcha de revenir le long de la côte, et il fit, en conséquence, voile pour Mombasa. Cette ville, mieux bâtie que Mozambique, qui faisait encore un commerce plus considérable, était également habitée par des mahométans, qui traitèrent les Portugais avec la même hostilité artificieuse. Gama partit sans obtenir aucun renseignement ni aucun secours, et, s'avançant à 18 lieues plus loin, il parvint à Mélinda, où il fut plus heureux. Bien que les habitants de cette ville fussent soumis, comme les autres, à la religion de Mahomet, il paraît que le commerce avait adouci et poli leurs mœurs. Le souverain du pays fit à Gama l'accueil le plus favorable. Il se rendit à bord de la flotte portugaise et invita son commandant à descendre à terre pour lui faire à son tour une visite; mais Gama, instruit par l'expérience du passé, et ne voulant pas s'exposer en personne aux effets du fanatisme populaire, n'accepta pas cette invitation; il envoya toutefois à sa place quelques-uns de ses officiers qui furent traités avec les plus grands honneurs et avec la plus franche cordialité.

Il y avait alors dans le port de Mélinda quelques vaisseaux de l'Inde et même quelques chrétiens indigènes qui avertirent Gama de se tenir sur ses gardes et lui donnèrent des renseignements d'une haute importance. Malemo Cana, Indien du Guzarate, que le roi de Mélinda avait donné pour pilote à Gama, était l'un des navigateurs les plus expérimentés de ces mers. On rapporte qu'il ne manifesta aucune surprise à la vue de l'astrolabe avec laquelle les Portugais observaient la hauteur méridienne du soleil. Il leur dit même que les pilotes de la mer Rouge se servaient d'instruments semblables.

La flotte de Gama alla de Mélinda à Calicut en vingt-trois jours. Cette ville, à cette époque la plus riche et la plus commerçante de l'Inde entière, était gouvernée par un prince qui portait le titre de zamorin. Les envoyés de Gama parvinrent à se faire présenter aux ministres de ce prince. Les premières négociations furent si heureuses que les Portugais obtinrent immédiatement la permission d'entrer dans le port et que le zamorin consentit à recevoir Gama avec les mêmes honneurs qu'il accordait d'ordinaire aux ambassadeurs des plus grands monarques. Mais la conduite perfide des mahométans avait rendu les Portugais si soupçonneux et si méfiants que les officiers de la flotte sollicitèrent leur commandant de renoncer à son intention d'aller à terre et de confier sa personne aux naturels.

Dans un conseil tenu à cette occasion, son frère Paul de Gama lui représenta avec énergie les dangers auxquels il s'exposait, mais Vasco fut inflexible. Il déclara qu'il débarquerait le lendemain matin, et nomma son frère commandant de l'expédition pendant son absence, lui recommandant surtout, dans le cas où ses sinistres prédictions s'accompliraient, de ne pas venger sa mort, mais de partir avec la flotte sans perdre une minute pour aller annoncer au roi la découverte de l'Inde et la fin malheureuse de son envoyé.

Le lendemain matin, Vasco de Gama descendit à terre suivi de douze hommes résolus qu'il avait choisis pour l'accompagner. Il fut reçu avec la plus grande pompe, et comme il avait encore cinq ou six milles à faire au-delà de Calicut pour se rendre à la maison de campagne du zamorin, il traversa la ville entière au milieu d'une immense multitude qui

contemplait les étrangers avec une admiration d'autant plus vive qu'on n'avait jamais jusqu'alors vu dans l'Inde un costume pareil à celui qu'ils portaient. L'amiral portugais arriva le lendemain à la maison de campagne du zamorin. Il y reçut à la première audience la réception la plus favorable qu'il pût espérer, et il se flatta d'obtenir pour son pays le privilége de faire un commerce avantageux avec Calicut. Mais les événements ne tardèrent pas à détruire ses espérances. L'animosité des mahométans avait déjà failli lui être fatale; ceux de Mozambique et de Mombaza regardèrent les Portugais comme des concurrents commerciaux dangereux, et résolurent de les faire périr si cela leur était possible. Ils représentèrent au zamorin que ces étrangers étaient des pirates qui ne venaient dans les mers de l'Inde que pour troubler la tranquillité de ses états et pour piller ses sujets. Ces insinuations produisirent l'effet désiré. Gama avait d'ailleurs oublié d'apporter avec lui un présent digne d'un grand prince; les divers objets qu'il offrit aux ministres parurent à ceux-ci avoir si peu de valeur qu'ils les rejetèrent avec mépris. Ce premier contre-temps fut bientôt suivi d'autres plus graves encore, et le mécontentement des deux partis devint tel enfin que Gama craignit d'être retenu prisonnier et même d'être mis à mort avec ses compagnons. Dans un tel état de choses, il reçut l'avis secret que, sous le prétexte d'une réconciliation, ses ennemis avaient l'intention d'attirer la flotte dans un lieu où ils pussent facilement la détruire. Il communiqua cette nouvelle à son frère, dont les prudentes mesures firent échouer complètement les projets des Maures. De son côté, Vasco parvint par sa fermeté et son adresse à regagner le respect du prince indien et de ses ministres; renouant alors ses négociations interrompues, il les convainquit des avantages qu'ils devaient retirer d'une alliance avec les Portugais. Tandis qu'ils étaient ainsi animés de dispositions favorables, ils lui permirent de retourner à son vaisseau.

Aussitôt que Vasco de Gama fut à bord, il mit à la voile sans perdre une minute, puis, après avoir réparé ses vaisseaux aux îles Angedives, un peu au nord de Calicut, il reprit la route de l'Europe pour aller annoncer à sa patrie la nouvelle de sa découverte. En passant à Mélinda, il embarqua

sur son bâtiment un ambassadeur du roi de ce pays, le seul allié que les Portugais eussent trouvé dans le cours de leur voyage. Il doubla le cap de Bonne-Espérance au mois de mars 1419, et arriva à Lisbonne au mois de septembre de la même année, c'est-à-dire deux ans environ après son départ. Le roi Emmanuel reçut Vasco de Gama avec la plus grande magnificence, célébra par des fêtes son heureux retour, lui accorda des titres de noblesse, et le créa amiral des Indes.

---

## CHAPITRE XI.

### COLOMB.

Sa famille. — Son éducation. — Ses premiers voyages. — Il se fixe à Lisbonne. — Y épouse la fille de Perestrello. — Il réfléchit à la possibilité d'aller dans l'Inde par l'Occident. — Opinions de son siècle. — Ses raisonnements. — Sa conviction. — Il propose ses plans au gouvernement de Gênes. — Recherche le patronage du roi de Portugal. — Il s'enfuit en Espagne. — Il s'adresse à la cour d'Espagne. — Il envoie son frère à la cour d'Angleterre. — Ses désappointements. — Il desespère de réussir. — Accueil favorable qu'il reçoit d'Isabelle. — L'expédition est résolue. — Il s'embarque à Palos. — Particularités de son voyage.— Découverte de la terre. — La flotte visite Cuba. — Saint-Domingue. — Naufrage du vaisseau de Colomb. — Bonté du Cacique. — Construction d'un fort. — La flotte met à la voile pour l'Europe. — Affreuse tempête. — Moyen employé par Colomb pour conserver le souvenir de sa découverte. — Son heureuse arrivée aux Açores. — Son retour à Palos. — Enthousiasme général. — Il se rend à la cour. — Honneurs qu'il reçoit de Ferdinand.

La découverte que venait de faire Vasco de Gama d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance avait été précédée, quelques années auparavant, d'une autre découverte bien plus extraordinaire, bien plus brillante, dans l'hémisphère opposé. L'heureux succès du navigateur portugais couronnait dignement les efforts persévérants de ses compatriotes, continués sans relâche pendant plus de soixante-dix années; il trouvait enfin une communication nouvelle avec cette partie du monde vers laquelle se portaient toujours les regards avides de l'Europe. D'un autre côté, Colomb découvrait un autre monde; il n'avait pas été encouragé par la protection des souverains; il ne suivait les traces d'aucun navigateur : par la seule force de son génie et d'un enthousiasme que personne ne partageait, il accomplit l'entreprise la plus audacieuse et la plus importante peut-être

dans ses conséquences que nous offrent les annales de l'histoire de l'humanité.

On ne sait presque rien sur la jeunesse de Colomb ; les historiens s'accordent à dire qu'il naquit dans l'état de Gênes, en 1441 ; les petits villages de Cogoreo et de Nervi se disputent, avec les villes de Gênes et de Savone, l'honneur de lui avoir donné le jour. Sa famille, bien que réduite à l'indigence par des revers de fortune, avait originairement figuré parmi la haute noblesse de Plaisance ; lui-même il fait allusion à son illustre origine dans une de ses lettres : « Je ne suis pas, écrit-il, le premier amiral de ma famille ; qu'ils m'appellent comme ils voudront : David fut d'abord berger, et j'adore le même Dieu qui le plaça sur le trône. » Ses ancêtres perdirent leur fortune pendant les guerres de Lombardie et cherchèrent à la réparer par des entreprises maritimes ; car aux quatorzième et quinzième siècles la noblesse des villes les plus civilisées de l'Italie ne dédaignait pas de considérer la piraterie comme un moyen légitime de s'enrichir.

Dominico, père du jeune Christophe Colomb (Cristoforo Colombo) (1), l'envoya à Pavie pour y achever ses études ; cette ville était alors la capitale des arts et des sciences, en Italie ; mais bientôt Christophe quitta l'université afin de commencer sa carrière maritime. Cependant il avait déjà fait des progrès extraordinaires, et il conserva pendant toute sa vie le goût des belles-lettres, qui lui fut ainsi inspiré dans sa jeunesse. Ses facultés se développèrent de bonne heure ; ses connaissances en géométrie, en astronomie et en cosmographie, sciences pour lesquelles, dès son enfance, il avait montré une prédilection toute particulière, étaient beaucoup plus étendues que celles de ses contemporains. Le jeune Colomb se distingua probablement bientôt par son courage et ses talents, car en 1473 il était capitaine de vaisseau dans la marine du roi de Naples, et deux ans après il commandait une escadre de galères génoises. Les troubles qui éclatèrent alors dans sa patrie le déterminèrent sans doute à chercher du service à l'étranger ; il se rendit à Lisbonne, où son frère Bartolomeo gagnait honorablement sa vie à dresser des cartes marines. Le Por-

(1) En Espagne, le nom de l'illustre navigateur se modifiait suivant les exigences de l'idiome castillan, et devenait Cristoval Colon.

tugal était alors célèbre par ses découvertes ; un grand nombre d'Italiens, de Génois surtout, affluaient dans ce royaume, et leur savoir, joint à leur passion pour les voyages maritimes, ne contribuèrent pas médiocrement aux progrès de la géographie.

Colomb ne resta pas long-temps inactif; il fit dans le nord un voyage périlleux et difficile, et s'avança jusqu'au 73e degré de latitude, ou bien, suivant ses propres expressions, il alla cent lieues plus loin que la Thulé de Ptolémée. « La terre que j'atteignis n'est pas comprise, ajoute-t-il, dans la ligne qui renferme l'Occident de Ptolémée, mais elle est située beaucoup plus à l'ouest » Il est donc probable que Colomb avait atteint les côtes du Groënland. Il entreprit aussi plusieurs autres voyages en Guinée, en Angleterre et aux îles de l'Océan Atlantique, possédées par l'Espagne et le Portugal ; aussi devint-il bientôt le plus habile navigateur de son siècle. Il prit note de toutes ses observations et les comparait ensuite avec les systèmes cosmographiques anciens et modernes. Il dressa des cartes, construisit des globes, et arrêtait ainsi son esprit sur la science dans laquelle il devait opérer une si grande révolution.

Pendant son séjour à Lisbonne, il épousa dona Philippa, fille de Pedro Perestrello, pilote distingué, qui avait été chargé par don Henry de coloniser l'île de Santo-Puerto. Ce mariage mit à sa disposition les cartes et les papiers de Perestrello et des autres navigateurs distingués alliés à la famille de sa femme. Dans ses fréquentes conversations avec les plus habiles géographes, astronomes et pilotes, que Lisbonne possédait à cette époque, il les consultait sur la possibilité de découvrir, en naviguant vers l'Occident, les contrées de Cathay et de Zipangu décrites par Marco Polo. Martin Behaim, avec d'autres savants de la cour de Jean II, venaient de proposer l'application de l'astrolabe à la marine pour observer la latitude en pleine mer. Colomb comprit aussitôt que cet instrument affranchissait désormais les navigateurs de l'ennuyeuse nécessité de longer les côtes; il s'en servit le premier, et posa des règles pour déterminer, au moyen des longitudes et des latitudes, la position des navires. Il étudiait soigneusement les anciens et comparait leurs connaissances géographiques avec les relations plus récentes de Marco

Polo. Ces graves autorités dont il méditait constamment les ouvrages, et surtout certains faits qu'il venait d'apprendre, le confirmèrent dans l'espoir de trouver le Zipangu des voyageurs modernes, en se dirigeant en ligne droite à l'Occident.

Les connaissances géographiques des Italiens et celles des autres nations de l'Europe avant le siècle de Colomb ne dépassaient pas celles des anciens et surtout de Ptolémée ; ils ajoutaient simplement aux cartes de ce dernier les contrées décrites par Marco Polo et situées à l'est des limites de l'Asie connue des anciens. Mais Ptolémée avait donné une trop grande étendue à cette partie du monde, et lorsqu'on ajouta à sa carte les grandes contrées de Cathay et de Zipangu, on alla par conséquent bien au-delà de la demi-circonférence du globe. De ces données inexactes, Colomb tira la juste conclusion qu'en s'avançant dans la direction opposée à celle qu'avait suivie Marco Polo, c'est-à-dire en naviguant à l'ouest, on se rendrait dans ces contrées par un chemin beaucoup plus court. Les cartes d'Andréa Bianco et le globe de Martin Behaim placent Zipangu encore plus près des côtes de l'Afrique, de telle sorte que la distance qui les sépare n'excède pas la sixième partie de la circonférence de la terre ; les îles Açores, situées sur les mêmes cartes, entre Zipangu et l'Afrique, diminuent encore la mer que les navigateurs auraient dû traverser pour s'y rendre.

A l'époque où vivait Colomb, l'existence de quelque grande région occidentale était une croyance populaire ; on a vu que dès le quatorzième siècle certaines cartes marquaient l'île d'Antilia dans l'Océan Atlantique ; au quinzième siècle, on rencontre un grand nombre d'indications du même genre. Il semble que tous les esprits se tournaient, comme à leur insu, vers ce grand, cet unique objet, et préparaient, ainsi que cela arrive presque toujours, la découverte de la vérité par d'heureuses erreurs. Les habitants de Madère et de Puerto-Santo croyaient apercevoir à de certaines époques, par un ciel pur, une terre à l'horizon du côté de l'Occident et toujours dans la même direction. Aujourd'hui encore les naturels de ces îles ont peut-être la même persuasion. Au milieu du siècle dernier on vit si distinctement cette terre imaginaire qu'un vaisseau mit à la voile pour la découvrir,

mais cette fois comme précédemment elle s'évanouit avant qu'on pût l'atteindre. On appelait cette terre Saint-Brandon, du nom d'un saint écossais; et cette circonstance donnerait à penser que cette fable avait été importée à Madère par les Normands, lesquels appuyaient sur de très-anciennes traditions la croyance de terres occidentales. Aujourd'hui les habitants des îles Arran, situées à l'ouest de l'Irlande, descendant des Normands, s'imaginent que de temps en temps ils aperçoivent les rivages d'une île fortunée qui s'élève du sein des flots, et ils prétendent que l'Irlande était originairement réunie à cette terre, jusqu'à l'époque où elle fut en grande partie engloutie dans l'Océan en expiation des péchés de ses habitants.

Mais Colomb reçut aussi d'autres renseignements d'une nature plus propre à influencer son jugement. Pedro Torrea, parent de sa femme, avait ramassé sur les côtes de Puerto-Santo des morceaux de bois ornés de sculptures qui n'étaient évidemment pas faites avec un couteau, et qui y avaient été jetées par un fort vent d'ouest. D'autres navigateurs avaient en outre recueilli dans l'Océan Atlantique des roseaux d'une grandeur extraordinaire, et diverses plantes qui paraissaient ne pas appartenir à l'ancien monde. On avait enfin trouvé sur la plage de l'une des Açores des cadavres d'hommes dont les traits différaient essentiellement de ceux des Africains ou des Européens, et qui venaient certainement de l'Occident.

L'île de Saint-Brandon, les sept cités, Antilia et les autres régions imaginaires de l'Occident ne firent peut-être pas une grande impression sur Colomb; cependant il est peu probable qu'un esprit aussi enthousiaste que le sien n'ait accordé aucune attention à de pareilles fables. Quoi qu'il en soit, ces légendes populaires eurent pour effet de lui rappeler incessamment son projet favori, et de lui inspirer un désir de plus en plus vif de le réaliser. Mais ses réflexions sur les autorités et les faits authentiques que nous avons rapportés plus haut le convainquirent qu'en naviguant à l'ouest, il finirait par rencontrer Zipangu ou tout autre pays.

Dès lors Colomb s'occupa de l'exécution de ses desseins. Sa propre fortune était trop modique pour lui permettre de

(1) Reilly, Trans. Roy. Irish Acad. XV.

préparer une expédition à ses frais. Dans l'ardeur de son patriotisme, il soumit d'abord ses plans de découverte au gouvernement de son pays. Mais il avait été long-temps absent de Gênes; ses compatriotes méconnurent son mérite, et rejetèrent ses propositions avec mépris. Il s'adressa ensuite au roi de Portugal, qui chargea une commission d'examiner ses plans; cette commission en apprécia toute l'importance, mais, par une indigne fourberie, ce prince résolut de les exécuter secrètement à l'insu de leur auteur. Cependant le pilote choisi à cet effet manquait de l'habileté nécessaire pour réaliser les desseins de Colomb. Incapable de diriger son navire, aussitôt que la terre n'était plus en vue, il erra long-temps à l'aventure, sans savoir de quel côté le poussait le vent, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il regagna le port. Pour se justifier, il traita Colomb de visionnaire, et ce grand homme, outré de la basse injustice avec laquelle il était traité, résolut d'abandonner le Portugal pour toujours.

Afin d'obvier à l'avenir à de pareils inconvénients, Colomb se détermina à faire en même temps des offres aux souverains de l'Espagne et de l'Angleterre. Son frère Bartoloméo partit pour Londres, où il reçut un accueil bienveillant; mais ses négociations furent interrompues par suite des engagements que prenait alors la cour d'Espagne. Christophe Colomb quitta secrètement Lisbonne vers la fin de l'an 1488, et arriva au port de Palos. Il éprouva bientôt après le sort de tous les hommes supérieurs à leur siècle; il ne put se faire comprendre de ses contemporains. Il lui fallut lutter contre les préjugés les plus absurdes et les plus bornés. Il passa cinq années entières à la cour d'Espagne, sans y rencontrer le moindre encouragement. Peut-être doit-on attribuer ce long séjour dans un pays où ses talents étaient si mal appréciés à la tendre intimité établie entre lui et Dona Béatrix Enriquez de Cordova, dont il eut un fils, Fernando, qui depuis écrivit l'histoire de son père. Dans un accès de chagrin et d'abattement causé par cette ridicule indifférence il se détermina à recourir au roi de France. Mais, au moment où il se préparait à quitter l'Espagne, un de ses amis, nommé Marchena, qui jouissait d'un certain crédit auprès de la reine Isabelle, lui procura la protection de cette princesse; les né-

gociations reprises alors n'eurent, comme les premières, aucun résultat. Cependant, cette fois du moins, on rendit justice à la hauteur de ses vues; seulement la cour trouva excessive la récompense qu'il demandait en cas de succès.

Colomb, profondément attristé de voir ses espérances détruites, et désolé de la défiance et de la froideur avec laquelle on accueillait ses vastes projets et ses puissantes raisons résolut d'abandonner un pays dans lequel il avait subi de si nombreux désappointements. Mais à la même époque, la reine, convaincue enfin de toute l'importance des découvertes promises par Colomb, et des inconvénients graves qu'il y aurait d'abandonner ces avantages à une autre puissance, consentit à payer sur ses revenus particuliers toutes les dépenses de l'expédition. Un courrier dépêché sur les traces du fugitif le rejoignit à deux lieues du camp de Santa-Fé, où la cour résidait alors. Colomb, encore tremblant de la crainte d'un nouveau désappointement, revint immédiatement sur ses pas avec le messager. Enfin, après huit ans de tourments, d'anxiété et de sollicitations infructueuses, le succès couronna ses efforts, et la cour d'Espagne lui confia une expédition chargée d'aller à la recherche du Nouveau-Monde.

Le 19 avril 1492 furent signés par la cour d'Espagne les articles du traité qui conférait à Christophe Colomb les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi de toutes les mers, terres fermes et îles qu'il découvrirait. Le 12 mai il partit pour le port de Palos, où l'armement avait lieu. Trois vaisseaux composaient cette petite flotte. Celui de Colomb portait le nom de Santa-Maria; le second, commandé par Alonzo Pinzon, celui de la Pinta; et le troisième, qui avait pour capitaine Yanez Pinzon, frère d'Alonzo, s'appelait la Nina. Martin Pinzon, le plus jeune des trois frères, était pilote à bord de la Pinta. L'équipage des trois vaisseaux s'élevait en totalité, selon quelques écrivains, à quatre-vingt-dix, et suivant d'autres à cent vingt hommes.

Le vendredi 3 août 1492, l'expédition mit à la voile; Colomb se dirigea d'abord vers les Canaries, où il fit une courte relâche. Il en repartit le 6 septembre, jour qui peut être regardé comme le premier jour du voyage le plus mémorable des temps anciens et modernes. D'abord le vent fut très-

faible, parfois même il cessait de souffler entièrement, de sorte que la flotte ne faisait que fort peu de chemin; mais le second jour on perdit la terre de vue. Les compagnons de Colomb, se voyant alors au milieu d'un Océan immense et engagés dans une expédition dont il était impossible de prévoir le terme, commencèrent à s'étonner et à s'effrayer de sa hardiesse. Beaucoup d'entre eux poussèrent de profonds soupirs et fondirent en larmes, désespérant de retourner jamais dans leur patrie. Colomb les consola et ranima leur courage. Le 11 septembre, à cent cinquante lieues de l'île de Fer, ils trouvèrent un mât de navire qui semblait avoir été amené en cet endroit par un courant. Colomb observait chaque jour la hauteur du soleil; il remarquait la déclinaison de l'aiguille aimantée, et examinait attentivement l'aspect des cieux et tous les phénomènes de l'Océan. Le 15 septembre, à trois cents lieues de l'île de Fer, la mer était unie comme une glace, quand tout-à-coup ils virent un globe de feu tomber dans la mer, à cinq lieues environ en avant du navire. Pendant ces neuf jours qu'ils avaient déjà passés sans voir autre chose que le ciel et l'Océan, le vent souffla constamment de l'est. Les matelots qui ne s'étaient jamais aventurés si loin de la terre, voyant qu'un vent défavorable pour leur retour régnait continuellement depuis leur départ, se persuadèrent qu'ils ne pourraient jamais revenir en Espagne. Cependant le lendemain ils aperçurent quelques oiseaux; cette rencontre ranima leur espérance, car ces oiseaux semblaient appartenir à une espèce qui ne s'éloigne jamais de plus de vingt lieues des côtes. Bientôt la mer se couvrit de plantes marines qui paraissaient avoir été récemment détachées des rochers, et ils furent convaincus qu'ils approchaient de la terre. Le 18, Alonzo Pinzon, dont le bâtiment était à la tête de la flotte, prévint Colomb qu'il avait vu une multitude d'oiseaux à l'ouest, et qu'il pensait distinguer la terre au nord. Mais Colomb, persuadé de son erreur, lui ordonna de continuer sa route. Ils sondèrent à cet endroit, et trouvèrent une profondeur de cent brasses, sans rencontrer le fond.

Les matelots, voyant leurs espérances détruites, se découragèrent de nouveau et se plaignirent amèrement d'être ainsi exposés sur un Océan sans bornes et loin de toute espèce de secours.

Le vingtième jour, on aperçut des oiseaux venant de l'ouest; on signala aussi une baleine. La mer était entièrement couverte d'algues flottantes, et ces indices du voisinage de la terre apaisèrent un instant les murmures. Le lendemain, le vent, qui jusqu'ici avait été favorable, tourna au sud-ouest et devint contraire. Les matelots, parmi lesquels une sédition couvait depuis long-temps, s'écrièrent alors que le vent favorisait leur retour en Europe et qu'il fallait se hâter d'en profiter. Colomb tâcha de les apaiser en leur affirmant que ce vent était seulement une brise légère qui indiquait le voisinage de quelque terre. Mais, malgré ses représentations et ses remontrances, leur mécontentement alla toujours croissant. Bientôt ils se révoltèrent ouvertement, blâmant le roi d'avoir permis un tel voyage, et insistant pour retourner immédiatement en Europe. Colomb se conduisit avec une rare prudence; il encourageait les uns en leur persuadant que la terre ne pouvait être éloignée; il menaçait les autres de la colère du roi. Cependant le vent devenait de plus en plus violent; la mer grossissait à chaque instant, et il était impossible de faire route à l'ouest. Ce délai forcé, qui s'accordait si bien avec les vœux de l'équipage, apaisa un instant la révolte. Tous les jours on voyait des oiseaux et l'on prenait des crabes dans les herbes marines qui flottaient à la surface des flots. Profitant de ce que ces signes certains du voisinage de la terre avaient paru tranquilliser tous les esprits, Colomb se dirigea de nouveau vers l'ouest. Mais le calme n'était qu'apparent; les murmures recommencèrent plus menaçants que jamais. Les matelots se rassemblèrent en groupes, et déclarèrent hautement qu'ils avaient déjà satisfait à leur devoir en s'avançant sur l'Océan plus loin qu'aucun navigateur n'avait osé s'y aventurer jusqu'alors; que l'amiral voulait les rendre victimes de son ambition, et qu'il ne pensait qu'à sa propre gloire, sans s'inquiéter de la ruine des autres. Quelques-uns même proposèrent de le jeter à la mer, et de retourner ensuite en Espagne. Colomb sentit le danger de sa situation, et mit en œuvre tous les moyens propres à apaiser le mécontentement de ses compagnons; il leur représenta les conséquences de leur insubordination qui aurait pour effet d'empêcher l'exécution des ordres du roi. Il em-

ploya tous les arguments de persuasion ; il passa en revue les phénomènes aussi nombreux que certains qui leur indiquaient le voisinage de la terre ; il les assura que bientôt ils trouveraient l'objet de leurs recherches. Enfin la violence de la rébellion s'apaisa par degrés ; mais l'inquiétude et la crainte n'étaient pas encore entièrement dissipées.

Le 25 septembre, au moment même où le soleil se couchait, Colomb causait avec Yanez Pinzon, lorsqu'un matelot cria : « Terre, terre ! » en désignant un point noir au sud-ouest, semblable à une île, et éloigné d'environ vingt-cinq lieues. Aussitôt l'équipage s'abandonna à la joie la plus vive, et rendit grâces à Dieu ; l'amiral fut comblé de félicitations, et l'on fit route immédiatement du côté où la terre avait été signalée ; durant la nuit entière la flotte navigua dans cette direction. A la pointe du jour, tous les yeux se tournèrent vers le sud-ouest ; mais cette terre, qui causait la veille de si grands transports de joie, avait disparu, et ils reconnurent que leurs yeux avaient été abusés par des nuages. Il fallut donc, à leur grand regret, reprendre vers l'ouest la direction accoutumée. Quelques auteurs prétendent que Colomb eut recours à ce stratagème pour ranimer le courage de son équipage ; quoi qu'il en soit, les matelots retombèrent bientôt dans la tristesse et l'abattement. Cependant la multitude d'oiseaux qui se montraient pendant le jour, les morceaux de bois recueillis sur la mer, et beaucoup d'autres symptômes du voisinage de la terre, empêchaient l'équipage de s'abandonner entièrement au désespoir. Colomb, au milieu du découragement général, conservait toujours sa sérénité habituelle.

Le 1er octobre, il calcula qu'il était à sept cent sept lieues à l'ouest des Canaries. Le lendemain, les espérances de la flotte furent soutenues par la vue des oiseaux plus nombreux encore que la veille, et une grande multitude de poissons entourait le navire ; le troisième jour, oiseaux et poissons avaient disparu, et les matelots s'imaginèrent alors que la flotte avait doublé quelque île sans l'apercevoir, et que les oiseaux de la veille traversaient l'Océan d'une île à l'autre. Ils demandèrent en conséquence à l'amiral de tourner à droite ou à gauche pour y chercher ces îles prétendues ; mais

Colomb resta inébranlable et continua toujours sa course vers l'ouest ; rien de ce qu'il avait vu ne lui semblant indiquer d'une manière concluante dans quelle direction se trouvait la terre. Sa fermeté excita parmi les matelots une nouvelle sédition plus grave encore que les précédentes ; en un mot il n'était plus maître désormais sur sa flotte. Heureusement la Providence vint à son secours ; le jour suivant, le 4 octobre, les indices de terre se multiplièrent ; les oiseaux volaient si près des navires qu'un matelot en tua quelques-uns à coups de pierre ; et les Espagnols sentirent renaître leur courage. Le 7, on crut à bord de la *Santa-Maria* apercevoir la terre ; mais elle semblait couverte de nuages, et, après tant de désappointements, on n'osait plus concevoir d'espérances. La *Nina*, qui naviguait en tête, pensant que c'était réellement la terre, tira ses canons et hissa son pavillon. Grandes furent la joie et l'agitation de toute la flotte ; mais, à mesure qu'on avançait, la terre supposée diminuait graduellement et finit par disparaître tout-à-fait. La tristesse et l'inquiétude revinrent alors plus fortes que jamais. Cependant on voyait constamment voler au-dessus des navires d'immenses troupes d'oiseaux, et Colomb prétendit qu'il en distinguait parmi eux quelques-uns dont l'espèce ne s'éloignait jamais en pleine mer : remarquant aussi que ces derniers volaient tous vers le sud-ouest, il résolut de suivre la même direction. Il déclara ensuite à son équipage qu'il n'avait jamais compté trouver la terre à une distance moindre de sept cent cinquante lieues, et que le moment était enfin venu, où ses fidèles compagnons allaient atteindre au but de leurs désirs.

Le 8, les matelots prirent une douzaine d'oiseaux de différentes couleurs ; pendant la nuit, ils en virent un nombre considérable qui tous, grands et petits, allaient du nord au sud. Au point du jour, ces oiseaux, plus nombreux encore, volaient toujours dans la même direction ; l'air était beaucoup plus frais qu'il n'avait jamais été pendant le reste du voyage et apportait aux Espagnols cette odeur de végétation qui, à une distance considérable, annonce aux marins l'approche de la terre. Mais l'équipage avait été tant de fois abusé par de fausses apparences qu'il était devenu complètement insensible

à tout ce qui pouvait ranimer son courage. Colomb, par sa fermeté et sa prudence, avait dompté la rébellion, mais il ne pouvait pas imposer silence aux murmures, et il craignait encore de nouvelles révoltes.

Le 11 octobre, les indices du voisinage de la terre devinrent de plus en plus certains. Un roseau parfaitement vert passa auprès du navire, et peu de temps après on aperçut aussi des poissons dont l'espèce habite des rochers. La Pinta recueillit un tronc de bambou et une planche grossièrement sculptée; la Nina vit une branche d'arbre chargée de fruits; on jeta la sonde au coucher du soleil, et on trouva le fond; le vent était devenu irrégulier, et cette dernière circonstance acheva de convaincre l'amiral que la terre n'était pas éloignée. Les matelots s'assemblèrent comme d'habitude pour la prière du soir. Lorsqu'elle fut achevée, Colomb les invita à remercier Dieu de ce qu'il les avait protégés dans un voyage si long et si périlleux, et leur déclara que les indices du voisinage de la terre étaient maintenant trop certains pour pouvoir être révoqués en doute. Il leur recommanda de veiller attentivement pendant la nuit, parce qu'ils découvriraient infailliblement la terre avant le lever du soleil; et il promit un habit de velours à celui qui le premier la signalerait, indépendamment de la pension de 10,000 maravédis garantie par le roi. Vers dix heures du soir, Colomb étant assis sur l'arrière du navire, aperçut une lumière qu'il s'empressa de montrer à Pedro Gutieres. Ils appelèrent aussitôt Sanchez de Ségovie l'armurier, mais avant son arrivée la lumière avait disparu; ils la revirent pourtant deux fois encore. A deux heures après minuit, la Pinta, qui naviguait en tête, annonça par un signal convenu qu'elle était en vue de la terre. Ce fut donc dans la nuit du 11 octobre 1492 qu'eut lieu la découverte du Nouveau-Monde. Les Espagnols attendirent le jour avec impatience, car ils étaient avides de contempler cette terre si long-temps désirée et que la plupart d'entre eux avaient désespéré de voir jamais Enfin, le jour arriva, et leurs yeux enchantés découvrirent au loin des collines et des vallées revêtues d'une délicieuse verdure. Les trois vaisseaux cinglèrent vers la terre au lever du soleil. L'équipage de la Pinta, qui s'avançait la première, entonna le *Te Deum*,

et tous remercièrent sincèrement Dieu du succès de leur voyage. En approchant, ils distinguèrent un grand nombre de naturels assemblés sur le rivage. Colomb s'embarqua dans la chaloupe avec Alonzo et Yanez Pinzon, tenant à la main l'étendard royal. Au moment où les Espagnols composant l'équipage des trois navires mirent pied à terre, ils élevèrent une croix, et se jetant à genoux, les yeux remplis de larmes, ils remercièrent Dieu de sa bonté. Lorsque Colomb se releva, il nomma l'île *San-Salvador*, et en prit possession au nom du roi d'Espagne, en présence des naturels étonnés qui l'entouraient et le regardaient en silence. Les Castillans, à leur tour, le proclamèrent amiral et vice-roi des Indes, et lui jurèrent obéissance. Le sentiment de la gloire qui leur était à jamais acquise les avait ramenés à leur devoir, et ils demandèrent pardon à l'amiral de tout le chagrin qu'ils lui avaient causé.

L'île que les Espagnols venaient de découvrir était appelée par les naturels *Guanahani*; mais elle a toujours depuis conservé le nom de San-Salvador que lui donna Colomb. Les habitants paraissaient simples et inoffensifs. D'abord ils furent saisis d'une surprise extrême en voyant la peau blanche des Espagnols, leur barbe et leur costume; mais bientôt ils s'approchèrent d'eux avec confiance, et parurent enchantés lorsque les nouveau-venus leur firent présent de bonnets de différentes couleurs, de grains de verres et autres bagatelles. Quand l'amiral regagna son navire, quelques-uns le suivirent dans leurs canots, d'autres se jetèrent à la nage, et bientôt ils entourèrent la chaloupe de tous côtés. Hommes et femmes étaient entièrement nus; ils ne connaissaient pas l'usage du fer, et beaucoup d'entre eux se blessèrent légèrement en serrant dans leurs mains les lames des sabres espagnols. Le lendemain ils vinrent sur les navires échanger du coton contre des verroteries et divers autres objets de peu de valeur. Ils portaient pendues aux oreilles de petites plaques d'or qui attirèrent bientôt l'attention des Espagnols. On leur demanda d'où ils tiraient cet or, et ils répondirent par signes et par gestes, en étendant leurs bras vers le sud, pour indiquer que cet or venait d'une contrée située de ce côté. Colomb résolut d'aller à la recherche de cette nouvelle terre, mais, avant de

quitter Guanahani, il se convainquit par un examen attentif qu'on ne tirerait aucun avantage de l'établissement d'une colonie dans cette île. Il emmenait avec lui sept naturels pour lui servir d'interprètes.

La flotte, ayant appareillé et fait voile vers le sud, découvrit successivement l'île de la Conception, les îles de Ferdinand et d'Isabelle et beaucoup d'autres. Plus ils avançaient et plus ils obtenaient de renseignements précis et détaillés sur le pays où l'or abondait; on leur apprit en outre qu'il se nommait *Cuba*. Continuant toujours sa course vers le sud, la flotte passa entre les petites îles de Los Arenas et Los Miraporos, et découvrit le 27 octobre le rivage de Cuba. Les Espagnols longèrent une partie de la côte septentrionale de cette île; mais, partout où ils tentèrent d'aborder, les naturels prirent la fuite, et ce fut avec beaucoup de peine que les Indiens amenés de Guanahani parvinrent à causer avec eux et à calmer leurs craintes. Ces interprètes apprirent que l'île de Cuba produisait de l'or, mais qu'il s'en trouvait en bien plus grande abondance dans un pays situé plus loin vers l'est.

Les Espagnols, s'imaginant alors que les terres qu'ils venaient de découvrir renfermaient des trésors incalculables, ne songèrent bientôt plus qu'à s'approprier ces richesses. Alonzo Pinzon, commandant de la Pinta, le meilleur voilier de la flotte, voulant arriver le premier à la terre de l'or, mit toutes ses voiles au vent, et on le perdit bientôt de vue. Colomb, resté maintenant avec deux vaisseaux, quitta le 5 décembre la pointe orientale de Cuba, et atteignit peu de temps après la contrée dont on lui avait fait de si belles descriptions; les naturels l'appelaient *Haïti*; Colomb lui donna le nom d'*Hispaniola*, mais celui de Saint-Domingue a depuis prévalu. Les vaisseaux mouillèrent d'abord dans le port Saint-Nicolas; mais, trouvant que cette partie de l'île était à peine peuplée, ils longèrent la côte septentrionale et jetèrent enfin l'ancre à peu de distance de l'endroit où s'éleva plus tard la ville du Cap français. Les Espagnols éprouvèrent beaucoup de difficultés à communiquer avec les naturels qui prirent la fuite comme ceux de Cuba, à la vue des vaisseaux; mais un événement heureux changea bientôt leurs dispositions. Les

Espagnols sauvèrent un Indien dont le canot avait chaviré, et qui, sans leur secours, eût été infailliblement noyé. On le recueillit à bord où il fut traité avec toutes sortes de bontés et d'égards; on le renvoya ensuite à terre. Cet homme apprit immédiatement à ses compatriotes le traitement qu'il avait reçu. Bientôt la confiance s'établit parmi eux, et ils se dirigèrent en foule vers les navires avec des fruits et d'autres provisions. Ils échangeaient leur or contre des morceaux de porcelaine et des bagatelles qui n'avaient aucune valeur. Le prince du pays ou le *Cacique* (c'est ainsi que l'appelait son peuple) désira aussi voir ces étrangers dont on lui avait dit tant de bien. Colomb le reçut avec distinction ; ce prince se nommait Guacanagari; il était couvert d'ornements d'or, et il apprit aux Espagnols que le métal qui excitait à un si haut point leur admiration se trouvait à *Cibao*, contrée située plus loin, à l'est. Colomb, trompé par une légère ressemblance dans les noms, s'imagina d'abord que c'était *Zipangu*. Mais il reconnut ensuite que Cibao tirait son nom d'une grande montagne située au centre de l'île et qui la dominait tout entière. Colomb visita le cacique dans sa résidence; il fut traité par lui avec les plus grands honneurs, et il s'établit entre eux une amitié qui ne fit qu'augmenter avec le temps.

Partie d'Hispaniola, la flotte se dirigea vers l'est pour aller à la découverte des mines d'or de Cibao. Le 24 décembre, environ à onze heures du soir, précisément au moment où Colomb venait de se coucher, son vaisseau toucha sur un banc de sable, et, malgré tous les efforts qu'on fit pour le dégager, il ne tarda pas à s'entr'ouvrir. Colomb se réfugia avec le reste de l'équipage sur la Nina. Le cacique envoya aussitôt des canots au secours des Espagnols, donna ordre à ses sujets de les aider à sauver leurs effets et désigna lui-même la place où ils devraient être déposés. Aucun vol ne fut commis par les naturels, qui s'empressèrent d'apporter à terre tout ce qu'ils purent retirer du navire. Guacanagari vint en personne consoler l'amiral; il lui dit dans la conversation que ses sujets avaient beaucoup à souffrir des invasions des Caraïbes, peuple courageux et féroce d'une île voisine, et que es habitants d'Haïti fuyaient d'abord les Espagnols parce qu'ils supposaient ces étrangers aussi dangereux que les

Caraïbes. L'amiral lui promit de le défendre contre ses ennemis, et saisit cette occasion pour lui demander la permission de former un établissement dans l'île. Le cacique y consentit volontiers, et l'on construisit immédiatement un fort avec les débris du navire naufragé. Colomb choisit trente-huit hommes auxquels il en confia la garde, sous le commandement de Diégo d'Arena. Ce fort, qui reçut le nom de la *Natividad*, était situé à trois lieues environ de l'endroit où la ville du Cap fut fondée dans la suite, à l'entrée d'une petite baie appelée aujourd'hui baie de Caracole. Colomb laissa dans le fort des provisions, des articles d'échanges et des munitions en cas d'attaque. Il prit ensuite congé de son ami le cacique, en lui promettant de revenir sous peu.

Le 4 janvier 1493, Colomb mit à la voile et se dirigea d'abord à l'est afin de compléter l'exploration de la côte septentrionale de l'île. Dans sa route il rencontra la Pinta auprès de Monte-Christo. Il affecta d'être satisfait des excuses que lui donna Alonzo Pinzon pour expliquer sa séparation et son départ. Enfin, le 16 janvier 1493, les deux navires se mirent en route pour l'Espagne. Le temps fut d'abord remarquablement beau ; mais un vent violent s'éleva aux approches des Açores, et Alonzo Pinzon fut de nouveau séparé de Colomb. Le petit navire de l'amiral courait le plus grand danger, et la tempête devint si furieuse, que Colomb lui-même désespéra de jamais arriver au port. Ce qui l'affligeait le plus, c'était de penser que sa découverte allait être ensevelie avec lui dans les flots de l'Océan ; aussi employa-t-il les seuls moyens qui restaient en son pouvoir de la préserver de l'oubli. On écrivit sur deux feuilles de parchemin une courte relation du voyage, et il fit mettre chacune de ces feuilles dans deux boîtes fermées de manière à ce que l'eau n'y pût pénétrer. L'une de ces boîtes fut immédiatement jetée à la mer, et on plaça l'autre sur le pont en attendant qu'elle fût submergée avec le navire ; mais la providence intervint en faveur du grand homme. Le vent s'apaisa, et tout danger disparut. Le 15 février, les Açores étaient en vue, et bientôt après le vaisseau jeta l'ancre devant Sainte-Marie, où il fut radoubé. En quittant les Açores, Colomb essuya une nouvelle tempête qui le poussa dans le

Tage ; ce fut seulement le 15 mars qu'il toucha enfin au port de Palos, d'où il était parti sept mois et demi auparavant, après avoir dans cet espace de temps effectué ce mémorable voyage auquel son nom doit l'immortalité. Alonzo Pinzon atteignit à peu près à la même époque un des ports du nord de l'Espagne, et mourut quelques jours ensuite.

Colomb fut accueilli à Palos par des transports de joie universels. On sonna les cloches de la ville ; les magistrats, accompagnés de tous les habitants notables, vinrent le recevoir à son débarquement, et lui témoignèrent toute l'admiration que leur inspirait un succès aussi complet qu'inespéré. Son voyage à la cour fut une véritable ovation ; le peuple accourait de toutes parts pour contempler cet homme qui avait mené à bonne fin une entreprise si extraordinaire. Il fit une entrée triomphale dans Barcelone. La cité tout entière se porta au devant lui ; Colomb marchait entouré par les Indiens qu'il avait emmenés et qui étaient habillés à la mode de leur pays. Les morceaux d'or et les objets rares et précieux recueillis en Amérique étaient portés devant lui dans des corbeilles découvertes ; il parvint de cette manière jusqu'au palais, au milieu d'une foule immense. Ferdinand et Isabelle, assis sur leur trône, attendaient son arrivée. Dès qu'il parut avec sa suite, le roi et la reine se levèrent ; Colomb se prosterna à leurs pieds, mais ils lui ordonnèrent de s'asseoir en leur présence. Alors avec cette modestie et cette franchise qui caractérisent le vrai mérite, Colomb commença le récit de ses voyages et de ses découvertes. Il montra les Indiens qui l'accompagnaient et les précieux objets qu'il avait rapportés. Ferdinand, ravi au-delà de toute expression du succès de cette grande entreprise qu'il avait tant hésité à autoriser, confirma Colomb dans tous ses privilèges, et lui permit de joindre aux armes de sa famille celles des royaumes de Castille et de Léon, avec les emblèmes de ses découvertes et de ses nouvelles dignités ; puis il s'occupa des préparatifs d'une seconde expédition, destinée à compléter des découvertes commencées sous de si heureux auspices.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

## LIVRE I.

### GÉOGRAPHIE DES ANCIENS.

---

## LIVRE III.

### PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE DANS LE MOYEN-AGE.

